BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LVI
D
48
NAPOLI

LVI
2.
48

L. gg. 45.

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

HISTOIRE
DE LA
REPUBLIQUE
DES
PROVINCES-UNIES
DES PAÏS-BAS,
Depuis son établissement jusques
à la mort de
GUILLAUME III.
Roi de la Grande Bretagne.
TOME QUATRIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

A LA HAYE,
Chez PIERRE HUSSON, Marchand
Libraire dans le Pooten, sur le coin de Speuy.

M. D. CCIV.

AVIS AU LECTEUR.

LE quatriéme Volume, que l'on donne ici au Public, finit l'Hiſtoire abregée des Provinces Unies, que l'on avoit entrepriſe ſur le Plan que l'on en avoit formé en la commençant. On trouve donc dans ce Tome tout ce qui s'eſt paſſé de plus mémorable & de plus important depuis la Paix concluë à Munſter au Mois de Janvier de l'an 1648. entre l'Eſpagne & ces Provinces. L'on y conduit le recit de tout ce qui concerne la République, juſques à la mort de GUILLAUME HENRY,

Prince d'Orange, Gouverneur, Capitaine, & Amiral General des Provinces Unies, monté ſur le Trône de la Grande Bretagne, par une Revolution également avantageuſe à cette Ile, & à toute l'Europe : C'eſt-à-dire, que l'on trouve ici l'Hiſtoire de cinquante quatre ans, qui ſe ſont écoulez depuis cette Paix juſques au 19. de Mars 1702. que ce grand Prince finit ſa glorieuſe carriere.

On ne peut pas douter que cette longue ſuite d'années ne fourniſſe pluſieurs faits importans, dont il a fallu rendre compte au Public. Ainſi l'on comprend aiſément, que ce Volume a dû être plus gros que les precedens ; mais il n'a pas été poſſible d'eviter ce petit inconvenient, par ce que l'on s'étoit fixé à comprendre toute cette Hiſtoire en 4. Volumes, ſelon les quatre Epoques remarquables qui finiſſent chaque Tome. On a donc raconté les événemens d'une maniere abbregée, pour ne point fatiguer le Lecteur. Il n'eſt pas toûjours également neceſſaire

de

de s'étendre sur toutes les circonstances des faits. Il suffit de s'arrêter à ce qu'il y a de capital dans une Histoire, en passant legerement sur les choses qui ne sont pas de la derniere importance. On peut assurer ici, que l'on a compris dans ce Volume, ce qui est arrivé de plus considerable dans le cours de ces années.

On s'est arrêté sur les principaux événemens, pour en découvrir les causes & les motifs, & on en a parlé sans préjugé pour en donner de justes idées au Lecteur. C'est ce qui fait la bonté d'une Histoire, qui doit raconter les choses naturellement, sans faveur & sans partialité. On a été d'autant plus obligé de suivre cette methode, que les ennemis des Provinces-Unies ont repandu plusieurs accusations odieuses contre Elles dans le monde, & que l'on trouve une infinité d'ouvrages sous le tître d'Histoires, qui sont pleins d'Invectives, & de malignité contre la République. On a tâché de la rendre

odieuſe dans le monde, par les peintures affreuſes que l'on a faites de ſa conduite. Cependant il eſt certain, qu'elle a toûjours été fidele à ſes Alliez, conſtante à obſerver ſes Traitez, ſoigneuſe de maintenir la Paix & la tranquillité publique, appliquée à s'oppoſer aux violences & aux uſurpations, ne penſant au reſte qu'à le conſerver ſans rien entreprendre contre ſes voiſins, quand ſes voiſins l'ont laiſſée en repos. Au reſte l'Alliance des Provinces-Unies a toûjours été avantageuſe à leurs amis. Elles les ont toûjours fidellement & genereuſement aſſiſtez, lors qu'ils ont eu beſoin de leur ſecours.

Tout cela fait voir d'une maniere inconteſtable, que tout ce que l'on a publié contre l'honneur de la Republique, ne doit être conſideré que comme de pures calomnies. C'eſt ce qu'il a été néceſſaire d'expliquer, afin que le Lecteur fût inſtruit de la vérité des choſes. On a été obligé de tirer le rideau, & de parler des affaires naturellement pour

en

en donner de juſtes idées. On l'a fait ſans fraude, ſans artifice, ſans déguiſement, & l'on voit par la déduction de ce que l'on a été obligé de dire, que la République n'a été expoſée aux traits envenimez de la calomnie, que parce qu'elle n'a pas voulu conſentir aux projets ambitieux des Princes, qui ſe propoſoient de mettre l'Europe dans les fers. C'eſt ce que l'on voit encore aujourd'hui à la gloire immortelle de la République, qui n'eſt entrée dans la Guerre qui ſe fait préſentement, que pour conſerver cette Partie du monde dans la poſſeſſion de ſes Droits & de ſa liberté.

Il n'a pas été poſſible de raconter les évenemens qui ſont arrivez pendant les 54. années, dont on trouve l'Hiſtoire dans ce Volume, ſans parler de ce Prince incomparable, dont la funeſte mort fait la clôture; Mais on trouvera, que l'on s'eſt contenté de rapporter naïvement & ſans art les grandes & immortelles actions de ce Heros. Il a ſuffi

de les reciter pour faire ſon véritable Panegyrique. On voit, qu'il a été le Reſtaurateur de la Patrie, le Liberateur de la grande Bretagne, le Protecteur de l'Europe, & le genéreux Défenſeur de la liberté publique. Ce que l'on dit de ce grand Prince à cet égard, ne conſiſte point dans des diſcours pompeux, compoſez avec artifice pour faire ſon éloge. On ne trouve qu'une narration ſimple, mais fidele, de tout ce qu'il a fait pendant ſa vie. Il a toûjours été d'une grande moderation, uniquement appliqué à bien faire, ſans ſe ſoucier des loüanges, ni des applaudiſſemens des hommes. Il n'a point recherché l'encens. Sa grande ame l'a mis au deſſus de la vaine & fauſſe gloire. C'eſt par là, qu'il a été occupé toute ſa vie à de grandes choſes, & qu'il a fourni l'idée d'un véritable Heros. On s'eſt donc contenté de rapporter les choſes dans leur naturel, ſans ſe ſervir d'aucune exaggeration, par ce que tout a été grand, magnifique & glorieux dans la vie de ce Prince.

On

AVIS au LECTEUR.

On ſouhaite que le Lecteur puiſſe tirer du profit & du plaiſir de cette Hiſtoire. On ne l'a entrepriſe que dans le deſſein de l'inſtruire, & de le divertir agréablement. On ſe croira bien récompenſé de la peine que l'on a priſe de la compoſer, ſi l'on contribuë à ces deux choſes avec quelque ſuccès. On peut l'aſſurer hardiment ici, que tout ce qui eſt arrivé à la République des Provinces-Unies, comprend des événemens auſſi conſidérables, & auſſi dignes d'attention, que tout ce que l'on raconte dans les Hiſtoires anciennes, touchant les Etats & les Empires du monde. On en a rapporté les faits avec toute la fidelité dont on a été capable. Au reſte on prie le Lecteur d'excuſer les défauts, dans leſquels on peut être tombé en dreſſant cette l'Hiſtoire. On a travaillé fort exactement à donner une narration juſte, préciſe & véritable de tous les événemens que l'on y raconte. Mais on ne ſe croit pas infaillible. On a eſtimé qu'il ſuffiſoit dans un deſ-

ſein

ſein de cette nature, d'avoir eu l'intention droite, & d'avoir travaillé fidélement à l'ouvrage que l'on avoit entrepris. Un Lecteur équitable ne manquera pas d'avoir de l'indulgence pour des fautes involontaires. C'eſt ce que l'on ſe promet du public, par rapport à l'Hiſtoire dont on lui préſente ici la concluſion.

HISTOIRE DE LA REPUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES.

LA Paix ayant été concluë 1648.
ſi glorieuſement pour les Provinces-Unies avec le Roi d'Eſpagne, on travailla cinq jours après la ſignature du Traité à faire un reglement de Commerce entre les deux Etats pour aſſurer la Navigation. Mais il ne fut pas poſſible de prendre des meſures aſſez juſtes pour prevenir toutes les difficultez, qui pouvoient ſurvenir. Ainſi l'on en trouva un grand nombre dans l'execution. Voila pourquoi l'on fut obligé d'en venir à un nouveau Traité, qui ne fut conclu que vers la fin de l'an 1650. dans lequel on termina tous les differens qui étoient ſurvenus, & l'on mit les

1648. affaires ſur un pied commode pour entretenir la bonne correſpondance entre les deux Nations. Les Etats Generaux promirent de ne point permettre à leurs ſujets de tranſporter des Marchandiſes d'Eſpagne en France, ſur tout de celles, qui pouvoient ſervir à la Guerre, non plus que de celles, que l'on appelle de contrebande. On declara que ce nouveau Traité ſerviroit de commentaires & d'explication à l'Article particulier de la Paix ſignée à Munſter le 4. Février 1648. & qu'il auroit la même force, que s'il y étoit inſeré. Au reſte on ſe reſervoit reciproquement le pouvoir d'éclaircir, d'amplifier, ou de reſſerrer, ce que l'on y avoit arrêté, ſi l'on trouvoit que la neceſſité des affaires le demandât ainſi. Ce fut dans ces Negotiations, & dans l'execution du Traité de Paix, que ſe paſſerent les années 1548. & 1649.

1649. Cette Paix répendit la joye dans toute l'étenduë de la Republique. On y trouvoit une glorieuſe recompenſe de tous les travaux paſſez, par la ſatisfaction que l'on avoit d'avoir réduit l'Eſpagne à la neceſſité de reconnoître l'independance & la liberté abſoluë des Provinces-Unies, & de leur ceder toutes les conquêtes qu'elles avoient faites pendant la Guerre. Mais la Compagnie des Indes Occidentales eut la douleur de voir tomber à rien les grands établiſſemens qu'elle avoit eus ci-devant dans le Breſil. Les Portugais occupez du ſoin de recouvrer ce que cette Compagnie leur avoit enlevé dans ce Païs-là, employerent toutes leurs forces à la chaſſer des lieux dont elle s'étoit empa-

rée,

rée, si bien qu'après plusieurs expeditions il ne lui restoit plus que le Récif. La Compagnie avoit fait de prodigieuses dépenses pour soutenir ses conquêtes : Mais ses desseins furent malheureux. L'Amiral Baucher avoit un peu raccommodé les affaires par sa bonne conduite. Cependant le defaut de soldats & de munitions l'empêcha de les remettre en bon état. D'ailleurs la Ville de Middelbourg lui avoit envoyé ordre de revenir à son emploi ordinaire. Ainsi il fut obligé de repasser en Europe, & il s'embarqua pour cela avec des Députez du Conseil de Fernambouc, qui avoient ordre de representer à la Compagnie la necessité pressante qu'il y avoit d'envoyer un puissant secours en ce Païs-là, si l'on vouloit conserver ce que l'on y tenoit encore. 1649.

Baucher mourut en chemin. Ceux qui l'accompagnoient, étant arrivez en Hollande, firent un portrait si touchant du mauvais état des affaires dans le Bresil, que la Compagnie resolut d'équiper une flotte de cinquante vaisseaux, qu'elle mit sous la conduite de l'Amiral Wittewitzen. L'Ambassadeur de Portugal averti de ce grand armement tâcha par tous les moyens possibles d'empêcher le départ de cette flotte. Il offroit de faire restituer les Places, que l'on avoit reprises sur la Compagnie, de reparer le dommage, & d'indemniser la Zélande, qui y avoit le plus souffert. Mais toutes ces belles promesses étant restées sans effet de la part du Portugal, on fit partir la flotte, & l'on travailla même à en équiper une secon-

1649. de, pour tranſporter quatre ou cinq mille ſoldats dans le Breſil afin d'y rétablir les affaires. Mais les vents contraires nuiſirent beaucoup à ces armemens. D'ailleurs l'air du Païs cauſa pluſieurs maladies parmi les ſoldats & les Matelots que l'on y avoit tranſportez. Ainſi les grandes forces que les Portugais oppoſerent à cette flotte, en rendirent l'expedition malheureuſe, & obligerent l'Amiral de quitter le Breſil faute de ſecours. Lors qu'il fut arrivé en Hollande, il fit voir, qu'il avoit été abſolument impoſſible de ſubſiſter davantage dans le Breſil, & ſe juſtifia fort aiſément des reproches que quelques particuliers lui faiſoient, d'avoir abandonné ce Païs avec un peu de legereté.

1650. Lors que la Republique vit la Paix heureuſement établie, parce que l'Eſpagne en executoit le Traité de bonne foi, les Etats crurent qu'ils devoient s'appliquer à rétablir les affaires interieures, qui ne pouvoient manquer d'être dans un grand deſordre par le cours d'une longue & cruelle Guerre, qui avoit duré quatre vingt ans. On avoit travaillé juſques-là à regler toutes les difficultez, qui étoient ſurvenuës dans l'execution du Traité de Paix. Lors que tout eût été mis en bon état, & que le commerce & la tranquillité eurent été rétablis entre l'Eſpagne & les Provinces-Unies, on tint une Aſſemblée generale des Etats au mois de Juin de l'an 1650. pour chercher en commun les moyens les plus prompts & les plus efficaces de payer les dettes publiques,

&

& de décharger les particuliers des impôts 1650.
que la Guerre avoit établis. La Province de Hollande opinant sur ce sujet, observa que l'on pouvoit commencer par la réforme des Troupes; dont on pouvoit se défaire en partie, puis qu'elles n'étoient plus necessaires. Elle fit voir que l'on pouvoit congedier cent ou six vingt Compagnies, & qu'en les diminuant on en feroit une de quatre, en donnant une pension raisonnable aux Officiers réformez pour leur subsistance: que cela soulageoit tout d'un coup la dépense ordinaire de près de deux millions par an, & donnoit le moyen par là de retablir les finances, & de payer une partie des dettes, que l'on avoit été obligé de contracter pour soutenir la Guerre.

Il est assez croyable qu'il se mêla quelque jalousie dans toute cette affaire. Il restoit d'anciennes semences de divisions dans les esprits. Quelques-uns craignoient que le Prince d'Orange étant jeune, plein de courage & d'ambition ne se servît des Troupes, qui avoient accoutumé de marcher sous ses ordres, & qu'il ne se prévalût du pouvoir qu'il avoit sur elles pour les employer à se rendre le Maître de la Republique pour la gouverner en Souverain. Il y a des gens qui ont soutenu, que la Princesse Royale son Epouse, fille de l'infortuné Charles I. Roi de la grande Bretagne, l'excitoit continuellement à l'entreprendre. D'autres ajoutent à cela, que plusieurs jeunes gens étrangers l'en sollicitoient secretement, esperant de trouver par ce moyen quelque favo-

1650. rable établiſſement pour eux dans cette révolution. Tout cela ſe dit tous les jours, & n'eſt peut-être pas ſans apparence. Cependant on n'en a aucune preuve de fait capable d'en convaincre abſolument l'eſprit. Laiſſant donc ce point indecis à cauſe de ſon obſcurité, on ſe contentera de remarquer, que le Prince trouva fort mauvais, que l'on parlât de caſſer tout d'un coup ce grand nombre de Troupes, qui avoient ſervi ſous le Prince ſon Pere, & qui avoient tant travaillé pour le bien de la Republique. Quel que fût ſon deſſein, ſoit qu'il eût effectivement la penſée qu'on lui attribuë aſſez generalement, ſoit qu'il eût du chagrin de voir que l'on ôtât ainſi tout d'un coup la ſubſiſtance à des gens qui avoient ſacrifié leur ſang & leur vie pour le public, ſoit peut-être qu'il trouvât mauvais que l'on eût fait cette propoſition dans l'Aſſemblée generale ſans l'en avoir averti, & ſans avoir concerté la choſe avec lui, par ce qu'il pouvoit croire, que cela ſe devoit; quoi qu'il en ſoit, il fut fort choqué de cette propoſition.

Mais cela n'empêcha pas, que cette réforme des Troupes ne fût propoſée. On la regarda même comme un moyen propre à ſoulager promptement la dépenſe publique. Il arriva que les particuliers opinans ſur cette affaire, Corneille Biker ancien Bourguemaître d'Amſterdam, appuya ſi fortement la reforme des Troupes, que la pluralité des voix l'emporta, & que l'on en dreſſa l'Edit ſur le Champ. Le Prince fut extrêmement irrité de la promptitude, avec laquelle cette

cette affaire avoit été concluë. Il s'opposa formellement à cette résolution. Il representa le plus fortement qu'il put, combien il étoit dangereux de casser les Troupes dans un temps que la Paix n'étoit pas encore bien affermie, & que la Guerre se faisoit même actuellement entre l'Espagne & la France, & qu'ainsi il n'étoit pas fort sûr de desarmer. Tout cela ne servit de rien. On persista dans le dessein de faire ce licentiement. La chose s'executa à peu près dans le temps que l'on fit mourir Charles I. à Londre par un attentat qui n'a jamais eu d'exemple. Cela jetta le Prince dans le dernier chagrin. Il voyoit perir son beau pere par la main d'un bourreau sans avoir aucun moyen de le secourir, puis qu'on lui ôtoit des Troupes, dont il eût pû se servir pour aider ce pauvre Prince dans son malheur. Les Etats avoient fait tout ce qu'ils avoient pû à Londre pour lui sauver la vie. Ils avoient même reconnu Charles I. son fils pour Roi. Mais toutes leurs sollicitations furent inutiles. Ce Prince fut décapité, & la Republique fut obligée dans la suite de feliciter la nouvelle Republique d'Angleterre, & son General Cromwel. L'Angleterre à son tour envoya un Ambassadeur aux Etats. Mais cet Ambassadeur fut assassiné quelque temps après par des hommes masquez. Il y a lieu de croire, que cela se fit par des creatures de Charles I. & de ses freres. On fit faire à la Haye une perquisition fort exacte de ces assassins, ce qui donna lieu à une alliance fort étroite entre les deux Republiques. 1650.

1650. Les remontrances du Prince ſur le licentiement des Troupes furent ſans effet. On n'y eut point d'égard. Il y eut à la verité quelques Provinces, & la Gueldre entr'autres, qui s'y oppoſerent. Cela donna lieu à faire opiner encore une fois ſur cette affaire. On dit que le Prince ſe ſervit des Dames pour gagner des voix, & que la Princeſſe ſon Epouſe, qui ne viſitoit ordinairement perſonne, rendit neantmoins pluſieurs viſites dans cette occaſion, pour attirer des ſuffrages. Tout cela fut inutile par la maniere vigoureuſe dont le Bourguemaître Biker parla. On demeura donc ferme dans la reſolution, qui avoit été priſe dans l'Aſſemblée generale, & l'on conclut pour la derniere fois, que l'on caſſeroit le nombre de Troupes que l'on avoit marqué. Ceux qui approchoient la perſonne du Prince, lui conſeillerent d'employer la force, puis que les remontrances, ni les ſollicitations n'avoient ſervi de rien. Cependant avant que d'en venir là le Prince demanda une nouvelle Aſſemblée, eſperant d'obtenir quelque adouciſſement à cette affaire, ou ſe propoſant, ſelon quelques-uns, de forcer les Etats à conſentir à ſes propoſitions. Mais la plûpart des Députez, qui peut-être avoient prévu la choſe, s'étoient promptement retirez chez eux. Ceux qui étoient reſtez à la Haye, & qui croyoient que l'on pourroit appaiſer le Prince avec le temps, ſe laiſſerent toucher à ce qu'il leur repreſenta. Ils propoſerent donc un expedient, qu'ils crurent propre à finir ce facheux different : Ce fut de conſerver toutes

les

les vieilles Troupes, qui avoient été sur pied de tout temps, & de casser seulement toutes les nouvelles. On ajoûta à cela, que le Prince pourroit se rendre dans les villes avec quelques Deputez des Etats, pour demander aux Magistrats de consentir à cet expedient. 1650.

La Ville d'Amsterdam ne fut du tout point de cet avis, & s'opposa fortement à cette nouvelle proposition. Elle soutenoit, que la chose avoit été decidée dans l'Assemblée generale des Etats, & qu'ainsi l'on n'y devoit plus revenir. Elle fit même connoître, qu'il n'étoit pas necessaire, que le Prince fit le voyage, dont on avoit parlé, puis qu'il n'en pouvoit tirer aucune satisfaction, l'affaire ayant été reglée dans l'Assemblée souveraine. Et en effet il n'eut pas grand sujet de se contenter de ce qui se passa dans les Villes qu'il visita. Dorth le reçut fort froidement sur l'affaire, qui l'avoit obligé de s'y rendre. Delft ne lui fit pas un meilleur accueil. Amsterdam le fit prier de ne point venir chez elle. Haerlem & plusieurs autres suivirent cet exemple, & lui firent connoître, qu'il feroit bien de ne point passer plus outre. Cela causa un extréme chagrin au Prince, qui vit bien que la chose avoit été concertée de longue main entre ces Villes. Il ne laissa pas cependant de se rendre à Amsterdam, où il fut reçu avec toutes les marques de respect, qui étoient dues à sa naissance & à sa dignité. Mais ayant demandé une Assemblée des Magistrats pour y faire quelques propositions, on le pria de considerer, que la chose étoit contraire à l'usage de la Province: que le Ma-

1650. giſtrat n'avoit aucun droit d'ecouter ce qu'il avoit à leur dire, pendant que le Conſeil public de la Province étoit aſſemblé pour les affaires qui la regardoient : qu'ainſi ils le prioient de trouver bon, qu'ils ne fiſſent rien contre leur devoir. Le Prince fut offenſé de ce refus, & s'en retourna à la Haye roulant en ſon eſprit le deſſein de ſe venger de l'affront qu'il croyoit qu'on lui faiſoit dans cette occaſion. Cependant les Deputez, qui l'avoient accompagné dans ſon voyage, firent ſavoir aux Etats Generaux, que l'on avoit refuſé de donner audience au Prince dans les Villes, ſous pretexte que l'affaire leur avoit été renvoyée.

Trois jours après ſon retour de ce voyage le Prince porta ſa plainte en forme par devant les Etats contre la Ville d'Amſterdam, & demanda reparation de l'affront qu'il pretendoit y avoir été fait à ſa dignité. La Ville ſe defendit par ſes Deputez ordinaires, & ſoutint fortement ſes droits & ſes privileges, par un ecrit qui deduiſoit les raiſons que le Magiſtrat avoit eües d'en uſer comme il avoit fait. Cette affaire fut portée de cette maniere par devant les Etats, & il ſembloit, qu'elle dût s'y renfermer pour y être décidée. Mais le Prince, qui voyoit bien par le train que les choſes prenoient, qu'il ne tireroit pas beaucoup de ſatisfaction de ſes plaintes, ne ſongea plus qu'aux moyens de ſe venger de la Ville d'Amſterdam. Pouſſé donc à cela par le mauvais conſeil de gens, qui étoient près de ſa perſonne, & qui ſe promettoient de tirer quelque avantage de tous

ces

ces mouvemens, il resolut de faire marcher 1650.
secretement les Troupes contre cette Ville. Il les fit donc sortir de leurs quartiers, & leur donna rendez-vous à peu près à la même heure aux environs d'Amsterdam, où elles arrîverent en effet le 29. de Juillet. Cela étant fait, il crut être en état de faire arrêter ceux qu'il croyoit lui être les plus contraires, comme Jean de Witt Bourguemaître de Dorth, Pere du fameux Pensionnaire de Witt, Jean Duyst de Voorhout de Delft, Jean de Vael de Haerlem, Keyser Pensionnaire de Horn, & Stellingweerf de Medemblic. Il les fit conduire de nuit au Chateau de Louvesteyn avec un escorte de Cavallerie & d'Infanterie.

Le Prince fit savoir au Pensionnaire Catz, qu'il avoit fait arrêter ces six personnes, & qu'il avoit envoyé des Troupes du côté d'Amsterdam pour tirer raison de l'outrage, que cette Ville lui avoit fait. Catz en avertit d'abord les Etats de Hollande selon l'ordre que le Prince lui en avoit donné. Mais son Alteſſe ne croyant pas que cela suffit, & sentant bien d'ailleurs, que cette entrepriſe alloit causer bien du trouble dans le Pais, il estima qu'il en devoit donner connoissance aux autres Provinces. Il leur ecrivit donc une lettre circulaire pour les avertir, qu'ayant fait tout ce qu'il avoit pû dans l'Assemblée Generale, & même envers les particuliers pour reünir les esprits en un même sentiment sur l'affaire dont il s'agissoit, ses soins avoient été inutils, par les pratiques secretes de quelques personnes malintentionnées

1650. pour le public, leſquelles prenoient à tâche de mettre de la diviſion dans l'Etat : que cela même l'avoit obligé de mettre en arrêt les ſix perſonnes que l'on a nommées, & d'envoyer des Troupes ſous le commandement de Guillaume de Naſſau ſon Couſin Stathouder de Friſe pour ramener la Ville d'Amſterdam dans l'Union : qu'il eſperoit, que ſes intentions étant bonnes, les Etats particuliers de ces Provinces approuveroient ce qu'il avoit fait, proteſtant ſincerement devant Dieu, qu'il n'avoit point d'autre but dans cette affaire que la conſervation de l'Etat, le bien de la Patrie, la tranquillité publique, & l'affermiſſement de la Religion : qu'au reſte il ſeroit toujours prêt à ſacrifier ſon ſang & ſa vie pour le ſervice de la Republique.

Le Prince croyoit avoir pris de ſi juſtes meſures pour le ſuccès de ſon deſſein, qu'il ne doutoit point qu'Amſterdam n'eût été ſurpris par ſes Troupes. Cependant il échoüa ſur le point de l'execution. On penſoit ſi peu dans la Ville à ce qui ſe paſſoit au dehors, que lors que l'on vit des ſoldats dans le voiſinage, quelques perſonnes s'imaginerent, que s'étoient quelques Troupes Lorraines accoutumées à courir de lieu en lieu pour piller ſelon leur coutume. Le Courier de Hambourg avertit en entrant, qu'il avoit trouvé de la Cavallerie, qui marchoit droit à la Ville. Cependant on ne fit pas beaucoup de reflexion ſur ce qu'il diſoit, mais on fut averti quelques momens après, qu'un grand nombre de Troupes paroiſſoit ſur les bords du Zuyderzée. Perſonne ne pouvoit deviner

ce

ce que cela vouloit dire. L'on étoit dans une 1650.
si grande tranquillité à cet égard, que Corneille Biker étoit resté seul dans la Ville. Les autres Bourguemaîtres étoient tous absens. Sur toutes ces nouvelles Biker fit assembler le Conseil en toute diligence. D'abord on donna les ordres pour faire prendre les armes à la Bourgeoisie, & pour conduire le Canon sur les remparts. On leva tous les Ponts ; On ferma les Portes, & l'on abbattit les herses pour mettre la Ville hors d'insulte. Tout cela se fit avec une promptitude incroyable, & d'ailleurs la pluye & l'obscurité de la nuit avoient retardé la marche des Troupes, & donné le loisir de mettre ordre à tout.

Le Comte Guillaume étant enfin arrivé trouva les Portes fermées, & entendit le grand bruits que l'on menoit dans la Ville. Il en fut surpris, parce qu'il ne s'y étoit pas attendu, & qu'il avoit esperé de surprendre Amsterdam. Il ne laissa pas d'envoyer au Magistrat la Lettre que le Prince écrivoit pour avertir, qu'ayant été reçu depuis peu dans la Ville d'une maniere qui faisoit tort à sa dignité, il avoit donné ordre au Comte son Cousin de faire entrer quelques Troupes pour y maintenir le bon ordre & la tranquillité, & pour y faire executer les intentions de leurs Hautes Puissances pour le bien de la Republique : qu'il s'assuroit au reste, qu'ils recevroient les Troupes qu'il avoit envoyées pour empêcher les mauvais desseins de quelques personnes malintentionnées, qui ne pensoient qu'à faire naître & qu'à fomenter de la division dans l'Etat.

1650. Le Conſeil de la Ville ayant lû ces lettres on envoya des Deputez au Comte Guillaume, qui lui firent ſavoir, qu'ils avoient dépêché des perſonnes à la Haye pour avertir les Etats Generaux de ce qui ſe paſſoit, & pour avoir leur avis ſur cette affaire délicate : que cependant ils le prioient de ne ſe pas approcher davantage de la Ville avec ſes Troupes, de peur de porter les choſes à de plus fâcheuſes extremitez. Le Comte fit ſavoir cette réponſe au Prince par un Courier exprès. Il fut bien ſurpris d'apprendre cette nouvelle. Il n'avoit point douté, que ſon Couſin n'entrât dans Amſterdam. Cela l'obligea de ſe rendre au Camp, dans la penſée que ſa preſence hâteroit les affaires. Dés que l'on ſçût dans la Ville, qu'il étoit arrivé, on lui envoya des Députez pour ſavoir ſes intentions. Il leur déclara que le ſeul amour de la Patrie, & le deſir de contribuer au bien public l'avoient obligé de faire marcher des Troupes : que ſon deſſein étoit uniquement de mettre Garniſon dans leur Ville pour prevenir les pratiques ſecretes de quelques eſprits ſeditieux, qui vouloient ruiner l'Union des Provinces : que les deux Bikers étoient de ce nombre, & qu'il demandoit qu'il fuſſent demis de leurs emplois. Le Conſeil ne crut pas que l'on fût en droit de deſtituer de leurs emplois des gens, qui ne s'étoient attirez l'indignation du Prince, que par ce qu'ils s'étoient oppoſez à ſes volontez. Cependant les deux Bikers preferant l'interêt du Public à leurs propres affaires quitterent volontairement leurs Charges. Cela n'empêcha pas le Prin-

Prince de perſiſter dans ſon deſſein, & ne voulut point lâcher priſe, qu'on ne l'eût ſatisfait ſur ſes plaintes. Ainſi la Ville d'Amſterdam pour ſe delivrer de cet embarras lâcha les écluſes pour inonder le Camp. Cela obligea les Troupes de ſe retirer, par ce qu'il n'étoit plus poſſible de faire les approches. 1650.

Les choſes étant dans ces termes, on conclut un accommodement après pluſieurs negotiations entre le Prince & les Deputez d'Amſterdam. Il fut arrêté le 3. d'Août. On convint, que les deux Bikers quitteroient leurs emplois, que le Prince feroit mettre en liberté ceux qu'il avoit fait enfermer à Louveſteyn, à condition que de leur part ils renonceroient auſſi à leurs emplois. Au reſte on menagea l'honneur & la reputation de tous ceux qui avoient eu part à cette affaire. Ainſi finit ce fâcheux démélé, & l'on peut dire, qu'il ne finit qu'avec un extrême chagrin pour le Prince d'Orange. Ce qu'il avoit fait dans cette occaſion, donnoit lieu à des ſoupçons, qui lui étoient fort deſavantageux, & l'on en parloit d'une étrange maniere dans le monde. Les ennemis de ſa perſonne & de ſa Maiſon avoient le champ libre. Auſſi l'accuſoit-on hautement d'avoir voulu s'emparer de l'autorité Souveraine pour ſe rendre le maître de la Republique. Ainſi ſon entrepriſe ayant échoüé, quel que pût avoir été ſon deſſein ſecret, il ne lui reſta que le regret d'avoir perdu l'amour & la confiance des peuples. Après que l'affaire fut terminée, il tomba dans un nouvel embarras. Il ne ſçavoit com-

1650. comment ſe rendre à la Haye, après ce qui s'étoit paſſé. Mais les Etats lui fournirent le moyen de ſe tirer de peine. On lui fit dire, qu'on le reçevroit, comme quand il revenoit de quelque partie de chaſſe. Il vint donc le lendemain en équipage de chaſſeur, & l'on eut tant d'égards pour lui, que l'on ne dit pas un mot de tout ce qui venoit de ſe paſſer tout fraichement.

Voila comment tout ce bruit fut appaiſé. Mais le ſouvenir en demeura dans l'eſprit de ceux qui avoient eu part à ce qui étoit arrivé. On prit de grandes précautions pour l'avenir contre ce Prince dans toutes les villes, qui avoient été obligées de caſſer quelques Magiſtrats. On craignoit toujours qu'il ne cherchât des occaſions favorables pour l'execution du deſſein dont on l'accuſoit. On ne pouvoit ſouffrir, que des gens qui n'avoient point commis d'autre crime que d'avoir reſiſté à ſes volontez, euſſent été obligez de renoncer à des emplois, dont ils rempliſſoient les fonctions avec beaucoup de zele & de capacité. Le Prince de ſa part avoit beaucoup d'inquietude. Il voyoit, que les Peuples n'avoient plus pour lui les mêmes ſentimens d'affection qu'ils avoient fait paroître juſques-là. Les reflexions qu'il fit ſur toute cette affaire, le firent tomber dans une grande melancolie. Cela l'obligea de chercher les moyens de ſe divertir. Etant donc ſorti de la Haye au mois d'Octobre il ſe rendit en Gueldre, où les Etats de la Province étoient aſſemblez. On croit qu'il y vint dans le deſſein de ſe faire declarer le premier

mier Noble du Païs. Quoi qu'il en soit y étant en arrivé il appaisa avec beaucoup de prudence quelques differens, qui étoient survenus entre la Noblesse & les Villes. Mais étant tombé malade il se fit transporter à la Haye, où il arriva le 29. du même mois. D'abord on ne s'étonna pas de son incommodité, par ce qu'on le voyoit dans une grande tristesse depuis quelque temps. On le saigna le lendemain de son arrivée pour tâcher de diminuer sa fievre. Mais on vit le jour d'après, que cette saignée avoit été faite fort à contre temps, parce que l'on découvrit que c'étoit la petite verole. Sa maladie, que l'on contoit pour rien dans le commencement, devint fort dangereuse, par ce que la petite verole rentra. Le venin en fut si violent, qu'il mourut le 6. de Novembre suivant, n'étant âgé que de vingt quatre ans & six mois. 1650.

Tout ce qui s'étoit passé dans l'affaire du licentiement des Troupes, fut cause, que l'on ne témoigna pas autant de douleur de sa mort, que l'on eût fait sans cela. Plusieurs crurent même qu'elle étoit avantageuse au Public, puis que l'on se voyoit délivré de l'inquietude où l'on eut été, qu'il ne pensât toujours à l'execution de son dessein. Ce Prince avoit toujours fait paroître beaucoup d'ambition. Il avoit même les defauts ordinaires aux personnes de son âge. Il étoit donc à craindre, que ceux qui étoient autour de sa personne, ne le portassent à des choses contraires au bien de la Republique. On peut dire cependant à sa loüange, qu'il avoit

1650. avoit de grandes qualitez, propres à lui attirer l'affection des Peuples. Il étoit beau, & très bien fait de corps. Sa taille étoit grande, droite, & majeſtueuſe. On ne pouvoit le regarder ſans être touché de reſpect pour ſa perſonne. Il avoit l'eſprit grand, vaſte, & penetrant. On l'avoit inſtruit dans ſa jeuneſſe avec beaucoup de ſoin dans les langues, dans l'Hiſtoire, dans la Philoſophie, & dans les Mathematiques. La grandeur de ſa naiſſance ne l'empêchoit pas d'être affable & populaire, autant qu'il le falloit. Il étoit brave, intrepide, capable de former de grands deſſeins, & de les executer, adroit dans tous les exercices du corps, robuſte, infatigable, & fort entendu à la guerre. S'il eût vêcu plus long temps, il eût pû égaler la gloire de ſes Predeceſſeurs. On l'enterra à Delft le 8. de Mars de l'année ſuivante 1651. & ſon corps fut porté avec beaucoup de magnificence pour y être enterré dans le Tombeau de ſes Ancêtres. Il avoit épouſé en l'an 1641. Marie fille de Charles, Roi d'Angleterre. Cette Princeſſe étoit prête d'accoucher, quand ſon Epoux mourut.

On ne ſçauroit exprimer la grandeur exceſſive du deüil où cette mort jetta ſa Maiſon. Cependant quelques jours après elle fut un peu conſolée par la naiſſance d'un Prince, dont cette affligée veuve accoucha le 14. de Novembre. C'a été du depuis Guillaume III. Roi d'Angleterre, qui a fait une grande & noble figure ſur le Theâtre de l'Europe. Les Peuples des Provinces Unies firent paroître beaucoup de joye à la naiſſance de

ce

ce Prince. On en sentoit beaucoup en effet, 1650.
lors qu'on vit un rejetton de ces grands Heros, qui avoient tant travaillé pour la Republique. On le regarda comme un Astre de bon augure, qui promettoit de relever la gloire de cette Auguste Maison, qui sembloit être morte avec le dernier Prince d'Orange. On oublia dans cette occasion tout le chagrin, que l'on avoit conçu contre Guillaume II. & l'on fit des feux de joye pour la naissance de cet enfant. Ces réjouïssances ont été les préfages de ce que ce jeune Prince devoit faire un jour pour la Republique, dont il a été le Restaurateur. Les deux Princesses Mere & Ayeule du Prince ne manquerent pas de faire avertir toutes les Provinces de sa naissance. Les Etats Generaux en furent les Parreins avec les Etats particuliers de Hollande & de Zelande, & les Deputez des villes de Delft, de Harlem, & d'Amsterdam. Il fut nommé au Baptême Guillaume Henri. Cette année, qui fut remarquable par la mort de Guillaume II. & par la naissance de Guillaume III. fut encore distinguée par de grands débordemens, qui rompirent les Digues, & qui inonderent beaucoup de Païs dans le Betauw, dans le Velaw, & dans la Province d'Utrecht. La ville de Deventer, & quelques autres furent enfermées long temps dans les eaux, de telle maniere que leurs voisins leur envoyerent des vivres dans des batteaux pour nourrir leurs habitans retirez dans les Greniers. La Mer s'enfla même de telle sorte au mois de Mars de l'année suivante, sur tout dans la Nort-Hollande,

que

1650. que les eaux furent pouſſées par un vent de Nord-Oweſt ſi violent pendant la haute marée, qu'il y eut pluſieurs marchandiſes gâtées dans les Magazins de la ville d'Amſterdam.

Ce fut dans le temps de cette mort de Guillaume II. qui faiſoit un ſi grand changement dans l'Etat, que la Province de Hollande envoya des Deputez dans les autres Provinces confédérées pour leur repreſenter en ſon nom, comme elle l'avoit déja fait dans l'aſſemblée ordinaire des Etats Generaux, que le ſalut de la Republique conſiſtoit dans l'étroite Union des Provinces, dont elle étoit compoſée : que la Hollande étoit reſoluë de maintenir cette Union dans toute ſa force, & de demeurer inviolablement attachée à la Religion établie par les loix ſelon les déciſions du Synode National de Dordrecht : que dans l'état auquel ſe trouvoient les affaires par la mort inopinée du Prince d'Orange, il étoit à propos de convoquer extraordinairement les Etats de toutes les Provinces à la Haye, pour prendre en commun des reſolutions propres à ſoutenir la Republique ; que les affaires ſe gouverneroient à l'ordinaire, juſques à ce que l'aſſemblée eut pris les reſolutions qu'elle jugeroit propres au bien commun : qu'ainſi la Hollande prioit toutes les Provinces de nommer des Deputez, & de leur donner toutes les inſtructions que l'on croiroit neceſſaires pour l'avantage du Public. Cette députation fut fort agréable aux autres Provinces. On conſentit unanimement à cette aſſemblée, & l'on travailla à dreſſer

les

les Memoires de ce qui devoit y être traité ; pour en charger ceux qu'elles y envoyeroient en leur nom, afin de donner une nouvelle forme au gouvernement, qui étoit changé par la mort de Guillaume II. 1650.

La Princeſſe Doüairiere veuve du Prince Frederic Henri, ayeule du Prince nouvellement né, écrivit une lettre à chacune des Provinces, pour leur recommander les droits & les interêts de ſon petit fils. Elle la communiqua aux Etats Generaux, & les pria de la vouloir appuyer. Ils la reçurent, & promirent d'en envoyer des Copies dans toutes les Provinces. Ils ne pouvoient faire davantage dans la ſituation où ſe trouvoient alors les affaires. Cette lettre étoit preſſante, propre à reveiller l'affection des Peuples, & des Provinces en faveur de la Maiſon d'Orange. Cependant on ne pouvoit pas anticiper les deliberations d'un aſſemblée, que l'on convoquoit pour regler l'état de la Republique dans la révolution qui étoit arrivée. La Commiſſion des Etats Generaux étoit changée par la mort de Guillaume II. il falloit donc, que les Provinces expliquaſſent leurs intentions ſur les conjonctures preſentes. Ainſi cette lettre demeura ſans effet ; & dans la ſuite l'aſſemblée prit les meſures, qu'elle crut propres à ſoutenir les affaires du gouvernement dans l'état où elles ſe trouvoient alors.

Les Deputez des Provinces s'étant rendus à la Haye au commencement de cette année, on ouvrit l'aſſemblée le 18. de Janvier avec les ſolemnitez qui ſe pratiquent dans ces 1651.

oc-

1651. occaſions. Lors que l'on vint aux propoſitions ſur l'état preſent des affaires, les avis ſe trouverent fort partagez. Ceux qui ſe ſouvenoient de l'affaire d'Amſterdam, ne pouvoient oublier, que peu s'en étoit fallu, que la liberté publique n'eût été opprimée. Ils conclurent donc, qu'il falloit ſupprimer la charge de Stathouder, d'autant plus que l'Etat ſe trouvant en paix de toutes parts l'on n'avoit plus aucun beſoin de Capitaine General. Ils ajoutoient à cela, que la mort du Prince d'Orange avoit remis les Provinces dans la liberté de ſe gouverner par elles mêmes, & qu'ainſi l'on n'avoit qu'à continuer de conduire les affaires, comme l'on avoit fait depuis cette mort: qu'après tout on ne pouvoit pas penſer à conferer cette dignité à un enfant naiſſant, puis qu'en effet la Republique ſeroit obligée de conduire elle même ſes affaires, ſans pouvoir être aidée par le Stadhouder, & qu'ainſi autant valoit de n'en avoir point du tout.

Ceux qui étoient attachez d'affection à la Maiſon d'Orange, ſouhaitoient, qu'en conſideration des grands ſervices, que les Princes de ce nom avoient rendus à l'Etat, l'on maintint le Prince nouvellement né dans les charges de ſes Predeceſſeurs. Mais on leur répondoit, que de long temps ce Prince ne ſeroit en état de ſervir la Republique, que par conſequent il faudroit lui donner un Lieutenant Stathouder; que la choſe étoit ſans exemple; que ſuppoſé, que l'on en creât un, il ſeroit à craindre qu'étant long temps dans l'exercice de cet employ, il ne ſe rendit trop puiſ-

puiſſant, & que l'on n'eût de la peine à le lui faire quitter, lors que le Stathouder ſeroit en âge d'en faire les fonctions. D'ailleurs ce qui s'étoit paſſé dans l'affaire des priſonniers de Louveſteyn & d'Amſterdam, étoit encore ſi recent, que les partiſans du jeune Prince ne ſçavoient que dire, lors qu'on leur parloit du danger où l'on s'étoit vû. Enfin après que cette Aſſemblée eût ſubſiſté juſques vers la fin du mois d'Août, elle ſe termina, & l'on y fit tous les divers reglemens que l'on crut neceſſaires pour le bien commun de la Republique. 1651.

Mais par ce que cette affaire changea la face du Gouvernement dans les Provinces-Unies, & qu'en effet les choſes prirent une nouvelle forme, il ne ſera pas hors de propos de l'expliquer en détail, & de rapporter ce qui ſe paſſa dans cette occaſion. Lors que l'Aſſemblée fut ouverte, le premier deputé de Friſe nommé Monſieur de Doma, qui preſidoit ce jour là, remercia au nom des Etats Generaux tous les Deputez, qui s'étoient rendus à la Haye au nom de leurs Provinces, en conſequence de la priere qui leur en avoit été faite. Il ajouta, qu'il ne doutoit pas, qu'ils ne ſçuſſent les raiſons pour leſquelles on les avoit priez de s'aſſembler, & que par conſequent ils ne fuſſent venus dans le deſſein de travailler à l'affermiſſement de la tranquillité publique, & au bonheur des Peuples de ces Provinces. Il les exhorta fortement à mettre la main à l'œuvre avec zele, avec prudence, de bonne foy, & les pria enſuite de propoſer ce qu'ils croiroient pro-

1651. propre à contribuer au bien de l'Etat dans la ſituation où ſe trouvoient alors les affaires.

Le Sr. Catz Penſionnaire de Hollande ayant à parler après lui, fit voir que la Hollande avoit toujours travaillé avec une extrême affection à l'augmentation & l'affermiſſement de la Republique; que dans la conjoncture preſente les Etats de cette Province trouvoient, qu'il étoit à propos de renouveller l'Union de toutes les Provinces, de regler les affaires de la Religion pour en rendre l'état aſſuré, & de donner de bons ordres pour tout ce qui concernoit la Milice: que pour ce qui regardoit l'Union, il étoit à propos d'y penſer, à cauſe du changement arrivé par la mort de Guillaume II. Prince d'Orange: que cette mort laiſſoit la Republique ſans Chef, que par conſequent il falloit rejoindre ce qui ſembloit être diſſous, depuis qu'ils avoient perdu leur Gouverneur General, qui étoit en quelque ſorte le lien de leur Union: que pour la Religion, les grandes Guerres dans leſquelles la Republique avoit été engagée juſques-là, n'avoient pas permis de prendre toutes les meſures propres à la mettre dans une entiere ſureté: que par conſequent il étoit abſolument neceſſaire d'y travailler: que pour ce qui eſt de la Milice, il n'y avoit plus perſonne dans la Maiſon d'Orange, qui pût ſe charger du ſoin de la Gouverner, en rempliſſant la charge de Stathouder: que vers la fin de la Guerre on avoit trouvé à propos de nommer un Maréchal de Camp General pour commander l'Armée en l'abſence du Stathouder: que les Etats de Hol-

Hollande ayant murement examiné cette affaire ils avoient remarqué, que tout ce qui regardoit la Milice avoit été mis sous la direction du Conseil d'Etat au commencement de la Republique ; que l'on pouvoit faire la même chose dans l'état present des affaires, en laissant d'ailleurs les Gouverneurs, les Commandeurs, & les autres Officiers Generaux dans les fonctions ordinaires de leurs Charges : que les Provinces pouvoient se reserver le droit de disposer des emplois militaires, qui viendroient à vaquer dans les Troupes, qui étoient à leurs gages, & laisser aux Etats Generaux le pouvoir de disposer de tout ce qui concernoit la Generalité : que les Officiers, & les Troupes prêteroient le serment de fidelité aux Etats Generaux, & aux Provinces particulieres, qui étoient chargées de leur Solde. 1651.

Il ajouta à tout cela, que la Hollande ne croyoit pas, que dans l'état où étoient les affaires, on dût penser à nommer un Gouverneur General : que le Prince nouvellement né ne pouvant être capable de cet emploi, qu'après une longue suite d'années, il y auroit de grands inconveniens de lui en donner le titre, & d'en faire faire les fonctions en son nom par un Lieutenant General : qu'ainsi le plus sûr étoit de laisser les choses dans l'état où elles se trouvoient, en remettant les affaires aux ouvertures, que le temps pourroit leur fournir, pour en prendre une resolution finale. Il joignit plusieurs considerations importantes à ce qu'il avoit dit, & se servit entr'autres raisons, de ce qui s'étoit fait autre-

1651. fois parmi les Iſraëlites, lors qu'ils furent tranquilles dans la poſſeſſion du Païs de Canaan. Ils ne prenoient des Capitaines, que quand ils en avoient beſoin, & alors ils choiſiſſoient ceux que l'on croyoit les plus capables de cet employ. Il cita encore les Grecs, les Romains, les Venitiens, & les Suiſſes, qui n'en ont pas uſé autrement dans leurs Guerres. D'où il conclut, que les Etats pouvoient ſuivre la même methode, qui leur étoit fournie par des Peuples ſages, vaillans, & d'une prudence conſommée dans les affaires.

Le lendemain il donna une Copie de ſon diſcours à l'Aſſemblée, afin que les Deputez fuſſent en état d'examiner plus attentivement ce qu'il avoit propoſé. Cependant les eſprits furent fort partagez dans leurs ſentimens. Les Deputez de Friſe propoſerent, que l'on differât de s'aſſembler pendant quelques jours, afin reflechir plus à loiſir ſur les choſes importantes, qui avoient été miſes en avant par la Hollande. Mais la pluralité des voix fut pour la continuation des ſéances. Les Deputez de Gueldre n'étoient pas d'accord entr'eux. Ceux de la Comté de Zutphen étoient d'un avis : Ceux du Velaw & du Quartier de Nimegue étoient d'un autre. Il y en avoit même parmi ces derniers, qui bien loin d'approuver les propoſitions de la Hollande, vouloient, que l'on établit un Stathouder. Mais enfin les villes, & pluſieurs Nobles déciderent à la pluralité des voix, qu'il n'en ſeroit point parlé.

Lors que l'on eut conclû, que l'on continue-

nueroit les séances, les Deputez des Provinces examinerent avec tout le soin, que l'importance de l'affaire demandoit, les propositions de la Hollande. Tout le monde tomba d'accord, qu'il étoit à propos de renouveller l'union, puis qu'elle étoit le fondement de la République. On conclut donc d'un commun accord, que l'on s'en tiendroit ponctuellement à ce qui avoit été reglé sur ce sujet dans le Traité d'Utrecht de l'an 1579. On convint aussi sans peine du point de la Religion. Les Synodes ayant été avertis, de ce qui se passoit à cet égard, crurent, qu'ils devoient entrer dans l'affaire de la Religion par voye de remontrance. Ils nommerent donc cinq Deputez pour se rendre à la Haye de leur part. Lors qu'ils y furent arrivez, ils demanderent aux Etats Generaux une audience, qui leur fut accordée. Etant donc admis dans l'assemblée, ils representerent la necessité qu'il y avoit d'arrêter le cours de la superstition, en resserrant un peu la trop grande liberté dont les Catholiques Romains jouissoient. Ils dirent, qu'il étoit à craindre, qu'ils ne formassent quelque funeste complot contre la Religion dominante, & que par consequent il étoit à propos de les contenir dans des bornes plus étroites, qu'ils ne l'avoient été depuis long temps: qu'au reste ils croyoient, que l'on devoit se tenir fortement attaché au Synode de Dordrecht. L'Assemblée reglant l'affaire de la Religion, convint, qu'il falloit s'en tenir à ce qui avoit été reglé dans le Traité d'Union, & qu'ainsi la Religion Réformée seroit la Religion de 1651.

1651. l'Etat, telle qu'elle avoit été determinée dans le Synode, dont on vient de parler. Au reſte ils ne prononcerent point ſur l'affaire des Catholiques Romains pour en étendre, ou pour en reſſerrer la tolerance. Les Deputez crurent, qu'ils devoient laiſſer les Provinces dans la liberté de ſe gouverner à cet égard, ſelon qu'elles le trouveroient à propos pour le bien de leurs Peuples.

Les affaires de la Milice furent plus difficiles à regler par la diverſité des opinions. Les Deputez de Zelande propoſerent en arrivant, dans quelques conferences particulieres, que l'on eut égard au jeune Prince pour le nommer, au du moins pour le déſigner Stadhouder, en lui donnant un bon Lieutenant pour agir en ſon nom, juſques à ce qu'il fût en âge d'exercer ce grand employ. Les deux Princeſſes d'Orange ſe joignirent à ces Deputez, & firent âgir tous les amis & tous les Partiſans de leur Maiſon, pour faire donner cette dignité à ce jeune Prince. Mais on répondit, qu'il n'étoit pas temps de parler de cette affaire: que l'on ne ſçavoit pas, quelles pourroient être les inclinations de ce Prince nouvellement né: qu'il pourroit avoir de grandes qualitez pour le gouvernement: Mais que le contraire n'étoit pas impoſſible: qu'alors on ſe repentiroit trop tard de ce qui auroit été fait: que de lui donner un Lieutenant General pendant une longue minorité, cela pourroit cauſer du trouble dans l'Etat, puis que cet homme auroit peine à renoncer à un employ, qu'il auroit exercé pendant un grand nombre d'années; que d'ailleurs ce jeu-

jeune Prince pourroit croire, que ces charges ne lui auroient été données, que par ce qu'elles étoient héréditaires, & qu'en ce cas il pourroit n'avoir pas de fort grands égards pour la Republique, par ce qu'à son avis elle n'auroit pû se dispenser de lui conferer ces emplois: Au lieu qu'en les lui accordant, lors qu'il seroit Majeur, il en auroit l'obligation tout entiere à la Republique. On ajouta plusieurs autres reflexions pour fortifier cet avis. 1651.

Les Deputez de Frise remontrerent, qu'il falloit du moins choisir un Capitaine General pour gouverner les Troupes. Ils disoient qu'il ne seroit pas temps d'y penser lors que l'on seroit en guerre, & qu'ainsi il étoit à propos d'en nommer un: que s'il n'y avoit personne dans la Maison d'Orange, qui fut en état d'exercer cet employ, il y avoit des Seigneurs de la Maison de Nassau, qui par leurs Ancêtres & par eux mêmes avoient rendu de grands services à la Republique, & qui ne manquoient ni de capacité, ni d'affection pour bien remplir tous les devoirs de cette charge. Ils ajouterent à cela, qu'il étoit de l'honneur de la Republique de la donner au rejetton de ces grands Princes d'Orange, qui avoient servi l'Etat d'une maniere si avantageuse, que l'on devoit les regarder comme ses fondateurs, & comme ses glorieux appuis. Ils dirent encore, que les affaires de la Guerre demandent beaucoup de secret, & sur tout une grande union entre ceux qui la dirigent, que par consequent il falloit absolument un

1651. Capitaine Général pour conſerver l'ordre, & la ſubordination, & pour digerer les entrepriſes d'une maniere propre à les faire heureuſement ſucceder. Les Etats de Groningue ſe rangerent à peu près à cet avis, & parlerent en faveur du jeune Prince.

Pendant que l'on étoit occupé à deliberer ſur cette affaire dans l'Aſſemblée de la Haye, l'on apprit que les Etats de Zelande ſongeoint à nommer un Stadthouder. Cette nouvelle chagrina les Etats de Hollande, dans la crainte que l'exemple de cette Province ne portât les autres, & quelques unes même de leurs villes à ſe joindre à la Zélande. Ils envoyerent donc des Deputez dans cette Province pour empêcher les Etats, qui étoient aſſemblez, de paſſer outre dans leur deliberation. Ces Deputez eurent ordre de repreſenter, qu'au commencement de la Guerre on avoit crû, qu'il falloit un Capitaine General pour conduire les affaires avec plus de promptitude: que cependant l'experience avoit fait connoître dans la perſonne du Comte de Leyceſtre, combien cette ſorte d'employ étoit delicate pour la liberté publique: que cela même avoit obligé leurs prédéceſſeurs de ſupprimer cette charge de Gouverneur General, & de ſe contenter de celle de Capitaine General, dont le pouvoir ne s'étendoit que ſur les gens de Guerre: que dans la ſuite on étoit revenu à cette premiere charge, à cauſe de la violente Guerre, que l'on avoit contre l'Eſpagne: que cette guerre étant finie on n'avoit plus affaire de Stathouder, puis qu'il n'y avoit plus de raiſon d'en

d'en avoir; que les Deputez de Zélande étoient tombez d'accord dans l'Assemblée de la Haye, que l'on devoit renvoyer la nomination d'un Capitaine General à un autre tems; que la jeunesse du Prince naissant ne permettoit pas de lui deferer presentement cet employ, & qu'il falloit attendre qu'il fût en âge de l'exercer pour la lui donner preferablement à tout autre, en consideration des grands services de ses Predecesseurs, s'il en étoit trouvé capable, lors qu'il seroit en âge de majorité. 1651.

Les Etats de Zélande répondirent, qu'ils envoyeroient des instructions à leurs Deputez sur ce sujet, assurant au reste les Etats de Hollande, qu'ils auroient soin de ne proposer que des choses utiles à l'Etat, & que d'ailleurs ils contribueroient de leur part à tout ce qui pourroit servir au bien de l'Union, & au repos des Provinces. Enfin après plusieurs deliberations, & un grand nombre de conferences sur cette importante affaire, la Hollande attira les autres Provinces dans son sentiment. Ainsi l'on tomba d'accord d'un commun consentement, que les Etats Generaux auroient la direction des affaires de la Guerre, & des Troupes avec le Conseil d'Etat. Cela étant conclu on publia une amnistie absoluë pour faire oublier le passé, & pour mettre le monde en repos. On eut soin de l'honneuur de ceux qui avoient été empriſonnez à Louvesteyn, & en particulier des deux Bikers. On cassa tout ce qui avoit été fait contr'eux, & on les rétablit dans leurs emplois. Cela se fit avec de grands me-

1651. nagement de la part de la ville d'Amſterdam pour les Bikers. Elle fut bien aiſe de faire connoître, que ce qu'elle avoit fait dans les affaires paſſées, n'avoit point été fait à deſſein d'offenſer la Maiſon d'Orange. Au reſte on fit pluſieurs reglemens dans cette aſſemblée pour la direction des Troupes. Les Gardes du feu Prince d'Orange preterent le ſerment de fidelité aux Etats de Hollande, qui avoient accoûtumé de les payer. Les charges de Magiſtrature & de juſtice furent laiſſées à la diſpoſition des Etats, & des villes de chaque Province. Le célébre Martin Herpertz Tromp fut fait Lieutenant Amiral General de la Republique, tant à cauſe de ſa grande capacité dans la Marine, que pour le recompenſer des importans ſervices, qu'il avoit rendus depuis long temps à l'Etat.

Les affaires furent terminées de cette maniere dans cette fameuſe aſſemblée. Cette concluſion ne plût peut-être pas beaucoup aux ennemis de la Republique, par ce que les choſes ſe paſſerent avec beaucoup d'ordre & de tranquillité. Ceux qui l'aimoient, eſpererent que la bonne intelligence, qui avoit paru dans cette occaſion entre les Membres de l'Etat, pourroit contribuer beaucoup à ſon aggrandiſſement & au bonheur des Peuples. On crut même, qu'elle jouïroit en repos des grands avantages qu'elle tiroit de la Paix, que l'on avoit conclu ſi heureuſement avec l'Eſpagne. Mais Cromwel, qui s'étoit rendu maître des affaires en Angleterre, conçût du chagrin contre la Republique, dans la pen-

penſée qu'elle avoit ſecretement traverſé 1651.
ſes grands deſſeins. Il chercha donc les occaſions de ſe venger des affronts qu'il prétendoit qu'elle avoit faits à l'Angleterre, & à lui en pluſieurs rencontres. Il ne pouvoit oublier, qu'elle avoit envoyé des Ambaſſadeurs pour tâcher de faire la Paix entre le Roi, & le Parlement. Il regardoit cette Ambaſſade comme un moyen artificieux d'entretenir le trouble dans le Royaume pour travailler cependant à l'augmentation de ſon propre pouvoir. Il eſt certain neantmoins que ces Ambaſſadeurs avoient travaillé de bonne foy à faire ceſſer ces funeſtes diviſions. Il étoit arrivé dans la ſuite, qu'après la mort tragique de Charles I. les Miniſtres publics des Etats Generaux, qui étoient en Angleterre, firent ce qu'ils purent pour conſerver l'affection des Peuples à la Maiſon de Stuart. Cromwel avoit diſſimulé toutes ces choſes pendant que les affaires publiques étoient en mouvement, dans l'incertitude du ſuccès de ſes deſſeins, & il crut, qu'il devoit attendre une occaſion favorable d'en faire paroître ſon reſſentiment contre les Etats.

Charles I. étant mort de la maniere que chacun ſçait, les Etats, qui regardoient Cromwel comme l'Auteur de cette tragedie, en conçurent beaucoup de haine contre lui. Lors que la nouvelle en fut répanduë à la Haye, ils envoyerent une Députation ſolemnelle à Charles II. pour lui faire leurs complimens de condoleance. Ils le traiterent de Roi & de Majeſté. Cromwel en fut irrité au dernier point. Cependant il crut, qu'il

1651. devoit diſſimuler pour avoir le temps d'affermir ſon authorité au dedans, avant que de rien entreprendre au dehors. Il fit ordonner par le Parlement, que l'on envoyeroit des Ambaſſadeurs par tout; pour faire ſçavoir que la Monarchie d'Angleterre étoit changée en Republique. Le Parlement fit donner communication de ce deſſein aux Miniſtres étrangers, qui étoient à Londre, & les fit avertir en ſon nom de la mort de Charles I.

Les Etats Generaux ne ſe hâterent pas de reconnoître cette nouvelle Republique. Il y eut même quelques Deputez, qui propoſerent de revoquer l'Ambaſſade que l'on avoit à Londre. Mais d'autres firent remarquer, que pluſieurs Princes Souverains, & le Roi de France lui même, qui avoit de fort étroites alliances avec la Maiſon de Stuart, ne rappelloient point leurs Ambaſſadeurs. On crut donc qu'il ſuffiroit d'ordonner au Sr. Paw de Heemſtede, Ambaſſadeur extraordinaire à Londre, de revenir ſans delay, puis que ſa commiſſion étoit finie, & de laiſſer à l'Ambaſſadeur ordinaire le ſoin de prendre garde à ce qui ſe paſſoit, ſans entrer en aucune negotiation avec le nouveau Gouvernement juſques à nouvel ordre de la part des Etats. Ils vouloient voir quel train prendroient les affaires, avant que de ſe determiner dans cette occaſion delicate.

Cromwel voyoit fort bien par toutes ces démarches, & par les diſcours que l'on faiſoit publiquement dans toutes les Provinces ſur les affaires d'Angleterre, quels étoient

étoient à peu près les sentimens des Etats, 1651.
& leur disposition interieure par rapport à ce qui se passoit dans ce Royaume. Cependant on envoya par son avis Doreslaus Ambassadeur à la Haye. Cet homme avoit été l'un des Juges de Charles I. Il n'y fut presque pas plûtôt arrivé, comme on l'a déja dit, qu'il fut assassiné par quatre ou cinq hommes masquez. On ne douta point, que le coup n'eût été fait par des Anglois, & par des Ecossois du parti de Charles II. On chercha diligemment les Autheurs de ce meurtre pour en faire la punition. On mit leur tête à prix. On promit de grandes recompenses à ceux qui pourroient ou les saisir, ou les découvrir. Tout cela fut inutile. Les Assassins s'étoient sauvez. Les Etats donnerent ordre à leur Ambassadeur à Londre d'avertir le Conseil de tout ce que l'on avoit fait pour donner une entiere satisfaction à l'Angleterre sur ce sujet. Le Conseil, qui s'étoit plaint d'abord fort aigrement de cette affaire, parut content de ce qui lui fut dit de la part des Etats. Cela fit naître le soupçon à quelques personnes, qu'il y avoit de l'affectation dans cette moderation du Conseil, & que Cromwel vouloit endormir la République, jusques à ce qu'il eût trouvé l'occasion de se venger.

Quand il sçût que Guillaume II. Prince d'Orange étoit mort, il crut avoir trouvé le temps propre à l'execution de son dessein. Il s'imagina que les Etats ayant perdu leur Stathouder ne voudroient pas s'engager dans une Guerre étrangere. Il se confirma d'au-

1651. tant plus dans cette penſée, qu'il ſe voyoit de bonnes Troupes bien aggueries, au lieu que les Etats venoient de caſſer leurs vieux Soldats. Il crût donc, qu'il ſe trouvoit dans une conjoncture propre du moins à obliger la Republique à s'unir abſolument d'interêt avec l'Angleterre pour ne faire qu'un même corps. Il conſideroit, que ſi elle en acceptoit la propoſition, il ſe verroit le maître de deux puiſſans Etats: mais que ſi elle la rejettoit, il trouveroit bien-tôt moyen d'entrer en guerre avec elle pour ſe venger du paſſé, d'autant plus que Charles II. avoit toujours des partiſans en Hollande par le credit de la Princeſſe d'Orange ſa ſeur, & de la Reine de Bohême ſa tante. Il diſpoſa donc le Parlement à envoyer Mylord St. Jean, & Walter Striklend en qualité d'Ambaſſadeurs à la Haye pour y negotier cette union des deux Republiques. On leur donna des inſtructions fort préciſes, & ils furent accompagnez de deux cens Gentilshommes pour donner plus de luſtre à leur commiſſion.

On les reçût à la Haye avec des honneurs extraordinaires. Ils furent admis à l'audience ſelon l'uſage accoûtumé, & là ils expliquerent le ſujet de leur venuë. Il s'écoula du temps avant que les Etats répondiſſent à leurs propoſitions, par ce qu'il avoit fallu en donner communication aux Provinces pour en avoir leur avis. Cependant les amis ſecrets de Charles II. traverſerent la negotiation de ces Ambaſſadeurs. Cela jetta l'affaire dans des longueurs capables de les ennuyer. Pendant cela le même Peuple leur fit pluſieurs inſul-

sultes, & les Etats furent obligez de mettre une forte garde devant leur Hôtel. Cependant cela n'empêcha pas, que l'on ne cassât leurs vitres, & que l'on ne les chagrinât en plusieurs occasions. Quelques Historiens rapportent, que le Duc d'Yorck frere de Charles II. qui a regné après lui sous le nom de Jacques II. ayant rencontré Mylord St. Jean à une promenade publique, & que passant près de ce Prince sans le saluer, le Duc d'York lui arracha le chapeau, & lui dit qu'il devoit du respect au frere de son Roi. Mylord St. Jean qui se reposoit sur le privilege de sa commission, lui repondit, qu'il ne connoissoit point d'autre Souverain en Angleterre que le Parlement. Il ajouta même, dit-on, plusieurs choses offensantes contre la Maison de Stuart, ce qui obligea le Duc de mettre l'épée à la main. L'Ambassadeur en fit autant de sa part, & fut secondé par ses domestiques. Ceux qui se promenoient, se rendirent au bruit, & prirent le parti du Duc d'Yorck, ce qui obligea l'Ambassadeur de se retirer avec ses gens, par ce qu'il n'étoit pas en état de resister aux gens qui s'étoient attroupez. 1651.

Les Etats, qui avoient des raisons particulieres de se menager avec les deux Partis, firent prier secretement le Duc d'Yorck de s'absenter pendant quelques jours. Il se retira donc à Honslardick auprès de la Princesse d'Orange sa seur. En suite on députa vers Mylord St. Jean pour lui témoigner, que l'on étoit extrémement touché de ce qui étoit arrivé: que si celui qui avoit donné lieu à ce démêlé étoit leur sujet, ils le puniroient avec

1651. la derniere ſeverité pour lui donner toute la ſatisfaction qui lui étoit duë. L'Ambaſſadeur ne ſe contenta point de ce ſage compliment des Etats, qui en effet ne pouvoient rien faire de plus dans cette occaſion. Ils firent faire la même declaration au Parlement, & demanderent en même temps le renouvellement des anciens Traitez avec l'Angleterre. Mylord St. Jean, qui craignoit peut-être que l'on ne traitât ſon Collegue & lui comme Doreſlaus, s'en retourna avec lui en Angleterre ſans attendre la réponſe du Parlement ſur la propoſition des Etats. Il avoit des ordres ſecrets de ne rien conclure. Etant arrivez ils firent tous deux le recit de leur voyage d'une maniere propre à faire connoître, qu'ils avoient tous les ſujets imaginables de ſe plaindre de la conduite des Etats à leur égard.

Cromwel irrité au dernier point de ce qu'à ſon avis on avoit tenu peu de conte des demarches qu'il avoit faites envers les Provinces-Unies, s'affermit dans le deſſein d'en tirer ſatisfaction par la force. Cependant ſe trouvant encore trop d'affaires dans le Royaume par la Guerre qu'il avoit avec les Ecoſſois, il crut que le temps n'étoit pas encore propre à s'engager dans des querelles étrangeres. Il travailla donc à bien établir ſon authorité en Angleterre. Il diſſimula les outrages qu'il pretendoit avoir reçus des Etats. Mais la Guerre d'Ecoſſe étant finie par la Bataille qu'il gagna près de Worceſter au mois de Septembre de cette année contre Charles II. qui ſe ſauva en France avec des peines incroyables, Cromwel & le Parlement ſe reſolurent d'entrer en Guerre avec

avec les Provinces-Unies. On commença donc à les chagriner sur la Mer pour incommoder leur commerce. On publia une ordonnance au mois de Decembre, qui defendoit de rien amener en Angleterre, à moins que de le charger sur des vaisseaux Anglois, sous peine de confiscation pour les marchandises & pour les vaisseaux. On poussa la défense jusques aux manufactures étrangeres, & l'on ne voulût pas même permettre le transport du poisson, à moins qu'il ne fût chargé sur des Navires Anglois. On accorda des lettres de represailles aux heritiers des deux freres Pawlet marchands pour trente mille livres sterlins, qu'ils prétendoient leur être dûs par des Hollandois. On permit à l'Administrateur des biens des Pawlet de se saisir de tous les vaisseaux Hollandois qu'il trouveroit en Mer jusques à la concurrence de la dette, en y comprenant les dépens déja faits, & ceux que l'on feroit encore pour le recouvrement de cette somme que ces heritiers soutenoient leur être duë. 1651.

On donna charge aux Capitaines Stanton & Smith d'executer l'Arrêt de represailles. Dès qu'ils eurent reçû leur commission, ils se mirent en course sur les Hollandois, & firent tant de prises, par ce que l'on ne s'attendoit point à cela, que le Capital, les interêts, & les frais de l'execution furent bien-tôt payez. Les marchands en firent de grandes plaintes aux Etats Generaux, & demanderent Justice. Les plus échauffez du Conseil se voyant soutenus par les partisans de la Maison de Stuart & de celle d'Orange vouloient

1651. loient que l'on declarât la guerre à une Nation, qui violoit le droit des gens avec tant d'impunité, ſans obſerver les formes requiſes en tel cas. Mais on crut, qu'il n'étoit pas à propos de porter d'abord les affaires aux plus grandes extremitez, & qu'après tout il valoit mieux entrer en negotiation pour tâcher de prevenir une Guerre, dont les ſuccès ſont toujours incertains. On envoya donc le Sr. Catz Penſionnaire de Hollande, Schaep Bourguemaître d'Amſterdam, & van der Perre Penſionnaire de Middelbourg pour Ambaſſadeurs extraordinaires en Angleterre ſur ce ſujet. Le Parlement les reçût avec beaucoup d'honneur, & leur fit de grands complimens. Il leur accorda toutes les audiences qu'ils leur demanderent, & les laiſſa parler tant qu'ils voulurent ſur le renouvellement des Traitez entre les deux Nations, ſur les vaiſſeaux ſaiſis par repreſailles, & ſur la revocation de l'Acte du Parlement, qui authoriſoit ces repreſailles. Mais la réponſe qu'on leur fit, ne leur donna aucune ſatisfaction ſur leurs plaintes.

Les Anglois dans le fonds ſouhaitoient de s'unir avec les Provinces-Unies, & faire une Ligue offenſive & defenſive avec elles. Mais ils vouloient être les Maîtres des conditions du Traité. Ainſi dans le deſſein de les obliger d'en paſſer par où ils voudroient, on leur propoſa divers ſujets de plaintes, ſur leſquels on leur demanda de grandes ſatisfactions. Ils firent voir par là, qu'ils ne penſoient point à réparer le dommage que les Hollandois avoient ſouffert.

Le

Le Parlement vouloit que l'on indemnisât 1652.
la Nation Angloise de tout ce qu'elle avoit perdu il y avoit trente ans dans les Iles d'Amboïna, & de Banda aux Indes Orientales. Il soutenoit, que ce malheur lui étoit arrivé par la faute de la Compagnie des Indes, qui avoit ruiné le commerce des Anglois pour établir le sien. Il se plaignit encore de l'assassinat commis en la personne de Doreslaus contre le droit des gens, surquoy disoit-on les Etats avoient fait semblant d'en rechercher les Auteurs, sans y avoir travaillé cependant avec l'empressement que cette affaire demandoit. Il ajoutoit à tout cela les plaintes de ce qui s'étoit passé durant les troubles, que les Ambassadeurs des Etats avoient entretenu une correspondance fort étroite avec le Roi contre le Parlement. Enfin le Parlement se plaignoit encore du dommage que les Anglois avoient souffert en Moscovie, dans le Groenland, & en plusieurs autres lieux de puis l'an 1618. par les Hollandois, ce que l'on faisoit monter à des sommes tout à fait exorbitantes.

Les Ambassadeurs reconnurent que ce n'étoient là que des pretextes, dont on se servoit pour cacher le dessein que le Parlement avoit de faire la Guerre, & qu'en effet on se préparoit sourdement à la pousser. Ils firent voir sensiblement, que les plaines que l'on faisoit contre les Etats, étoient nulles, & sans aucun fondement. Ils demanderent que l'on rétablit les affaires sur le pied qu'elles étoient avant le retour de Mylord St. Jean, & de Strikland. Ils firent connoître que jus-

1652. juſques-là les Etats avoient diſſimulé toutes les inſultes, que l'on avoit faites à leurs ſujets, par ce qu'ils ſouhaitoient la Paix; qu'au reſte ſi l'on équipoit des vaiſſeaux dans les Provinces-Unies, c'étoit dans le deſſein de conſerver la bonne correſpondance, qui avoit été juſques-là entre les deux Etats, mais qu'ils n'avoient jamais penſé à cauſer du chagrin à leurs voiſins, & ſur tout à l'Angleterre. Le Parlement qui avoit reſolu de faire la Guerre pour ſe conſerver l'Empire de la Mer, fit connoître qu'il voyoit bien à quoi tendoit la flotte que l'on preparoit. il declara donc que l'Empire de la Mer lui appartenoit, & qu'il ne ſouffriroit pas que les Etats euſſent une flotte capable de lui diſputer cet Empire, dont la Nation Angloiſe étoit en poſſeſſion. Ainſi les Eſprits s'échaufferent, & l'on vit que les affaires panchoient à la rupture entre les deux Etats.

Les Provinces-Unies ne pouvant plus ſouffrir les outrages que les Anglois faiſoient tous les jours à leurs negotians, dont les pertes montoient déja à des ſommes incroyables, ſe virent enfin obligées d'en venir à la Guerre malgré elles. On leur avoit déja enlevé plus de deux cens vaiſſeaux. Le Parlement pour engager toujours davantage les affaires à la rupture, ordonna que l'on viſiteroit tous les vaiſſeaux Hollandois, ſous pretexte de contrebande. On donna donc ordre en Hollande au Lieutenant Amiral General Tromp de ſe mettre en Mer avec ſa flotte, & de ſe précautionner contre les ſurpriſes. Tromp ſe mit en état de ſe bien défen-

fendre ſi les Anglois l'attaquoient. Au reſte on lui recommanda de ſe gouverner avec prudence, mais neantmoins de garentir les vaſſeaux du Païs de toute inſulte, autant qu'il ſeroit poſſible, prenant bien garde de ne point approcher de trop près les côtes d'Angleterre, de peur de fournir de nouveaux pretextes au Parlement. Tout cela étoit fort judicieux, fort moderé, digne de la prudence ordinaire des Etats dans une affaire auſſi delicate que celle là. 1652.

Ils crurent neantmoins qu'ils pouvoient porter la patience encore plus loin dans ce deſſein de prevenir la Guerre, s'il étoit poſſible. Ils deputerent donc le ſieur Nieuport Threſorier General de Nort-Hollande avec de nouvelles inſtructions pour les Ambaſſadeurs, & le chargerent même de quelques ordres particuliers ſur les affaires des Indes Orientales. Mais ce qui arriva peu de jours après rompit toutes ſortes de negotiations. Tromp avoit menagé les affaires avec beaucoup de prudence juſques-là. Il avoit évité les côtes d'Angleterre. Mais ayant été averti que pluſieurs vaiſſeaux qui venoient du Levant fort richement chargez étoient pourſuivis par deux vaiſſeaux de Guerre Anglois, & par quelques fregates, il accourut en diligence à leur ſecours. Il rencontra en chemin l'Amiral Blak avec vingt huit vaiſſeaux, ou fregates, qui étoit ſorti des Ports pour croiſer ſur les côtes des Païs-Bas. Il étoit alors près de Douvres. Tromp l'ayant apperçu fit ſaluer le Pavillon Anglois, ayant une chaloupe prête à tranſporter un Capitaine pour

1652. pour aller complimenter Blak. Cet Amiral ſans faire ſemblant de voir toutes ces civilitez déchargea trois fois tout ſon Canon ſur le vaiſſeau de Tromp, lequel ne répondit point aux deux premieres ſalves. Mais enfin il fit tirer à ſon tour après la troiſiéme, & de cette maniere le combat commença entre les deux flottes.

On ſe cannonna de part & d'autre avec beaucoup de furie pendant quatre heures. Mais la nuit ſepara les deux Partis. Le Combat s'étoit fait de telle maniere, que l'on ne pouvoit dire préciſément, par qui l'affaire avoit été engagée. On travailloit à Londre entre les Deputez des deux Etats à porter les choſes à l'accommodement. Ainſi perſonne ne vouloit avoir commencé les hoſtilitez. Quand on ſut à Londre, ce qui s'étoit paſſé entre les deux flottes, la populace voulut inſulter l'hôtel des Ambaſſadeurs. Mais le Parlement avoit envoyé un bon corps de Cavallerie pour empêcher que l'on n'en pût point approcher. Cependant toute l'Angleterre en fut en grand mouvement, les habitans voiſins des lieux où le combat s'étoit donné abandonnoient leurs maiſons, comme ſi les Hollandois euſſent déja été dans leur Païs. Cromwel, qui étoit l'Auteur ſecret de cette Guerre, ſe rendit en ces quartiers là pour raſſurer les eſprits. On mit des Garniſons ſur les côtes, & enſuite on donna ordre à Black d'en venir à une ſeconde Bataille pour réparer la perte qu'il avoit faite dans la premiere.

Les Ambaſſadeurs des Etats firent tout ce qu'ils

qu'ils purent pour rejetter la faute de ce combat sur les deux Amiraux. Ils disoient que c'étoit l'effet de leur jalousie particuliere, & que les deux Nations n'y devoient point prendre part. Ils tâcherent de faire croire au Parlement, que c'étoit par un pûr effet du hazard, que le combat s'étoit donné. Les Etats voulant témoigner en toutes manieres, que leur dessein n'étoit du tout point de rompre avec l'Angleterre, envoyerent le Sr. Paw de Heemstede en Ambassade extraordinaire. Il venoit d'être fait Pensionnaire de Hollande pour la seconde fois. Mais on ne l'écouta pas plus favorablement que les autres. Le Parlement soutint avec opiniatreté, que la Republique avoit commencé la Guerre. Cependant à parler sincerement on ne pouvoit pas prouver que la flotte de Tromp eût attaqué les Anglois. Paw protesta que l'on n'avoit donné aucun ordre de la part des Etats pour en venir à aucun Acte d'hostilité, & que l'on n'avoit expedié aucune commission directement ni indirectement d'offenser l'Angleterre. Il declara que si le hazard avoit causé quelque sujet de plainte à la Nation Angloise, on devoit être assuré que cela s'étoit fait malgré les Etats, & qu'ainsi l'on devoit genereusement oublier le passé, & prévenir desormais de pareils accidens : que si le Parlement vouloit approfondir l'affaire, les Etats s'y employeroient de bon cœur, pour châtier severement celui des deux Amiraux qui auroit commencé le combat. Il offroit encore de rendre les honneurs ordinaires au Pavillon d'Angle- 1652.

ter-

1652. terre, & de travailler de concert avec les Deputez, qui ſeroient nommez par le Parlement, à terminer tous les differens qui étoient ſurvenus entre les deux Nations. Moyennant cela il demandoit, que l'on ceſſât de part & d'autre tous les Actes d'hoſtilité, pour s'occuper avec plus de tranquilité à faire une bonne Paix, par ce que l'on auroit le moyen d'examiner les choſes à fonds pour les terminer au contentement des deux Nations.

Le Conſeil d'Etat établi par le Parlement étant ſecretement porté à la Guerre par Cromwel, répondit ſans detour, que l'Angleterre ne pouvoit ſouffrir l'inſulte qui lui avoit été faite par la flotte des Etats, & que l'on avoit reſolu de ſe ſervir de tous les moyens que l'on avoit en main pour en tirer raiſon. Paw eut beau faire des remontrances, la Guerre fut reſoluë, ſans aucune reflexion de la part du Parlement ſur la moderation que les Etats avoient gardée dans toute cette affaire. Ils n'avoient point voulu accorder de lettres de repreſailles contre les Anglois, quoi que leurs marchands euſſent perdu un fort grand nombre de vaiſſeaux. Ils accorderent même leur protection à la Compagnie Angloiſe établie à Rotterdam. En un mot ils firent tout ce qui pouvoit marquer une grande inclination à la Paix. Mais Cromwel ni ſes amis, qui s'étoient rendus les maîtres des affaires, ne voulurent écouter aucune propoſition d'accommodement. Cet homme ambitieux qui ſe voyoit fort puiſſant au dedans, vouloit établir ſon pouvoir

au

au dehors. Il commença donc par la Guerre, qu'il chercha de faire aux Provinces-Unies, croyant qu'il en triompheroit aiſément, par l'état où elles ſe trouvoient alors, qu'elles n'avoient plus de Troupes, ni de Gouverneur General. 1652.

Quand les Etats eurent appris par les lettres de leurs Ambaſſadeurs, qu'il n'y avoit plus rien à eſperer pour la Paix, ils ſe determinerent à la Guerre. Ils firent publier un Manifeſte, dans lequel ayant repreſenté les injuſtices des Anglois, ils expliquerent enſuite les voyes de moderation qu'ils avoient ſuivies pour prevenir la Guerre, à laquelle ils ſe voyoient forcez par les vexations & par les pilleries des Anglois, & par leur opiniâtreté à rejetter toutes ſortes d'accommodement raiſonnable. Le Parlement de ſon côté fit dreſſer un Manifeſte contraire, dans lequel il expliquoit les raiſons qui l'avoient porté à la Guerre. Les deux Republiques étant donc dans ces diſpoſitions on commanda à Tromp de ne plus épargner les Anglois, & de leur courre ſus, par tout où il trouveroit leurs vaiſſeaux. Dés qu'il eût reçû ces ordres, il reſolut d'attaquer Aiſcu Chef d'Eſcadre, qui étoit aux Dunes avec vingt & un vaiſſeaux de Guerre. Il avoit été averti, qu'on pouvoit aiſément le battre en ce lieu là. Mais le calme qui ſurvint rompit ſon deſſein. Il reſolut donc d'aller chercher Black, qui étoit vers le Nord avec ſoixante huit vaiſſeaux. Cet Amiral avoit pris cette route pour ſe jetter ſur la flotte, qui étoit à la pêche des harangs. Il l'attaqua

1652. qua en effet, & quoi que les navires de guerre qui l'eſcortoient au nombre de douze, de vingt cinq, ou trente piéces de Canon, ne fuſſent pas en nombre ſuffiſant pour reſiſter aux Anglois, ils ſoutinrent les efforts de l'avangarde de Black, qui étoit de vingt gros vaiſſeaux, & combattirent pendant près de quatre heures avec un courage admirable. Mais enfin il fallut ceder au nombre. Black ſe ſaiſit de dix vaiſſeaux de pêcheurs avec toute leur charge. Deux d'entr'eux, coulerent à fonds, par ce qu'ils avoient été fort maltraitez dans le combat, & l'on fut obligé d'en abandonner un autre, qui ne put ſuivre la flotte.

Tromp ſçachant qu'après cette expedition Black étoit allé plus avant vers le Nord, pour tâcher de s'emparer des vaiſſeaux, qui revenoient des Indes, l'alla chercher & l'ayant joint ſe prepara au combat. Mais dans le temps que les deux flottes étoient ſur le point de ſe canonner, une groſſe tempête les ſepara, & obligea les Anglois de ſe retirer dans leurs Ports. La tempête fit beaucoup de dommage aux vaiſſeaux Hollandois, qui étoient loin de leurs côtes. Cependant Tromp en ramena quarante à la rade de Scheveling. Ceux qui furent aſſez heureux pour n'être pas briſez contre les rochers, arriverent aſſez delabrez au Texel. Van Galen, qui commandoit la flotte Hollandoiſe dans la Mediterranée donna deux combats heureux. Il defit les Anglois près de l'Ile d'Elbe, & enſuite devant Livourne. Mais il y fut tué. Cependant ſes Vaiſſeaux ruïnerent

la

la Flotte Angloiſe, qu'ils avoient attaquée. 1652.
Ils en prirent trois qui étoient richement chargez, en coulerent pluſieurs à fonds, & firent échoüer le reſte. Après cela ils repaſſerent heureuſement le detroit, & ſe rendirent victorieux dans leurs Ports avec le butin qu'ils avoient fait.

Ruyter, qui commençoit à ſe faire diſtinguer par ſon experience ſur la Mer, avoit reçu ordre d'eſcorter la Flotte Marchande avec trente petits Vaiſſeaux, & ſix brûlôts. Il rencontra Aiſcu avec quarante Vaiſſeaux, qui tâchoit de ſe ſaiſir de cette Flotte. Ruyter, quoi que plus foible que l'ennemi, ſe prepara au combat, & ayant mis les Vaiſſeaux Marchands en ſureté autant qu'il put, il attaqua les ennemis, & les mit en deſordre. Il perça deux fois leur Flotte, & les eût indubitablement battus ſi le vent lui eût été favorable. La nuit ſepara les deux Flottes, & donna le moyen aux Anglois de ſe retirer vers le Nord. Ruyter ne les ſuivit pas, à cauſe de ſes Vaiſſeaux mal-traitez du combat, & que d'ailleurs il devoit garder ſa Flotte Marchande. Les Anglois travaillerent à ſe radouber pour ſe vanger de l'affront qu'ils avoient reçu. Ils ſe remirent donc en Mer avec une Flotte plus puiſſante que celle qu'ils avoient eüe juſques-là. Cela fut cauſe que les Vaiſſeaux Hollandois aimerent mieux faire le tour des Iles Britanniques que de hazarder le paſſage par la Manche. Pendant que cette grande Flotte tenoit toutes les Côtes en crainte, les Armateurs Anglois continuoient de fatiguer les Marchands. Ils ſe

1652. ſaiſirent de pluſieurs Vaiſſeaux, qui revenoient des Païs éloignez, ne ſachans pas que la Guerre étoit declarée entre les deux Nations.

Tout cela fait aſſez comprendre que cette Guerre étoit fort à charge aux Provinces-Unies, qui ne demandent que la liberté du Commerce. C'eſt ce que les Etats avoient ſagement prévu, & dans cette vûe ils avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour prevenir la Guerre. Cependant y ayant été forcez ils reſolurent de la ſoutenir vigoureuſement, & s'appliquerent à chercher les moyens de la finir promptement, pour n'être pas obligez de fatiguer leurs ſujets par des taxes extraordinaires. Ils travaillerent donc à conclure un Traité avec le Roi de Danemarc pour leur mutuelle défenſe. Van Beuninguen, qui étoit à Stokholm de leur part, eut ordre de preſſer la Reine d'entrer en Ligue avec eux, ou du moins d'offrir ſa mediation aux deux Republiques pour travailler à les accommoder. Ils envoyerent des ordres à tous leurs Vaiſſeaux de long cours de ſe rendre devant l'Ile de Ré près de la Rochelle, & firent publier un jour de prieres & de jûne pour attirer la benediction du Ciel ſur leurs armes. Enſuite ils mirent en Mer une Flotte de ſoixante & trieze Vaiſſeaux & de pluſieurs Brulôts & Bâtimens de Charge, dont ils donnerent le commandement General à Tromp pour eſcorter une Flotte de plus de trois cens Vaiſſeaux Marchands richement chargez.

Tromp prit la route du Pas de Calais, où il trouva Black avec ſa Flotte ſous le Canon

de

de Douvres. Les Vaiſſeaux s'aprocherent pour le combat de part & d'autre, & les deux Avantgardes s'étant canonnées aſſez long-tems le combat fut enfin engagé avec tant de furie, qu'on ne vit jamais tant d'actions de valeur & d'intrepidité. Un Matelot de Tromp, ſans ſe ſoucier du danger, ſe jetta ſur un Vaiſſeau Anglois nommé la Couronne de Roſes, arracha ſon Pavillon, qui étoit au haut du Mât, & y planta celui du Prince d'Orange. Les Etats lui firent preſent de cinq cens florins pour le recompenſer de ſa bravoure. Le combat ſe ſoutint de part & d'autre, avec quelque égalité. Mais Ruyter ayant demâté le Vaiſſeau de Black, cet Amiral fut obligé de ſe retirer à Douvres fort délabré. Cela mit du deſordre dans la Flotte Angloiſe, dont l'Amiral Tromp ſût ſe prévaloir. Il en ſepara les Eſcadres & en força une partie de ſe retirer à Douvres & l'autre dans la Tamiſe. Etant maître de la Mer par ce ſuccès il ſe rendit vers l'Ile de Ré pour y prendre les Vaiſſeaux Marchands, il les conduiſit avec aſſez de bonheur le long des Côtes de Bretagne & de Normandie. Cependant il ne put pas empêcher que quelques-uns ne tombaſſent entre les mains des Armateurs, qui ſe ſervoient de la nuit pour les ſurprendre. 1652.

Ces bons ſuccès n'empêchoient pas, que les Etats ne ſouhaitaſſent ardemment de finir cette Guerre pour ſoulager leurs ſujets des grandes impoſitions, qu'ils étoient obligez de mettre ſur le Païs. Le commun Peuple avoit toujours cru que l'on battroit les Anglois

1652. glois par tout. Les victoires que l'on avoit remportées ſur les Corſaires, lui enfloient le courage, & lui avoient fait ſouhaiter cette Guerre. Mais venant à conſiderer que ces impôts lui étoient fort onereux, il commença à murmurer, & à dire tout haut qu'il falloit s'accommoder avec l'Angleterre à quelque prix que ce fût. Les Anglois n'avoient pas eu grand ſujet de ſe loüer de cette Guerre juſques-là. Les ſeuls Armateurs en avoient profité par la priſe de pluſieurs Vaiſſeaux Marchands. Mais leur Flotte avoit été maltraitée.

Les Etats voyant que cette Guerre étoit fort onereuſe à la Republique, avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour l'empêcher, & depuis qu'ils avoient vû que l'Angleterre y étoit abſolument reſoluë, & qu'ils étoient forcez d'y entrer, ils avoient tâché de raccommoder les deux Republiques & de terminer tous leurs differens. Craignant donc alors que le commun Peuple ne paſſât des murmures aux voyes de fait, & que cela ne cauſât de fâcheuſes affaires au dedans, ils chercherent tous les moyens imaginables d'en venir à la Paix. Cependant ils ne purent empêcher que la Populace ne ſe mutinât en pluſieurs lieux. Il y eut des Provinces, qui demeurerent tranquilles. La Hollande, quoi que la plus incommodée de la Guerre, fut de ce nombre. Mais la Zélande revint à ſes anciennes penſées, & les Peuples diſoient tout haut que ces malheurs venoient de l'injuſtice que l'on avoit faite au jeune Prince d'Orange. Les Etats de la Province firent

sagement tout ce qu'ils purent pour prevenir l'orage qui se préparoit à cet égard. Mais leurs soins furent inutiles. Le petit Peuple se souleva à Middelbourg & dans quelques autres Villes. Les Magistrats de Middelbourg firent semblant de consentir aux souhaits des mutins. On changea la Regence de la Ville, & les nouveaux Officiers crurent qu'ils devoient dissimuler dans cette occasion, de peur de porter cette Populace à la rebellion. Cependant elle ne laissa pas de commettre plusieurs actions seditieuses. Elle jetta dans l'eau ceux qui battoient la caisse pour lever des soldats, parce qu'ils ne les levoient pas au nom du Prince. Les choses furent même poussées si loin, que l'on fut obligé de porter le ruban Orangé pour n'être pas suspect au commun Peuple. 1652.

Les Etats de Hollande envoyerent des Députez à ceux de Zélande, pour les presser d'en demeurer dans les termes de la resolution prise l'année precedente. Les Etats de la Province & la plûpart de ceux qui étoient dans la Regence, le souhaitoient en secret. Mais le Peuple les effrayoit par ses menaces, & leur ôtoit la liberté de faire ce qu'ils eussent bien voulu. Ils furent donc obligez enfin de faire une Déclaration, qui contenoit en substance, que les Etats de la Province ayant pensé serieusement aux moyens de remedier aux maux de la Republique, trouvoient qu'il étoit à propos d'établir un Chef qui eût la direction des affaires Militaires; que cela seroit cause que les resolutions prises dans le Conseil public seroient executées avec plus

1652. de diligence & de ſecret ; que la Republique s'étoit fort bien trouvée d'avoir eu un pareil Chef pendant près d'un ſiecle qu'ils croyoient qu'on devoit donner cette commiſſion au jeune Prince d'Orange pour en faire les fonctions, quand il ſeroit en âge; que les grands ſervices de ſes Predeceſſeurs meritoient cela, & que les Peuples le ſouhaitoient ainſi. Ils ajoutoient qu'en attendant que ce Prince fût en âge de Majorité, on pouvoit lui donner un Lieutenant General pour en faire les fonctions, que le Comte Guillaume Stadhouder de Friſe & de Groningue, leur ſembloit propre à cela, que cependant ils croyoient que l'on devoit prendre ſoin de l'éducation du Prince d'Orange, pour le faire inſtruire dans tout ce qui pouvoit le rendre capable de bien remplir cet emploi, lors qu'il ſeroit en âge, afin qu'il put être un jour le defenſeur & l'apui de la Religion & de l'Etat.

Il faut avoüer de bonne foi, que les Etats de Zelande ne pouvoient prendre d'autre parti dans la conjoncture preſente, ſans ſe jetter dans de grands embarras. Peut-être que ſi l'on les eût imitez ailleurs, on eût pû arrêter le deſordre avec aſſez de facilité. Mais on crut que c'étoit trop déferer aux murmures d'une Populace échauffée, qui ne manqueroit jamais de ſe mutiner dans de pareilles occaſions, ce qui cauſeroit beaucoup de deſordres dans la Republique. Cela obligea les Etats de Hollande d'envoyer une nouvelle députation en Zelande pour tâcher de les détourner de la reſolution qu'ils avoient priſe, en leur faiſant voir les fâcheuſes ſuites de cette

te affaire. On leur repreſenta ſur ce ſujet tout ce que l'on crut propre à les ramener à la deliberation priſe par toutes les Provinces dans l'Aſſemblée de 1651. Ils répondirent, qu'ils étoient bien marris de ce que leur reſultat avoit donné du chagrin à la Hollande, avec laquelle ils vouloient entretenir une parfaite correſpondance, & qu'ils envoyeroient dans peu des Députez à la Haye pour expliquer de bonne foi les raiſons qu'ils avoient eues de prendre la reſolution dont on ſe plaignoit. Ils ajouterent que ſi l'on avoit publié, que les Eccleſiaſtiques de leur Province s'étoient mêlez de ces affaires, ils n'en avoient point ouï parler, & qu'ainſi ils n'avoient pas eu beſoin d'employer leur autorité pour les tenir dans le devoir. 1652.

Ils envoyerent donc quelques ſemaines après leurs Députez à la Haye, & dès qu'ils furent arrivez on nomma des Commiſſaires pour conferer avec eux. On vit d'abord dans les conferences, que la plus conſiderable partie de la Zelande ne ſongeoit point à changer la reſolution priſe dans l'Aſſemblée generale de l'année precedente, & que les Etats de cette Province avoient été forcez en quelque ſorte de former leur declaration, pour empêcher le ſoulevement de la Populace. Ils firent connoître en effet, qu'ils n'avoient pu ſuivre d'autre expedient pour ramener les mutins au devoir. On n'eut point de peine à ajouter foi à ce qu'ils diſoient. On ſe contenta donc de leur faire comprendre, qu'il ne falloit pas penſer alors à faire revivre la Charge de Stadhouder, puis qu'on l'avoit

1652. ſupprimée par une reſolution generale de toutes les Provinces, & qu'ainſi la prudence vouloit que le Gouvernement fît paroître de la fermeté dans ſes deliberations. Enſuite on leur parla de la neceſſité de finir avec promptitude la Guerre que l'on avoit avec les Anglois; que dans cette vuë il falloit chercher tous les moyens poſſibles d'en venir à un bon accommodement, que Cromwel & ſes adherans étoient fort échauffez ſur ce qu'ils croyoient que l'on favoriſoit Charles II., & qu'ils ne manqueroient pas de s'irriter encore davantage, ſi l'on mettoit la Maiſon d'Orange en état de ſoutenir ce Prince: qu'ainſi on devoit laiſſer les affaires dans l'état où elles étoient, de peur de rendre l'accommodement impoſſible.

Après que l'on eut conferé pluſieurs fois entre les Commiſſaires des deux Provinces ſur cette affaire, ceux de Hollande ayant fait leur rapport aux Etats, on declara de leur part à ceux de Zelande, que leurs raiſons ne paroiſſoient pas aſſez fortes pour leur avoir fait prendre une pareille reſolution; qu'on les prioit de repreſenter à ceux de leur Province ce qui leur avoit été dit dans les conferences ſur ce ſujet, & que la Hollande étoit abſolument reſoluë à ne rien changer dans ce qui avoit été reglé dans l'Aſſemblée generale, qu'ainſi l'on conjuroit la Zélande de ne rien conclure dans cette importante affaire que de concert avec la Hollande. Ces Députez partirent de la Haye après cette réponſe, ſans avoir communiqué la reſolution priſe en Zélande d'élever le jeune Prince à la Charge de Capi-

Capitaine & Amiral General, parce qu'ils ne remarquerent pas assez de disposition dans les esprits pour la faire reüssir. Ainsi cette resolution demeura sans effet, & l'on vit que la Zelande n'avoit dressé sa declaration que pour appaiser le Peuple. On fut confirmé dans cette pensée, lors que l'on vit que l'on ne songeoit pas à conferer la dignité de premier Noble au jeune Prince, dont on ne savoit pas encore quelles pouvoient être les inclinations, & qu'ainsi rien ne pressoit encore de lui donner cette qualité. 1652.

Les choses furent donc concluës de cette maniere, dans le dessein de ne point fournir de nouveaux sujets de chagrin à Cromwel & aux Anglois. Les Etats travailloient toujours à finir cette Guerre qui leur étoit fort à charge, & qui ne pouvoit leur apporter aucun profit, quelques bons succès qu'ils y pussent avoir. Ainsi ils évitoient toutes les occasions qui pouvoient irriter les affaires. Cependant ils ne negligeoient aucun des moyens propres à soutenir vigoureusement la Guerre commencée, pour se maintenir contre les Anglois, au cas qu'ils ne voulussent pas en venir à un accommodement raisonnable. Le dernier combat les avoit irritez. Ils ne pouvoient souffrir, que les Hollandois qu'ils mépriseoient eussent eu de l'avantage sur eux. La Ville de Londre se plaignoit hautement de Black. Cromwel se rendit à la flotte pour contenter le Peuple. On fit payer quelques amendes à des Capitaines accusez de n'avoir pas fait leur devoir. On équippa ensuite une nouvelle flotte, que l'on garnit de tout ce 1653.

1653. que l'on pût amaſſer de Matelots, & on tâcha de ſurpaſſer les Provinces-Unies en forces maritimes.

Les Etats firent mettre en Mer des Vaiſſeaux pour aller au devant de Tromp, qui amenoit la flotte Marchande. Cependant ces Vaiſſeaux ne purent joindre cet Amiral, parce que les vents leur furent contraires. Cela ne l'empêcha pas de continuer ſa route. Il trouva Blac à la hauteur de Portland, & ſe reſolut au combat, lequel il ne pouvoit éviter. Tout s'y paſſa avec beaucoup de vigueur. Black vouloit rétablir ſa reputation, & tâcher de s'emparer de cette riche flotte. Tromp ne vouloit point perdre ſa gloire, ni les richeſſes qu'il eſcortoit. Il combattit avec un courage & avec une prudence admirables. Ses ennemis ne pouvoient aſſez le loüer. Ruyter le ſoutint vaillamment, & ſi tous les Vaiſſeaux de l'Etat euſſent fait leur devoir de la même maniere, les Hollandois euſſent remporté une entiere victoire. La perte fut aſſez égale entre les deux Partis, & les Anglois ne gagnerent que cinq ou ſix Vaiſſeaux Marchands. Tromp ſauva tout le reſte, & ramena ſa flotte plus entiere qu'il ne l'avoit lui-même eſperé. Chacun s'attribuoit la victoire, & on en fit des réjouïſſances publiques à Londre & en Hollande : Mais on peut dire, que Tromp eut dans le fonds l'honneur du combat, puis qu'il ſauva preſque toute ſa flotte marchande à cinq ou ſix Vaiſſeaux près, ce qui étoit le but de ſon voyage, pour lequel même les Etats l'avoient envoyé avec ſon Armée Navale.

On

On dit que Charle II. ayant apris par les bruits que les Anglois en faiſoient repandre que les Hollandois avoient été battus, offrit de ſe mettre ſur leurs Vaiſſeaux, promettant fort de battre la Flotte Angloiſe. Mais les Etats le remercierent de ſes genereuſes offres. Ils eſperoient toujours d'en venir à un bon accommodement, à quoi l'intervention de ce Prince auroit pû nuire. On ſait qu'en effet la Hollande, qui eſt la plus intereſſée dans les affaires de la Republique, écrivit des Lettres fort preſſantes au Parlement d'Angleterre, pour lui faire connoître que les ennemis des deux Etats les engageoient en ſecret à cette Guerre, pour ruiner les peuples reformez, & qu'ainſi il étoit du devoir des deux Republiques de prévenir leur perte commune par un bon accommodement. Le Parlement entra aſſez bien dans ces vuës, & fit connoître qu'il étoit diſpoſé à nouer la Negotiation pour traiter de la Paix. Les Etats écrivirent en réponſe pour demander que l'on convint du temps & du lieu propre à commencer ce Traité. Dans le même temps Cromwel caſſa ce Parlement. L'affaire fut donc renvoyée au Conſeil d'Etat, qui fit connoître que l'on étoit dans la même diſpoſition que le Parlement, & que ſi l'on envoyoit des Plenipotentiaires de la part des Etats, on entreroit d'abord en negotiation de bonne foi. Cela diſpoſa les Etats à envoyer en effet leurs Députez à Londres. Ils choiſirent Meſſieurs de Beverning & Nieuport, pour la Province de Hollande, vander Perre pour la Zélande, & Jongſtal pour la Friſe. 1653.

1653. Pendant que l'on dreſſoit les Memoires des Ambaſſadeurs ; Black , & Tromp ſe choquoient ſouvent avec beaucoup d'égalité , ſans que l'un pût triompher de l'autre. Mais enfin ils ſe battirent avec furie vers le milieu de Juin. Pluſieurs Vaiſſeaux capitaux de Tromp avoient été brûlez ou coulez à fonds dans les Batailles precedentes. Ainſi ſa flotte n'étoit pas tout à fait en état de bien ſoutenir le choq des Anglois. Cependant Tromp ſoutint cette affaire avec beaucoup de gloire. Il attaqua même les Anglois avec un courage intrepide. Ruyter le ſeconda fort vigoureuſement. La victoire commençoit à ſe declarer en faveur de Tromp ; Mais étant ſurvenu quelque deſordre parmi ſes Vaiſſeaux, les Anglois gagnerent le vent & obtinrent ainſi quelque avantage. Le combat dura depuis onze heures du matin juſques à neuf heures du ſoir. Le lendemain les deux flottes recommencerent à ſe choquer plus furieuſement que jamais. Tromp , Ruyter , & de Witt firent des choſes admirables dans cette occaſion. Mais les gros Vaiſſeaux Anglois l'emporterent ſur la Flotte Hollandoiſe. Tromp au milieu de la flotte ennemie , qu'il perçoit , ne put empêcher que pluſieurs Anglois ne montaſſent ſur ſon vaiſſeau. Il fit donc mettre le feu à quelques barils de poudre , qui firent ſauver ceux qui étoient entrez ſur ſon bord. Mais les Anglois le preſſant toujours vivement , de Witt & Ruyter vinrent à ſon ſecours & le dégagerent enfin de leurs mains.

Tromp voyant ſa flotte fort endommagée

ſe

se retira vers Vidingen. Il mit ses vaisseaux 1653.
en sureté, & s'étant rendu à Flissingue auprès des Deputez des Etats, il se plaignit d'abord de la lâcheté de quelques Capitaines, qui avoient manqué à leur devoir dans le combat, après quoi il declara de la part des principaux Officiers de la flotte & de la sienne, qu'il n'étoit plus possible de soutenir les efforts des Anglois, si on ne leur donnoit de bons vaisseaux. On travailla à le satisfaire sur ses justes plaintes. Pendant tout cela, les Anglois, qui avoient fermé l'entrée du Texel, se répandirent sur les côtes pour traverser le commerce. Ils s'emparerent même de trois vaisseaux fort riches, qui revenoient des Indes. Ils en prirent encore plusieurs autres en divers lieux, & causerent ainsi beaucoup de dommage à la Hollande. Les Etats voyant tous ces desordres presserent la construction des vaisseaux, & firent partir les Ambassadeurs pour obtenir d'abord la cessation des hostilitez. Tromp remarquant que les affaires étoient dans cet état, crût qu'il devoit faire un dernier effort. De Witt, & Ruyter lui ayant amené quelques bâtimens neufs pour remplacer ceux qui ne pouvoient plus servir au combat, il partit de Flissingue. Les Anglois publierent qu'il n'avoit osé les attendre. Au reste ils tenoient tous les ports bloquez, & avoient six vingt vaisseaux, qui occupoient toutes les côtes, & tenoient ainsi le Païs en allarme. Les Etats firent venir des Troupes dans le Païs pour empêcher les descentes. En suite ils promirent de grandes recompenses à tous ceux d'entre les Officiers,

1653. Soldats, & Matelots, qui ſe diſtingueroient dans le combat. Ils aſſurerent ceux qui auroient le malheur d'être eſtropiez qu'on leur aſſigneroit un entretien raiſonnable pour le reſte de leur vie.

Tromp, ayant fait publier la déclaration des Etats à toute la flotte, ſe mit en Mer avec Everrzen & Ruiter. Il découvrit les ennemis proche du Texel vers le 8. d'Août. Il tâcha de les attirer loin des ports, afin de donner le moyen à de Witt de ſortir avec le reſte des Vaiſſeaux. Les Anglois, qui avoient le vent favorable, s'emparerent de quelques bâtimens Hollandois. Cela fut cauſe que Tromp engagea le combat, qui dura toute la journée avec aſſez d'égalité entre les deux partis. Le lendemain de Witt ſortit du Texel avec trente ou trente deux vaiſſeaux qui joignirent la flotte malgré les Anglois. Alors Tromp, qui ſe voyoit auſſi fort qu'eux les attaqua vigoureuſement, & leur donna la chaſſe durant une partie de la nuit. Mais le 10. d'Août le combat fut engagé avec une fureur épouvantable. Tromp perça pluſieurs fois la flotte Angloiſe, & donna mille marques éclatantes de valeur & de bonne conduite. Les Anglois au deſeſpoir de ne pouvoir remporter une victoire, qu'ils croyoient infaillible, à cauſe de la bonté de leurs vaiſſeaux, firent tant de mouvemens, qu'ils gagnerent enfin le vent. Ils tomberent enſuite ſur l'Eſcadre d'Evertzen, qui commandoit le corps de Bataille. Il ſoutint leur attaque avec une valeur incroyable. Mais il ne put jamais regagner le vent. Il y perdit

huit

huit vaiſſeaux, qui coulerent à fonds. Cela ne découragea point les Hollandois, qui continuerent le combat avec une fermeté ſurprenante. Mais malheureuſement Tromp fut tué d'un coup de mouſquet, ce qui fut cauſe que l'on arbora le pavillon noir, dans le temps que les Capitaines attendoient le rouge pour l'abordage qui ſe devoit faire l'épée à la main. On cacha ſa mort aux Soldats & aux Matelots, & on ordonna au Capitaine du vaiſſeau Amiral de ſuivre les ordres qu'il avoit reçus, & d'arborer toujours Pavillon d'Amiral. Aprés cela on ſe remit au combat avec plus de fureur qu'auparavant pour vanger la mort de Tromp. Chacun ſe ſurmonta dans cette occaſion. Les Anglois de leur part firent tout ce que de braves gens pouvoient faire pour ſe conſerver leurs avantages. Mais enfin les deux flottes s'étant affoiblies & épuiſées, on ſe ſépara; les Anglois pour ſe retirer ſur leurs côtes après qu'ils eurent brûlé pluſieurs de leurs vaiſſeaux, qui n'étoient pas en état de ſuivre, & le Viç-Amiral de Witt avec le reſte de l'Armée dans le Texel. 1653.

On fit ſonner bien haut en Angleterre la victoire, que l'on prétendoit avoir remportée ſur les Hollandois, & on diſoit que vingt quatre vaiſſeaux tenoient bloqué dans le Texel le débris de la flotte de Tromp, & qu'on alloit leur en renvoyer trente autres pour achever de la ruiner. On diſoit au contraire en Hollande, que l'on avoit forcé les Anglois de ſe retirer ſur leurs propres côtes, après avoir perdu pluſieurs de leurs vaiſ-

ſeaux,

1653. ſeaux, ce qui étoit vray à la lettre. Ainſi dans la verité les Hollandois avoient l'honneur de ce combat, puis qu'ils avoient contraint les Anglois de quitter leurs côtes, qu'ils avoient tenuës comme aſſiegées pendant ſix ſemaines, & qu'ils s'en étoient élognez en effet la nuit d'après la Bataille.

On fit tous les honneurs dont on put s'aviſer au Lieutenant Amiral General Tromp, pour immortaliſer la Memoire de ce grand homme, & des importans ſervices qu'il avoit rendus à ſa Patrie. Les Etats nommerent des Deputez pour aſſiſter de leur part au Convoy funebre. Son Corps fut enterré dans la principale Egliſe de Delft, où on lui fit ériger un magnifique tombeau aux dépens du Public. On fit complimenter ſa veuve & ſa famille au nom de la Republique. On donna une Compagnie d'Infanterie à ſon fils aîné. Corneille Tromp ſon ſecond fils fut fait contr'Amiral d'Amſterdam, & on aſſura toute la famille de la protection de l'Etat. Tromp avoit été l'artiſan de ſa fortune. Il avoit ſuivi ſon Pere ſur mer dès l'âge de neuf ans. Il étoit avec lui à la fameuſe Bataille, que l'Amiral Heemskerk donna près de Gibraltar. Il fut pris quelque temps après par un Pirate Anglois, qui le retint priſonnier près de trois ans. Ce fut là, où il apprit toutes les ruſes dont on peut ſe ſervir ſur Mer. Etant de retour dans ſon Païs il paſſa par tous les degrez du ſervice, & l'an 1637. il fut fait Lieutenant Amiral General, de l'avis & par le Conſeil du Prince d'Orange, après que Dorp eût quitté cet em-

employ. Il y ſervit ſa Patrie avec une fidelité admirable, & donna des preuves d'une capacité conſommée dans la Marine. Il étoit froid dans le plus chaud du combat, & donnoit ſes ordres avec autant de netteté, que s'il eût été fort tranquille dans ſa Maiſon. Il aimoit tendrement ſa Patrie, & étoit cheri des gens de Mer au de là de tout ce que l'on peut croire. Ses ennemis le craignoient, & les gens d'honneur l'eſtimoient, le regardant comme un homme d'un merite diſtingué, que ſa vertu ſeule avoit élevé au rang éminent qu'il occupoit. 1653.

Les Etats perdirent ce grand homme en un temps fâcheux, auquel ils avoient beſoin d'un Amiral auſſi habile. Cette Guerre faiſait beaucoup de peine par les ſeditions frequentes des Peuples, qui en étoient las. On commençoit même à murmurer contre le gouvernement, & l'on diſoit qu'il falloit neceſſairement avoir un Capitaine General. On s'entretenoit publiquement de l'ingratitude, avec laquelle on en avoit uſé envers la Maiſon d'Orange. On fit même courir pluſieurs libelles ſur ce ſujet parmi le Peuple, & l'on y déclamoit fortement contre la faction de Louveſteyn. Ces murmures paſſerent juſques en Hollande, nonobſtant le bon ordre des Magiſtrats pour les prévenir. On commença donc à ſe mutiner en pluſieurs endroits. Ceux d'Enchuyſen furent des premiers, par ce qu'ils ne pouvoient aller à la pêche des harengs. Ceux qui ſouhaitoient quelque revolution ſe prévalurent de tous ces chagrins des Peuples, & en firent augmenter les plain-

1653. plaintes, & les ſéditions par leurs pratiques ſecretes. Il arriva en ce temps-là, que quelques Armateurs & Matelots voulant vendre des priſes, qui n'avoient pas encore été jugées, on les en empêcha. Cela irrita la Populace, qui pilla la Maiſon d'un des Magiſtrats de l'Amirauté d'Enchuyſen. L'on fit venir quelques Troupes pour châtier les mutins. Mais cette Populace échauffée ſe ſaiſit de la Maiſon de Ville, des Portes, & des remparts avec toutes les munitions de guerre qu'elle trouva. Elle dépoſa les Magiſtrats, & en créa de nouveaux. Elle fit même quelques décharges ſur les batteaux où étoient les Soldats, que l'on vouloit faire entrer dans la ville. Les Deputez que les Etats de la Province envoyoient pour appaiſer ce trouble, furent obligez de reſter à la porte de la ville, en danger, ſans leur extrême moderation, d'être inſultez par ce menu peuple.

On uſa de diſſimulation pendant quelque temps, par ce que l'on avoit peur de porter les affaires à de plus grandes extremitez. Mais on trouva moyen d'introduire enfin quelques Soldats, qui s'emparerent adroitement des principaux endroits de la ville. Dés que l'on fut maître de ces poſtes, on fit ſçavoir au peuple, que l'on avoit fait venir ces Soldats pour faire ceſſer la mutinerie, que cependant on traiteroit l'affaire avec toutes ſortes de douceur. La Populace effrayée n'oſa plus ſe remuer. On ſe ſaiſit des principaux Autheurs de la ſédition, leſquels on envoya à la Haye. On les y retint quelque temps,

temps, après quoi on les renvoya, avec ordre d'aller remercier leurs Magiſtrats, qui avoient intercedé pour eux. On vit pluſieurs mouvemens ſemblables en divers lieux. La Haye même n'en fut pas exempt. La Princeſſe revenant de Breda avec le jeune Prince, un grand nombre de garçons prirent les Armes avec des Drapeaux Orangez pour l'aller accüeillir à ſon arrivée. Le lendemain ils ſe preſenterent encore devant ſa Maiſon, & on leur fit voir ce jeune Prince, après quoi ils firent retentir de toutes parts le nom d'Orange. Le Procureur General de la Province s'étant rendu ſur les lieux diſſipa ces jeunes garçons, & ordonna à leurs Parens de la part des Etats d'empêcher ces ſortes d'aſſemblées. Mais quelques mutins caſſerent les vîtres de cet Officier public pendant la nuit, pour ſe venger de ce qu'il avoit fait. La Populace s'échaufa, & ſans ſe ſoucier ni des Sôldats, que l'on avoit fait venir ſur les lieux, ni du grand Baillif, ni même de pluſieurs Seigneurs de la Regence, continuerent le deſordre, & pluſieurs bourgeois s'étant amaſſez pour monter la garde à la Maiſon de ville ſelon la coûtume, ils ne voulurent point marcher ſans avoir le Drapeau Orangé. On fut donc obligé pour faire ceſſer ce tumulte de faire venir pluſieurs Soldats de divers endroits. On mit des Corps de garde devant les Maiſons menacées. On fit marcher de groſſes patroüilles par les ruës, & l'on empriſonna pluſieurs perſonnes coupables de cette ſédition. Cela fit ceſſer enfin la mutinerie. 1653.

1653. Il arriva pluſieurs ſéditions ſemblables en pluſieurs lieux, qui donnerent beaucoup de peine aux Magiſtrats. Mais rien n'embarraſſa plus les affaires dans l'état, où l'on ſe trouvoit alors que la nouvelle députation, que l'on fit de la part de la Zélande pour faire ſçavoir aux Etats Generaux, que cette Province avoit reſolû d'executer la reſolution priſe dans l'aſſemblée de Middelbourg il y avoit quelque temps, pour le rétabliſſement de la charge de Capitaine & Amiral General. On ne répondit point poſitivement à la propoſition de la Zélande. On ſe contenta d'en demander une Copie pour l'envoyer à chaque Province. Cette affaire y fut diverſement reçuë, la plus grande partie des Etats d'Utrecht étoient de même ſentiment que la Hollande. Friſe & Groningue ſe joignirent abſolument à la Zélande. Mais la Hollande demeura ferme dans la reſolution priſe dans l'aſſemblée generale de l'an 1651. elle remit devant les yeux de tous les Deputez les raiſons que l'on avoit eües de prendre cette réſolution, leſquelles ſubſiſtoient encore dans toute leur force. On ajoûta à cela que dans la conjoncture preſente ce choix d'un Capitaine & Amiral General ne ſerviroit qu'à reculer la Paix avec l'Angleterre, qui croiroit que la Republique ſeroit entrée dans les interêts de la Maiſon de Stuart. La Hollande opina ſi fortement ſur ce ſujet, que cette affaire échoüa encore pour cette fois, quoique la Zelande s'appuyât de toute ſa force.

Pendant tout cela les Etats Generaux s'appli-

pliquerent vigoureuſement à tout ce qui pouvoit finir cette Guerre, & ſoutenir les efforts des Anglois. On nomma pour ſucceſſeur à l'Amiral Tromp Jacques de Waſſenaer Baron d'Opdam, dont le Pere avoit exercé cette charge avec beaucoup d'honneur. Il avoit de ſa part toutes les qualitez propres à ſe faire obéir ſur la flotte. La memoire de ſon Pere étoit encore chere aux Gens de Mer. Il n'avoit jamais ſervi ſur Mer; cependant ſa naiſſance le faiſoit reſpecter dans le monde, & d'ailleurs ſon genie le rendoit capable de ſe perfectionner bien-tôt dans cette ſorte de Guerre. Pendant que tout cela ſe paſſoit dans les Provinces-Unies, Cromwel s'étoit rendu le maître abſolu des affaires d'Angleterre ſous le nom de Protecteur. Il avoit caſſé le Parlement & le Conſeil d'Etat. S'étant appliqué avec une extrême diligence à réparer la flotte, il crût qu'il pourroit profiter du deſordre, où la mort de Tromp avoit jetté la Marine en Hollande. Mais les vents fâcheux, qui regnerent ſur la fin de cette Campagne, ayant diſſipé ſa flotte, il commença à prêter l'oreille aux propoſitions de Paix que les Etats lui faiſoient faire. Il étoit perſuadé que cette Paix lui étoit neceſſaire pour affermir ſa nouvelle dignité. Il craignoit que le deſeſpoir n'obligeât les Etats à ſe joindre à Charles II. & que cela ne lui ſuſcitât des affaires fâcheuſes au dedans. D'ailleurs il avoit trouvé la Republique plus puiſſante qu'il ne l'avoit crû dans le commencement. Il eſperoit même qu'il feroit la Paix à ſon avantage, ſur tout 1653

dans

1653. dans l'état où ſe trouvoient les affaires par la deſunion, où l'on voyoit les Provinces ſur l'élection d'un Stathouder. Il ſe flattoit donc de la penſée de pouvoir unir les deux Republiques en une dont il ſeroit le Chef, ne conſiderant pas que les Etats, qui avoient tant combattu pour leur liberté, ne conſentiroient jamais à un engagement de cette nature. Quoi qu'il en ſoit il ne laiſſa pas de travailler à l'execution de ce projet.

1654. Il craignoit toujours Charles II. qui avoit encore des partiſans en Angleterre. Il avoit vû avec joye, que les Provinces-Unies n'avoient pas voulu rétablir la charge de Stathouder. Cependant il remarqua que le Peuple avoit toujours de l'affection pour le jeune Prince d'Orange. Cela fut cauſe que dans le Traité auquel on travailloit à Londre, il fit inſerer un article, par lequel il étoit dit, que les Etats Generaux ne rétabliroient jamais cette charge, & qu'ils s'oppoſeroient toujours aux particuliers, qui voudroient la remettre ſur pied en faveur du jeune Prince d'Orange. Les Deputez des Etats firent tout ce qu'ils purent pour obtenir des Anglois, que l'on n'inſiſtat point ſur cet article, dont la propoſition ſeule étoit injuſte. Mais il n'y eut pas moyen de porter Cromwel à ſe relâcher ſur cet article. Au contraire plus on faiſoit de difficulté plus il s'obſtinoit à le faire paſſer. Cependant les Etats Generaux ne voulurent point conſentir à une condition qui leur paroiſſoit injurieuſe, puis qu'elle choquoit directement leur Souveraineté. Et par ce que tout cela rouloit ſur la crain-

crainte qu'avoit Cromwel, que le retabliſſement du jeune Prince dans les charges de ſes Peres ne fût avantageux à la Maiſon de Stuart, on crût que l'on pourroit prévenir cet inconvenient en inſerant cet article, qu'au cas que l'on vint à rétablir ces charges, celui qui en ſeroit pourvû, quel qu'il fût, jureroit de garder religieuſement le preſent Traité ſans y contrevenir en aucune maniere. 1654.

On fit tout ce que l'on pût pour faire agréer cet article à Cromwel. Mais on ne pût jamais le vaincre, & l'on eut peur bien des fois, que le Traité ne ſe rompit abſolument. Cromwel voyant la fermeté des Etats Generaux ſur l'article, eut une conference particuliere avec l'Ambaſſadeur Beverning, à qui il ouvrit ſon cœur, & lui fit voir qu'ayant remarqué que les Etats Generaux ſe roidiſſans à refuſer cette excluſion qu'il demandoit, il ſe contenteroit de l'expedient, que l'on avoit propoſé pourvû que les Etats de Hollande s'engageaſſent par un acte particulier à l'excluſion perpetuelle du jeune Prince d'Orange, & qu'après y avoir bien penſé il ne trouvoit point d'autre moyen de faire la Paix. Mr. de Beverning répondit qu'il n'avoit point de commiſſion particuliere des Etats de Hollande, pour negotier cette affaire de leur part avec lui; que tout ce qu'il pouvoit à cet égard, c'étoit de les avertir de ſa propoſition, afin de recevoir, & d'executer enſuite les ordres qu'ils lui envoyeroient ſur ce ſujet. Cromwel reconnut par la ſageſſe de cette réponſe, qu'il ne pouvoit

1654. voit pas obliger ce Plenipotentiaire à en faire davantage. Il ſe contenta donc de lui faire promettre auſſi bien qu'à ſon Collegue Nieuport, qui étoit preſent à cette conference, qu'ils en feroient leur rapport aux Etats de Hollande, pour leur faire connoître qu'il n'avoit conſenti à la ſignature du Traité, qu'à condition qu'ils lui accorderoient ce qu'il avoit demandé d'eux, & qu'en effet il n'y avoit point d'autre moyen que celui-là d'aſſurer la Paix entre les deux Republiques. La Paix fut donc enfin concluë, & ſignée à Weſtmunſter le 15. d'Avril de cette année. Elle fut ratifiée par Cromwel le 19. & par les Etats Generaux le 22. du même mois.

On n'en rapportera pas les articles en détail, par ce qu'on les trouve dans les recüeils publics. On ſe contentera de dire que l'on promit de part & d'autre de faire ceſſer de bonne foy toutes les hoſtilitez, de s'entre ſecourir reciproquement dans le beſoin, & de ne rien entreprendre au préjudice de l'une ou de l'autre des Nations, de comprendre le Roi de Dannemarc dans ce Traité, de ne point ſecourir les ennemis de l'une ou de l'autre des Republiques, de baiſſer le Pavillon devant les Navires Anglois dans la Mer Britannique, de tenir leurs ports reciproquement ouverts aux Vaiſſeaux des deux Nations, de voyager librement de part & d'autre dans toutes les Terres & Seigneuries dependantes des deux Nations; qu'au cas que les vaiſſeaux de l'une ou de l'autre fuſſent attaquez par quelque Puiſſance étrangere, l'on s'uniroit de bonne foy pour leur de-

defenſe, que l'on ſe joindroit même pour faire reſtituer les vaiſſeaux qui auroient été pris injuſtement ; que l'on ne donneroit point de lettres de repreſailles contre les ſujets de l'une ou de l'autre, mais que de part & d'autre on donneroit ſatisfaction convenable dans trois mois ; que ceux qui auroient des commiſſions particulieres, donneroient des cautions de ne rien faire contre ce Traité, & que l'on nommeroit des Commiſſaires des deux parts pour terminer à l'amiable les vieux differens ; qu'au cas que ces Commiſſaires ne ſe puſſent accorder, on defereroit le jugement de tout aux quatre Cantons Proteſtans pour ſe ſoumettre abſolument à leur déciſion : Enfin l'on convint que ſi dans la ſuite les Etats Generaux trouvoient bon de remplir la charge de Stathouder, celui qui en ſeroit pourvû jureroit d'obſerver fidelement ce Traité ſans y contrevenir en aucune maniere. Voila en ſubſtance ce que contenoit le Traité de Paix. 1664.

Lors que les Plenipotentiaires en envoyerent la Copie authentique à la Haye, ils avertirent en même temps les Etats de Hollande, de ce qui s'étoit paſſé entre le Protecteur, & les Srs. de Beverning & Nieuport. Ils firent ſçavoir qu'ils avoient employé toute leur adreſſe pour porter Cromwel à renoncer à la demande qu'il leur avoit faite ; mais qu'ils n'avoient jamais pû rien obtenir de lui : qu'ils ne s'étoient pas engagez à lui faire avoir cette promeſſe des Etats, qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur ; mais qu'il avoit témoigné reſolument que de là dépendoit la Paix,

1654. ou la guerre. Ces lettres cauſerent un nouvel embarras aux Etats, qui virent que cette affaire donneroit du chagrin aux autres Provinces, s'ils faiſoient ce que Cromwel leur demandoit. Cependant la crainte de retomber dans une fâcheuſe guerre les ſollicitoit fortement à conſentir à ſa propoſition. Après quatre jours de conferences & de reflexions ſur cette importante affaire, qui traina juſques au 4. de May, les Etats de Hollande s'engagerent de n'accorder jamais la charge de Stathouder au jeune Prince d'Orange, ni à aucun de ſes deſcendans, & qu'aucun Membre de cette Province ne donneroit ſa voix pour cela. On dreſſa cet Acte fort ſecretement, & l'on ne ſe reſolut à le dreſſer que par ce que la conjoncture des affaires y força les Etats de Hollande. On chargea le Srs. de Beverning & Nieuport de preſſer encore fortement Cromwel de ſe contenter du temperament couché dans le Traité de Paix, ſe gardant bien ſur toutes choſes de témoigner qu'ils euſſent cet Acte, & on leur ordonna de ne le remettre entre les mains du Protecteur qu'à toute extremité. Le celebre Jean de Witt, qui avoit ſuccedé cette année au Sr. Paw de Heemſtede dans la charge de Grand Penſionnaire de Hollande, leur recommanda encore fort expreſſément par une lettre particuliere de la part des Etats de la Province de ne ſe deſſaiſir d'un acte de cette importance que dans la derniere extremité, après avoir tenté tous les moyens imaginables de faire changer de penſée à Cromwel. Mais il n'y eut pas moyen

de

le flechir cet homme, & les deux Ambaſſa- 1654.
deurs furent enfin obligez de delivrer cet Acte pour aſſurer le Traité de Paix.

Cette affaire avoit été digerée avec beaucoup de ſecret. Cependant le Public en fut bien-tôt averti. Les Princeſſes d'Orange, & l'Electeur de Brandebourg firent de fortes remontrances aux Etats de Hollande ſur ce ſujet, pour faire connoître le tort que l'on faiſoit au jeune Prince avec tant d'injuſtice. Les Peuples s'en plaignirent hautement, & paſſerent juſques aux murmures & aux menaces. Mais les Etats eſpererent de l'addoucir, en lui faiſant connoître que l'on n'avoit pû obtenir la Paix qu'à cette condition. Ce qui leur fit le plus de peine, c'eſt que les autres Provinces ſe plaignoient qu'en cela les Etats de Hollande avoient agi contre le Traité d'Utrecht, puis qu'ils s'étoient donné le pouvoir de traiter avec les étrangers ſans le conſentement des autres Provinces, ce qui étoit expreſſément defendu par ce Traité. On ajoutoit à cela, qu'il étoit injuſte au dernier point de traiter le jeune Prince de cette maniere, après les ſervices immortels, que ſes Predeceſſeurs avoient rendus à la Republique. On diſoit enfin que c'étoit fournir le moyen à Cromwel d'exiger tout ce qu'il voudroit de la Republique. Les Provinces de Zélande & de Friſe firent paroître leur chagrin plus fortement que les autres ſur ce ſujet. Elles diſoient tout haut qu'on auroit raiſon de leur reprocher leur crainte & leur foibleſſe dans cette occaſion, & que l'on s'expoſoit par là à voir diminuer le credit

1654. de leur Etat. Les amis particuliers de la Maiſon d'Orange publioient, que l'on avoit cherché cette occaſion de faire un affront ſignalé au jeune Prince heritier de cette grande Maiſon.

Tous ces bruits que l'on répandoit dans le monde contre la Province de Hollande, obligerent les Etats de ſe juſtifier ſur ce ſujet. Ils publierent donc enfin une declaration, dans laquelle ils firent voir, qu'ils n'avoient point fait de préjudice à l'Union d'Utrecht; que chaque Province avoit le droit de nommer un Stathouder, & d'exclure de cette charge ceux qu'il lui plaiſoit en vertu de ſa Souveraineté: que c'étoit en vertu de ce droit que la Province de Hollande avoit declaré le Roi d'Eſpagne Philippe ſecond déchu de ſa Souveraineté en 1587. que dans la ſuite les autres Provinces avoient ſuivi ſon exemple: que dans cette occaſion ils n'avoient fait qu'executer la reſolution de l'aſſemblée tenuë en 1551. & que ce qu'ils avoient fait par cet Acte, dont on ſe plaignoit, aſſuroit une Paix, qui étoit abſolument neceſſaire à la République. Il faut tomber d'accord en effet, que ce coup mit l'Etat en repos, & le delivra d'une Guerre fort ruïneuſe. On trouve dans cette déclaration, pluſieurs autres choſes déduites avec beaucoup de force & de netteté ſur cette affaire delicate, pour juſtifier le fait des Etats de Hollande. Ainſi la choſe fut executée, & les eſprits ſe calmerent peu à peu, par ce qu'en effet on tira de grands avantages de cette Paix. Cromwel ayant remarqué, que la Ze-

Zelande s'intereſſoit beaucoup plus que les autres Provinces à ſoutenir les interêts du Prince d'Orange, lui écrivit pour l'attirer dans ſon ſentiment, & pour lui faire connoître la neceſſité qu'il y avoit eu de prendre cette précaution, pour retablir l'union entre les deux Etats. La Zélande répondit fort civilement à la lettre du Protecteur, & fit connoître ſon indignation contre ceux qui l'avoient porté à ſe mêler de leurs affaires, dont elle étoit la maîtreſſe; qu'au reſte elle connoiſſoit ſon veritable interêt, & dans l'Etat, & dans la Religion, & qu'elle ne s'en éloigneroit jamais. On ne dit rien de l'excluſion du jeune Prince, par ce que Cromwel n'en avoit point parlé dans ſa lettre. On ſe contenta de promettre en general, que l'on obſerveroit fidelement le Traité fait entre les deux Republiques. 1654.

Les Memoires des Princeſſes d'Orange, ni la lettre de l'Electeur de Brandebourg n'eurent pas tout l'effet que l'on en avoit eſperé pour les interêts du jeune Prince d'Orange. Cependant ſes Partiſans prirent à bon augure pour lui que la Province de Friſe, qui avoit proteſté contre l'Acte des Etats de Hollande, eût ordonné de prier Dieu publiquement pour ce Prince, quoique cela n'eût jamais été fait en Friſe pour ſes Predeceſſeurs. On vit dans le même temps que pluſieurs Gentilshommes d'Overyſſel le nommerent Stathouder & le Comte Guillaume pour ſon Lieutenant. Mais la ville de Deventer, & la Nobleſſe du Païs de Twente, & de quelques autres endroits ſoutinrent,

1654. que cette nomination ne s'étoit point faite dans les formes, & s'y oppoſerent abſolument, ajoutant même que le Comte Guillaume ſeroit incapable d'être fait Lieutenant General du Stathouder à l'avenir, s'il acceptoit la charge qu'on lui conferoit dans cette election irreguliere. La diſpute s'échauffa entre les deux Partis, & on levoit déja des Troupes pour ſe ſoutenir de part & d'autre dans cette affaire. Mais les Etats Generaux offrirent leur Mediation pour finir ces differens, & cependant défendirent aux Soldats de ſe mêler plus avant dans cette diſpute. Cela calma les eſprits, & rétablit la Paix dans cette Province.

1655. On eût de la peine cependant à faire entendre raiſon aux deux Partis, qui ſoutenoient leur reſolution avec beaucoup de chaleur, les uns diſans, que l'affaire avoit paſſé à la pluralité des voix dans leur Aſſemblée les autres, que c'étoit une infraction manifeſte de la reſolution priſe dans l'Aſſemblée generale de l'an 1651. Les Etats Generaux s'étant chargez d'accommoder ce different à l'amiable nommerent Mrs. de Ghent, le Grand Penſionnaire de Witt, & quelques autres Deputez de leur Corps pour dreſſer un projet d'accommodement ſur cette affaire. Ces Commiſſaires déclarerent, qu'ayant murement examiné les choſes ils croyoient qu'il falloit confirmer la reſolution de l'an 1651. dans tous ſes points; que les proteſtations faites contre l'Acte d'excluſion dreſſé par les Etats de Hollande au mois de May 1654. n'avoient ſervi qu'à alterer la bonne union des

Pro-

Provinces, & qu'à ôter le moyen de traiter 1655.
ſurement avec les étrangers : que l'on devoit à leur avis ôter des Regîtres publics ces Actes de proteſtation, pour en abolir la memoire; que d'ailleurs leurs Hautes Puiſſances devoient declarer qu'elles ne prenoient point de part à l'Acte d'excluſion, qui concernoit uniquement la Province de Hollande ſans intereſſer les autres Provinces en aucune maniere, & que l'on vouloit oublier que cet Acte eût été delivré au Protecteur.

Pour ce qui regarde les affaires ſurvenuës en Overyſſel, ils ajoutoient qu'à leur avis on devoit envoyer des Deputez ſur les lieux, pour terminer ces differens après les avoir examinez; qu'il feroit à propos d'en envoyer auſſi au Comte Guillaume, déclaré Prince par l'Empereur l'année précédente, pour le diſpoſer à ne point faire les actes de Lieutenant General du Stathouder en Overyſſel, en déclarant neantmoins que ce qu'ils faiſoient à cet égard, n'étoit point en intention de préjudicier à la Souveraineté de cette Province : que cependant il étoit à propos de ne revêtir perſonne de la charge de Stathouder, ou de Marêchal de Camp General, ſans le conſentement des Etats Generaux, & de toutes les Provinces, & de laiſſer les affaires dans l'état où elles avoient été miſes dans l'Aſſemblée generale de l'an 1651. Ce projet, que l'on appella l'Harmonie, par ce que ce mot étoit à la tête de l'écrit, ne plut pas à la Province de Zélande, ni à celle d'Overyſſel. Mais toutes les autres Provinces l'aggréerent, de ſorte qu'il paſſa à la pluralité des voix.

1656. Tous ces differens ſurvenus à l'occaſion du Stathouder firent connoître aux Peuples, que cette affaire ne ſervoit qu'à cauſer du trouble dans les Provinces. On conſentit donc fort generalement à tout ce qui avoit été fait ſur ce ſujet par les Etats Generaux. On y fut d'autant plus engagé, que la Paix qui venoit d'être faite avoit mis les affaires du commerce ſur un ſi bon pied en Hollande, que cette Province trouvoit de l'argent par tout à quatre ou quatre & demi pour cent, au lieu que l'Angleterre ne trouvoit rien ſur ſon credit. Cependant les troubles continuoient en Overyſſel, & les Etats Generaux n'avoient pû les aſſoupir entierement. Dans le deſſein de les faire ceſſer on ſe ſervit de l'expedient de faire ébaucher l'accommodement par peu de perſonnes. Il fut ſuggeré par les Etats mêmes de cette Province, qui ajouterent qu'ils ne connoiſſoient perſonne qui fût plus propre à cela, que le Prince Guillaume, & le Grand Penſionnaire de Witt. On leur en donna en effet la commiſſion, & on ſe porta à cela avec d'autant plus d'empreſſement, que les affaires du Nord, qui ſe broüilloient entre les deux Rois, obligeoient les Etats à faire ceſſer tous les troubles interieurs, pour avoir plus de moyen de travailler avec ſuccès aux affaires étrangeres, dans leſquelles la Republique devoit s'intereſſer.

Charles Guſtave Roi de Suéde venoit de déclarer la Guerre à Jean Caſimir Roi de Pologne. Cela pouvoit ruïner le commerce des Provinces-Unies, dans la Mer Baltique, d'autant

tant plus que la Suede menaçoit Dantzich, & la Pruſſe Royale. Les Etats Generaux trouverent donc à propos d'entrer dans cette affaire pour tenir le paſſage ouvert. Ils reſolurent d'envoyer une bonne flotte dans la Mer Baltique ſous le commandement du Lieutenant Amiral General d'Obdam. En attendant que cette flotte fût prête, Ruyter eut ordre d'aſſembler tous les Vaiſſeaux de Guerre, qui ſe trouveroient en état de partir, & de prendre les devants avec le Vice-Amiral Floriſz, & le Comtr'Amiral Cornaille Tromp. On embarqua des Troupes reglées pour les jetter dans la Ville de Dantzich en cas de beſoin. L'Amiral d'Obdam les ſuivit bientôt, avec ordre exprès d'aſſurer le Commerce du Nord, & d'eſcorter les Vaiſſeaux Marchands de l'Etat contre tous ceux qui voudroient troubler leur négoce. On lui ordonna enſuite de mouïller à la rade de Dantzich pour s'oppoſer à l'Armée Navale de Suede, ſi elle entreprenoit de boucher le Port de cette Ville. Etant arrivée à Coppenhague il eut des conferences avec les Commiſſaires du Roi de Danemarc, & on regla toutes les affaires par rapport à la conjoncture preſente. Le Roi l'honora de l'Ordre de l'Elephant, & toute ſa Cour lui fit tous les honneurs imaginables. 1656.

On avoit averti les Etats Generaux, que le Roi de Suede avoit formé le deſſein de bloquer le Port de Dantzich, & ſon Ambaſſadeur à la Haye avoit prié les Etats de ſuſpendre leur commerce pendant ce tems-là. Mais la flotte étant arrivée inopinément devant

1656. Dantzich cela rompit toutes les meſures de la Suede. Les Députez des Etats entrerent enſuite en negotiation avec les Commiſſaires du Roi de Suede à Elbing, & l'on conclut un traité entre les deux Etats le 1. de Septembre de cette année. Les Etats prirent toutes les précautions neceſſaires pour aſſurer le Commerce de la Mer Baltique. Le Roi de Suede leur promit tout ce qu'ils voulurent pour la ſureté de Dantzich, parce qu'il ne penſoit qu'à éloigner leurs vaiſſeaux de cette ville. Mais l'Amiral ne retira ſa flotte, qu'après avoir mis quinze cens hommes en garniſon à Dantzich pour la ſureté de cette Place.

On a trouvé à propos de rapporter tout de ſuite les événemens de la Guerre des Provinces-Unies avec l'Angleterre, & d'en conduire la narration juſques à la Paix avec tous les incidens qui l'accompagnerent, & qui ſuivirent le Traité, qui remit les deux Republiques en bonne intelligence. Durant le cours de toutes ces affaires, la peſte fit beaucoup de ravages dans la Province d'Utrecht, & dans la Hollande. La Ville de Leyde vit mourir plus de treize mille perſonnes dans ſes murailles en très-peu de temps. La Nort-Hollande ſouffrit auſſi beaucoup de cette maladie, dont la fureur ne s'arrêta qu'à la venuë de l'hyver. Il arriva auſſi pluſieurs incendies, qui ruinerent un grand nombre de Villages. Mais rien ne fut comparable au malheur de Delft, où le feu s'étant fortuitement allumé dans un Magazin de poudres, il y eut plus de cinq cens maiſons brûlées, quel-

uelques Egliſes, & d'autres édifices pu- 1656.
lics ruinez, ce qui fit perir un grand nom-
bre de perſonnes & reduiſit pluſieurs famil-
es à l'aumône. On perdit par là une gran-
de quantité de richeſſes en marchandiſes &
en argent.

Les Magiſtrats d'Amſterdam prirent poſ-
ſeſſion de leur Hôtel de Ville nouvellement
bâti le 23. d'Avril 1654. La dédicace en fut
faite au mois d'Août de la même année. L'on
planta un pilier de marbre noir avec un écrit,
qui portoit que les fondemens en avoient été
poſez après une Guerre de 80. ans ſoutenuë
contre trois Rois d'Eſpagne, laquelle on
avoit finie glorieuſement en aſſurant la Reli-
gion & la liberté du Païs, par la Paix con-
cluë à Munſter. On en avoit poſé la premie-
re pierre le 29. d'Octobre 1648. & dans cet-
te année 1654. le bâtiment en fut achevé d'u-
ne maniere fort magnifique, ſi bien que l'on
peut dire, que c'eſt une des merveilles de
l'Europe, bien digne d'une ville, que l'on peut
regarder comme le Magazin general des ri-
cheſſes de l'Ancien & du nouveau Monde.
La Compagnie des Indes Orientales contri-
bua beaucoup à la conſtruction de ce tel
édifice. Mais elle s'en indemniſa fort abon-
damment par les grandes conquêtes qu'elle
fit dans les Indes, qui la mirent en état d'y
étendre ſon commerce de toutes parts. Les
Portugais occupés des affaires du Breſil
avoient abandonné les affaires des Indes
Orientales pour ſe rétablir dans ce Païs, que
les Hollandois avoient uſurpé ſur eux. Ainſi
la Compagnie eut toutes les facilitez, qu'el-

1656. le pouvoit ſouhaiter pour ſe rendre puiſſante & formidable depuis le Cap de bonne Eſperance juſques à la Chine.

La Compagnie des Indes Occidentales ne fut pas ſi heureuſe. Elle penſa ſe ruiner à cette affaire du Breſil. Elle n'en tiroit plus aucun profit depuis le départ du Comte Maurice, & elle avoit fait des dépenſes inutiles, dans l'eſperance ou d'y rétablir, ou d'y ſoutenir les affaires. Elle n'y poſſedoit plus que le Récif. Les Portugais s'en rendirent enfin les maîtres vers la fin de l'an 1654. après avoir tenté bien des fois de s'en emparer. Les autres affaires de la Republique alloient à ſouhait. Ruyter avoit chatié les Corſaires de Salé, & les avoit obligez de faire un Traité avec lui pour la ſureté du Commerce des Hollandois. Il avoit même amené de Cadix la portion de la flotte d'argent, qui appartenoit aux intereſſez des Provinces-Unies ſur les Galions d'Eſpagne. Ainſi tout leur réuſſiſſoit dans tous les endroits du monde. Elles venoient de terminer une rude & fatigante Guerre, qu'elles avoient avec les Anglois. Elles avoient aſſuré leur Commerce dans le Nord, & ſoutenoient leurs autres Commerces par tout le monde avec de grands avantages pour Elles. Elles eurent encore le bonheur de menager un accord entre le Roi de Suede & la Ville de Breme, que ce Prince vouloit mettre ſous ſon joug. Il fut dit par cet Accord, que la ville demeureroit ville libre Imperiale, & le Roi fut reconnu Duc de Brême.

1657. Il n'y eut que la France avec laquelle la Repu-

Republique eut quelque démêlé. Deux Armateurs François, ſavoir d'Aiſſac & de la Lande, troubloient extrémement le Commerce des Hollandois. Le Sr. Boreel Ambaſſadeur en France en avoit ſouvent fait des plaintes à la Cour, ſans pouvoir en obtenir juſtice, & quoi que l'on eût rendu pluſieurs Arrêts contr'eux, on en avoit toujours éludé ſecretement l'execution. Ruyter eut ordre de ſes Maîtres de tirer raiſon de ces Corſaires. Il les rencontra à la hauteur de Livourne, les prit & les envoya priſonniers à Amſterdam, ſans prendre garde que l'un d'eux lui avoit autrefois rendu la liberté, lors qu'il n'étoit que ſimple maître de Navire. Le Cardinal Mazarin témoigna beaucoup de chagrin de cette affaire, & ordonna d'arrêter tous les Vaiſſeaux Hollandois qui ſeroient dans les Ports de France. L'Ambaſſadeur fit ſes plaintes au Roi ſur ce ſujet, & demanda la liberté des Vaiſſeaux. Le Roi lui répondit à la ſuggeſtion du Cardinal, que le Vice-Amiral avoit fait une action temeraire d'enlever ſes vaiſſeaux ſur une Mer dont il étoit Souverain. L'Ambaſſadeur repliqua, que ces Armateurs étoient deſavoüez par la Cour, & produiſit cinquante huit Arrêts du Conſeil d'Etat, ou de la Marine, dont il n'avoit jamais pû obtenir l'execution, & que ces Armateurs même avoient fait chaſſer de Thoulon le Commiſſaire nommé pour obtenir la main levée; qu'ils avoient même inſulté le Conſul Hollandois en pleine ruë, de ſorte qu'il étoit mort enſuite de ſa bleſſure. 1657.

1657. Le Roi lui dit après ce diſcours, qu'il avoit donné charge à ſon Ambaſſadeur à la Haye de demander reparation du paſſé, après quoi il verroit ce qu'il auroit à faire. Le Cardinal parla haut, & dit, que l'Ambaſſadeur pourroit bien ſe repentir de tout ce qu'il avoit avancé avec ſi peu de ménagement pour le Roi. Mr. de Thou Ambaſſadeur de France ſe plaignit aux Etats Generaux du diſcours du Sr. Boreel; & de l'action de Ruyter. Les Etats approuverent ce que leur Ambaſſadeur avoit dit, & ce que Ruyter avoit fait, & lui declarerent que pour obtenir la main levée de leurs vaiſſeaux, qu'on demandoit à la Cour, & qu'on leur refuſoit, ils alloient expedier des ordres à toutes leurs Amirautez de ſaiſir tous les Vaiſſeaux François qu'ils trouveroient en Mer. Ils firent arrêter tous les Vaiſſeaux de France, qui étoient dans leurs Ports, & defendirent en même tems les vins, & toutes les autres Marchandiſes de France. On parla d'équiper une flotte pour aller croiſer ſur les Côtes de France, & on donna charge à Ruyter & à Evertzen de courre ſus aux François, & de bloquer leurs Ports de Breſt & de la Rochelle.

Mr. de Thou, s'étant rendu en France pour y recevoir les derniers ordres de la Cour ſur cette affaire, revint au bout de quelque tems à la Haye, & les Etats l'envoyerent prendre à Dieppe par leurs Vaiſſeaux. Enfin après avoir eu audience des Etats le 25. d'Avril avec un cortege de vingt cinq Carroſſes, on entra en negotiation, & l'on convint enfin, que

que la France relâcheroit les biens & les vaiſſeaux des Provinces-Unies, dès que les Etats auroient fait rendre les deux vaiſſeaux ſaiſis par Ruyter ; que l'on feroit un bon traité de Marine pour l'avenir, & que cependant tous les habitans de la République jouiroient des Privileges accordés aux Villes Anſeatiques depuis Charles VIII. juſques à Henri IV. Ce Traité fut executé de bonne grace par les deux parties. Cependant le Cardinal penſa tout gâter par ſes ruſes ordinaires en retardant la ratification de cet accord. Les Etats voyant avec chagrin qu'il vouloit les amuſer, renouvellerent leurs ordres precedens pour les arrêts des vaiſſeaux, & pour la defenſe des denrées de France. Cela fut annullé par une lettre que le Roi écrivit aux Etats ſur ce ſujet, laquelle leur fut preſentée par l'Ambaſſadeur. 1657.

Il arriva à peu près dans le même tems une affaire, qui cauſa bien du bruit à la Haye. Les Ambaſſadeurs de France & d'Eſpagne, s'étant rencontrez de front à la promenade publique, ils s'opiniâtrerent tous deux à ne point ceder le pas. La diſpute s'échauffa, & la populace prit parti dans cette affaire, ſelon que ſon inclination l'y portoit. Pluſieurs perſonnes conſiderables du Gouvernement tâcherent d'accommoder ce different. On propoſa pluſieurs expediens pour cela. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne acceptoit tous ceux qui ſembloient marquer quelque égalité. Mais cela même obligeoit celui de France à les rejetter. Enfin après pluſieurs tentatives inutiles on propoſa d'ouvrir la barrie-

1657. barriere pour la ſortie de l'Eſpagnol. Le François l'accepta d'abord, parce que cela paroiſſoit lui conſerver le pas, que l'autre lui cedoit en apparence. Ainſi finit cette affaire; qui donna beaucoup de peine à ceux qui travaillerent à l'accommoder.

La Ville de Munſter étoit alors en Guerre avec ſon Evêque Bernard van Galen. Elle implora le ſecours de la Republique, eſperant qu'il lui ſeroit auſſi utile qu'à celle de Bremen. Les Etats offrirent leur mediation aux Parties pour les accommoder à l'amiable. L'Evêque n'en voulut point. Cela les obligea de faire marcher des Troupes ſous le commandement du Rhingrave pour defendre la ville contre lui. Il fut donc obligé de capituler avec elle pour n'être pas accablé de ces Troupes. Mais il ne garda pas ſa parole, & dès qu'il ſe vit dans la ville il fauſſa tous les Articles de la Capitulation. Les Magiſtrats deputerent encore aux Etats, qui promirent d'abord de les ſecourir. L'Evêque fit citer les Magiſtrats à la Chambre Imperiale de Spire, & les y fit condamner à lui obeïr comme à leur Souverain. Sur leurs ſollicitations les Etats firent prier l'Evêque de prendre des voyes de douceur. Mais il en prit occaſion de s'en plaindre à l'Empereur. On étoit ſur le point de pouſſer cette affaire par la voye des armes; Mais quand on eut reflechi ſur les ſuites, & que cela pourroit brouïller la Republique avec l'Empereur, on ſe contenta d'écrire encore une fois à l'Evêque pour le porter à la douceur & à la moderation.

Ce

Ce fut dans cette année, que l'on assoupit enfin tous les troubles, qui étoient arrivez dans l'Overissel. Quelque peine que les Etats Generaux se fussent donné jusques-là, on n'avoit pû calmer les esprits, & l'on y voyoit naître tous les jours de nouveaux differens. Mais les deux Partis convinrent enfin de demander des Arbitres aux Etats de Hollande pour travailler à finir tous ces demêlez. On leur nomma Messieurs de Poltsbroeck & de Witt, avec ordre d'employer tous les moyens qu'ils jugeroient propres à remettre cette Province en tranquillité. Ils s'acquitterent de leur commission avec succès, & sans rien prononcer sur la nomination qui avoit été faite du jeune Prince d'Orange pour Stadhouder, ils laisserent à la liberté des Etats de cette Province, qui seroient dans la Regence, de prononcer sur cette nomination, lors que ce Prince seroit majeur, declarant qu'ils auroient droit de la confirmer ou de la casser, selon qu'ils le trouveroient necessaire pour le bien public. Pour ce qui est de la Charge de Lieutenant General, il fut dit, que puisque le Prince Guillaume y renonçoit, on n'en parleroit plus, & l'on declara nul tout ce qui avoit été dit, fait ou publié depuis le 18. d'Avril 1654. par les deux Partis au prejudice des droits, des privileges & des coutumes du Gouvernement. Cet accord fut accepté de part & d'autre, & par ce moyen le repos fut retabli dans cette Province. 1657.

Pendant que ces choses se passoient dans les Provinces-Unies, les vaisseaux de la Compagnie

1657. gnie des Indes Occidentales n'allant plus dans le Breſil dont on l'avoit depoſſedée, decouvrirent dans leurs courſes une terre inconnuë entre la nouvelle Angleterre, la Virginie, les Iroquois, & la nouvelle Suede. Ils en trouverent la terre fertile, propre à l'Agriculture, à la pêche, & à la chaſſe, & d'ailleurs abandante en mineraux. On reſolut donc d'y faire un établiſſement, & on l'appella le nouveau Païs-Bas. On y jetta même les fondemens d'une ville, qui fut nommée la nouvelle Amſterdam. Cette découverte ne fut pas capable cependant de réparer la perte du Breſil. La mort du nouveau Roi de Portugal ſembloit fournir à la Compagnie le moyen de recouvrer ſa perte. Elle crut donc, qu'elle devoit profiter de l'occaſion, d'autant plus que le jeune Roi fils du defunt étoit mineur, & que par conſequent le Gouvernement devoit être foible. On avoit armé beaucoup de vaiſſeaux pendant les brouilleries que l'on eut avec la France. On crut que l'état où l'on ſe trouvoit, étoit favorable à cette Compagnie. On envoya donc une Ambaſſade à la Reine Regente de Portugal pour lui demander la reſtitution de ce que ſes ſujets avoient pris ſur la Compagnie dans le Breſil depuis le Traité de 1641, faute dequoi faire on lui déclara la guerre. La flotte arriva ſur les Côtes de Portugal ſous la conduite de l'Amiral d'Obdam vers le 25. de Septembre. Les Deputez des Etats furent conduits à l'Audience de la Reine, après qu'ils furent décendus à terre. Ils firent leur propoſition à la Reine, & au Conſeil, & demanderent la reſtitution du Breſil.

Le

Le Conseil tout fier des succés passez, & de l'alliance que le Portugal avoit fait avec la France & l'Angleterre, répondit sans détour, que l'on ne consentiroit jamais à cette restitution, mais que l'on payeroit une somme aux Interessez capable de les indemniser. Cette réponse n'ayant pas contenté les Députez, la Guerre fut declarée de la part des Etats Generaux. L'Armée navale demeura devant le Port de Lisbonne commettant plusieurs hostilitez. Elle y attendit la flotte, qui devoit arriver du Bresil: Mais cette flotte ne parut point; ayant été avertie selon toutes les apparences de ne point venir cette année. Ce fut au moins ce que l'on crut, & ce qui obligea l'Amiral de penser à se retirer avant l'hyver. Mais à peine avoit-il levé l'ancre, que cette flotte parut devant l'Escadre de Ruiter. On la poursuivit; Mais elle trouva moyen de se sauver à la faveur d'un grand brouillard. On ne put en prendre que quinze vaisseaux, qui furent amenez dans les Ports de Hollande. Quoique cette prise fût considerable, elle ne fut pas capable neantmoins le payer les frais de l'armement. Ainsi les interessez n'en furent pas soulagez, & cela leur donna lieu d'en murmurer contre l'Amiral. Mais on lui rendit témoignage d'avoir fait son devoir dans cette occasion, d'autant plus que les Marchands, qui trafiquoient en Portugal, souhaitoient que l'on fit la Paix, par ce que cette nouvelle Guerre incommodoit leur commerce en ce Païs-là. 1657.

Cependant les Directeurs de la Compagnie obtinrent, que l'on feroit un nouvel Armement

1657. ment l'année prochaine. Ruiter fut envoyé en effet ſur les Côtes de Portugal avec vingt deux vaiſſeaux. On en fut fort allarmé à Lisbonne, par ce que l'on n'étoit pas en état de s'oppoſer à cette flotte: Les vents diſperſerent ces vaiſſeaux vers le Pas de Calais, par la violence d'une rude tempête. Mais les bâtimens s'étant enfin raſſemblez vers la fin de Juillet ils ſe rendirent ſur les Côtes du Portugal, où l'on n'oſa les attaquer. Cela obligea le Conſeil d'offrir une indemnité à la Compagnie pour le paſſé. Cromwel & la France offrirent leur mediation pour la Paix. Elle fut acceptée par les Etats. Enfin après bien des conteſtations l'on tomba d'accord, que le Breſil demeureroit aux Portugais, & que de leur part ils payeroient 5. millions en divers termes deſquels on convint. Mais ce Traité ne fut conclu que quelques années après, parce que les troubles ſurvenus dans le Nord, laiſſerent cette affaire indéciſe, juſques à la Paix du Danemarc, & au retour de Charles II. en Angleterre.

La Compagnie des Indes Orientales réuſſiſſoit dans toutes ſes entrepriſes, & enrichiſſoit les Intereſſez par les retours avantageux de ſes Vaiſſeaux. Le changement arrivé dans la Chine par l'irruption des Tartares, l'obligea d'envoyer Boïer & Keyſel en Ambaſſade vers le nouvel Empereur. On les fit partir en Juillet 1655. avec de riches preſens. Après avoir ſejourné huit ou neuf mois au Royaume de Canton on les conduiſit enfin au lieu où étoit l'Empereur, duquel ils furent fort bien reçus. Cela leur fit eſperer un bon ſuccès dans leurs affaires. Mais les Jeſuites traverſerent

ſerent leur negotiation, & s'étant joints aux Portugais ils travaillerent enſemble à donner de mauvaiſes impreſſions d'eux au Conſeil de l'Empereur. Ils les accuſerent de mauvaiſe foi dans leurs Traitez, de n'être qu'un Peuple errant ſans domicile, & de ne chercher le Commerce, que par ce qu'ils ne ſavoient où fixer leur demeure. Tout cela fut cauſe qu'on les renvoya au mois de Septembre de cette année ſans avoir rien fait. Ils apprirent après leur départ, que les Jeſuites avoient rendu leur voyage inutile. Ils firent leur rapport au General & au Conſeil de Batavia, qui cherchoient occaſion de ſe vanger de leur malice. Ils la trouverent bien-tôt. 1657.

Mais ſi la Compagnie ne pût réüſſir pour cette fois à la Chine, elle fut plus heureuſe au Japon. On envoya Waghenaer en ſon nom à l'Empereur de ce Puis-là en qualité d'Ambaſſadeur. Il eut ordre de s'inſinuer adroitement dans l'eſprit de ce Prince, & de ſes Miniſtres. Il arriva en Fevrier 1657. au lieu où l'Empereur reſidoit alors. Mais le feu ayant conſumé cette ville, il fut obligé de s'en retourner ſans rien faire; il fut neanmoins renvoyé quelque tems après, & réüſſit dans ce voyage. On lui accorda tout ce qu'il demandoit, & l'on exigea ſeulement de lui, que la Compagnie avertit ſecretement l'Empereur de ce que les Eſpagnols & les Portugais pourroient entreprendre contre le Japon & les Alliez, ſous promeſſe d'ailleurs que la Compagnie ne feroit aucune inſulte aux batimens Chinois, qui viendroient au Japon. Il promit l'un & l'autre, & retourna enfin ſur la

fin

1657. fin de l'an 1659. à Batavia. Cette Ville venoit d'être delivrée d'un fâcheux ſiege, que le Roi de Bantam y avoit mis. Mais on le repouſſa enfin avec perte, & il fut obligé de laiſſer la Compagnie en repos.

1658. Cette année Cromwel mourut, & laiſſa ainſi l'Angleterre en liberté. Il l'avoit gouvernée avec plus d'authorité, que jamais aucun Roi n'en avoit eu. Richard ſon fils lui ſucceda dans la dignité de Protecteur. Mais n'ayant ni le genie, ni le pouvoir de ſon Pere, il s'eleva pluſieurs factions dans le Royaume, & dans l'Armée, qui diſpoſerent inſenſiblement les Anglois à rappeller Charles II. ſur le Trône de ſes Peres. Mais cet evenement n'arriva qu'en l'an 1660.

Pendant cette année la Guerre s'échauffa entre le Dannemarc & la Suede, & l'on vit le Roi Frideric réduit à de terribles extremitez. Les Provinces unies entrerent dans cette Guerre en faveur de ce Prince, & contribuerent à chaſſer le Roi de Suede de ſes Etats. Charles Guſtave Roi de Suede incommodoit le Nort par la Guerre qu'il avoit declarée au Roi de Pologne. Le Roi de Dannemarc croyant la conjoncture favorable pour tirer raiſon de la Suede, lui avoit declaré la Guerre au mois de Juin 1657. Il jetta une Armée dans le Païs de Breme pour tâcher de s'en emparer. Mais l'Amiral Wrangel reprit en 15. jours toutes les conquêtes de cette Armée. L'autre Armée du Roi de Dannemarc s'étoit avancée dans le Holſtein. Cependant elle fut obligée de l'abandonner de bonne heure, par ce que le Roi de Suede vint

l'en

l'en chaſſer, & qu'il s'empara de pluſieurs places appartenantes aux Danois avant la fin de cette année. Au commencement de 1658. Le Roi de Suede fit paſſer le Belt ſur la glace à toutes ſes Troupes, & ſe rendit maître de l'Ile de Fuhnen, & de pluſieurs autres. Mais par la médiation de la France & de l'Angleterre, il avoit fait la paix à Rotſchild en Zéland au mois de Mars. Cromwel, qui vivoit encore, & qui portoit une envie ſecrete aux Provinces unies, avoit fait adroitement inſerer une clauſe dans le Traité, par laquelle les deux Rois du Nort s'obligeoient de ne laiſſer paſſer aucune Armée navale dans la Mer Baltique. Cette affaire cauſoit beaucoup de préjudice au commerce des Hollandois. Le Roi de Suede, qui n'avoit fait la Paix que par force, rompit le Traité, & reſolut d'aſſieger la Ville de Coppenhague pour finir la Guerre tout d'un coup. Sa flotte vint donc mouiller à la rade de cette Ville, & ce Prince envoya Wrangel devant Cronenbourg, qu'il prit en peu de temps. 1658.

Frideric ſurpris pas cette rupture inopinée prit le parti de s'enfermer dans ſa Capitale au lieu de ſe ſauver en Norwegue, comme pluſieurs le lui conſeilloient. Il reſolut donc de s'enſevelir avec ſa famille ſous les ruines de cette Ville, plutôt que de tomber entre les mains de ſon ennemi. Il pria l'Ambaſſadeur van Beuning, qui retournoit à la Haye, de preſſer les Etats de le ſecourir en toute diligence. On fut quelque temps à héſiter ſur le parti que l'on devoit prendre. Mais enfin l'on conclut d'envoyer du ſecours à ce Prince.

Le

1658. Le Reſident de Suede Appel-Boom preſſa les Etats d'accomplir le Traité d'Elbing, par lequel il étoit dit, qu'ils n'aſſiſteroient directement ni indirectement les ennemis de la Suede. On lui répondit, que le Roi ſon maître avoit rompu le Traité de Rotſchild, qui avoit été negotié entre le Roi de Dannemarc & lui, qu'il s'étoit emparé du paſſage du Sund en prenant Cronembourg; qu'il avoit aſſiegé le Roi de Dannemarc dans ſa Capitale, & qu'il étoit de l'interêt de l'Europe d'entretenir la Paix dans le Nord pour y conſerver la liberté du commerce. Ainſi les Etats delivrez de Cromwel, qui mourut en ce temps-là, & preſſez par l'Empereur & par l'Electeur de Brandebourg mirent une bonne flotte en Mer ſous le commandement de l'Amiral d'Obdam. D'abord elle fut maltraittée par une tempête, qui fit perir quelques vaiſſeaux de Wittewitſen. Mais tout cela fut bien-tôt rétabli. Ainſi l'Amiral s'étant remis en Mer arriva dans peu de temps à l'entrée du Sund. Il avoit trente ſept vaiſſeaux capitaux avec pluſieurs autres bâtimens de charge qui portoient quatre mille Soldats, cinq mille Matelots, & quatre cens pieces de Canon.

Le Roi de Dannemarc ſe ſoutenoit courageuſement, en attendant le ſecours qu'on lui avoit fait eſperer. La Reine animoit elle-même les Bourgeois & les Soldats à ſe bien defendre. Ainſi la Flotte eut le loiſir d'arriver, nonobſtant les contre-tems qui l'avoient retardée. Le Roi de Suede ayant ſçû le départ de cette Flotte, crût que pour prévenir tous les deſſeins de ſes ennemis, il devoit ſe

ſaiſir

saisir d'une petite Ile appellée Amac, ou Amager, qui tient à Coppenhague par un pont de bois, & qui fournit la subsistence à cette ville. Dans ce dessein il entra dans cette Ile avec des Troupes. Sur la nouvelle qui en fut portée à Coppenhague le Roi de Dannemarc se mit à la tête de quatre cens chevaux choisis pour s'opposer au dessein des Suedois. Il le fit avec succès, & peu s'en fallut que le Roi de Suede ne fut pris dans la mêlée par un Cornette, qui l'auroit pû tuer s'il n'eût eu envie de le prendre prisonnier. Si l'on eut eu de l'Infanterie dans cette expedition, tous les Suedois eussent été taillez en pieces. Le Roi de Suede rebutté de cette entrepriſe se rendit à Cronenbourg pour s'opposer à la venuë de la Flotte Hollandoise. Sa Flotte paroissoit plus grande que la leur, & avoit trente-deux grands vaisseaux, dont dix-huit avoient quatre-vingt ou cent pieces de canon. Il en donna le commandement à Wrangel, & pour prévenir l'effort des ennemis, il fit faire quelques propositions d'accord au Roi de Dannemarc, qui les rejetta sans les vouloir écouter. 1658.

Ayant donné ses ordres à sa Flotte pour le combat, il monta au Château de Cronenbourg pour le contempler commodément. Le Roi de Dannemarc en fit autant à celui de Coppenhague. L'Amiral d'Obdam arriva en presence au mois de Novembre, ayant mis son Avant-garde sous la conduite de Wittewitsen, & l'Arriere-garde sous celle de Florisz, lui s'étant reservé le corps de Bataille. Wrangel attaqua Wittewitsen avec beaucoup

1658. de furie, mais il en fut receu ſi rudement, qu'il fut obligé de le quitter pour ſe jetter ſur l'Amiral d'Opdam, qui l'obligea enfin de ſe retirer en mauvais ordre ſous le Château de Cronenbourg. Deux vaiſſeaux Suedois s'attacherent à celui de Wittewitſen & le preſſerent vivement pendant deux heures. Mais ce Vice-Amiral combattit avec tant de vigueur, qu'il coula enfin ces deux vaiſſeaux à fonds. Il y fut bleſſé à mort de deux coups de mouſquet, dont il mourut à Elſeneur où on l'avoit tranſporté. L'Amiral d'Obdam fut long-tems enveloppé de ſept vaiſſeaux Suedois; mais enfin l'adreſſe du Capitaine de ſon Vaiſſeau nommé Van de Putten le tira d'entre leurs mains. Comme il étoit près du Détroit du Sund, il laiſſa emporter ſon vaiſſeau au courant de la Mer; tout d'un coup il jetta l'ancre, & l'arrêta ainſi dans le plus fort de ſa courſe. Les Suedois qui le pourſuivoient à la faveur du vent perdirent par ce moyen leur avantage, & l'Amiral ayant ainſi gagné le vent il vit perir le Vice-Amiral Suedois, où le jeune Wrangel fut englouti dans les eaux avec tout ſon monde. Floriſz ayant joint l'Eſcadre de Wittewitſen, qui avoit été mis hors de combat, preſſa les Suedois avec tant de furie, qu'enfin leur Flotte étant fort affoiblie la victoire ſe déclara abſolument pour les Hollandois.

Ils ne perdirent dans cette Bataille que le ſeul vaiſſeau de Wittewitſen, lequel mourut dans cette journée auſſi bien que Floriſz. Les Suedois virent perir dix de leurs vaiſſeaux, qui furent brûlez ou coulez à fonds. Les victorieux

rieux en emmenerent quatre à Coppenhague, & mirent à terre les Troupes qu'ils avoient amenées avec eux pour le secours du Roi de Dannemarc. Cela fut cause que la Suede fut obligée de convertir le siége en blocus, & qu'elle tâcha de faire la paix par le moyen de la France & de l'Angleterre, dans la crainte de se brouiller davantage avec l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg, lesquels lui avoient declaré la guerre. Ces grands succès de la Flotte Hollandoise en Dannemarc donnerent de la jalousie aux Anglois & aux François, qui venoient de prendre Dunkerque, après avoir battu les Espagnols sous la conduite du Maréchal de Turenne. Cela les obligea de presser les Etats par leurs Ambassadeurs qui étoient à la Haye de negocier la Paix du Nord. Cependant les Etats ne s'endormirent pas tellement dans cette occasion, qu'ils ne fissent revenir Ruyter avec les dix-sept vaisseaux qu'il commandoit sur les côtes de Portugal, pour l'envoyer commander en Dannemarc, parce que l'Amiral d'Obdam étoit extrémement travaillé de la goutte. Leur but en cela étoit de faire obtenir un Traité plus avantageux au Roi de Dannemarc. Le Roi de Suede avoit donné des lettres de represailles contre les Hollandois. Cependant la negociation commencée à la Haye pour la Paix du Nord lui fit peur. Il tâcha donc de prevenir l'arrivée de Ruyter. Dans cette vue il fit un nouvel effort contre la ville de Coppenhague: il hazarda un assaut general au commencement de cette année vers la fin de Février; mais il fut vigoureusement 1659.

1659. repouſſé, & perdit beaucoup d'Officiers & de ſoldats, après quoi il leva abſolument le ſiege, ſans quitter néanmoins l'Ile de Zéland.

Ruyter, qui avoit été retenu par divers contre-tems, partit enfin avec quarante vaiſſeaux au Printems. Il avoit à bord quatre mille ſoldats pour fortifier les Danois. Pendant qu'il faiſoit voile vers le Sund, les Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre obtinrent des Deputez des Etats une Trêve de trois ſemaines, pendant leſquelles les Flottes d'Angleterre ni de Hollande n'agiroient ni pour l'un ni pour l'autre des deux Rois. Le Roi de Suede, au deſeſpoir de ce que les Hollandois avoient rompu ſes deſſeins, s'emporta un jour contre les Ambaſſadeurs des Etats, & les menaça de les faire mettre priſonniers. Il rejetta le projet de Paix, que le Roi de Dannemarc accepta de bonne grace, eſperant d'engager par là les Provinces Unies à declarer la guerre à la Suede. En effet leurs vaiſſeaux ſe joignirent à ceux de Dannemarc, quelque ſoin que le Roi de Suede prît d'appaiſer leurs Ambaſſadeurs. Leurs Troupes eurent ordre de prêter le ſerment de fidelité au Roi de Dannemarc ſous le commandement du Colonel Pichler. Les deux Nations s'étant jointes de cette maniere ſe mirent en état de chaſſer les Suedois des Iles, comme les Troupes de l'Empereur, des Polonois & de Brandebourg les avoient déja chaſſez de la terre ferme. Le General Schack fit embarquer des ſoldats pour ſe rendre dans l'Ile de Fuhnen. Les Suedois avoient poſté des Regimens pour s'oppoſer à la deſcente

cente de Schack. Sa Flotte ayant été obligée par la tempête de se retirer de devant Nybourg il se rendit devant Kartemunde, resolu d'y prendre terre par force. Quelque Cavallerie Suedoise s'étant presentée pour empêcher l'execution de son dessein, Ruiter rangea sa flotte en demi cercle autour de ce poste, & canonna si vivement l'ennemi, qu'il le fit retirer. Alors quelques Officiers s'étant jettez hardiment dans l'eau, leurs Soldats les suivirent, pendant que Ruiter continuoit de canonner l'ennemi. Les Suedois furent donc obligez de se retirer, & d'abandonner Kartemunde, dont Schack s'empara, & où il se maintint, en attendant que le General Eberstein l'y vint joindre avec de nouvelles Troupes. 1659.

Il s'y rendit quelques jours après avec mille chevaux Danois, quatre Regimens Imperiaux, quatre de Brandebourg, huit cens Polonois, & six cens Dragons. Les Suedois se preparerent à une vigoureuse défense, fortifiez par des Troupes que leur Roi avoit fait passer dans l'Ile. Ils attendirent les Alliez près de Nybourg sous le commandement du Palatin de Sultzbach. Le combat se donna le 24. de Novembre, & fut fort sanglant & fort opiniâtre. L'Infanterie Hollandoise s'y distingua glorieusement, en soutenant la Cavalerie Danoise qui avoit été rompuë. Le jeune Comte van der Naet, qui commandoit le Corps de reserve, fit des miracles dans cette occasion. Il vouloit forcer quelques Troupes ennemies qui gardoient un passage étroit: il en fut repoussé quatre fois, mais

1659. enfin il les enfonça à la cinquiéme, & fit main baſſe ſur les ſoldats qu'il avoit forcez. Ruyter de ſa part attaqua Nybourg pendant le combat & s'en rendit maître. Cela acheva de faire perdre le courage aux Suedois, qui avoient combattu en lions juſques-là, nonobſtant leur petit nombre. La victoire des Alliez fut ſi complete, que l'Armée Suedoiſe, qui étoit d'environ ſept mille hommes, fut preſque toute taillée en pieces : il ne s'en ſauva que le Prince de Sultzbach, Steinbock Maréchal de Camp, & quelques ſoldats en trés-petit nombre : tout le reſte fut tué ou fait priſonnier.

1660. Cela reduiſit le Roi de Suede à un ſi grand deſeſpoir qu'il laiſſa le reſte de ſon Armée entre les mains du Palatin de Sultzbach & du Maréchal Banier : il ſe rendit à Gottembourg pour y tenir les Etats du Royaume ; mais il y tomba malade de chagrin, & mourut vers la fin de Février âgé de trente-ſept ans & trois mois. Cette mort inopinée reduiſit la Suede à la neceſſité de faire la Paix. Ruyter tenoit la Flotte de Suede aſſiegée dans le Port de Landskroon, après que l'on eût gagné la Bataille de Fuhnen. Cela rendoit les Hollandois les ſeuls maîtres du paſſage du Sund. Les Ambaſſadeurs de France & d'Angleterre les ſollicitoient fortement de laiſſer ce paſſage libre ; mais Ruyter n'en voulut rien faire qu'après que la Paix eut été concluë. Le Traité en fut achevé au mois de Juin, à peu près ſur le pied de celui de Rotſchild : l'on y ménagea les choſes avec tant d'adreſſe, que les Suedois y trouverent preſque autant d'avantage que

s'ils

s'ils eussent été victorieux. Ruyter leur rendit dix vaisseaux chargez du butin fait en Dannemarc. Le Château de Kronenbourg, le passage du Sund, & le Bailliage de Drontheim en Norwege furent cedez au Roi de Dannemarc : cependant il se plaignit des Hollandois, qui avoient un peu sacrifié ses intérêts dans ce Traité. Mais la verité est qu'ils ne purent faire davantage pour leur Allié, parce que la France & l'Angleterre les menaçoient de joindre leurs forces à la Suede, s'ils se rendoient moins traitables pour la Paix. On fit un Traité particulier entre la Suede & les Etats, lesquels en eurent tout l'honneur, parce que la Suede leur donna une entiere satisfaction. Toutes ces affaires étant finies, Ruyter revint en Hollande avec sa Flotte comblé d'honneurs & de presens, & gratifié d'ailleurs de Lettres de Noblesse par le Roi de Dannemarc. 1660.

Cette Paix, qui fut suivie de celle de la Suede avec la Pologne & la Moscovie, acheva de mettre l'Europe en tranquillité, puis que dans le même tems l'Espagne & la France finirent leur guerre par le célebre Traité des Pyrenées. Elle avoit duré vingt-cinq ans. Tout cela fut suivi du retablissement de Charles II. sur le Trône de la Grande Bretagne. Depuis la mort de Cromwel arrivée en 1658. Les Anglois, fort divisez entr'eux par le peu de capacité du jeune Cromwel declaré Protecteur après la mort de son Pere, avoient diverses vûës & divers partis parmi eux. Charles faisoit alors son sejour à Breda, attendant quelque favorable révolution à ses affaires.

1660. Les Etats inſtruits de ce qui ſe paſſoit en Angleterre, délivrez d'ailleurs de la crainte de Cromwel, envoyerent des Députez à ce Prince, pour le feliciter ſur la ſituation où ſe trouvoient alors les choſes par rapport aux trois Royaumes, & ſur l'apparence qu'il y avoit à ſon rappel. Le Marquis de Caracene, qui étoit Gouverneur des Païs-Bas Eſpagnols, le preſſa de la part de Philippe IV. de venir à Bruxelles pour diſpoſer les affaires à ſon retour. Mais il accepta les offres que lui firent les Etats, & fixa ſon ſéjour à Breda, où il ſe trouvoit alors. On lui fit même une Entrée magnifique, & depuis ce tems-là il tint une Cour Royale juſques à ſon départ. On raconte que pendant qu'il y étoit, les Deputez du Parlement qui venoient le rappeller au nom de ſes Peuples, le trouverent en prieres, demandant à Dieu de lui inſpirer ce qu'il avoit à faire dans cette grande occaſion; qu'enſuite les Deputez lui ayant fait leur harangue, & donné copie des conditions ſous leſquelles on le rappelloit, ce Prince demanda du tems pour examiner ce qu'il devoit leur répondre. On ajoute que dans le Conſeil Jacques Duc d'Yorck, qui a été Roi du depuis ſous le nom de Jacques II, fut d'avis que l'on acceptât toutes ces conditions ſans examen, pour n'en tenir dans la ſuite que ce que l'on trouveroit à propos. Mais le Duc de Gloceſter le plus jeune des trois freres, ſoutint que l'on devoit examiner les affaires avec tout le ſoin poſſible, parce qu'il ne falloit rien promettre ſans le tenir, & que l'on ne devoit point tromper les Peuples par de fauſſes paroles.

Quoi

Quoi qu'il en soit, ce Prince ayant receu 1660.
les Commissaires du Parlement, accepta les offres qui lui étoient faites, & s'embarqua à Scheveling sur la Flotte de l'Amiral Montaigu, qui l'étoit venu prendre pour le conduire en Angleterre. Les Etats lui firent tous les honneurs dont ils purent s'aviser à son départ, & lui marquerent l'affection sincere qu'ils avoient pour sa personne. Il fit son voyage heureusement, & étant arrivé dans son Royaume il fit son entrée à Londres le 29. de May, qu'il avoit choisi pour cela, parce que c'étoit le jour de sa naissance. Il fut receu dans cette Capitale avec tous les témoignages de joye qu'il pouvoit souhaiter, & les Peuples lui donnerent mille marques de leur affection. La Princesse d'Orange sa sœur l'étant allé voir quelque tems après à Londre, pour joüir du plaisir de le voir sur le Trône, après un grand nombre de malheurs qui l'avoient rendu fugitif, tomba malade quelque tems après son arrivée, & mourut de la petite verole le 25. de Decembre. Dans le même tems à peu près on découvrit une conspiration formée contre le Roi. Il se trouvoit encore alors en Angleterre un grand nombre de gens accoutumez aux desordres du Gouvernement precedent, qui ne pouvoient se façonner à obéir à Charles, de la Maison duquel ils étoient ennemis. Mais cette conspiration fut dissipée, & l'on en punit les Auteurs que l'on pût saisir.

La Princesse Doüairiére d'Orange, veuve de Frederic Henry, Ayeule du jeune Prince, demeura seule chargée de sa tutele, & prit

1660. un ſoin particulier de ſon éducation. Elle étoit habile, pleine de courage, & ſenſible aux interêts de ſa Maiſon. Elle ménageoit avec une addreſſe admirable l'affection que les Peuples avoient pour ſon Pupile, & travailloit à augmenter ſon parti dans l'Etat, pour tâcher de lui faire rendre les charges de ſes Peres. Elle entretint ſur tout la Province de Zelande, dans les ſentimens de tendreſſe qu'ils avoient toujours témoignez à ce jeune Prince. Les Etats de cette Province firent même une déclaration en ſa faveur, par laquelle il devoit rentrer dans les droits de ſes Predeceſſeurs, quand il auroit atteint l'âge de dix huit ans accomplis. C'eſt-à-dire, qu'en qualité de Marquis de Tervere & de Fleſſingue, qui a la premiere voix dans les Etats, il repreſenteroit la Nobleſſe de Zelande, & que d'ailleurs il pourroit nommer les Magiſtrats de ces deux villes qui ont ſéance dans l'Aſſemblée de la Province, & avoir ainſi deux voix aſſurées dans les Etats.

Pendant que tout cela ſe paſſoit en Europe, le General de la Compagnie des Indes, lequel reſidoit à Batavia, cherchoit le moyen de ſe vanger des Jeſuites & des Portugais, qui avoient ruiné la negotiation de l'Ambaſſade, que l'on avoit envoyée à la Chine. Les Jeſuites avoient accoutumé juſques-là de negotier dans le voiſinage de ce grand Royaume; & ils y envoyoient tous les ans pluſieurs vaiſſeaux chargez de marchandiſes pour leur compte. Le Gouverneur mit en mer une grande flotte, qui parut au commencement de Juin vers les côtes de Macaſſar. On

en

en détacha deux vaisseaux pour ramener les Hollandois, qui trafiquoient en ces quartiers-là. Le Roi de Macassar averti de l'arrivée de cette flotte, se mit en état de lui resister par le moyen des vaisseaux Portugais de Macao, qui étoient à la rade devant son Ile. Treize vaisseaux Hollandois attaquerent les Portugais, pendant quoi le reste de la flotte fit un grand feu sur la forteresse, dont on s'empara la nuit suivante. Le Roi fit cesser de tirer du côté des Portugais, épouvanté du feu de l'ennemi, & sur tout de la mort de son principal Ministre, qui commandoit ses Troupes en qualité de General. Il fut tué pendant le siege. Les Portugais surpris par les Hollandois n'eurent pas le temps de se mettre en défense. On leur brûla trois vaisseaux. On leur en coula deux à fonds, & on en prit un qui étoit fort richement chargé. Tous ces contre-temps obligerent le Roi de Macassar d'arborer le Pavillon blanc, & de demander la Paix. On commença par une Trêve, qui donna lieu de faire ensuite un Traité entre les deux Nations. Ce Prince fut obligé d'envoyer un Ambassadeur à Batavia, de chasser les Portugais de son Ile, & de rompre tout commerce avec eux. Le Commandant de la flotte promit de faire ratifier ce Traité par le General, & par le Conseil de Batavia. 1660.

L'Ambassade devoit presenter deux cens pains d'or au General pour le rachat de la forteresse, & accepter les conditions que l'on devoit regler pour le commerce, sauf la Religion Mahometane, que l'on laissoit libre à

1660. ce Prince & à ſes ſujets. La capitulation ayant été dreſſée, & ſignée d'un commun accord à Batavia, on donna ordre aux Portugais de ſortir de l'Ile, & la plus part d'entr'eux ſe retirerent à Macao, dont le trafic s'étoit ſi fort augmenté depuis quelque temps, que c'étoit une des plus riches villes de l'Orient. Les Hollandois avoient formé le deſſein de la ruïner pour affoiblir le commerce des Portugais en ces quartiers-là. Leur expedition de Macaſſar contribua beaucoup au malheur de cette ville, qui acheva le tomber dans la décadence en 1668. lors que les Chinois s'en rendirent les Maîtres. Les Portugais, & les Jeſuites furent encore maltraitez près de Goa. Le Preſident des Hollandois de Mingrela chercha de ſon côté les moyens de chatier ces gens, des mauvais offices qu'ils avoient rendus à la Nation dans la Chine. Il ſut que les Jeſuites faiſoient un grand commerce de diamans brûtes, & que pour cela pluſieurs d'entr'eux prenoient l'habit de Pelerin. Ayant été averti que deux d'entr'eux dans cet équipage en avoient negotié pour cinq ou ſix cens mille livres, il le fit ſçavoir en ſecret au Commis de la Douane. On les foüilla pour avoir tous leurs diamans, que l'on confiſqua. On les força même par des tourmens de déclarer à qui ils étoient, ce qui nuiſit beaucoup à leur commerce dans la ſuite.

1661. Cette année fut malheureuſe aux Hollandois. Ils perdirent l'Ile de Formoſa, qui leur fut priſe par Coxenga General des Chinois. Ils les avoient revêtus de bons baſtions, de

de demi-lunes, & de plusieurs autres fortifications. Ils s'étoient rendus les maîtres absolus de cette Ile, & les habitans étoient obligez de leur payer de grands tributs par tête, qui rapportoient soixante ou quatre vingt mille écus tous les ans. Les Chinois, & les habitans de l'Ile avoient souvent tâché de les chasser de ce lieu, & ils avoient même formé un grand complot pour cela en l'an 1653. Mais la conspiration fut découverte, & la Compagnie des Indes se vit affermie dans la possession de cette Ile. Le grand repos où l'on vêcut depuis ce temps-là, fut cause que l'on negligea les fortifications & les munitions, pour s'attacher uniquement au commerce. Il arriva à peu près dans le même temps qu'un homme de condition mechanique se mit à la tête des Chinois, qui n'avoient pas voulu se soumettre à la domination des Tartares. Cet homme se retira dans les Iles, avec ceux qui voulurent le suivre, & il y dressa avec le temps une flotte si formidable, que l'Empereur des Tartares se vit obligé de traiter avec lui. Il lui abandonna deux belles Provinces de la Chine, & sous pretexte de lui en donner l'investiture il l'attira auprès de lui. On se saisit de lui peu de temps après son arrivée, & on l'empoisonna. Coxenga son fils se mit à la tête de la flotte, que son Pere avoit amassée, & declara la Guerre aux Tartares Chinois. Il demanda du secours aux Hollandois, qui le lui refuserent. Cela le mit en chagrin contr'eux, de sorte qu'il chercha les moyens de s'en vanger, & cela d'autant plus qu'il ne 1661.

1661. pouvoit penser à s'établir dans la terre ferme de la Chine à cause des grandes forces des Tartares.

Il songea donc à se saisir de l'Ile Formosa. Il avoit déja eu part à cette conspiration de l'an 1653. & avoit toujours entretenu des correspondances dans l'habitation des Hollandois. Ce fut par là, qu'il fut averti du mauvais état, où étoient les fortifications. Coxenga avoit une flotte de plus de trois mille vaisseaux de toute espece. Il en prit six cens choisis entre les autres, & en équippa plusieurs de quarante piéces de Canon. Le Gouverneur Hollandois ayant eu avis de ces préparatifs envoya demander du secours à Batavia. Cependant Coxenga mit sa flotte en mer sous la conduite de Sauja son oncle, auquel il donna un homme de grande experience pour lui servir de Conseil. Sauja se posta devant Formosa avec toute sa flotte. Cojet, qui en étoit le Gouverneur, envoya trois ou quatre cens hommes pour s'opposer au débarquement des Troupes. Ces gens firent très bien leur devoir. Mais ils furent obligez de ceder enfin au nombre des ennemis. Sauja mit donc quarante mille hommes à terre, & se saisit de toutes les avenuës du Fort & de la ville. D'abord qu'il se vit maîtres de la Campagne il traita avec beaucoup de rigueur les habitans qui tenoient le parti des Hollandois, comme pour servir de repreſailles à ce qui avoit été fait par Verburg, qui étoit Gouverneur de l'Ile, lors qu'on découvrit la conspiration. On tua tout sans avoir égard ni au Saxe ni à l'âge, & on exer-

ça

ça d'horribles cruautez sur ces pauvres gens. 1661.

Coxenga attaqua ensuite toutes les fortereſſes, que les Hollandois avoient dans l'Isle, & s'en rendit maître avec beaucoup de facilité, ayant partagé son Armée en plusieurs corps differens. Il envoya le Ministre d'une des habitations vers Cojet Gouverneur de la principale fortereſſe des Hollandois, pour lui faire sçavoir, qu'il ne toucheroit en aucune maniere ni aux biens, ni à la vie des Hollandois, s'il vouloit se rendre, mais qu'il mettroit tout à feu & à sang, s'il s'obstinoit à se defendre. Cojet renvoya ce Ministre avec tous ceux qui avoient été deputez avec lui, & ne voulut point se rendre, par ce que son serment à la Compagnie l'en empêchoit. Coxenga irrité de ce refus fit mourir ces Deputez, & tous les prisonniers qu'il avoit entre les mains, avec une Barbarie si extrême, que l'on ne pardonna ni aux femmes ni aux enfans. Il dreſſa ensuite deux batteries contre la fortereſſe, & l'assiegea dans les formes. Dans le même temps il arriva de Batavia neuf vaisseaux de Guerre, qui venoient au secours de Cojet. On debarqua les Troupes, qui étant jointes à une partie de la Garnison attaquerent six mille hommes de Coxenga, lesquels travailloient à une redoute, sur laquelle ils vouloient placer du Canon. Mais après un rude combat ils furent obligez de se retirer, après avoir laissé bien du monde sur la Place. La flotte attaque les vaisseaux des Chinois. Mais il y en avoit un si grand nombre qu'ils ne purent réüssir dans leur dessein. Il y eut même un vaisseau Hollandois, qui échoüa,

1661. échoüa, duquel on fit trois ou quatre cens hommes priſonniers, quelque peine que l'on eut priſe de les ſauver. Un autre ſauta en l'air par le feu qui ſe mit dans les poudres, duquel cent hommes perirent. Le reſte de la flotte commençant à manquer de vivres, celui qui la commandoit fut obligé de s'en retourner à Batavia, ſans rien faire de plus pour la conſervation de cette Ile. Il ramena avec lui ce que l'on avoit pû ſauver de femmes & d'enfans.

Quand on ſçut à Batavia, ce qui s'étoit paſſé dans cette affaire, on prepara un nouveau ſecours pour l'Ile aſſiegée, & cependant on envoya un Ambaſſadeur à l'Empereur des Tartares Chinois, pour l'engager à faire la Guerre à Coxenga, de qui la Compagnie avoit condamné la rebellion. Cojet ſe defendoit avec une vigueur admirable, & Sauja ne ſçachant plus que faire avoit reſolu de lever le ſiege, & de ſe retirer avec ſes Troupes. Coxenga en ayant été averti le fit mettre en priſon, & preſſa la ville avec tant d'opiniâtreté, quoique la peſte fût parmi ſes Soldats, que l'on fut enfin obligé de ſe rendre par compoſition. Cojet revint avec le peu de gens qui lui reſtoient, & ſe rendit à Batavia dans les vaiſſeaux de ſecours qu'on lui avoit envoyez. Il y fut mis en arrêt, pour avoir rendu la Place à la vûë du ſecours qu'on lui envoyoit. Cette perte de l'Ile Formoſa ôta à la Compagnie le moyen de troubler le commerce des Portugais & des Eſpagnols, & expoſa ſes vaiſſeaux aux inſultes de Coxenga. L'Empereur de la Chine con-

connoissant combien cette Ile fournissoit de moyens à ce rebelle de se rendre redoutable à tous ses voisins, envoya des Deputez à Batavia pour proposer une Ligue entre lui & la Compagnie, afin d'unir leurs forces contre Coxenga, & de reprendre Formosa sur lui. Cependant la Compagnie voulant s'indemmiser de la perte qu'elle venoit de faire, envoya des Escadres en plusieurs lieux differens pour traverser le commerce des Portugais. Elle leur enleva plusieurs châteaux sur l'embouchure de l'Inde, & dans le Golfe de Cambaye. Goa fut en danger de tomber entre les mains des Hollandois. La Compagnie gagna même une grande Bataille, dont les suites furent extrêmement funestes aux Portugais. 1661.

Plusieurs petits Rois de la presqu'Ile, qui habitoient au deça du Gange, abandonnerent le parti des Portugais, pour se ranger, selon leur coutume, du côté des plus forts. Par ce moyen la Compagnie se rendit maîtresse du Détroit de Chilao. Mais d'un autre côté les Armateurs Portugais causoient beaucoup de dommage à la Compagnie des Indes Occidentales, & lui empêchoient le passage de la Ligne entre l'Afrique & le Bresil. Ces pertes, & ces malheurs reciproques porterent les deux Nations à chercher les moyens de terminer ces differens, qui leur causoient tant d'embarras. Le Roi d'Angleterre, qui étoit sur le point d'épouser l'Infante de Portugal, travailla à un Traité de Paix, qui fut conclu à la Haye au mois d'Août de cette année. La Compagnie Hollandoise ceda toutes les Places

1661. ces du Breſil aux Portugais, qui promirent de payer pour cela une ſomme fort conſiderable. Cependant on ſe reſerva en Hollande le droit de trafiquer comme amis ſur les Côtes du Breſil, & dans tous les lieux du Portugal, & de ſes dépendances. Les Portugais s'engagerent auſſi à moderer le prix du ſel. L'on prit en commun toutes les meſures propres à rétablir la bonne intelligence parmi les deux Nations. Mais il ſurvint de nouvelles difficultez entre le Viceroi de Goa, & la Compagnie des Indes Orientales, qui troublerent cette Paix.

Ruyter avoit eu ordre de croiſer avec dix ſept vaiſſeaux contre les Corſaires de la Mediterranée. Les Algeriens furent les premiers qu'il attaqua. Il prit un grand nombre de leurs vaiſſeaux. Il en coula pluſieurs à fonds, fit beaucoup de priſonniers, & délivra quatre cens eſclaves Chrêtiens. Cela tint en reſpect les Corſaires de Tunis & de Tripoli, & les empêcha de ſortir de leurs Ports. Ruyter fit ſavoir aux Deys, ou Gouverneurs de ces lieux-là, qu'il n'étoit venu que pour reſſerrer leurs courſes, & qu'il étoit prêt de negotier un Traité avec eux. Il accorda même une Tréve de ſix mois à ceux de Tunis. Pendant qu'il étoit occupé à ce Traité, le contr'Amiral d'Alger s'aviſa d'offrir le combat au contr'Amiral de Hollande. Le défi fut accepté. Mais l'Algerien ne comparut pas. Les exploits de Ruyter tinrent les Corſaires de Barbarie en reſpect. Preſque tous s'empreſſoient à conclure des Traitez avec lui, & fourniſſoient toutes ſortes

tes de rafraîchiſſemens à ſes vaiſſeaux. Il n'y avoit qu'une choſe, qu'ils ne pouvoient ſe reſſoudre de lui accorder. C'étoit de ne point viſiter les Vaiſſeaux Hollandois, pour y prendre les marchandiſes qui ſe trouveroient apartenir à leurs ennemis, en payant le fret. Ruyter ne vouloit point ſe relâcher ſur cet article, ſuivant en cela les ordres exprès des Etats. Cette difficulté obligea Ruyter d'allonger la Tréve de trois mois. Mais ce tems étant expiré, il ſe rendit dans la Baye de Tunis vers la fin de Février de cette année. Il y brûla un vaiſſeau, & délivra quarante ou cinquante eſclaves. Cela obligea les gens de Tunis de conclure le Traité avec lui. 1661.

Ceux d'Alger furent plus opiniâtres, & refuſerent toujours d'accorder la condition que Ruyter vouloit inſerer dans le Traité. Ruyter ſe rendit avec neuf vaiſſeaux près de leur ville. Il arbora Pavillon blanc, & envoya des Députez de la part des Etats Generaux pour entrer en negotiation avec le Divan. On y conclut une Tréve de neuf mois, dont les articles furent ſignez au mois de Mars vers la fin. Les Etats ne l'approuverent pas, & manderent expreſſément à Ruyter de n'entrer en aucun Traité, ſans la condition dont il a été parlé, afin que leurs vaiſſeaux jouiſſent d'une pleine liberté. Ruyter revint mouiller près d'Alger vers le 15. de Juin, menaçant les Corſaires de leur declarer la Guerre à toute outrance, s'ils ne conſentoient à la condition dont il s'agiſſoit. La crainte, qu'ils eurent de ce Vice-Amiral les fit conſentir à tout. Mais dès qu'il ſe fut retiré, 1662.

ils

1662. ils ne voulurent plus obſerver le Traité, qu'il avoit conclu avec eux. Ils recommencerent donc à maltraiter les Vaiſſeaux Hollandois. Ils en attaquerent un vers les Côtes de Sardaigne. Celui qui le commandoit, ſe defendit tant qu'il pût. Mais ſe ſentant trop preſſé il ſe jetta dans l'eſquif, & mit le feu à ſon bâtiment, que les Corſaires avoient ſaiſi. Ce vaiſſeau brûla les deux Armateurs, qui l'avoient attaqué, dont tout le monde perit. Ce Capitaine ſe ſauva. Un autre Capitaine ſe voyant attaqué pas trois Corſaires mit le feu à ſes poudres, plûtôt que de ſe rendre. Son vaiſſeau perit. Mais pour lui il fut enlevé en l'air avec ſes gens, & il retomba ſur l'un des vaiſſeaux ennemis. Celui qui le commandoit, ſurpris du courage de ce Capitaine, eut grand ſoin de le faire traiter de ſes playes, & après ſa gueriſon il lui rendit la vie & la liberté.

Ce fut dans cette année que les Etats renouvellerent les anciens Traitez de confederation, qu'ils avoient avec la France & l'Angleterre. Ils crurent que le Cardinal Mazarin étant mort ils pourroient traiter plus ſurement avec le Roi de France. On leur donna des Commiſſaires, qui dreſſerent le Traité d'une nouvelle alliance avec les Provinces-Unies. La France s'engageoit à les ſecourir par mer & par terre, ſi on les attaquoit en Europe. On regla auſſi tout ce qui pouvoit faciliter le commerce entre les deux Nations, & celui des Peuples amis, & alliez des uns & des autres. Ce Traité fut conclu pour vingt cinq ans. Le Roi exem-

ta

ta les Hollandois du droit d'Aubeine. Le 1662.
Penſionnaire de Witt eut l'addreſſe de negocier ce Traité avec cette Couronne.

Les Anglois & les Etats s'étoient ſouvent chagrinez les uns les autres ; mais leur intérêt reciproque les avoit obligez de diſſimuler les offenſes que l'on s'étoit faites mutuellement. Tout cela fut effacé par le Traité d'Alliance fait entr'eux à Londres, par lequel on s'engageoit reciproquement à reparer les dommages ſoufferts par les particuliers, dont on avoit ſaiſi les vaiſſeaux de part & d'autre depuis l'an 1639. Ce Traité ne fut point borné, & l'on preſuma qu'il feroit vivre ces deux Peuples comme freres. On fit une Alliance fort étroite, tant pour la ſeureté commune contre les ennemis des deux Etats, que pour l'affermiſſement du commerce. Les Etats Generaux promirent de leur part de faire ratifier ce Traité par celui qu'ils choiſiroient pour Stathouder, ou Capitaine, Gouverneur & Amiral General. Cependant les Anglois oublierent bien-tôt ce Traité, & ne l'accomplirent pas le plus fidelement du monde, comme on le verra ci-aprés. Les François non plus ne furent pas exacts ſur les vingt cinq ans.

Tous ces Traitez donnoient lieu à la Ré- 1663.
publique de croire qu'elle étoit enfin arrivée à ſa perfection. Elle étoit dans un état floriſſant en toutes manieres : elle avoit des alliances avec tous les Princes de l'Europe, & jouiſſoit d'une profonde paix, n'ayant plus d'ennemis à combattre. On voyoit à la Haye des Ambaſſadeurs de toutes les Cours de l'Europe ;

1663. pe ; mais cette proſperité ne fut pas de longue durée. L'Evêque de Munſter qui ne pouvoit demeurer en repos, & qui étoit plus propre aux affaires du monde qu'à celles de l'Egliſe, pretendoit que la Seigneurie de Borkloo, qui eſt enclavée dans le Comté de Zutphen, lui appartenoit en vertu d'un Arrêt de la Chambre Imperiale de Spire, qui la lui avoit ajugée, comme une dépendance de ſon Evêché. Le Comte de Stirum la poſſedoit alors par un Arrêt de la Chambre ſouveraine de Gueldre, qui avoit la Juriſdiction directe ſur cette Seigneurie. L'Evêque avoit envoyé ſon Doyen dès l'année precedente à la Haye, pour preſenter aux Etats un Memoire des raiſons par leſquelles il pretendoit qu'elle lui appartenoit. Le Comte d'Eſtrades Ambaſſadeur de France, ſe joignit au Doyen par ordre du Roi ſon Maître allié de cet Evêque. Les Deputez de Gueldre répondirent que cette affaire étoit de leur Juriſdiction, que par conſequent l'Evêque devoit s'addreſſer à leur Province. Cette affaire ayant trainé de la ſorte pendant l'année 1662. le Doyen revint à la Haye en celle-ci, & demanda des Commiſſaires aux Etats pour terminer cette affaire. Les Etats de Gueldre avertis de ſa demande s'y oppoſerent, ſoutenant que l'on devoit renvoyer l'Evêque à la Cour Provinciale de leur Province. Ils firent voir que ce procès avoit été jugé contradictoirement en faveur des Comtes de Limbourg, auſquels les Comtes de Stirum avoient ſuccedé, & que la choſe avoit été reglée de cette maniere en dernier reſſort l'an 1622. Ils declarerent donc que cette affaire

faire ne regardoit point la Generalité, & que 1663.
l'Evêque n'avoit aucun droit de contester une Seigneurie qui avoit été ajugée par un Arrêt definitif aux Comtes de Stirum, contre les pretensions du Predecesseur de l'Evêque moderne.

Il survint encore une autre difficulté entre les Etats & cet Evêque. Il avoit obtenu commission de l'Empereur de faire restituer au Duc de Lichtenstein deux Terres considerables que le Comte d'Oostfrise possedoit. Il promit à ce Comte de satisfaire ce Duc, s'il vouloit lui ceder Eydeler ou Jemmingen, Place forte située sur l'Ems. Le Comte, qui soupçonnoit le dessein secret de l'Evêque, répondit, qu'il tenoit cette ville par engagement des Etats, dont il ne pouvoit se dessaisir sans leur aveu. L'Evêque pressa si vivement le Comte sur cet Article, qu'il s'engagea de payer une somme considerable au Duc pour l'indemniser, & consentit qu'il tirât les revenus de ces Terres à l'avenir. Le premier terme du payement étant échu, l'Evêque se saisit d'Eydeler, pretendant que le Comte n'avoit point satisfait au Traité. Les Etats Generaux soutinrent les intérêts du Comte d'Oostfrise, & chargerent le Comte de Nassau Stathouder de Frise de reprendre Eydeler. Il avoit assemblé une Armée de cinq mille hommes pour cette expedition. On chercha cependant les moyens amiables de terminer ce different avant que d'en venir à la force. On marqua la ville de Leuvarden pour y traiter cette affaire, & l'on invita l'Evêque d'y envoyer des Deputez avec le Duc de Lichtenstein

1663. ſtein pour examiner le droit des parties. L'Evêque refuſa cette propoſition, & ordonna aux habitans d'Eydeler de lui payer les revenus de cette ville, ou aux Commiſſaires du Duc. L'année ſe paſſa de cette maniere, ſans que les Etats entrepriſſent rien. Ils écrivirent même à l'Evêque, pour le ſommer de retirer la Garniſon qu'il avoit miſe à Eydeler, & que ſi cela n'étoit fait pour le mois de May ſuivant, ils ſeroient obligez d'employer d'autres moyens.

L'Evêque n'eut aucun égard pour les lettres des Etats. Il ſoutint qu'il ne faiſoit qu'executer la commiſſion de la Chambre de Spire; qu'au reſte il ne pretendoit pas rompre avec les Etats pour cela: que cependant ſi on l'attaquoit, il ſe défendroit. Cette réponſe donna lieu au Comte de Naſſau de marcher avec ſes Troupes droit à Eydeler. Pluſieurs détachemens le joignirent dans ſa marche. Il ſe ſaiſit de quelques Places dependantes de l'Evêché de Munſter, & jetta l'allarme dans tout le Païs. L'Evêque embarraſſé de ces Troupes envoya des Deputez à la Haye pour accommoder cette affaire. Il accepta les offres du Comte d'Ooſtfriſe, de payer en argent contant les deux premiers termes de la ſomme promiſe au Duc de Lichtenſtein; mais quand il fallut compter l'argent, les Commiſſaires de l'Evêque ſe trouverent chargez d'une commiſſion ſi ambiguë & ſi limitée, qu'on ne put rien conclure avec eux. Cela obligea le Comte Guillaume d'aſſieger Eydeler. Il la força de ſe rendre au commencement du mois de Juin, & en mit hors la Garniſon de l'Evêque.

Pen-

Pendant que toutes ces affaires se passoient en Europe, la Compagnie faisoit toujours la guerre aux Portugais dans les Indes Orientales. Les Troupes attaquerent Coulan, bonne Place dans la côte de Malabar, laquelle ils emporterent. Elles prirent ensuite Cananor, qui est au dessus de Calicut sur la même côte. Le dessein de la Compagnie étoit de raser cette Ville, & de n'y laisser qu'un Bureau; mais on la trouva si bonne que l'on y mit une Garnison, & cette ville assura les conquêtes que l'on avoit faites sur les Portugais depuis le Golfe de l'Inde jusques à Malabar. Ces bons succès firent mettre le siége devant Cochin: cette ville se défendit assez long-tems par la vigueur des Portugais; mais enfin les Hollandois s'en rendirent les maitres, après que l'on y eut perdu bien du monde de part & d'autre. On y laissa une grosse Garnison, aprés quoi l'on marcha droit à Porca avec l'Armée. Le Commandant de cette ville promit d'être fidele aux Hollandois, & passa même un contract avec le Commandant de cette Armée, par lequel il établissoit un droit en leur faveur sur la canelle & sur le poivre. La Compagnie y établit un grand Magasin, & y entra dans tous les droits qu'avoient eu les Portugais. Cranganor se rendit à eux; & par ce moyen toute la côte de Malabar fut mise entre leurs mains. La Compagnie en laissa tous les habitans dans la joüissance de leurs droits, & fit alliance avec tous les Rois du voisinage. Elle se contenta d'en tirer du profit, sans toucher d'ailleurs à leur Souveraineté, qu'ils retinrent toute entiere. 1663.

1663. Tous ces heureux ſuccés ſervirent à augmenter le commerce de la Compagnie dans l'Empire du Mogol. Elle en avoit établi le Bureau general à Surate au Golfe de Cambaïe, & tous les autres en dépendoient. L'ancien Empereur étoit alors priſonnier, ſon troiſiéme fils avoit uſurpé l'Empire ſur lui, comme il l'avoit autrefois uſurpé ſur ſon Pere. On obligea les Hollandois à envoyer un Ambaſſadeur à ce nouveau Prince, pour obtenir de lui la confirmation des anciens Traitez. Il le reçut avec plaiſir, & lui accorda ce qu'il demandoit. Il envoya même des preſens au Gouverneur de Batavia. Il arriva dans ce tems-là qu'un voleur celebre en ces quartiers-là ſurprit la ville de Surate & la pilla. Il attaqua le Magaſin des Hollandois, mais il y fut receu ſi rudement qu'il fut obligé d'abandonner ſon deſſein, aprés avoir perdu bien du monde. La Compagnie ſe voyant ſi bien établie par tout, chercha les moyens d'aſſurer ſon commerce dans l'Ile de Ceylan, & ſur les côtes de Coromandel, où elle faiſoit un negoce extremement avantageux en toiles de cotton. Elle envoya donc une grande Ambaſſade avec de magnifiques preſens au Roi de Candée, qui aſſura ſon commerce de canelle & d'élephans. Tous les Princes de ces Païs-là témoignoient toutes ſortes d'amitié à la Compagnie : cela n'empêcha pas de tenir de fortes Garniſons dans tous les lieux qu'elle occupoit pour éviter la ſurpriſe.

Son negoce au Royaume de Pegu fut un peu interrompu par les Chinois rebelles; mais il fut bien-tôt rétabli. Le General de Batavia

via avoit fait casser celui de Siam, à cause de quelques differens survenus entre le Roi de Siam & la Compagnie. Ce Prince ayant été averti des plaintes de la Compagnie, rétablit la bonne correspondance, en la priant de remettre ses bureaux dans les lieux du Royaume où ils avoient été. La chose fut executée, comme il la souhaitoit. Dans le même temps les Hollandois ayant de grands sujets d'être mal satisfaits des habitans de Queda, ils y envoyerent des Troupes pour en tirer raison. Le Prince vint au devant d'eux avec son Armée pour les empêcher d'entrer dans la riviere. Mais il fut battu, & obligé à faire son accommodement avec la Compagnie. On travailla en même temps à terminer les differens que l'on avoit avec le feu Roi d'Achem. Ce Prince avoit déclaré la Guerre à la Compagnie, & l'incommodoit beaucoup dans son Commerce, par ce qu'elle tiroit beaucoup de poivre de son Pais. On fit proposer un accord à la Reine sa veuve, qui gouvernoit pendant la minorité de son fils. Cette Princesse envoya une Ambassade à Batavia pour y regler toutes les difficultez. Cela étant fait, & l'alliance ayant été renouvellée, on rétablit les bureaux & les Magasins par tout le Royaume. Par ce moyen la bonne intelligence fut renouée, & les affaires reprirent leur train ordinaire. 1663.

La Compagnie pensoit toujours à pousser son commerce dans la Chine, & à reprendre l'Ile Formosa. L'Empereur de la Chine lui donnoit de grandes esperances pour le commerce, & sembloit vouloir concourir

1663. avec elle pour l'affaire de cette Ile. Il falloit pour cela joindre des forces de part & d'autre pour faire la Guerre à Coxenga. On envoya donc dix ſept vaiſſeaux de Batavia, montez de douze cens Soldats, & d'un plus grand nombre de matelots. Borth en étoit Amiral. La flotte ſe rendit près de l'Ile Formoſa ſelon ſes ordres. Robel, qui étoit demeuré à la Chine vint à bord, & informa le Commandant de ce qui s'étoit fait ſur le commerce, & ſur la jonction des forces communes. Il lui appris que pour le premier article, les Tartares avoient toujours été fort reſervez; ſans s'expliquer nettement, mais que pour le ſecond ils avoient promis de ſe joindre à la Compagnie pour faire la Guerre à Coxenga. La flotte s'étant miſe en mer fut aſſieger Quemoy capitale d'une Ile de même nom. Mais elle avoit été ſi bien garnie de toutes choſes par Coxenga, qu'il n'y eût pas moyen de la prendre. Pendant que l'on étoit occupé à ce ſiege, l'Armée navale de l'ennemi vint en vuë des Hollandois forte de quatre vingt Jonkes du Païs, & de vingt autres vaiſſeaux plus petits, tous armez en guerre. D'abord on engagea le combat, qui fut fort violent. Coxenga & ſes gens firent paroître beaucoup d'experience & de courage. Mais les vaiſſeaux Hollandois les joignirent de ſi près, qu'ils ne purent reſiſter au feu du Canon & du Mouſquet. Ils battirent donc la flotte de l'ennemi, & l'obligerent de ſe ſauver dans ſes Ports.

Cependant les Troupes des Tartares s'étoient tenuës ſur le rivage ſans faire aucun mou-

mouvement. Borth en envoya faire ſes plaintes à celui qui les commandoit, qui repondit, que ſes Soldats ſaiſis d'une terreur panique n'avoient jamais voulu combattre. Il promit de réparer cette faute, ſi la flotte s'avançoit près d'eux pour attaquer encore l'ennemi. La Bataille recommença donc encore entre les Hollandois & Coxenga, & les Tartares ſe tinrent tranquilles comme la premiere fois. Cependant Coxenga fut battu à platte couture. Sa flotte fut diſſipée. Dix de ſes Jonkes furent coulez à fonds, huit autres furent pris, & on en ruïna un grand nombre. Le General des Tartares envoya faire des complimens à Borth ſur ſa victoire, & des excuſes de la lâcheté de ſes gens, prometant de mieux faire dans une autre occaſion; & d'ailleurs il lui promit de grandes recompenſes de la part de l'Empereur. Le jour ſuivant on ſut que l'ennemi avoit abandonné les Iles & les Places voiſines, où il avoit demeuré juſques-là, & que l'on avoit tout embarqué juſques aux femmes & aux enfans, avec tout ce qu'ils avoient de plus prétieux. Mais on ne put apprendre en quel lieu ils s'étoient retirez. On fut averti ſeulement quelque temps après que Coxenga étoit mort de quelques bleſſures qu'il avoit negligées. On fit même courir le bruit, qu'il avoit été empoiſonné. 1663.

Borth ſe rendit maître de l'Iſle de Cremoy, & de celle d'Aymoy dans la Baye de Chancheu. Les Tartares de leur part ſe ſaiſirent des villes, que les ennemis avoient abandonnées, & les brulerent, pour ôter ces re-

1663. traites aux rebelles à l'avenir. Les Hollandois profiterent de la plus part, de ce que les gens de Coxenga n'avoient pû emporter. On trouva entr'autre butin trente ſept piéces de gros Canons de fer dans l'Ile de Gontzieu. Enſuite Borth ſe rendit auprès du General des Tartares pour conferer avec lui ſur le ſiege de Tayowan capitale de l'Ile Formoſa, que l'on avoit deſſein de faire. Borth fut fort content des promeſſes du General Tartare. Mais on n'en jugea pas de même à Batavia. Ainſi on commanda à Borth de faire une place d'Armes de la forteresſe la plus commode qui ſe trouveroit dans les Iles abandonnées par Coxenga. Mais on fut ſurpris peu de temps après de voir revenir la flotte de l'ennemi plus forte qu'auparavant. Un des fils de Coxenga la commandoit. Sauja ſon grand oncle, lequel il avoit mis hors de priſon, avoit ramaſſé le debris des Troupes battuës, & remis l'Armée ſur pied. Cependant Coxenga étant mort Sauja negotia ſecretement un Traité avec les Tartares & les Hollandois. Le fils de Coxenga en ayant été averti le fit remettre dans les fers. Sauja au deſeſpoir de ſe voir priſonnier encore une fois ſe poignarda. Cette révolution donna de nouveaux embarras à Borth, qui fut enfin obligé de quitter le deſſein de reprendre Formoſa. Il ne ſongea donc plus qu'à reconduire ſa flotte à Batavia.

1664. La Paix que Ruyter avoit negotiée avec les Corſaires de Barbatie, ne dura pas long temps. Ces infideles n'obſerverent le Traité, qu'autant que ce Commandant les tint dans

dans le reſpect en demeurant ſur leurs côtes avec ſa flotte. Dés qu'il ſe fut retiré, ils recommencerent à exercer leur vôleries ordinaires. Les Etats y envoyerent Corneille Tromp contr'Amiral, fils du célébre Tromp. Il châtia aſſez rudement d'abord ces Corſaires, leur prit deux vaiſſeaux, delivra des eſclaves, & fit des priſonniers ſur eux. Mais il ne put les reduire à l'obſervation des Traitez. Cette affaire intereſſant toute l'Europe, les Etats firent ſolliciter l'Angleterre, la France, & l'Eſpagne de ſe joindre à eux pour arrêter les Corſaires. Chaque Nation voulut agir ſeparément. Ainſi les Etats mirent de leur part une flotte de douze vaiſſeaux ſous le commandement de Ruyter, qui fit voile le huitiéme de May de cette année. Les Anglois mirent une flotte en Mer de leur part. Mais ils ſe ſervirent de cette occaſion pour chagriner les Provinces-Unies au préjudice du Traité de l'an 1662. Ils mirent vingt vaiſſeaux ſous la conduite du Vic-Amiral Lawſon, avec ordre de paſſer le détroit de Gibraltar. Ils donnerent quatorze autres vaiſſeaux à Holmes, avec ordre ſecret de ſe rendre au Cap-Verd, & en Guinée pour traverſer le commerce des Hollandois. Lawſon rencontra Ruyter dans la route, lequel ſatiſfit de ſa part au Traité en ſaluant le Pavillon Anglois. Mais Lawſon ne lui rendit pas le ſalut, ce qui fit voir, que les Anglois cherchoient querelle. D'un autre côté les Eſpagnols, qui avoient offert retraite aux Hollandois dans leurs Ports, la leur refuſerent, lors qu'ils voulurent y faire eau, ou ſe radoubler. 1664.

Les

1664. Les Etats avertis de ce qui ſe paſſoit, prirent toutes les meſures capables de prévenir la Guerre, & ordonnerent à tous leurs vaiſſeaux d'obſerver les Traitez avec la derniere exactitude. Ils recommanderent ſur tout à Ruyter, lors qu'on l'envoya ſur les côtes de Guinée, de n'attaquer que les Places que les Anglois auroient priſes contre la teneur des Traitez, que la Compagnie des Indes Orientales avoit avec les Anglois. Ruyter arriva devant Alger avec ſa flotte au commencement du mois de Juin. Mais il ne put obtenir des Corſaires que l'échange de quelques priſonniers. Encore les Algeriens n'y voulurent conſentir qu'à des conditions fort dures. Il fut même obligé de relacher tous les priſonniers Algeriens, pour tirer de priſon le Conſul Hollandois, que l'on menaçoit de mettre à la chaine, & de lui faire traîner la charuë comme un bœuf. Ces Corſaires devenans tous les jours plus inſolens lui firent pluſieurs propoſitions dures & deraiſonnables. Mais ſa flotte n'étoit pas en état de les mettre à la raiſon. Les Anglois eux mêmes qui étoient plus forts que lui, ne firent pas davantage. Ils ne purent venir à bout de ces infideles. Tous les exploits de Lowſon abboutirent à brûler trois vaiſſeaux, qui étoient à la rade devant Alger.

Pendant que cela ſe paſſoit ſur les côtes de Barbarie, Holmes avoit commencé les hoſtilitez contre les Hollandois au Cap-Verd. Il prit ſur eux le Fort de Saint André, & la plus part des autres Places qui leur appar-

te-

tenoient en ces quartiers là. Il donna le nom 1664.
d'Yorck au Fort qui étoit sur le Cap, & en
bâtit un autre à l'embouchure de la riviere
de Gambea pour assurer cette côte aux An-
glois. Holmes passa en Guinée, & empor- 1665.
ta tous les Forts, que les Hollandois avoient
sur la côté d'or, à la reserve du Château
d'Archim, & de celui de St. George de la
Mine. Sur les nouvelles qui furent ap-
portées aux Etats de cette invasion, Ruyter
eut ordre de passer le Détroit incessamment,
& de se rendre au Cap-Verd & en Guinée.
Il jetta l'ancre à son arrivée devant une peti-
te Ile nommée Goerée, qui est à une portée
de Canon de ce Cap. Holmes s'en étoit
saisi en arrivant avec les deux Forts de Nas-
sau & d'Orange, & cela au nom de la
Compagnie Royale d'Afrique. Ruyter les
reprit d'abord par capitulation, & en fit
transporter le Gouverneur & la Garnison
jusques à la riviere de Gambea suivant les
articles de la composition. Il y laissa cent
cinquante hommes, avec ordre de réparer les
Forts, après quoi il reprit en terre ferme,
ce que les Anglois avoient enlevé à la Com-
pagnie. Il doubla ensuite le Cap, & assie-
gea le Fort de Witsen, que Holmes avoit pris
par assaut au mois d'Avril précédent. Mais
ayant remarqué que la Place étoit de peu
d'importance, il la fit raser jusqu'aux fonde-
mens d'autant plus qu'elle ne pouvoit être
défenduë qu'avec de grands frais. Il forti-
fia le Fort de Botrow, par ce qu'il étoit pro-
pre à couvrir le Païs.

Le Gouverneur de St. George de la Mine

1665. nommé Valkenburg averti de l'arrivée de Ruyter alla au devant de lui avec des rafraichiſſemens, & lui amena un renfort de huit ou neuf cens Negres. Avec ce ſecours il aſſiega le fort de Naſſau, qui étoit la meilleure Place de ces Païs-là, après celui de la Mine. Ruyter s'en rendit maître, & y laiſſa une bonne Garniſon de Soldats Européens avec cinquante Negres fideles. Il n'eut pas le même ſuccès devant le Fort de Cabo-Corſo. Il obſerva qu'il étoit fort difficile de mettre le monde à terre pour en faire le ſiege, & que l'on n'y ſeroit pas trois jours ſans manquer de proviſion. Il abandonna donc cette entrepriſe, ne pouvant comprendre, comment ceux qui defendoient ce Fort s'étoient lâchement rendus à Holmes. Il vint donc devant Cormatin avec ſa flotte. L'abord de cette Place étoit fort difficile, & d'ailleurs elle étoit fortifiée d'un bon château revêtu de quatre baſtions. Ruyter ayant reçû un renfort de quatre cens barques chargées de Negres, il détacha neuf cens hommes avec ces Negres pour aller attaquer la Place. Lors qu'ils furent prés du rivage, les Negres de Cormantin, qui s'étoient tenus cachez, firent un ſi grand feu ſur eux, qu'ils furent obligez de rejoindre la flotte. Ruyter ne ſe rebuta point de ce mauvais ſuccès. Les Negres des lieux voiſins de ſa flotte promirent de ſe joindre à lui contre les Anglois, & de lui amener trois mille autres Negres de ſecours. Ruyter ſe reſolut donc au ſiége, & malgré la reſolution de trois cens Negres Anglois, qui furent enfin taillez en piéces, les

les Hollandois se rendirent maîtres de la Bourgade de Cormantin, & y mirent le feu. Ils planterent ensuite le Canon au pied du Château. Les Anglois épouvantez de tout ce qui venoit de se passer, se rendirent aux victorieux, à la grande satisfaction des Peuples du Païs, qui s'accommodoient mieux de l'humeur douce & facile des Hollandois, que de la fierté Angloise. 1665.

Ruyter ayant remis la Compagnie des Indes Occidentales en possession de la pluspart des lieux, que les Anglois lui avoient enlevez, s'en retourna au Cap-Verd, & ruïna en chemin une Colonie, que les Anglois avoient à Serre Lionne. Pendant que la flotte se reposoit à Goerée, ses gens allerent visiter le Vice Roi du lieu, homme d'environ soixante ans, qui parloit assez bien flamand. Il s'informa du nom de celui qui commandoit la flotte, & ayant sû, qu'il s'appelloit Michel de Ruyter, il dit, qu'il avoit connu il y avoit plus de quarante cinq ans un jeune Garçon de ce nom lors qu'il étoit en Zélande. Cela lui donna l'envie de lui rendre visite. Il fut reçu de Ruyter avec beaucoup d'honnêtetez, & ils se raconterent leur fortune l'un à l'autre. L'un étoit devenu Viç-Amiral de Hollande, & l'autre Vice Roi de Negres, après avoir été esclave. Ruyter lui ayant demandé, s'il étoit encore Chrêtien, il repondit qu'il sçavoit encore ses prieres, mais que quand il vouloit parler de Christianisme, ses enfans eux mêmes lui faisoient des insultes. Ruyter lui proposa ensuite de retourner en Hollande avec lui; Mais il refusa, sous le pretexte de l'amour qu'il avoit pour son Païs, & pour sa

1665. Nation. Cependant il rendit tous les ſervices qu'il pût à Ruyter & à ſes gens, par ce qu'il aimoit les Hollandois. Après cela ce Viçe Amiral alla croiſer ſur les Anglois, & ſur les Portugais, ſur leſquels il fit beaucoup de priſes. Cependant il ne pût empêcher les Anglois de ſe rendre maîtres de la nouvelle Hollande. Dans le même temps les François s'emparerent auſſi de la Cayenne, qui appartenoit aux Hollandois. Cette Ile fut dixhuit mois entre leurs mains. Mais les Anglois les en dépoſſederent.

Dans le temps que Ruyter chaſſoit les Anglois de l'Afrique, ceux-ci ſe recompenſoient de leurs pertes en Europe. Ils prirent un grand nombre de vaiſſeaux aux Hollandois avant que de leur avoir déclaré la Guerre. Les particuliers, à qui l'on avoit pris ces vaiſſeaux, en porterent leurs plaintes aux Etats, qui firent faire de fortes remontrances ſur ce ſujet au Roi Charles II. Ce Prince avoit alors autant d'envie de rompre la Paix, que les Hollandois de l'entretenir. Il fit répondre d'abord à la Haye par ſon Ambaſſadeur, qu'il n'avoit point de part aux entreprifes des Anglois ſur les côtes d'Afrique, & que cette affaire devoit ſe démêler entre le Compagnies des deux Nations. Mais ſon Ambaſſadeur ajoûta, que les marchans du Royaume faiſoient des plaintes continuelles au Parlement des Brigandages des Hollandois, & que l'on ne pouvoit pas leur refuſer la Juſtice qu'ils demandoient. Il donna ordre en même temps d'acheter en Hollande toutes les proviſions neceſſaires à équiper ſa flotte, eſperant par là

de

de dégarnir les Hollandois des choſes qui leur feroient utiles en cas de Guerre, comme en effet il ſe preparoit à la leur faire. 1665.

Les Etats connurent aiſément par toutes ces choſes quel étoit le deſſein ſecret de ce Prince. Ils envoyerent donc le Sieur Van Goch Ambaſſadeur en Angleterre, pour tâcher d'accommoder les differens par tous les moyens poſſibles. Ce Miniſtre remontra au Roi, que ſes Maîtres étoient reſolus d'entretenir de bonne foy les Traitez, & de vivre en bonne intelligence avec lui! que ſi des particuliers Anglois ſe plaignoient, les Etats étoient diſpoſez à leur faire bonne juſtice. Sur ce que l'on ſe plaignoit de deux vaiſſeaux Anglois pris par les Hollandois, il offrit de ſe rapporter de cette affaire au Parlement de Paris, ou à tel autre juge non ſuſpect, que le Roi trouveroit bon de choiſir. Il offrit de rendre ou de garder ce que l'on avoit pris de part & d'autre, en quoy l'Angleterre avoit beaucoup à gagner, tant par les Païs, dont elle s'étoit emparée en Amerique, que par le grand nombre de vaiſſeaux que l'on avoit enlevez aux Hollandois.

Le Roi qui faiſoit faire de grandes plaintes à la Haye par Downing ſon Ambaſſadeur, paroiſſoit pancher à l'accommodement, pourvû que l'on indemniſât les Anglois du paſſé. Cependant on continuoit toujours d'équiper la flotte, & le Duc d'Yorck fit aſſez connoître par ſes diſcours, que l'on ſe préparoit à la Guerre. Ce Prince ajoûta même qu'il monteroit ſur la flotte pour ſoutenir ſes droits de la Couronne, de la Nation,

1665. & de la Compagnie Royale, dont il étoit le Chef. Le grand Chancelier déclara dans le Conſeil, que l'on étoit reſolu de ſe prévaloir de la bonne diſpoſition, où étoit tout le Peuple, d'abbaiſſer la fierté des Hollandois; ajoutant que l'article du Traité, qui concernoit les Indes, étoit onereux à la Nation. Il ne fut donc pas poſſible d'empêcher la Guerre, & la Republique fut obligée de s'y preparer, puis que le Roi d'Angleterre fut inflexible. On envoya ordre à Ruyter de ne garder plus de meſures à l'égard des Anglois, & de ne point abandonner la Guinée. On preſſa le Roi de Portugal, dont la flotte avoit apporté de grandes richeſſes à Lisbonne, de payer la ſomme ſtipulée par le Traité ſur l'affaire du Breſil. Mais ce Prince s'excuſa ſur les beſoins preſſans de la Couronne, & remit ce payement à une autre fois. Les Etats envoyerent un Ambaſſadeur à Coppenhaguen pour renouveller l'alliance, que l'on avoit avec le Dannemarc, & en même temps l'Ambaſſadeur, qui étoit en France demanda le ſecours promis par le Traité, à moins que le Roi n'aſſoupît cette Guerre par ſa mediation.

Cependant les Etats firent auſſi leurs préparatifs pour n'être pas pris au dépourvû. Ils firent équipper cent cinquante vaiſſeaux dans les divers Ports du Païs, & augmenterent le nombre des Officiers de Marine. On donna aux quatre Viç-Amiraux de la Meuſe, d'Amſterdam, de Nord-Hollande, & de Zelande le titre, & la Commiſſion de Lieutenans Amiraux. On donna celui de Vice-

Vice-Amiraux à ceux qui avoient servi de Contre-Amiraux, & leurs emplois furent donnez à des Chefs d'Escadres ou à des Capitaines de reputation. Le Baron d'Obdam fut confirmé Lieutenant Amiral General par les Etats. La France envoya trois Ambassadeurs en Angleterre, pour tâcher de pacifier tous les differens des deux Nations, & de prévenir la Guerre. On entama des conferences pour cela. Mais dés que l'on eût assoupi le trouble excité par quelques fanatiques, lesquels s'étoient soulevez contre le Gouvernement, la grande flotte se mit en Mer, sans se mettre en peine de ce qui se négotioit entre les Ambassadeurs. Elle étoit de cent & huit voiles, commandée par le Duc d'Jorck frere du Roi. Ce Prince vint toucher le Port du Texel pour empêcher la flotte, qui s'y assembloit, de se joindre à celle de Zelande. Cependant par ce qu'il consumoit ses vivres inutilement, il se vit enfin obligé de relâcher à Harwich, & se contenta de faire croiser des fregattes pour avoir des nouvelles de l'ennemi. Son depart du Texel donna le moyen à la flotte de Flessingue & à celles de la Meuse de joindre les 90. Vaisseaux, que le Baron d'Obdam avoit assemblez au Texel. Tous ces Vaisseaux étant joints étoient au nombre de six vingts, sans y compter les brulots & les Yachts d'avis. 1665.

Le Baron d'Obdam avoit sous lui des Lieutenans Amiraux distinguez par leur merite, Cortenaer Vice-Amiral de la Meuse, Evertzen Vice-Amiral de Zelande, qui étoit monté par degrez à cet emploi, & Corneille Tromp, qui

1665. qui commandoit l'Eſcadre d'Amſterdam en l'abſence de Ruiter. On convint, qu'au cas que le Lieutenant Amiral General vint à perir dans le combat, Cortenaer prendroit ſa places & après lui Evertzen. Cependant les conferences continuoient à Londre entre les Ambaſſadeurs. Le Penſionnaire de Witt croyoit, qu'il s'y tramoit quelque choſe ſecretement contre la Republique. Cette Guerre d'ailleurs avoit un peu diminué ſon credit, & les Partiſans de la maiſon d'Orange commençoient à lever la tête. Il crut donc, qu'il devoit engager un combat, eſperant de rétablir ſon credit, ſi l'on gagnoit la victoire. Que ſi l'on venoit à perdre la bataille, la France ſeroit obligée à ſecourir les Etats conformément au Traité fait avec elle.

Le Baron d'Obdam eut donc ordre d'aller attaquer les ennemis par tout où il les trouveroit. Sa flotte avoit à bord les meilleurs Soldats des Garniſons, & on ne doutoit point du ſuccès, parce que l'on étoit plus fort que les Anglois en nombre de Vaiſſeaux. Le vent fut ſi favorable, que l'on trouva les ennemis à dix ou douze mille de Colcheſter. Mais le vent ayant changé la nuit de l'11. au 12. de Juin, Obdam fut obligé de relâcher vers la Meuſe. Il avertit les Etats, que les Anglois avoient le vent ſur lui. Cependant il reçut un nouvel ordre de combattre. Il aſſembla le Conſeil de Guerre, où tous les Officiers furent d'avis d'attendre un vent favorable. Il fut donc obligé de montrer ſon ordre, & declara, qu'encore qu'il fût de même

me ſentiment qu'eux, cependant il étoit obli- 1665.
gé d'obeïr, au hazard de perir dans un combat ſi deſavantageux, puis que l'on vouloit abſolument qu'il en vint à une bataille. Il fit lever les Ancres à la pointe du jour du 13. de Juin, & rencontra les ennemis une heure après. Leur flotte étoit diviſée en trois eſcadres, la premiere commandée par le Duc d'Yorck, la ſeconde par le Prince Robert Palatin, & la troiſiéme par le Comte de Sandwich. Le combat commença à quatre heures du matin aſſez près de la Côte de Suffolck. Le Duc, & le Baron d'Obdam s'attaquerent avec beaucoup de furie, & ce dernier avoit reſolu de mettre le feu à ſes poudres, dès qu'il auroit pû joindre l'Amiral Anglois. Quatre bons Vaiſſeaux Hollandois l'accompagnoient pour l'execution de ce deſſein, & avoient fort endommagé ce vaiſſeau, ſur lequel ils avoient tué plus de cent hommes avec le Comte de Falmouth. Ils avoient déja coulé trois de ſes barques à fonds, & le ſerroient de près, lors que Lawſon ſon Vice-Amiral, & le Capitaine Smith, qui commandoit une fregate Angloiſe vinrent le dégager. Pluſieurs vaiſſeaux favoriſez du vent le couvrirent, & canonnerent Obdam de ſi près, qu'un boullet mit le feu à ſes poudres, & le fit ſauter en l'air. Trois des vaiſſeaux qui l'accompagnoient, s'étant embarraſſez par les vergues, un brulot Anglois s'attacha à l'un d'entr'eux, & les fit ſauter tout d'un coup.

Cortenaer arbora le Pavillon Amiral après la perte du Baron d'Obdam, & ſe battit avec

une

1665. une valeur incroyable contre le Prince Robert. Mais il fut ſecondé fort foiblement par pluſieurs Capitaines de ſon Eſcadre. Il fut tué ſur le tillac, & ſon fils quelques momens après lui. Il avoit tres-bien ſoutenu le combat depuis la mort de ſon Pere. Le Lieutenant du Vaiſſeau, frappé de ces deux morts oublia d'ôter le Pavillon Amiral, & laiſſa emporter ſon Vaiſſeau par les vents vers la Zélande. Pluſieurs Vaiſſeaux Hollandois trompez par ce pavillon ſuivirent ce Vaiſſeau, croyant ſuivre leur Amiral. L'Eſcadre de la Meuſe ſe retira auſſi en partie, & ſon Vice-Amiral fit mal ſon devoir dans cette occaſion. Il n'y avoit plus que Tromp, qui dans le deſordre de la flotte rallia douze vaiſſeaux de ſon Eſcadre, avec leſquels il fit une tres belle retraite. Les Anglois ne profiterent pas beaucoup du deſordre où ſe trouvoit la flotte Hollandoiſe. Ils ſe contenterent d'envoyer des fregates ſous le Prince Robert, pour ſe mettre à l'entrée du Texel. Mais Tromp y arriva vers le ſoir du dimanche 14. avec ſoixante Vaiſſeaux, qui n'avoient pas ſouffert un ſeul coup de Canon. Il attendit la Marée pendant ſix heures, & il paſſa enfin, ſans que le Prince Robert pût l'en empêcher.

Les Hollandois perdirent dix neuf Vaiſſeaux, avec près de ſix mille hommes, pendant les deux jours du combat. Les Anglois n'en perdirent que quatre avec quinze cens hommes, parmi leſquels il ſe trouva des Officiers, & des perſonnes de qualité, entr'autres une femme qui avoit ſervi en qualité d'Officier ſans être connuë. Cette bataille fut

fut donnée avec beaucoup de confusion de part & d'autre, & quoi que les Anglois en eussent l'honneur, il est certain qu'ils ne le meriterent pas beaucoup. Ils ne sçurent pas profiter de l'avantage que le vent leur avoit procuré, & l'on peut dire que les Etats donnerent leurs ordres pour le combat avec trop de précipitation. Aussi le Baron d'Obdam n'engagea l'affaire que par pure obeïssance, se voyant forcé à combattre contre le vent autant que contre les ennemis. Quoi qu'il en soit il mourut au lit d'honneur, comblé de gloire par les fideles services qu'il avoit rendus en diverses occasions à sa Patrie. Il mourut avec lui un grand nombre de volontaires des principales familles du Païs, qui s'étoient fait un plaisir de combattre sous ses ordres. Et par là ses funerailles ne furent que trop tristes, par la part que tant de gens prirent dans sa mort. 1665.

Ruiter fut fait Lieutenant Amiral General à sa place. Ses grands services le rendoient digne de cet emploi. On lui depêcha un exprès pour le faire revenir de Guinée. Il se rendit promptement aux ordres de ses Maîtres. Il ramena avec lui 32. prises, qu'il avoit faits sur les ennemis avec beaucoup d'or, d'yvoire, & de succre. Après avoir prêté le serment de fidelité pour la charge dont on l'avoit honoré, il monta sur le vaisseau Amiral de Hollande. Tromp en eut du chagrin par ce qu'il avoit prétendu, que cette commission, qui avoit été exercée par son Pere, devoit lui être donnée. La grande estime, que l'on avoit pour ce nouveau Lieutenant Ami-

1665. Amiral General, fit que le flotte fût prête à mettre en mer ſix ou ſept ſemaines après le premier combat. Elle étoit de 93. Vaiſſeaux bien équippez, armée de 4332. pieces de Canon, & montée de dix neuf mille ſix cens trente trois hommes. Les Etats y mirent trois Députez, le Penſionnaire de Witt, le Sr. Huygens, & le ſieur Jean Boreel pour Commiſſaires de l'Armée Navale. Ruiter avoit ordre d'aller au devant des Vaiſſeaux des Indes Orientales, qui avoient pris le grand tour d'Irlande. Mais les vents ne lui permettoient pas de ſortir du Texel. Tous les Matelots, & ceux qui étoient experts dans la Marine, le ſoutenoient ainſi. Le Penſionnaire qui étoit fort verſé dans les Mathematiques, trouva, que de trente deux Rhombs de vent, il y en avoit vingt huit, dont on pouvoit ſe ſervir. Après donc que l'on eût ſondé tous les endroits par où l'on pouvoit ſortir, on trouva, qu'il y avoit plus d'eau qu'il n'en falloit. Ainſi la flotte ſortit ſans peine. Etant arrivée à quelques lieües près de Berghen en Norwegue, on apprit, que dix Vaiſſeaux venant de Batavia avoient relâché dans le Port de cette Ville, & qu'ils y avoient été attaquez par quatorze Vaiſſeaux Anglois vers le 16. d'Août. Mais on apprit en même temps, que ces Vaiſſeaux s'étoient extrémement bien défendus contre l'Ennemi, & que le Gouverneur Danois de cette Place avoit fait un ſi grand feu du Chateau ſur les Anglois, qu'il les avoit enfin obligez de ſe retirer, après y avoir perdu deux Vaiſſeaux, & plus de ſix cens hommes. Les

Com-

Commissaires des Etats envoyerent faire des remercimens à ce Gouverneur du secours qu'il avoit donné à leur flotte. 1665.

Ils donnerent ensuite leurs ordres pour l'escorte de ces Vaisseaux. Mais une tempête les ayant dispersez, les Anglois en prirent quelques uns. La même tempête maltraita la flotte de Ruiter, qui fut obligée de retourner en Hollande sans avoir rien fait. Cela donna lieu à plusieurs discours semez parmi le Peuple contre le Gouvernement, par ceux qui étoient affectionnez à la Maison d'Orange. Mais l'on appaisa adroitement tous ces bruits, & l'on punit quelques Matelots, dont l'insolence avoit été poussée trop loin. Au reste les Etats pour témoigner à Ruiter, combien ils étoient satisfaits de ses services, lui donnerent la charge de Président de toutes leurs Amirautez.

Le Roi d'Angleterre, qui cherchoit tous les moyens possibles d'embarrasser les Provinces Unies, leur suscita l'Evêque de Munster, qui étoit toûjours en chagrin, de ce qui s'étoit passé dans l'affaire de Borkloo & d'Eydeler. Dès qu'il eut fait son Traité avec Charles II. il leva des Troupes, qui donnerent de l'ombrage à ses voisins. Les Etats avertis des grands préparatifs qu'il faisoit, leverent aussi de leur côté sept ou huit mille hommes pour s'opposer à ce Prélat, s'il entreprenoit de les attaquer. Ils demanderent des Troupes aux Princes de Lunebourg pour remplacer les Soldats qu'ils avoient mis sur leurs Vaisseaux. Ils demanderent aussi à la France le secours qu'elle étoit obligée de

leur

1665. leur fournir par le Traité fait avec elle, au cas qu'ils entraſſent en Guerre. La France promit de leur fournir ce qu'elle avoit promis. Tout d'un coup l'Evêque écrivit par un Trompette aux Etats Generaux, pour leur demander la reparation des dommages, qu'ils lui avoient cauſez dans la derniere Guerre qu'ils lui avoient faite il y avoit deux ans, ſans en avoir aucun legitime ſujet. Il leur reprocha l'injuſtice qu'ils lui avoient faite à l'égard de Borkloo, de même que dans l'affaire d'Eydeler, & les ſomma de le ſatisfaire ſur ces deux Places, faute dequoi faire il marcheroit contr'eux à la tête de ſon Armée.

1666. Les Etats étoient occupez à répondre à cette Lettre, lors qu'ils apprirent que cet Evêque étoit entré dans l'Over-Iſſel, où il prit d'abord Enſchede, Oldenzeel, Otmarſen, Almeloo, & Dippenheym. Cela donna une ſi grande épouvante à la Garniſon de Borkloo, que la plus part des ſoldats ſe ſauverent. Il n'y reſta que cent hommes ſous le commandement d'un Enſeigne, qui tint bon dans le Château. Ils ſe defendirent ſi bien, qu'ils obligerent l'ennemi de ſe retirer. Mais quelques jours après étant preſſez par les reproches de l'Evêque, ils retournerent à ce Chateau, & l'attaquerent ſi vivement, que la Garniſon fut obligée de capituler. Cela fournit le moyen à ce Prelat de ſe rendre maître de pluſieurs Places, & en particulier de celles qui ſont ſur l'Iſſel. L'Entrepriſe de l'Eveque de Munſter fit d'autant plus de peine aux Etats, qu'ils étoient aſſez occupez de la

Guerre

Guerre d'Angleterre. Les Ducs de Lune- 1666.
bourg leur vendirent des Troupes fort cherement, & vouloient les obliger d'ailleurs de reſtituer à l'Electeur de Brandebourg les Villes qu'ils occupoient dans ſa Duché de Cleves. Mais dans le temps que cette affaire leur cauſoit le plus d'embarras, la France leur envoya ſix mille hommes de pied & deux mille chevaux, ſous la conduite du Sr. de Pradel Lieutenant General.

Pendant tout cela l'Armée de Munſter entra dans le Païs de Groningue, & s'empara d'une petite Place nommée Kloſter-Appel. Les habitans du Païs ayant un peu repris leurs eſprits s'attrouperent, & tomberent inopinément ſur un Corps de quinze ou ſeize cens Munſteriens, qui venoient de piller pluſieurs villages. Ils prirent près de mille priſonniers, battirent & diſſiperent le reſte, & les chaſſerent de Kloſter-Appel, en quoi ils ne perdirent que douze ou quinze hommes. L'Evêque fit avancer cinq mille hommes par le Païs de Drente, dans le deſſein de ſurprendre Groningue; Mais ils furent découverts dans leur marche, & arrêtez au paſſage de Punter-Brugg, qu'on leur diſputa vigoureuſement. Ils furent donc obligez de prendre une autre route, eſperant qu'elle leur ſeroit plus favorable, pour ſe rendre auprès de cette Ville-là. Mais ils furent avertis, que le Prince Maurice de Naſſau General des Troupes des Etats marchoit à eux, accompagné entr'autres de quelque détachement François. Les gens ſe retirerent donc en diligence, & ſe joignirent à l'Armée de l'Evêque

1666. ques qui étoit au delà de l'Iſſel. Maurice reprit Lochem en quatre jours de ſiege. Le Sr. de Pradelle voyant les choſes de près avertit la Cour de France des violences que l'Evêque exerçoit de toutes parts. Le Roi le fit menacer de ſon indignation, s'il ne s'accommodoit avec les Provinces Unies. Il lui reprocha même ſon manque de parole, puis qu'il avoit promis de ne les point attaquer ſans l'en avoir averti auparavant.

L'Evêque apprehendant les menaces de la France, & mal ſatisfait d'ailleurs, de ce que la Diete de l'Empire refuſoit de le ſecourir, entra en negotiation avec les Etats. Il accepta la médiation de l'Electeur de Brandebourg, lequel avoit fait un Traité d'Alliance avec les Etats dès le mois de fevrier de cette année. La Paix ſe fit enfin, & l'Eveque renonça à ſes prétenſions ſur Borkloo, & ſur Eydeler. Il retira ſes Troupes dans ſes Etats, rendit les Places qu'il avoit priſes, renvoya les Priſonniers, ceſſa de tirer des contributions, & promit de licentier ſes Troupes. Il s'engagea même de ne faire jamais la Guerre directement ni indirectement aux Provinces Unies. Promeſſe, qu'il ne tint pas long-temps, puis qu'il rentra en Guerre contr'elles l'an 1672.

Les Eſpagnols s'aviſerent auſſi dans cette année d'attaquer les Etats & de leur cauſer de la peine, parmi toutes les affaires qu'ils avoient d'ailleurs. Ils firent des courſes dans la Gueldre, dans la Mairie de Boiſle-Duc, du côté de Breda, & dans le Païs d'Outre Meuſe, & tâcherent même de ſe ſaiſir de

plusieurs

plusieurs Villes, qui appartenoient aux Provinces Unies. Castel Rodrigue Gouverneur des Païs-bas Espagnols fit débarquer des Troupes Angloises à Nieuport & à Ostende, pour leur faire la Guerre au nom du Roi d'Angleterre, mais on prevint tous ces desseins des Espagnols, & tous leurs mouvemens aboutirent à quelques courses, qui se firent du côté de Breda, & du Chateau de Woü, où l'on commit des hostilitez cruelles & brutales. Tout cela se faisoit sous le prétexte ordinaire aux Catholiques Romains d'extirper l'heresie. Les pauvres Papistes du Brabant ne furent pas plus épargnez que les prétendus heretiques. On faisoit passer alors l'Eveque de Munster pour un homme que Dieu avoit suscité pour la destruction des Réformez, & Charle II. Roi d'Angleterre, qui étoit regardé comme ennemi de la Religion Romaine, étoit regardé en même temps comme le defenseur de cette Religion, par ce qu'il étoit en Guerre avec les Provinces Unies. Etrange effet du préjugé, dont on prévient des peuples pour les engager à des entrepriſes injustes, & pleines de perfidie! C'est ainsi que les Catholiques Romains ont accoutumé de faire servir la Religion de prétexte à toutes leurs entrepriſes les plus criminelles, aux dépens des devoirs les plus sacrez du Christianisme. 1666.

Les Etats touchez du malheur de leurs sujets, & fatiguez de toutes ces violences, firent faire de grandes plaintes à Madrid contre Castel Rodrigue, & menacerent le Conseil de porter la Guerre dans les Païs-Bas, si

1666. l'on ne reparoit promtement tous ces outrages. Ils parlerent rudement à Caſtel Rodrigue lui même ſur toutes ces affaires. La Cour de Madrid, qui avoit aſſez d'embarras ſous la minorité de Charles II. Roi d'Eſpagne par la mort de Philippe IV. ſon Pere, obligea le Gouverneur des Pais-Bas de reparer le dommage de ces courſes, & fit aſſurer les Etats du deſir qu'elle avoit de vivre en bonne intelligence avec la Republique, & d'obſerver de bonne foi les Traitez de Paix & d'Alliance. Tous ces differens étrangers étant terminez de cette maniere, les Etats s'occuperent uniquement à la Guerre qu'ils avoient avec les Anglois, & ſe mirent en état de la ſoutenir avec vigueur pour la finir à leur avantage.

La France mal ſatisfaite alors du Roi & du Parlement d'Angleterre rappella les Ambaſſadeurs qu'elle avoit à Londre, & ayant fait une Ligue avec les Etats entra dans leur Guerre. On donna ordre au Duc de Beaufort Amiral de mettre la flotte en état d'agir contre les Anglois, qui avoient remis ſoixante & dixhuit Vaiſſeaux en Mer, accompagnez de fregates & de brulots, tout cela bien équippez. Ils y avoient ſeize mille Soldats, ſept mille matelots, & près de cinq mille pieces de Canon. Cette flotte avoit le Duc d'Albemarle pour Amiral. Les Etats compoſerent la leur de ſoixante & onze Vaiſſeaux de lignes, douze fregates, treize brulots, & huit yachts, montez de plus de quatre mille cinq cens pieces de Canon, de plus de vingt mille Soldats, ou matelots, partagez

gez en trois eſcadres. Ruiter Lieutenant Amiral General commandoit l'Eſcadre de la Meuſe. Celle de Zelande & de Friſe étoit ſous la conduite d'Evertzen, & celle d'Amſterdam & de Nord-Hollande ſous les ordres de Corneille Tromp. Ils allerent mouiller entre Dunquerque & Nieuport, l'avant-garde ſous Evertzen, & l'Arriere-Garde, ſous Tromp, & ſe tenant au corps les vents contraires l'empêcherent d'executer ſon deſſein. 1666.

Les Anglois, qui ſouhaitoient de combattre, vinrent en vuë de la flotte Hollandoiſe à la faveur du vent l'11. de Juin. La bataille commença en même temps, & le premier choq fut extrêmement violent. Mais le vent devint ſi fort, que les Anglois ne purent ſe ſervir de leur mouſqueterie. Ruiter ſe prévalut de l'occaſion pour l'avantage de ſa flotte. Cependant de Canon avoit cauſé bien du dommage à ſes Vaiſſeaux. Ceux de Tromp & de Van Nées furent mis hors de ſervice après deux heures de combat. Celui du Capitaine Trelon ſauta en l'air, & Ruiter même ayant perdu ſa grande Vergue fut obligé d'en prendre un autre. Il ſe gouverna neantmoins avec tant de prudence & de valeur dans cette occaſion, qu'il tira Tromp de l'embarras où il étoit, & rétablit le combat à l'avantage de ſon parti. Il coula à fonds deux Vaiſſeaux ennemis, & en brûla trois autres. Il mit un grand deſordre dans la flotte Angloiſe, & ſans la mort d'Evertzen, qui fut tué ſur la fin de cette journée, tout auroit été à ſouhait pour les Hollandois. Le len-

1666. demain on recommença le combat avec autant de fureur que le jour precedent. Une bonace, qui ſurvint tout d'un coup, arrêta les deux flottes. Mais le vent s'étant levé ſubitement les deux partis recommencerent leur combat. Tromp fut encore obligé de changer de Vaiſſeau. Cependant il pouſſa l'Ennemi avec tant de furie, que Ruïter fut obligé de ſacrifier beaucoup de monde pour le tirer de danger. La perte des Anglois fut grande dans cette occaſion. Huit de leurs Vaiſſeaux capitaux, & entr'autres le Royal Prince, de même que le Contr-Amiral du Pavillon blanc perirent, & coulerent à fonds. Ce dernier engloutit quatre cens hommes d'équipages qui reſtoient ſur ſon bord. On leur prit ſix Vaiſſeaux, & l'Amiral du Pavillon blanc nommé George Aiskue fut fait priſonnier ſur le Royal Charles. Mais ce Vaiſſeau étant échoüé ſur un banc de ſable, Ruïter le fit brûler.

Le Duc d'Albemarle ſe ſervit de la nuit pour ſe retirer avec le debris de ſa flotte. Il fut pourſuivi tout le jour ſuivant par Ruïter. Sur le ſoir le Prince Robert lui amena vingt cinq Vaiſſeaux de renfort, & cela le mit en état de recommencer le combat le 14. Mais il y fut battu, pour la ſeconde fois, & perdit encore quatre Vaiſſeaux. Cela mit le deſordre dans ſa flotte, qui ſe retira à la faveur d'un grand brouïllard. Les Anglois combattirent avec beaucoup de valeur, & de bonne conduite. Mais Ruïter les vainquit par ſa grande habileté, & par ſon courage. Il perit dans ces combats vingt trois grands bâti-

bâtimens, plusieurs petits, & six mille hommes du côté des Anglois. Le Vice-Amiral Barklai, & le Chevalier Minnes y furent tuez. On fit deux mille cinq cens prisonniers sur eux, & Ruiter ne perdit que six Vaisseaux, & environ trois mille Soldats ou Matelots. Evertzen, van der Hulst, Stakowers, & quelques autres Officiers y moururent. On ne laissa pas de faire des feux de joye à Londres, comme si l'on eut remporté l'honneur de ce combat. Tout l'honneur & tout l'avantage en fut du côté de Ruiter. 1666.

On répara les deux flottes avec tant de diligence, qu'elles furent en état de combattre au commencement d'Août. Celle des Hollandois étoit de quatre vingt & huit Vaisseaux de ligne, outre les petits bâtimens. Elle s'étoit renduë vers la Tamise au commencement de Juillet, dans le dessein d'empêcher la jonction des Anglois, dont les Vaisseaux étoient en divers Ports. Mais on ne pût point y reüssir. On commença le combat le 4. d'Août, qui fut plus furieux que les precedens. Ils y perit bien du monde de part & d'autre. Le Vice-Amiral Anglois fut brulé avec la plus part de son équipage. Evertzen nouvellement Amiral de Zélande qui commandoit l'Avantgarde Hollandoise, fut tué, & son Escadre mise en déroute. Ruiter soutint tout l'effort des Anglois, qui vinrent fondre impetueusement sur lui, Tromp commandoit l'arrieregarde. Mais il combattit en avanturier plutôt qu'en Capitaine. Il s'attacha à diviser l'Escadre bleüe commandée par Smith du reste de la flotte

1666. Angloiſe. Cela penſa faire perir toute l'Armée Hollandoiſe. Ruiter combattit avec ſa ſeule Eſcadre, & recommença même le lendemain. Il donna des preuves d'un courage & d'une experience incroyable dans cette occaſion. Les Anglois l'attaquerent avec furie, eſperant de ruïner par là toutes les forces de la Hollande. Trois bons Vaiſſeaux vinrent couvrir leur Amiral, & combattirent avec tant de ſuccès, qu'ils rendirent inutiles tous les efforts des Anglois. Les choſes furent tellement balancées, qu'ils y perdirent trois de leurs Vaiſſeaux ſans en pouvoir faire perdre plus de deux à Ruïter. Ce grand Homme fit ſa retraite malgré eux, & ſe rendit à Fleſſingue avec ſon Eſcadre. Jamais on n'avoit ouï parler d'une ſi belle retraite.

Les Anglois ne pouvant plus combattre Ruïter allerent après Tromp, & le joignirent près de Harwich. Ils ne tirerent pas un ſeul coup de Canon contre lui, comme s'ils euſſent eu deſſein de marquer qu'ils s'entendoient avec ce Vice-Amiral. Ruïter fit de grandes plaintes contre lui, l'accuſa hautement de n'avoir pas voulu ſuivre ſes ordres, & d'avoir empêché le ſuccès de la bataille, en ſéparant ſon Eſcadre du reſte de la flotte, pour aller après un ennemi qui ne fuyoit que pour affoiblir l'Armée Hollandoiſe. Tromp fut caſſé & mis en arrêt. Son emploi fut donné au Vice-Amiral van Ghent. Le Roi de France voulant reconnoître le merite de Ruïter, qui s'étoit extrémement ſignalé dans cette Guerre le fit Chevalier de l'Ordre de St. Michel & lui donna une chaîne d'or avec ſon portrait enrichi de diamans. Les

Les Etats détacherent six gros vaisseaux de leur flotte pour aller joindre celle de France, forte de trente six gros Navires, qui avoient dix mille Soldats, ou matelots à bord. On avoit formé le dessein de ruïner le commerce des Anglois sur la Mediterranée. Mais la Reine douairiere d'Angleterre, qui faisoit son séjour à Paris, fit tant par ses remontrances envers le Roi Charles II. son fils, & envers le Roi de France son Neveu, qu'elle les disposa à la Paix. Hol se rendit à Paris de la part de Charles, & Lionne Commissaire de la France, & van Beuningen pour les Etats entrerent en conference pour cela. L'envoyé des Etats fit tant de difficultez, par ce qu'il vouloit terminer tous les differens, qui avoient donné lieu à cette Guerre, que l'on ne pût point convenir du Traité pour cette fois. Ainsi la Guerre se continua, & l'on entreprit de la faire plus vivement que jamais. Le Duc de Beaufort eut ordre de joindre sa flotte avec celle des Etats, qui étoit devant Dunquerque. Mais les François publierent que les vents furent toujours contraires à cette jonction. Il fallut donc la remettre à l'année suivante. Les vents qui s'opposoient à la flotte Françoise, empêcherent Ruyter de retourner avec la sienne en Hollande. Les Anglois le rencontrerent donc dans la Manche. Ruyter les ayant découverts fit arborer le Pavillon rouge pour donner le signal du combat à ses vaisseaux. Mais la flotte Angloise se retira tout d'un coup avec précipitation. Elle perdit un vaisseau de cinquante piéces de Canon, qui fut conduit à Bologne. 1666.

1666. Cette flotte s'étant remiſe en Mer on en détacha vingt vaiſſeaux ſous la conduite de Holmes, pour aller faire une deſcente au Vlie, Ile qui eſt au deſſus du Texel. Holmes y brûla deux Fregates, qui devoient eſcorter les vaiſſeaux marchands, qui ſe préparoient pour la Moſcovie. Cela lui fit naître le deſſein de brûler une centaine de navires marchands, qui étoient dans ce Port. Il en brûla en effet quelques uns. Mais une groſſe pluye qui ſurvint l'empêcha de détruire le reſte, qui ſe ſervit de ce gros temps pour ſe mettre à couvert. Il fit une deſcente dans l'Ile de Schelling, où il eſperoit de réüſſir, à la faveur d'une trahiſon, que quelques perſonnes mal contentes du Gouvernement avoient ménagée. Mais il arriva trop tard, & fut obligé de ſe retirer, après avoir ſeulement brûlé quelques maiſons. Un nommé Heemskerk étoit Autheur en partie de cette trahiſon. Il avoit le commandement de quelques vaiſſeaux. Chagrin d'apprendre que le coup avoit manqué, il ſe jetta tout à fait dans la revolte. Il entra dans Flodorp, où il brûla cent vaiſſeaux marchands, & pluſieurs Navires de Guerre. Il ruïna tout ce qu'il pût de Maiſons, & fit égorger tous les habitans que l'on pût attraper. Les Etats envoyerent en diligence une Eſcadre contre ce rebelle. On l'atteignit à l'Embouchure de l'Elbe près de Hambourg. Il accepta fierement le combat. Mais ſon vaiſſeau avec un autre fut brûlé. On en prit trois autres, & le ſurplus ſe ſauva par la fuite.

Cette conjuration ne fut pas éteinte par la mort

mort de Heemskerk, & par la déroute de 1666.
ſes complices. Les Etats furent donc obligez d'en rechercher les Autheurs. Le Sr. de Buat Gentilhomme François ſe trouva enveloppé dans cette affaire, & étant convaincu d'avoir eu part à cette conſpiration il perdit la tête à la Haye vers la fin du mois d'Octobre. Kievit & Horſt ſe ſauverent en Angleterre pour éviter le châtiment qu'ils meritoient. Deux autres hommes ſçavoir Rew, & Meeſſen coupables de diverſes ſeditions ſe retirerent auſſi de bonne heure, de peur d'être punis. Un Medecin qui étoit chargé d'être entré dans tous ces complots, fut épargné. Mais on le condamna à une priſon perpetuelle pour toute peine.

L'Electeur de Brandebourg, & le Prince Palatin Duc de Neubourg terminerent cette année, par la mediation de la France, les differens qui étoient entr'eux pour la ſucceſſion de Cleves & de Juliers. L'Electeur eut pour ſa part le Duché de Cleves, & les Comtez de Marck, & de Ravensberg. Le Duc de Neubourg eut le Duché de Juliers, & celui de Berg avec une partie du Comté de Raveſteyn. Les Etats retinrent les villes de Wezel, Orſoy, Rees, & Emerick avec Gennep, & quelques petites Places du Duché de Cleves, dont le domaine appartenoit à l'Electeur. La ville de Raveſteyn, qui étoit du partage du Duc de Neubourg, demeura auſſi entre leurs mains.

Pendant que la Guerre ſe faiſoit en Euro- 1667.
pe entre l'Angleterre & les Provinces-Unies, elle ſe faiſoit auſſi par ordre du Roi Charles

1667. dans l'Amerique, où il avoit envoyé des Troupes. Mais les François maltraiterent les Anglois en plusieurs occasions, & les chasserent mêmes des Iles de St. Christofle, & de Niéves. Les Etats de Zélande envoyerent trois vaisseaux avec quelques autres petits bâtimens en ces quartiers-là. Cette flotte partit de Flessingue à la fin de Janvier avec double équipage, & trois cens Soldats choisis. Krynssen, qui commandoit ces vaisseaux, entrant dans la Riviere de Surinam fit prendre Pavillon Anglois, pour s'approcher du Fort de Paramerbo avec facilité. Les Anglois le reconnurent cependant pour ennemi, & firent tirer sur sa flotte. Mais il répondit par la bordée de tous ses vaisseaux après avoir arboré Pavillon Hollandois. Il fit mettre ses Troupes à terre, & attaqua vigoureusement le Fort, qui étoit mal fortifié du côté de la terre. Les Anglois dispersés dans leurs habitations ne purent venir au secours, par ce qu'ils ne pouvoient se rendre dans le Fort que par eau, & que les vaisseaux Zélandois les en empêchoient. Le fort fut donc obligé de capituler, & de se rendre par une composition, qui fut faite pour tous les habitans de Surinam, auxquels il fut permis de demeurer en prêtant le serment de fidelité aux Etats de Zélande. Les Effets des Anglois absens, de même que ceux du Gouverneur dernier mort furent confisquez au profit des victorieux. Tous les Soldats, & ceux qui n'avoient point d'habitation demeurerent prisonniers de Guerre, & tous les autres Anglois furent obligez de remettre leurs

Ar-

Armes dans le Fort. Cela étant fait Krynſſen fit charger tout le butin ſur une Flutte. On embarqua les priſonniers pour les envoyer dans un autre Ile, pour y travailler pendant un mois aux fortificarions du Fort que l'on y avoit bâti. Après qu'il fut achevé, & qu'il y eut mis une Garniſon de ſix vingts hommes, Krynſſen ſe rendit dans les Iles. 1667.

Il ſe joignit au Sr. de la Barre, qui étoit Gouverneur de la Cayenne pour les François, & marcha ainſi avec lui contre les Anglois. Il eut part au combat, qui ſe donna entre les François & les Anglois près de l'Ile de Niéves, & fut cauſe par ſa bonne conduite, que les Anglois furent obligez d'aller échoüer ſur leurs côtes. Ce fut auſſi par ſon moyen que l'on jetta des vivres dans St. Chriſtofle. Ayant quitté les François quelques jours après il entreprit de ſe jetter dans la nouvelle Angleterre pour y faire des conquêtes. Pendant cela les Anglois, qui avoient reçû du ſecours, entreprirent de ſe ſaiſir de Surinam, & de ſurprendre en paſſant la Cayenne, pour ſe vanger tout d'un coup des deux Nations, avec leſquelles ils étoient en guerre. Ils ſe rendirent maîtres de la Cayenne par le moyen d'un Traître Hollandois, qui connoiſſoit parfaitement toutes ces Mers. Mais la Paix de Breda arrêta tout à fait le deſſein que l'on avoit formé contre Surinam, & rétablit le calme dans ces quartiers là comme en Europe.

Enfin après pluſieurs rudes combats donnez entre les deux Partis, on ſe laſſa reciproquement de la Guerre, qui ne ſervoit qu'à

1667. ruïner les forces des deux plus grandes Puiſſances de l'Europe ſur Mer. Les Etats crurent donc qu'il étoit du bien public de faire les premieres démarches pour la Paix. Dans cette vuë ils renvoyerent le Corps du Vice-Amiral Barklay, qu'ils avoient fait embaumer, & écrivirent une lettre fort honnête au Roi d'Angleterre. Ce Prince répondit favorablement aux propoſitions de Paix, & quoi que le Parlement ne fut pas de ſon avis, il ſe reſolut neantmoins d'entrer en Traité avec eux. Cependant cette affaire ſouffrit quelque retardement, par ce que l'on crut en Angleterre, que l'on pourroit faire un accommodement particulier avec la France. Mais les liaiſons de cette Couronne avec les Provinces-Unies étoient ſi fortes que la France ne put ſe détacher du parti. On convint donc en commun de s'aſſembler à Breda pour traiter par la Mediation de la Suéde. Hol & Couwentry s'y rendirent de la part du Roi Charles : Beverning, Aubert, Jongſtal, & Ripperda pour les Etats : le Comte d'Eſtrades, & Mr. Courtin pour la France. Flemming & Cojet Envoyez de la Suéde firent l'ouverture des Conferences le 14. de May comme Mediateurs.

Quand on vit à la Haye, que le Traité tiroit en longueur, on crût que les Anglois ne penſoient qu'à amuſer l'Aſſemblée pour gagner du temps. Ils ordonnerent donc à Ruyter de ſe mettre en Mer, & d'aller inſulter les Ports d'Angleterre. Cet Amiral étant arrivé ſur les côtes détacha dix ſept vaiſſeaux legers avec quelques barques, &

des

des brûlots pour entrer dans la Tamiſe ſous 1667.
la conduite du Vice-Amiral de Ghent. On s'avança ſur la Riviere, & l'on monta juſques à Rocheſter. On ſe rendit maître du Fort de Cherneſſe, qui eſt à l'embouchure de la Riviere de Chattam. On fit ſauter ce Fort le lendemain, & l'on enleva, ou brûla tous les préparatifs qui s'y trouverent pour l'équippage des vaiſſeaux, ce qui monta à plus de 400000. florins. Ce bon ſuccès donna lieu au reſte de la flotte de s'approcher davantage. Ruyter vint donc joindre van Ghent, & ils monterent enſemble la Riviere juſques à Chattam & Graveſand. Ils forcerent le paſſage en rompant adroitement les chaines dont l'entrée du lieu étoit fermée. Ils brûlerent ſix gros vaiſſeaux capitaux, prirent le Royal Charles, & une fregate de quarante quatre piéces de Canon, qu'ils emmenerent avec eux. L'expedient de rompre les chaînes de ce paſſage leur fut ſuggeré par le Capitaine Brakel, qui commandoit un vaiſſeau, & qui avoit commis quelque faute, pour laquelle il avoit été mis au Conſeil de Guerre. Mais il obtint ſa grace par le bon ſuccès de ſon entrepriſe. Il fit attacher des manieres de groſſes limes à la quille de ſon vaiſſeau, & ayant mis toutes ſes voiles par un vent frais, il fut pouſſé ſur ces chaînes avec tant d'impetuoſité qu'elles ſe rompirent. Cette expedition heureuſe & hardie, s'il en fut jamais, ne leur couta que quarante ou cinquante hommes, quoique l'on fit un grand feu ſur eux du Canon & de la mouſqueterie.

1667. Cette affaire épouvanta toute l'Angleterre, & obligea le Roi & le Parlement de penſer tout de bon à la Paix. On envoya donc un ordre preſſant aux Ambaſſadeurs, qui étoient à Breda de conclure le Traité commencé, & de relâcher même une partie des pretenſions, ſur leſquelles on avoit debattu juſques-là pour finir la negotiation, par ce que cette inſulte avoit mis la flotte hors d'état de ſe mettre en Mer. Cependant les Anglois ne ſe croyant pas en ſureté à Londre, on enfonça pluſieurs vaiſſeaux dans la Tamiſe pour fermer les avenues à l'ennemi, & l'on mit pluſieurs batteries en état de les empêcher de paſſer juſques à cette ville. Ruyter ayant fait ce mémorable exploit ſe remit en Mer, & croiſa long temps ſur les côtes d'Angleterre pour les tenir en inquiétude. Il prit pendant cela dix piéces de Canon aux Anglois, & leur brûla deux grands vaiſſeaux avec pluſieurs petits bâtimens. Il les batit en trois lieux differens, dans la Baye de Thor, dans celle de Harwich, & dans la Tamiſe même, dans laquelle il donna la chaſſe à l'Amiral Spragh. Tous ces ſuccès de Ruyter forçerent les Anglois de faire la Paix à des conditions honorables, & avantageuſes aux Provinces-Unies. Le Traité en fut ſigné à Breda le dernier de Juillet, & ratifié ſur la fin d'Août. Les Anglois abandonnerent leurs nouvelles conquêtes de l'Afrique & de l'Amerique, & renoncerent au ſalut du Pavillon, auſſi bien qu'à pluſieurs droits qu'ils s'attribuoient ſur les Mers. Les Etats firent faire de grandes réjouiſſances de cette Paix;

&

& firent preſent à Ruyter, à de Witt, & à van Ghent d'une coupe d'or à chacun, ſur laquelle on avoit fait graver la memorable expedition de Chattam. 1667.

Il ne reſtoit plus qu'à terminer la Guerre, qui ſe faiſoit dans les Indes Orientales par la Compagnie contre le Roi, & les Princes de Macaſſar pour avoir la Paix par tout. Le Roi avoit traité avec elle pour le meurtre de quelques Hollandois tuez par ſes ſujets, & pour le pillage de quelques vaiſſeaux échoüez en 1666. Speelman, qui commandoit ſur la côte de Coromandel partit de Batavia avec treize vaiſſeaux, & pluſieurs barques. Il avoit à bord huit cens Soldats, & ſe rendit à Macaſſar pour faire executer le Traité. Dés qu'il fut arrivé, le Roi lui envoya deux Deputez avec mille cinquante ſix Lingots d'or pour ce meurtre, & quatorce cens trente cinq écus, à quoi l'on avoit eſtimé le pillage des vaiſſeaux échoüez. Mais on lui fit ſçavoir en même temps que le Roi ne vouloit faire aucune ſoumiſſion à la Compagnie. Speelman lui déclara la Guerre pour l'y obliger, d'autant plus que l'on avoit été averti, qu'il avoit envoyé une puiſſante flotte vers l'Ile de Bouton. On fit une deſcente dans le Païs, où l'on prit beaucoup de butin, & un grand nombre de priſonniers. On y brûla pluſieurs villages, & on réduiſit en cendre plus de cent vaiſſeaux, ou barques dans les Ports. De là on ſe rendit avec la flotte à Bouton, où l'on arriva le dernier jour de l'année 1666.

Speelman voulant entrer dans la Baye de Bou-

1667. Bouton fut averti, que la ville étoit aſſiegée fort étroitement par l'Armée du Roi de Macaſſar forte dix mille hommes. Il l'attaqua dans ſes retranchemens, & lui fit lever le ſiege, après avoir brûlé toutes leurs munitions. Ce malheur fit deſerter tous les Alliez de ce Prince, de ſorte que ſon Armée fut extrêmement affoiblie. Les principaux Chefs ſe voyans reduits à cette extremité ſe rendirent à Speelman à diſcretion. Il fit deſarmer ces Troupes, & les envoya dans une Ile prochaine, que l'on vouloit peupler. On en fit eſclaves environ quatre cens, & les Soldats auxiliaires ſe rendirent au Roi de Palacca allié de la Compagnie, lequel accompagnoit Speelman dans cette expedition. On rendit au Roi de Bouton trois cens barques, & tout ce que les Macaſſariens lui avoient pris. On joignit les meilleures Tonkes à la flotte, & l'on chargea les armes, les munitions, & les dépoüilles des vaincus avec cent quatre vingt & quinze Drapeaux. Les Chefs furent fait priſonniers.

Speelman ayant ravagé les côtes de Macaſſar pendant quatre mois, ſe remit en Mer avec ſeize vaiſſeaux, ou Yachts, & quatorze chalouppes. Il avoit avec lui les Rois de Palacca, & de Ternate, & revint de Bouton. Il eſſuya une rude tempête qui écarta quelques vaiſſeaux, & le Roi de Palacca. Mais il ſe rendit enfin au lieu où il alloit. Il trouva la côte très bien fortifiée gardée par plus de ſix mille Macaſſariens. Il ne laiſſa pas de faire ſa deſcente, & chaſſa l'ennemi de ſes retranchemens avec aſſez de facilité.

té. Après avoir mis le feu par tout il se rembarqua, & se rendit à Macassar. Il y trouva les ennemis mieux fortifiez que l'année precedente. Il essuya le feu du Fort pendant toute une nuit, & lui tira plus de cent volées de Canon. Le Roi de Bouton lui envoya mille hommes sur cent barques. Palacca, & ses vaisseaux, que la tempête avoit écartez, le rejoignirent. Il se rendit à Clisson l'onziéme d'Août, & attaqua dés lendemain l'ennemi, qui l'attendoit. Il avoit six cens Hollandois, trois cens Indiens, trois mille Soldats de Ternate, & de Bouton, sept mille auxiliaires, huit cens Matelots avec les Troupes de Jonker, & Stryker. Les ennemis avoient bien vingt mille hommes dans leur Armée, & étoient bien resolus à resister vigoureusement aux Hollandois pour secoüer leur joug. 1667.

Speelman ayant fait le plan de son attaque choisit cent hommes bien resolus, & bien armez, & les envoya de nuit sous la conduite de Palacca pour attaquer le Château. L'entrepriſe réüssit par le moyen d'un deserteur qui guida cette Troupe. L'Amiral sut à trois heures du matin, que ce Fort étoit emporté. Il envoya en même temps à Palacca, tout ce qui lui étoit nécessaire pour conserver sa conquête. Les ennemis surpris de cette affaire vinrent sur les lieux pour reprendre la Place. Ils y donnerent cinq assauts, qui furent soutenus, & repoussez avec une extrême vigueur. On jetta tant de bombes, & de grenades dans leur Camp, que cela les mit en desordre. On les attaqua en mê-

1667. même temps du côté de Palacca, & de celui de Speelman. Cela acheva leur déroute. On ſe rendit maître de leur Camp, & du Canon qu'ils avoient pointé contre la flotte. Enſuite Speelman fit attaquer tous les autres Forts, que l'on raſa après les avoir pris. Cela étant achevé on laiſſa une bonne Garniſon dans le château, avec toutes les proviſions neceſſaires pour ſa defenſe, après en avoir reparé & augmenté les fortifications. Speelman ſe remit en mer après cela, & mit ſon monde à terre près de la riviere d'Ayen. Ainſi la guerre ſe fit avec ſuccès pour la Compagnie contre les Macaſſariens. Mais enfin les deux Partis ſe laſſerent de répandre tant de ſang, de ſorte que l'on fit la Paix au mois de Novembre, & la Compagnie en eut tout l'avantage & tout l'honneur. Le Roi de Macaſſar, & ſes Alliez envoyerent peu de temps après une Ambaſſade conſiderable pour faire leurs ſoumiſſions à la Compagnie. Mais la peſte s'étant miſe parmi les Hollandois, les Macaſſeriens, qui n'étoient pas fort contens de cette Paix, violerent le Traité, & maſſacrerent deux Capitaines Hollandois avec quelques uns de leurs gens. Ils ſe ligueront avec pluſieurs de leurs voiſins pour ſoutenir plus facilement la Guerre. Ainſi les hoſtilitez recommençerent, & l'on ne les appaiſa, qu'après que la Compagnie eût battu les ennemis en pluſieurs occaſions. Ces nouveaux avantages les forcerent à donner toutes ſortes de ſatisfaction à la Compagnie, par un Traité qui confirma tous ceux qui avoient été faits auparavant. Par ce moyen

la

la Compagnie demeura maîtresse de tout le commerce des Iles, & retablit celui des Molucques, qui avoit été fort troublé par toutes ces Guerres. 1667.

Toutes ces expeditions ayant retabli la Paix entre les Provinces-Unies, & tous leurs ennemis, on commençoit à en goûter les fruits, lors que le Roi de France entra avec son Armée dans les Païs-Bas Espagnols, sous le pretexte des Droits de la Reine son Epouse. Cette affaire donna de grandes inquietudes aux Etats Generaux. Louis XIV. avoit épousé en 1660. Marie Therese d'Autriche fille du premier mariage de Philippes IV. Roi d'Espagne avec Elizabeth soeur de Louis de XIII. On avoit obligé Marie Therese de renoncer à tout droit de succession sur l'Espagne. Elle y avoit renoncé du consentement du Roi, qu'elle épousoit. L'acte de cette renonciation fut dressé par le Conseil des deux Rois, qui le signerent, qui le ratifierent, & qui en jurerent l'observation. Cependant apres la conclusion de la Paix des Pyrenées, & le mariage de Louis XIV. avec Marie Therese, ce Prince fit connoître, qu'il regardoit cet Acte de renonciation comme nul. Et en effet dés que Philippes IV. fut mort, il avoit fait demander plusieurs Places, & plusieurs Païs, dans les Provinces Espagnoles des Païs-Bas sous le pretexte d'un droit de dévolution. L'Espagne, qui se reposoit sur la renonciation, refusa ce qu'on demandoit. Ainsi le Roi entra dans ces Païs avec son Armée, & se saisit de treize ou quatorze villes en trois

mois

1667. mois de temps. Le Gouverneur de ces Païs étant pris au depourvû ne put reſiſter à l'impetuoſité de l'attaque. Cette affaire donna de la jalouſie à toutes les Puiſſances voiſines.

Les Etats, qui en étoient les plus proches, s'allarmerent de ces conquêtes rapides. Ils avoient d'anciens Traitez d'alliances avec la France. Elle venoit même de les aider tout fraichement dans leur Guerre contre l'Angleterre & l'Evêque de Munſter. Cependant la raiſon d'Etat les empêchoit de conſentir à l'invaſion des Païs-bas Eſpagnols. Ils travaillerent donc à arrêter cette Guerre dans ſon commencement. Ils firent ſecretement lever des Troupes, qu'ils jetterent ſur leurs frontieres pour les garentir d'invaſion. Ils ſe ſervirent de tous les autres moyens qu'ils purent imaginer pour conſerver la tranquillité publique. Ils tâcherent d'arrêter les progrès de la France, en offrant de lui faire donner ſatisfaction par l'Eſpagne; Ils preſſerent le Roi d'Angleterre de ſe joindre à eux, & de ſe rendre les Mediateurs de cet accommodement. En un mot ils firent tout ce qu'ils crurent propre à aſſurer leur repos, & à finir cette Guerre. Ils armerent une flotte de quarante vaiſſeaux, & donnerent des commiſſions pour lever vingt cinq mille hommes. Ce fut dans ce temps, que l'on dreſſa cet Edit, que l'on appella l'Edit perpetuel, par lequel on ſupprima pour toujours la charge de Stathouder, & on en fit ſigner & jurer l'obſervation à tous les Membres & Officiers de la Republique. On obligea Guillaume III. Prince d'Orange de ſe conformer à cette

loy

loy generale, par ce que l'on craignoit toujours, que quelque révolution ne le mit en état de redemander les emplois de ſes Peres. Cette reſolution des Etats fut l'ouvrage du Penſionnaire de Witt, & des Etats de Hollande. Cependant les autres Provinces s'y conformerent alors, quoi que la Zelande eût toujours beaucoup d'affection pour ce Prince, ce qu'elle lui témoigna dans l'aſſemblée des Etats de la Province, où il fut reconnu premier Noble de la Zelande, & en cette qualité Preſident des Etats. 1667.

Cela étant fait on députa van Beuningen à Paris, pour travailler avec l'Ambaſſadeur d'Angleterre à faire la Paix entre la France & l'Eſpagne. Le Roi accepta leur mediation. Cependant il ne laiſſa pas de ſe rendre maître de la Franche Comté dans le mois de fevrier de cette année. Cette conquête précipitée ſurprit les Mediateurs, qui étoient à Aix la Chapelle pour negotier la Paix entre les deux Couronnes. On offrit donc à Louis XIV. de lui ceder toutes les conquêtes qu'il avoit faites l'année precedente, pourvu qu'il reſtituât la Franche Comté, ſous promeſſe de faire conſentir l'Eſpagne à lui abandonner toutes ces Places. Ils ajouterent, que ſi la France refuſoit ce Parti, ils ſe joindroient avec l'Eſpagne contr'elle. Le Roi, qui n'étoit pas en état de s'oppoſer à toutes ces Puiſſances, fut obligé d'accepter ces propoſitions, quoi que la choſe lui parût un peu dure. Mais il ne put faire autrement dans cette occaſion, par ce que l'Angleterre, la Suede, & les Provinces Unies avoient fait une li- 1668.

gue

1668. guer pour le forcer à la Paix. Cela ſauva les Païs-bas Eſpagnols, & empêcha la France de s'en emparer, & par ce moyen la Triple Alliance rétablit le repos & la tranquillité dans l'Europe.

Cette affaire fit beaucoup d'honneur à la République, qui prévint ainſi la ruïne de l'Eſpagne dans les Païs-bas. Les Ecrivains François ſe plaignent d'une maniere violente de quelques Medailles, que l'on fit frapper en Hollande pour perpetuer la Memoire de cet événement. Ils prétendent qu'elles étoient injurieuſes au Roi, pleines d'inſolence, & de railleries inſupportables à un grand Prince, & ils marquent ces Medailles comme une des cauſes de la Guerre que le Roi fit à la République en l'an 1672. Mais ils ne prennent pas garde, qu'ils font tort en cela à la gloire de ce Prince, de fonder une auſſi violente Guerre ſur un ſi foible ſujet. Quelle eſt la Nation au monde, qui s'attire plus la haine & l'indignation des Peuples de l'Europe ſur ce ſujet, que la Nation Françoiſe. On ſçait aſſez, combien elle inſulte ſes voiſins par des Medailles, par des Almanachs, & par mille autres ouvrages ſemblables, dans leſquels elle les traite avec la derniere indignité. On ſait auſſi, quel eſt l'orgueil étallé ſur la Place que l'on appelle des Victoires, où l'effigie de Louis XIV. foule aux pieds les Nations de l'Europe. Quelle raiſon peuvent donc avoir ſes Ecrivains de ſe plaindre d'une Medaille, où l'on raconte ſimplement pour en conſerver la memoire à la poſterité, que l'on a obligé la France à ſe contenter de ſes con-

conquêtes de l'an 1667, & que par ce moyen l'on a mis le reſte des Païs-bas en ſureté? Ce fait eſt certain, & n'eſt que trop certain pour la France. C'eſt auſſi, ce qui a chagriné ce Prince, qui devoroit déja ces pauvres Païs en idée. Il les avoit attaquez fort injuſtement Il n'en avoit aucune cauſe legitime. Les Etats voiſins étoient-ils obligez de ſacrifier leurs interêts eſſentiels à l'ambition de la France? 1668.

Les Etats ayant ſçû que l'on faiſoit grand bruit de ces Medailles en France, en firent rompre les coins, & donnerent en cela un bel exemple de leur moderation ordinaire. L'on fit ſupprimer en même temps une autre Medaille, que quelques amis de van Beuningen avoient fait frapper à ſon honneur. On y faiſoit alluſion à ſon nom de Joſué, & on le repreſentoit comme cet ancien Conducteur des Iſraëlites, qui arrêta le Soleil en Gabaon pour faciliter la Victoire de ce Peuple ſur les cinq Rois leurs ennemis. Le Soleil eſt la deviſe de Louis XIV. ou plutôt les François ont publié, que cette Medaille avoit été frappée, quoi qu'elle ne l'ait jamais été en effet. Ils ſe fondent en cela ſur quelques diſcours faits en riant par cet Ambaſſadeur, pendant qu'il travailloit à cette grande affaire. Quoi qu'il en ſoit, ce ſont là des choſes de très peu d'importance en elles-mêmes, ſur leſquelles la France a moins de ſujet de parler, que pas un autre Etat. Perſonne n'a jamais porté la vanité, ni l'inſolence auſſi loin qu'elle à cet égard. Elle n'a point de voiſin, qu'elle n'outrage encore aujour-

1668. jourdhui de la maniere du monde la plus injurieuſe. Doit-elle donc s'étonner, que l'on uſe par fois de repreſailles, & qu'on lui faſſe quelque foible reproche ſur ſon prodigieux orgueil ?

Les Etats eurent de la peine à conſerver cette Paix dans ſon entier. La France prit occaſion de menacer de nouveau les Eſpagnols, ſi l'on n'achevoit de lui donner les Places qui lui avoient été cedées par le Traité. Les Etats ne furent ces menaces, qu'après qu'ils eurent congedié les vieux Regimens François, qu'ils avoient à leur ſervice depuis le regne de Henri IV. Ils avoient renvoyé tout de même il y avoit trois ans les Regimens Anglois, par ce qu'ils leur étoient inutiles dans la ſituation preſente de leurs affaires. N'étant donc pas en état de ſoutenir l'Eſpagne contre les menaces de la France, ils engagerent de nouveau l'Angleterre & la Suede de ſe liguer pour faire obſerver le Traité d'Aix la Chapelle. On promit de joindre quinze mille hommes de la part de chacun des Etats liguez, & une bonne Armée navale pour maintenir cette Paix. La France, qui n'avoit point encore de flotte, n'oſa refuſer de s'accommoder. Elle ſe ſoumit donc à l'obſervation de ce Traité. Mais ſachant, que la Republique avoit porté l'Angleterre & la Suede à faire cette ligue, elle en garda le reſſentiment dans ſon cœur, attendant une occaſion favorable de ſe vanger des Etats. Ce fut là l'origine, le pretexte, & le fondement de la Guerre qu'elle leur fit en 1672.

Le repos que l'on croioit avoir affermi dans

dans l'Europe par cette Paix, fut troublé 1669.
par l'Evêque de Munſter. Ce Prelat, chagrin de la Paix, que la France l'avoit forcé de faire avec les Provinces Unies, cherchoit les moyens de s'allier avec cette Couronne, & même de recommencer la Guerre contre les Etats. Il avoit refuſé le paſſage aux Troupes de Lunebourg, qu'ils avoient achetées. Le Comte de Benthem lui fournit un nouveau pretexte de brouilleries. Il avoit changé de Religion, & s'étoit fait papiſte. Mais il craignit que les Etats ne l'inquietaſſent à cette occaſion. Il ſe mit donc ſous la protection de l'Evêque, & ſe rendit auprès de lui, pour chercher les moyens de retirer la Comté de Benthem d'entre les mains des Etats, qui regardoient ce Comte comme le Vaſſal d'une de leurs Provinces. La Comteſſe ſon Epouſe étoit demeurée avec ſes enfans dans le Château de Benthem, Place forte, & aiſée à defendre. Le Comte crut qu'elle lui en refuſeroit l'entrée, à cauſe de ſon changement. Il prit donc avec lui des ſoldats de l'Evêque avec du Canon, des mortiers, & des Munitions de Guerre & de bouche. Il ſe preſenta avec ſa petite Armée devant ce Château. La Comteſſe, qui fut ſurpriſe, n'eut pas le temps de demander une Garniſon aux Etats. Cependant elle fit ſecretement tranſporter ſes enfans à la Haye, & les mit ſous la protection de la Republique. Après cela elle fit porter les Clefs du Château au Comte ſon Epoux, qui s'en rendit maître auſſi-tôt.

L'Evêque y entra avec lui, & y mit Garniſon, après quoi il ſupprima l'exercice de la

1669. Religion Reformée, établit la Romaine, & mit des Prêtres & des Jeſuites par tout. On conduiſit la Comteſſe à Munſter pour tâcher de lui faire quitter ſa Religion. Mais elle fut ferme, & ne voulut rien faire de ce qu'on lui propoſoit. Les Etats craignant que l'Evêque n'eût quelque autre deſſein, firent marcher des Troupes du côté de la Weſtphalie. Cependant pour ne pas engager les affaires avec trop de précipitation ils dépêcherent un Envoyé vers ce Prelat. Il répondit, qu'il étoit reſolu à garder le dernier Traité, & qu'il n'avoit point eu d'autre vuë dans cette occaſion, que de mettre le Comte de Benthem en poſſeſſion de ſes Etats. Et en effet il n'entreprit rien de plus, ſoit qu'il craignît les Troupes que les Etats avoient mis en mouvement, ſoit qu'il attendît un temps plus favorable pour l'execution de ſes projets. Il ſe contenta donc de ſe ſaiſir de Steinfort, après que le Comte lui en eût cedé ſes droits. Mais il ne toucha point aux autres lieux, qui dépendoient de cette Comté. Il ne laiſſoit pas cependant de continuer de lever des Troupes, & cela donnoit lieu de ſoupçonner quelque deſſein caché, ſur tout par ce que ce Prelat n'étoit pas fort exact à tenir ſa parole. Il avoit toujours du chagrin du Traité de Cleves, & de l'affaire de Borkloo. On commença donc de croire qu'il meditoit quelque nouvelle Guerre. On fut enfin entierement convaincu de ſes plus ſecretes penſées, lors que l'on ſut, qu'il avoit continuellement des Couriers ſur la route de France, & qu'il en recevoit de l'argent pour ſes levées.

Ce

Ce fut en ce tems, que la Triple Alliance se 1669.
desunit absolument. Le Czar rompit avec la Suede, & le Dannemarc suscita des affaires à Charles II. Les Etats firent tout ce qu'ils purent pour prévenir la rupture de cette ligue. Ce fut dans cette vuë, qu'ils offrirent leur Mediation pour accommoder les differens de la Suede, & de la Moscovie, & qu'ils firent un nouveau Traité avec l'Angleterre pour assurer le Commerce. Mais leurs craintes augmenterent, lors qu'ils surent, que le Roi de France devoit se rendre avec la Reine dans ses nouvelles conquêtes. Ils envoyerent un Ambassadeur pour les complimenter. Il en fut fort bien reçu, & peu de temps après le Roi & son Epouse retournerent dans le Royaume. Cela sembla rassurer les Etats, & leur donner quelque sujet de croire, que l'on ne pensoit point à les attaquer.

Ils se servirent de ce répit pour appaiser les 1670.
troubles survenus en Zelande, en Overissel, & dans quelques autres lieux. La Ville de Zirikzée ne fit son accord avec les Etats de la Province qu'après qu'on l'eut disposée à cela par un siége. Un Parti de Cavaliers Espagnols entra dans le Brabant Hollandois, lors que les Etats travailloient à conserver les Païs bas à l'Espagne. Il y commit plusieurs violences en pillant les bourgs & les villages. Les Soldats entrerent même dans les Eglises, où ils exercerent des insolences & des cruautez épouvantables, jusques à tuer des Ministres, & à dépouiller les hommes & les femmes, qui y étoient assemblez pour leurs devotions. Mais sur les plaintes que l'on

1670. en fit de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui étoit à la Haye, on livra les principaux auteurs de toutes ces Barbaries, & l'on en fit une punition exemplaire. Cependant l'Ambaſſadeur des Etats à la Porte fut reçu avec d'extrêmes honneurs, & l'on fit un Traité pour la ſureté du commerce dans la Mediterranée. Les Corſaires d'Alger n'eurent pas cependant de fort grands égards pour ce Traité. Cela obligea les Etats d'envoyer une bonne Eſcadre de Vaiſſeaux pour leur faire la Guerre, ſous le commandement du Lieutenant Amiral van Ghent. Ces Pirates avoient fort mal traité le Vice-Amiral Sueers. Mais cette Eſcadre les ayant rencontrez leur prit ſix Vaiſſeaux, & leur donna la chaſſe le 28. d'Août. Ils furent donc forcez à ſe ſoumettre à ce Traité, ce qui donna lieu à van Ghent de repaſſer le détroit avec un grand nombre d'eſclaves, qu'il avoit délivrez. Il laiſſa les Eſpagnols à Cadix, & les Portugais à Liſbonne, où on lui fit beaucoup d'honneur de la part du Prince Regent Don Pedro frere d'Alphonſe, que l'on avoit déthrôné. L'Ambaſſadeur de Portugal à la Haye eut ordre de promettre aux Etats, que l'on rembourſeroit bien-tôt les ſommes promiſes pour l'affaire du Breſil. Cette année la Compagnie des Indes Orientales reçut un ſi grand nombre de marchandiſes, qu'elle fut obligée d'en partager la vente. Cela contribua beaucoup à rétablir les finances du Païs.

1671. La Republique étoit alors ſi floriſſante, qu'elle étoit expoſée à l'envie de tous ſes voiſins. La France ſe ſouvenoit de la Paix d'Aix

la

la Chapelle, où elle avoit été forcée d'accepter le Traité qu'on lui avoit proposé. Ainsi persuadée, que cette Paix étoit l'ouvrage des Etats, elle cherchoit les moyens de s'en vanger. Elle resolut donc d'attaquer cette puissante Republique, & elle le fit d'abord avec tant d'avantage, qu'elle en fut presque renversée. Trois Provinces furent la proye du vainqueur, qui s'en empara avec tant de facilité, qu'il sembloit que la Republique fût sans forces & sans vigueur. La France se saisit d'un grand nombre de Villes en six semaines de temps, & se vit presque en état de subjuguer tout le reste. Mais le desespoir fit trouver des ressources à ce qui restoit de cette Republique. On inonda la Hollande, preferant cet élement au malheureux sort d'être reduit à la discretion d'un ennemi fier & ambitieux. En quoi ces Peuples trouverent une ressource inesperée à leur malheur. Leurs affaires se rétablirent dans la suite d'une maniére si avantageuse, qu'ils virent leur ennemi reduit à la necessité de se retirer honteusement & avec peine des lieux qu'il avoit envahis. Et enfin cette Guerre injustement entreprise fut terminée glorieusement par la Paix de Nimegue, qui remit la Republique dans son premier Etat. C'est ce que l'on va expliquer dans la suite de cette Histoire. 1671.

Cette fameuse Guerre commença par l'Evêque de Munster. Ce Prélat déguisa ses pensées dans le commencement. Il envoya le General Benting à la Haye, pour faire sçavoir que s'il armoit, c'étoit uniquement

1671. dans le deſſein de reprendre Hoxter petite Ville, qui dépendoit de ſon Abbaïe de Corwey, dans laquelle le Duc de Wolfenbuttel avoit mis garniſon ; qu'au reſte il vouloit obſerver fidelement les Traitez qu'il avoit avec les Etats. Il dit la même choſe au Deputé des Etats, qui ſe rendit de Cologne à Munſter, pour lui parler de la part de ſes Maîtres ſur ce ſujet. Il lui promit même de mettre bas les Armes, dés que l'affaire de Hoxter ſeroit finie. Mais on fut averti, que Benting avoit acheté beaucoup de Canons & de munitions à Amſterdam. D'ailleurs l'Evêque aſſembloit ſes Troupes du côté de Brévoort. Cela fit connoître, que ſon deſſein étoit d'attaquer les Provinces Unies, & que c'étoit là l'effet des meſures qu'il prenoit avec la France. On crut donc, qu'il étoit à propos de renforcer les Garniſons de l'Overiſſel, de Groningue, de Zutphen, & de Gueldre, que l'on augmenta de quatre mille hommes, & que ſur tout on devoit aſſurer l'Iſſel. Dans le même temps l'affaire de l'Evêque avec le Duc de Wolfembuttel fut accommodée par la mediation de la France, ce qui ne ſervit qu'à augmenter les ſoupçons, que l'on avoit dans les Provinces Unies des deſſeins de ce Prelat. On ſçut même que l'irruption faite en Lorraine, dont on avoit chaſſé le Duc Charles IV. n'étoit que le prétexte que la France avoit pris pour lever des Troupes. Toutes ces choſes obligerent les Etats d'ordonner à Grotius leur Ambaſſadeur en France de tâcher de ſçavoir quels étoient les deſſeins du Roi dans tous ces préparatifs, & l'on fut d'autant plus obli-

obligé de chercher les moyens de penetrer ce myſtere, que l'on faiſoit alors de grandes levées de Cavallerie. 1671.

Grotius, qui étoit grand politique, découvrit, que tout cela ſe préparoit contre la Republique, à qui l'on en vouloit. Il n'en put point arracher le ſecret des Miniſtres d'Etat. Cependant il en aprit aſſez pour avertir les Etats d'être ſur leurs gardes. Il leur marqua neantmoins qu'il croyoit, que l'on pourroit prévenir l'orage, ſi l'on écrivoit au Roi d'une maniere honnête, & ſi l'on travailloit à renouveller les anciens Traitez d'Alliance. Ces Lettres de Grotius firent connoître aux Etats, que c'étoit à eux que l'on en vouloit. Cependant ils trouverent à propos de défendre les vins de France dans les Provinces. Cela irrita la Cour contr'eux, qui defendit le tranſport des eaux de vie hors du Royaume, & qui augmenta les impôts des épiceries, & de toutes les Marchandiſes que les Hollandois avoient accoutumé de porter en France. Dans le même tems le Roi envoya Madame, ſa belle ſeur, en Angleterre pour negotier une Ligue ſecrete avec le Roi Charles II. ſon frere. Madame réüſſit dans ſon voyage, & engagea ce Prince à s'allier avec la France contre la Republique. On trouva auſſi le moyen d'engager la Suede à la neutralité, dequoi la Cour de France ſe contenta, puis qu'elle acheva par là de rompre la Triple Alliance, qui lui avoit fait tant de peine dans ſon entrepriſe de l'an 1667. contre les Païs-bas Eſpagnols.

Sur la fin de l'année Charles envoya le Lord Mon- 1672.

1672. Montaigu en France pour regler le Traité entre les deux Couronnes. Il fut conclu vers la fin de Janvier 1672. & en même tems on travailla aux préparatifs de cette Guerre de part & d'autre, avec une extrême diligence. Les choſes ſe firent en Angleterre avec tant de précipitation, qu'encore que les hoſtilitez ne duſſent commencer que le 22. de Mars, on avoit donné les ordres pour armer une puiſſante flotte dès le commencement de l'année. Cependant par une politique raffinée, mais peu ſincere, Downing Ambaſſadeur de Charles à la Haye proteſta de la part de ſon Maître, qu'il vouloit entretenir de bonne foi les Traitez qu'il avoit avec la Republique. On ne prit pas le change neantmoins à la Haye ſur cette affaire, & l'on vit bien par les voyages perpetuels de Londre à Paris, & de Paris à Londre, que les deux Rois prenoient leurs meſures pour concerter les moyens de faire la Guerre aux Etats, & de la commencer à leur avantage.

Dans le même tems les Etats crurent qu'ils devoient s'éclaircir tout-à-fait des deſſeins de la France. Pour cet effet ils écrivirent une lettre fort reſpectueuſe au Roi. Elle avoit été dreſſée dès le Mois de Decembre precedent. Elle lui fut preſentée le 4. de Janvier par l'Ambaſſadeur Grotius. Ils marquoient, que la bonne correſpondance qui avoit toujours été entre les deux Etats, les empêchoit de croire que ſon armement les regardât en aucune matiere : qu'ils n'avoient donné aucun juſte ſujet de plainte à la France, & qu'en effet le Roi ne leur en avoit point

point fait faire par ſes Ambaſſadeurs : que 1672.
s'il s'étoit paſſé quelque choſe, dont il ne fût point ſatisfait, ils étoient prêts de le reparer de bonne foi conformement aux Traitez : qu'ils ne croyoient pas qu'il voulût rompre les anciennes Alliances, lui, qui faiſoit paroître tant de juſtice & d'équité dans toutes ſes actions : qu'au reſte s'il y avoit eu quelque difficulté, que l'on n'avoit pû regler à l'égard du Commerce depuis quelque tems, ils étoient diſpoſez à faire ce qu'il voudroit raiſonnablement leur demander ſur ce ſujet, pour prévenir les inconveniens de la Guerre.

Le Roi écouta favorablement Grotius, dont il aimoit la perſonne. Ce Miniſtre lui avoit repreſenté les bonnes intentions de ſes Maîtres pour l'obſervation des Traitez. Il ne lui répondit rien de poſitif ſur la Lettre des Etats. Il y répondit le 6. du même mois, & leur fit delivrer ſa lettre par ſon Ambaſſadeur. Il leur dit, qu'il y avoit eu en effet une parfaite correſpondance entre les deux Etats pendant long-tems, mais qu'ils avoient oublié ce qui s'étoit paſſé, depuis qu'il étoit monté ſur le Thrône : qu'à cet égard ils n'avoient pas été fort exacts à garder les Traitez : que cependant il n'avoit pas manqué de les ſecourir, lors qu'ils en avoient eu beſoin : qu'ils avoient faits de grands changemens dans le commerce depuis l'année derniere : que s'ils n'avoient rien fait contre les Anciennes Alliances, ils n'avoient rien à craindre de ſa part : qu'il étoit neantmoins très-bien informé, qu'ils faiſoient des lignes ſecretes contre lui, & qu'au reſte il ſe ſervi-

1672. roit de ſes Troupes d'une maniere convenable à ſa gloire, lorſquelles ſeroient dans l'état où il vouloit les avoir pour les mettre en mouvement.

Il faut avoüer de bonne foi, que la Lettre des Etats étoit propre à faire tomber les armes des mains d'un Prince, qui eut eu de vrais ſentimens de juſtice & d'équité. Les ſocietez humaines ne doivent pas être le joüet l'ambition des Rois. Les hommes ont des droits qui doivent être ſacrez & inviolables. On doit les reſpecter, puis qu'ils viennent de Dieu même, qui eſt l'Auteur de la Nature, & le fondateur des Societez. Cependant les Princes, qui ſont hommes, malgré leur grandeur ſont ſujets à de grandes paſſions, & ces paſſions, dont ils ſont agitez, ſont d'autant plus redoutables, qu'ils ont les moyens de les ſoutenir. C'eſt pour cela, qu'ils ſacrifient continuellement le public à leur interêt particulier, ſans ſe mettre en peine des funeſtes ſuites de leurs entrepriſes. On leur met dans l'eſprit par des diſcours flatteurs, qu'ils ſont en état d'accabler leurs ennemis, qu'ainſi ils doivent ſe ſervir de leur pouvoir pour immortaliſer leur nom, & qu'après tout c'eſt un beau nom, que celui de Conquerant. Voila quelle eſt la ſource ordinaire de leurs entrepriſes, & par conſequent des ravages & des deſolations, qui ruïnent les Peuples & les Societez humaines.

Louïs XIV. n'a point eu d'autre fondement de la Guerre, qu'il entreprit cette année contre les Provinces-Unies. On lui offroit

froit de rétablir toutes les infractions, qui pouvoient avoir été faites aux Anciens Traitez par inadvertence, ou autrement, & de lui donner toutes les satisfactions qu'il pourroit prétendre de droit. Cela ne suffisoit-il pas pour l'appaiser ? Que pouvoit-il demander davantage dans le fonds ? Falloit-il immoler tant de soldats, ruïner tant de Peuples, desoler un si grand nombre de Villes & de Provinces, & par dessus tout cela saccager la France par les levées excessives d'argent pour soutenir cette Guerre ? Quel fruit remporte-t-on de tous ces grands mouvemens ? Après avoir fait la Guerre pendant six ou sept ans, on laisse la Republique en repos. On lui restituë ce qu'on lui avoit pris, & on fait la Paix. Tout cela ne doit-il pas être consideré avec quelque indignation par le genre humain, dont on fait si peu de cas, qu'on l'expose sans cesse à des Guerres cruelles & barbares, qui le reduisent au desespoir ? Voila cependant quel a été le succès de la Guerre que la France fit aux Provinces-Unies en l'an 1672. Guerre au reste, qui fut entreprise sans aucun juste fondement, dans le seul dessein de faire du bruit, d'acquerir la réputation de Conquerant, & de se vanger de ce que la République, par des considerations d'Etat extrêmement fortes, s'opposa à l'invasion qu'on vouloit faire des Pais-bas en 1667. sur les prétextes les plus malfondez du monde. Un Etat a ses Maximes fondamentales, selon lesquelles il se gouverne. Il n'est pas obligé de sacrifier ses interêts à ceux de ses voisins. On ne doit point lui savoir mau- 1672.

1672. vais gré de travailler à ſa propre conſervation. Cela eſt du droit de la Nature, & des Sociétez. Si les voiſins voyent leurs deſſeins traverſez par-là, ils feroient mieux de prévenir ces chagrins, en prenant les voyes de l'accommodement, que de porter les choſes à l'extrêmité, comme c'eſt leur coutume ordinaire.

Mais pour revenir à l'Hiſtoire: après que les Etats eurent reçu la réponſe que le Roi de France avoit faite à leur Lettre, ils travaillerent à ſe mettre en état de defenſe. Ils firent faire pluſieurs batteaux plats, que l'on devoit garnir de Canons pour défendre l'entrée de leurs Païs par les rivieres. On prépara une grande flotte pour ſe garder du côté de la Mer. Mais ils ſe trouverent embarraſſez à former une Armée de terre. Leurs vieilles Troupes étoient conſumées. Vingt quatre ans de Paix avoit accoutumé le Païs au Commerce, & lui avoit fait oublier le métier de la Guerre. Ils ne pouvoient trouver que de fort méchans ſoldats dans le Païs, mal diſciplinez, & peu propres à reſiſter aux Troupes aguerries de la France. On prit donc la reſolution d'acheter des Troupes en Allemagne. Mais on ne put rien obtenir de pluſieurs Princes, qui craignoient ce grand armement de la France. Il n'y eut, que Frederic Guillaume Electeur de Brandebourg, qui s'engagea genereuſement à fournir vingt mille hommes avec cinquante pieces de Canon. Il promit même de diſpoſer les Ducs de Lunebourg à leur fournir des Troupes ſur la parole du Baron d'Iſola, qui

tâchoit

tâchoit d'engager tout l'Empire dans les affaires de la Republique. Mais la terreur des Armes de France empêcha plusieurs de ces Princes de consentir aux propositions qu'on leur faisoit sur ce sujet. La Reine d'Espagne, qui avoit reçu de grands services des Etats dans la Guerre de 1667. leur envoya six mille Espagnols, qui débarquerent à Ostende, & ordonna au Comte de Monterey Gouverneur des Pais-bas d'entrer de bonne foi dans leurs affaires, pour les assister de ses Conseils dans cette occasion. Le Roi de Danemarc les fit assurer, qu'il observeroit religieusement les Traitez que le feu Roi son Pere & lui avoient faits avec eux. Cela les obligea de lui envoyer un Ambassadeur, pour le presser d'envoyer le secours qu'ils pouvoient attendre de lui. 1672.

Ils travaillerent en même tems à se maintenir en bonne intelligence avec le Roi d'Angleterre, dont les desseins n'étoient pas encore manifestez. Downing fut renvoyé à la Haye au commencement de Janvier comme pour fortifier la Triple Alliance. On le reçut avec beaucoup d'honneur, & on lui promit toute sorte de satisfaction pour le Pavillon, & les choses furent amenées fort avant. Il ne restoit plus qu'une difficulté, sur la maniere dont on accommoderoit le refus que le Vice-Amiral van Ghent avoit fait de saluer un Yacht Anglois. Mais Downing, ayant pris congé des Etats fort brusquement, partit de la Haye, & s'en retourna en Angleterre le 12. de Février, sans avoir rien conclu. Le Roi fit semblant d'être mal satisfait

1672. de ſon départ précipité, & le fit mettre en arrêt; par ce qu'il n'étoit pas encore en état de commencer la Guerre. Les Etats ne ſachant quel jugement faire de tout cela, chargerent le Sieur Boreel leur Ambaſſadeur à Londre de prendre garde de près à tout ce qui ſe braſſoit, pour les en avertir. Ils envoyerent même le Sr. Meerman pour offrir au Roi toutes les ſatisfactions qu'il pourroit juſtement prétendre. Dès qu'il fut arrivé en Angleterre, vers le milieu du mois de Mars, il ſut que le Roi Charles II. s'étoit ligué avec la France, où il devoit envoyer le Duc de Monmouth ſon fils naturel avec des Troupes Angloiſes & Ecoſſoiſes, que ſa flotte étoit preſque prête, & qu'on levoit des ſoldats de toutes parts pour faire la Guerre.

On fut averti, que le Roi de France faiſoit marcher des Troupes vers le bas Rhin, où l'Electeur de Cologne lui avoit abandonné la Ville de Nuys avec quelques autres poſtes pour en faire des Magazins, & des Places à aſſembler ſes Troupes; que même il ouvroit la paſſage à l'Armée de France, qui conſiſtoit en plus de cent mille hommes de pied, & de trente mille chevaux. On ſut encore, que la France envoyoit le Duc de Luxembourg pour être General des Troupes de Munſter, qui devoient entrer dans les Provinces-Unies. Ce Duc s'étoit rendu pour cela en Weſtphalie avec le Prince Guillaume de Furſtemberg frere de l'Evêque de Strasbourg. Les levées, que les Etats avoient faites, n'étoient rien en comparaiſon des Armées, avec leſquelles on ſe préparoit à

les

les attaquer. Mais on se trouva fort embrassé à leur donner un Chef pour les commander. Les uns vouloient, que l'on fit le Prince d'Orange Capitaine General ; Les autres s'y opposoient de toutes leurs forces, se prévalant toujours de la resolution des Etats de l'an 1651. Il y avoit une troisiéme sorte de personnes, qui ne pensoient qu'au bien public, sans aucun interêt particulier de liaison ou d'affection pour l'un ou pour l'autre de ces deux Partis. Ces differens desseins donnerent beaucoup de peine, & l'on fut longtems à contester dans l'Assemblée des Etats sans pouvoir s'accorder. Enfin ce troisiéme parti voyant que ces difficultez faisoient perdre du tems, qui étoit fort prétieux dans cette conjoncture, termina ce different. Il s'agissoit de donner un Chef aux Troupes. Ils se joignirent aux amis de la Maison d'Orange, & déciderent la chose en faveur du Prince. Ainsi il fut fait Capitaine & Amiral General à la pluralité des voix, & la faction contraire ne put l'empêcher. Le Peuple en témoigna une extrême joye par l'affection qu'il avoit toujours eue pour lui. Dès que la resolution des Etats eût été formée, on députa le Pensionnaire de Witt, & le Secretaire Fagel vers le Prince pour l'avertir que les Etats l'avoient nommé pour ces deux Charges. Il en prêta le serment le lendemain, & rentra ainsi dans une partie des emplois, que ses illustres Prédécesseurs avoient exercez avec tant de gloire. 1672.

Ce Prince, que sa grande jeunesse sembloit rendre incapable de ces grandes Charges, fit voir

1672. voir d'abord, que l'on avoit ſujet d'eſperer beaucoup de ſa prudence, & de ſon courage. Il fit connoître, que l'on devoit abandonner beaucoup de Places peu fortes, & qui conſumoient beaucoup de Troupes, par les Garniſons qu'il y falloit mettre, dont on pouvoit former une bonne Armée capable de s'oppoſer à l'ennemi. Cependant on ne voulut pas ſuivre ſon avis, & l'on répandit ainſi toutes les Troupes dans un grand nombre de Villes, qui ne furent pas même aſſez pourvuës de ſoldats pour les bien défendre. On attendoit les vingt mille hommes de Brandebourg, & les Danois, que le Roi Chriſtierne V. devoit envoyer, avec les Suiſſes, que le Comte de Dhona promettoit de lever. Cependant on aſſembla ſept Regimens de Cavallerie, & cinq d'Infanterie, & on donna des commiſſions pour de nouvelles levées. On mit ſoixante & douze Vaiſſeaux de ligne en état d'entrer en Mer, ſous la conduite de Ruyter, que l'on confirma dans ſon emploi de Lieutenant Amiral General. On lui donna ſix Députez de la part des Etats, les uns pour l'accompagner ſur la flotte, & les autres pour ſervir de Conſeil au Prince d'Orange. On reſolut encore de renforcer les Garniſons du Rhin, d'augmenter celle de Maeſtricht de dix mille hommes, & de poſter le reſte des Troupes à Bodegrave pour couvrir le Païs & la Hollande en particulier, dont la conſervation étoit extrêmement importante dans l'état preſent des affaires.

Il y eut des gens, qui crurent, que l'élevation

tion du Prince d'Orange à la charge le Capitaine General donneroit quelque satisfaction au Roi d'Angleterre son Oncle, & le porter à s'accommoder avec la Republique. Mais ce Prince étoit trop engagé avec la France pour se laisser fléchir. Il partageoit déja les Provinces en idée, tant il étoit persuadé du succès de la Guerre qu'il avoit resolu d'entreprendre. On sçut même, qu'il avoit fait commencer les hostilitez avant que d'avoir déclaré la Guerre. On attendoit en Hollande une riche flotte, qui venoit de Smirne. Il détâcha le Capitaine Holmes avec trente huit vaisseaux, qui se trouverent prêts pour enlever cette flotte. Elle étoit de soixante & douze vaisseaux marchands escortez de cinq vaisseaux de Guerre. Holmes l'ayant rencontrée le 23. de May à la hauteur de l'Ile de Wight détacha six Fregates avec ordre de l'attaquer. Les Hollandois ne pouvoient plus éviter le combat, par ce qu'ils étoient trop avant dans la Manche. Ils se preparerent donc à soutenir le fort des Anglois. De Haes eut le Corps de Bataille. Du Bois fut mis à l'avantgarde, & le jeune Evertzen eut le commandement de l'arrieregarde. Ceux d'entre les vaisseaux marchands, qui n'avoient point de Canon, se mirent hors des rangs, & les cinq vaisseaux de Guerre se posterent entre la flotte & les ennemis. On combattit avec tant d'ordre de la part des Hollandois, que les Anglois ne purent rien gagner sur eux pour cette fois. Le lendemain on recommença le combat vers neuf heures du matin. 1672.

Hol-

1672. Holmes attaqua de Haes, qui montoit un vaiſſeau moins fort que le ſien. Le Vice-Amiral Anglois en fit autant à du Bois, qui étoit du tiers plus foible que lui. Le choc fut rude, & violent. Mais les Hollandois y eurent l'avantage. Le Vice-Amiral Anglois fut mis hors de combat, & tous leurs vaiſſeaux ſe virent obligez de ſe retirer une heure avant le coucher du ſoleil pour ſe radouber. Les Hollandois ne perdirent de leur part dans un combat ſi inégal que le Capitaine de Haes, qui fut tué ſur la fin du jour. Du Bois, qui devoit lui ſucceder pour le commandement, laiſſa ſon vaiſſeau ſous les ordres du Lieutenant, de peur que la nouvelle de la mort de de Haes ne cauſât quelque deſordre dans la Flotte. Ce Lieutenant qui continua d'arborer Pavillon Amiral, fit parfaitement bien ſon devoir pendant l'action. Le lendemain les Anglois, à qui l'on avoit envoyé quelques Fregattes de renfort, revinrent à la charge. Ils attaquerent la flotte avec furie. Mais ils furent reçus avec beaucoup de courage, & le combat fut ſoutenu par les Hollandois pendant toute la journée. Du Bois eut vers midi la main gauche emportée d'un coup de Canon. L'un des vaiſſeaux de Guerre fut pris après la mort de Van Nes ſon Capitaine, & de preſque tout ſon équipage. Les Anglois ſe ſaiſirent de trois vaiſſeaux marchands. Le reſte de la flotte arriva heureuſement dans les Ports de Hollande.

Les Anglois perdirent beaucoup de monde dans cette occaſion. Le butin qu'ils y firent

rent fut peu considerable. Le peuple de Londre, & les Communes même du Parlement, qui étoit alors assemblé, crierent hautement contre cette action. Ils ne faisoient point de difficulté de dire, que c'étoit une infraction Manifeste de la Paix de Breda, qu'au reste le Roi avoit terni la gloire de son régne par une entreprise contraire à la foy publique des Traitez. Ils disoient sans detour, qu'il n'est pas permis par le Droit des Gens de commettre des hostilitez, sans avoir auparavant declaré la Guerre à ceux que l'on veut traiter en ennemis. Le Roi ne se soucia pas beaucoup de ces murmures. Il envoya encore des vaisseaux au devant de ceux qui revenoient des Indes-Orientales pour le compte de la Compagnie Hollandoise. Il en prit quatre, qui furent amenez dans les Ports d'Angleterre. Il fit même saisir tous les Navires des Provinces-Unies, qui étoient dans ses Ports. Les Etats en ayant été avertis penserent d'abord à user de represailles en arrêtant tous les vaisseaux Anglois, qui étoient dans le Païs. Mais sur ce que l'on representa dans l'Assemblée, que cela étoit absolument contraire au Traité de Breda, on resolut de les laisser en liberté, par ce que l'injustice du Roi Charles ne dispensoit pas les Etats de satisfaire à ce Traité. Cela fut cause, que ce Prince relâcha une partie des vaisseaux qu'il avoit fait saisir. Cependant pour se fournir un pretexte plausible de les prendre à l'avenir, il fit declarer la Guerre aux Etats par un Manifeste datté du 29. de Mars, qui fut publié le 7. d'A- 1672.

1672. d'Avril ſuivant avec les ſolemnitez ordinaires. Ce Prince ſe plaignoit, que les Etats avoient violé le Traité de Breda, que leurs ſujets avoient troublé le commerce des ſiens dans les deux Indes, que l'on avoit commis de grandes violences contr'eux à Surinam, & que l'on avoit outragé ſa perſonne Royale en Perſe, auſſi-bien que toute la Nation Angloiſe, dans les réjouiſſances qui s'étoient faites à Gomrom pour l'affaire de Chattam. C'eſt que le Chef du Comtoir de cette ville avoit fait brûler ſon effigie avec mille inſolences, ſur quoi il n'avoit pû avoir de ſatisfaction à la Haye. Il ſe plaignoit encore des Medailles, & des tailles douces injurieuſes, que l'on avoit faites en Hollande, des difficultez que les vaiſſeaux Hollandois avoient fait ſur le ſalut du Pavillon, & ſur la pêche des harangs, & de pluſieurs autres choſes ſemblables.

Dés que ce Manifeſte eût été publié, le Roi fit renvoyer Meerman, ſans autre réponſe aux Memoires qu'il avoit preſentez. Boreel offrit aux Etats de refuter ce Manifeſte par un écrit public. Mais on ne le trouva pas à propos, & l'on crût que cela ne ſerviroit qu'à irriter davantage l'Angleterre. Cependant pluſieurs particuliers y répondirent de leur Chef, & firent voir la foibleſſe de toutes ces plaintes. Au reſte le Roi voulant montrer qu'il étoit dans le deſſein d'obſerver le Traité de Breda, prit ſous ſa protection tous les ſujets des Provinces-Unies, qui ſe trouvoient dans le Royaume, & les laiſſa dans la jouïſſance des effets qu'ils y avoient.

avoient. Les Etats en uſerent de même à l'égard de tous les Anglois qui étoient dans leurs Provinces. Cependant ils travaillerent diligemment, & avec une vigilance extraordinaire à ſe preparer à la Guerre. Sur l'avis même qui leur fut donné, que les Anglois meditoient une deſcente du côté de la Friſe par la riviere d'Ems, Ruyter eut ordre de couvrir cette Province, & de garder la riviere avec un nombre ſuffiſant de Vaiſſeaux. C'eſt àquoi il pourvût en ſe poſtant au Vlie, qui le mettoit à portée de ces lieux-là. 1672.

Les Troupes que le Roi de France avoit envoyées dans l'Electorat de Cologne, & dans les Païs conquis, avoient ordre exprès de n'y commettre aucune hoſtilité. Il ne voulut point que l'on attaquât les Provinces-Unies, qu'auparavant la Guerre n'eût été déclarée dans les formes ordinaires. L'entrepriſe de l'Angleterre ſur la flotte de Smirne avoit été blâmée de toute l'Europe. Il fit donc publier la Guerre par des Herauts d'Armes au ſon des Trompettes avec toutes les ſolemnitez ordinaires en pareil cas. Il n'exprima point d'autre ſujet de cette déclaration, que la *mauvaiſe ſatisfaction, qu'il avoit de la conduite des Etats depuis quelque temps.* Il ſe contenta de dire, qu'il *ne pouvoit ſans diminution de ſa gloire, diſſimuler plus long temps l'indignation, que lui cauſoit une maniere d'agir ſi peu conforme aux grandes obligations dont ſes prédéceſſeurs & lui avoient comblé cette Republique.* Voilà ſur quoi fut fondée cette grande & funeſte Guerre, qu'il entreprit contre

1672. tre les Provinces-Unies, qui cauſa tant de déſolations, & de ravages dans l'Europe, qui en fit un Theâtre d'horreur pendant ſix ans, qui ruïna une infinité de Païs, & qui répandit des ruiſſeaux de ſang par tout. On y fit des ſieges de ville, & l'on y donna de grandes Batailles, dont la France s'attribua tout l'honneur. C'eſt depuis ce temps-là que l'on a vû entaſſer des loüanges & des panegyriques outrez du Prince, qui étoit la cauſe de ces grands mouvemens. Cependant il fut bien heureux de finir cette Guerre par la Paix de Nimegue, par laquelle les Provinces-Unies ſe virent rétablies dans leur ancien état, délivrées glorieuſement de l'invaſion de la France par la ſage conduite des Etats, par le courage, & la fermeté des Peuples, & par la valeur incomparable du Prince d'Orange qui eſt mort Roi de la Grande Bretagne. Ainſi cette Guerre que la France avoit entrepriſe avec tant d'injuſtice, & ſi peu de raiſon, ne ſervit en effet qu'à donner au Public une vaine montre des forces de ce Royaume, qui s'épuiſa lui même en voulant accabler ſes voiſins. Si donc on veut juger des choſes par l'événement, le ſuccès en fut à peu près tel qu'en avoit été la cauſe, & le pretexte, foible, leger, & peu conſiderable, par rapport à la maniere violente avec laquelle l'Europe avoit vû commencer la Guerre.

Ceux d'entre les Ecrivains François, qui ont écrit l'Hiſtoire de cette irruption de la France dans les Provinces-Unies, ſe trouvent fort embarraſſez, lorſqu'il s'agit de marquer les motifs de cette Guerre. Ils diſent,

ſent, que leur Roi ne voulut pas en rendre compte au publics pour ne les pas expoſer au jugement des hommes, comme avoit fait le Roi d'Angleterre, dont le Manifeſte fut refuté par une infinité d'écrits. Ils diſent donc que le Roi ſe contenta de marquer ſeulement qu'il étoit *mal ſatisfait de la conduite que les Etats Généraux tenoient depuis quelque temps.* Mais on ne pouvoit rien dire de plus foible pour excuſer le Roi Louis dans cette occaſion. S'il eut eu de grandes raiſons d'entreprendre cette Guerre, il n'eût pas manqué d'en rendre compte au public. Si ſes raiſons euſſent été juſtes & bien fondées, qu'avoit-il à craindre du jugement des hommes. On ne ſe moqua du Manifeſte de Charles II. que par ce qu'en effet les ſiennes étoient foibles, & très mal ſoutenuës. Il n'y avoit rien de vray d'ailleurs; c'eſt faire un grand outrage à un Prince, que de dire, qu'il a diſſimulé dans une occaſion de cette nature. Eſt-ce qu'il a eu ſi peu d'égard pour l'Europe, qu'il ait crû qu'il pouvoit lui faire illuſion? Ceux qui écrivent de pareilles choſes n'y ont pas bien penſé. Quoi! entreprendre une Guerre comme celle-ci ſans en avoir d'autre fondement que la *mauvaiſe ſatisfaction*, que l'on a d'une Republique, à laquelle on n'a rien à commander. Où eſt la pudeur, la conſcience, la bonne foy publique, & la conſideration que l'on doit avoir pour le Droit des gens, & pour des Traitez ſolemnels? on a rendu la perſonne de ce Monarque odieuſe à toute l'Europe en le faiſant parler de cette maniere. C'eſt là ſans doute ſacrifier des Peuples, 1672.

&

1672. & des Provinces à ſon reſſentiment pour un ſujet bien mince, & peu raiſonnable. Croit-on que les Peuples & les Etats doivent être le jouët du caprice, & de l'ambition des Princes.

La mauvaiſe ſatisfaction, que l'on avoit *de la conduite des Provinces-Unies depuis quelque temps*, étoit elle ſi grande, que le chagrin, que le Roi en avoit conçû, fût abſolument irremediable, & qu'il fût neceſſaire de laver cette faute par tant de ſang, & de carnage. Les Etats Generaux lui avoient offert de le ſatisfaire ſur tous les juſtes ſujets de plainte qu'il pourroit faire contr'eux. Ils lui avoient écrit une lettre fort reſpectueuſe ſur ce ſujet, qui lui fut preſentée par leur Ambaſſadeur le 4. de Janvier précédent. Etoit-il ſi difficile d'accommoder ces affaires qu'il fallut ſacrifier tant d'hommes, tant de Païs, tant de finances, qui ſont le ſang des pauvres Peuples, pour tirer raiſon de ces prétenduës offenſes. Le cœur des Rois doit être fait d'une étrange maniere, s'ils enviſagent tous ces terribles & funeſtes effets de la Guerre ſans en être frappez d'horreur. S'ils croyent qu'ils peuvent porter impunément les affaires à ces cruelles extrêmitez, ils ſe trompent groſſierement. Ce n'eſt pas ainſi que l'on doit traiter le genre humain. Il n'eſt point fait pour être le jouët de leurs paſſions. Ils doivent le reſpecter, avoir même de grands égards & de ménagemens pour lui, à moins que de vouloir être des Attila, des fleaux du genre humain.

Mais ſans s'étendre davantage en reflexions ſur

ſur ce ſujet on peut dire, qu'en effet Louis XIV. n'a point eu d'autre cauſe de la Guerre de 1672. que *la mauvaiſe ſatisfaction, qu'il avoit de la conduite des Etats Generaux depuis quelque temps.* C'eſt un Myſtere, qu'il faut développer ici, afin que le Monde n'y ſoit plus trompé, & que la France ne faſſe plus d'illuſion au Public ſur ce ſujet. Il y a trop long temps, que l'on eſt dans l'erreur à cet égard. Il eſt à propos d'expliquer cet énigme, & de donner une juſte idée de l'affaire. 1672.

La France, qui a tant accuſé la Maiſon d'Autriche d'avoir eu le deſſein de la Monarchie univerſelle, s'eſt remplie elle même à ſon tour de cette penſée. Elle a crû, que ſes forces, & ſa ſituation la mettoient en état d'y pouvoir réüſſir. Elle eſt riche, abondante en hommes, & capable d'attaquer ſes voiſins avec ſuccès. Tout le monde ſçait que Henri IV. avoit travaillé à préparer les choſes pour l'execution de ce vaſte projet. C'étoit là le but de la Republique Chrêtienne, dont Mr. de Sulli nous a donné le Plan dans ſes Memoires. Mais ce Prince fut aſſaſſiné dans le temps qu'il alloit mettre la main à l'œuvre pour commencer à travailler à ſon projet. L'affaire de la ſucceſſion de Cleves lui en fourniſſoit une favorable occaſion. Sa mort inopinée changea la face des affaires, & jetta ſon Royaume dans l'embarras d'une minorité, qui recula pour long-temps l'execution de ce projet. Quoiqu'il en ſoit ce Prince avoit ménagé une alliance fort étroite avec les Provinces-Unies, par

1672. ce que la France n'entendoit rien alors à la Marine, & qu'elle avoit beſoin de la flotte des Etats, qui s'étoient déja rendus formidables ſur Mer dés ce temps-là. Dans le commencement du régne de Louis XIII. la France fut baſſe & rampante. Elle fut donc obligée de garder de grandes meſures avec ſes voiſins, & ce fut dans cette vuë, qu'elle eut de fort étroites liaiſons avec les Etats Generaux, dont l'aſſiſtance lui étoit neceſſaire pour ſes deſſeins ſecrets. Le Cardinal de Richelieu acheva de mettre la Cour en état d'entreprendre ſur ſes voiſins, en abbaiſſant les ſujets qu'elle ſoumit abſolument à la volonté du Roi.

Cependant ce Miniſtre entretint fidelement l'alliance, que l'on avoit contractée avec les Provinces-Unies, & l'on en tira de grands ſecours dans l'occaſion. L'Hiſtoire de ce Prince fait connoître, combien la flotte de la Republiqve lui fut avantageuſe dans ſes entrepriſes. Louis XIV. en a auſſi été puiſſamment aidé à ſon avénement à la Couronne. Jamais ſes Troupes n'euſſent pû aſſiéger Mardick, Graveline, ni Dunquerque ſans le ſecours des vaiſſeaux Hollandois, qui fermerent les Ports de ces Places, & qui empêcherent que l'on n'y jettât les hommes & les munitions, qui y étoient neceſſaires pour les defendre. Ainſi la France a toujours reconnu qu'elle avoit beſoin de l'aſſiſtance de la Republique, & l'on voit qu'elle a toujours entretenu fort exactement l'alliance qu'elle avoit avec elle, pour en être aidée dans ſes deſſeins. L'union de ces deux Etats fut ſi gran-

grande pendant un grand nombre d'années, qu'ils n'avoient qu'un même interêt. Et en effet ils avoient la Guerre alors contre l'Espagne : Ainsi ils étoient obligez de réünir leurs forces contre l'ennemi commun. 1672.

Cette union subsista tout le temps que la France ne se sentit pas assez forte par elle même pour executer ses projets. Mais quand elle se crut en état de mettre la main à l'œuvre, elle commença à prendre des airs fiers & menaçans. Elle pretendit que ses anciens Alliez devoient entrer aveuglément dans toutes ses vuës. Elle ne put souffrir, qu'ils s'opposassent à ses entrepriſes. Elle se plaignit même avec hauteur de ce qu'ils ne consentoient pas à ses desseins, & de ce qu'ils en traversoient l'execution. Cependant il est certain que tous les Etats ont leurs Maximes fondamentales, selon lesquelles ils doivent se gouverner. Ils ont leur Politique & leur interêt essentiel qu'ils doivent preferer à toute consideration étrangere ; c'est de travailler à leur propre conservation. On n'est pas obligé d'entrer dans une si étroite union avec des Alliez, que l'on doive sacrifier son propre interêt à leurs entrepriſes. La France elle même en fournit la preuve dans sa conduite. Elle ne voulut point signer le Traité de Paix, qui avoit été reglé en 1648. entre elle & l'Espagne, quoique ce Traité eût été minuté & conclu par tous les Princes de l'Europe assemblez à Munster, pour finir cette longue Guerre qui affligeoit cette Partie du monde depuis tant d'années.

Ce fut en suivant ces Maximes d'Etat, que

1672. les Provinces-Unies s'oppoſerent en 16[illegible] à l'invaſion des Païs-Bas Eſpagnols, & [illegible]s obligerent la France de faire la Paix [illegible]x conditions dont les Parties tomberent d'[illegible]c-cord dans le Traité d'Aix la Chapelle. [illegible]l-le ne travailloit à cette conquête que da[illegible] la vuë de commencer à executer ſon deſſ[illegible]de la Monarchie univerſelle. Les Païs-Ba[illegible]i fourniſſoient le moyen d'attaquer tou[illegible]s voiſins ſans rien craindre. La Lorraine [illegible]t ſous ſa main. Elle fit voir que la Fra[illegible]he Comté étoit aiſée à reduire. Elle s'en[illegible]n-dit maîtreſſe en un mois. Elle couvroi[illegible]r là tout ſon Royaume, & pouvoit po[illegible]r hardiment la Guerre en Allemagne, & [illegible]b-juguer les Provinces-Unies. Elle avoi[illegible]n prétexte ſuffiſant de les attaquer par les [illegible]é-tenſions de la Reine qui lui fourniſſoient [illegible]oc-caſion d'envahir les Païs-Bas Eſpagnols. Il faut donc avoüer que la raiſon d'Etat [illegible]li-geoit ces Provinces de s'oppoſer à l'entrep[illegible]i-ſe de la France ſur les Païs-Bas, à moins qu'[illegible]l-les ne vouluſſent être à leur tour la proy[illegible]e de ſon ambition.

Elles travaillerent donc à faire ceſſer cette Guerre, & elles le firent avec tant de ſuccès, que la France fut forcée à faire la Paix. Ainſi elle vit arrêter tout d'un coup ſes vaſtes deſſeins, & elle comprit dès lors, qu'elle n'en viendroit jamais à bout qu'en ruinant cette République. C'eſt à quoi elle s'attacha par la Guerre entrepriſe dans cette année, & ce qu'elle a tâché d'executer pluſieurs fois depuis, ſans y avoir pû réüſſir juſques à preſent, quelque mouvement qu'elle ſe ſoit donnée

pour

pour cela. On voit même aujourd'hui, que les Provinces-Unies jointes à la grande Bretagne, qui eſt mieux entrée dans ſes veritables interêts dans cette occaſion que du temps de Charles II. ſont le ſoutien de l'Europe menacée, & qu'elle l'empêchent de tomber ſous le pouvoir de la France. Il eſt donc vrai, comme la déclaration de Guerre contre la Republique le poſe expreſſément, que *la mauvaiſe ſatisfaction*, que l'on a euë en France, de la conduite des Etats Generaux, a été le vrai motif de la Guerre qu'on leur fit en cette année 1672. Mais la France ſe contenta de s'exprimer ainſi en termes generaux, ſans entrer en aucune maniere dans le détail. C'eſt qu'il n'eût pas été poſſible de s'en expliquer plus avant, ſans faire connoître ouvertement le deſſein ſecret de la Monarchie univerſelle. Cependant la choſe eſt viſible à quiconque y veut faire un peu d'attention. Au reſte on peut voir par ce qui vient d'être dit que Charles III. entra dans un deſſein funeſte à l'Europe, en ſe liguant avec la France contre les Provinces-Unies. Et c'eſt ce que ſon Parlement reconnut fort bien, lors qu'elle obligea ce Prince de faire la Paix avec elles ſur la fin de l'an 1673. Le Traité en fut ſigné le 19. de Février de l'année ſuivante, comme on le verra dans ſon temps. 1672.

Il eſt aiſé de voir après tout cela que la Republique ne fit en 1667. & n'a fait du depuis que ce qu'elle devoit faire pour ſa propre ſureté, & qu'en entrant en liaiſon avec le reſte de l'Europe contre la France, elle à ſuivi les Maximes fondamentales de ſon Gouver-

1672. nement. La France en a eu un chagrin mortel, comme elle le dit fort bien dans ſon Manifeſte. Mais on eſt aſſuré que toute perſonne équitable & des intereſſée tombera d'accord, que les Etats ne firent que ce qu'ils devoient faire dans cette occaſion, à moins que de trahir lâchement l'interêt de leur Patrie, que l'on avoit remis entre leurs mains. Voilà le denoüement de ce point d'Hiſtoire, & l'explication du Myſtere enveloppé dans la Déclaration de la France contre les Provinces-Unies. On a crû qu'on devoit expliquer cet énigme pour la ſatisfaction du Public. Cependant on voit dans toute cette affaire, combien l'ambition de la France eſt vaſte, cruelle & ſanguinaire, d'avoir allumé une Guerre auſſi violente pour un ſujet auſſi peu raiſonnable, & auſſi mal fondé que celui là. Jamais on n'a oüi dire, qu'un Etat politique fut obligé de ſacrifier ſon interêt eſſentiel au caprice de ſon Allié. C'eſt ici que l'on doit appliquer cette grande Maxime generalement reconnuë pour inconteſtable, que *le Salut du peuple eſt la Souveraine Loi d'un Etat.*

Mais il faut revenir à l'Hiſtoire. Huit jours après cette déclaration, le Roi Louis XIV. en publia une autre, par laquelle il accordoit ſix mois aux habitans des Provinces-Unies, qui étoient dans le Royaume, pour mettre ordre à leurs affaires, & pour ſe retirer où il leur plairoit. Il en donna une troiſiéme pour rappeller tous les François, qui étoient dans ces Provinces, & fit aſſurer l'Empereur & de Roi d'Eſpagne, qu'il entretiendroit fidelement les Traitez de Munſter,

ſter & d'Aix la Chapelle, & que la Guer- 1672.
re, qu'il alloit entreprendre contre la Hollande, ne les intereſſeroit en aucune maniere. Grotius prit ſon audience de congé pour retourner en ſon Païs, & laiſſa la Cour de France fort ſatisfaite de ſa conduite. L'on permit au Secretaire de l'Ambaſſade de reſter à Paris ſous la parole, qu'il donna de ne point écrire de nouvelles en Hollande, & de ne ſe point mêler d'affaires d'Etat.

Quelque aſſurance, que la Cour eût donnée de ne rien faire contre les Traitez, l'Empereur, & les Princes de l'Empire ne parurent pas ſatisfaits de ce grand Armement. On fut allarmé ſur tout, quand on vit le Rhin couvert de batteaux, qui portoient des Soldats, des Munitions, & tout l'attirail neceſſaire à une grande entrepriſe. Les Electeurs & les Princes, qui étoient près de cette riviere, crurent qu'ils devoient ſe précautionner contre la ſurpriſe. Dans le même tems l'Electeur de Cologne fit publier un Placart, par lequel il faiſoit ſçavoir, qu'il avoit fait venir des Troupes de France pour la ſureté de ſes Etats; que cependant il ne vouloit point, que cela fût incommode à ſes voiſins, ſur tout aux Provinces-Unies. Et l'on eût dit en liſant cette declaration, qu'il vouloit demeurer dans une exacte neutralité. Cependant on ſçavoit bien, qu'il avoit pris de grandes liaiſons avec la France, & que c'étoit même par ſon Païs, que la Guerre devoit commencer. Ce Placart étoit datté du quinziéme d'Avril à Bonne.

Bernard van Galen Evêque de Munſter en

1672. uſa de même. Il voulut faire croire, q
faiſoit des levées que pour ſa ſureté, ou
le ſervice de l'Empire, & qu'il ne p
point aux Provinces-Unies. Mais on
fort perſuadé du contraire dans le Mon
fit marcher quelque Cavallerie du co
Rhin, & voulut faire fonder les foſſe
Wezel par un Ingenieur, qui fut déco
Il amuſa le monde de cette maniere pe
un mois. Mais quand ſon Armée fut p
il publia auſſi de ſa part une Declarati
Guerre contre les Etats datée du 18. de
Il ſe plaignoit de ce que les Etats av
formé le deſſein de le perdre avec ſes fu
qu'ils avoient voulu corrompre les Offi
de ſon Armée, & les Commandans d
Places, pour les porter à mettre le feu
ſes Magaſins, à livrer ſes Villes, & à ex
des ſoulévemens dans ſon Païs. On n'a
pas beaucoup de foi à toutes ſes plaintes, p
qu'il étoit connu dans le monde. Auſſi
Etats avoient garni l'Overyſſel contre
On fortifia, du mieux qu'il fut poſſible,
Places qui ſont ſur l'Iſſel, & Deventer
toutes les autres. Le Prince d'Orange
tranſporta même ſur les lieux pour don
ordre à la défenſe de ce Païs, qui étoit
ouvert. On laiſſa un Corps de Troupes
l'Iſſel pour en défendre le paſſage contre
entrepriſes de l'ennemi.

Les choſes étant dans cette diſpoſition, on
publier un jour de prieres dans toute l'éten
duë des ſept Provinces, pour implorer le ſe
cours & la benediction du Ciel. Le jour
ſolemnel fut marqué au 4. de Mai, & l'or
ordon

ordonna en même tems, que l'on continue- 1672.
roit les prieres tous les Mecredis pendant la Guerre. On disposa ensuite des Charges Militaires, pour les Officiers, qui devoient servir sous le Capitaine General. Le Rhingrave Gouverneur de Mastricht fut fait General de la Cavallerie; Zuylesteyn, fils naturel de Frederic Henri Prince d'Orange, General de l'Infanterie; le Comte de Hoorn, General de l'Artillerie; van Velderen, & le Comte de Nassau Lieutenans de la Cavallerie; Aylva, & Koningsmarck, Lieutenans Generaux de l'Infanterie; Montbas & Steenhuysen, Commissaires Generaux de Cavallerie; Kilpatrick & le Comte de Stirum, Majors Generaux. On fit tirer un grand retranchement entre Arnheim & Zutphen. On renforça les Garnisons de Gertrudenberg, de Heusden, & de la Brille par des Bourgeois volontaires tirez de plusieurs Villes. On voulut fortifier Utrecht. Mais ses habitans ne purent consentir à la ruine des Jardins, qu'ils avoient, non plus que de leur Mail. Monterey Gouverneur des Païs-bas Espagnols envoya de la Cavallerie & de l'Infanterie à Mastricht, qui selon toutes les apparences devoit être la premiere Ville attaquée.

Voila comment les Etats pourvûrent à la defense du Païs contre les attaques de la France. Mais on mit la flotte en Mer pour prévenir les Anglois, & elle se mit à la voile dès le 14. de Mars. Elle étoit de soixante Vaisseaux de ligne, & de quarante autres bâtimens. Elle se posta devant la Tamise, avant que les Anglois sçussent qu'elle étoit

1672. prête. Le lendemain on ſe rendit maître d'
ne Fregatte Angloiſe, dont le Capitaine ra
porta, que la Flotte d'Angleterre forte d
ſoixante Vaiſſeaux étoit allée joindre celle d
France, qui étoit venuë ſous la conduite d
Comte d'Etrée mouiller à la rade de l'Ile d
Wight. Il étoit reſté onze Vaiſſeaux A
glois dans la Tamiſe ; & les Hollandois le
obligerent de remonter juſques à Chattam
par le moyen de quinze Fregattes, & de quel
ques brulôts, qui leur donnerent la chaſſ
Sur le ſoir Ruyter vint mouiller ſi près d
Douvres, qu'on lui tira quelques volées d
Canon du Château. Cela ne l'empêcha pa
de partager ſa flotte en trois Eſcadres ; l'un
reſta aux Dunes, l'autre s'approcha d
Dunquerque, & la troiſiéme ſe mit entre le
deux autres. Il attendit ainſi les deux Flot
tes, dont il n'avoit pû empêcher la jonction
quoi qu'il ne ſe fût hâté de ſe mettre en Mer
que pour cela.

Les Provinces-Unies ne furent pas long-
tems à voir arriver le Roi de France avec ſes
Troupes ſur leurs frontieres. Il ſe rendit à
Charleroi le 4. de Mai, & ſe mit à la tê
de ſon Armée, qui s'y étoit aſſemblée. Ce
la jetta la frayeur par tout. Boſleduc, Heuſ
den, & toutes les Places environnées d'eau
& de rivieres lâcherent leurs écluſes pour
s'empêcher d'être attaquées, & l'on mit
ainſi tout le Brabant Hollandois ſous l'ea
juſques à Berg-op-Zoom. Le Roi partagea
toutes ſes Troupes en quatre corps. Il prit
le plus conſiderable pour lui, donna le ſecond
au Duc d'Orleans ſon frere, le troiſiéme au
Prince

Prince de Condé, & le quatriéme au Vicomte de Turenne. Ce Général partit le premier, & s'empara d'abord de Maseyk sur la Meuse, où il mit douze cens hommes en Garnison, sous le commandement du Comte de Chamilli. Il laissa quelques Troupes dans Tongres, St. Tron, & quelques autres Places qui craignoient la Garnison de Maestricht. Il vint à une demie lieüe de cette ville. Mais on n'avoit pas dessein de l'assieger alors. Ainsi on passa outre pour se rendre à Nuys, où l'on avoit des Magasins. 1672.

Le Roi méditoit le siege de quatre Places du Païs de Cleves tout d'un coup. Le Prince de Condé attaqua Wezel. Le Vicomte de Turenne assiegea Burik. Le Roi, & le Duc d'Orleans se posterent devant Orsoi, & Rhinberg. Le Duc fit sommer Orsoi, qui n'avoit que sept cens hommes pour défendre cette Place assez bien fortifiée. Mais ayant refusé de se rendre, on fut obligé de mettre le Canon en Batterie. L'attaque fut vigoureuse. Mais elle fut soutenuë avec beaucoup de courage. Cependant parce qu'elle n'avoit point d'esperance de secours, elle capitula, & fut obligée de se rendre. On n'accorda que la vie sauve aux Soldats avec une partie de leur Bagage, parce que l'on vouloit intimider les autres Villes. Ils furent donc faits prisonniers de Guerre. Cette ville étant prise on ouvrit la tranchée devant Rhinberg. Pendant cela le Prince de Condé, & le Vicomte de Turenne forcerent Wezel & Burik de se rendre. On trouva les Fortifications de ces Places assez negligées, & les choses peu en état

1672. de défenſe par le peu de ſoin que l'on avoit eu de ſe préparer à cela. Il n'y avoit point de Canons ſur les remparts, lors que l'ennemi arriva. Encore les affuts étoient-ils hors d'état de ſervir. On ne laiſſa pas de faire grand feu ſur le Camp du Prince pendant deux jours, & l'on ſe ſervit même aſſez heureuſement du Canon. Le Prince ayant remarqué, que l'on ne tiroit point du Fort de la Lippe, conjectura qu'il n'y avoit point de Canon. Il le fit donc attaquer la nuit du 2. au 3. jour, & on l'emporta ſous la conduite du Sieur de St. Abre. Il avoit 400. hommes avec lui. Il ſurprit le corps de garde, & chargea le reſte de la Garniſon de ce Fort l'épée à la main. Il l'emporta de cette maniere, & jetta l'épouvante parmi les Bourgeois, qui virent, que les François l'ayant pris tiroient ſur la ville, de deux pieces de Canon qu'ils avoient trouvées dans la Place, & dont on n'avoit ſçû ſe ſervir contr'eux.

Toute la Bourgeoiſie jetta les armes bas, & ne parla plus que de capituler. Les femmes mêmes s'attrouperent, & ayant tiré le Commandant de la Place de deſſus ſon cheval menacerent de le déchirer, s'il ne traitoit avec l'ennemi. Ce Commandant, voyant que parmi tout ce deſordre les François avoient avancé leurs approches, & étoient ſur le point de monter à l'aſſaut, il deputa deux Officiers, qui firent le traité avec le Prince de Condé. Tous les Officiers, à la reſerve de huit demeurerent priſonniers de Guerre avec les Soldats pendant ſix Semaines.

nes. L'on prit poſſeſſion de la Ville, & le Comte d'Eſtrades en fut fait Gouverneur. Le Vicomte de Turenne ſe rendit Maître de Burik à peu près de la même maniere. Rekendam, qui en étoit Gouverneur, ne manquoit ni de Munitions de Guerre, ni de vivres. Mais il n'avoit que quatre cens hommes de Garniſon. Cependant & les Officiers, & les Soldats étoient reſolus à ſe bien defendre. Le Gouverneur fit placer beaucoup de mêches allumées ſur le rempart, pour faire croire à l'ennemi que ſa Garniſon étoit forte. Mais le Vicomte de Turenne lui fit ſavoir, qu'il étoit fort bien inſtruit de l'état des choſes, & qu'il penſât à ſe rendre de bonne heure pour éviter les dernieres extrémitez. Rekendam, voyant que l'ennemi étoit ſur le bord du foſſé, dont il avoit déja comblé une partie, battit la chamade, & fit ſa compoſition. Le Vicomte y mit Garniſon pour le Roi de France, fit enfermer l'ancienne Garniſon dans l'Egliſe, & deſcendit le Rhin pour aſſieger Rees. 1672.

Le Roi ne preſſoit pas fort vivement le Siege de Rhinberg, parce qu'il vouloit, que la priſe des autres Villes obligeât celle-ci à ſe rendre. Le Colonel van Baſſem en étoit Gouverneur, & avoit le Baron d'Oſſeri pour adjoint. La Place étoit bien pourvuë de Soldats & de Munitions. Mais le courage manqua à ceux qui devoient la défendre. On les ſomma par un Trompette de ſe rendre, ce fut le 4. de Juin. Sa commiſſion étoit de demander, que l'on permit au Duc de Duras de venir s'abboucher avec les Commandans. Cela

1672. lui étant accordé, le Duc ſe rendit dans la Ville, & leur propoſa de ſe rendre ſous les conditions avantageuſes, qu'il leur offroit, & même de les faire conduire à Maſtricht, Armes & bagage avec leurs Troupes. Il leur laiſſa le loiſir de penſer à ſes propoſitions, & viſita une partie des dehors par la complaiſance de Doſſeri. Le Conſeil de Guerre ayant été aſſemblé, tous furent d'avis, à la reſerve de trois d'accepter les offres du Duc de Duras. Le Gouverneur fut de l'avis de ces trois braves hommes, qui vouloient, que l'on ſe défendit en gens de Guerre. Mais la pluralité l'emporta, & le Gouverneur fut contraint par ſes propres Officiers de capituler. On rendit donc la Place le 7. de Juin. L'Armée de France ne put s'empêcher de blâmer la lacheté de la Garniſon, lors qu'elle defila devant elle. On mit en priſon tous les Officiers, à la reſerve de ceux qui avoient été d'avis de ſe defendre, & de ceux, qui prirent un autre chemin que celui de Maſtricht, dans la crainte d'être punis. Il deſerta une partie des ſoldats, & les Officiers arrêtez furent gardez, juſques à ce que l'on eût nommé des Commiſſaires pour les juger avec ceux qui avoient rendu la Ville de Wezel.

Rhinberg étant rendu, le Roi vint joindre le Vicomte de Turenne à Rées. La Ville avoit ſept bons baſtions, & avoit toutes les proviſions neceſſaires avec une bonne muraille. Wimbergen y commandoit avec une Garniſon aſſez forte pour la Place. Il y avoit un Fort de l'autre côté du Rhin capable de faire beaucoup de reſiſtance. Il y avoit le Capitaine

van-

van der Hoeve pour Commandant avec sa Compagnie, & soixante & dix autres soldats sous lui. Il se mit en état de charger l'ennemi à son arrivée. Le Vicomte l'intimida tellement par ses menaces, qu'il le disposa à rendre ce Fort sans en avertir le Gouverneur Wynbergen, de qui neantmoins il recevoit les ordres. On se douta neantmoins de la lâcheté de cet homme, dés que l'on reconnut, que l'on ne tiroit plus du Fort. On envoya un Officier & des soldats pour s'informer de l'état des choses. Mais ils n'eurent pas fait la moitié du chemin que l'on commença à tirer sur eux. En même temps le Canon du Fort tira sur la Ville. Le Gouverneur ne perdit pas courage pour cela. Il fit tirer de son côté sur le Fort, & sur les Assiegeans. Cela obligea le Vicomte de Turenne de lui envoyer un Trompette pour le sommer de se rendre sous des conditions avantageuses. Wynbergen, se voyant hors d'état de resister par la perte du Fort, & par la vigoureuse attaque de l'ennemi, resolut de se rendre. Les Bourgeois vinrent offrir les clefs. Le Vicomte leur conseilla d'attendre l'arrivée du Roi, qui se rendit au Camp le lendemain. Ce Prince les renvoya au Marquis de Louvois, qui ne voulut point leur accorder d'autre capitulation, que ce qu'il plairoit au Roi de regler; que cependant toute la Garnison seroit faite prisonniere de Guerre, à la reserve du Gouverneur, des deux Deputez de la Garnison, & de deux Officiers, au choix du dit Gouverneur, à condition qu'ils ne pourroient servir de toute l'année. La Place fut rendue le 9. de Juin. 1672.

De

1672. De Rees l'Armée se rendit devant Emerick, dont la Garnison sortit à l'approche des Troupes, par ce qu'elle se vit hors d'esperance d'être secourue. Elle se rendit donc dans le fort de Schenck, & abandonna cette Place qui d'ailleurs étoit assez mal fortifiée, & peu pourvuë de ce qui lui étoit necessaire. La Ville presenta les clefs, & obtint qu'on la laisseroit dans tous ses droits, sans rien changer dans la forme de son Gouvernement. Pendant que le Roi étoit occupé à Emerick, le Prince de Condé se rendit vers l'Issel, où le Prince d'Orange s'étoit posté avec des Troupes pour en disputer le passage. Condé se rendit maître de Deutecom, d'où il se transporta en suite au Camp du Roi devant Emerick.

La flotte s'étoit mise en mer dès le mois de Mars, & n'ayant pû empêcher la jonction de celles de France & d'Angleterre, elle s'étoit postée entre Dunquerque & Douvres. Ruiter ayant sçû que les ennemis étoient à la rade de Soultsbay, resolut de les aller combattre, pendant qu'il avoit l'avantage du vent. Son dessein étoit de les surprendre, & de leur détacher plusieurs brulots durant la nuit. Mais le vent, qui vint à cesser, l'empêcha d'executer son dessein. Une fregate Françoise, l'ayant découvert le 7. de Juin de fort grand matin en avertit le Comte d'Etrées, qui se joignit en même temps à la flotte d'Angleterre. Ainsi les deux flottes étant Unies, la Françoise en devint une Escadre, & l'Angloise composa les deux autres. Elles avoient en tout 83. Vaisseaux de ligne, 18. frega-

fregates, & vingt deux brulots, outre plu- 1672.
ſieurs barques. Elles étoient tres-bien équippées d'hommes & de Canon. La Flotte de Ruiter étoit de 72. Vaiſſeaux de Guerres & d'environ quarante autres bâtimens de toutes ſortes.

Le Duc d'Yorck commandoit l'Armée des deux Couronnes, & conduiſoit le corps de bataille oppoſé à Ruiter. Le Comte d'Etrées avoit l'Avantgarde avec le Pavillon blanc, & avoit à combattre Bankert Vice-Amiral de Zelande. Le Comte de Sandwich, avec pavillon bleu, avoit en tête van Ghent Vice-Amiral de Hollande. Le combat commença à cinq heures du matin, & d'abord Bankert vint fondre ſur les François, qu'il attaqua avec furie. Il avoit le vent & la marée favorables. Le Comte d'Etrées fut obligé de prendre route vers le Sud, pour tâcher de gagner le vent. Mais les vaiſſeaux ne ſuivirent pas aſſez promptement pour executer ſon deſſein. Cependant ces deux Eſcadres ſe canonnerent rudement pendant toute cette manœuvre. Cela donna lieu aux vaiſſeaux du Comte d'Etrée de ſe rejoindre, & il eut pû regagner le vent, s'il y en eut eu. Mais il faiſoit alors un ſi grand calme, que l'on fut obligé de faire ramer des chalouppes pour gouverner les Vaiſſeaux; ce qui fut cauſe, que les Vaiſſeaux des deux flottes ſe trouverent fort mêlées les uns dans les autres. Pendant cela le Canon joüa ſi violemment, qu'il y eut un terrible carnage de part & d'autre; & Ruiter déclara, qu'il n'avoit jamais vû de bataille plus ſanglante. Mais ayant

1672. ayant apperçu parmi tout ce feu, que [illegible]kert avoit quelque deſavantage, il déta[illegible] quelques uns de ſes Vaiſſeaux pour l'aller [illegible] forcer. Ce ſecours obligea l'Eſcadre F[illegible] çoiſe d'augmenter ſon feu. Bankert cha[illegible] rudement le vaiſſeau du ſieur de la Rabin[illegible], qui eut la cuiſſe emportée dans cette occa[illegible]. Evertzen tomba ſur le ſieur du Quéne. [illegible]s les Hollandois s'étant tenus à la portée [illegible] Canon pour ne pas perdre l'avantage du v[illegible] les François furent obligez d'attendre [illegible] l'ennemi revint ſur eux.

Le Comte de Sandwich Amiral du P[illegible] lon bleu couroit au Nord, & le Pavillon [illegible] ge le ſecondoit. Mais dans le même te[illegible] van Ghent vint tomber ſur lui. Brakel a[illegible] qua Sandwich avec tant d'impetuoſité, [illegible] que ſon Vaiſſeau fut beaucoup inferieur a[illegible] lui de cet Amiral, il le perça en une [illegible] nité d'endroits. Il fit divers efforts pour [illegible] gner le vent. Mais il n'en put venir à bo[illegible] & il fauta enfin avec ſon fils, qui l'accom[illegible] gnoit, & tout ſon monde par un troiſi[illegible] brulot, que Brakel lui détacha. Cepend[illegible] ſon eſcadre ne perdit point courage. El[illegible] même plier deux diviſions Hollandoiſes [illegible] l'arriere garde. Van Ghent fut tué dans ce[illegible] occaſion, & le vaiſſeau du vaillant Bra[illegible] fut mis hors de combat. Mais cet avanta[illegible] ne dura pas long temps aux Anglois, par[illegible] que le Corps de bataille ſecourut l'arri[illegible] garde fort à propos.

Ruiter attaqua de ſon côté le Duc d'Yo[illegible] avec ſa valeur ordinaire, & le combat d[illegible] entr'eux deux bonnes heures. Le Vaiſ[illegible] de

de ce Prince y fut tellement mal-traité, qu'il 1672.
fut obligé d'en monter un autre, ce qui fit recommencer le combat avec beaucoup de vigueur. Mais Bankert ayant rejoint Ruiter avec ſon Avantgarde, on chargea le Corps de Bataille des Anglois avec tant de furie, que l'on crut pendant quelque temps que ce Vice-Amiral y avoit été tué. Pendant que l'on combattoit de la ſorte avec beaucoup d'opiniatreté, la nuit ſurvint, ce qui obligea Ruiter de donner ordre à l'Eſcadre de Zelande de ſe retirer, & de le joindre. Le Comte d'Etrées fit route pendant la nuit avec vingt quatre Navires Anglois, qui étoient détachez du Duc d'Jorck, & l'on fut long-temps parmi les flottes des deux Couronnes, ſans ſavoir des nouvelles les uns des autres. Mais elles ſe rejoignirent le lendemain. Ruiter travailla à ſe radouber pendant la nuit, & ſe trouva fort de cent Vaiſſeaux, par le moyen du renfort qui lui étoit ſurvenu pendant le combat du jour precedent. Les ennemis n'en avoient que cinquante en état de ſervir. Il les pourſuivit donc pour recommencer le combat, & il y avoit apparence, que l'affaire alloit s'engager de nouveau. Mais le vent étant contraire à Ruiter il ſe retira à la rade de Schoenevelt, pendant quoi les flottes ennemies ſe rendirent dans la Tamiſe. Le ſieur de la Rabiniere mourut de ſa bleſſure en arrivant.

Voila comment ſe termina ce furieux combat, ſans qu'aucun des Partis pût s'en attribuer la Victoire. Il s'y fit des actions incroyables de valeur de part & d'autre. On y per-

de, & qu'il valloit mieux s'approcher du Betauw pour y passer le Rhin. Cet avis plut au Roi, & au Prince de Condé. Cependant on fit semblant d'envoyer des Troupes vers l'Issel pour amuser l'ennemi, qui s'y étoit retranché. Le Prince de Condé s'informa exactement des lieux, où l'on pouvoit passer le Rhin, qui étoit fort bas, par ce qu'il ne pleuvoit point depuis long-temps. Il étoit même presque guéable en plusieurs endroits. Deux Traîtres du Païs offrirent au Prince de lui faire voir un endroit, où il n'y auroit pas cent pas à nager. Le Prince d'Orange, qui se douta du dessein des François, envoya Montbas, Commissaire General de la Cavallerie, avec des Troupes vers le lieu qu'on appelle Tolhuys, & qui étoit fortifié. C'étoit justement le lieu, que les Traîtres avoient indiqué. Le Prince de Condé détacha le Comte de Guiche avec ces deux hommes pour sonder le passage. La chose fut trouvée telle qu'ils l'avoient dite. Le Prince en ayant été averti representa si bien l'avantage que l'on tireroit de cette expedition, que le Roi trouva bon qu'il l'entreprît dés la même nuit. Cependant il rappella le Vicomte de Turenne des environs de Nimegue. 1672.

Le Prince d'Orange fut averti, que l'on avoit vû sonder la riviere, & qu'il avoit paru de la Cavallerie en ces quartiers. Il ordonna donc à Montbas de se rendre à Nimegue avec ses Troupes, s'il n'étoit pas en état de s'opposer au passage de l'ennemi pour l'empêcher, & lui donna en même temps le commandement de cette Place. Mais il changea bien-

1672. bien-tôt de penſée, il mit van Veld
Nimegue, & envoya ordre à Mont
defendre le paſſage du Tolhuys, l'aſſ
qu'il le renforceroit de cinq Regimens.
bas ſurpris de tous ces changemens
aux Deputez des Etats, qui étoient a
Prince, qu'il n'étoit pas poſſible aux en
de forcer ce paſſage defendu par un For
la Tour étoit à l'epreuve du Canon, &
étoit plus à propos de ſe jetter dans Nim
pour la defendre contre l'ennemi, qui ne
queroit pas de l'aſſiéger. On envoya
pour commander au Tolhuys en ſa
Mais il arriva trop tard, & ſes Troup
tiguées de leur marche n'eurent pas le
de ſe fortifier dans ce Poſte. Il ne pût
s'oppoſer au paſſage des François, qu
verſerent le Rhin à la nage, où pluſieu
rent noïez. Cependant une bonne part
l'Armée étant arrivée de l'autre côté
Troupes Hollandoiſes s'épouvanterent
perdirent courage. Montbas, qui s'
rendu au Camp du Prince d'Orange pour
re connoître, que l'on ne pouvoit gard
paſſage contre l'ennemi, y fut arrêté pr
nier, & accuſé de trahiſon & d'infide
Ce fut alors, que l'on y envoya Wurts
place. Mais cet Officier ne trouva ni Ca
ni retranchement ſur la riviere.

Le Prince de Condé averti de l'état des
faires attendit l'arrivée du Roi pour tent
paſſage. D'abord qu'il fut venu,
qui avoient ſondé le gué, ſe jetterent da
Riviere. Le Regiment des Cuiraſſiers
ſuivit commandé par le Comte de Re

Une infinité de volontaires les suivit de même 1672.
en si grande quantité, que l'on fut obligé de s'élargir. Cela fut cause, que plusieurs Officiers & soldats se noierent, parce que l'on trouva des trous, que l'on n'avoit pas reconnus auparavant. Wurts ne put empêcher ce passage avec ses Troupes effrayées. Dès que la tête des Cuirassiers fût passée, on alla à l'ennemi l'épée à la main. Cela l'effraya de telle maniere, que les soldats lâcherent le pied à la premiere décharge. Le Prince de Condé, voyant que son entreprise reüssissoit si heureusement, passa la riviere dans un bateau avec le Duc d'Anquien son fils & le Duc de Longueville son neveu. Dés qu'il fut passé, il mit les Troupes en bataille pour attaquer les retranchemens de l'ennemi. Les Troupes continuerent à passer de la même maniere, que l'on avoit déja fait. Les Historiens François ont parlé de ce passage avec beaucoup d'eloge, & ont prétendu même, qu'il surpassoit celui du Granique par Alexandre le Grand, & celui du Rhin par Cesar. On ne peut pas disconvenir, que l'action ne soit belle en elle même. Cependant on reconnoît que le Rhin étoit fort bas cette année, à cause de la grande secheresse. Cela diminuë beaucoup la difficulté du passage, & en affoiblit la gloire.

L'Infanterie, qui étoit dans d'assez mauvais retranchemens, ne songea qu'à demander quartier, au lieu de se défendre, quand elle se vit abandonnée par la Cavallerie. Le Prince de Condé, le lui fit promettre. Cependant les François avançoient toujours, & l'on

de son côté d'être enveloppé par les François abandonna l'Issel, & se rendit à Utrecht. La populace, qui accusoit Montbas de tous ces malheurs voulut le déchirer. Le Prince le tira de là par une porte qui étoit derriere la Maison, où on l'avoit enfermé en atendant qu'on pût lui faire son procès dans toutes les formes. Il le fit conduire dans le Fort de Newerbrug. 1672.

La blessure du Prince de Condé obligea le Roi de repasser dans son Armée pour envoyer le Vicomte de Turenne commander celle de ce Prince en attendant sa gueriſon. Cependant ce passage du Rhin jetta l'épouvante par tout. Chacun commença à penser à sa conservation, & l'on abbatit les arbres, & les maisons de plaisance qui pouvoient incommoder les villes en cas de siége. La Haye vit naître une sédition populaire par l'arrivée de quelques gens venus du Velaw pour se vanger de Montbas, qu'ils regardoient comme l'Autheur de tous leurs maux, pour avoir lâchement abandonné le Tolhuys. On en vouloit faire autant à Grotius nouvellement arrivé de son Ambassade de France. Cependant le Roi tînt un Conseil secret avec le Prince de Condé & de Vicomte de Turenne, sçavoir pour comment on devoit se gouverner dans la suite des affaires. Ces deux habiles Generaux furent d'un même avis, & conseillerent au Roi de garder peu de Places, & de tenir toujours une forte Armée en Campagne, par ce qu'autrement on ne seroit pas en état de s'opposer au secours, qui ne manqueroit pas de venir du côté de l'Allema-

1672. gne. Mais le Prince n'eut pas plûtôt quitté le Roi pour ſe faire porter à Emerik, que le Marquis de Louvois diſpoſa ſon Maître à changer de ſentiment. Ses raiſons étoient que l'Allemagne n'étoit pas encore en état de ſecourir les Provinces-Unies, & que d'ailleurs l'ennemi preſſé ſeroit obligé de recevoir la loi du vainqueur, que par conſequent il ne doutoit point que toutes les conquêtes ne demeuraſſent à la France. On laiſſa donc les choſes dans l'état où elles étoient, & l'on continua d'agir comme on avoit commencé.

Le Vicomte de Turenne ſe mit à la tête de l'Armée dont on lui donnoit le commandement, & marcha du côté d'Arnheim. Il ſe ſaiſit en paſſant de Heuſſer, & d'Iſſeloort deux petites Places du Betaw. Cela ouvrit ce petit Païs aux François. Il ſe rendit maître le même jour du Pont de batteaux d'Arnheim, que les habitans n'eurent pas le loiſir de rompre pour ôter ce paſſage à l'ennemi. Il ſe mit en état enſuite de battre cette ville pour l'obliger à ſe rendre. Le Comte du Pleſſis-Pralin fut tué dans cette occaſion en commandant les travaux. Le Pont fut bien-tôt rétabli, & les Troupes paſſerent la riviere pendant la nuit. Les habitans d'Arnheim, voyant que l'on étoit en état de les attaquer de toutes parts, envoyerent des Deputez au Camp pour capituler. Le Traité ſe fit avec tant de précipitation, que les François furent introduits dans la ville, avant qu'il fût ſigné. Cependant les bourgeois n'ayant rien demandé pour la Garniſon, les Soldats furent faits priſonniers de Guerre.

Le

Le Vicomte de Turenne avoit reglé les choſes de cette maniere avec les habitans. Le Roi ratifia tout ce qui avoit été promis. 1672.

Arnheim reçût ainſi Garniſon Françoiſe, après quoi le Vicomte marcha droit à Knodſembourg. Les Troupes ſe logerent la nuit ſuivante ſur la contre eſcarpe. La Garniſon fit neantmoins un grand feu toute la nuit, & tua beaucoup de Soldats ennemis. Cela les obligea de ſe retrancher, & de mettre du Canon en batterie. Le Commandant de cette Place, voyant ſes Soldats fatiguez de la nuit paſſée, envoya demander des Troupes fraîches pour relever ſes gens. Welderen n'oſa dégarnir ſa Place, qui étoit menacée. Cependant il poſta ſon Canon ſi avantageuſement, qu'il incommoda beaucoup ceux qui aſſiegeoient le Fort. Tout cela ne ſervit qu'à redoubler l'ardeur de l'attaque. Ainſi la Garniſon s'impatientant de n'être pas relevée ſe mutina contre les Officiers. On fût donc obligé de capituler. Les articles en furent accordez par le Sieur de Foucaut Lieutenant General. Ce fut la premiere compoſition honorable, qui fut accordée aux Troupes des Etats. La Garniſon ſe retira à Groningue, par ce que le Vicomte de Turenne ne voulut pas qu'ils allaſſent renforcer les Troupes de Nimegue. Il avoit reſolu d'en faire le ſiége.

Dans le temps que la France pouſſoit ſes conquêtes dans les Provinces-Unies, l'Evêque de Munſter, qui avoit reçu de l'argent des Troupes & des Officiers de cette Couronne, entra dans le Païs d'Overiſſel, dés

1672. qu'il ſçut que l'on avoit attaqué les villes du Païs de Cleves, qui étoient entre les mains des Etats Generaux. Il s'empara d'abord de Lingen, qui appartenoit au Prince d'Orange. Enſuite il ſe rendît maître des Places des Païs de Twente, & de Drente. Il ne laiſſa point de Garniſons dans ces villes, de peur d'affoiblir ſon Armée. Il ſe contenta d'y mettre des Sauvegardes pour empêcher ſes propres Troupes de les piller. Il joignit enſuite les Troupes de l'Archevêque de Cologne, & alla attaquer Grolle ville forte, & munie de tout ce qu'il lui falloit. La Place n'ayant pas voulu ſe rendre à la ſommation il en fit le ſiége dans les formes. On ne s'épouvanta point de ſes approches, ni de ſon Canon. Mais les Bombes effrayerent tellement tout le monde que la ville ſe rendit le 8. de Juin. On accorda une compoſition avantageuſe à la Garniſon, par ce que l'Evêque vouloit expedier cette affaire de peur de quelque réavis, qui lui auroit cauſé beaucoup d'embarras. Il ſe rendit enſuite à Borkloo, ſur laquelle il avoit quelque prétenſion, comme on l'a remarqué ci-devant. Mais on ne s'y defendit point, & la Place lui fut renduë, d'abord que l'Evêque ſe preſenta. Lochom & Brevoort en firent de même, par ce qu'elles n'avoient point de Garniſon. Il ſembloit que les Peuples de ces quartiers euſſent quelque impatience de changer de maîtres. Peut-être étoit-ce l'effet de la terreur, & de l'apprehenſion où l'on étoit d'être expoſé aux violences des Soldats.

L'Ar-

L'Armée de l'Evêque vint attaquer enſuite Deventer, qui avoit cinq cens hommes de Garniſon avec autant de bourgeois & de Payſans, & toutes les proviſions neceſſaires pour une bonne défenſe. Le Gouverneur avoit fait travailler à tout ce qui pouvoit ſervir à fortifier cette Place. Cependant tout cela ne ſervit de rien par la faute de quelques perſonnes, que l'on ſoupçonna avec raiſon d'être d'intelligence avec l'ennemi, & l'on y fut confirmé par quelques paroles lâchées indiſcretement par l'Evêque même que *ces malheureux lui tiendroient parole à la fin.* Il écrivit une lettre aux Magiſtrats, & la leur envoya par un Trompette. Il leur fit ſçavoir que les Troupes de l'Electeur de Cologne & les ſiennes, qui étoient devant leur ville, avoient été renforcées par les François, & que l'on étoit en état de leur donner un aſſaut: qu'il avoit appris, qu'ils avoient deſſein de ſe réünir au Corps de l'Empire, que ſi cela étoit, il s'offroit de les y ſervir, & qu'ainſi l'Electeur & lui étoient diſpoſez à leur accorder de bonnes conditions, s'ils vouloient ſe rendre. Dés le lendemain on jetta des bombes dans la ville, ce qui intimida les habitans & la Garniſon. Le Gouverneur lui même épouvanté, déclara qu'il n'avoit pas aſſez de monde pour défendre la ville. Mais les habitans lui ayant reproché ſon peu de courage, il fit une ſortie aſſez mal entenduë, qui eût neantmoins quelque ſuccès, & qui auroit été funeſte aux Troupes de l'Evêque, ſi elle eût été faite du côté de la batterie. Cependant elle fut inutile par l'événement. 1672.

1672. Ceux qui avoient formé le deſſein de rendre la ville, ſe ſervirent de l'occaſion de cette ſortie pour faire tenir à l'Evêque les articles, ſous leſquels ils vouloient capituler. On demandoit un temps ſuffiſant pour avertir les villes de Campen & de Zwoll, qui étoient liguées avec Deventer. L'Evêque envoya un Trompette le même jour, qui étoit le 21. de Juin. Mais on lui refuſa les Portes, parce que le ſoleil étoit couché. Dés le lendemain on recommença à jetter des Bombes, qui mirent le feu en deux endroits. Cela preſſa le Conſeil de traiter avec l'ennemi. Les conditions furent que la Religion Reformée ſeroit conſervée dans la ville avec deux Egliſes, que les Ecoles publiques ſubſiſteroient, que la ville ſeroit Unie à l'Empire ſous l'Electeur & l'Evêque, qu'elle reſteroit en poſſeſſion de tous ſes droits: que les Magiſtrats conſerveroient leurs emplois juſques au temps que l'on avoit accoûtumé de faire les élections, & qu'on ne mettroit qu'une mediocre Garniſon Allemande dans la Place. La Populace ni la Garniſon ne vouloient pas accepter la compoſition. Mais on les y diſpoſa enfin par de belles paroles, & par ce moyen, Deventer fut mis entre les mains de l'ennemi. La Garniſon demeura priſonniere de guerre, après avoir été deſarmée & dépoüillée. On l'enferma dans les Egliſes. La ville fut pillée, & obligée d'ailleurs de payer vingt cinq mille Riſdallers d'amende.

Lors que le Prince d'Orange vit que les François s'étoient emparez du Betauw, &

&

& d'une partie de Gueldre & d'Overiſſel, il retira promptement ſon Canon, & ſes Troupes des bords de l'Iſſel, & ſe rendit dans la Province d'Utrecht avec ſon Armée pour tâcher de la ſauver des mains de l'ennemi. Il n'avoit que treize mille hommes. Mais quelques Regimens Eſpagnols, que le Comte de Monterey lui envoya le joignirent dans ſa marche. Il ſe rendit donc le ſoir du 15. de Juin aux portes d'Utrecht. La ville étoit dans une grande conſternation. Les principaux habitans ne penſoient qu'à ſe ſauver avec leurs meilleurs effets, ſçachans, que l'ennemi avoit pris le Betaw. Il n'étoit plus poſſible de mettre la Place en état de défenſe. Le temps preſſoit trop pour cela. La populace força les perſonnes les plus conſiderables de demeurer. Le deſordre fut ſi grand que le Prince ne put entrer dans la ville pour cette fois. On lui en refuſa les portes, & l'on ne voulut même point vendre de vivres à ſes Troupes. On permit cependant au Prince d'y entrer ſeul le lendemain. Il offrit encore de defendre la ville ſi l'on vouloit raſer les Fauxbourgs. Mais on ne voulut pas écouter ſes propoſitions, & il fut obligé de ſe retirer ſans rien obtenir. Il décampa donc le 17. de Juin & ſe tranſporta en Hollande. Il ne laiſſa point de Garniſon à Utrecht, par ce qu'elle y eût été inutile. En ſuite il partagea ſes Troupes en quatre. Il en donna une partie au Prince Maurice: Un autre au Comte de Horn: La troiſiéme fut miſe ſous le commandement de Wurts, & il ſe poſta près de Bodegrave avec la quatriéme. 1672.

1672. Utrecht ſe voyant hors d'Etat de défenſe, ſans Troupes, & ſans aucun moyen de reſiſter, n'ayant pû même obtenir les Troupes que la Province payoit, envoya des Deputez au Roi de France pour traiter de ſa reddition. On refuſa de les écouter qu'ils n'euſſent un plein pouvoir pour conclure ce Traité avec lui. Cependant le Vicomte de Turenne, après s'être rendu Maître de Knodſenbourg fit pointer le Canon contre Nimegue. Il avoit un détâchement à Tiel, qui ouvrit les portes le 17. de Juin. Ces mêmes Troupes s'emparerent encore de l'Ile de Voorn, & du Fort de St. André. Les garniſons de ces lieux n'attendirent pas l'ennemi. Dans le temps que ce detachement s'emparoit de tous ces lieux, le Vicomte attaqua le Fort de Schenck. Les fortifications en étoient ſi negligées, & celui qui y commandoit avoit ſi peu d'experience & de capacité, qu'il n'eût pas le courage de ſe défendre. Il avoit renvoyé les Fregates, qui étoient ſur la riviere pour la défenſe de la Place. Le Vicomte le fit attaquer par un endroit, dont ce Commandant venoit de faire raſer les Fortifications, que l'on y avoit faites depuis peu. La Garniſon voyant que l'ennemi faiſoit ſes approches avec une extrême promptitude, capitula au bout de huit heures de ſiége, & ſe rendit ſous des conditions aſſez honorables. Elle fut conduite à Coevorden, & la Place fut livrée le 18. de Juin. Les François furent ſurpris, à cauſe de la bonté de ce Fort, de la promptitude avec laquelle on l'avoit rendu.

Does-

Doesburg ne tint pas long-temps. Il y avoit près de quatre mille hommes de Garnison avec trois cens chevaux, & la Place avoit de bons bastions. Cette garnison fit d'abord une tres belle resistance, & plusieurs François perirent, pour avoir ouvert la tranchée trop près des murailles. Martinet Officier de reputation dans l'Armée de France y fut tué du Canon de la batterie. Cependant lors que tout fut prêt pour l'assaut general, les Bourgeois se mutinerent & capitulerent. La Garnison demeura prisonniere de Guerre aux mêmes conditions qu'à Arnheim. Doesburg étant rendu, l'Ennemi continua ses conquêtes avec une rapidité surprenante. Les villes se rendoient comme à l'envi, & n'attendoient pas même qu'on les attaquât. La frayeur s'étoit tellement emparée des esprits, que ces Peuples avoient oublié leur ancienne valeur. L'Ennemi étoit étonné lui même de son bonheur, & ne pouvoit comprendre, comment des Places fortes se rendoient si facilement. Cela fait voir, que les événemens qui arrivent dans le monde, dépendent d'une cause supérieure, qui les gouverne comme il lui plaît. Les Peuples étoient épouvantez : Ils manquoient de resolution, & cela même abbattoit la force de leur Conseil. Ainsi tout se ruinoit, & l'ennemi n'avoit qu'à marcher pour faire des conquêtes. 1672.

Nimegue fit plus de resistance, que toutes les autres Places n'en avoient fait. Le Vicomte avoit ordonné, que l'on continuât de la battre au travers de la riviere pendant l'expedition du Fort de Schenck. Mais cela ne

1672. produiſoit rien. Les bourgeois animez par un Gouverneur habile ſe defendoient tres bien, & ſecondoient le courage de la Garniſon. Il fallut donc ſe reſoudre à aſſieger la Place dans les formes. Dans cette vuë il fit paſſer la riviere à une partie de ſes Troupes, & fit ouvrir la tranchée de l'autre côté. Les bombes, que l'on jettoit dans la Place, ne produiſoient pas un grand effet, par les précautions que l'on avoit priſes dans la ville pour s'en garantir. Ainſi le ſiege ne s'en faiſoit pas avec autant de facilité que celui des autres villes, que l'on avoit priſes juſques-là. Pendant qu'il demeura occupé à ce ſiege, le Roi continua ſes conquêtes à l'ordinaire, tout ſe ſoumettoit de tous côtez, & l'on n'entendoit parler que de Places qui ſe rendoient. Le Marquis de Rochefort, qui avoit été détaché de l'Armée de Turenne avec quelques Troupes, après la reddition d'Arnheim, s'empara ſans coup ferir du Wagheninghen & de Rhéenen, qui eſt de la Province d'Utrecht. Il ſe rendit maître enſuite de Wick & d'Amersfort dans la même Province. Elles ne firent point de reſiſtance.

L'Evêque de Munſter étant devant Deventer fit un détachement ſous le Colonel Nagel, & l'envoya aſſieger Hattem, petite Ville de Gueldre proche de Zwoll. Elle avoit trois cens hommes de Garniſon, qui ſe defendirent aſſez bien pendant quatre jours. Ils tuerent ſept ou huit cens hommes aux aſſiégeans, & firent beaucoup de priſonniers ſur eux. Cependant leur petit nombre fut cauſe, qu'ils s'épuiſerent au travail. Ils furent

rent donc obligez de se rendre à discretion, 1672.
n'en pouvant plus. Ces Soldats meritoient un meilleur sort par leur courage. L'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster vinrent saluer le Roi dans son Camp, après qu'ils eurent reduit Deventer. Après cette visite ils marcherent droit à Zwoll, qui avoit cinq Bataillons pour Garnison avec six Compagnies de Cavallerie. Mais la Place manquoit de munitions. Ainsi la ville suivit l'exemple de Deventer, & fit sa capitulation avec les Prelats. La Garnison voyant la resolution des Magistrats & du Peuple de Zwoll, sortit de la ville pour ne se pas voir prisonniere de Guerre comme les autres. Elle se retira donc à la sourdine la nuit du 23. de Juin, & se rendit au Camp du Prince d'Orange. Les Officiers, n'ayant pû rendre de bonnes raisons de leur retraite, furent presque tous destituez de leurs emplois. Il ne resta que quatre Compagnies dans la ville, à qui l'on permit de se retirer où elles voudroient. Le même jour les habitans de Zwoll écrivirent au nom des Etats d'Overissel à la ville de Campen & à toutes les autres villes de leur Province, pour les inviter à entrer dans le Traité, que l'on negotioit avec l'Electeur de Cologne & l'Evêque de Munster, de la même maniere que Deventer avoit fait. Elles se joignirent donc à Deventer & à Zwol, à la reserve de celles qui ne furent pas en liberté de se rendre comme les autres. Ainsi ces Prelats furent obligez de les reduire par la force.

Ommerschans, lieu tres-bien fortifié, tenoit

1672. encore contr'eux, par le moyen d'une Garniſon de trois Compagnies, qui firent aſſez bien leur devoir dans le commencement. Mais quand les ſoldats ſe virent attaquez un peu vivement, ils ſe mutinerent, & deſerterent tous, après avoir pillé le logis de leur Commandant. Les Officiers ſe voyant abandonnez de leurs ſoldats eſſayerent de ſe ſauver. Mais on en reconnut quelques uns, & ſur tout le Commandant, qui fut fait priſonnier. Par ce moyen, les deux Prelats ſe virent les maîtres de toute la Province. La rapidité de leur conquête répandit la frayeur par tout, & s'ils fuſſent entrez dans la Friſe dans le même temps, ils n'euſſent pas manqué de s'en rendre les maîtres. Mais ils s'occuperent à partager entr'eux, ce qu'ils avoient conquis. Deventer tomba à l'Electeur de Cologne. Grolles & Brévoort échurent à l'Evêque de Munſter. Zwoll, & tout ce qui en dépend, reſta en commun. Le Roi de France retint Campen & Elburg, ſous promeſſe de les rendre après la Campagne. Cependant le Marquis de Rochefort, qui s'étoit ſaiſi d'Amersfort, envoya ſix vingt chevaux ſous un Capitaine, pour tâcher de s'emparer de quelque poſte, d'où l'on put tirer des vivres. Il ſe preſenna devant Naerden, qui n'eſt qu'à cinq lieües d'Utrecht ſur le Zuyderzée. Il n'y avoit que quatre cens hommes de Garniſon. Ce Capitaine étant arrivé la nuit, fit ſommer la ville de ſe rendre. Les habitans croyans que toute l'Armée étoit à leurs portes, laiſſerent entrer cette Cavalerie ſans faire aucune compoſition. Les ſoldats

dats ayant été eveillez au bruit, se leverent, & voyant l'ennemi dans les murailles se sauverent comme ils purent. Ceux qui ne prirent pas la fuite resterent prisonniers de guerre, avec plusieurs de ceux qui se sauvoient du côté de Muyden, & d'Amsterdam. 1672.

On avoit caché, autant que l'on avoit pu, au peuple de Hollande les conquêtes des François, qui se faisoient avec tant de rapidité tous les jours. On esperoit que le temps pourroit amener quelque favorable révolution. Mais quand on vit un grand nombre de familles sortir des Provinces envahies, & se refugier en Hollande, il n'y eut plus moyen de dissimuler le malheur de la Republique. Cela porta les Peuples aux murmures contre le Gouvernement, & à la sedition. On commença à dire tout haut, que ce malheur venoit de l'injustice que l'on avoit faite au Prince d'Orange, & que l'on devoit le rétablir dans les charges de ses Peres, puis que le Ciel l'avoit fait naître par une espece de miracle; qu'ainsi le salut de la Republique vouloit, qu'on lui fît justice. Le Peuple s'échauffa à la Haye, quand on vit, que les personnes riches pensoient à se mettre en sureté avec leurs familles, pour se garentir des courses des François, que l'on craignoit. La frayeur fût si generale à cet égard, que l'on songea à transporter le Conseil dans un lieu plus assuré. Les personnes les plus considerables de l'Etat se trouverent chez le Pensionnaire de Witt, pour consulter avec lui sur les moyens de prendre quelque favorable resolution pour l'Etat. Il répondit après plu-

1672. ſieurs raiſonnemens faits de part & d'autre ſur les affaires preſentes, qu'il ne voyoit point d'autre reſſource aux malheurs publics que de faire la Paix aux meilleures conditions que l'on pourroit. Le Conſeiller van der Graef ſortit de la Haye avec ſa famille, & ſe retira à Delft. Ses deux fils reſterent, dans le deſſein de faire quelque ligue contre le Gouvernement. Ils regardoient le Penſionnaire comme la cauſe de tous les maux de la Republique. Ils ſe mirent donc en tête de ſe faire perir, pour cauſer quelque révolution favorable aux affaires. Ils concerterent avec deux autres complices de le poignarder, à la premiere occaſion qu'ils en trouveroient. Dans ce deſſein ils l'attendirent à la ſortie de l'Aſſemblée des Etats entre onze heures & minuit, & s'étant jettez ſur lui le bleſſerent de pluſieurs coups, & le laiſſerent pour mort ſur la place. Cet aſſaſſinat fut executé le 21. de Juin.

On ne put arrêter de ces quatre hommes, que le jeune vander Graef, qui fut condamné à perdre la tête. On dit dans le monde, qu'il n'avoit été condamné à ce ſupplice, que parce que les playes du Penſionnaire n'étoient pas mortelles. Quatre autres perſonnes attenterent auſſi à la vie de Corneille de Witt grand Bailli de Putten, frere du Penſionnaire. Il étoit revenu malade de deſſus la flotte, où il étoit en qualité de Commiſſaire Deputé des Etats. On avoit dit dans le monde, qu'il ne s'étoit pas entendu avec Ruiter, qui s'en étoit plaint. La choſe cependant étoit fauſſe, & Ruiter s'en diſculpa dans ſes lettres.

Cepen-

Cependant les assassins vinrent à sa maison à Dort, comme s'ils eussent eu quelque affaire à lui proposer. Mais l'accident arrivé à son frere faisant tout craindre pour sa personne, ses domestiques ne voulurent pas ouvrir la porte. Ils firent même venir la grande garde, qui obligea les conjurez de se retirer. 1672.

Le Marquis de Rochefort se voyant Maître de Naerden resta là deux jours, occupé à recevoir les assurances de soumission de ceux du voisinage. Cela lui fit perdre l'occasion de se saisir de Muyden, où sont les écluses d'Amsterdam, ce qui eût obligé cette puissante ville de penser à se rendre. Il eût pû se saisir de Muyden avec beaucoup de facilité. Il se rendit donc près d'Utrecht le 23. de Juin, & fit avertir les Etats de la Province de son arrivée. Il convint avec eux, qu'en attendant le retour des Députez, qu'ils avoient envoyez au Roi, il feroit passer ses Troupes le long des remparts, & que pour sa personne il pourroit entrer dans la ville avec cent soldats. Quand les Deputez furent de retour le lendemain, on travailla aux articles de la capitulation, que la ville vouloit faire pour se soumettre. Cependant il reçut les clefs de la ville au nom du Roi, & prit possession de la maison de ville. Par ce moyen, le Roi qui n'étoit qu'à quatre ou cinq lieües de là, pouvoit venir facilement à Utrecht. Mais il ne le voulut faire, qu'après que le Duc d'Orléans se seroit rendu maître de Zutphen.

Cette ville avoit été attaquée le 21. Juin, & la Garnison, qui étoit forte & bien pour-

vue

1672. vue de tout ce qui lui étoit neceſſaire, ſe mit en état de ſe bien defendre. Quinze mille hommes s'avancerent dés le lendemain pour y donner l'aſſaut. Dans ce deſſein tout étant prêt pour cela, on commença à jetter des faſcines dans le foſſé pour le combler. La garniſon fit un grand feu, qui tua beaucoup de monde la nuit du 23. Mais on jetta une quarantaine de bombes, qui firent bien du mal à la ville. On s'avança juſques à la Contreſcarpe, & on épouvanta tellement les bourgeois, qu'ils envoyerent vers le ſoir du 24. pour capituler. Le Duc ne voulut point leur accorder de compoſition. Il menaça de faire paſſer la Garniſon au fil de l'épée, ſi l'on ne ſe rendoit dans une heure. La ville ſe rendit donc à diſcretion. La Garniſon fut faite priſonniere de Guerre, & on laiſſa la ville en poſſeſſion de ſes privileges, & de ſa Religion. Le Duc y fit ſon entrée le vingt ſixiême, ſes Gardes ayant l'épée nuë à la main. Il en viſita les fortifications, & y laiſſa Garniſon, après quoi il s'en alla à Dieren, maiſon de plaiſance du Prince d'Orange, & de là il ſe rendit auprès du Roi à Utrecht.

Le Roi avoit fait publier dans ſon Camp, qu'il laiſſeroit toutes les Villes, qui ſe rendroient volontairement, dans la poſſeſſion de leurs droits, de leur Religion, & de toutes leurs Franchiſes & immunitez. Il menaça d'ailleurs celles qui reſiſteroient, de toutes les rigueurs de la Guerre. Les Députez d'Utrecht revinrent le trouver le 26. avec les articles de la compoſition qu'ils lui demandoient. Comme leur demande ſe rapporr-

portoit à la declaration qu'il avoit publiée deux jours auparavant, elle leur fut accordée. Le Roi ajouta, qu'ils ne seroient point pillez, & que l'on ne les obligeroit pas à se racheter du pillage, ou du saccagement, & que l'on comprendroit leur Province dans le Traité qui se feroit avec les Etats Generaux. On laissa d'ailleurs la ville & toute la Province dans la jouissance de tous leurs Droits ordinaires. Les Députez rapporterent les articles signez du Marquis de Louvois, qui étoit Secretaire d'Etat. Après cela le Roi se rendit à Zeyst avec son Armée, où il la fit camper, en attendant qu'il la fit marcher du côté du Brabant pour y executer ses desseins. Pendant qu'il demeura en ces quartiers-là, on mit Garnison dans Montfort, Isselsteyn & Voerden en son nom, & se rendit ainsi maître de ces quartiers-là. 1672.

Les Etats ayant deliberé sur l'avis du Pensionnaire de tâcher de faire la Paix aux meilleures conditions que l'on pourroit, nommerent quatre Députez qu'ils envoyerent au Roi, pour savoir à quelles conditions il voudroit traiter de la Paix. Le Roi leur répondit, qu'il attendoit d'eux qu'ils lui fissent des propositions pour cela, & qu'il ne pouvoit traiter avec eux, qu'ils n'eussent un plein pouvoir: que cependant il leur declaroit, qu'il prétendoit garder ce qu'il avoit pris, & tout ce qu'il prendroit avant la Conclusion du Traité, ou du moins un équivalent. Le Sieur de Groot, qui avoit été Ambassadeur en France, & qui étoit l'un des

1672. des quatre Députez des Etats retourna à la Haye pour leur communiquer les prétenſions du Roi. On le renvoya en diligence vers ce Prince, auprès duquel van Ghent, d'Odyck, & Eeck étoient demeurez. Il le trouva à Zeyſt; & ayant dit au Marquis de Louvois, que l'on ſouhaitoit de ſavoir au juſte à quelles conditions le Roi vouloit faire la Paix avec les Etats; on les lui donna par écrit. Le Roi vouloit, qu'on lui cedât tout ce qu'il avoit conquis, ou qu'on lui donnât en échange ce que les Etats poſſedoient dans le Brabant, ou dans la Flandre, à la reſerve de l'Ecluſe, & de l'Ile de Cadſant; qu'on lui cedât encore Nimegue, Knodſembourg, le Fort de Schenck, l'Ile de Bommel, Grave, & quelques autres lieux ſpecifiez dans ce Memoire. Il demandoit encore vingt milions pour les frais de l'armement, & qu'on lui preſentât tous les ans une Medaille d'or, par laquelle il paroîtroit, que les Etats tenoient du Roi la liberté, que ſes Predeceſſeurs lui avoient procurée par les grands ſecours qu'ils lui avoient fournis.

Ces propoſitions parurent ſi dures & ſi déraiſonnables aux Etats, que tout le monde les rejetta avec indignation. Les Etats de Zelande écrivirent une forte lettre aux Etats Generaux & aux autres Provinces, pour les exhorter à defendre courageuſement leur liberté, leur Religion, & tous les autres droits, que leurs Peres leur avoient acquis au prix de leur ſang. Les Eſpagnols, qui craignoient que les Etats ne s'accommodaſſent avec la France, & que cela ne leur cauſât

caulât beaucoup de préjudice, les presserent extrêmement de continuer la Guerre. Ils s'étoient tenus jusques-là dans je ne sai quelle neutralité, donnant quelques Troupes aux Etats en vertu de l'alliance defensive qu'ils avoient avec eux. Mais ils promirent alors de se declarer absolument en faveur des Provinces-Unies, & d'engager plusieurs Puissances dans leur Ligue. Le Baron d'Isola Ministre de l'Empereur, l'un des plus grands Politiques de ce tems-là, servit beaucoup à engager les Etats à continuer la Guerre, & à rompre tout Traité avec la France. 1672

Le triste état où étoit alors la Republique, ne servit qu'à relever le courage de la Hollande, & qu'à porter les Peuples à préferer une rude Guerre à une Paix honteuse, & dommageable. Pendant que l'on consultoit à la Haye sur la réponse que l'on feroit au Roi de France, sur ses Propositions, les Magistrats d'Amsterdam déliberoient des moyens de conserver leur ville & leur Commerce. Les avis furent fort partagez entre ceux qui étoient au Gouvernement, & la plûpart conseilloient de traiter avec la France. Mais le Bourguemaître Valkenier, & le Grand Bailli Hasselaer proposérent de demeurer dans l'Union, & de travailler à conserver leur liberté par tous les moyens possibles. Quand ils virent que leurs discours ne faisoient pas toute l'impression qu'il falloit, sur l'esprit de leurs Collegues ils ouvrirent une fenêtre, & menacerent d'appeller le Peuple à leur secours, contre ceux qui vouloient livrer la ville à l'ennemi. Cela

épou-

1672. épouvanta ceux qui penſoient à rendre la ville, & fit prendre une reſolution unanime de ſe défendre contre les François juſques à la derniere extrêmité. Cette reſolution fut priſe le 29. de Juin & l'on défendit en même tems à tous les habitans, ſous de griéves peines, d'envoyer aucun grain hors de la ville ſans permiſſion expreſſe. Ce fut ainſi, qu'Amſterdam, & par conſequent la Republique furent ſauvés, par le courage & par la genereuſe reſolution de ces deux braves hommes, dont le nom doit être cher à la poſterité.

Dès que cette déliberation eut été priſe à Amſterdam, on deputa pluſieurs perſonnes pour la communiquer aux Etats. Le Penſionnaire Hop, qui étoit le Chef de ces Députez harangua ſi fortement ſur ce ſujet dans l'Aſſemblée, que perſonne n'oſa plus parler de traiter avec le Roi de France. On renvoya Grotius, avec des ordres ſecrets à ſes Collegues & à lui de ne conclure le Traité qu'aux conditions ſuivantes, ſavoir, que l'on cederoit Maeſtricht à ce Prince, & qu'on lui payeroit dix millions pour les frais de la Guerre; qu'au reſte il reſtitueroit toutes ſes conquêtes, & retireroit ſes Troupes du Païs. Ces conditions étoient fort au deſſous des prétenſions de la France. Cependant pour accommoder cette affaire le Roi ſe borna aux Places du Brabant, & à celles qui appartenoient à l'Electeur de Brandebourg, ou à l'Electeur de Cologne. Mais on rejetta encore ces conditions en Hollande, & d'ailleurs il y arriva des changemens, qui

qui rompirent toutes les Negotiations de Paix, & remirent la Guerre en vigueur. 1672.

On ne peut point disconvenir, que les demandes de la France ne fussent exorbitantes, & que c'étoit précisément donner la Loi à l'ennemi. Elle avoit fait de grandes conquêtes. Mais les affaires de la Republique n'étoient pas encore desesperées si absolument, que l'on ne pût les retablir. La France fut aveuglée de son bonheur & de ses grands succès dans cette occasion. Elle eut infiniment mieux fait pour sa gloire, & pour son interêt particulier, après avoir conduit les affaires au point où elles étoient alors, de donner genereusement la Paix à la Republique, après lui avoir fait sentir son pouvoir, que de chicanner sur le plus & le moins, comme elle fit. La rapidité de ses conquêtes avoit épouvanté toute l'Europe. La Republique n'eût plus osé se détacher des interêts de ce Royaume, après la generosité que le Roi eût eue de lui donner la Paix, dans le tems qu'elle étoit comme accablée sous ses armes. Mais la France a toujours fait paroître je ne sai quel attachement à des interêts indignes d'un grand Prince comme le Roi Louïs XIV. & elle manqua le plus beau coup du monde dans cette occasion. Cette affaire eut fait connoître sa generosité pour d'anciens Alliez, qui avoient eu le malheur de lui déplaire, comme elle l'avoit publié dans son Manifeste. Mais d'ailleurs l'Europe étonnée du grand succès de ses armes, eût tremblé devant lui, & il eut plus fait par là pour sa Monarchie Universelle que par la conti-

1672. continuation de cette Guerre. Au reſte cet eſprit ſordide d'interêt parut encore viſiblement dans une autre occaſion. Elle avoit fait un grand nombre de priſonniers en prenant toutes ces Villes. Le Marquis de Louvois les rendit tous aux Etats pour un écu ou deux par tête, ne prenant pas garde que c'étoit autant de Soldats, qui ne manqueroient pas de dépouïller le Roi ſon Maître de toutes ſes conquêtes, ſelon qu'en effet la choſe arriva peu de tems après. Tout cela ſert à faire voir, que quelque grandeur d'ame que l'on attribuë à Louis XIV. ce Prince eſt fait neantmoins comme les autres, & que l'interêt le gouverne, mais un interêt bas, & indigne d'un grand Roi.

On a déduit un peu au long les commencemens de cette Guerre, & les premieres conquêtes, qui furent faites par les François, parce que l'on a cru, qu'il étoit neceſſaire de faire voir, comment cette invaſion trouva les Provinces-Unies mal préparées à ſoutenir un ennemi puiſſant & redoutable. Elles avoient ſoutenu autrefois les efforts de l'Eſpagne, dans un tems qu'elles manquoient de forces, & avoient enfin reduit cette vaſte Monarchie à faire la Paix, à des conditions qui leur étoient honorables & avantageuſes tout enſemble. Mais dans l'occaſion de la Guerre de 1672. elles ſont dans leur plus grande proſperité, & cependant en ſix Semaines de tems trois d'entr'elles tombent entre les mains de l'ennemi, & les quatre autres ſont ſur le point de perir. Cependant tout d'un coup cet ennemi ſe voit

arrêté

arrêté dans la rapidité de sa course, & forcé de combattre desormais avec moins de succès, bien empêché à soutenir ses conquêtes, obligé quelque tems après de les abandonner, & reduit enfin à la necessité de faire la Paix pour ne pas succomber lui-même dans une Guerre, qu'il avoit commencée avec tant de fierté. On voit manifestement en cela, qu'il y a une cause superieure, qui dirige tous les événemens, & que les hommes executent seulement ses ordres secrets, qu'en effet cet être Souverain hausse & baisse le degré, comme il lui plaît. 1672.

Si l'on veut regarder cette grande affaire du côté des causes secondes, on verra que la France s'étoit preparé le triomphe par avance. Elle avoit des intelligences dans la plûpart des Villes qu'elle attaqua. Elle avoit trouvé le moyen d'y corrompre des Traîtres, qui lui frayerent le chemin à la victoire. Elle mit une prodigieuse Armée sur pied, avec laquelle la Republique fut attaquée, dans un tems que les Provinces étoient desunies par les divers partis qui s'y étoient formez. Leurs Alliez ne se pressèrent pas de les secourir. Elles se virent attaquées en même tems de divers côtez. Elles furent surprises, & s'épuiserent en quelque sorte, par la grande flotte qu'elles mirent en Mer pour resister à l'Angleterre, dont elles craignoient l'invasion, comme étant la plus redoutable, par les descentes que ses Troupes pouvoient faire sur leurs Côtes. Il y a des gens qui croyent, que quelques particuliers ennemis du Prince d'Orange voyant,

1672. voyant qu'on l'avoit fait Capitaine General contre leur intention, furent bien aiſes de le voir engagé dans quelque fâcheuſe affaire, pour avoir lieu de décrier ſa conduite, & de s'oppoſer à ſon avancement. On vit donc la Republique humiliée, reduite preſque à la dure neceſſité de perir, & obligea de ne plus chercher de ſecours qu'en celui qui l'avoit fondée d'une maniere miraculeuſe. Le triſte état où elle ſe vit, la ramena à ſon devoir, & dans la ſuite par une benediction particuliere du Ciel ſur elle, ce châtiment produiſit ſon effet, & ces Provinces preſque ruinées ſe releverent d'une maniere ſi glorieuſe, qu'elles virent ce prodigieux nombre d'ennemis qui les avoient attaquées, ſe fondre en un moment, quitter les lieux dont ils s'étoient emparez, ſe retirer chez eux, & laiſſer la Republique en repos.

D'autre côté la France aveuglée de ſa grande proſperité ménagea très mal ſes avantages. Elle voulut garder toutes les Places, dont elle s'étoit emparée. Cela ne ſervit qu'à affoiblir ſon Armée, par les Garniſons qu'elle fut obligée d'y mettre. On remarqua, que quand le Roi ſe rendit à Utrecht, il n'avoit pas plus de dix mille hommes avec lui, parce que ſes forces étoient écartées, ſeparées en divers endroits, par le nombre des entrepriſes qu'il faiſoit tout à la fois, & par la quantité de Villes qu'il gardoit en même tems. Et ce fut là, ce qui l'obligea de s'en retourner à Verſailles, lors que l'Electeur

lecteur de Brandebourg se mit en mouvement avec une Armée de vingt cinq mille hommes pour venir au secours des Etats. D'ailleurs les demandes exorbitantes qu'il fit à la Republique pour lui donner la Paix, mirent les Peuples au desespoir. Ils formerent donc le genereux dessein de perir plûtôt que de renoncer lâchement aux pretieux avantages que leurs Peres leur avoient acquis aux dépends de leur sang. Ainsi trouvans des ressources inesperées dans leur malheur ils prirent les armes d'une legitime défense à la main, & se mirent en état par leur courage de se delivrer d'un ennemi qui les avoit presque abbattus. Et comme cette genereuse résolution vint sur tout de la fermeté de la Ville d'Amsterdam, & du conseil qui y fut pris de se défendre jusques à la derniere goutte de leur sang, ce qui porta les autres Villes à imiter ce bel exemple, il est juste de marquer ici, combien cette puissante ville contribua à la conservation de la Patrie par son courage, & par l'état de defense où elle se mit pour resister à l'ennemi, s'il venoit l'attaquer. 1672.

Ses Magistrats partagerent la Ville entr'eux, & les Bourgeois se mirent à la fortifier. On vit ruiner les Jardins, les maisons de plaisance, & une partie même des Fauxbourgs, rétablir les Bastions, & couvrir les remparts d'Artillerie. On dressa des Compagnies pour la garde de la Ville, & l'on en partagea les divers Postes entre ces Compagnies Bourgeoises, qui se faisoient un devoir agreable de mourir pour leur Patrie

1672. plûtôt que de la voir tomber entre les mains de l'ennemi. Pendant que les autres Villes imitoient Amſterdam, & que le Conſeil public penſoit à remedier à tous ces malheurs, les Peuples s'attrouperent dans toutes les Villes de Hollande, & commencerent à crier, qu'il falloit rétablir un Stathouder, qui remit la Republique en ſa premiere force, comme autrefois un Stathouder l'avoit fondée. Et à dire le vrai la diviſion étant dans le cœur de l'Etat, il falloit penſer à reünir les eſprits en leur donnant un Chef. Les Etats voyoient bien la neceſſité qu'il y avoit de remettre le Prince d'Orange dans les Charges de ſes Peres, tant pour faire ceſſer les funeſtes diviſions qui étoient dans la Republique, que pour contenter les Peuples. Mais l'Edit, que l'on appelle perpetuel, qui ſupprimoit pour jamais la Charge de Stathouder, dont chaque Membre du Conſeil avoit juré l'obſervation, les retenoit. Ils ne ſavoient comment ſe prendre à cette affaire.

Les Peuples trancherent le neud de la difficulté, & forcerent les Magiſtrats de donner la Commiſſion de Stathouder à ce Prince. La choſe commença à Dorth, qui eſt la premiere des Villes de Hollande. Il y avoit déja quelque tems, que l'on murmuroit contre le Gouvernement. La populace ſe prenoit à lui du mauvais ſuccès des affaires. Sur tout on chargeoit le Penſionnaire de Witt & ſes amis d'être les autheurs de tous les maux de l'Etat, & l'on faiſoit courir des écrits fort ſanglans contre lui, & contre

tous

tous ceux de ſon parti. Ce Miniſtre s'en plaignit au Prince d'Orange, qui lui récrivit d'une maniere fort honnête, & qui lui rendit des temoignages très avantageux ſur ſa conduite, ſur tout à l'égard du ſoin qu'il avoit eu de fournir la ſubſiſtance à l'Armée de l'Etat. Ce Prince avoit déja écrit à pluſieurs villes pour défendre les ſeditions & les inſultes, & pour effacer les mauvaiſes impreſſions que l'on avoit contre le Gouvernement, & cela dans le deſſein de maintenir la Paix interieure & de porter les Peuples à l'obeïſſance. Mais cela ne fut pas capable de les retenir dans le devoir. Les mauvaiſes nouvelles que l'on recevoit à tous momens, les mirent dans le deſeſpoir. Ils ne garderent donc plus de meſures dans leur ſoulevement, & ſe porterent aux dernieres extrémitez. 1672.

Le Peuple de Dorth fut le premier. Comme l'on y étoit occupé, de même qu'à Amſterdam, à mettre la Ville en état de defenſe, les Bourgeois députerent un de leurs Capitaines, pour demander aux Magiſtrats s'ils étoient reſolus à défendre la Ville en cas d'attaque. Ils répondirent qu'oüi. Le Peuple demanda en même tems, que l'on viſitât les Magaſins publics, pour ſavoir s'ils étoient en bon état. Les clefs ne ſe trouverent pas aſſez tôt au gré du Peuple. Cela le mit en fougue. Il menaça donc le Magiſtrat de le mettre en pieces, s'il n'appelloit en diligence le Prince pour le faire Stathouder, criant, que tout étoit corrompu dans le Gouvernement, & qu'il falloit que ce Prince rétablit l'ordre dans l'Etat. Les Magiſtrats fu-

1672. rent donc obligez d'envoyer des Députez à l'Armée pour faire venir le Prince, ſans quoi le Peuple les eût dechirez. Ce Prince refuſa long-tems de ſe rendre à Dorth, parce qu'il ne pouvoit quitter ſon poſte ſans le laiſſer en danger. Mais enfin ſur les inſtantes Prieres des Députez, qui craignoient pour leur vie, il ſe tranſporta à Dorth avec eux. Il ſe rendit à la Maiſon de Ville, où on lui avoit préparé un fautueil. On lui demanda, ce qu'il lui plaiſoit de propoſer. Il répondit, qu'il ne s'étoit rendu dans leur Aſſemblée, que parce qu'ils l'en avoient fait prier, qu'ainſi il attendoit ce qu'ils avoient à lui dire. On le pria de viſiter la Place, & les Magaſins ſans rien dire davantage. Il le fit, & fut regalé à dîner par le Magiſtrat, après quoi il voulut s'en retourner à l'Armée. Les Bourgeois, qui remarquerent qu'on les trompoit, environnerent ſon Caroſſe, & lui demanderent ſi on l'avoit déclaré Stathouder. Le Prince répondit avec ſa moderation naturelle, qu'il étoit content de l'honneur qu'on lui avoit fait. Ils ſe mirent à crier, qu'ils ne le ſeroient point qu'on ne l'eût revêtu de cette dignité.

Le Magiſtrat épouvanté fut obligé de faire venir deux Miniſtres pour diſpenſer le Prince de ſon ſerment, & fut obligé de dreſſer un Acte authentique au nom du Gouvernement de la Ville, par lequel ils renonçoient pour toujours à l'Edit perpetuel, declaroient le Prince Gouverneur, Capitaine, & Amiral General, & lui donnoient les mêmes droits & les mêmes pouvoirs, dont ſes Ancêtres

avoient

avoient joui. On le dispensa aussi par le même acte, du serment qu'il avoit fait d'observer cet Edit perpetuel. Cela étant fait le Prince s'en retourna à l'Armée, & le Peuple lui ayant encore demandé, si l'on avoit fait ce qu'il falloit pour lui conferer la Charge de Stathouder, il répondit qu'oui, & fit voir l'Acte que l'on avoit dressé pour cela : le Peuple ajouta qu'il n'avoit qu'à parler, & que s'il ne croyoit pas avoir assez de pouvoir, on le satisferoit. Le Prince lui fit savoir qu'il étoit content, & qu'il ne demandoit rien davantage. D'où on peut tirer une preuve de sa moderation. S'il eût voulu être déclaré Souverain, le Peuple lui eût fait accorder tout ce qu'il eut voulu, tant étoit grand le desordre des affaires dans ce tems-là. Ainsi s'étant sagement contenté de ce qu'on lui accordoit, il a fait voir hautement qu'il n'en vouloit pas davantage. 1672.

D'abord que cela fut achevé, le Secretaire de la Ville lut cet Acte au Peuple, & en même tems on mit des Drapeaux Orangez sur toutes les tours. Corneille de Witt Ancien Bourguemaître étoit revenu de la flotte avec quelque indisposition. On lui presenta cet Acte pour le signer comme les autres. Il le refusa d'abord. Mais enfin sa famille l'en pressa d'une maniere si touchante, qu'effrayé d'ailleurs de ce que le Peuple qui avoit environné sa maison, menaçoit de le déchirer, il donna la signature qu'on lui demandoit. La même chose se fit le même jour à Rotterdam, & le 30. de Juin Leyde, Haerlem, Goude, Delft, & plusieurs

1672. autres Villes firent la même choſe ſans attendre la reſolution des Etats. Si quelqu'un s'aviſoit de dire, que cela ſe faiſoit d'une maniere trop tumultueuſe, il paſſoit pour traître à la Patrie, & pour ennemis du Peuple. Ainſi ce Prince ſe vît élevé tout d'un coup à cette grande Charge, par la faveur & par les ſouhaits des Peuples. En quoi l'on peut dire, du moins ſi l'on veut juger de cette affaire par l'évenement, que la voix du Peuple dans cette occaſion fut la voix de Dieu. Ce Prince eut en effet le bonheur de rétablir la Republique abbattuë, & d'en être *le Reſtaurateur*, comme ſes glorieux Ancêtres en avoient été les *Fondateurs & les ſoutiens*. Dieu ſe ſervit de lui comme d'un inſtrument puiſſant en ſa main pour délivrer les Provinces-Unies de leur cruel ennemi, & pour les remettre dans leur premier état après l'invaſion de la France.

Quand les choſes furent un peu calmées, les Etats crurent qu'ils devoient faire de bonne grace, ce que les Peuples avoient fait d'abord avec violence. Les Etats de Zelande, qui avoient toujours eu une affection particuliere pour le Prince d'Orange, le reconnurent Stathouder le 2. de Juillet. Ceux de Hollande firent la même choſe le jour ſuivant 3. Les Membres du Conſeil public ſe diſpenſerent mutuellement de l'obſervation de l'Edit perpetuel, après quoi on envoya offrir les Patentes de cette dignité au Prince le 4. de Juillet, & ce qu'ils avoient fait fut confirmé par les Etats Generaux le 8. Le Prince vint donc à la Haye, & s'étant rendu

du dans l'Assemblée generale, & ensuite dans celle de Hollande, il reçut sa Commission, prêta les sermens necessaires & accoutumez, après quoi les Députez de Zelande lui conferererent la même dignité au Nom de leur Province. Voila comment ce Prince, qui par les intrigues des ennemis de sa Maison avoit été privé des Charges que ses Predecesseurs avoient exercées avec tant de gloire pour le bonheur de la Republique, se vit élevé tout d'un coup bien plus haut qu'il n'avoit osé l'esperer pendant long-tems. L'on peut dire même, que les fortes oppositions que l'on apporta à son aggrandissement servirent à lui faire obtenir ces grands emplois. Tant il est vrai, que Dieu dispose des affaires humaines comme il lui plaît. 1672.

Quoi qu'il en soit, l'élevation de ce Prince fut le point fatal des desseins de la France, qui vit arrêter par là le cours de sa prosperité. On la verra en effet d'échoir dans la suite avec autant de rapidité, à peu près, qu'on l'avoit vûe s'emparer des Villes & des Provinces de la Republique. Ses Troupes firent une entrepriſe que l'on peut regarder comme l'époque de sa décadence. Quatre ou cinq mille hommes de la Garnison de Courtrai avoient entrepris de se rendre Maîtres de la petite Ville d'Ardembourg en Flandre. Ils vinrent devant la Place vers la fin du mois de Juin, & attaquerent une demie-lûne, qui pouvoit leur faciliter la prise de la Ville. Cent hommes, qui y étoient en Garnison, entreprirent avec deux cens Bourgeois de resister à cette attaque.

1672. Ils ſoutinrent vigoureuſement l'ennemi, le repouſſerent, & l'obligerent de ſe retirer avec beaucoup de perte. Les habitans ſurent par des bleſſez, que les François devoient revenir le lendemain plus forts qu'ils n'étoient. Ils revinrent en effet, & ſe ſaiſirent de la demi-lune, qu'ils avoient manquée la premiere fois. Les Bourgeois épouvantez étoient ſur le point de ſe rendre, & l'ennemi commençoit à enfoncer les Portes, lors que le Colonel Spindler vint à leur ſecours avec environ deux cens cinquante hommes. D'abord on repouſſa l'ennemi juſques dans la demi-lune, on en tua un grand nombre, & l'on força ce qui reſtoit à ſe rendre priſonniers de Guerre. Ce qu'il y eut de ſurprenant dans cette affaire, c'eſt que ceux qui avoient defendu la Ville, n'étoient pas en ſi grand nombre que leurs priſonniers. On les enferma tous dans une Egliſe, & depuis ce tems-là les affaires de la France déclinerent, & celles des Provinces-Unies reprirent une face plus avantageuſe qu'elles ne l'avoient eüe juſques-là.

Les Peuples, qui ne gardent pas toujours toute la moderation qui ſeroit neceſſaire, ne ſe contenterent point de ce qui venoit d'être fait. Ils vouloient que l'on dépoſât de leurs Charges pluſieurs perſonnes qui leur étoient ſuſpectes. Ils prétendoient même, que le nouveau Stathouder employât ſon authorité pour les faire ſortir du Gouvernement. Le Prince répondit ſagement, qu'il avoit accepté cet Emploi pour le ſervice de la Republique, mais qu'il ne ſe rendroit

droit jamais le Chef des Mécontens, ni le Miniſtre de la paſſion des particuliers. Cette judicieuſe réponſe arrêta les mouvemens des Peuples. Quand il fut dans ſon Camp il écrivit une lettre circulaire, pour faire ſavoir aux Villes qu'il s'employeroit vigoureuſement à faire punir avec ſeverité ceux qui ſeroient lâches ou traîtres à la Patrie. Mais il ajouta en même tems, qu'il n'en connoiſſoit point, & qu'il ne croyoit pas même, qu'il y en eût dans le Gouvernement; qu'il ne pouvoit approuver au reſte les mutineries, ni les ſeditions, qui ſe formoient dans les Villes contre les Magiſtrats, & qu'il falloit deſormais châtier par des amendes & par des peines corporelles ceux qui ſe ſouleveroient contre le Gouvernement établi: qu'en un mot il falloit rétablir l'ordre & l'Union dans l'Etat pour remettre les affaires en bon train. 1672.

Dans le tems que toutes ces choſes ſe paſſoient en Hollande, le Roi de France acheva la conquête d'Utrecht. Il ſe rendit donc dans cette Ville le 4. de Juillet, & y amena le Cardinal de Boüillon avec l'Evêque titulaire d'Utrecht, pour y rétablir l'exercice public de la Religion Romaine, & pour y conſacrer une des Egliſes Réformées. Mais ce Prince n'aſſiſta point à la cérémonie qui en fut faite. Il ne demeura qu'un jour dans cette Ville, & s'en retourna dans ſon Armée, qui campoit à Zeyſt. On dit, qu'ayant paſſé dans la Ville le long des Canaux qui la partagent, il dit que le Peuple du lieu devoit être bien debonnaire, puis qu'avec

1672. quelques tonneaux de poudre ils pouvoient le faire perir avec toute ſa Cour. C'eſt que les ruës, qui ſont le long de ces Canaux, ſont toutes voutées pour la commodité des Maiſons, qui y aboutiſſent, de ſorte que ces voutes pouvoient aiſément ſervir de Mines.

Dés que la Hollande eut rompu les negotiations de la Paix, & qu'elle eut pris la reſolution de ſe defendre courageuſement, on lâcha toutes les écluſes pour inonder les avenues du Païs, afin que les François n'y puſſent penetrer. Cela rompit toutes les meſures du Roi, qui s'étoit propoſé d'entrer plus avant, & de ſubjuguer la Hollande, comme les autres Provinces, qu'il avoit déja conquiſes. Voyant donc qu'il ne pouvoit rien faire de ce côté là, il décampa de Zeyſt le 4. de Juillet, & ſe rendit dans le Brabant, dans le deſſein d'aſſieger Bois le Duc. Il laiſſa le Gouvernement de la Province d'Utrecht au Duc de Luxembourg, & celui de la ville au ſieur Stouppe. Il viſita le Prince de Condé en paſſant à Arnheim, où il étoit travaillé de la Goutte; & de là il fut camper à deux lieües de Boiſle Duc. Mais il ſurvint de grandes pluyes, qui inonderent les environs de cette ville, ſi bien que les eaux s'etendoient juſques à Boxtels où étoit le Quartier du Roi. On fut donc obligé de renoncer à la penſée que l'on avoit eüe d'aſſieger cette forte Place. Ainſi le Roi ſe voyant inutile à ſon Armée, preſſé d'ailleurs par les nouvelles qui lui vinrent, que l'Electeur de Brandebourg marchoit au ſecours de la Republique avec une Armée

Armée de vingt cinq mille hommes, il prit le parti de s'en retourner en France, où il fut obligé de s'en aller plutôt qu'il ne l'avoit cru, un peu moins triomphant, qu'il ne l'avoit été dans le commencement de son entrepriſe. Le Prince de Condé le ſuivit quelques jours après, & le Vicomte de Turenne demeura General de l'Armée qui reſtoit. Ce fut alors, que l'on ſentit la faute que l'on avoit faite de garder un grand nombre de Places, contre l'avis du Prince de Condé & du Vicomte. L'Armée étoit ſi peu nombreuſe, que le Roi fut obligé de la quitter, par ce qu'il n'étoit pas en état de faire tête à l'ennemi, & de conſerver ſes conquêtes avec réputation. 1672.

L'Armée du Prince d'Orange étoit toujours à Bodegrave, où elle s'augmentoit tous les jours, tant par les nouvelles levées que les Etats faiſoient, que par le moyen des ſoldats priſonniers, qu'ils racheterent des François. Le Roi d'Angleterre lui écrivit une lettre, pour le feliciter de ſa nouvelle dignité, l'aſſurant au reſte de ſon amitié & de ſa tendreſſe. Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, le Duc de Buckingam, & les Lords Arlington & Hallifax furent envoyez de la part du Roi d'Angleterre à celui de France, qui étoit près d'Utrecht, avec les propoſitions de paix, qu'il vouloit faire avec les Provinces Unies. Hallifax alla trouver ce Prince en droiture. Mais les deux autres demeurerent quelques jours à la Haye. Ils eurent quelques conferences avec les Députez des Etats, & rendirent viſite au Prince d'Orange dans

1672. ſon Camp de Bodegrave. Ils confirmerent, ce qu'ils avoient dit aux Etats, que l'intention de leur maître n'avoit jamais été de ruïner la Republique : mais ſeulement de l'humilier. Ils lui dirent, que tous les Anglois avoient du panchant pour elle, & que les grands ſuccès de la France les allarmoient. Ils partirent le 6. pour aller trouver le Roi de France, les aſſurant qu'ils auroient ſoin de rendre de bons offices aux Provinces Unies auprès de leur maître.

Mais ils ne ſe ſouvinrent plus de tenir parole, quand ils furent arrivez. Leurs inſtructions portoient de renouveller le Traité fait avec la France contre la Republique. Charle remit donc ſa flotte en mer pour tâcher de faire une deſcente en Hollande. Celle des Etats étoit encore fort délabrée depuis la bataille. Il en avoit fallu diminuer les équipages pour augmenter l'Armée de terre. Ainſi la flotte Angloiſe ſe mit en mer, & vint mouiller devant Scheveling. Cependant elle n'oſa tenter la deſcente, parce que cette côte eſt pleine de bancs de ſable. Elle ſe rendit donc près du Texel. Mais on fut huit jours à attendre le flot pour paſſer les ſoldats dans les chalouppes. Il vint en ſuite une rude tempête, qui cauſa beaucoup de dommage aux vaiſſeaux. Ils en perdirent trois, & furent obligez de ſe retirer dans leurs Havres pour ſe radouber. Cependant le Prince d'Orange envoya de la Cavallerie ſur les côtes pour s'oppoſer à la deſcente des Anglois. Tous ces contre-temps rompirent leur deſſein, & les obligerent enfin de ſe retirer chez eux,

eux, & de laiſſer la Hollande en repos, ce qui donna le moyen à Ruiter de rétablir ſa flotte. 1672.

Le Vicomte de Turenne avoit continué le ſiege de Nimegue, qui ſe defendoit parfaitement bien par la bravoure du Gouverneur, des habitans, & de la Garniſon. Cependant les aſſiegeans ayant pouſſé leurs ouvrages juſques ſur les paliſſades du foſſé, ſe voyoient en état de donner un aſſaut general le lendemain 8. de Juillet. Cela diſpoſa la ville à Capituler, d'autant plus que l'on ſut que l'ennemi s'étoit ſaiſi de Grave. Par le Traité les ſoldats furent faits priſonniers de Guerre à la reſerve du Gouverneur des Colonels, Lieutenans Colonels, Majors, & Capitaines, à qui l'on permit de ſortir avec leurs chevaux & bagages, pour ſe retirer où ils voudroient. Le Vicomte rendit au Gouverneur les ſoldats de ſa Compagnie, & ceux qui étoient mariez furent accordez à leurs femmes. Il y en eut un grand nombre qui prit parti, de ſorte qu'il reſta peu de priſonniers. On laiſſa le Gouvernement & la Religion dans l'état où les choſes étoient avant le ſiege, & l'on exemta les Païſans de tout impôt pour ſix ans. Ce ſiege couta plus de douze cens hommes aux François, & cela ſervit à donner du courage à la Hollande, qui vit par là, que l'impetuoſité des François commençoit à ſe rallentir.

Les deux Couronnes renouvellerent leur Alliance, & convinrent des conditions, ſous leſquelles on vouloit bien faire la Paix. Le Traité en fut fait pour trois ans, & fut ra-

1672. tifié par les deux Rois. Mais les prétenſions des deux Rois furent également rejettées par les Etats Generaux, qui ne voulurent plus écouter aucune propoſition, étant reſolus à continuer la Guerre plus fortement que jamais. Cependant ils firent preſſer l'Empereur & les Princes d'Allemagne de penſer à les ſecourir. Ils leur donnerent copie des demandes qu'on leur faiſoit pour la Paix, & leur firent connoître que la choſe preſſoit, puis que l'hyver pouvoit rendre leur inondation inutile. L'état des affaires obligea l'Allemagne de s'intereſſer pour la République, & l'on prit de grandes meſures pour la ſecourir. L'Electeur de Brandebourg fut le premier prêt. Il avoit fait un Traité avec les Etats. Il leva une Armée, & ſe mit en marche pour le ſecours de ſes Alliez. Sa marche embarraſſa la France, & arrêta ſes conquêtes.

Le Prince d'Orange, voyant que le Roi de France s'étoit jetté dans le Brabant, s'occupoit à fortifier ſon Armée, & à fermer toutes les avenuës de la Hollande. Mais il travailla ſur tout à remettre l'union entre les Peuples & les Magiſtrats. Cependant il fut obligé, pour complaire aux Peuples, d'ôter des emplois publics ceux qui leur étoient ſuſpects. Ils ne ceſſoient même de crier contre le Gouvernement precedent, prétendans qu'il étoit cauſe des malheurs publics. Le Penſionnaire gardoit encore la chambre, n'étant pas gueri de ſes bleſſures. L'elevation du Prince ayant affoibli le credit de ce Miniſtre, on fit courir pluſieurs libelles contre lui,

lui, dans lesquels il étoit fort mal-traité. Il 1672.
en fut outré de douleur, & ne put s'empêcher de s'en plaindre par lettre au Prince d'Orange, lequel lui répondit qu'il devoit se mettre au dessus de tous ces libelles, & de les mépriser, comme il l'avoit fait de sa part en cas à peu près pareil, dequoi il s'étoit fort bien trouvé; que du reste il devoit s'addresser au Conseil d'Etat pour travailler à sa justification. Il crut le conseil que le Prince lui donna, & fut justifié publiquement. Cependant tout cela ne fut pas capable d'appaiser le Peuple. On ne cessoit de crier contre lui & contre son frere le Baillif de Putten, que l'on accusoit hautement d'avoir empeché la ruine de la flotte Angloise dans le dernier cõmbat. Ruiter fut obligé de le justifier de cette accusation, qui étoit fausse en effet.

Mais le Peuple ne s'arrêta pas pour cela. Il continua de leur donner des marques de son chagrin. Il pousla même sa haine contre leurs amis, & porta les choses si loin contre Grotius, qu'il fut obligé de se refugier avec sa famille à Anvers pour eviter la fureur de ses ennemis. Il revint en Hollande quelques années après, & se justifia de tout ce qu'on lui reprochoit injustement. Il mourut pendant que l'on négotioit la Paix de Nimegue, par la violence d'une Goutte remontée. Montbas son beau frere fut jugé à Bodegrave par le Conseil de Guerre, & condamné à perdre ses charges, & à tenir quinze ans de prison. Mais il trouva moyen de se sauver, s'etant couvert la moitié du visage d'un emplâtre, &

se

1672. ſe retira avec beaucoup de peine au travers de l'inondation à Voerden, ou étoient les François. De là il ſe rendit à Cologne auprès de Grotius, où il dreſſa ſon Apologie. Son évaſion fit, qu'on proceda criminellement contre lui. On le condamna à la mort, & il fut executé en effigie à la Haye le 23. de Juillet de l'année ſuivante.

Pendant que toutes ces affaires ſe paſſoient un Chirurgien du village de Piers-Hill accuſa le grand Bailli de Putten d'avoir conſpiré contre la perſonne du Prince, & d'avoir voulu l'engager à faire ce malheureux coup. Il revêtit ſon accuſation de tant de circonſtances particulieres, qu'il la rendit apparente. Le Prince ayant fait plainte de cet attentat à la Cour de Hollande, on envoya ſaiſir le Grand Bailli, qui fut amené priſonnier à la Haye. Il fut confronté au Chirurgien, qui ſoutint ſon accuſation. L'accuſé ſouffrit la queſtion ſans rien avoüer. Cependant il fut condamné à perdre ſes charges, & à être banni de la Province à perpetuité. La Sentence fut prononcée le 20. d'Août. On en parla diverſement. On diſoit que ſi le Grand Bailli étoit innocent on ne devoit point le condamner; mais que s'il étoit coupable; on devoit le punir plus rigoureuſement. D'autre côté l'accuſateur fut mis en liberté, & cet homme ſe vantoit d'avoir convaincu le Bailli. La populace s'étant amaſſée autour de la priſon le jour que le Priſonnier devoit ſortir, le Penſionnaire s'y rendit avec ſon Carroſſe pour emmener ſon frere. A peine fut-il entré que quel-

quelqu'un cria, que puis que les deux Traî- 1672.
tres étoient enſemble, il falloit s'en défaire. Le Penſionnaire fut quelque temps dans la priſon ſans en deſcendre. Le Peuple s'imagina que le Priſonnier s'étoit ſauvé. Il envoya donc deux Officiers bourgeois, pour ſçavoir l'état des choſes. Ils trouverent les deux freres enſemble, & demeurerent quelque temps ſans revenir. Cela jetta le peuple dans l'impatience. Il s'imagina que l'on avoit aſſaſſiné ſes Officiers. Mais ils ſe montrerent au travers du treillis pour appaiſer l'émotion.

Le peuple mutiné ne ſe contenta point de les voir. Il ſe mit en état d'enfoncer les portes pour faire deſcendre les deux freres. Le Penſionnaire voulut paſſer par derriere les bourgeois, qui s'étoient mis en haye dans la ruë. L'un d'eux lui donna un coup de la croſſe de ſon mouſquet & le renverſa. Il ſe releva d'abord, mais il fut frappé une ſeconde fois; & comme il étoit par terre, un autre bourgeois lui mit le pied ſur la gorge, & lui tira ſon coup dans la tête, criant voila le Traître de la Patrie. Le Bailli qui étoit près de là fut tué de pluſieurs coups. Dès qu'ils furent morts on déchira leurs habits, on traîna leurs corps par les ruës, & on les pendit par les pieds aux lieux où ſe font les executions publiques. On leur coupa le nez, les oreilles, & les doigts, & on leur arracha les entrailles. Il y en eut même quelques uns, qui mangerent de leur chair par un grand excès de brutalité. On enleva de nuit les deux Cadavres, qui furent enterrez.

Le

1672. Le Prince d'Orange témoigna beaucoup de douleur de cette violence barbare. Cependant on n'oſa en punir les Auteurs, tant par ce qu'ils étoient inconnus perſonnellement, que par ce que le nombre de leurs complices enveloppoit toute la bourgeoiſie de la Haye. Cette affaire au reſte appaiſa les murmures, & remit les peuples dans la tranquillité. Toutes les ſéditions ceſſerent de toutes parts.

Le Grand Bailli de Putten étoit âgé de quarante neuf ans, & le Grand Penſionnaire ſon frere de quarante ſept. Leur ſort fit pitié à tous les honnêtes gens, & l'on plaignoit ſur tout la deſtinée du Cadet, qui avoit été dix neuf ans dans l'exercice de ſon employ, où il avoit donné des preuves d'une capacité conſommée dans la Politique. *C'étoit un des plus puiſſans Genies de ſon ſiécle, qui avoit même été le ſoutien de la République pendant la Paix. Il avoit toutes les qualitez qui font un grand homme. Il étoit laborieux, infatigable, vigilant, modeſte, & fort temperé dans toutes ſes actions. Il étoit d'ailleurs grand Mathematicien, bon Philoſophe, & fort verſé dans les belles lettres. Il avoit un jugement ſolide, une memoire admirable, & un cœur noble & élevé. Le Prince d'Orange, qui devoit ce ſemble ſe réjouïr de la mort de ces deux hommes qui lui avoient été fort contraires, donna des marques de la douleur qu'il avoit de leur infortune. Il parla d'une maniere fort avantageuſe du Penſionnaire, & impoſa ſilence à ceux qui vouloient flêtrir la memoire des deux freres devant lui. Il voulut même engager les Etats à rechercher avec lui les Autheurs

de

de ce deteſtable aſſaſſinat pour les en faire punir. Mais le Peuple de la Haye arrêta cette recherche par une requête preſentée au Prince, pour le prier de ne pouſſer pas la choſe plus avant, par ce que toute la bourgeoiſie y avoit part. Ainſi l'affaire en demeura là, & l'on ſe contenta de faire citer à cri public ceux que l'on ſoupçonnoit d'avoir commis ce crime. 1672.

La diſcorde regnoit ſur la flotte de même que parmi les Peuples. Les Officiers de Marine s'accuſoient reciproquement de trahiſon & de lâcheté. Les uns prenoient le parti des Etats, les autres celui du Prince d'Orange, comme ſi c'euſſent été deux interêts differens. Ils y eut même des Officiers qui s'éleverent contre Ruiter, & qui échaufferent ſi fort la populace contre lui, qu'il y eut des mutins à Amſterdam qui chercherent l'occaſion de piller ſa maiſon. Ils euſſent même executé leur deſſein, ſi un Capitaine de bourgeois allié de la femme de Ruyter ne fut venu ſur les lieux avec ſa Compagnie. En même temps le Capitaine d'un Yacht armé de ſix piéces de Canon vint moüiller heureuſement dans le Canal prochain de cette Maiſon. Cela obligea ces mutins de ſe retirer ſans rien faire. Le Prince averti de cette affaire prit ce Lieutenant Amiral General ſous ſa protection particuliere, pour aſſurer ſa perſonne & ſa famille contre de pareilles entrepriſes.

Lors que l'Evêque de Munſter eut achevé la conquête de l'Overiſſel, il reſolut d'attaquer Groningue. La ville de Coevorden lui

1672. lui en bouchoit le paſſage. Il forma donc le deſſein de l'aſſiéger. Le nommé Broerſma en avoit été autrefois Gouverneur. Il en fut tiré avec ſon Regiment dés le commencement de la Guerre, & eut ordre d'aller en Garniſon à Deventer comme ſimple Colonel. Il crût qu'on lui faiſoit tort, & chercha de s'en vanger. Cela le porta à faire rendre Deventer à l'Evêque. Enſuite il paſſa à ſon ſervice, & lui fournit les expediens de ſe rendre maître de Coevorden. C'eſt une Place très-forte environnée d'un Marais, qui ne laiſſe que trois avenuës fort étroites très-bien fortifiées. L'Evêque n'oſoit faire cette entrepriſe, de peur d'échoüer. Mais n'ayant pû entrer en Friſe avec ſes Troupes, par ce que l'on avoit inondé le Païs, il fut obligé de penſer tout de bon à Coevorden. Il fit donc inveſtir la Place par douze cens chevaux François détachez de l'Armée le 30. de Juin. Le Gouverneur fit ruïner les Jardins qui étoient autour de la Place, & renverſa même la belle Maiſon de Broerſma, pour ſe mettre en état de défenſe. Mais ſon peu d'experience le fit bien-tôt ſuccomber. L'Evêque arriva le 4. avec toute l'Armée, & fit faire les approches, dés qu'il fut arrivé. Il fit jetter des Bombes dans la ville le lendemain, & le feu s'alluma dans le Magaſin, & dans les Maiſons voiſines; le 7. l'Evêque fit ſommer la ville, & offrit des conditions avantageuſes. Le Gouverneur les rejetta, & fit grand feu, juſques à ce que l'Evêque fit ſommer encore une fois les bourgeois & la Garniſon. On fit donc la capitulation, & la Garniſon

for-

sortit de la Place le 15. L'Evêque, au préjudice de sa parole, la fit desarmer, après quoi on la pilla, & au lieu de la conduire à Harlingen, comme on en étoit convenu, on lui fit faire plusieurs détours pour la ruïner. L'Evêque fit arrêter trois Officiers, qui avoient été les Autheurs de la reddition de la Place. Il fit donc en cette occasion, ce que l'on auroit fait en Hollande, s'ils y fussent venus, pour les punir de leur lâcheté. Il rendit le Gouvernement de Coevorden à Broersma selon sa parole. 1672.

La perte de cette ville que l'on regardoit comme imprenable, jetta les Peuples du voisinage dans une si grande consternation, que la pluspart des petites villes qui couvroient Groningue furent abandonnées, quand on sut que l'Evêque marchoit. Il n'y eut que le Fort de Bourtang qui resista, quoi qu'il fut comme bloqué par la prise de ces villes. Le nommé Prot homme de cœur y commandoit pour les Etats. L'Evêque le fit sommer de se rendre. Il fit dire que l'on n'avoit qu'à s'approcher, & qu'il répondroit à cette sommation par de bons coups de mousquet. Ce Prelat averti de sa resolution le fit tenter par de grandes promesses de deux cens mille livres, pour lui; & de deux mille écus à chacun de ses Capitaines. Prot repliqua fierement que ses gens, sa Place, ni lui n'étoient point à vendre, & qu'ils étoient prêts à faire voir qu'ils pouvoient resister à ses forces. Cette resolution empêcha l'Evêque de faire le siége de ce Fort. Il marcha donc avec ses Troupes droit à Gro-

nin-

1672. ningue, & vouloit que l'on aſſiegât d'abord Delfziel, Place forte à l'embouchure de l'Ems avec un bon Port. L'Electeur de Cologne n'y voulut pas conſentir, & trouva qu'il valoit mieux aſſieger Groningue. On ſe mit donc en état de faire cette entrepriſe, dont on croyoit que l'on viendroit aiſément à bout.

Pendant que ces deux Prelats travailloient à préparer leur ſiége, le Vicomte de Turenne ſe rendit maître de Crevecœur après l'avoir battu pendant deux jours. La Garniſon demeura priſonniere, & l'on laiſſa le Commandant, & quelques Officiers en liberté de ſe retirer. Ce General entra enſuite dans l'Ile de Bommel, dont il fit ſommer la Capitale de ſe rendre. Les aſſiegez firent deux ſorties vigoureuſes, où l'ennemi fut maltraité. Mais quand la Garniſon & les bourgeois virent les batteries prêtes, & la tranchée bien avancée, ils capitulerent le 22. de Juillet, & obtinrent une compoſition honorable. La Garniſon fut conduite à Gorcum. Cette ville fut la derniere conquête du Vicomte de Turenne, qui fut obligé à ſoutenir celles que le Roi avoit faites par lui même & par ſes Armées. Ce Prince lui donna, avant ſon retour en France, le Gouvernement de Gueldre, & le déclara Generaliſſime de toutes ſes Armées en ce Païs-là. Les changemens qui arriverent peu de temps après par les Allemans, qui s'ébranlerent en faveur de la Republique, donnerent d'autres occupations à ce General que celle de prendre des villes, comme il avoit fait juſques-là.

L'E-

L'Echange du Traité de l'Empereur, du Roi de Dannemarc, & des principaux Princes d'Allemagne avec les Etats Generaux se fit à la Haye de 27. de Juillet. Le Roi de France avoit fait déclarer à l'Empereur & à toute l'Allemagne, qu'il n'en vouloit pas à l'Empire, & que si ses Troupes y commettoient quelque desordre, il engageoit sa parole royale de le reparer. Mais l'Empereur & l'Empire firent leur interêt de celui des Provinces-Unies. Cela rendit du courage aux Peuples, qui d'ailleurs concevoient de grandes esperances de la sage conduite & du zéle du Prince d'Orange pour sa Patrie. Le Duc de Luxembourg affoibli par le retour du Roi, qui avoit pris une grosse escorte pour s'en retourner, & par la marche du Vicomte de Turenne, qui étoit obligé de s'opposer aux Allemans, crût qu'il devoit abandonner Voerden & Oudewater. Le Comte de Horn General de l'Artillerie des Etats, s'empara de cette derniere Place, & la fit fortifier en diligence. Le Prince d'Orange envoya des Troupes & des Ingenieurs, pour mettre Voerden en Etat de défense, & y voulut envoyer Garnison. Mais les habitans lui ayant demandé quelque relâche pour se remettre de leurs pertes il consentit à leur priere, sous la promesse qu'ils lui firent de l'avertir des mouvemens que les François feroient. Ainsi on les laissa maîtres de leur ville. 1672.

Cependant le Duc de Luxembourg voyant que le Prince mettoit Garnison dans tous les Chateaux, qui étoient sur les chemins d'Utrecht

1672. trecht à Leyde, & à Amsterdam, crût qu'il devoit l'en empêcher, afin de se conserver des fourrages & des contributions. Il marcha donc droit à Cronemburg, qui pouvoit nuire beaucoup à ses desseins, & s'en rendit maître, après l'avoir vivement canonné pendant douze heures. On conduisit sa Garnison prisonniere à Utrecht. Il en usa de même à Loenen, à Jarsvelt, & en quelques autres lieux fortifiez. En recompense la Flotte des Indes arriva en Hollande le 3. d'Août riche de plus de seize millions. Elle étoit partie de Zeylon & de Batavia au mois de Décembre précédent. Les Etats avoient ordonné à Ruiter d'aller au devant. Mais le Prince d'Orange ne crût pas que l'on dût hazarder l'Armée navale pour cela. Pendant que les Anglois tâchoient d'empêcher qu'on n'allât l'escorter, on sçut qu'elle étoit arrivée devant Delfziel. Ruyter s'y rendit en diligence, & la fit heureusement entrer dans le Zuyder-Zée pour la mettre à couvert de l'ennemi.

Durant toutes ces affaires le siége de Groningue se continuoit toujours. Mais l'ardeur avec laquelle on l'avoit commencé, s'étoit fort rallentie, par la difficulté que les deux Prelats y trouverent. L'Evêque étoit arrivé le 19. de Juillet devant la Place avec une partie de ses Troupes. Le Colonel Sikinga sortit sur lui, & escarmoucha rudement en allant le reconnoître. Rabenhaupt Officier d'une grande experience, qui avoit appris son métier sous le Prince Frederic Henri, étoit Gouverneur en Chef de la ville.

le. Le Duc de Holſteyn Pleun y commandoit l'Infanterie, & Stoltzembourg la Cavallerie. La Garniſon étoit d'environ ſeize ou dix ſept cens hommes de pied, & de trois ou quatre cens chevaux, ou dragons. Mais on y joignit encore dix huit Compagnies de Bourgeois, que l'on augmenta en ſuite de quatre Compagnies de gens, qui avoient été exemts de garde juſques là. On en dreſſa une autre de cent cinquante Etudians, & il y entra deux cens hommes de Konigsmark armez de haches. Les Magaſins étoient pleins de toutes ſortes de munitions. Le Magiſtrat étoit fort bien intentionné, le Peuple bien diſpoſé à ſe défendre, ayant tous une entiere confiance dans leur Gouverneur. 1672.

Rabenhaupt s'étoit préparé à ſoutenir le ſiege, depuis que Coevorden fut pris. Il fit ruiner tout ce qui pouvoit nuire à la ville, & quand il ſçut que l'ennemi venoit, il fit lâcher les Ecluſes, & percer les Digues, pour empêcher d'approcher de la Place. Cela n'empêcha pas l'Evêque de continuer ſon deſſein. Il commença dés le 27. à faire tirer d'une batterie de cinq Canons, mais on trouva moyen de démonter cette batterie avant la fin du jour. Le lendemain l'Evêque fit jetter quantité de bombes & de grenades dans la ville. On voulut travailler à demonter ſes Mortiers; mais n'en put venir à bout, par ce qu'ils étoient enterrez. Cependant ces bombes ne firent pas grand mal. Les Anabaptiſtes s'occuperent à les éteindre, & ils s'y employerent avec ſuccès. Le Gouverneur, voyant que les bombes faiſoient beaucoup de deſor-

1672. dre dans le quartier meridional de la ville, fit retirer les habitans avec leurs familles dans le ſeptentrional, où elles ne pouvoient atteindre. Mais on dreſſa de même des mortiers ſur le rempart, dont le Camp des deux Prelats & leurs quartiers mêmes furent fort incommodez. On fit faire auſſi des ſorties ſi avantageuſes, que les ennemis furent obligez de s'eloigner, & de commencer de nouveaux Ouvrages. Tout agiſſoit parfaitement bien ſous les ordres du Gouverneur, & les Ecoliers ſe ſignalerent tellement dans ce ſiege, que le Magiſtrat fit frapper une Medaille pour conſerver la memoire de leur zele à la defenſe de la ville.

Les Aſſiegeans conſumerent preſque toutes leurs munitions ſans aucun progrès. Cela les obligea de tirer des boulets rouges dans la Place. Mais les Anabaptiſtes trouverent bien-tôt le moyen d'en empêcher l'effet. L'Evêque commençoit à s'ennuyer de la longueur de ce ſiege, qui n'avançoit point. Il s'aviſa de faire mettre dans les bombes des billets en caracteres étranges, pour tâcher d'effrayer le Peuple. On travailla à diminuer la crainte ſuperſtitieuſe de quantité de gens, qui croyoient qu'il y avoit du ſortilege. Pendant que l'on étoit occupé à cela, l'Evêque fit ſommer la ville, & lui offrit des conditions fort avantageuſes. Mais on lui répondit, que l'on étoit reſolu à ſe defendre juſques à la derniere extremité. Ainſi l'on recommença à tirer avec beaucoup de fureur de part & d'autre. Cependant les bons ordres du Gouverneur cauſerent beaucoup de dom-

dommage dans le Camp des ennemis, qui de leur part ne faisoient pas grand mal à la ville. L'Electeur de Cologne, qui avoit été l'auteur de ce siege, s'en lassa le premier, & pressa l'Evêque de le lever; mais ce Prelat le conjura au contraire de se donner patience, puis qu'il y alloit de l'honneur de l'Eglise Romaine. L'Electeur fut inflexible, par ce que son Armée diminuoit tous les jours, & que la ville au contraire recevoit souvent du secours. L'Evêque, voyant que ce Prince étoit resolu de se retirer, lui en fit des reproches un peu vifs, & cela les mit du depuis en mauvaise intelligence. 1672.

Enfin le feu des bombes & des boulets rouges commença à se rallentir le 25. d'Août, par ce que l'Evêque ne voyoit plus de lieu d'en venir à un assaut general. Il se contenta donc dans la suite de faire joüer le mousquet, ce qui fit présumer que son Canon étoit demonté. Le jour suivant on remarqua beaucoup de silence dans le Camp, & très peu de monde dans les tranchées. On conjectura, que l'ennemi levoit le siege. Pour en être eclaircis, les Assiegez firent une sortie du côté de l'Electeur de Cologne. Ils y encloüerent du Canon, & y firent des prisonniers. La nuit d'après les ennemis ayant fait sauter les mines qu'ils avoient preparées décamperent, & abandonnerent ainsi leurs travaux. Rabenhaupt, après avoir été bien informé des choses le 27. fit bruler les batteries, combler les tranchées, & emporter les armes, les munitions & le bagage, que l'ennemi n'avoit pû emmener. La ville se vit tout à fait

1672. libre le dernier du mois, que l'on conſacra par un jeûne & par des prieres publiques, en memoire de cette délivrance. La perte des Aſſiegez ne fut pas grande, nonobſtant le nombre prodigieux de bombes, de grenades, & de boulets rouges que l'on avoit jettez dans la ville. Il n'y mourut pas plus de cent hommes. Les Prelats ne ramenerent que douze mille hommes, de vingt deux mille qu'ils avoient en commençant le ſiege. Il s'étoit jetté plus de cinq cens transfuges dans la Place. Cinq mille ſoldats avoient deſerté, & il étoit mort plus de quatre mille hommes, entre leſquels il y avoit trois Colonels, deux Lieutenans Colonels, & ſoixante trois Capitaines. L'ennemi avoit quatorze cens malades parmi le reſte des Troupes.

Rabenhaupt, qui commandoit dans Groningue pendant le ſiege, avoit extrémement menagé la Garniſon & les bourgeois de cette ville. Cela fut cauſe que les Troupes de la Province furent bien-tôt rétablies de la fatigue du ſiege. Dés que l'Evêque de Munſter ſe fut retiré avec ſon Armée, ces Troupes de Groningue ſe mirent en campagne, & ſe rendirent devant Blookzyl. On fit ſerrer la Place du côté de la Mer, & on s'en approcha avec les Troupes pour l'aſſieger par terre. Le Gouverneur qui y commandoit, menaça les bourgeois, qui complottoient de ſe ſoulever contre l'Evêque. Mais quand il vit la flotte, qui le venoit bloquer par mer, il le prit ſur un ton plus doux. Les habitans au contraire ſe rendirent plus fiers, & moins obeiſſans à ſes ordres. Cet homme fit une

ſortie

sortie pour empêcher des approches. Mais il fut repoussé avec perte. Etant rentré dans la ville il fut attaqué par les bourgeois, qui le pousserent si rudement, qu'il fut obligé de se sauver dans la Maison de ville. Mais ils l'y tuerent à coups de crosse de mousquet. La Garnison fut faite prisonniere de Guerre, & par ce moyen la ville rentra sous la domination des Etats. Cette affaire rendit le courage aux Peuples, qui chasserent les Garnisons de Munster, & qui se mirent ainsi en liberté depuis le Païs de Drente jusqu'au Zuyderzée. 1672.

Les affaires étant dans cet état on commença à reprendre courage dans les Provinces, qui avoient été long-temps comme abbatuës par la violence de cette invasion. On crut que l'on pouvoit travailler à rétablir la discipline parmi les Troupes pour les remettre dans le devoir. On accorda donc des recompenses aux Officiers, qui avoient bien servi. Mais on punit exemplairement ceux qui avoient été lâches, ou traîtres à la Patrie. On fit décapiter à Groningue le Capitaine, qui avoit abandonné le Niewschans aux Munsteriens, & l'on fit attacher à la potence le Lieutenant, qui leur avoit rendu l'Oudeschans. On cita les Officiers, qui avoient manqué à leur devoir à Deventer, & dans tous les lieux, dont les François s'étoient emparez si facilement le long du Rhin. On fit couper la tête à un Officier, qui s'étoit mal comporté à Wezel, lors que le Prince de Condé l'eût assiegé. On en usa de même à l'égard de D'Osseri, qui avoit trop facilement rendu Rhinberg. On dégrada quelques

1672. autres Officiers, & on fit ainſi quelques actions de ſeverité contre tous ceux qui avoient failli aux devoirs de zele & de fidelité pour la Patrie.

Pendant que cela ſe paſſoit, le Roi prenoit toutes les meſures poſſibles pour s'attirer l'affection des Provinces conquiſes, & d'abord les choſes allerent aſſez bien. Mais ce bon deſſein de la France ne dura pas long-temps. Pluſieurs Officiers François, & même des principaux, regardant ces Païs comme des lieux de conquête, crurent qu'ils devoient ſe prevaloir de l'occaſion, & chargerent un peu trop ces nouveaux ſujets de taxes & d'impôts. Cela donna lieu à ceux des habitans, qui avoient conſervé une affection ſecrete pour le Gouvernement ancien, de ſemer de la diviſion parmi leurs concitoyens pour les diſpoſer à quelque ſoulevement. Ils ne purent pas porter les choſes juſques à les faire revolter. Mais ils les diſpoſerent du moins à ſe retirer de leur Patrie, & de s'en aller en Hollande, & dans le Brabant. On les menaça de faire ſaiſir & piller leurs maiſons, s'ils ne revenoient. Les choſes même allerent ſi loin, que le Duc de Luxembourg, craignant quelque ſedition dans la ville d'Utrecht, en fit deſarmer les habitans. Ce qu'il avoit fait publier contre les fugitifs par ſon Ordonnance du 15. d'Août, fut confirmé par un Edit du Roi du 9. de Septembre ſuivant, qui confiſquoit les biens délaiſſez, & mettoit à une groſſe amende ceux qui ne retourneroient pas dans un certain temps. Les Etats Generaux en publierent un de leur part avec

avec les mêmes peines contre ceux qui obeiroient à l'Edit de la France dont on vient de parler. 1672.

Le Prince d'Orange continuoit à fortifier son Armée, & à rassurer ses Troupes campées à Bodegrave. Ayant reçu quelques Regimens, que le Comte de Monterey Gouverneur des Païs-bas Espagnols lui avoit envoyez, il entreprit le siege de Voerden. Il avoit eu cette ville entre les mains, & se préparoit à la fortifier. Mais les habitans ne pouvant se résoudre à ruiner leurs Tuilleries il les laissa sur leur bonne foi, croyant qu'il seroit toujours à portée d'empêcher que les François ne s'en emparassent. Ceux de Voerden apprirent que l'on ruïnoit toutes les maisons, qui étoient autour d'Oudewater pour la fortifier. Ils craignirent que l'on ne fit la même chose chez eux. Ils firent donc proposer au Duc de Luxembourg de les prendre sous sa protection, & de leur envoyer quelques Troupes. Le Duc se rendit dans cette ville avec deux ou trois mille hommes, du Canon, & des munitions de Guerre & de bouche. Il y entra, & laissa 500. hommes de Garnison dans le Château avec toutes les provisions necessaires, après quoi il reprit le chemin d'Utrecht.

Le Prince, chagrin du tour que ceux de Voerden lui avoient fait, songea à l'attaquer. Cependant les choses n'étant pas dans un état favorable pour cela, il resolut de faire le siege de Naerden, qui faisoit beaucoup de peine à la ville d'Amsterdam. Il prit si bien ses mesures, que ses Troupes arriverent devant cette

1672. ville, avant que les François en ſçuſſent rien. Mais les vaiſſeaux qui devoient attaquer par mer, ne purent approcher de la Place, par ce que la Marée étoit fort baſſe, & que le vent leur manqua. Il fut donc obligé d'abandonner ſon deſſein, & de le remettre à une autre occaſion, d'autant plus que les François avoient trouvé moyen de renforcer la Garniſon. Cette affaire fit reprendre la penſée du ſiége de Voerden, où le Prince d'Orange ſe rendit, après avoir fait croire au Duc de Luxembourg qu'il vouloit retourner devant Naerden. Il arriva donc à Voerden le 10. d'Octobre, & d'abord fit commencer l'attaque, & dreſſer ſes batteries. Le Comte de la Mark averti de ce deſſein, & des préparatifs que le Prince faiſoit pour ce ſiege, fit brûler les Tuilleries, de peur que l'ennemi ne s'en prévalut pour ſe mettre à couvert, & fit faire des feux ſur la grande Tour, pour faire ſçavoir à Utrecht qu'il étoit aſſiegé. Cependant la ville fut battuë vivement, & le Prince, ſe hâtoit, craignant que le Duc de Luxembourg ne vint ſecourir la Place.

Ce General qui n'avoit que trois ou quatre mille hommes avec lui, ne laiſſa pas de marcher droit à Voerden, après avoir envoyé le Marquis de Genlis pour lui amener des Troupes de renfort. Il ſe mit donc en marche ſur la digue, où il fut expoſé à un grand feu du Canon & du Mouſquet. Cela ne le rebutta point. Cependant il ne pût percer les Forts qui gardoient l'avenuë du Camp. Le Prince d'Orange de ſon côté preſſoit vivement le

ſie-

siege, & battit le Comte de la Mark en une 1672.
sortie. Ce Comte & ses Troupes se retirerent avec avant tant de précipitation, qu'ils ne penserent pas à fermer la Porte. Mais les Hollandois n'oserent se jetter dans la Place, craignans que ce ne fût un piége qu'on leur tendoit. Cela donna lieu néantmoins au Prince de faire venir son Armée aux pieds des murailles pour donner un assaut. Les assiegez qui s'étoient reconnus se défendirent avec tant de vigueur, qu'ils repousserent l'ennemi avec beaucoup de perte.

Le Duc de Luxembourg ne se rebuta point des difficultez qu'il trouva dans l'execution de son dessein. Il s'informa des Payſans si l'on ne pourroit pas traverser les prairies inondées, & marcha par un endroit, qu'on lui enseigna, où par bonheur on n'avoit pas rompu le pont. Cependant le Marquis de Genlis ne venoit point, & ce General n'en reçevoit aucune nouvelle. Cela l'obligea de tenir conseil de Guerre, où l'on conclut d'aller droit à l'ennemi. On ne trouva que trois pieds d'eau, dans laquelle le Duc de Luxembourg se jetta le premier, & entraîna ainsi toutes les Troupes par son exemple à faire le même chose. Il força d'abord une maison, où l'on avoit mis de l'Infanterie, & ensuite il se rendit maître d'un Moulin, où l'on avoit fait quelques retranchemens. Cependant ses gens ayant eu l'imprudence de mettre le feu à ce Moulin, l'ennemi se vit en état de tirer à coup sûr, par ce que la flamme leur montroit les François. Mais la presence du Duc de Luxembourg les

1672. anima de telle maniere, qu'ils ſe rendirent maîtres du Fort, ou étoit Zuyleſtein l'un des Generaux Hollandois, où il fut tué de dix huit coups. Ils gagnerent donc ce paſſage, & s'étant ſaiſis de l'autre Fort ils percerent juſques à la ville, après avoir battu tout le quartier de Zuyleſtein. Cela rompit la communication des quartiers des Aſſiegeans, & les obligea de lever leur ſiége. Le Comte de Hoorn ſe retira à Oudewater, & le Prince ſe rendit dans ſon Camp de Bodegrave. On lui renvoya le corps du Sr. de Zuyleſtein, lequel il fit porter à Breda, dont il étoit Gouverneur. Ses charges furent diſtribuées à divers Officiers Generaux. Le jeune Rhingrave eut le Gouvernement de Breda. Le Generalat d'Infanterie fut donné au Comte de Koningsmark, & le Comte de Waldek obtint le Regiment d'Infanterie, & une Compagnie de Cavallerie qui étoient au défunt.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, les Etats ſollicitoient l'Empereur & les Princes d'Allemagne de leur fournir du ſecours, & d'entrer même dans une Ligue offenſive & défenſive avec eux. Le Traité en fut enfin conclû de la part de l'Empereur & de l'Electeur de Brandebourg, par lequel ils s'engagerent à faire la Guerre à la France. L'Electeur ſe mit donc à la tête d'une Armée de vingt cinq mille hommes, & prit la route de Weſtphalie, eſperant d'être joint par les Troupes de l'Empereur. Mais elles en furent empêchées par des ordres ſecrets envoyez, à ce que l'on a crû, par le Prince de Lo-

Lokovits, qui étoit premier Ministre de l'Empereur. Il fut mis en prison, sur le soupçon que l'on en eût, & y resta long temps. Mais cela mit l'Electeur de Brandebourg dans la necessité de se retirer, & d'abandonner le Païs de Mark aux François, qui marcherent contre lui sous le Vicomte de Turenne. Enfin après plusieurs delais, le General de l'Empereur joignit l'Electeur avec ses Troupes, après quoi ils fatiguerent les François par diverses marches & contre-marches, & les empêcherent d'incommoder les Hollandois. 1673.

Il y eut plusieurs petites rencontres de part & d'autre entre les deux Partis. Mais cela ne décidoit point l'affaire principale. Ainsi le Prince d'Orange crût, qu'il devoit faire quelque grande diversion, pour donner le moyen à son Païs de reprendre haleine. Il conclut donc en un grand Conseil de Guerre de se rendre avec l'Armée dans le Païs de Liége. Dés qu'il eût assemblé ses Troupes au nombre de vingt cinq mille hommes il prit la route de Maestricht. On crût qu'il avoit dessein de joindre l'Electeur de Brandebourg. Mais ayant sçû, que ce Prince s'étoit retiré au fonds de l'Allemagne, il fit semblant d'en vouloir à Tongre, où à Maseyk, où les François avoient Garnison, pour bloquer la ville de Maestricht. Le Duc de Duras qui avoit un Camp volant à Tongre fit venir le Comte de Montal dans cette Place, & se jetta du côté de Maseyk. Il avoit peu de Troupes avec lui. Il ne voulut donc point s'enfermer dans aucune ville, & de

1672. peur d'être battu par le Prince d'Orange il paſſa la Roer, & ſe retira du côté de Cologne. Le Prince le voyant éloigné vint droit à Tongre, où neantmois le Comte de Montal ſe jetta avec environ trois cens hommes. On fit ſemblant de l'y vouloir aſſieger, & dans cette vûë on fit inveſtir la Place par huit cens chevaux. Mais le reſte de l'Armée alla ſe poſter bruſquement devant Charleroy. Montal qui en étoit Gouverneur, prit cent chevaux à Tongre, & paſſa au travers de l'Armée ennemie. Il fut ſi heureux qu'il ſe rendit à Charleroy, où d'abord il fit mettre le Canon ſur les remparts, & fit grand feu de la Place. Cela obligea le Prince de lever le ſiege, par ce que la gelée étoit ſi forte, & le froid ſi âpre, qu'on ne pouvoit travailler aux tranchées. Il mit donc ſes Troupes en quartier d'hyver dans le Brabant, & ſe rendit en Hollande. Son voyage ne laiſſa pas d'être utile à ſon Parti. Il fatigua beaucoup l'Ennemi, & lui fit ſentir que la fortune avoit changé, que deſormais on ne devoit plus ſonger à faire des conquêtes avec tant de rapidité, puis qu'il avoit une Armée capable d'entreprendre au dehors.

Pendant ſon voyage le Duc de Luxembourg avoit amaſſé tout autant de Troupes qu'il avoit pû, prétendant ſurprendre la Hollande à la faveur des glaces. Il choiſit un temps qui lui parut favorable, par la forte gelée qu'il faiſoit alors. Cependant il ne pût faire paſſer que trois ou quatre mille hommes, parce que le Pont qu'il avoit fait faire pour paſſer l'eau ſe rompit. Il voulut attaquer

un

un Fort pour tâcher de passer plus avant. 1672.
Mais il en fut repoussé par les Payſans, & obligé de ſe rendre du côté de Bodegrave & de Suammerdam. Pendant cela le degel vint en une nuit, & fondit toutes les glaces, de ſorte qu'il lui fut impoſſible d'aller plus avant. Cela le mit au deſeſpoir, & fut cauſe que les ſoldats par ſon ordre commirent des cruautez horribles dans ces deux lieux. Ils brûlerent, tuerent, & violerent. Ils n'épargnérent ni femmes ni enfans, & l'on n'a point d'exemple qu'il ſe ſoit jamais exercé de pareilles barbaries au monde. Mais le degel continuant ils furent obligez de ſonger à la retraite. Ils la firent avec quelque facilité par l'imprudence du Colonel Painvin, qui avoit malheureuſement le ſeul poſte par lequel ils pouvoient ſe rendre à Voerden.

Le Prince d'Orange en fut averti à Breda, où il étoit alors. Il ſe rendit en diligence à Alfen, où les Troupes avoient le rendez vous, ce qui obligea les François de hâter leur retraite: Ils perdirent ſept ou huit cens hommes ſous les glaces, qui s'enfoncerent, & le Duc de Luxembourg tomba en un lieu, d'où l'on eût bien de la peine à le retirer. Après que les François eurent pris la route de Voerden & d'Utrecht, on fit le Procés au Colonel Painvin, qui fut condamné par le Conſeil de Guerre à perdre la tête, pour ſervir d'exemple aux Troupes & aux Officiers, & pour prévenir de ſemblables fautes dans la ſuite. Voila comment finit l'année 1672. dans laquelle on vit des événemens remarquables. La France avoit attaqué les

1672. Provinces-Unies avec une fierté ſurprenante, & d'abord elle avoit réüſſi, en prenant trois Provinces dans l'eſpace de ſix ſemaines. Mais le Roi fut obligé de s'en retourner à Verſailles, plus vîte qu'il n'étoit venu; & depuis cela le Prince d'Orange ayant été mis à la têtes des Troupes, & rétabli dans toutes les Charges de ſes Prédéceſſeurs, il remit l'ordre parmi les Soldats, & ralluma le courage & les eſperances de ſon Païs. Alors on fit la Guerre avec plus d'égalité, & l'on vit la Republique ſe relever de ſon abbattement.

1673. Cette année commença par la bonne nouvelle de la priſe de Coevorden ſur les Munſteriens. L'Evêque ſe fiant ſur la ſituation avantageuſe de cette Place, qui eſt au milieu d'un Marais, en avoit fait une Place d'Armes & de Magaſin. Rabenhaupt General à Groningue, averti que la Garniſon s'affoibliſſoit tous les jours par les maladies, & que d'ailleurs les Soldats faiſoient aſſez mauvaiſe garde, par ce qu'ils ſe fioient ſur leurs marais, crût qu'il pourroit ſurprendre la ville par le moyen des glaces. Il fit donc faire ſes préparatifs fort ſecretement, & tout ſe trouvant en état le 26. le Décembre, il fit partir fort à la ſourdine quatre cens chevaux & mille hommes de pied, ſous le commandement du Colonel Eybergen aſſiſté du Colonel Wylert, & du Major Sikinga, qui commandoit la Cavallerie, auxquels il donna l'ordre de l'attaque. Ils arriverent le 30. devant Coevorden, & par bonheur il s'éleva un gros brouillard, qui donna le moyen aux Troupes de

s'a-

s'avancer jusques à la Contrescarpe sans être découvertes. En même temps ils jetterent des ponts de corde & de joncs, qu'ils avoient avec eux pour passer le fossé. Cela ne se pût exécuter, sans que la sentinelle n'en entendit le bruit. Elle donna donc l'allarme, & l'on se mit sous les armes dans la ville. Eybergen & ses soldats, se voyant engagez, pousserent leur attaque vigoureusement, & s'étant partagez en trois bandes ils firent trois attaques & se rendirent enfin les maitres du rempart. Le Gouverneur fut tué dans cette occasion, ce qui mit la Garnison en desordre. On força donc la ville, & la Garnison fut obligée, après une assez vigoureuse resistance, de se rendre prisonniere. Une partie s'étoit sauvée par une des portes. Le reste montant environ à 300. hommes fut pris. & on permit aux soldats victorieux de piller la ville. 1673.

Cette conquête donna beaucoup de courage au Parti, & acquit de la gloire à Rabenhaupt. Les Etats de Groningue lui confirmerent les emplois qu'il avoit dans leur Province, & lui donnerent la charge de Baillif du Pais de Drente, & celle de Chatelain de Coevorden. Le Colonel Eybergen fut fait Commandant de la Place sous lui, & Van Thynen, ci-devant Marguillier de l'Eglise de Coevorden, qui avoit fait naître le dessein de cette entreprise, & qui avoit même fourni les expediens propres à s'en rendre maître, eut pour sa recompense la charge de Commissaire General. Eybergen ne perdit que 60. hommes dans cette expedition. Mais

les

1673. les ennemis furent tellement ſurpris de la perte qu'ils avoient faite de cette ville, qu'ils abandonnerent quelques unes des Places, qu'ils tenoient dans la Friſe, & dans l'Overiſſel, tant ils étoient conſternez. L'Evêque de Munſter apprit cette fâcheuſe nouvelle, pendant qu'il étoit occupé à ravager la Comté de Mark. Mais les avantages qu'il remporta dans de petites rencontres ſur l'Electeur de Brandebourg, ne furent pas capables de le conſoler de Coevorden, dont la Garniſon mit tout ſon Païs en contribution.

Il eut un autre ſujet de chagrin, par le mandement qui fut publié de la part de l'Empereur, avec ordre aux Officiers & aux ſoldats Allemans de quitter le ſervice de l'Electeur de Cologne & de l'Evêque, & de ſe ranger à celui de l'Empereur. En même temps il étoit ordonné à ces deux Prelats de quitter le ſervice & l'alliance de la France. L'Evêque publia une déclaration contre ce mandement de l'Empereur, & ne tint conte d'y obéir. Il continua donc de ravager la Comté de Mark, & celle de Ravenſperg. Ces deſordres fatiguerent beaucoup l'Electeur, & l'obligerent enfin de traiter avec la France. On lui remit entre les mains les Places du Païs de Cleves, que l'on avoit priſes ſur les Provinces Unies, après que le Traité fut conclu avec la France le 10. d'Avril. Le Vicomte de Turenne obligea l'Evêque de reſtituer tout ce qu'il avoit pris dans le Païs de Mark. La France commençoit à trouver cette Guerre fort peſante. La Cam-

pa-

pagne de 1672. lui avoit couté des sommes prodigieuses d'argent, & il lui avoit fallu plus de 70000. hommes pour remplacer les soldats qui étoient morts, ou qui avoient deserté. Le Conseil reconnut donc que le Roi ne pourroit pas conserver les conquêtes que l'on avoit faites dans les Provinces-Unies. Le Roi voyoit que l'Allemagne & l'Espagne même s'ébranloient en faveur de la République, & il craignoit que le Parlement d'Angleterre n'obligeât le Roi Charles à s'accorder avec les Hollandois. 1673.

Toutes ces raisons obligerent la France d'accepter la mediation de la Suéde, & l'on convint enfin de s'assembler à Cologne, & d'y envoyer des Ambassadeurs Plenipotentiaires pour negotier la Paix. On en nomma en effet de part & d'autre qui se rendirent dans cette ville pour y commencer les conferences. Cependant on ne laissoit pas de se préparer pour la Campagne, qui étoit sur le point de commencer. Le Prince d'Orange fit un tour en Zélande pour terminer des differens qui y étoient survenus. Après les avoir appaisez il visita les Places Frontieres, & ensuite revint à la Haye. Il posta des Troupes à toutes les avenuës de la Hollande, & fortifia le poste de Niverslüys entre Utrecht & Amsterdam, ce qui fut fait en deux jours. Il y mit le Colonel Stocheym avec 1600. hommes de Troupes reglées & mille Païsans. Cependant le Prince de Condé fit tout ce qu'il pût pour se rendre Maître de Muyden. Mais il n'en pût venir à bout.

Il

1673. Il tâcha même de faire écouler les eaux de l'inondation, en perçant les Digues en pluſieurs endroits. Mais il ne pût reüſſir dans ſon deſſein. Au contraire la Marée augmentoit toujours l'inondation, deſorte qu'il fallut ceſſer de travailler à ce deſſein.

Pendant tout ce tems-là on faiſoit de grands preparatifs en Hollande pour empêcher l'ennemi de penetrer dans le Païs, & dans cette vuë le Prince d'Orange fit retablir le Fort de Nieverbrugg, que le Duc de Luxembourg avoit fait demolir en ſe retirant de Bodegrave. Wurts fut envoyé dans la Flandre Hollandoiſe avec des Troupes, pour s'oppoſer aux courſes des Garniſons de Courtrai & de Tournai. Le Prince Maurice fut détaché avec d'autres Troupes pour garentir la Friſe des courſes des Munſteriens. Le Prince viſita les Places Frontieres, & pourvût à leur ſureté, après quoi on députa vers le Roi de Dannemarc, pour hâter le ſecours qu'il s'étoit engagé de fournir aux Etats. On preſſa la Reine d'Eſpagne d'executer le Traité fait avec elle pour déclarer la Guerre à la France. Mais les grands efforts de la Republique ſe firent ſur la Mer. On équippa une puiſſante flotte pour s'oppoſer à celle des Anglois. Ruyter ſe mit en Mer de bonne heure pour empêcher la jonction des Anglois & des François. Le Parlement favoriſoit les Etats, & retarda la flotte. D'ailleurs les difficultez que le Roi trouva à obtenir les ſubſides qu'il demandoit, contribua encore à ce retardement. Ruyter pour ne perdre point de tems mit à la voile

avec

avec quarante deux Vaiſſeaux, en attendant que le reſte fut prêt. Il avoit d'ailleurs ſeize bâtimens preparez à enfoncer dans la Mer pour rompre la ſortie de la Tamiſe. Il ſe rendit à l'embouchure de cette riviere. Mais il ne pût exécuter ſon entrepriſe, parce que les Anglois étoient en Mer avec quarante cinq Vaiſſeaux. Il retourna donc à Schonevelt attendre le reſte de ſa flotte. 1673.

Tromp, que l'on avoit rétabli Lieutenant Amiral d'Amſterdam, le vint joindre avec les plus gros Vaiſſeaux de ſon Eſcadre. Cette jonction étant faite, Ruyter donna l'Avantgarde à Tromp, garda le Corps de Bataille pour lui, & mit l'Arrieregarde ſous le commandement de Bankert Lieutenant Amiral de Zelande. Toute la flotte étoit de cent neuf voiles avec tous ſes Commandans, & les ennemis en avoient cent quarante cinq. L'Eſcadre Françoiſe avoit joint les Anglois le 23. de Mai près de Dungeneſſe. Le Prince Robert, quoi que Chef de toute l'Armée Navale, prit l'Avantgarde, donna le Corps de Bataille au Comte d'Etrée, & mit l'Arrieregarde ſous le Vice-Amiral Sprag, & dans cet ordre il vint mouiller près de Schonevelt le 1. de Juin. Le gros tems retint les flottes juſques au 7. que la Bataille commença. Tromp ſoutint l'attaque fort vaillamment, & changea deux fois de vaiſſeau. Il s'attacha enſuite au Vice-Amiral du Pavillon rouge, & Ruyter eut à combattre le Comte d'Etrée. Le choc fut rude, & bien des gens perirent dans la mêlée. Vlug contr'Amiral de Bankert, & Scham de Tromp

1673. y furent tués. On combattit juſques à la nuit. Les Vaiſſeaux Hollandois paroiſſoient les plus maltraitez. Cependant ils rendirent inutiles les Fregates ; & les Brulôts que l'on avoit mis au devant de la flotte ennemie, perirent preſque tous par l'adreſſe de Ruyter.

L'ennemi croyoit recommencer le combat le lendemain pour profiter du vent, qui lui étoit toujours favorable. Mais la Flotte Hollandoiſe ſe tint à Schonevelt, en attendant que le vent ſe changeât. Enfin le 14 on rentra en action, & le choc commença par l'Eſcadre bleüe commandée par le Vice-Amiral Sprag. L'Avantgarde Hollandoiſe ſe jetta ſur elle. Cependant le deſordre étoit ſi grand parmi les autres Eſcadres Angloiſes, que les Vaiſſeaux ſe trouvoient hors de leur rang mêlez les uns parmi les autres. Les Hollandois, qui ne penſoient qu'à faire conſumer inutilement la poudre de l'ennemi, ne ſe ſoucierent point de profiter de ce deſordre. Le combat finit donc après quatre heures de canonnade, & chacun s'attribua la victoire. La verité eſt, que l'Eſcadre d'Amſterdam parut avoir quelque avantage ſur l'Eſcadre bleüe des Anglois.

Le Roi de France commença la Campagne ſur terre par le Siege de Maſtricht. Le vieux Rhingrave, qui en étoit Gouverneur, étoit mort depuis peu, & on avoit mis à ſa place le nommé Fariau homme de réputation à la Guerre. Ce nouveau Gouverneur fit tout ce qu'un bon Commandant pouvoit faire. Il défendit ſa Place juſques à la derniere

niere extrêmité, sans se soucier des instances des Bourgeois. Mais l'Armée des Etats étant trop foible pour le secourir, il fut obligé enfin de capituler. Le Prince d'Orange, qui croyoit que cette Place tiendroit long-tems, assembla enfin des Troupes pour aller au secours. Mais il aprit en chemin, que la Place avoit été obligée de se rendre le 30. de Juin sous des conditions honorables. La France perdit neuf mille hommes dans ce siege, & ne pût rien faire le reste de la campagne. Le Prince Maurice battit plusieurs Troupes de Munsteriens en Frise, & leur enleva un Fort considerable en ces quartiers-là. Le Prince de Condé voulut attaquer Bosleduc. Mais il trouva cette Place inondée à deux lieuës à la ronde, desorte qu'il fut obligé d'abandonner son dessein qui étoit impraticable. Cependant le Prince d'Orange, ayant joint quinze mille Espagnols à dix huit ou vingt mille hommes de ses Troupes, se posta à Kaemsdonck pour observer les ennemis. Mais ayant sçu qu'ils paroissoient avec leur flotte devant Scheveling, il revint à la Haye, & disposa ses Troupes avec tant d'ordre sur les Côtes, que les Anglois n'oserent rien entreprendre. 1673.

La Flotte Hollandoise se presenta hardiment à celle de l'ennemi près de Scheveling. Le Prince se rendit à bord de l'Amiral, où il tint conseil de Guerre, & exhorta tous les Officiers à bien faire leur devoir. Il s'en retourna ensuite à la Haye, d'où il se rendit à son Armée. Il trouva que le Prince de Condé s'étoit retiré de la Mairie de Bosleduc;

Ainsi

1673. Ainſi il fut en état de faire quelques entrepriſes. Mais la Flotte Angloiſe, qui parut devant Scheveling retarda ſon deſſein pour quelque tems. Cette flotte ſe voyant forte & nombreuſe ſe preſenta devant celle de Hollande, & fit ce qu'elle pût pour l'attirer en pleine Mer. Ruyter, qui jugea par là que l'ennemi penſoit à quelque deſcente, revint ſur les Côtes pour les défendre. L'ennemi le ſuivit, & ſe preſenta ainſi devant Scheveling. Alors cet Amiral, qui avoit le vent favorable, commença à ſe mettre en ordre de Bataille. Bankert attaqua le Comte d'Etrée, qui commandoit l'Avantgarde. Tromp ſe jetta ſur l'Arrieregarde du Pavillon bleu commandée par Sprag. Le combat s'échauffa entre Tromp & Sprag, & ils ſe canonnerent pendant trois heures. Le Vaiſſeau de Sprag fut ſi maltraité, qu'il fut obligé d'en changer. Tromp fut obligé d'en faire de même. Cependant il maltraita cette Eſcadre bleüe de telle maniere, qu'il n'en reſta que deux Vaiſſeaux en état de combat. Sprag voulut changer une ſeconde fois de vaiſſeau. Mais il tomba dans la Mer, où il perit, & ſe noya.

Le Prince Robert averti du malheur de Sprag ſe dégagea du combat pour aller au ſecours de cette Eſcadre delabrée. Ruyter le ſuivit pour ſauver Tromp, & cela fit recommencer la Bataille plus rudement que jamais. Cela dura juſques à la nuit, que l'on fut obligé d'interrompre le combat. Mais le lendemain perſonne ne voulut recommencer la charge. Cependant Ruyter en eut tout l'avan-

l'avantage. L'ennemi n'eut pas le moyen de faire la descente qu'il avoit projetté, & fut même obligé de se retirer sur ses Côtes, & l'on desarma les deux flottes, parce que la saison étoit trop avancée. On se mit en état en Hollande d'avoir une puissante flotte pour l'année suivante, & l'on y travailla en même tems à faire de bonnes alliances avec l'Allemagne, l'Espagne, & d'autres Potentats, esperant porter le Roi d'Angleterre par ce moyen à s'accommoder avec les Etats. Tous les Traitez furent conclus avec tous ces Princes, & l'on se mit ainsi en état de pousser la Guerre vigoureusement contre la France. 1673.

Toutes ces affaires fournirent le moyen au Prince d'Orange d'entreprendre de délivrer sa Patrie. Il rassembla donc toutes ses Troupes, & se mit en marche. Le Duc de Luxembourg crut qu'il en vouloit à Grave, ou à Bommel. Mais ayant vu qu'il avoit dessein de passer plus outre, il retourna à Utrecht, d'où il envoya des Charettes chargées de Munitions à Naerden. Ces charettes furent prises par les Hollandois, & peu de tems après le Prince arriva devant cette ville. Il la fit investir, & en forma le siege avec promptitude. Il fit dresser huit Batteries, tant sur le Zuyder-Zee, que sur terre, & battit la Place avec furie. Le Duc de Luxembourg avoit amassé dix mille hommes pour tâcher de la secourir. Mais il n'osa s'approcher des assiegeans. On se rendit maître de la Contrescarpe, & on continua de faire des brêches. Tout se préparoit à

un

1673. un Aſſaut general, que les ennemis prévinrent par une Capitulation. On accorda deux pieces de Canon, & toutes les autres marques d'honneur à la Garniſon qui fut conduite à Arnheim. Elle ſortit le 13. de Septembre, & quelque tems après on fit le Procès au Gouverneur, qui fut dégradé & condamné à une priſon perpetuelle. La priſe de Naerden ſervit beaucoup à aſſurer la Hollande, & deſormais la Guerre va être tranſportée loin de ſes frontieres.

Ce ſiege étant fini le Prince marcha avec ſon Armée vers le Rhin, pour accomplir le Traité fait avec l'Empereur, qui de ſa part envoyoit auſſi trente mille hommes pour faire la Guerre à la France. Les Etats lui payoient 45. mille écus par mois pour cela. L'Eſpagne entroit auſſi dans cette Guerre, & fourniſſoit des Troupes de ſa part. Après donc que Naerden fut pris, le Prince envoya ſes Troupes dans le Brabant, où il les joignit quelque tems après, & il s'y aboucha avec le Comte de Monterey, qui s'engagea de lui donner quatre mille chevaux, & quatre mille hommes de pied. Le Prince de Condé voyant tous ces mouvemens envoya le Marquis de Luſſon au Comte de Monterey, pour lui dire que le Roi regarderoit comme une rupture, le paſſage qu'il accordoit à l'Armée du Prince d'Orange ſur les terres d'Eſpagne. Le Comte répondit, qu'il n'avoit pû refuſer à ce Prince le paſſage qu'il avoit demandé, puis que les François avoient fait une invaſion dans le Païs d'Aloſt, & qu'au reſte il ſeroit bien aiſe de voir l'ordre

du

du Roi sur ce sujet pour y faire une réponse plus précise. Le Marquis se plaignit ensuite, de ce que l'Espagne avoit envoyé du secours aux Hollandois. Monterey repondit, qu'il avoit imité la France, qui avoit assisté les Portugais nonobstant la Paix des Pirenées, laquelle lui en ôtoit la liberté. 1673.

Le Prince d'Orange & le Comte de Monterey, s'étant abouchez encore une fois à Anvers, delibererent, ou d'attaquer le Prince de Condé, ou de se joindre à l'Armée de l'Empereur. Mais enfin ils conclurent d'aller trouver Montecuculi. Ainsi le Prince d'Orange ayant reçu les Troupes Espagnoles passa la Meuse à Venlo avec une Armée de vingt cinq mille hommes, & se rendit ainsi sur le Rhin. Le 27. de Septembre il arriva dans l'Abbaye de Bronwiller, d'où il se rendit à Brueil Maison de l'Electeur de Cologne, & ensuite il joignit Montecuculi. La Ville de Rhinbach voulut s'opposer à son passage. Mais il la fit forcer, & on passa au fil de l'épée ceux que l'on y trouva sous les armes. On y fit pendre même le Bourguemaître, qui avoit porté la ville à cette resistance. Les deux Armées formerent ensuite le dessein d'assieger Bonn. Le Gouverneur fit d'abord une vigoureuse défense, fit tout ce qu'il pût pour démonter les Batteries, & s'opposa aux approches par des sorties. Cependant on ne laissa pas d'avancer les tranchées, & la Place étoit battuë de tous côtez. Le Prince de Condé avoit détaché le Marêchal d'Humiere avec sept ou huit mille hommes, pour secourir cette ville. Il ne pût

1673. y jetter que cent Dragons, après quoi il ſe retira. On preſſa donc vivement le ſiege, & l'on s'empara d'une demie-lune, ce qui donna le moyen de penſer à un Aſſaut general. Le Gouverneur ſe voyant ſommé de ſe rendre, & aſſuré d'ailleurs que les mines étoient prêtes à joüer, fit battre la chamade, & capitula ſous les conditions ordinaires d'honneur. La Garniſon n'étoit plus que de quinze cens hommes. Le Marquis de Grana en fut fait Gouverneur. Ce fut ainſi, que ce Prince commença à mettre ſa Patrie en liberté. Depuis la priſe de Bonn les François ſe virent obligez à quitter leurs conquêtes de l'année precedente. Ce qu'il y eut de plus beau dans la priſe de cette ville, c'eſt que le Prince cacha ſi bien le deſſein qu'il avoit de l'aſſieger, que le Vicomte de Turenne y fut trompé, & ne put entreprendre de la ſecourir, en quoi ce Prince fut plus habile que ce vieux Capitaine, qui ne pût empêcher la priſe de cette ville.

Ce ſiege étant fini les Armées ſe ſeparerent pour ſe mettre en quartier d'hiver. Et le Prince ſe rendit à la Haye, où il fut reçu avec bien de la joye. On s'apperçut bien-tôt de l'importance de cette priſe. Elle coupoit la riviere, de ſorte que l'on ne pouvoit plus fournir les Places conquiſes, comme on le faiſoit auparavant par le moyen des Rivieres. Il fallut donc les abandonner depeur que les Garniſons ne periſſent faute d'être ſecouruës. Les François ſe préparerent donc à quitter toutes ces Villes. Mais ils les rançonnerent auparavant, reçurent content tout ce qu'on

pût

pût leur donner d'argent, & prirent des ôta- 1673.
ges pour la ſureté du reſte. Utrecht fut quitté le 23. de Novembre. Amersfort, Rheenen, Wijck, & les autres Places de la Province d'Utrecht & du voiſinage ſe virent délivrées de ces fâcheux hôtes. On abandonna auſſi les Places des autres Provinces, & ces Garniſons étant jointes le Duc de Luxembourg ſe mit à leur tête, & les fit marcher avec tout leur butin pour ſe retirer. Il y avoit bien trois mille chariots. Leur marche fut lente à cauſe de leurs équipages. Ainſi le Prince d'Orange eut le loiſir de couper le chemin au Duc de Luxembourg, qui fut obligé de ſe retirer ſous le Canon de Maſtricht, d'où il envoya un Courier au Roi pour l'avertir de l'état auquel il étoit réduit. Cependant la ſaiſon étant fort avancée, le Prince d'Orange retira ſes Troupes, & laiſſa le Duc en état d'attendre le ſecours, dont il avoit beſoin pour ſortir de ce mauvais pas.

Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient, les Ambaſſadeurs, qui étoient à Cologne travailloient, mais fort lentement aux negotiations de la Paix. Les Etats vouloient que l'on reçut les Envoyez du Duc de Lorraine au Traité, ce que les François refuſoient opiniatrement. D'autre côté les Etats ne voulurent point conſentir aux demandes de la France, qui ſouhaitoit une ſurſéance d'Armes. Mais il arriva enſuite une affaire au commencement de Février 1674. qui rompit l'Aſſemblée. L'Empereur fit arrêter le Prince Guillaume de Furſtemberg, qui étoit

1673. à Cologne avec le Caractere de Plenipotentiaire de l'Electeur de ce nom. Le Roi de France ſe plaignit de cette violence comme de l'infraction manifeſte du Droit des gens, & retira ſes Ambaſſadeurs, parce que l'Empereur ne voulut point rendre le priſonnier. Il pretendoit qu'étant ſujet de l'Empire il agiſſoit contre les interêts de ſa Patrie. Il fut transferé à Neuſtat, où on lui fit ſon procès, & on le condamna à perdre la tête. Cependant la ſentence ne fut point executée, parce que ce Prince étoit Eccleſiaſtique, & que l'on ne voulut point fâcher le Pape dans l'état où ſe trouvoient alors les affaires.

1674. Les Etats Generaux voyant qu'il n'y avoit plus rien à eſperer de l'Aſſemblée de Cologne, travaillerent ſi fortement à faire la Paix avec l'Angleterre, que le Traité en fut conclu à Londre le 19. de Février de cette année. La Publication en fut faite au mois de Mars ſuivant, & enſuite les deux Prelats de Cologne & de Munſter firent auſſi la Paix, & rendirent aux Provinces-Unies toutes les Villes qu'ils avoient priſes. Les Etats conclurent auſſi une Ligue offenſive & défenſive avec l'Electeur de Brandebourg. Cela preſſa les François de quitter leurs conquêtes de Gueldre & de Cleves, & il ne leur reſta que Grave de toutes les Villes qu'ils avoient priſes la premiere campagne. Ils y tranſporterent tout le Canon & les Munitions qu'ils trouverent dans les Places qu'ils abandonnoient, & ils y placerent une partie de leurs Garniſons. Pendant que l'on étoit occupé à toutes ces choſes, le Roi de Fran-

France fit son expedition de la Franche Comté, dont il s'empara dans un mois de tems. Le Prince de Condé pour favoriser cette expedition se rendit à l'Armée de Flandre, qui étoit de quarante mille hommes, par la jonction des Troupes que le Maréchal de Bellefonds avoit amenées des Villes abandonnées. D'abord il se saisit du Fort de Navaignes, & du Château d'Argenteau. Mais les Armées des deux Partis se tinrent dans l'inaction pendant deux mois, occupées à s'observer l'une l'autre. Le Prince de Condé n'osoit rien entreprendre, parce que les Alliés étoient plus forts que lui. Mais le Prince d'Orange en fut empêché par les Imperiaux, & par les Espagnols, qui ne vouloient pas seconder ses desseins. Les choses allerent même si loin, qu'il fut obligé de se plaindre du Comte de Souches à l'Empereur, qui le reçut très-mal après la Campagne. 1674.

Il perdit beaucoup de tems dans sa marche, & ne joignit le Prince d'Orange que fort tard auprès de Namur. Quand la jonction fut faite, on conclut d'aller droit aux François pour les combattre. Le Prince de Condé, qui ne se sentoit pas assez fort, se retrancha sur la Riviere de Piéton près de Charleroi, & de Fontaine l'Evêque. Le Prince d'Orange s'approcha de son Camp, & tâcha de l'attirer au Combat. Mais il ne pût l'engager à sortir de ses retranchemens. Il resolut donc de décamper de Senef l'onziéme d'Août, & prit sa marche du côté de Binch & de Marimont. Son dessein étoit de se rendre sur les Frontieres de Fran-

1674. ce pour y tranſporter la Guerre en l'attaquant elle-même. L'entrepriſe étoit belle, & eût procuré de grands avantages aux Alliés. Mais un contretems ineſperé la rompit abſolument, & engagea même le fameux combat de Senef. Celui, qui s'étoit chargé de conduire l'Armée, évita de paſſer par un endroit, parce que la marche eût ruiné la terre d'un de ſes Parens. Il fit donc prendre ſur la gauche plus près de l'Armée ennemie, à laquelle les Troupes des Alliés prêtoient le flanc.

Le Prince de Condé averti des choſes laiſſa paſſer l'Avantgarde, & une bonne partie du Corps de Bataille pour ſe jetter ſur l'Arrieregarde. Le Prince d'Orange avoit mis l'Avantgarde ſous le Comte de Souche avec ſes Imperiaux. Il ſe reſerva le Corps de Bataille, & donna l'Arrieregarde aux Eſpagnols. Il couvrit la marche de quatre mille chevaux, qu'il laiſſa ſous le Prince de Vaudemont.

Le Prince de Condé attaqua d'abord ces quatre mille chevaux, qui ne pouvant combattre à leur aiſe dans un terrain rempli de Hayes & de foſſez, envoyerent demander de l'Infanterie. Le Prince d'Orange fit partir auſſi-tôt trois Bataillons, qui furent placez dans un petit bois à la tête de cette Cavallerie. Pendant cela l'Armée ennemie étoit ſortie de ſon Camp. Cela fut cauſe que l'on fit revenir les Troupes, qui avoient déja paſſé la riviere de Senef, & que l'on plaça ces trois Regimens ſur le Pont. Les François firent de grands efforts pour les en chaſſer.

Mais

Mais ils ne purent le faire, & cela les obligea de passer cette riviere plus haut pour couper ce détachement. Le terrain étant trop incommode pour la Cavallerie, qui ne pouvoit s'étendre, le Prince de Vaudemont fit retirer son Infanterie. Cela donna le moyen à l'ennemi d'attaquer plus vivement cette Cavallerie, & de la pousser en la prenant par derriere. Les Troupes se voyant pressées de cette maniere prirent la fuite malgré les efforts du Prince de Vaudemont, & se vinrent poster près de la Cavallerie Espagnole. On les poursuivit jusques-là, ce qui ébranla les Espagnols, qui se renverserent sur l'Infanterie, & la mirent en desordre. Le Comte de Waldeck, qui la commandoit, fit tout ce qu'il pût pour rétablir ce malheur. Mais il n'en pût venir à bout. Il y fut blessé en trois endroits, tua trois soldats ennemis, qui le vouloient prendre prisonnier, & eut bien de la peine à se rendre dans la grande Armée, par ce qu'il ne pouvoit presque plus se tenir à cheval. 1674.

Il est constant, que si le Prince de Condé en fût demeuré là, il avoit tous les sujets du monde d'être satisfait de lui même, & de s'attribuer l'honneur de la victoire. Il avoit battu l'arriere-garde de cette Armée, s'étoit saisi de son bagage, & se voyoit un grand nombre d'étendarts, de Tymbales, & de Drapeaux, beaucoup de prisonniers, & de personnes mêmes de la premiere qualité, mais ces commencemens lui paroissoient trop favorables pour demeurer en si beau chemin. Il poussa donc sa pointe, & crut;

1674. qu'il pourroit achever de battre cette Armée. Mais la verité eſt, que les avantages qu'il eut d'abord, furent l'effet du grand nombre ſur le petit. Le Comte de Souches avec ſon Avantgarde étoit fort éloigné du lieu où ſe faiſoit le combat, & l'on eut toutes les peines du monde de le faire venir avec ſes Troupes, qui étoient déja campées. Le Prince d'Orange lui envoya Courier ſur Courier pour la preſſer de venir. Il fut long-temps à s'ébranler, pendant quoi les Troupes Eſpagnoles & Hollandoiſes combattoient toujours avec vigueur, quoi qu'elles fuſſent obligées de ceder le terrain au plus fort. Enfin le Comte de Souches arriva avec ſon Armée, & alors le combat recommença plus violemment que jamais. Juſques là les François avoient eu de l'avantage. Mais la chance tourna, & on les repouſſa avec tant de furie, qu'ils reperdirent autant de terrain qu'ils en avoient gagné avant cela. Le combat, qui avoit commencé à Senef, finit au village du Fai, & après avoir duré dix ſept heures, les François quitterent le champ de bataille pendant l'obſcurité de la nuit.

Chaque Parti s'attribua l'honneur de cette journée, & en fit chanter le Te Deum. La verité eſt que les François l'avoient merité dans le commencement, & que les Alliez leur arracherent des mains les palmes & les Lauriers de cette ſanglante journée. Car ſi l'Armée du Prince de Condé fit des priſonniers, ſi elle prit des Drapeaux, & du bagage, il eſt certain qu'elle fut enfin obligée de quitter la partie, & le Champ de bataille, où

où les Troupes des Alliez demeurerent. Elle se retira même un peu plus loin que son camp. Les Alliez ne se retirerent que quelques heures après les François, & que le Prince d'Orange conduisit son Armée au lieu où il avoit eu dessein de camper le jour précédent. Enfin il est certain que les François perdirent plus de monde que les Alliez, & qu'il leur resta un si grand nombre de blessez, que l'on fut occupé pendant quinze jours dans le Camp à enterrer ceux qui mouroient de leurs blessures, & que l'on y fut même obligé de ne plus tirer sur les fosses de ceux que l'on enterroit, parce que l'on craignit que cela ne décourageât les soldats. Quoi qu'il en soit, jamais combat ne fut plus long, ni plus opiniâtré. Toutes les Troupes chargerent de part & d'autre avec une intrepidité surprenante. Tout le monde s'y distingua, & l'on doit donner la gloire aux deux Generaux d'avoir fait ce que de grands Hommes de Guerre étoient capables de faire, en quoi l'on peut dire sans offenser la memoire du Prince de Condé, que le Prince d'Orange le surpassa, puis qu'ayant à soutenir un combat contre le plus brave & le plus intrepide Capitaine, qui fut jamais, il fit paroitre à l'âge de vingt quatre ans autant d'experience & de courage, qu'un Chef consommé dans le métier, qui passoit pour le premier homme du monde à donner une bataille. 1674.

On rapporte sur ce sujet, que le lendemain de ce combat on en raisonnoit dans la Chambre du Prince de Condé, & que quelques Officiers François ayant dit, qu'ils étoient

1674. ſurpris, de ce que l'on parloit tant du Prince d'Orange, & que l'on ne l'avoit point vû dans cette fameuſe journée, le Prince de Condé leur dit, qu'il ne ſavoit donc où ils avoient été ; mais que pour lui il avoit cru pendant le combat, qu'il y avoit pour le moins douze Princes d'Orange, & qu'il n'avoit jamais fait charger en aucun endroit, qu'il ne l'eut toujours trouvé en tête, faiſant le devoir de General & de ſoldat. On ajoute, qu'il dit encore, que ce jeune Prince avoit fait voir tout le courage d'Alexandre, & toute la prudence de Ceſar. Il fit voir en effet plus de ſageſſe, & plus de tranquillité d'eſprit, que le Prince de Condé, qui ne pût moderer ſon feu, & qui s'abandonna tellement à ſon impetuoſité qu'il perdit, ſans ſavoir pourquoi, tous les avantages qu'il avoit obtenus d'abord. Le Prince d'Orange, à qui un pareil emportement eut été fort pardonnable à cauſe de ſa grande jeuneſſe, conſerva toujours un grand flegme, & ſe poſſeda ſi bien, qu'il ne fit aucun faux pas. Cependant il fut s'expoſer quand il le fallut, & il courut même le hazard de perdre la vie ou la liberté dans cette occaſion. Mais il eut le bonheur de ſortir à ſon avantage de tous ces dangers.

Le lendemain du combat il marcha droit à Mons avec ſon Armée, & le Prince de Condé ſe rendit à Maubeuge, par ce qu'il n'étoit plus poſſible de demeurer dans ſon ancien Camp, à cauſe de la foibleſſe de ſon Armée. On dit, qu'il laiſſa plus de 1500. bleſſez dans les villages voiſins, outre ceux qu'il avoit répandus dans les villes, de ſorte que cette affaire

faire l'avoit affoibli de plus de dix mille hommes. Mais il retablit son Armée par le moyen des Garnisons, & mit en leur place les Regimens délabrez du combat. Après cela il alla au secours d'Oudenarde, que les Alliez avoient assiegé. Le Prince d'Orange s'étoit déja rendu maître de la Contrescarpe, & étoit sur le point de donner l'assaut, lors que le Prince de Condé arriva au secours de la Place. Le Prince d'Orange vouloit combattre les François, & les charger à leur abord, pendant qu'ils étoient encore fatiguez de leur marche. Mais le Comte de Souche, & celui de Monterey trouverent à propos de lever le siege. Le premier fit passer la riviere à ses Troupes en toute diligence, & abandonna même quelque pieces de Canon, que le Prince lui avoit prêtées. Cela ouvrit un passage au Prince de Condé, qui eut le moyen par là de jetter du secours dans la Place. Le Prince d'Orange fut donc obligé à suivre les autres, & les ayant joints à une lieüe de là il mit son Armée en bataille, pendant que le Prince de Condé y rangeoit aussi la sienne. Mais une ravine qui étoit entre les deux Camps, les empêcha de combattre, par ce que ni l'un ni l'autre ne la voulut passer. Ainsi le Prince d'Orange se retira du côté de Gand pour y rafraichir ses Troupes. 1674.

Lors qu'il vit qu'il n'y avoit plus rien à faire en Flandre, il se rendit devant Grave, que Rapenhaupt avoit assiegée depuis deux mois. Il avoit eu dessein de s'y transporter plutôt. Mais le Comte de Monterey le pressa de demeurer encore quelques temps dans

1674. l'Armée des Alliez. Enfin voyant que la ſaiſon ne permettoit pas aux Troupes de France de rien entreprendre, il partit avec ſoixante Compagnies de Cavallerie, & arriva au Camp le 9. d'Octobre. Le Comte de Chamilli defendoit cette ville avec une Garniſon de quatre mille hommes, & plus de quatre cens cinquante pieces de Canon. Rabenhaupt n'avoit que douze ou quinze mille hommes, ce qui l'avoit empêché de preſſer le ſiege plus vivement. Dés que le Prince fut arrivé, il fit attaquer la Contreſcarpe par trois endroits. Malgré la reſiſtance des Aſſiegez ſes ſoldats ſe logerent ſur le Glacis, & preſſerent la Place de telle maniere, que le Gouverneur, qui avoit ordre, dit-on, de rendre la Place au Prince d'Orange, fut obligé de capituler. On lui accorda toutes les conditions honorables, & on lui permit d'emmener la moitié du Canon aux Armes de France, qui étoit dans la Place. Il y en laiſſa trois cent vingt pieces, & beaucoup de proviſions. Les ennemis y avoient perdu plus de deux mille hommes, tuez ou bleſſez. Tout étant executé le Prince retourna dans ſon Armée, qu'il avoit laiſſée dans ſon ancien Camp. Enſuite il conduiſit les Troupes Imperiales juſques à la Meuſe, détacha Fariau avec quelques Troupes pour aller vers Cologne, & ſe rendit à la Haye pour ſe delaſſer de la Campagne. Il y fut reçu avec une joye incroyable, & on lui fit paroître combien on étoit ſatisfait de ſa prudence & de ſa valeur dans tout ce qui s'étoit paſſé.

1675. Après que ce Prince ſe fut repoſé quelques

ques jours, il se rendit dans la Gueldre, & 1675.
de là dans l'Overissel, pour y retablir le Gouvernement tel qu'il étoit avant l'invasion des François. Il partit donc sur la fin de Janvier, & s'occupa à remettre toutes les affaires sur l'ancien pied. Pendant qu'il étoit en Gueldre, les Etats de la Province y compris la Comté de Zutphen lui en presenterent la souveraineté sous ces conditions, 1. Qu'il laisseroit la Province dans la possession de tous ses Privileges. 2. Qu'il n'y permettroit point d'autre Religion que la Reformée, dont lui & ses descendans feroient profession. 3. Que s'il mouroit sans enfans, mâles la souveraineté retourneroit à la Province. 4. Que si elle tomboit entre les mains d'un Prince mineur, les Etats en prendroient l'administration. Le Prince ne voulut point répondre à cette proposition sans en avoir eu l'avis des autres Provinces. Utregt trouva bon qu'il l'acceptât sans préjudice des loix de l'Union. Mais la Hollande lui fit connoître, qu'il devoit la refuser, afin de faire connoître par là, qu'il ne pensoit pas à mettre sa Patrie sous le joug. Il suivit cet avis, & fit connoître à la Province de Zelande en particulier, qu'il étoit surpris que certaines gens eussent tâché de le rendre suspect: que l'on devoit se souvenir, qu'il ne tenoit qu'à lui de se faire donner cette souveraineté, lors qu'on le fit Stathouder, s'il eut voulu se prévaloir de la faveur des Peuples; que les ennemis de l'Etat lui avoient offert de l'en rendre souverains, s'il vouloit consentir à une Paix honteuse que l'on étoit prêt de faire: qu'il avoit rejetté ces offres, & qu'il ne feroit jamais dit, qu'il eut depouillé sa Patrie

1675. d'une liberté, que ſes Ancêtres lui avoient acquiſe aux prix de leur ſang. Il ſe rendit donc à Arnheim, où les Etats de Gueldre étoient aſſemblez, & les remercia de leurs offres. Cela fut cauſe, qu'on l'accepta au moins pour Stathouder. Après quoi il changea les Magiſtrats, & rétablit l'ancien Gouvernement de la Province. Il ſe rendit enſuite dans l'Overyſſel, où il fit la même choſe pour y remettre les affaires dans leur premier état.

En revenant de ce petit voyage il paſſa à Cleve, où il s'abboucha avec l'Electeur de Brandebourg ſur les operations de la Campagne ſuivante; après quoi il s'en retourna à la Haye. Peu de jours après y être arrivé, il tomba malade de la petite verole, ce qui donna beaucoup d'inquiétude à l'Etat, parce que cette maladie avoit été fatale au Prince ſon Pere. L'Electeur de Brandebourg averti de ce fâcheux accident lui envoya quelques remedes, qui le ſoulagerent beaucoup. Le Roi d'Angleterre envoya s'informer de ſa ſanté. Ceux qui ſe rendirent de ſa part à la Haye, trouverent le Prince heureuſement rétabli au bout de dix ou douze jours de maladie. Ainſi les conſeils que l'on avoit tenus avant cela ſur les préparatifs de la Campagne ayant fourni les moyens d'y travailler, il ſe mit à la tête de l'Armée pour s'oppoſer aux deſſeins de la France. L'Electeur de Brandebourg ſe rendit à la Haye au commencement de Mai. On conclut alors une Ligue fort étroite avec cet Electeur, le Roi de Dannemarc, & les Ducs

de

de Lunebourg contre tous leurs ennemis, & en particulier contre la Suede, qui prenoit visiblement les interêts de la France, ce qui obligea les Alliés de lui declarer la Guerre. Ce Traité ayant été conclu, le Prince se rendit à son Armée. Les François avoient déja un corps de Troupes dans le Luxembourg sous le Comte de Choiseul, un autre sur la Meuse commandé par le Maréchal de Crequi, & le troisiéme en Flandre sous le Roi lui-même, qui avoit avec lui le Prince de Condé. Ces trois Armées firent des marches & des contre-marches, pendant quelque tems. Enfin le Maréchal de Crequi eut ordre d'assieger Dinant, dont il se rendit maître avec beaucoup de facilité. On l'envoya ensuite du côté de Trêve & de la Lorraine pour observer les mouvemens des Ducs de Lunebourg & de Lorraine, qui avoient dessein de se jetter sur la Ville de Trêve. Cependant le Marquis de Rochefort s'empara de Huy, & assiegea Limbourg. 1675.

Cette Place étoit bonne alors, & avoit deux mille cinq cens hommes de Garnison, commandée par le Prince de Nassau. Le Maréchal de Crequi eut ordre de venir presser le siege, & le Prince de Condé s'y rendit aussi avec le Duc d'Anguyen; pendant que le Roi fit marcher son Armée du côté de Mastricht, pour empêcher le Duc de Lorraine de joindre le Prince d'Orange; ce Prince fortifié des Troupes Espagnoles commandées par le Duc de Villa Hermosa, qui avoit succedé à Monterey Gouverneur des Païs-bas, s'étoit mis en marche pour secourir Limbourg,

1675. bourg, ayant joint en chemin les Ducs de Lunebourg. Mais il aprit pendant ſa marche, que le Prince de Naſſau avoit capitulé. Cela l'obligea de retourner du côté de Bruxelle, après avoir renvoyé ces Ducs avec leur Cavallerie qu'ils avoient amenée. Le Roi de France s'en retourna à Verſailles. Pendant ces differentes marches le Prince de Condé, à qui le Roi avoit remis ſon Armée, ſe ſaiſit de Tillemont, où le Prince d'Orange avoit mis Garniſon pour ſerrer Maeſtricht. Mais il n'oſa attaquer Dieſt, ou Rabenhaupt s'étoit jetté. Le Colonel Maſſier, qui y étoit en Garniſon, fit une courſe ſur l'Armée du Roi, avant qu'il l'eût quitté. Il ſurprit la garde, pendant que l'on faiſoit halte, donna l'allarme à toute l'Armée, & fit des priſonniers & du butin, après quoi il ſe retira, avant qu'on leur reconnu.

Cette Armée ſe vint poſter près de Louvain. Mais elle étoit ſi fatiguée, qu'elle ne pût attaquer cette Place. Le Roi en détacha une partie pour envoyer au Vicomte de Turenne en Allemagne. Il donna un corps de ſix ou ſept mille hommes au Maréchal de Crequi pour s'oppoſer aux Ducs de Lunebourg & de Lorraine, qui s'étoient joints. Le ſurplus fut remis ſous les Ordres du Prince de Condé. Le Prince d'Orange s'approcha fort près de lui, & l'on crut plus d'une fois, qu'ils ne ſe quitteroient point ſans combattre. Mais le Prince de Condé avoit ordre exprès de ne rien hazarder. Quelque tems après il laiſſa l'Armée entre les mains du Duc de Luxembourg, parce qu'il fut obligé de

de ſe rendre à l'Armée du Vicomte de Turenne, qui avoit été tué d'un coup de Canon. Le Duc de Luxembourg évita le combat, & ne voulut rien engager. Il ſe contenta de quelques eſcarmouches, & de quelques petites rencontres. Quand le Prince d'Orange vit qu'il n'y avoit rien à faire, il remit ſon Armée entre les mains du Prince de Waldeck, & ſe rendit à la Haye, pour y aſſiſter aux obſeques de la Princeſſe Doüairiere ſon Ayeule, qui étoit morte au mois de Septembre, & qui fut enterrée à Delft dans le tombeau des Princes d'Orange. 1675.

La Campagne finit de cette maniere ſans autre exploit de la part des Etats, que la priſe de Binch, qui ſe rendit à diſcretion. On y trouva beaucoup d'avoine & de fourrage, dont l'Armée s'accommoda. Les François ne furent pas fort heureux de leur côté. Ils perdirent le Vicomte de Turenne, qui fut tué, comme on l'a dit, & leur Armée fut obligée à repaſſer le Rhin, après avoir repouſſé les Imperiaux, qui les attaquerent dans leur Camp bien retranché. Les Ducs de Lunebourg & de Lorraine avoient aſſiegé Trêves, & pendant que l'on battoit la ville, ils firent un aſſez grand détachement de leur Armée, avec lequel ils battirent le Corps que le Marêchal de Crequi commandoit, & qui étoit campé ſur la Saare. Leur victoire fut complette, puis que le Champ de Bataille, le Canon & le Bagage leur demeurerent. Le Marêchal ſe jetta dans la Place aſſiégée, dont le Gouverneur étoit mort. Mais les ennemis preſſant un peu vivement

1675. vement leur ſiége, la Garniſon ſe rebella contre M. de Crequi, & capitula avec l'ennemi pour ſortir de la ville, en laiſſant le Maréchal priſonnier de Guerre. Les Soldats Lorrains ſe jetterent ſur cette Garniſon, & la devaliſerent en ſortant. Cette rebellion ayant été fomentée par le nommé Boisjourdan Capitaine, il fut pris quelque tems après & décapité à Metz. On degrada quelques autres Officiers qui avoient trempé dans ce crime.

1676. Cette année commença par de nouvelles propoſitions de paix, après laquelle chacun ſoupiroit, par ce que l'on n'étoit pas en état de continuer la Guerre, comme elle avoit été commencée. La France ſur tout ſouhaitoit de la finir au plûtôt, par ce qu'elle ſe trouvoit épuiſée d'hommes & d'argent. Le Roi d'Angleterre offrit ſa mediation aux Parties, & l'on convint enfin que l'on s'aſſembleroit à Nimegue. Les Plenipotentiaires s'y rendirent avant le commencement de la Campagne. Ceux de France y arriverent les derniers, par ce qu'ils vouloient que l'on mit le Prince de Furſtemberg en liberté, & qu'ils refuſoient leurs paſſeports aux Envoyez du Duc de Lorraine. Mais l'Empereur n'ayant rien voulu relâcher ſur ces deux Articles, la France fut obligée de ſubir, & envoya enfin ſes Ambaſſadeurs. Cependant le Prince d'Orange viſita le Fort de Schenck pour le mettre en bon état de défenſe, & ſe rendit enſuite à l'Armée pour aller au ſecours de Condé, que le Roi de France avoit aſſiegé. Mais il ſçut en chemin que la ville avoit capitulé. Il marcha donc

donc à Mons, près de laquelle il campa pour 1676.
observer l'ennemi. Cependant le Duc d'Orleans assiegea Bouchain, bonne Place entre Valencienne & Cambrai. Le Prince d'Orange marcha avec une belle Armée au secours de cette ville. Le Roi lui ferma le passage près de Valencienne, & l'on crut que les deux Armées étant si proches il y auroit une bataille, par ce que rien ne les separoit qu'une belle plaine. Mais tout d'un coup l'ardeur du combat se passa, & le Prince d'Orange fut obligé de se retrancher. La verité est qu'une partie de son Armée ayant passé la riviere, le pont sur lequel elle defiloit se rompit. Il fut donc obligé de se retrancher pour s'empêcher d'être battu, en attendant que le pont fut rétabli pour avoir le reste de son Armée. Il y apparence que les François ne furent pas avertis de cet accident; autrement ils eussent pû tailler en piéces fort facilement cette partie de l'Armée des Alliez, qui étoit de leur côté. On dit que le Roi de France vouloit combattre, & que ses Generaux l'en empêcherent, sous prétexte de ne point hazarder sa personne. Mais enfin il se contenta d'escarmoucher par quelque Troupe de Cavallerie, qui fut repoussée fort rudement.

Bouchain se rendit pendant tous ces mouvemens des deux Armées. Le Prince d'Orange renforça la Garnison de Cambrai, & s'étant tenu en vuë des François pendant ce temps-là, ne décampa que lors que le Roi de France s'en fut allé du côté d'Aloſt. Le bruit couroit qu'il vouloit assieger cette Pla-

ce,

1676. ce. Mais le Prince en garda ſi bien toutes les avenuës qu'il ne fut pas poſſible aux ennemis d'en approcher. Les Armées furent encore aſſez proches l'une de l'autre. Leurs Partis ſe rencontroient tous les jours avec divers ſuccès. Mais enfin le Roi de France étant retourné vers Valencienne le Prince d'Orange vint camper près de Bruxelle, où il demeura juſques à ce que le Roi fut parti pour Verſaille. Il laiſſa ſon Armée ſous les ordres du Marêchal de Schomberg. Elle étoit foible, par ce que l'on en avoit fait pluſieurs detachemens. Le Prince d'Orange ſe prévalut de l'occaſion pour faire le ſiége de Maſtricht auquel il y avoit long temps qu'il penſoit. Il marcha donc tout d'un coup vers cette Place, après avoir donné les ordres aux Troupes de s'y rendre de pluſieurs endroits. Son Armée étoit de vingt cinq mille hommes par la jonction de quelques Troupes Allemandes. Cependant le Duc de Villa Hermoſa reſta avec les forces Eſpagnoles, & le ſurplus des Troupes Hollandoiſes pour obſerver l'ennemi. Le Marêchal d'Humiere, qui ſçavoit que Maeſtricht étoit en état de reſiſter long temps, alla aſſieger Aire, & l'emporta devant que le ſecours y pût arriver.

Maeſtricht étoit fortifié de ſix baſtions nouveaux détachez des anciens, & avoit ſept mille hommes de Garniſon ſous le commandement du Sieur de Calvo, par ce que le Marêchal d'Eſtrades Gouverneur de la Place étoit à Nimegue, en qualité de Plenipotentiaire pour la Paix. Le Prince attaqua d'abord

bord le baſtion Dauphin avec beaucoup de vigueur, & il entreprit d'y donner l'aſſaut dés que le Canon y eut fait une brêche. Les Anglois furent commandez pour cela, & monterent ſur la brêche avec tant d'impetuoſité, qu'ils en chaſſerent les François. Mais le Canon de la ville tira ſur la muraille qui couvroit ce baſtion, & la battit ſi rudement que les Anglois étoient à découvert. Ainſi les François étant ſortis dans le temps que les Gardes relevoient les Anglois, ils ſe jetterent ſur eux avec tant de furie, qu'ils reprirent ce baſtion, & en demeurerent les maîtres, après un combat fort opiniâtré de part & d'autre. Le Prince ſe contenta dans la ſuite de battre ce baſtion en ruïne, après quoi il fit donner un troiſiéme aſſaut. On l'emporta enfin après une vigoureuſe reſiſtance. Mais les François ayant fait joüer deux ruïnes, qui eurent aſſez de ſuccès, ils en chaſſerent les Troupes du Prince. Le Comte de Solms arriva dans ce temps-là avec des Troupes fraiches, & chaſſa les ennemis à leur tour. Il reprit donc le baſtion, & s'y retrancha. 1676.

Pendant que cela ſe paſſoit de ce côté là, le Comte de Louvigni, qui attaquoit du côté de la montagne de St. Pierre, avançoit beaucoup ſes approches, & ſe rendit maître d'un baſtion. La Garniſon ſe trouva reſſerrée, & ne fût plus en état de faire des ſorties comme auparavant. Le Prince reſolut d'attaquer la contreſcarpe, que l'on emporta aſſez facilement, par ce que le feu ſe mit fortuitement aux poudres, & aux Grenades

1676. nades de l'ennemi, ce qui mit le deſordre en ce quartier. L'attaque du côté droit ne fût pas ſi heureuſe, par ce que les munitions de Guerre manquoient aux ſoldats commandez. Mais de nouvelles Troupes étant arrivées, on ſe rendit maître de la contreſcarpe. On s'approcha enfin du Ravelin, & de l'ouvrage à Corne, qui couvroit le foſſé de la ville, où le Rhingrave, qui étoit General de l'Infanterie fut bleſſé à mort. Cela obligea le Prince de ſe charger de ce Quartier, juſques à ce qu'il en eût donné la commiſſion au Comte de Louvigni. Le ſiége alloit aſſez bien, & la Place commençoit à être preſſée par l'activité du Prince d'Orange, & par la vigueur des ſoldats. Mais on apprit que l'Armée de France ſous le commandement du Marêchal de Schomberg venoit au ſecours de la ville. Le Prince de Waldeck étoit à Tongre pour obſerver l'ennemi. Le Prince d'Orange ſe rendit à ſon Camp avec l'Evêque d'Oſnabrug; & après avoir conferé ſur ce qu'il falloit faire dans la conjoncture preſente, il retourna dans ſon Camp, après que l'on eut conclu de ſe rendre maître de l'ouvrage à Cornes. L'attaque s'en fit le 26. d'Août. Mais on en fut repouſſé par la vigoureuſe reſiſtance des aſſiegez. Pendant cela le Marêchal de Schomberg s'approchoit avec ſon Armée.

Les Generaux Alliez s'étant rendus au Camp de Maſtricht avec leurs Troupes, on reconnut qu'il falloit lever le ſiége, par ce que l'on n'avoit pas aſſez de monde pour empêcher le ſecours en fermant les avenuës

de

de Maeſtricht, & que d'ailleurs la Caval- 1676
lerie manquoit de fourage. Le Prince fit donc embarquer ſon Canon, les Munitions, avec les malades, & les bleſſez pour les envoyer à Ruremonde. Il rangea ſon Armée en bataille à Loenaken, où il campa quelques jours pour y attendre les ennemis. Pour eux ils ſe contenterent d'avoir ſecouru la ville, & l'ayant rafraichie de Troupes ils n'entreprirent rien de plus. Le Prince ſe reſolut donc de décamper, par ce qu'il ne pouvoit plus ſubſiſter faute de vivres, & tira du côté de St. Tron. Cela donna le moyen au Marêchal de Schomberg d'envoyer des Partis, qui ſe ſaiſirent de pluſieurs batteaux qui ne pouvoient deſcendre, par ce que la riviere étoit fort baſſe. On y prit quantité d'Armes & de munitions, que l'on ne pût ſauver faute d'eau. Le mauvais ſuccès de ce ſiége n'empêcha pas que le Prince n'y acquit beaucoup de gloire. On ne vît jamais plus de vigueur, plus de courage ni plus de ſageſſe. Mais la longueur du ſiege avoit extrêmemnnt fatigué ſon Armée. Il arriva même un fâcheux contre-temps pendant le ſiege, qui en changea toute la diſpoſition, & qui fit recommencer une eſpece de nouvelle attaque. Cela arriva par l'opiniâtreté d'un des Generaux, qui n'ayant pas été au commencement du ſiege, improuva ce qui avoit été fait, & obligea le Prince par ſes perſuaſions à s'y prendre d'une autre maniere. Ce changement fit perdre bien du temps, & donna le loiſir au Marêchal de marcher au ſecours.

La

1676. La retraite du Prince ſe fit avec beaucoup de jugement, & il mit à ſon tour le Maréchal dans un grand embarras, lors qu'il voulut ſe retirer de Maeſtricht. Il ne pouvoit demeurer long temps près de cette ville ſans en conſumer les Proviſions. Il fut donc obligé de décamper pour chercher des vivres & des fourrages. Le Prince ſe mit ſur ſon chemin, & l'attendit de pied ferme pour lui diſputer le paſſage. Lors que les François furent arrivez à Warem, ils reconnurent qu'ils ne pouvoient paſſer, à moins qu'ils ne battiſſent l'Armée des ennemis, ce qui les embarraſſoit extrêmement, dans la crainte de ne pouvoir ſubſiſter long temps dans ce lieu. Le Maréchal, habile dans le metier, campa d'une maniere avantageuſe, & envoya au fourrage comme s'il eut eu deſſein de reſter là. Cependant il fit faire promptement pluſieurs ponts ſur la riviere de Jetters avec un grand ſecret, & moyennant cela ſon Canon, ſon bagage, & une partie de ſon Armée paſſerent avant que le Prince en pût rien ſçavoir. Lors qu'il en fut averti il trouva qu'ils rompoient déja leurs ponts. Cela l'obligea à vouloir marcher à eux pour les arrêter à Gemblours, où il ſuppoſoit qu'ils paſſeroient la riviere. Mais le Maréchal évita ſa rencontre, & le Prince ſe rendit à la Haye pour des affaires importantes. Les deux Armées furent miſes en quartier d'hyver dés le mois d'Octobre, fort fatiguées de leur Campagne.

Les affaires ſe paſſerent ainſi en Flandre, & dans les Païs-Bas pendant cette année.

Les

Les habitans de Meſſine mal ſatisfaits du Gouvernement Eſpagnol s'étoient revoltez, & s'étoient mis ſous la protection de la France dés l'année 1674. On les avoit ſecourus de vivres & de Troupes, pour les mettre en état de ſe ſoutenir contre leurs ennemis. Le Roi de France y envoya le Duc de Vivonne l'an 1675. qui diſſipa la flotte Eſpagnole, leva le blocus de Meſſine, & ſe rendit maître de la ville d'Agouſta. Les Eſpagnols craignans de perdre le reſte de la Sicile demanderent du ſecours aux Etats, ſelon les Traitez qu'ils avoient conclus pour leur mutuelle défenſe. On n'oſa pas dégarnir les côtes. Cependant pour ſatisfaire aux Traitez, on donna commiſſion à Ruiter d'armer trente voiles de toutes ſortes, parmi leſquels il n'y avoit que dix huit vaiſſeaux de Guerre. Ruyter remontra, que cette eſcadre n'étoit pas aſſez grande pour arborer Pavillon Amiral. Mais les Etats lui ordonnerent expreſſément de partir. Il mit donc à la voile le 16. d'Août 1675. & arriva à Milazzo au mois de Decembre ſuivant. Il chercha les ennemis quelques jours après, & les trouva au nombre de vingt gros vaiſſeaux, il les attaqua, & l'on combattit avec beaucoup de furie de part & d'autre. Son deſſein étoit de les empêcher d'entrer dans le Port de Meſſine. Il fut joint par neuf Galeres Eſpagnoles, & par un gros vaiſſeau, qui devoit être ſuivi de la flotte d'Eſpagne. Les François étoient commandez par le Lieutenant General du Quêne, qui ſçut ſe rendre maître du Vent. Le combat fut violent, & l'on en vient à l'abor- 1676.

1676. bordage, & aux coups de sabre. Mais les François ayant le vent maltraiterent les vaisseaux de Ruyter. Tout d'un coup il se fit un grand calme, & l'on fut obligé de recommencer à canonner, ce qui continua jusques à minuit.

La flotte Hollandoise perdit beaucoup de monde, & le Contr'Amiral Verschoor mourut de ses blessures la même nuit. Cependant elle ne perdit aucun vaisseau. Les François en perdirent un, & deux brûlots, qui coulerent à fonds. Ruyter fut admiré des ennemis pour la bravoure, & la bonne conduite qu'il fit paroître dans cette journée. Le lendemain la flotte d'Espagne l'ayant jointe il chercha l'ennemi pour se prévaloir de l'avantage du vent, qui lui étoit favorable. Mais il sçut que le Sr. du Quêne avoit été renforcé de dix vaisseaux. Il ne pût donc empêcher les François d'entrer dans le Port de Messine avec le Convoy qu'ils amenoient de Provence. Ruyter fit radoubber ses vaisseaux pour retourner en Hollande, se fondant sur ce que son Armée étoit trop foible pour resister à l'ennemi, & que d'ailleurs son terme étoit expiré. Lors qu'il fut arrivé à la hauteur de Livorne, son fils, qui commandoit cinq vaisseaux avec lesquels il avoit escorté la flotte de Smirne au Texel, le joignit, & lui donna des lettres des Etats qui lui ordonnoient de demeurer en Sicile jusques à nouvel ordre. Il retourna donc sur ses pas, & vint mouiller à Naples, dont le Gouverneur lui fit rendre plusieurs Ministres Protestans, qui y avoient été envoyez de

de Vienne, accuſez d'avoir eu part aux re- 1676.
bellions de Hongrie. Ruyter ſe rendit enſuite à Palerme pour y joindre la flotte Eſpagnole, & aller droit à Meſſine. Cette flotte fut encore renforcée par quelques vaiſſeaux de Naples. Cependant Ruyter ne crût pas qu'il fut en état d'aſſieger Meſſine par Mer. Ils paſſerent donc le Détroit, eſperans de ſurprendre Agoſto par intelligence. Mais leurs partiſans furent découverts, & chaſſez au nombre de 600. On fit mourir les principaux d'entr'eux.

Ruyter jugea que l'on ne pourroit chaſſer les François qu'en ruinant leur Armée navale. Il reſolut donc de l'attaquer dés qu'il la trouveroit. Le Vice-Roi ayant amaſſé des Troupes mit le ſiége devant Agoſta, & Ruyter ſe chargea de s'oppoſer au ſecours des François. Dés que le Duc de Vivonne en fut averti, il commanda au Sr. du Quêne d'attaquer la flotte ennemie. Il partit donc de Meſſine le 19. d'Avril avec ſes vaiſſeaux. Dés que Ruiter fut averti de ſon deſſein il rangea ſon Armée en Bataille. Il laiſſa le Corps de Bataille avec Pavillon Amiral ſous le commandement de la Cerda. Il prit l'avantgarde pour lui, & donna l'arriere-garde au Vice-Amiral de Haen. D'abord le vent ſe changea en faveur de Ruyter qui en ſçût très bien profiter. La Bataille commença donc avec beaucoup de furie entre les deux avantgardes. Pendant la violence de ce combat Ruiter eut la moitié du pied gauche emportée d'un coup de Canon, & la jambe droite briſée, ce qui le fit tomber rudement. Il ſe fit une bleſſure

1676. fort dangereuſe à la tête, qui le fit mourir quelques jours après à Syracuſe. Callemburg Capitaine de ſon vaiſſeau continua le combat ſans faire ſçavoir l'accident arrivé à Ruiter, qui nonobſtant ſes bleſſures donnoit encore ſes ordres. Les matelots de ſon vaiſſeau animez à ſe vanger ſur l'ennemi combattirent en deſeſperez, & firent paroître une valeur incroyable. Almeras qui commandoit l'avantgarde des François, fut tué d'un coup de Canon. Cela mit du deſordre dans ſon eſcadre, & obligea du Quêne de venir à ſon ſecours. Les Alliez s'étant rejoints le combat redoubla plus furieuſement que jamais, & ils agirent avec tant de vigueur, qu'ils forcerent l'avantgarde Françoiſe de ſe reculer. Ses vaiſſeaux Hollandois, qui connurent, qu'il alloit ſurvenir une tempête, ſe retirent à Syracuſe pour y radoubber leurs vaiſſeaux, qui etoient fort endommagez. Les François qui avoient fait quiter le ſiege de Syracuſe, ſe retirerent à Meſſine s'attribuans la victoire.

Il eſt certain cependant qu'elle s'étoit déclarée pour la flotte Hollandoiſe, puis qu'ils forcerent l'avantgarde Françoiſe à reculer. Mais la perte qu'ils firent du brave Ruyter, les empêcha de s'en réjouïr. Il mourut de ſes bleſſures à l'âge de ſoixante neuf ans, dont il en avoit employé plus de cinquante au ſervice de ſa Patrie. Il étoit Lieutenant Amiral General des Etats, & Chevalier de St. Michel, c'étoit le plus grand homme de mer, qui vêcut alors. Il étoit monté par degrez à la dignité de Lieutenant Amiral General ſoutenu par ſon ſeul merite. Sa valeur & ſon bonheur avoient toujours été d'un pas égal. Il étoit d'une probité à toute épreuve, ſimple, modeſte, & fort commode

dans

dans ſon commerce avec les autres hommes, ſobre, & temperé dans ſa maniere de vivre. 1676.

Le Vice-Amiral de Haen prit le commandement de la Flotte après ſa mort. Il fit donc arborer Pavillon Amiral ſur ſon vaiſſeau, laiſſa le Pavillon de Vice-Amiral ſur le vaiſſeau de Ruyter commandé par Callemburg, & donna celui de Contr'Amiral à Midellant à la Place de Verſchoor, qui avoit été tué. La flotte manquant des choſes neceſſaires à ſe radoubber, & ne les trouvant pas à Syracuſe, reſolut de ſe rendre à Palerme. Les Hollandois emporterent avec eux le Corps de Ruyter, qu'ils avoient fait embaumer. Le Duc de Vivonne vint attaquer cette flotte à Palerme, avec vingt huit vaiſſeaux de Guerre, neuf brûlots, & vingt cinq galeres. Les Alliez étoient plus foibles, & leurs vaiſſeaux étoient d'ailleurs en mauvais état. Ils ſe mirent en maniere de demie Lune à l'entrée du Port entre le Mole, le Fort de Caſtel Mare, une groſſe tour, & les baſtions de la ville. Le Duc de Vivonne les fit attaquer par neuf vaiſſeaux ſept Galeres, & cinq brulôts. Tout cela s'approcha ſans tirer un coup. L'on ſoûtint l'attaque avec beaucoup de vigueur. Mais enfin les brûlots François firent leur effet, & brûlerent trois vaiſſeaux Eſpagnols. Le combat ne laiſſa pas d'être fort opiniâtré pendant quelque temps. Cependant les François profitant du vent, & de la confuſion de l'ennemi, acheverent de mettre le deſordre dans cette flotle. L'Amiral Eſpagnol fut brûlé avec trois vaiſſeaux Hollandois, & quelques Galeres. On en coula d'autres à fonds. Les Galeres Eſpagnoles, & le Canon du Château rendirent

1676. peu de ſervice dans cette occaſion, de ſorte que la plus part des vaiſſeaux qui reſtoient furent contraints d'échoüer. Pendant cela le Vice-Amiral d'Eſpagne & le Contr'Amiral Hollandois ſauterent en l'air. Leur débris fit un terrible ravage dans la flotte, & ruïna pluſieurs édifices dans Palerme.

On remarqua que le vaiſſeau, qui portoit le Corps de Ruyter fut reſpecté par le feu des ennemis, quoi que Callemburg combattit avec une fureur incroyable. Cependant il y eut douze vaiſſeaux de Guerre, qui periront dans cette occaſion avec ſix Galeres, ſix ou ſept cens piéces de Canon, & près de cinq mille hommes Dom; Diego d'Ibarra Amiral d'Eſpagne, de Haen, & Midellant y furent tuez, avec quelques Capitaines, & d'autres Officiers. La diſſenterie acheva de mettre les vaiſſeaux Hollandois en mauvais état. Etant mal ſatisfaits des Eſpagnols ils quitterent Palerme, & ſe rendirent à Naples, d'où ils partirent au mois de Novembre pour retourner en Hollande. Mais les glaces les empêcherent de ſe rendre au Texel, & les obligerent de moüiller ſur les côtes d'Angleterre. Ils ſe rendirent en ſuite en Hollande, au mois de Janvier de l'année ſuivante. Le Corps de Ruiter fut porté à Amſterdam, où il fut enterré aux dépens du public. On lui fit dreſſer un magnifique tombeau, pour marquer l'eſtime que l'on faiſoit de ſes grands ſervices.

Pendant que tout cela ſe paſſoit en Sicile, Tromp Lieutenant Amiral d'Amſterdam partit avec les Eſcadres de la Meuſe, & d'Amſterdam pour ſe joindre aux Danois con-

contre la Suéde. La jonction étant faite Tromp alla chercher les Suédois, qui avoient une flotte de cinquante vaiſſeaux de diverſe grandeur. Il la découvrit l'onziéme de Juin, & l'attaqua ayant la faveur du vent. D'abord le vaiſſeau Amiral des Suédois ſauta en l'air. Il étoit armé de cent trente quatre piéces de Canon, & de douze cens hommes. Tromp voyant que cet accident cauſoit du deſordre parmi les Suédois, les fit attaquer par le gros de ſa Flotte. Il s'avança contre l'Amiral du Pavillon jaune, & le combattit pendant deux heures. Ce vaiſſeau fut brûlé dans le temps qu'il penſoit à ſe rendre à Tromp. Les Suédois ſe voyant privez de ces deux vaiſſeaux ſe retirerent de la mêlée. On les pourſuivit pendant trois jours, & ils perdirent encore neuf vaiſſeaux, dont quatre furent pris par les Hollandois. Les autres furent avertis du malheur arrivé à Palerme. Cela les obligea de rappeller Allemonde, qui avoit accompagné Tromp. Engel de Ruyter fils du défunt Lieutenant Amiral General fut envoyé en ſa Place. 1676.

Le Roi de Dannemarc voyant la flotte des Suédois diſſipée, tout glorieux d'ailleurs des avantages qu'il avoit remportez ſur eux par terre, fit avancer l'Amiral Hollandois pour faire une deſcente dans la Schanie. Tromp fit ſommer la ville d'Uſtedt de ſe rendre, & pour l'y forcer il s'approcha avec huit fregates, & quelques Galiotes pour la battre. Il mit trois mille ſoldats & matelots à terre malgré les Suédois. La ville fut obligée de ſe rendre avant la fin du jour. La

1676. Garniſon Suédoiſe n'eût pas le loiſir de faire ſauter la mine, dont elle prétendoit ruïner le Chateau. Deux jours après le Roi de Dannemarc entra dans la même Province avec huit mille chevaux, & neuf mille hommes de pied. Il fit aſſieger Elſimbourg, qui capitula au bout de deux jours. Il ſe rendit maître enſuite de Landſcroon, & de Chriſtianſtat, qui ſe rendit dans le mois ſuivant. Mais ſes progrès furent interrompus par la défaite de quatre mille hommes de ſes Troupes, qui furent battus par les Suédois près de Halmſtat. Les deux Rois s'étant rencontrez enſuite au mois de Decembre, le Roi de Suéde battit les Danois, & les obligea de lever le ſiege de Malmoë. Tromp renvoya ſes vaiſſeaux en Hollande ſous la conduite du Vice-Amiral Evertzen, & ſe rendit à Coppenhague, où le Roi le fit Comte, & Chevalier de l'Elephant.

Le Prince s'étant repoſé quelque temps à Soeſdyck ſe rendit en Zelande au mois de Novembre, pour remedier aux troubles qui étoient ſurvenus dans l'Egliſe de cette Province, à l'occaſion des ſentimens de Cocceius autrefois Profeſſeur en Theologie à Leyden, qui a eu des penſées fort particulieres ſur des queſtions d'Ecole, & qui a expliqué les Propheties de l'Ecriture ſainte d'une façon nouvelle. La nouveauté frappa pluſieurs eſprits, & mit les affaires en un danger viſible de diviſion. Les Curateurs de Leyde avoient condamné ſa Doctrine, & avoient depoſé un Profeſſeur, qui s'obſtinoit à l'enſeigner. Cependant cela ne ſervit qu'à augmen-

gmenter le nombre des ſectateurs de Coc- 1676.
ceius. Une Place de Miniſtre étant venuë à vaquer à Middelbourg, les Cocceïens firent tomber les voix ſur Momma Miniſtre de Ham dans la Comté de Marc. On s'oppoſa à ſa nomination, & cela cauſa bien du bruit en Zélande. La claſſe ou le Synode de l'Ile de Walcheren ayant caſſé la vocation de Momma, le Magiſtrat de Middelbourg ne voulut point deferer à cette reſolution de la Claſſe. Le Prince qui avoit été averti de cette affaire, avoit écrit au Magiſtrat de ne point paſſer outre dans la vocation de Momma, & avoit défendu à Momma de l'accepter. Mais ils n'eurent point d'égard pour les lettres qu'il leur avoit écrites. Cela l'obligea de ſe rendre en Zélande. Il fut reçu dans l'Aſſemblée des Etats, & ſur ſes remontrances les Etats défendirent à Momma d'accepter cette vocation, & donnerent pouvoir au Prince, en qualité de Gouverneur de la Province, de punir au nom des Etats ceux qui voudroient s'oppoſer à leur ordonnance. Le Prince caſſa quelques uns des Membres du Magiſtrat, depoſa quelques Echevins & Conſeillers de Middelburg, outre des Officiers de la Garniſon, & remplit d'abord leurs Places. Il obligea Momma, & Van der Vayen ſon Collegue, qui avoit fortement appuyé ſa vocation, de ſortir de Middelburg & de la Province.

Le Prince fit en ſuite un voyage à Gronin- 1677.
gue avec quelques Deputez des Etats Generaux au mois de fevrier, pour travailler à pacifier les differens qui étoient alors entre les

1677. Etats de cette Province, ce qu'il fit avec ſuccès, & de là ſe rendit en diligence à la tête de ſes Troupes, pour marcher au ſecours de Valencienne aſſiegé par le Roi de France. Mais il apprit en chemin que cette Place avoit été priſe par un accident inopiné. Les grands Mouſquetaires ayant eu ordre d'attaquer la Contreſcarpe, ils pouſſerent les aſſiegez avec tant d'impetuoſité qu'ils entrerent dans la ville avec les fuyars. Ils tournerent d'abord le Canon contre la ville, firent ſavoir au Camp ce qui étoit arrivé, & demanderent du ſecours. Les bourgeois ſe voyant pris de cette maniere ſe remirent à la diſcretion du vainqueur, qui fit deſarmer & arrêter toute la Garniſon. D'abord que le Roi eût donné ſes ordres à Valencienne, il fit inveſtir Cambrai, & ordonna au Duc d'Orleans d'aſſieger St. Omer. Le Prince d'Orange crut, qu'il devoit ſecourir St. Omer, par ce que Cambrai pouvoit reſiſter long-temps. Il marcha donc de ce côté là, & arriva le 8. ou 9. d'Avril dans un village, où il apprit que les ennemis le venoient combattre. Il ne laiſſa pas de s'avancer, & ſe trouva le lendemain à Caſſel, près d'un ruiſſeau, au de là duquel les François s'étoient poſtez. Le Prince reſolut de paſſer ce ruiſſeau, & d'aller droit à l'ennemi pour le combattre. Mais il trouva un ſecond ruiſſeau couvert de hayes, derriere leſquelles les ennemis s'étoient rangez. Les Guides du Prince ne l'avoient pas averti de ce ſecond ruiſſeau.

Il ne laiſſa pas de commander de le paſſer. Mais on en trouva le terrain ſi entrecoupé, qu'il

qu'il fut impossible de marcher en bataille. Le Duc d'Orleans, qui étoit là, fut secouru fort à propos par des Troupes, que le Roi lui avoit envoyées, & qui étoient arrivées la nuit precedente. Se voyant donc fortifié d'ailleurs par l'avantage du poste il fit attaquer les Dragons du Prince, qui étoient dans l'Abbaïe de Pienne. Le Prince y envoya quelques Escadrons, qui dégagerent les Dragons, & repousserent l'ennemi. On mit le feu à l'Abbaïe, afin que les François ne s'en pûssent prevaloir. Pendant cela, l'ennemi s'étant jetté dans des endroits couverts de hayes prirent l'Armée en flanc. Deux bataillons postez dans cet endroit lâcherent honteusement le pied, & se renverserent sur trois autres qui les soutenoient. Cela mit en desordre les Escadrons qui étoient derriere eux. Cette Cavallerie se rallia, & repoussa d'abord les François. Dans l'intervalle de ces divers chocs l'Infanterie Françoise arriva, & attaqua celle du Prince en tête & en flanc. Elle soutint l'attaque avec beaucoup de vigueur. Mais le nombre l'emporta, & l'Armée plia après une longue resistance. Le Prince fit tout ce qu'un habile General pouvoit faire dans une pareille occasion. Mais il ne put arrêter les fuyars, quoi qu'il les eut ralliez plusieurs fois. Il s'engagea fort avant parmi les ennemis, & y eut été tué de deux coups de mousquet sans la bonté de ses Armes. Il fut donc obligé de passer le ruisseau, avec ce qui lui restoit de Troupes entieres, après quoi il se rendit à Poperingue, où se fit le ralliement des fuyards. Il se transporta 1677.

1677. en ſuite ſur le Canal de Bruge, & mit ſon Armée à Ekeloo pour la rétablir. Il en fit faire les recruës avec une diligence ſurprenante, & traita avec quelques Princes d'Allemagne pour avoir des Troupes. Il ramaſſa vingt mille hommes par ce moyen, & les ayant joints à deux mille Eſpagnols il les unit à ſon Armée, laquelle ſe trouva plus forte, qu'elle ne l'étoit avant la bataille.

On perdit pluſieurs Etendars & Drapeaux, quelques pieces de Canon & du bagage. On fit 2500. priſonniers. Le Duc d'Orleans ayant laiſſé repoſer ſon Armée ſe rendit à ſon ſiege, & obligea la ville de ſe rendre le 20. d'Avril. Pendant cela le Roi preſſoit Cambrai, qui avoit été inveſti dès le 22. de Mars. On ouvrit la tranchée le 28., & l'on preſſa la ville ſi vivement, qu'elle capitula le 5. d'Avril ſuivant. Cette capitulation donna lieu à une Treve, dont le Gouverneur ſe prévalut pour jetter toute la Garniſon dans la Citadelle avec toute l'Artillerie & les munitions neceſſaires pour ſe bien défendre. Le Roi en commença le ſiege, & le pouſſa avec tant de vigueur, que la Garniſon ne pouvant plus reſiſter, elle rendit la Place le 17., d'où elle ſortit le lendemain forte de deux mille hommes. Le Gouverneur Zavala étoit bleſſé fort dangereuſement. Par ce moyen le Roi n'ayant plus rien à faire en ces quartiers là ſe retira à Verſaille, & diſperſa ſon Armée en divers lieux à portée l'un de l'autre pour la rafraichir.

Lors que le Prince vit ſon Armée en état de faire quelque entrepriſe, il ſe mit en campagne.

pagne. Le sieur de Calvo, qui commandoit à Maestricht, crut que l'Orage le regardoit. Il fit faire le dégât autour de la Place, renvoya plus de cent cinquante pieces de Canon, qui lui étoient inutiles; de peur de les perdre s'il étoit assiegé. On fut tout étonné que le Prince fit investir Charleroi. Quand on sut que l'on alloit faire le siege de cette Place, beaucoup de Seigneurs Anglois se rendirent dans son Armée. Le Duc de Montmouth se jetta avec quelques autres dans celle de France. On fut fort surpris en France de voir cette Place investie. Le Marquis de Louvois avoit toujours assuré le Roi, que le Prince n'entreprendroit rien, & qu'il étoit assuré que son Armée étoit foible, & ne se pouvoit rétablir. Lors qu'il fut averti du dessein du Prince, il se rendit en diligence sur les frontieres, & ayant amassé les Troupes avec une promptitude surprenante, il vint se poster avec quarante mille hommes entre Bruxelles & Charleroi dans un lieu fort avantageux, d'où l'on pouvoit incommoder les vivres du Prince d'Orange. On ne pouvoit l'approcher que par de petits défilez. Cependant on ne pouvoit avoir du fourage que par là: Le Prince voyant qu'il ne pouvoit rien faire sans risquer tout, crut qu'il devoit menager les Troupes & les affaires, sur tout voyant que les Espagnols, selon leur coutume, avoient si mal pourvû aux munitions necessaires pour le siége. Il fit ce qu'il pût pour attirer les ennemis à une bataille. Mais ils se tinrent serrez dans leur poste, & n'en voulurent point sortir pour ne rien hazarder. 1677.

1677. Le Prince mena ſon Armée ſur la Sambre, où il prit Binch une ſeconde fois. Les François attaquerent le Fort des trois trous defendu par trente ſoldats, qui avoient le Capitaine Carpentier pour Commandant. Il les repouſſa vigoureuſement, & les obligea de ſe retirer. On trouva cette action ſi belle, que la Ducheſſe de Villa Hermoſa lui fit donner de ſa part une roſe de Diamans fort riche, & le Prince lui donna le commandement du Fort d'Omer, en attendant qu'il pût l'avancer davantage. Cela étant fait il laiſſa l'Armée près de Bruxelle, & ſe rendit à la Haye le 1. d'Octobre, meditant un voyage à Londre, où le Roi Charle II. l'invitoit de ſe rendre. Il rendit compte de ſa Campagne aux Etats, & leur communiqua les lettres du Roi d'Angleterre. Il paroît que ce Prince, qui favoriſoit ſecretement la France qui commençoit à être fort fatiguée de la Guerre, vouloit diſpoſer ſon Neveu à la conclure avec lui. Il ſuppoſoit qu'il l'engageroit facilement à cela, quand il ſeroit auprès de lui, & qu'il ne pourroit pas reſiſter à ſes ſollicitations. Le Prince avoit ſon deſſein particulier dans ce voyage, & ne s'en étoit pas encore expliqué.

Il n'en communiqua pas le ſecret aux Etats en leur diſant adieu. Il ſe contenta de leur dire, que le Roi de la grande Bretagne ſouhaitoit qu'il paſſât en Angleterre, & qu'il leur y offroit ſes ſervices. Il s'embarqua le 18. d'Octobre, & arriva le lendemain à Harwich, d'où il ſe rendit à Londre auprès du Roi. Il fut reçu avec beaucoup d'honneur,

neur & de careſſes Le Roi le voulut mettre d'abord ſur les affaires de la Paix generale, mais le Prince lui dit qu'il étoit venu pour une affaire particuliere, & qu'il ne falloit pas confondre les interêts publics avec les ſiens, qu'il penſoit à épouſer la Princeſſe Marie, fille du Duc d'Jorck, & que c'étoit pour en faire la propoſition, qu'il étoit venu en Angleterre. Le Roi continua encore à le faire preſſer ſur l'affaire de la Paix. Mais il répondit, que ce n'étoit pas le temps d'en parler, & qu'il ne penſoit qu'à ſon mariage: que ſi l'on ne trouvoit pas à propos de lui accorder la Princeſſe, il s'en retourneroit dés le lendemain; Le Roi connut par cette réponſe vigoureuſe que le Prince étoit ferme, & qu'il n'étoit pas poſſible de l'engager à traiter de la Paix. On accepta donc ſa propoſition, & la Princeſſe lui fut accordée. Il en écrivit aux Etats, & après leur avoir dit, que ce mariage avoit été le but qu'il avoit eu en ſe rendant à Londre, il leur demanda leur approbation. Ils lui témoignerent par leur Lettre, combien ils étoient ſatisfaits & de ſon deſſein & de ſon choix. Ils lui envoyerent un Deputé pour lui témoigner de leur part, combien ils avoient de joye de ſon Mariage. Cet Envoyé arriva à Londre le 14. de Novembre, & le Mariage fut beni le même jour par l'Eveque deLondre, en preſence du Roi, du Duc, de la Ducheſſe d'Jorck, & de quelques Seigneurs. 1677.

La nouvelle en ayant été répanduë le lendemain, jour auquel on fait la réjouïſſance publique de la conſpiration des poudres découvertes

1677. couverte en 1605. ſous le Roi Jacque I. On vit le Peuple de Londre redoubler ſa joye, par les témoignages publics qu'il en donna. Dés que cette ceremonie fut achevée, le Prince voulut s'en retourner en Hollande avec ſa nouvelle Epouſe. Mais la Princeſſe Anne tomba malade de la petite verole, ce qui retarda ſon départ de quelques jours. Il voulut mettre à la voile le 29. de Novembre. Il fut obligé de reprendre terre faute de bon vent. Huit jours après il partit, & arriva heureuſement à Honslardyck avec la Princeſſe. Ils firent leur entrée publique à la Haye le 14. de Decembre, où ils furent reçûs avec une magnificence, & avec une joye extraordinaires. On fit pluſieurs inſcriptions, & on dreſſa des Arcs de triomphe à leur honneur. Lors qu'ils furent arrivez à la Cour, ils furent ſaluez & complimentez, & le ſoir on alluma des feux de joye par toute la ville. On fit même un tres-beau feu d'Artifice dans le vivier, qui eſt auprès de la Cour. On n'oublia rien de ce qui pouvoit marquer la joye & l'affection du Public. Ces ceremonies étant achevées, le Prince ſe rendit dans la Chambre des Etats, pour leur communiquer ce qu'il avoit negotié en Angleterre pour l'avancement de la Paix generale, ou pour la continuation de la Guerre, au cas que l'on ne pût conclure la Paix à des conditions avantageuſes.

On travailloit à la negotier à Nimegue. La France la ſouhaitoit avec ardeur, par ce qu'elle étoit épuiſée d'hommes & d'argent. La Suede, qui s'étoit declarée en ſa faveur, avoit

avoit de ſi mauvais ſuccès à la Guerre, qu'il étoit à craindre, qu'elle n'eût enfin toutes les forces d'Allemagne ſur les bras. Elle étoit en danger en même temps de voir l'Angleterre ſe declarer contr'elle. Le Roi Charles II. la favoriſoit en ſecret, autant qu'il pouvoit. Mais le Parlement le preſſoit fortement de lui faire la Guerre, pour la forcer à faire la Paix à des conditions équitables. Le Roi de France tâchoit de retenir au moins quelques-unes de ſes conquêtes. Mais les Alliés vouloient abſolument qu'il reſtituât tout ce qu'il avoit pris. Cela rendoit les Négotiations de Nimegue fort lentes, deſorte que le Traité n'avançoit pas beaucoup. La France chercha donc, dans le ſecret de ſa Politique, tout ce qu'elle pût s'imaginer de ruſes & d'artifices pour deſunir les Alliés, & parce que la Guerre avoit commencé par les Provinces-Unies, qui avoient engagé toute l'Europe dans leur querelle, & que d'ailleurs elles commençoient à ſe laſſer d'une Guerre qui leur coutoit beaucoup, & qui ne leur pouvoit apporter aucun profit, il leur fit offrir ſecretement de leur rendre Maſtricht, & de regler un Traité de Commerce à leur avantage, ſi elles vouloient faire la Paix. Mais les Etats Generaux ne voulurent pas abandonner l'Eſpagne ni les autres Alliés. Les Places des Païs-bas leur ſervoient de Barriere, & le Roi d'Angleterre avoit interêt à empêcher ces Païs de tomber entre les mains de la France. Il dreſſa donc un Projet de Paix, par lequel la France devoit ſe contenter de la Franche-Comté, & 1677.

reſti-

1677. reſtituer à l'Eſpagne Charleroi, Ath, Oudenarde, Courtrai, Condé, St. Ghilain, Tournai & Valencienne. Le Comte de Feversham preſenta ce projet au Roi de France, qui conſentit à reſtituer les ſix premieres de ces Villes, à condition que Tournai & Valencienne lui demeureroient.

1678. Voila l'état, où les affaires de Nimegue furent miſes en 1677. Mais le Roi d'Angleterre fit un Traité d'Alliance avec les Etats Generaux au commencement de cette année, par lequel il s'engagea à faire tous ſes efforts pour diſpoſer la France à traiter à des conditions raiſonnables, & ſur tout à reſtituer les Places des Païs-bas, ou qu'autrement il joindroit ſes forces à celles des Alliés. La France fut ſurpriſe & étonnée de ce Traité. Cependant elle crut qu'en faiſant quelque coup d'éclat, elle pourroit ſe rendre redoutable, & forcer ſes ennemis à faire la Paix à ſon avantage. Il partit donc de Paris, au commencement de Février, & ſe rendit à Metz, comme s'il eut eu deſſein de porter la Guerre en Allemagne. Cependant il mit ſes Troupes en mouvement de toutes parts, pour donner de l'inquietude à ſes ennemis en cachant ſon deſſein. Il partit de Metz au bout de deux jours, & tourna tout d'un coup vers la Flandre. Il avoit fait inveſtir tout à la fois Luxembourg, Charlemont, & Namur. Ce n'étoient là que des feintes. Tout d'un coup il ſe jetta ſur la Ville de Gand, où il fit venir les Troupes qui étoient devant les autres Places, & ſurprit ainſi les Eſpagnols. Dès que le Prince d'Orange avoit

avoit sû, que le Roi de France étoit en marche, il avoit amassé toutes les Troupes en diligence, & s'étoit rendu dans le Brabant. Mais il fut averti bien-tôt, que l'Armée ennemie étoit incomparablement plus forte que la sienne. Les Espagnols étonnez de l'affaire de Gand ne voulurent point dégarnir leurs Places pour renforcer les Troupes du Prince, avec quoi il eut pû entreprendre quelque chose. Tout ce qu'il pût faire, fut de tâcher de jetter du monde dans la Ville de Gand, & de renforcer les Places. 1678.

Le Roi de France se rendit donc maître de cette Place au bout de quelques jours, & ensuite il attaqua Ipres, qui lui couta beaucoup de monde avant que de la prendre. Après ce siege il s'en retourna à Versaille, d'où il envoya un Projet de Paix aux Alliés, qu'ils rejetterent. Mais il revint peu de tems après aux environs de Gand avec une Armée fort considerable. Etant là il écrivit une Lettre extrêmement honnête aux Etats Generaux, pour leur offrir la Paix, & il leur demanda un Envoyé, pour traiter de bonne foi de cette grande affaire tête à tête pour la finir plus promptement. Les Etats lui députerent Beverning l'un de leurs Plenipotentiaires à l'Assemblée de Nimegue, avec ordre de déclarer qu'ils étoient absolument disposez à la Paix, mais que pour y obliger les Alliés ils demandoient une suspension d'armes pour six Semaines. Le Roi leur accorda cette suspension. Cependant ils ne purent porter leurs Alliés à faire la Paix. Il n'y eut que les Espagnols, qui y consentirent. Ils le firent savoir

1678. voir au Roi de France avant le terme, & l'avertirent que l'Eſpagne & eux étoient reſolus de traiter.

Le Roi fort ſatisfait de la franchiſe avec laquelle les Etats Generaux agiſſoient, ordonna au Duc de Luxembourg de faire ceſſer les hoſtilitez, & de s'éloigner de Bruxelle avec ſon Armée. Avant cela il lui avoit commandé de bloquer la Ville de Mons. Cependant il oublia de lui donner un contr'ordre. Ainſi il demeura dans ſon Camp près de cette Ville. Cela fit croire que la Paix étoit concluë & ſignée. Mais le Traité penſa ſe rompre, & l'on fut ſur le point de rentrer dans une plus forte Guerre que jamais. Les Plenipotentiaires de France preſenterent un Memoire, par lequel ils déclaroient que le Roi leur Maître ne prétendoit pas rendre les Places qu'il devoit reſtituer à l'Eſpagne, ni les évacuer, que la Paix generale ne fût faite, & que le Dannemarc & l'Electeur de Brandebourg n'euſſent remis la Suede en poſſeſſion des Places qu'ils avoient priſes ſur elle. Les Etats ſe plaignirent fortement de ce Memoire comme d'une chicanne pour éluder le Traité. Il n'avoit point été parlé de cette affaire dans toutes les Negotiations. Le Roi d'Angleterre en parut choqué. Le Parlement le preſſa de declarer la Guerre à la France, & on commença en effet des levées pour s'y preparer. Il fit aſſurer les Etats de la diſpoſition où il étoit de ſe joindre à eux, au cas que la France s'opiniâtrât à retenir les Places qu'elle devoit reſtituer, juſques-là ce que l'on rétablît la Suede dans

dans la poſſeſſion de ce qu'elle avoit perdu.

Le Roi de France eut peur de la jonction 1678.
de l'Angleterre avec les Provinces-Unies, & preſſa les Etats de lui envoyer des Députez à Gand ou à St. Quentin, pour conferer amiablement de cette affaire. Les Etats lui répondirent, que cette Conference étoit inutile, puis qu'ils s'étoient expliquez fort nettement ſur ce ſujet; qu'au reſte ils vouloient bien l'avertir avec leur ſincerité ordinaire, qu'ils avoient conclu un Traité avec le Roi d'Angleterre, par lequel ils s'engageoient à pouſſer vigoureuſement la Guerre en commun, ſi le Traité de Paix n'étoit ſigné le 10. d'Août au plus tard pour l'exécuter ſans remiſe : qu'ainſi le terme étoit trop court deſormais pour envoyer des Députez. Cette réponſe ferme obligea le Roi de France à renoncer abſolument à ſa prétenſion, & à s'engager à reſtituer les Places de bonne foi, dès que la Paix ſeroit ſignée & ratifiée. On ne ſauroit croire cependant, de combien de ſubterfuges & de tours de ſoupleſſe ſes Ambaſſadeurs ſe ſervirent à Nimegue, pour venir à bout de leur deſſein, ſelon le Memoire dont on a parlé. Enfin dans la derniere Aſſemblée, qui ſe tint le 10. d'Août à huit ou neuf heures de nuit, le Plénipotentiaire Beverning mit ſa montre ſur la table, & déclara, que ſi le Traité n'étoit ſigné avant minuit, ſes Collegues & lui romproient toutes les Conferences, parce que le Traité fait avec l'Angleterre commençoit préciſément à cette heure. Les François chicannerent encore long-tems, diſans toujours, qu'ils

1678. qu'ils n'avoient point d'ordre. Cet ordre leur vint donc bien bruſquement, puis qu'à onze heures trois quarts & demi ils prirent la plume, & ſignerent le Traité, tel que les Eſpagnols & les Etats Generaux l'avoient dreſſé : en quoi ces Plenipotentiaires de France firent paroître trop de chicanne, dans une affaire ſur laquelle leur Maître leur avoit ordonné de paſſer outre, & de ſigner.

Les Ambaſſadeurs de Suede, voyant combien cette affaire cauſoit de peine à la France, déclarerent qu'encore qu'ils n'euſſent point d'ordre particulier du Roi leur Maître ſur ce ſujet, ils croyoient neantmoins qu'il trouveroit bon, que le Roi de France reſtituât les Places d'Eſpagne ſans delai, puis que la Paix ne ſe pouvoit faire autrement. Le Roi leur Maître improuva, ou fit ſemblant d'improuver l'aveu de ſes Ambaſſadeurs. Mais la choſe étoit concluë, cette proteſtation vint trop tard. Ainſi la Paix fut ſignée entre la France d'une part, l'Eſpagne, & les Etats Generaux d'autre. On reſtituoit Maſtricht aux Etats, & la Principauté d'Orange dans l'état où elle étoit, au Prince à qui elle appartenoit naturellement. On avoit fait ajuger cette Principauté au Comte d'Auvergne pour la poſſeder comme un Fief dépendant du Royaume. C'étoit pour l'indemniſer du Marquiſat de Berg-op-Zoom, que la Guerre lui avoit ôté. La France fit auparavant raſer toutes les Fortifications du Château. Ainſi par la Paix on devoit naturellement les rétablir, puis qu'il appartenoit au Prince en tout droit de Souveraineté ſans aucune

cune dependance directe ou indirecte de la France. Mais on ne pût jamais obtenir le consentement du Roi pour une chose si juste & si équitable par elle-même. 1678.

Après que la Paix fut signée à Nimegue, il arriva une affaire, qui pensa renverser tout ce qui avoit été fait. On a remarqué, que la Négotiation avoit déja pensé se rompre sur l'incident dont il a été parlé. Pendant ce tems-là le Prince d'Orange marcha vers Bruxelle avec son Armée, qui étoit de près de cinquante mille hommes. Les François bloquoient la Ville de Mons depuis quelque tems. Il marcha droit à eux, resolu de faire lever ce blocus, & de jetter des vivres dans la Place. Il y avoit déja trois ou quatre jours que la Paix avoit été signée. Cependant le Prince n'en avoit point été averti, parce qu'il se passa du tems à avertir les Etats de cette signature, & à en donner avis au Prince. Le Duc de Luxembourg avoit reçu la nouvelle de la signature, ce qui l'avoit obligé de se plonger dans la débauche, parce qu'il croyoit la Guerre finie. Le Prince fit marcher son Armée du côté de St. Denis avec tant de diligence & de secret, que le Duc de Luxembourg n'en fut averti que quand il se vit attaqué. Il fallut quitter la table, & les plaisirs pour prendre les armes, & se presenter à l'ennemi, qui étoit entré dans le Camp. Le poste que ce Duc occupoit, étoit presque inaccessible, par la quantité de bois & de petites ravines qui l'environnoient.

Le Prince surmonta tous ces obstacles. Il fit battre ce poste à coups de Canon, pendant

1678. dant qu'il dînoit en pleine campagne, & enſuite il fit marcher ſes Troupes de ce côté-là. Le combat fut rude, violent, & fort opiniâtré de part & d'autre. Mais enfin les Troupes du Prince s'emparerent du poſte, & en chaſſerent les François. L'aile droite de l'Armée ſe ſaiſit de Caſteau, qui valoit autant que St. Denis. Le Prince étoit par tout, dans le plus grand feu, donnant ſes ordres avec une prudence admirable, preſſant les Troupes à faire leur devoir. Un François, qui le reconnut dans la mêlée, vint droit à lui pour le prendre, ou le tuër. M. d'Overkerk Colonel des Gardes du Corps, & l'un des Generaux des Etats le tua d'un coup de piſtolet, & ſauva ainſi la perſonne du Prince. Les François firent des efforts extraordinaires pour reprendre les poſtes qu'ils avoient perdus. Ils mirent le feu dans Caſteau, & obligerent par ce moyen les Hollandois à s'en retirer. La nuit ſepara les combattans, & chacun demeura dans le terrain qu'il occupoit.

Dès le lendemain un Trompette du Duc de Luxembourg apporta des Lettres au Prince, pour le prier de s'abboucher avec lui, puis que la Paix étoit faite. Le Prince ne voulut pas le voir. Mais il lui envoya l'un des Commiſſaires des Etats, qui étoient avec lui à l'Armée. D'abord que le Duc de Luxembourg le vit, il ſe plaignit de ce qui s'étoit paſſé le jour precedent, puis que l'on n'avoit eu aucun ſujet de l'attaquer, la Paix étant faite ſelon l'avis qu'il en avoit reçu. Le Député des Etats répondit, que le Prince en avoit

avoit reçu la nouvelle la nuit derniere depuis le combat, mais qu'ils ne savoient rien de cette signature le jour precedent. Il ajouta, que le Prince n'avoit engagé ce combat, que par ce que les François s'opposoient au dessein qu'il avoit de retirer des Troupes qu'il avoit en Garnison à Mons, & qu'à l'heure qu'il parloit, le Prince preparoit son Armée pour se rendre près de cette Ville pour y prendre ses Regimens. Le Duc répartit à cela, qu'il avoit ordre du Roi d'empêcher le ravitaillement de Mons. On lui repliqua, qu'il devoit donc se préparer à une seconde Bataille : que puis que la Paix étoit faite, il ne falloit plus parler de blocus : mais que s'il étoit resolu de s'opposer au passage du Prince, on alloit travailler à le prendre par force. Il demanda huit jours pour en avertir le Roi son Maître. On lui dit qu'il laissât passer l'Armée, & qu'il auroit tant de tems qu'il voudroit. Enfin après plusieurs débats, le Duc disant toujours, que les Ordres du Roi étoient exprès pour le blocus de Mons, on lui dit, qu'en faveur de la Paix on lui accordoit trente six heures pour demander de nouveaux ordres. Il fut obligé d'accepter cette offre, ou du moins il en fit le semblant, & avant que ce terme fut écoulé, il avertit le Prince qu'il alloit lever son blocus. Si le Gouverneur des Païs-bas Espagnols eût voulu prêter quinze ou vingt Escadrons frais de ses Troupes au Prince d'Orange, l'Armée de France eut été taillée en pieces. La Cavallerie Hollandoise n'en pouvoit plus. Elle avoit combattu toute la journée. 1678.

1678. Luxembourg retira en effet ſes Troupes, & laiſſa Mons en liberté, où le Prince ſe rendit. Ainſi il vint à bout de ſon deſſein, & fit ſentir aux François, que les Alliés étoient en état de ſe faire juſtice. On regla les affaires entre les deux Armées, & l'on tomba d'accord, que l'on ceſſeroit tout acte d'hoſtilité de part & d'autre. Après cela le Prince ſe rendit à la Haye. Ce qu'il venoit de faire, donna de l'étonnement à toute la terre. On ne comprenoit pas, comment il avoit pû attaquer une Armée dans un lieu ſi avantageux pour elle. On admiroit ſon intrepidité, ſa bonne conduite, & la grandeur de ſon courage, & de ſon experience à la Guerre. Quelques gens l'accuſerent d'avoir ſû que la Paix étoit ſignée, lors qu'il attaqua le Duc de Luxembourg. Mais le fait eſt abſolument ſuppoſé. Les Lettres qui l'avertirent de la Paix étoient dattées du 13. & le combat ſe donna le 14. Il étoit impoſſible d'aller en un jour de la Haye à Mons, qui en eſt éloigné de plus de trente, ou trente cinq heures de chemin. Tout ce que l'on peut dire, avec quelque apparence de raiſon, c'eſt que ce Prince n'étoit peut être pas fort content de cette Paix. Le Roi de France en uſoit fort mal à ſon égard en lui rendant le Château d'Orange raſé par ſes ordres, ſans le rétablir. D'ailleurs cette Paix lui ôtoit tout d'un coup les occaſions d'acquerir de la gloire, d'autant plus que ſi l'on eût pû ſe reſſoudre à continuer la Guerre, on auroit pû, ſelon toutes les apparences, tirer raiſon des outrages que la France avoit faits à toute l'Euro-

l'Europe. Mais ces raisons n'étoient pas capables de determiner le Prince à une entreprise de cette nature, la Paix étant faite, à moins qu'on ne suppose beaucoup d'imprudence & d'impetuosité en lui, ce que l'on n'y a jamais remarqué. 1678.

On a recité tout d'une suite ce qui se passa dans les Negotiations de la Paix jusques au combat de St. Denis, pour n'en point interrompre l'histoire. Cependant il est à propos de marquer ici plusieurs circonstances d'affaires, qui regardent l'Ouvrage de cette Paix, afin que l'on cesse de se plaindre des Provinces-Unies sur ce sujet. Il y a bien des gens, qui leur reprochent encore aujourdhui cette Paix de Nimegue, comme une affaire qui fut précipitée par l'impatience de la Republique. On dit, que toutes les Puissances du Nord s'étoient ébranlées en sa faveur, & que cependant elle les sacrifia en signant la Paix sans elle, au prejudice des Traitez qui portoient en termes exprès, que l'on ne feroit point la Paix les uns sans les autres. C'est le même reproche à peu près, que la France fait à l'égard du Traité de Munster. L'on est tout aussi bien fondé pour l'un que pour l'autre de ces Traitez. Et en effet la Guerre avoit commencé par les Provinces-Unies. Mais elle étoit passée du depuis dans d'autres Etats. Quand elles implorerent le secours de leurs Alliés, elles leur firent voir, que leur propre interêt les obligeoit de les défendre, parce que la ruine de la Republique devoit entraîner assurément celle de tous les Etats voisins, par le dessein que la France

1678. avoit de rendre ſa Monarchie Univerſelle. Pour les engager plus fortement à cette défenſe la Republique leur promit de gros ſubſides, qu'elle payoit fort exactement. On ſait neantmoins, que les Troupes Alliées ont ſouvent cauſé de fâcheux contretems, ſoit par la faute des Generaux, qui les commandoient, ſoit par quelque autre raiſon cachée, que l'on laiſſe à deviner au Lecteur pour ne rien dire ici contre perſonne.

Les choſes avoient tourné de telle maniere, que les armes de la France avoient abſolument quitté les Provinces-Unies, & qu'elles étoient tout à fait à couvert de ſes invaſions. Il étoit même arrivé, que la France, fatiguée par une Guerre qui lui mettoit un grand nombre d'ennemis ſur les bras, ſouhaitoit la Paix, & la vouloit avoir à quelque prix que ce fût. Dans le cours de la Guerre il étoit arrivé, que la Suede s'étant declarée en faveur de la France, le Roi de Dannemarc & l'Electeur de Brandebourg avoient eu de grands ſuccès contre cette Couronne: deſorte que dans la verité il leur étoit dur de lâcher priſe, & d'être obligez de reſtituer ce qu'ils avoient pris dans une juſte Guerre. Si l'on s'étoit engagé à ſecourir la Republique, il lui en coutoit cher, & les Alliés en avoient tiré de bons ſubſides. Le Traité étoit ouvert à Nimegue. Chacun y pouvoit entrer pour ſon compte: mais les Provinces-Unies ne devoient plus être obligées à donner des ſubſides ſi les Alliés vouloient que l'on continuât la Guerre. Elles pouvoient y entrer pour leur quote part. On ne devoit leur

deman-

demander rien de plus. Si elles témoignoient quelque impatience à faire la Paix, elles en avoient raiſon, puis que l'on vouloit toujours tirer d'elles de grandes ſommes, pendant que chacun penſoit à accommoder ſes affaires particulieres. Ce fut auſſi ce qu'elles déclarerent, ſavoir qu'elles ne payeroient plus de ſubſides, & qu'au cas que l'on jugeât à propos de continuer la Guerre, elles vouloient entrer dans un Traité commun pour fournir leur part, & rien davantage : mais qu'auparavant il falloit tâcher de faire la Paix à des conditions raiſonnables, afin que ſi la France s'opiniâtroit mal à propos, elle demeurât dans ſon tort. Que ſi l'on refuſoit des propoſitions auſſi raiſonnables, elles feroient leur accommodement particulier avec la France. 1678.

La Republique étoit-elle obligée de ſacrifier de grandes ſommes à l'infini pour accommoder les affaires des Alliés? s'ils l'avoient aidée dans le beſoin, elle avoit fort bien payé le ſecours qu'ils lui avoient accordé. Elle pouvoit donc après cette déclaration traiter pour elle-même, puis que les Alliés ne vouloient pas entrer dans un Traité General. Ils furent fort aiſes dans la ſuite d'entrer dans ce Traité, lorſquelle ſe fut accordée avec la France. Mais ils n'en obtinrent pas des conditions auſſi favorables qu'elles l'euſſent été, ſi l'on eut negotié la Paix les armes à la main: par un Traité commun, on eût pû obtenir des articles plus avantageux, & finir plus glorieuſement cette Guerre. Au reſte les Troupes Alliées avoient ſouvent fait man-

1678. quer de beaux coups au Prince d'Orange. Si le Comte de Souche eut voulu retourner ſur ſes pas, au premier Courier qu'on lui dépêcha pour cela au Combat de Senef, le Prince de Condé eut été battu à plate couture. Si le Gouverneur des Païs-bas eût voulu prêter vingt Eſcadrons à l'affaire de St. Denis, après que la Cavallerie Hollandoiſe eût combattu toute la journée, l'Armée du Duc de Luxembourg eût été abſolument ruïnée. On ne prétend point charger l'Empereur, ni le Roi d'Eſpagne de ce qui fut fait dans ces rencontres. Mais il faut tomber d'accord, que toutes ces choſes jointes enſemble font voir, que la Republique avoit de très-bonnes raiſons de faire ſa Paix, puis qu'on lui accordoit tout ce qu'elle pouvoit pretendre, & qu'ainſi elle n'étoit plus obligée à la Guerre. Que ſi les Alliés furent contraints de traiter enſuite un peu à la hâte, ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes, puis qu'ils furent avertis des deſſeins de la Republique, & qu'il ne tint qu'à eux de negotier la Paix en commun par un Traité General.

Pour ce qui eſt de l'Eſpagne, l'état délabré de ſes affaires ne lui permettoit pas de faire la Guerre toute ſeule. Elle avoit beſoin d'être puiſſamment aidée, ſans quoi elle ne pouvoit ſe ſoutenir. Quand elle vit que les Etats Generaux étoient ſur le point de l'abandonner, & de conclure leur Traité particulier avec la France, elle prit la réſolution de faire le ſien, qui lui eut été plus avantageux, ſi tous les Alliés euſſent traité enſemble. Cependant elle ne laiſſa pas de recouvrer plu-

ſieurs

sieurs Places, qui lui furent restituées par la France. Les Plenipotentiaires des Etats furent les Mediateurs de cette Paix, après qu'ils eurent conclu la leur. Les Alliés firent tout ce qu'ils purent pour détourner l'Espagne d'accepter les conditions de cette Paix. Mais elle aima mieux se tirer de l'embarras de cette Guerre, que de se voir exposée plus longtems aux ravages des Armées, & au danger qu'elle couroit de perdre ce qui lui restoit dans les Païs-bas. Ainsi ces deux Paix furent concluës à Nimegue, l'une le 10. d'Août, & la seconde le 17. de Septembre suivant. L'Empereur & les autres Alliés furent obligez dans la suite de penser aussi à faire leur Paix avec la France. Ce fut ainsi que les Provinces-Unies eurent le bonheur de sortir d'une fâcheuse Guerre, qui avoit pensé renverser leur Republique. Elles firent paroître tant de courage, tant de sagesse, & tant de fermeté dans toute leur conduite, que l'on ne peut assez loüer leur constance, leur Politique, & leur adresse à se tirer de ce mauvais pas. C'est ainsi qu'elles ont sû détourner l'orage de dessus elles, & qu'elles ont trouvé des ressources tout extraordinaires dans les occasions les plus desesperées. En quoi l'on voit que Dieu a continué de les benir, & de travailler à leur conservation, pour en faire le soutien de l'Europe & de la liberté publique, comme cela se voit encore aujourdhui. 1678.

Au reste on peut dire, que par un bonheur particulier, le Prince d'Orange fut rétabli dans les Charges de ses Predecesseurs. De-

1678. puis qu'il en fut revêtu, la France, qui avoit envahi trois Provinces, ne fit plus que décliner, tant qu'elle fut forcée enfin d'abandonner les conquêtes qu'elle avoit faites avec tant de rapidité. Ce Prince a donc été le reſtaurateur de la Republique, comme ſon biſayeul en avoit été le fondateur. On ne ſauroit dire, ce qu'il y a de plus admirable dans ce Prince, qui fut remis dans ces grands emplois. Il n'avoit pas encore vingt deux ans accomplis, lors que les Etats Generaux le firent Stathouder. Cependant il fit paroître d'abord tant de valeur, tant de prudence, & tant de courage dans la conduite de cette Guerre, que tout le monde en fut dans l'étonnement. Il avoit une intrepidité à toute épreuve, & en même tems une ſageſſe, & un froid inconcevables, qui faiſoit qu'il ſe poſſedoit dans le plus chaud des combats, ou des Sieges de Ville. Que s'il a manqué de ſuccès dans de certaines occaſions particulieres, on ne peut pas lui ôter la gloire d'avoir reüſſi dans le grand deſſein qu'il avoit de délivrer ſa Patrie. Et pour ce qui eſt de ces rencontres particulieres, tout le monde eſt convenu, que ſes entrepriſes étoient concertées, & conduites avec une prudence conſommée, & executées avec une valeur admirable, jamais il n'y a eu de faute de ſon côté. Tout le malheur eſt venu de ceux qui n'ont pas ſuivi ſes ordres, ſoit par un effet de leur jalouſie contre ce Prince, ou par quelque autre raiſon ſecrete, ſurquoi l'on ne veut pas s'expliquer plus avant. On ſe contentera de dire, qu'avec tous ces mauvais tours de fortu-

fortune il n'a pas laiſſé de travailler heureuſement au rétabliſſement de ſa Patrie, en forçant ſon plus grand ennemi de la laiſſer, après l'avoir preſque engloutie, & de faire la Paix avec elle à des conditions toutes glorieuſes à cette Republique. 1678.

Ainſi finit la Guerre commencée en 1672. contre les Provinces-Unies, par la Paix concluë à Nimegue. On n'a pas rapporté ici pluſieurs évenemens qui regardent l'Allemagne, qui étoit en Guerre avec la France, parce que l'on ne s'attache ici qu'aux affaires qui regardent les Provinces-Unies. Dès que la Paix eut été ratifiée, on la publia à la Haye, & l'on en fit de grandes réjouïſſances dans toutes les Provinces-Unies. La France reſtitua Maeſtricht, & la Principauté d'Orange ſelon le Traité de Paix. Le Comte d'Avaux, qui avoit été l'un des Plenipotentiaires de la France à Nimegue, ſe rendit à la Haye pour y faire les fonctions d'Ambaſſadeur extraordinaire, & les Etats Generaux envoyerent de leur part trois Ambaſſadeurs en France pour voir jurer la Paix au Roi. Il y eut ordre de leur faire par tout des honneurs extraordinaires à leur paſſage. Lors qu'ils furent à Valencienne, le Comte de Broglio, qui en étoit Gouverneur, les regala à dîner. L'un des Ambaſſadeurs, qui s'étoit rendu au logis du Comte d'aſſez bonne heure, entra dans la ſale, où il vit une grande Carte du voyage du Roi en Hollande pour y commencer la Guerre en 1672. Le Comte fit remarquer à cet Ambaſſadeur la beauté de cette Carte, où rien n'étoit oublié.

1678. L'Ambaſſadeur lui ayant dit, que cette Carte étoit fort imparfaite, le Comte lui fit remarquer que tout y étoit obſervé fort exactement jour par jour, ſurquoi cet Ambaſſadeur ajouta, que nonobſtant cette regularité il pouvoit dire que la Carte étoit imparfaite, puis que le retour du Roi ne s'y trouvoit pas. Le Comte ſentit bien le fin de la raillerie, & ne dit plus rien ſur ce ſujet. La verité eſt, que le Roi fut obligé de s'en retourner en poſte à Verſaille, parce qu'il n'étoit pas en état de ſoutenir cette Guerre avec autant d'éclat qu'il l'avoit commencée, & qu'il avoit embraſſé tant d'affaires à la fois, qu'il fut obligé de les laiſſer démêler à ſes Generaux. Au reſte ces Ambaſſadeurs furent reçus à la Cour de France avec beaucoup d'honneur, & de marques de diſtinction. Cependant on tâcha de les recevoir à Verſailles, ſans mettre les Gardes en Haye ſur leur paſſage pour arriver à l'appartement du Roi. Mais ils firent voir qu'ils étoient en poſſeſſion d'être reçus au travers de toutes les Gardes, Tambour battant, & furent ſi fermes là-deſſus, que l'on fut obligé de les ſatisfaire.

Le Prince d'Orange fut reçu avec beaucoup de joye à la Haye. Tous les Corps de l'Etat le furent complimenter, & le remercier de ſes grands travaux pour la delivrance & pour le rétabliſſement de ſa Patrie. On lui fit connoître, que l'on avoit un ſujet particulier de ſe réjouir, de ce que Dieu le ramenoit ſain & ſauf, après tant de dangers qu'il avoit courus pendant la Guerre, deſquels

quels il s'étoit heureusement tiré par une espece de miracle ; & on l'assura que l'Etat en general, & toutes les Provinces en particulier n'oublieroient jamais qu'il étoit le Liberateur & le Restaurateur de sa Patrie, pour laquelle il avoit exposé sa vie à tant de perils ; que son Altesse pouvoit s'assurer sur une reconnoissance proportionnée aux grands services qu'il avoit rendus au Public. On travailla ensuite à donner à M. d'Overkerk une recompense d'honneur, pour lui marquer combien la Republique étoit sensible au service qu'il avoit rendu à l'Etat, en sauvant la personne du Prince. On lui fit faire une épée, & une paire de pistolets, dont toute la Garniture étoit d'or ; en quoi on ne pensa pas tant à payer cet important service, qu'à faire voir qu'on vouloit lui donner une marque honorable, qui servit éternellement dans sa famille de preuve de son affection particuliere, pour un Prince qui étoit l'ornement & l'appui de la Republique. 1678.

Après que la Paix eut été publiée, la France selon sa coûtume chercha mille tours de chicanne pour en éluder l'execution. Elle ne rendit les Places qu'elle devoit restituer à l'Espagne, qu'après une infinité de délais. Elle en exigea même des sommes considerables, & prit des otages pour la sureté du payement de ces sommes extorquées. Elle en retint quelques unes, & s'empara de quelques autres, qui ne lui avoient point été cedées. La Paix étoit faite, & chacun avoit pensé à licentier ſes Troupes. Mais elle étoit demeurée armée, & se servoit de main mise

1678. pour faire valoir toutes ſes prétenſions bien ou mal fondées. Ce fut alors, qu'elle inventa cette belle regle de Droit, de dépendance & de bienſéance, par ce que l'Eſpagne n'étoit pas en état de s'oppoſer à ſes exécutions militaires. En quoi la France a fait voir un ſi grand fonds d'injuſtice qu'on ne comprend pas encore aujourd'hui, comment un Conſeil ſage & éclairé, qui doit ſe gouverner par le Droit des gens, & même par les regles du Chriſtianiſme, a pû digerer l'énormité de toutes les violences & de toutes les injuſtices qui ont été commiſes dans cette occaſion. On ne les peut authoriſer que par le ſeul droit de la force, qui eſt un droit generalement condamné.

1679. En Allemagne les choſes ne ſe paſſoient guerre mieux, & la France y faiſoit une infinité de choſes pleines de mauvaiſe foy. Le Traité de Nimegue confirmoit celui de Munſter, qui avoit été fait trente ans auparavant. C'en fut aſſez pour donner lieu au Roi de France d'établir des Chambres Royales à Metz & à Briſack, pour réünir à ſon Domaine tout ce qui avoit été autrefois des dependances des Evêchez de Metz, Toul, & Verdun, & de l'Alſace. C'eſt-à-dire, comme la fort bien remarqué un Auteur du temps, que le Roi de France donna le pouvoir à une douzaine de coupe-jarets de décider des interêts & du ſort de pluſieurs grands Princes de l'Europe. Le Traité de Munſter avoit été fait avec eux, puis qu'ils avoient leurs Envoyez à Munſter, & l'on avoit conclû ce Traité de concert avec ces Envoyez. Ainſi la Fran-

France avoit reconnu ces Princes pour Souverains des Païs qu'ils poſſedoient. Mais on peut ajoûter à cela que l'Empire n'avoit cedé les trois Evêchez & l'Alſace, qu'avec les droits & le pouvoir qu'il y avoit. Or dans le temps du Traité de Munſter ces Princes & Grands Seigneurs jouïſſoient de leurs biens independamment des Evêques de ces trois villes, & du Landt-Grave d'Alſace, qui étoit alors l'Empereur lui même. Enfin ce qui doit décider l'affaire, c'eſt que l'Empire ne céda ces lieux, qu'à condition que la France ne toucheroit point aux Droits des Peuples des Païs cedez. Elle n'avoit donc aucune raiſon de toucher à ceux des Païs, qui depuis un grand nombre d'années appartenoient en toute ſouveraineté à ceux qui les poſſedoient alors. 1679.

Ce fût dans les conteſtations, que toutes ces entrepriſes de la France cauſerent de toutes part, que ſe paſſerent les années 1679. 1680. 1681. & 1682. Et les choſes furent pouſſées avec tant de violence contre l'Eſpagne, que l'on établit des Bureaux juſques dans les portes des villes Eſpagnoles, & que l'on empêcha même d'exiger les droits qui étoient dus inconteſtablement au Roi d'Eſpagne. On porta même les choſes ſi loin, que l'on demanda des villes, ſur leſquelles la France n'avoit aucun droit, & qu'elle menaça de recommencer la Guerre, ſi on ne lui accordoit ce qu'elle demandoit. Ce fut alors qu'elle bloqua la ville de Luxembourg, qu'elle menaça même de l'aſſieger, ſi on ne lui accordoit toutes ſe prétenſions.

1680. Pendant que toutes ces choſes ſe paſſoient les Provinces-Unies jouïſſoient tranquillement de la Paix, & travailloient à rétablir les affaires publiques dans leur entier, après cette longue & fatigante Guerre dont elles venoient de ſortir. Le Prince d'Orange de ſa part étoit preſque toujours à la Haye, occupé à vaquer aux affaires de l'Etat; ſur leſquelles il donnoit ſes avis pour les diriger à l'avantage de la Republique. Il fit deux voyages, qui durerent aſſez long temps. Il viſita l'Electeur de Brandebourg, & les Ducs de Zell, & de Hanover. Enſuite il ſe rendit en Angleterre, où le Roi Charles III. ſouhaitoit de le voir. Ce fut ainſi que ſe paſſerent les années qui ſuivirent la Paix juſques en l'an 1681.

1681. Mais alors la face de l'Europe ſe changea encore une fois par l'humeur inquiete de la France. On ne voyoit de ſa part que des contraventions formelles à la Paix. Ceux qui y étoient interreſſez, s'en plaignirent au Roi lui même, ſous le nom duquel ſe faiſoient toutes ces entrepriſes. Mais ils s'addreſſerent en même temps au Roi d'Angleterre, qui étoit le Garant du Traité de Nimegue, puis que c'étoit par ſa mediation qu'il avoit été conclû. Le Roi de France offrit à l'Empereur de juſtifier le droit de ſes prétenſions, en envoyant ſes Ambaſſadeurs par tout où il voudroit pour en conferer avec les ſiens. On choiſit la ville de Francfort ſur le Meyn pour le lieu des conferences. Mais on perdit tant de temps dans les conteſtations des Parties, que l'on fut obligé de tranſporter cette négo-

gotiation à Ratisbonne, où se trouvoient les Envoyez Plenipotiaires de tous les Princes & Etats de l'Empire. Cependant cela ne hâta point les affaires. Elles y trainerent de même qu'à Francfort. Le Roi de France voyant cela offrit à l'Empereur une Trêve de trente ans, pendant quoi les choses demeureroient dans l'Etat où elles se trouvoient, sans préjudice du droit des Parties. La Hongrie étoit alors menacée d'une nouvelle Guerre avec les Turcs, qui étoient sur le point d'y faire irruption, ce qui arriva en effet peu de temps après. 1681.

Pour ce qui est des Païs-Bas Espagnols, la France offroit de se rapporter de tous ses interêts à l'arbitrage & à la mediation du Roi d'Angleterre, & pressoit le Roi d'Espagne de faire la même chose. Il marqua même un temps, après lequel il prétendoit être degagé de sa parole. Cependant il remit les choses dans l'état où elles étoient avant ces contestations. Il leva le blocus de Luxembourg, & rompit les Conferences qui se faisoient à Courtray pour l'execution de la Paix de Nimegue. L'Espagne panchoit assez à se rapporter de tous ces differens au Roi d'Angleterre, encore qu'il eût toujours paru fort engagé d'amitié avec la France. Mais elle demandoit en même temps, qu'il fût pris pour arbitre de tous les differens, que l'Empire, & la France avoient à demêler, & que l'on choisît un lieu d'assemblée, où chacun pût intervenir pour y défendre ses droits. Il faut tomber d'accord, que c'étoit le moyen de terminer tou-

1681. toutes les difficultez, qui étoient ſurvenuës, & de mettre enfin les affaires generales de l'Europe dans la tranquillité. Les Etats Generaux étoient de ce ſentiment, & preſſoient que les Parties conviſſent d'une choſe qui pouvoit être ſi utile à toute l'Europe.

1682. Mais le temps que la France avoit preſcrit s'écoula pendant que l'on conteſtoit ſur toutes ces affaires. Le Roi ſans vouloir tarder davantage ordonna au Marêchal d'Humieres d'entrer avec des Troupes dans les Païs-Bas Eſpagnols, & de les mettre ſous contribution. Cela ſe fit ſelon la coûtume ordinaire des François, avec beaucoup de rigueur & de fierté. Ainſi ces pauvres Provinces étoient à peine ſorties de la guerre, que la France les y replongea par ſes violences. Le Marêchal de Crequi eut ordre de bombarder la ville de Luxembourg. La France ſe voyant en état de faire trembler tous ſes voiſins par la ſuperiorité de ſes forces, crût qu'il étoit temps de commencer à executer ſon grand deſſein contre les Proteſtans de ſon Royaume, & que la Paix de Nimegue lui fourniſſoit le moyen de travailler enfin à leur prétenduë converſion. Ce fut dans cette vuë qu'il les dépoüilla peu à peu des privileges qui leur étoient accordez par l'Edit de Nantes, que Henri IV. ſon ayeul avoit publié en leur faveur. Il ſupprima les Chambres mi-parties, où les Reformez pouvoient diſputer leurs droits ſurement. Il ne voulut plus qu'aucun Réformé entrât dans ſes finances, & que l'on reçût ni Conſeillers, ni Notaires, ni Procureurs Refor-

formez dans les Cours de Justice. Il fit abbattre plusieurs Temples sous divers pretextes mandiez, & enfin il supprima les deux Academies de Saumur, de Pui-Laurens, & de Sedan qui étoient les seules où les Reformez pouvoient faire étudier leurs enfans. Il défendit aux Peres, sous de griéves peines, d'envoyer leurs enfans étudier hors du Royaume. 1682.

Il ne se contenta pas de ces exécutions contre les Reformez, qui vivoient sous sa jurisdiction. Il porta ses violences jusques dans des lieux, sur lesquels il n'avoit aucun droit. Orange ne connoit point d'autre Souverain, que le Prince qui en porte le Nom. Ainsi l'on n'y fit aucune difficulté d'y reçevoir les enfans des Reformez de France, que l'on y envoyoit étudier. Mais l'Intendant de Provence vint y signifier un arrêt du Conseil en date du 17. de Juin de cette année, portant ordre aux Ecoliers François, qui se trouvoient alors à Orange, d'en sortir sur le champ sans delai, avec défense aux Commandans du lieu d'y en plus souffrir; & en même temps il étoit ordonné à tous les François, qui étoient habituez dans cette Principauté, d'en sortir; & aux Consuls des lieux de les en chasser, faute dequoi faire on interdiroit tout commerce aux Orangeois dans le Royaume. Il fallut obéir à cette force majeure, malgré qu'on en eut, puisque l'on n'étoit pas en état de resister, & que la France faisoit de terribles menaces contre la Principauté. Cependant l'exactidude, avec laquelle on avoit satisfait à ces injustes ordres, ne fut pas capable de faire cesser les violences. On en recommença bien-

1682. bien-tôt de toutes nouvelles, qui marquoient l'eſprit de la France.

Le Roi s'étoit plaint de ce que depuis le Traité de Nimegue on avoit commencé à bâtir un pan de muraille pour fermer la ville du côté où avoit été le Château. C'étoit pour ſe couvrir contre les voleurs de nuit, & la France ne pouvoit en prendre aucun ſujet de jalouſie, ſans s'expoſer à la raillerie de toute la terre. Que pouvoit une pauvre petite ville ſans defenſe contre un grand Royaume? Cependant on fit grand bruit de cette foible & ſimple muraille, & l'un des Lieutenans Generaux du Languedoc, le Marquis de Montanegue ordonna à la ville de la part du Roi ſon maître de démolir ce bout de muraille. Les habitans tarderent à ſatisfaire à cet injuſte commandement, par ce qu'ils voulurent avoir les ordres du Prince ſur ce ſujet. M. de Montanegue revint peu de jours après avec des Troupes par le commandement du Roi, qui l'avoit chargé de faire abbattre toutes les murailles d'Orange. On logea ces Troupes à diſcretion chez les bourgeois, après qu'on les eut fait entrer dans la ville l'épée à la main comme dans une Place conquiſe. Le lendemain M. de Montanegue ſignifia l'ordre du Roi aux habitans, qui bien qu'avec une douleur mortelle dans le cœur aimerent mieux demolir eux mêmes leurs murailles, que d'avoir plus long temps ces cruels & fâcheux hôtes dans leurs maiſons, qui y avoient commis juſques là des violences inoüies. C'eſt ainſi que la France, par des baſſeſſes lâches & indignes de ſa fierté, tient la main haute,

&

& pouſſe les gens ſur leſquels elle a de la ſuperiorité ; pendant qu'elle rampe, & qu'elle s'humilie devant ceux qui ſont en état de lui tenir tête. C'à toûjours été là ſa conduite, depuis qu'elle s'eſt vuë aſſez puiſſante pour mordre ſes voiſins, & qu'elle les a trouvez dans une foibleſſe incapable de lui reſiſter. 1682.

Dans le même temps on chercha des tîtres en France, par leſquels on pût ſoutenir toutes ces injuſtices. On voulût que le Prince de Condé, comme adminiſtrateur des biens du Duc de Longueville ſon Neveu, qui étoit en demence, demandât d'être mis en poſſeſſion de la Principauté d'Orange, en ſe fondant ſur des prétenſions ſurannées de la Maiſon de Longueville. Le Procureur General du Roi en demanda la Souveraineté pour le Roi ſon Maître. Le Conſeil ordonna d'aſſigner les Parties à comparoître dans deux mois pour tout delai. On envoya un Huiſſier à Orange pour y ſignifier cet arrêt au Prince, en parlant au Sieur de Lubieres Preſident du Parlement de cette ville. Cette aſſignation fut donnée au mois de Decembre, & l'Huiſſier eut l'inſolence de traiter indignement un grand Prince, en le nommant ſeulement Meſſire Guillaume Comte de Naſſau demeurant à Amſterdam en Hollande. En quoi l'on voit encore la honteuſe baſſeſſe de la France, qui ne pouvant nier que le Prince ne fut l'Héritier legitime de cette Principauté, qui avoit été poſſedée en tout droit de ſouveraineté par ſes Predeceſſeurs, étoit convaincuë que cette principauté lui appartenoit inconteſtablement.

1682. ment. Cependant par une petite chicane de Palais elle traite ce Prince avec une indignité qui ne convient guerre à un Roi, qui affecte le nom de Grand, & à qui ſes ſujets l'attribuent ſans ceſſe par une flaterie mal entenduë.

Lorsque le Prince d'Orange fut averti de tous ces deſordres commis dans ſa Principauté, il s'en plaignit aux Etats, qui chargerent leur Ambaſſadeur à Paris d'en faire de grandes plaintes au Roi, & de lui en demander la reparation d'une maniere honnête, mais forte. Ils en firent parler à M. d'Avaux qui étoit à la Haye. Ils écrivirent à leur Ambaſſadeur à Londre de faire des remontrances ſur ce ſujet au Roi Charles III. Ce Prince s'intereſſa dans cette affaire, & commanda à ſon Ambaſſadeur à Verſaille d'appuyer les plaintes de celui des Etats Generaux. Celui-ci preſenta un Memoire fort bien dreſſé ſur cette affaire, dans lequel, après avoir fait connoître combien ſes maîtres étoient touchez de ce qui venoit d'être fait à Orange, il demandoit en leur nom que l'on en retirât les Troupes, que l'on reſtituât aux bourgeois les ſommes que l'on en avoit extorquées, que l'on rebâtit les murailles, que l'on reparât tous les dommages que la Principauté avoit ſoufferts, & que le Commerce fût libre entre les ſujets du Royaume & ceux d'Orange. Tout cela étoit fondé ſur toutes les raiſons de droit qui faiſoient connoître l'injuſtice de la France dans cette affaire. M. de Croiſſi Secretaire d'Etat, à qui M. de Staremburg Ambaſ-

ſa-

ſadeur des Etats s'addreſſa, lui dit, que le Roi avoit eu de bonnes raiſons de faire ce qu'il avoit fait, qu'il avoit retiré ſes Troupes d'Orange, qu'il avoit ordonné que l'on reſtituât ce qui avoit été exigé au de là de ſes ordres, qu'il n'avoit point commandé de piller les bourgeois d'Orange, que la défenſe du commerce n'avoit point eu de lieu, puis que les Gens d'Orange avoient renvoyé les enfans de ſes ſujets, qui étudioient chez eux. 1682.

M. de Staremburg repliqua que le Roi n'avoit rien à pretendre ſur la Principauté : qu'il s'étonnoit qu'un pan de muraille donnât de l'ombrage à un puiſſant Royaume, puis qu'après tout Orange n'avoit point de Garniſon, & qu'ainſi il eſperoit que le Roi feroit faire la juſtice qui étoit duë au Prince d'Orange & à ſes ſujets. M. de Croiſſi ne repliqua rien, & s'en tint à ce qu'il avoit dit. Les Etats avertis de la réponſe ſeche de ce Secretaire d'Etat, envoyerent extraordinairement le Sieur Heinſius Penſionnaire de Delft pour preſſer plus vivement cette affaire. Il arriva au commencement de l'année, & fit ſa commiſſion. Mais on lui répondit auſſi froidement qu'à M. de Staremburg, de ſorte qu'il revint ſans avoir rien fait. La France fit voir en cela que cette affaire étoit reſoluë dans le Conſeil, & que le Roi, chagrin de ce que le Prince d'Orange étoit le plus puiſſant obſtacle qu'il trouvât à ſes vaſtes projets, cherchoit tous les moyens imaginables de lui cauſer tous les déplaiſirs dont il pouvoit s'aviſer. Ainſi trou-

1682. trouvant cette pauvre principauté ſous ſa main il y fit faire toutes ces violences, par ce qu'il n'en craignoit aucun retour. Cependant les événemens ont amené ce retour malgré la France. L'on a obligé ſon Roi à reſtituer cette Principauté, à reconnoître le droit inconteſtable de ſon Souverain, & à payer une ſomme aſſez conſiderable, pour les deſordres qui avoient été commis dans ce pauvre petit Païs. Il fallut même y rétablir la Religion Proteſtante dans tous ſes droits, & y renvoyer les Miniſtres, que l'on avoit tenus priſonniers pendant douze ans à Pierre Enciſe. Voila comment le Roi de France a toujours eu de fâcheux rebuts des choſes qu'il avoit faites avec ſa fierté ordinaire. En quoi l'on peut dire, que comme ce Prince a affecté de ſe mettre au deſſus de Dieu, la Providence a travaillé à l'humilier par des coups ſortis directement de ſa main.

1683. Les François firent irruption en Flandre au commencement de cette année, & y repandirent leurs Troupes qui y mirent tout à feu & à ſang. Les Eſpagnols au deſeſpoir de tous ces mauvais traitemens reſolurent de perir plûtôt que de ſouffrir plus long temps ces barbaries horribles. Ils ſçavoient bien qu'ils n'étoient pas en état de faire la Guerre à la France avec quelque égalité. Mais ils eſperoient que leurs anciens Alliez ne les laiſſeroient pas perir, & qu'ainſi ils ne manqueroient pas de venir à leur ſecours. En tout cas ils ſe reſolurent à perdre ce qui leur reſtoit des Païs-Bas, plûtôt que d'en ceder quoi-

quoique ce pût-être par traité. La France ne vouloit plus la Guerre. Elle craignoit que les Alliez ne lui tombaſſent encore une fois ſur les bras. Elle amuſa les Etats par de perpetuelles propoſitions de Paix diverſement tournées. Pendant cela ſes Troupes, ſous pretexte de revuës, ou de changemens de Garniſons ſe mirent en Campagne, pour faire valoir les propoſitions que la Cour avoit fait faire. Elle offroit une Trêve de vingt ans, pendant quoi chacun demeureroit en poſſeſſion de ce qu'il tenoit, ou bien elle demandoit la Comté d'Aloſt, le vieux Bourg de Gand, & quelques autres Places, dont elle s'étoit expliquée dans les conferences de Courtrai, à moins que l'Eſpagne ne cedât tout le Païs de Luxembourg, ou quelque autre Païs, dont on conviendroit à l'amiable. 1683.

L'Eſpagne rejetta toutes ces propoſitions, & n'en voulût accepter aucune. Elle ne doutoit point que les Etats ne s'intereſſaſſent dans leur affaire, & qu'ils ne la ſecouruſſent plûtôt que de perdre la barriere, que le Traité de Nimegue avoit reglée entr'eux & la France. Elle déclara donc la Guerre à la France, & en même temps elle envoya demander du ſecours aux Etats & au Roi d'Angleterre. Mais ce Prince avoit de trop grandes liaiſons avec la France pour ſe déclarer contr'elle en faveur de l'Eſpagne. D'ailleurs il étoit occupé à des troubles qui s'étoient élevez dans ſon Royaume. Un grand nombre de gens avoient formé des conſpirations contre le Roi même, & contre

1683. tre la Religion Anglicane. Ainſi il n'étoit pas en état de penſer à l'Eſpagne. D'ailleurs il étoit mal-ſatisfait, de ce qu'elle avoit rejetté ſa Mediation, lors qu'il l'avoit offerte pour ſon accommodement avec la France, deſorte que l'on vit recommencer la Guerre après cinq ou ſix ans de paix aſſez mal obſervée par les François. Et en effet toutes ces difficultez ne rouloient que ſur des chicannes indignes de la foi publique, & du commerce d'équité, qui doit être entre les Nations. Mais la France, qui ſe voyoit armée, pendant que l'Empereur étoit occupé à la Guerre contre les Turcs, & que ſes autres voiſins ne ſongeoient qu'à jouïr de la Paix, crut qu'elle devoit profiter de ſa ſuperiorité pour ſe ſaiſir de tout ce qui pouvoit arrondir ſes Etats, ce qu'elle n'avoit pû faire dans la Guerre precedente, qu'elle ne pouvoit plus ſoutenir. Ce fut dans cette vuë qu'elle érigea ces Chambres Royales, qui firent plus de conquêtes par leurs Huiſſiers, que l'on n'en avoit pû faire avec les Armes, quoi qu'il ſemblât d'abord que l'Europe en ſeroit engloutie.

Les Etats Generaux fournirent aux Eſpagnols les huit mille hommes, dont on étoit convenu dans le Traité de l'an 1673. pour l'alliance defenſive concluë entre les deux Etats. Mais ces huit mille hommes ne ſuffiſoient pas pour ſoutenir les Païs-Bas contre l'invaſion de la France. Auſſi les Eſpagnols remontrerent que ce ſecours ne pouvoit pas les tirer d'affaires. On delibera donc ſur les moyens de les aider plus fortement dans cet-

cette occaſion, & l'on conclut de faire une levée de ſeize mille hommes, qui étant joints aux Troupes, que l'Etat avoit conſervées après la Paix de Nimegue, pouvoient faire une Armée capable avec celles d'Eſpagne d'arrêter l'impetuoſité des François. Mais cette propoſition trouva des difficultez qu'il ne fut pas poſſible de ſurmonter. La ville d'Amſterdam craignit, que la Guerre ne ſe rallumât, & que cela ne ruïnât ſon commerce, qui commençoit à ſe rétablir depuis la Paix. Elle s'oppoſa donc à la levée des ſeize mille hommes. Le Prince fut prié de ſe rendre dans cette ville avec des Deputez des Etats, pour tâcher de la diſpoſer à conſentir à cette levée. Mais il n'y eut pas moyen de la gagner. Quelque temps après le Marquis de Grana envoya au Prince d'Orange des lettres du Comte d'Avaux, que l'on avoit interceptées, par leſquelles on pretendoit juſtifier, qu'il y avoit quelque intelligence entre ce Comte & cette ville. On déchifra ces lettres, & on en lut le contenu au Deputez d'Amſterdam, qui étoient dans la Chambre des Etats. Enſuite on ſaiſit tous leurs Papiers. Mais la ville ſe plaignit de cette procedure comme contraire au Droit des Gens, & offrit de juſtifier ſa conduite. On aſſoupit cette affaire pour prévenir les deſordres, que la mesintelligence auroit pû cauſer dans l'Etat, & l'on rendit tous les Papiers, que l'on avoit pris aux Deputez d'Amſterdam. On les rendit même tous ſeellez pour leur faire voir qu'on ne les avoit point lûs. 1684.

1684. L'exemple de cette ville fut ſuivi par la Friſe, & par l'Overiſſel, qui s'oppoſerent tout de même à la levée des ſeize mille hommes. La ville de Middelbourg fit la même choſe de ſon côté dans l'Aſſemblée des Etats de la Province, qui étoient ſur le point de conclure en faveur de la levée. Le Prince d'Orange ne pût pas la diſpoſer à ſe départir de ſa proteſtation. Ainſi le deſſein qu'il avoit formé pour le bien public, fut ſans ſuccès, par l'oppoſition que l'on apporta à l'execution du Conſeil pour lequel on pouvoit prévenir tous les maux que l'on vit arriver dans la ſuite. Tout ce que l'on pût obtenir des Etats & des Provinces, c'eſt que l'on joindroit douze Regimens, & ſeize cens chevaux aux huit mille hommes, que l'on devoit fournir aux Eſpagnols, ce qui ne fut pas capable de les garentir des Armes de la France, qui étant ſûre de ne trouver aucun obſtacle à ſes deſſeins entra en Campagne de bonne heure, & répandit ſes Troupes dans les Pais-Bas Eſpagnols.

Dés que l'hyver fut fini, le Roi voyant que l'on n'acceptoit pas les propoſitions, qu'il avoit fait faire ſur tous ces differens, ſe mit à la tête d'une puiſſante Armée pour aſſiéger la ville de Luxembourg. Il fit declarer aux Etats par le Comte d'Avaux, qu'il ne s'étoit mis en Campagne que pour mettre les affaires publiques en train de s'accommoder; que ſi les Eſpagnols vouloient lui ceder la Province de Luxembourg avec ſes dependances, il étoit prêt de leur rendre Courtrai & Dixmude raſez, avec tout ce qu'il avoit pris

pris l'année precedente, à la reſerve de Beaumont, Bouvines, & Chimai avec leurs dépendances, & que moyennant cela il renonceroit à toutes ſes autres pretenſions, quelles qu'elles fuſſent. Pendant qu'il laiſſa le temps de déliberer ſur ces propoſitions, il détacha trente ou trente cinq mille hommes ſous le Marêchal de Crequi pour aſſiéger Luxembourg, & il ſe rendit avec le ſurplus au milieu des Païs-Bas, pour s'oppoſer au ſecours que les Eſpagnols pourroient entreprendre d'envoyer à cette ville aſſiegée. Il ſe mit donc en état de ſe faire raiſon à lui même de tout ce qu'il pretendoit contre l'Eſpagne. 1684.

Le Siége de Luxembourg ſe fit ſans aucun embarras, & la Place ſe défendit aſſez long temps. Mais elle fut enfin obligée de capituler faute de ſecours. Les Etats ne voyant point de reſſource aux affaires des Eſpagnols les preſſerent d'accepter les offres de la France. Mais ils n'en voulurent rien faire, aimant mieux qu'on leur arrachât cette Province par force, que de la ceder volontairement. Quand on ſut dans les Provinces-Unies, que Luxembourg étoit entre les mains des François, que les Eſpagnols étoient toujours indéterminez, que les Miniſtres des Alliez, qui étoient aſſemblez à la Haye, étoient toûjours occupez à raiſonner ſans rien conclure, & que la France commençoit à les menacer elles mêmes: On ſe reſolut dans le Conſeil des Etats de faire un Traité avec cette Couronne qui fut conclu le 29. de Juin, par lequel les Etats s'engagerent de preſſer le

1684. Roi d'Eſpagne à accepter la Trêve de vingt ans, qui laiſſoit les affaires dans l'état où elles étoient, ſans prejudice du droit des Parties. Ils promirent de plus que ſi l'Eſpagne n'acceptoit cette Trêve dans ſix ſemaines, ils retireroient leurs Troupes, & ne lui fourniroient aucune aſſiſtance. L'Eſpagne ſe voyant réduite à cette extremité accepta enfin la Trêve. L'Empereur fit la même choſe, laiſſant à la France Strasbourg, & tout ce qu'elle avoit pris avant le 1. d'Août dernier, en rendant les Places, dont elle s'étoit ſaiſie depuis ce jour là. Le Traité en fut ſigné le 15. d'Août à Ratisbonne.

On avoit reſolu de regler en même temps tout ce qui regardoit l'affaire d'Orange dans ce Traité, & les Etats avoient pris des meſures pour cela dans leurs Aſſemblées. Mais par ce qu'elle étoit d'une très-longue diſcuſſion, & que le temps étoit fort court pour l'examiner dans toute ſon étenduë, on fut forcé à la remettre à un autre temps. Cependant il y eut des Provinces, qui trouverent fort mauvais, que l'on n'en eut point parlé dans les conferences que l'on eut avec la France, parce qu'au moins cela auroit ſervi à noüer la partie pour en commencer la diſcuſſion. Cela fut cauſe que ces Provinces tarderent à ratifier la Trêve. On étoit d'autant plus échauffé ſur cet article contre la France, qu'elle n'avoit maltraité la ville d'Orange qu'à cauſe de ſon Souverain. On regardoit avec indignation, qu'elle cherchât toutes les occaſions imaginables de chagriner ce Prince, par ce qu'il ne pouvoit ſe reſoudre

à

à trahir les interêts de sa Patrie & de l'Eu- 1684.
rope, pour complaire à Louis XIV. ainsi l'on se vangeoit sur de pauvres innocens de tout ce que le Prince d'Orange faisoit par un principe de sagesse & de vertu. Il avoit rejetté toutes les offres que la France lui avoit fait faire en diverses occasions, & s'étoit toûjours fortement opposé à ses entrepriſes. L'on ne laiſſoit donc échaper aucune occasion de lui causer du déplaisir, ce qui étoit d'autant plus facile à la France qu'Orange est placée au milieu de ses Etats, & qu'elle n'étoit point capable de resister à son pouvoir. En quoi l'on voit une basseſſe d'Ame incomprehensible, d'attaquer un Prince qui n'est pas en état de se défendre, par ce qu'il ne peut consentir à des trahisons ni a des injustices. Cela fera l'opprobre de la France dans la posterité, & ce sera au contraire la gloire éternelle du Prince d'Orange, dont on admirera toujours la probité, la sageſſe, & la vertu.

Il sembloit que le Roi d'Angleterre travaillât à faire faire justice au Prince son Neveu par le Roi de France. Mais dans la verité toutes ses instances étoient plûtôt des grimaces, que de veritables sollicitations. La France fourniſſoit de grandes sommes à Charles III. pour lui donner le moyen de faire de grandes dépenses, sans être obligé d'assembler son Parlement, depeur qu'on ne l'obligeât à des choses contraires à ses inclinations secretes. Il s'étoit ligué avec la France pour attaquer les Provinces-Unies en 1672. sans en avoir aucun legitime sujet. Si dans la suite il rompit cette alliance, c'est parce qu'il y fut

1684. forcé par les peuples, qui voulurent empêcher l'aggrandiſſement de la France, laquelle penſoit à mettre l'Europe ſous le joug, & à ruiner la Religion proteſtante. Ainſi l'on peut dire ſans rien outrer que ce Prince travailla toujours ſecretement à favoriſer les deſſeins de la France, ſans ſe mettre en peine des mauvaiſes ſuites que ſa complaiſance pouvoit avoir, parce qu'il ne penſoit qu'à tirer de l'argent pour fournir à ſes profuſions ordinaires. La France avoit ſoin de lui en donner, & c'etoit par là qu'elle le tenoit toujours dans ſes interêts. Ainſi l'on ne doit pas être ſurpris, de ce que le Roi d'Angleterre abandonna les affaires de l'Europe. Il negligea tout ce qui pouvoit contribuer à ſa gloire & à ſa grandeur, pour ſe donner entierement à ſes plaiſirs, ſans ſe mettre en peine de ſoutenir & de faire valoir le Traité de Nimegue, dont il avoit été le Mediateur.

Jamais ce Prince n'eût à cœur les affaires de la Religion Proteſtante. Il en faiſoit profeſſion en apparence, parce qu'il le falloit ainſi pour régner. Mais dans le fonds il la haïſſoit, par ce qu'on lui avoit perſuadé que les Proteſtans Zelez de ſes Royaumes avoient fait mourir le Roi ſon Pere. On lui avoit même fait croire, qu'il ne pouvoit ſe remettre ſur le Thrône que par le moyen des Princes Catholiques Romains. Il n'avoit pas beaucoup de zele pour la Religion Romaine, par ce que dans le fonds ſon cœur n'étoit pas fort tourné du côté de la Religion. Cependant il favoriſoit en ſecret tous ceux

qui

qui tenoient le parti de Rome. Le Duc d'York son frere pouſſoit les choſes plus vivement ſur le Chapitre de la Religion. Il étoit outré d'affection pour le Papiſme, & ſe declaroit hautement contre les Proteſtans. Il tâchoit de les ruïner, & tournoit l'eſprit du Roi contr'eux par le crédit qu'il avoit auprès de lui. Le Roi étoit d'un naturel aſſez bon, peut-être un peu timide, aimant ſon repos & les plaiſirs. Il craignoit de retomber dans ſes anciens malheurs, & n'oſoit rien entreprendre, par ce qu'il ne vouloit pas irriter les Anglois. Cela étoit cauſe que le Duc n'obtenoit pas toûjours de lui tout ce qu'il eut bien voulu, & bien des gens ont crû que le Roi vivoit trop long temps à ſon gré. Les Zelez Catholiques Romains, qui ſouhaitoient de voir leur Religion triomphante en Angleterre, jettoient leurs regards ſur Jaques Duc d'Yorck, & ſouhaitoient de voir finir la vie du Roi. 1684.

Ce fut dans cette vûë, qu'ils formerent en 1678. une conſpiration contre ce Prince, que les Jeſuites avoient tramée fort ſecretement. Mais l'un des Peres de la Société nommé Oates, touché de l'horreur de cette entrepriſe diabolique la découvrit tout entiere, & en donna des preuves ſi certaines, & des indices ſi convaincants, qu'Edoüard Coleman Ecuyer & Secretaire du Duc d'Yorck fut executé, comme en étant l'un des principaux Auteurs. On trouva dans ſes papiers pluſieurs lettres du Pere de la Chaiſe confeſſeur de Louis XIV. qui faiſoient voir le plan de cet horrible deſſein, & qui en chargeoient le

1684. Duc d'Yorck, lequel paroiſſoit même en être le mobile. Toute l'Angleterre l'en ſoupçonna, & le Roi même en parut convaincu. Il l'obligea en effet de ſortir du Royaume au mois de Mars 1679. & de ſe retirer à Bruxelle. Il ſembloit qu'il dût ſe refugier auprès du Prince & de la Princeſſe d'Orange. Mais il n'oſa ſe preſenter devant eux chargé en ſa conſcience d'un pareil crime. Lors qu'il fut ſorti d'Angleterre, la Chambre baſſe paſſa un Acte, qui l'excluoit de la ſucceſſion à la Couronne, par la conſideration de ſa Religion & de ſes liaiſons avec les Cours de Rome & de Verſailles, & en même temps le privoit de tous les droits & de tous les revenus dependans du Royaume. Mais le même acte conſervoit tous ces droits à ceux de ſes enfans, qui vivroient dans la Religion Anglicane; Et il lui étoit defendu par le même Acte de rentrer en Angleterre, ſous peine d'être traité comme criminel de Leſe Majeſté.

On a lieu de croire que cet Acte eût été ſuivi à la rigueur, ſi l'on en juge par l'irritation des peuples, quoique la Chambre haute n'eût pas voulu ſouſcrire cet Acte. Cela donna un chagrin mortel au Prince dans ſa retraite, & il fut long temps ſans oſer retourner en Angleterre. Mais ayant appris que le Roi ſon frere étoit dangereuſement malade, il crût qu'il devoit paſſer par deſſus toutes ſortes de conſiderations, & ſe rendre à Londre, depeur que ſi le Roi ſon frere venoit à mourir, il ne fût effectivement exclus de ſa ſucceſſion. Le Roi le voyant auprès de ſon

lit

lit fut touché de ſa venuë, laquelle il regar- 1684.
doit comme une marque de ſon affection. Mais par ce qu'il étoit hors de danger, le Duc qui s'apperçût que ſa venuë donnoit de l'ombrage à la plus part des Anglois, ſe retira une ſeconde fois, & alla reprendre la Ducheſſe ſon Epouſe, & ſa ſeconde fille à Bruxelle, d'où il ſe rendit en Hollande. Le Prince d'Orange, & la Princeſſe le reçurent avec tout l'honneur qu'ils lui devoient. Mais il ne demeura pas long temps auprès d'eux.

Le Roi qui ſe ſouvint du hazard auquel il s'étoit expoſé pour le voir dans ſa maladie, chercha le moyen de le faire revenir ſurement dans le Royaume. Il arriva quelques troubles en Ecoſſe. Il propoſa à ſon Conſeil de donner commiſſion au Duc d'York de travailler à les appaiſer. La choſe fut aggrée. Il revint donc en Angleterre, d'où il ſe rendit en Ecoſſe, & eut le bonheur de remettre ce Royaume en Paix. Cependant cela n'appaiſa pas les Anglois. Le Parlement ayant été convoqué en 1680. la Chambre baſſe renouvella ſon Acte. Mais la Chambre haute ne le voulut point approuver. Dans le même temps on découvrit une ſeconde conſpiration contre le Roi & le Duc d'York. Ce fut au moins ce que l'on en publia dans le monde, parce que les Jeſuites, qui étoient les Auteurs de la precedente, voulurent embarraſſer les idées, que l'on en avoit, & faire croire que cette derniere avoit été tramée par les Proteſtans. Le deſſein en étoit de faire poignarder le Roi en preſence du Duc

1684. d'York ſon frere, afin que l'on crût que ce Prince avoit été tué par d'autres que par les Catholiques Romains. Et en effet ils eurent l'addreſſe de faire executer un grand nombre de perſonnes, parmi leſquelles il ſe trouva des Proteſtans, de ceux qui avoient ſervi à découvrir la conſpiration précédente, & qui d'ailleurs étoient fort affectionnées à l'Etat & au Roi.

On ſuit ainſi le fil des affaires d'Angleterre par ce que deſormais celles des Provinces-Unies vont être confondues avec elles, par la révolution qui mettra le Prince d'Orange ſur le Thrône de ce Royaume. Ainſi l'on fait l'Hiſtoire de la Republique en racontant ce qui ſe paſſa dans ces grandes occaſions, qui changerent la face de l'Angleterre. On continuoit de faire mourir pluſieurs perſonnes accuſées de cette derniere conſpiration, lors que le Roi Charles III. tomba dans une maladie, que l'on publia être inconnuë aux Medecins. Il y eut des gens qui ſoutinrent que c'étoit une Apoplexie. D'autres la décrivirent ſous un autre nom. Mais ceux qui en parlerent ſincerement, dirent ſans détour, qu'il avoit été empoiſonné. Ce fut ce que pluſieurs Medecins qui le virent déclarerent, ſe fondans ſur de certains ſignes qui ne le témoignoient que trop. Il mourut au bout de trois jours de maladie, le 16. de Février 1685. il arriva une choſe qui fit connoître le genie de ce Prince ſur le fait de la Religion. Il avoit toûjours fait profeſſion de la Religion Anglicane. L'Evêque de Londre, qui lui avoit rendu viſite, pour l'aſſiſter dans ce danger

ger de mort, le voyant à l'extremité lui proposa de communier. Ce Prince le remercia, lui disant qu'il n'étoit pas encore temps. Mais le Prelat ne fut pas sorti de sa Chambre, qu'il fit entrer un Prêtre papiste, de la main duquel il communia. Voila peut-être la plus étrange, & la plus surprenante dissimulation, dont on ait jamais oui parler. Ce Prince fit connoître, quelle étoit la disposition de son cœur par rapport à la Religion. 1684.

Quoiqu'il en soit, le Duc d'York son frere fut proclamé Roi le même jour par les principaux Seigneurs du Royaume, & la ville de Londre le reconnut pour tel, nonobstant les Actes de Parlement qui l'excluoient de la Couronne, à cause de la Religion, dont il faisoit profession ouverte. Lors qu'il eut été proclamé, il assembla le Conseil, où il declara qu'on l'accusoit dans le monde d'être prévenu en faveur du Gouvernement arbitraire, mais que cette accusation étoit fausse, & qu'il vouloit maintenir le gouvernement politique & Ecclesiastique, tel qu'il étoit établi par les loix. Il ajoûta qu'il sçavoit que l'Eglise Anglicane étoit favorable à la Monarchie, & que ceux qui la composoient, n'avoient jamais manqué d'affection ni de fidelité pour leurs Princes, que par consequent son dessein étoit de les conserver dans tous leurs droits. On peut dire que ce Prince commença son regne par les plus belles déclarations du monde, & que l'Angleterre eut été heureusement gouvernée, s'il eût été exact à tenir sa parole. Mais ce ne 1685.

Mais Oates penſa être aſſaſſiné un jour, ce qui ne pouvoit avoir été entrepris que par ceux dont il avoit découvert la conjuration. Il fut aſſez heureux pour éviter leurs embuches. Mais Edmond Godefroi, juge commis à la recherche des complices, fut trouvé percé de pluſieurs coups dans un lieu écarté, par ce qu'il étoit trop ardent, & trop éclairé pour cette recherche. Ainſi ceux qui avoient part au crime, travaillerent à le faire poignarder, pour dérober la connoiſſance de cette conſpiration au Public. 1685.

Lors que Jaques II. fut ſur le Thrône, on crût avoir trouvé l'occaſion de diſculper la Societé. Oates fut aſſigné pour répondre ſur le fait de ſon accuſation. On produiſit contre lui des gens, qui ſoutinrent que c'étoit un calomniateur, & qu'il avoit fait un faux ſerment. Là-deſſus ſans verifier les choſes plus avant, pour ſavoir ſi Oates étoit effectivement tel, il fut condamné au foüet, à une priſon perpetuelle, & au Pilori, où il devoit être mis tous les ans à un certain jour. Punition trop douce, s'il étoit veritablement coupable d'une calomnie horrible, comme on l'en accuſoit. Ce qui fait voir, que la ſentence qui l'y condamnoit étoit injuſte, & ſans fondement, puiſqu'en ſuppoſant la verité du fait on devoit le faire mourir pour vanger le ſang innocent, que ſon accuſation prétenduë fauſſe, en conſequence de laquelle pluſieurs perſonnes avoient été executées publiquement, avoit envoyées au ſupplice ſans l'avoir merité. C'eſt ainſi, que ſans y penſer ceux qui ſuivent les mouvemens d'une

1685. injuſte vangeance, en font toujours trop, ou trop peu, & qu'ils donnent au public des preuves certaines de la violence avec laquelle ils agiſſent dans ces occaſions.

Le Duc de Monmouth fils naturel de Charles II. étoit à Bruxelle, lors que Jaques II. monta ſur le Thrône. On diſoit aſſez hautement alors, qu'il étoit né d'une Demoiſelle du Païs de Galles, à qui le Roi Charles avoit donné une promeſſe de mariage, & quelques-uns même aſſuroient qu'il l'avoit épouſée en ſecret. Auſſi ce Duc prétendoit être fils legitime de Charles II. & quoi que ſon Pere ne l'eut jamais reconnu en cette qualité, il l'avoit cependant toujours diſtingué de tous ſes autres fils naturels. C'eſt ce qui avoit porté le Duc d'York à le hair, & il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour le mettre mal dans l'eſprit du Roi. Il y avoit même ſi bien reüſſi, que ce pauvre Duc fut obligé de ſortir d'Angleterre, après avoir juré entre les mains du Roi ſon Pere de ne porter jamais les armes contre lui, ni contre ſon Succeſſeur. Quand le Duc d'York ſe vit ſur le Thrône, il chercha les moyens de ſe défaire de l'inquietude que ce jeune Seigneur lui donnoit. Il écrivit au Marquis de Grana Gouverneur des Païs-bas Eſpagnols, pour le preſſer de le faire ſortir de ſon Gouvernement, diſant qu'il étoit coupable de haute trahiſon. Le Duc ſe voyant réduit à ne ſavoir où trouver un azyle contre ſon ennemi, prit la reſolution de ſe vanger. Il ſe rendit incognito dans les Provinces-Unies, où il trouva pluſieurs Anglois mal ſatisfaits du Gouvernement, qui l'exciterent

à

à faire la Guerre à Jaques II. L'assurant, qu'il trouveroit un gros Parti en Angleterre, & en Ecosse. 1685.

Il assembla tout ce qu'il pût de gens, & s'embarqua avec eux pour l'Angleterre, & dans le même tems le Comte d'Argile, qui étoit uni d'interêt avec lui, se rendit en Ecosse. Le Roi Jaques II. averti de ce que le Duc & le Comte trâmoient contre lui, écrivit aux Etats Generaux, pour les prier de chasser les Anglois qui se trouvoient dans l'étenduë de leurs Provinces. Mais ceux que le Roi marquoit dans ses Lettres, ne se trouverent plus en ces Païs-là. Ils étoient déja partis, & malgré toutes les diligences que l'on pût faire, on n'attrapa qu'une petite fregate. Le Duc de Monmouth arriva avec environ deux cens hommes à la rade de Lime. Comme on ne pensoit point à lui, personne ne s'avisa de s'opposer à son dessein. Il se saisit donc de cette petite Ville, d'où il fit courir dans les environs un Manifeste, dans lequel il déclaroit que Jaques Duc d'Yorck s'étant emparé de la Couronne d'Angleterre contre les Loix du Royaume, au préjudice des Actes du Parlement faits contre lui, il se croyoit obligé de prendre les armes pour delivrer l'Angleterre de l'Usurpation, pour maintenir la Religion, & les Loix de l'Etat, & pour s'opposer à la tyrannie du Duc d'York.

Le Roi ayant été averti de toutes ces choses defendit à tous ses sujets, sous peine d'être punis comme criminels de Leze-Majesté, de répandre ou de lire ce Manifeste. Ensuite il donna avis de ce qui se passoit au Parlement,

1685. ment, qui étoit alors aſſemblé. Les deux Chambres lui promirent d'expoſer leurs perſonnes & leurs biens pour ſa conſervation. Lors qu'il vit les choſes dans cet état, il publia une Proclamation contre le Duc de Monmouth & ſes adherans, par laquelle il les declaroit coupables de trahiſon, & de felonnie, & promettoit cinq mille livres Sterlins à celui qui livreroit ce Duc mort ou vif. Il fit marcher ſes Troupes du côté de Lime ſous la conduite du Duc d'Albemarle. Le Prince d'Orange averti du ſoulevement du Duc de Monmouth envoya trois Regimens Anglois, & trois Ecoſſois au Roi. Ils étoient au ſervice des Etats, qui conſentirent ſelon les anciens Traitez, que ces Regimens fuſſent envoyez en Angleterre au ſecours du Roi. Ces Regimens joints à quelques levées que l'on fit, compoſerent une aſſez forte Armée, pour reſiſter au Duc de Monmouth, & pour renverſer tous ſes deſſeins.

Les Etats Generaux offrirent un plus grand nombre de Troupes au Roi, & le Prince d'Orange lui preſenta en même tems ſon ſervice & ſon bras. Le Roi ne trouva pas à propos de ſe prévaloir des offres des Etats & du Prince, peut-être parce qu'il ne crut pas que cette affaire demandât de plus grands efforts, que ceux qu'il avoit reſolu de faire pour abbattre le Duc de Monmouth, ou qu'il ne voulut pas avoir des obligations de cette conſequence à un Etat, & à un Prince qu'il n'aimoit pas. Le Duc d'Albemarle ſe mit donc en campagne avec ce qu'il avoit de Troupes. Le Duc marcha au devant de lui, croyant

croyant que ſes Troupes groſſiroient dans ſa marche. Mais il ne pût amaſſer qu'environ quatre mille hommes. Il étoit donc inferieur en nombre au Duc d'Albemarle. Cependant il prit la reſolution de combattre, puis que le ſuccès de ſon deſſein dépendoit abſolument d'une Bataille. Il craignoit même d'être enveloppé, s'il tardoit long-tems. Il alla donc attaquer l'Armée du Roi, & la chargea fort vigoureuſement. Mais on le ſoutint avec fermeté, & ſa Cavallerie ne reſiſta pas long-tems. Elle abandonna aſſez lâchement l'Infanterie, qui fut taillée en pieces par l'Armée du Roi. Cependant la victoire fut aſſez long-tems balancée. Mais enfin l'Armée du Duc de Monmouth fut battuë à platte couture. La plûpart des Chefs furent tués, & quelques-uns furent pris priſonniers. 1685.

Bien des gens ont publié que Mylord Gray, qui commandoit la Cavallerie du Duc, s'entendoit ſecretement avec le Roi, & que s'il n'eût pas lâché le pied de bonne heure, & ſans neceſſité, l'Armée du Roi eût été infailliblement battuë. Quoi qu'il en ſoit on trouva Mylord Grey parmi les fuyards traveſti en Païſan. On le mena à Londre avec les autres. On lui fit même ſon Procès. Cependant il fut épargné, & cela confirme beaucoup les ſoupçons que l'on eut en ce tems-là contre lui. Pour le Duc de Monmouth il ſe ſauva de la mêlée avec cinquante chevaux. Mais il fut bien-tôt abandonné de ce peu de gens qui l'accompagnoient, & ſe vit réduit à battre la campagne, ſans ſavoir où ſe retirer. On le trouva ſeul caché derriere une Haye,

1685. Haye, tellement frappé de la crainte de la mort, qu'il ne ſavoit ce qu'il diſoit. Il fit tout ce qu'il pût pour obtenir ſa grace du Roi, & lui écrivit une lettre fort reſpectueuſe pour le diſpoſer à lui pardonner ſa rebellion, dont il rejettoit toute la faute ſur les mauvais conſeils, par leſquels on l'avait engagé à faire une choſe contraire à la diſpoſition de ſon cœur. Il preſſoit même extrêmement le Roi de permettre qu'il lui parlât, parce qu'il avoit des choſes fort particulieres à lui dire. Lors qu'il fut arrivé à Londre, il reitera encore pluſieurs fois la même demande. Le Roi lui permit enfin de le voir, porté à cela par la Reine Douairiere, qui eſperoit qu'il pourroit obtenir ſon pardon.

Lors qu'il fut arrivé devant le Roi, il ſe jetta à ſes pieds, lui confeſſa ſon crime, & le preſſa fortement de le lui pardonner. Il le pria même de conſiderer, qu'en le faiſant mourir, il verſeroit ſon propre ſang. Le Roi lui répondit que tout autre crime pouvoit ſe pardonner aiſément, mais que celui-là étoit trop délicat. Le lendemain il ſigna l'arrêt de ſa mort, & ce pauvre Duc perdit la tête ſur un échauffaut. L'exécuteur le frappa trois ou quatre fois avant que de lui abbattre la tête, & bien des gens ont cru que cela ſe fit par un ordre ſecret de la Cour, dans le deſſein de le faire languir davantage. Mais la verité eſt, que la main trembla pluſieurs fois au bourreau, & qu'ayant de la repugnance à faire ce coup ſur le fils du Roi défunt, il déclara pluſieurs fois que l'on feroit bien de ſe ſervir d'une autre main que de la ſienne, & qu'il

ne

ne manqueroit pas de lui arriver quelque mal- 1685.
heur. Ainſi perit ce malheureux fils de Charles II. plus coupable par ſon imprudence, que par la diſpoſition naturelle de ſon cœur contre Jaques II. lequel ſe vit affermi ſur le Thrône par cette victoire, & par la mort du Duc de Monmouth.

Le Comte d'Argile ne fut pas plus heureux en Ecoſſe. Il ramaſſa d'abord quelques Troupes. Mais elles furent auſſi-tôt diſſipées par les Troupes du Roi, qui le pourſuivirent dans tous les lieux où il ſe retiroit. Un jour étant fort preſſé par ſes ennemis, il s'écria lors qu'il ſe ſentit bleſſé, *Ah malheureux Argile.* Cela ſervit à le faire connoître. On l'arrêta dès qu'on le connut, & on l'amena enſuite à Edimbourg, où il fut décapité le 15. Juillet. Le Roi ayant eu un ſuccès ſi favorable dans cette revolte, ne s'arrêta pas à l'execution des deux Chefs. Il crut qu'il devoit porter la ſeverité plus avant, pour ſe rendre plus redoutable à ſes Peuples. Il envoya donc Jeffreys, lequel il fit depuis Chancelier pour le recompenſer de ſes ſervices. Cet homme, qui étoit naturellement porté à la cruauté, executa ſa commiſſion pour la recherche des complices du Duc de Monmouth avec une ſeverité ſans exemple. Il fit pendre une infinité de gens, & les arbres des grands chemins étoient pleins de ces malheureux, qu'il avoit condamnez à mort. Il ſe vantoit d'avoir envoyé plus de gens au ſupplice, que tous les Juges du Royaume n'avoient fait en plus de deux cens ans. Le Roi le recompenſa de cette horrible cruauté. Cependant il fit ceſ-

ſer

1685. ſer les ſupplices, & ordonna que l'on envoyât deſormais les coupables en Amerique, & fit couper les oreilles à la plûpart, afin qu'on les reconnût. Ces bons ſuccès le rendirent plus hardi à pouſſer ſon deſſein ſecret, d'abolir la Religion Anglicane, de rétablir la Religion Romaine dans ſes Royaumes, & d'y rendre ſon Gouvernement Deſpoſtique.

Le Roi de France le ſollicitoit ſous main à cela, s'aſſurant que l'Angleterre ainſi occupée à ſes propres affaires ne ſe mêleroit point de ce qui ſe paſſeroit chez ſes voiſins, & que cela lui donneroit le moyen de pouſſer les grands deſſeins qu'il avoit de mettre l'Europe dans les fers. C'avoit été dans cette vuë, qu'il avoit fourni tant d'argent à Charles II. afin qu'il ſe paſſât de ſes Parlemens, qui rompoient ſouvent les meſures de la France. Il entra dans une Ligue fort étroite avec Jaques II. & on a lieu de préſumer qu'ils avoient fait un Traité ſecret entr'eux pour l'extinction de la Religion Proteſtante dans leurs Etats, & pour le partage de l'Europe entr'eux. Quoi qu'il en ſoit, ce fut dans cette année, que Louïs XIV. revoqua l'Edit de Nantes, fit démolir tous les Temples des Réformez de ſon Royaume, & ceux-là mêmes ſur leſquels il n'avoit aucun droit, comme ceux des trois Evêchez, & de quelques Païs reünis, & bannit tous les Miniſtres de ſon Royaume : après quoi il répandit ſes Troupes chez tous ſes ſujets Proteſtans pour les forcer à embraſſer la Religion Romaine. Ce fut dans cette occaſion que l'on commit des Barbaries & des inhumanitez ſi horribles, qu'on

qu'on n'a jamais rien vû de plus cruel, & que 1685.
la posterité aura de la peine à croire ce que le Ciel & la terre ont vû, ensuite de cette injuste Révocation de l'Edit de Nantes. On n'entreprendra pas ici d'en faire la description. Cela a été fait une infinité de fois depuis ce tems-là, & on en a des peintures fideles répanduës dans le Monde pour en instruire le Public. Les Ecrivains François ont fait ce qu'ils ont pû pour contester l'histoire de toutes ces cruautez. Mais la verité plus forte que tous leurs artifices s'est si bien établie dans le Monde, qu'ils ont eu honte enfin de leur impudence. On a trop de preuves vivantes de la certitude de ces violences infernales. Plus de deux cens mille ames répanduës en differens endroits de l'Europe, ensuite de cette Révocation, sont les preuves vivantes des inhumanitez, que l'on a exercées contre les Réformez de France, & l'on a laissé de si bons Memoires sur cette triste révolution, que la posterité ne manquera pas d'en être bien instruite.

On ne sauroit dépeindre assez dignement, avec combien de tendresse, de compassion, & de charité les Ministres exilez, & les pauvres fugitifs du Royaume furent reçus par tout où la Providence les conduisit. On leur fournit ce qui leur manquoit. On chercha les moyens de les faire subsister, & on leur tendit les bras avec une cordialité qu'il n'est pas possible d'exprimer. L'Angleterre, les Provinces-Unies, Frederic Guillaume Electeur de Brandebourg, & le Landtgrave de Hesse se signalerent entre tous les Prote-

1685. Proteſtans, par les grands efforts qu'ils firent pour recueillir une infinité de gens, qui s'étoient refugiez chez eux en ſacrifiant tous leurs biens. On vit tous les Princes & tous les Etats Proteſtans ouvrir leur ſein pour recueillir ces pauvres affligez, & s'appliquer à les conſoler dans leur diſperſion; & l'on peut dire, qu'en quittant une marâtre dure & cruelle ils ont trouvé une nouvelle Patrie, qui les a reçus avec tant de charité, qu'ils ne ſe ſouviennent plus de leurs cruels ennemis. Ils vivent en repos, & en liberté parmi leurs freres, qui leur ont tendu la main d'une maniere ſi propre à les conſoler.

Quoi qu'il en ſoit Jaques II. voyant que la France avoit éteint la Réformation, crut qu'il devoit mettre la main à l'œuvre pour mettre ſes Royaumes ſur le même pied. Dans cette vuë, il crut que la revolte du Duc de Monmouth lui avoit donné lieu de mettre des Troupes ſur pied, & qu'il pouvoit augmenter ſon Armée, ſous pretexte de pourvoir à la ſureté de la Nation contre les entrepriſes des étrangers, & contre les mutins qui pourroient exciter quelques troubles dans le Royaume. Ce fut ce qu'il en dit au Parlement qu'il avoit aſſemblé. Cependant il diſtribuoit preſque toutes les Charges Militaires à des Officiers Papiſtes, ce qui étoit contraire aux Loix du Royaume. Ainſi afin de prévenir ce que le Parlement pourroit lui remontrer ſur ce ſujet, il lui fit connoître qu'il ne vouloit point qu'on le génât à cet égard; qu'il connoiſſoit l'affection & la fidelité des Officiers qu'il employoit, & qu'il

qu'il étoit resolu de se servir d'eux. Cela n'empêcha pas la Chambre des Communes de lui faire des remontrances sur ce sujet, parce que la chose étoit directement opposée aux Loix du Royaume. A quoi elle ajouta qu'elle préparoit un acte, dont le Roi pourroit être satisfait. Mais le Roi parut mal-content de la liberté que la Chambre se donnoit, & fit une réponse à son adresse, dont elle murmura. Cependant il trouva moyen d'appaiser le bruit, en cassant quelques Membres du Parlement qui lui étoient opposez. Cela servit à intimider les autres, & à leur imposer silence, de sorte que le Roi obtint un subside de sept cens mille livres sterlings. 1685.

Ayant mis les affaires dans cette situation il défendit de faire des feux de joye pour la conspiration des poudres. Il bannit l'Evêque de Londre du Conseil privé, & lui ôta la Charge de Doyen de la Chapelle du Roi, pour la donner à l'Evêque de Durham. Il disgracia l'Evêque d'Eli, qui avoit disputé, quoique fort moderément, contre la Religion Romaine. Il fit plusieurs autres choses semblables, qui manifestoient ses desseins secrets. Mais rien ne servit plus à les mettre en évidence, que le credit qu'avoient alors les Jesuites, qui gouvernoient toutes les affaires du Royaume. Le Confesseur du Roi étoit de cet ordre, & avoit séance dans le Conseil. C'étoit par ses inspirations que le Roi agissoit en toutes choses. Il éloignoit tous les Protestans des Charges publiques, & les donnoit à des Papistes. Il semoit de la division entre les Protestans, qui sont divisez entr'eux en

Epis-

1685. Epiſcopaux, & Presbyteriens. Les Jeſuïtes ſe voyant les Maîtres des affaires ſuppoſerent des conſpirations, pour avoir lieu de faire mourir leurs ennemis, de les dépoüiller de leurs biens, ou de les rendre ſuſpects au Roi. Ils établirent des fonds pour l'entretien de ceux qui embraſſeroient la Religion Romaine. Ils porterent le Roi à ne donner des Charges qu'à des Papiſtes, ou à des gens, qui n'ayant aucune Religion étoient propres à entrer dans tous les deſſeins de la Cour. Ils travaillerent même à s'attirer la faveur des Nonconformiſtes, ſous pretexte qu'ils devoient ſe joindre à eux pour obtenir une entiere liberté de Conſcience, dans le deſſein de jouïr des mêmes privileges que les Epiſcopaux.

1686. Pendant cela le Roi diſpenſoit ſouvent de ſa propre autorité de la rigueur des Loix. Cependant il n'oſoit pas le faire auſſi frequemment qu'il eût voulu. Il craignoit ſon Parlement, & eût fort ſouhaité, qu'il eût conſenti à le laiſſer faire. Dans cette vuë il prorogea ſouvent le Parlement d'Ecoſſe, & y fit propoſer enfin l'abolition des Loix Penales & du Teſt faites en 1673. contre les Catholiques Romains. Elles furent renouvellées en 1678. & l'on y ajouta, que l'on renonçoit non ſeulement à la Tranſubſtantiation Romaine, mais encore à tous les Articles de foi de cette Religion, que l'on regardoit comme idolâtre. Le Roi ſouhaitoit fort de faire abolir ces Loix, qui faiſoient une extrême peine à tous les Papiſtes. Pour en venir à bout, il propoſa non pas d'abolir ces Loix.

loix. Cela n'eût servi qu'à jetter la Chambre des Communes dans la dernierre irritation. Il demanda donc seulement, qu'on abolît les peines. Il nomma douze Commissaires, qui pour complaire au Roi dresserent un Acte, qui permettoit aux Papistes de s'assembler en particulier sans préjudice de ces loix. Cet Acte trouva de si grandes oppositions, que le Roi fut obligé de proroger le Parlement d'Ecosse, où il faisoit ces tentatives, avant que de rien entreprendre de semblable en Angleterre. N'étant point rebuté du mauvais succès de cette affaire en Ecosse, il assembla douze juges affidez en Angleterre, avec ordre d'examiner si le Roi pouvoit dispenser de ces loix. Ils prononcerent en sa faveur, & depuis ce temps là les Papistes furent reçus dans toutes les Charges sans difficulté. 1686.

Pendant que toutes ces affaires se passoient en Angleterre il arriva une affaire, qui pensa remettre la France & la Republique en Guerre. Deux vaisseaux de Guerre Hollandois partirent de la Baye de Cadix pour aller chercher du bois de Villa nova. En faisant route ils tomberent dans l'escadre commandée par le Duc de Mortemar. Après s'être saluez de part & d'autre, le Duc leur fit dire qu'il avoit ordre de les faire mouiller avec lui. Les Capitaines répondirent, que ce n'étoit pas l'ordre de leurs maîtres, & que la Mer étoit libre. Les huit vaisseaux de cet Escadre s'étant mis en état de les y forcer, ils furent obligez de ceder à la force. Mais pendant la nuit un de ces vaisseaux s'écarta.

1686. On le pourſuivit pour le ramener, & d'abord on tira ſur lui pour l'obliger à revenir. Mais il lâcha une bordée au François, qui l'avoit ataqué, & par ce moyen le combat s'engagea. Enfin le Capitaine Hollandois ayant eu les deux cuiſſes caſſées d'un boulet de Canon, & deux autres vaiſſeaux François étant ſurvenus on emmena ce vaiſſeau par force. Le Comte d'Avaux fit de grandes plaintes aux Etats, de ce qui étoit arrivé, & en demanda juſtice. Mais on lui fit voir par des preuves ſi convaincantes, que tout le tort étoit du côté des vaiſſeaux François, que M. de Staremberg ayant été renvoyé en France ſur cette affaire, on lui en fit juſtice, & le vaiſſeau fut rendu. Et en effet le Duc de Mortemar n'avoit aucun droit de forcer ces deux vaiſſeaux à mouïller avec les ſiens en les empêchant de faire leur route. C'étoit une contravention formelle à la Paix. Ainſi la France, qui ſentit l'injuſtice de cette affaire, n'oſa pas la ſoutenir.

Elle n'en uſa pas avec la même moderation dans ſa conduite envers l'Empire & l'Eſpagne. Elle fit bâtir pluſieurs Forts en divers endroits d'Allemagne ſur des fonds, qui ne lui appartenoient pas. On s'en plaignit. Mais elle paya les Envoyez de ſon pretendu Droit de bien-ſéances, ſans ſe mettre en peine de la violation formelle de la Treve de vingt ans, pendant laquelle on étoit convenu, que l'on ne changeroit rien dans les lieux cedez. L'Empereur, qui n'étoit pas en état de pouſſer plus vivement cette affaire, par ce qu'il étoit aſſez occupé à repouſſer les Turcs,

Turcs, se contenta de faire une ligue defensive pour l'Empire, laquelle fut concluë à Augsbourg entre l'Empereur, l'Espagne, la Suede, la Saxe, les Cercles du Rhin, l'Electeur de Baviere, & celui de Brandebourg. La France fit de grandes menaces pour l'empêcher. Mais elle fut concluë. Cependant cette Couronne fit planter trois poteaux à ses Armes à une portée de mousquet du Chateau de Namur. Voila comment elle poussa les choses avec sa violence ordinaire, parce qu'elle étoit en état de se faire craindre, & que ceux qu'elle attaquoit de cette maniere, ne pouvoient pas lui resister. L'Espagne fatiguée de toutes ces injustices ceda deux villages, qui appaiserent enfin tous ces grands mouvemens de la France. 1686.

Le Roi d'Angleterre avoit fait partir un Envoyé extraordinaire auprès des Etats Generaux. Il fut reçu à l'audience vers la fin du mois de Fevrier de cette année. Il assura les Etats de l'amitié sincere du Roi son maître, & leur renouvella ce que ce Prince avoit déja dit à leur Ambassadeur à Londres, sçavoir que son dessein étoit d'entretenir exactement les Traitez qu'il avoit renouvellez avec la Republique. En un mot il leur donna toutes les assurances possibles des bonnes intentions du Roi à leur égard. Cependant il eut ordre de se plaindre aux Etats quelque temps après, de l'injustice qu'ils avoient fait à quelques Officiers, qui avoient été mis en prison à Rotterdam, pour avoir voulu enlever de force un homme dont le Roi se plaignoit. Il demandoit donc, que ces Officiers n'a- 1687.

1687. yant rien fait ils fuſſent rétablis dans leurs Charges. Les Etats répondirent, que le Procès de ces Officiers avoit été fait par la Juſtice ordinaire de Rotterdam, qui les avoit trouvez coupables : qu'eux mêmes lors qu'ils furent embarquez pour retourner en Angleterre, avoient remercié leurs Commiſſaires du bon traitement qui leur avoit été fait. Ils ajouterent à cela, qu'ils avoient été convaincus d'un attentat, qui ne ſe pardonne point, puis qu'il choque les droits les plus eſſentiels de la ſouveraineté, en violant l'autorité publique, comme ils avoient fait, lors qu'ils avoient voulu enlever de force un homme, qui étoit ſous la protection de la ville de Rotterdam : que cependant ils avoient bien voulu renvoyer ces Officiers au Roi, afin qu'il les fit punir lui même, comme il trouveroit à propos ; qu'après cela ils eſperoient, qu'on ne leur demanderoit plus de rétablir des Officiers qu'il avoit droit de punir, puis qu'ils avoient agi contre le ſerment qu'ils leur avoient prêté. Que s'il y en avoit, qui ſe cruſſent innocens, ils n'avoient qu'à venir ſe juſtifier devant le Conſeil de Guerre, après quoi l'on pourroit les rétablir.

Jaques II. ne cherchoit que des pretextes de querelle avec la Republique. Il donna ordre à ſon Envoyé de preſenter un Memoire aux Etats ſur l'affaire de Bantam, ſurquoi il demandoit reparation en termes choquans, & pleins d'offenſe. Les Etats répondirent à ce Memoire avec leur moderation accoutumée, & ſatisfirent à toutes les plaintes que le Marquis d'Albeville avoit faites de la part

du

du Roi ſon maître. Cependant ce Prince continuant à ſe plaindre de cette affaire, & y joignant encore ce qui étoit arrivé à Maſulipatan ſur la Côte de Coromandel, où la Compagnie envoya des Troupes pour exiger le payement de quatre cens mille écus, ſur quoi la Compagnie n'avoit pû être ſatisfaite juſques-là, cet Envoyé preſenta encore un Memoire violent. Les Etats envoyerent un Ambaſſadeur à Londres pour tâcher de terminer cette affaire. Il repreſenta au Roi, qu'on l'avoit mal informé de toutes les affaires dont il ſe plaignoit, que l'affaire de Bantam n'avoit fait du mal aux Anglois que par leur faute, que ſans les Hollandois on les eût tout maſſacrez, que l'on avoit ſauvé tout ce que l'on avoit pû de leurs perſonnes, & de leurs effets, que cela étoit ſi vrai, que quand les Anglois furent à Batavia ils remercierent le General & les Conſeillers, du ſecours qu'ils leur avoient donné dans cette occaſion. L'Ambaſſadeur ajouta, que ſi le Roi ſouhaitoit de vuider une bonne fois cette affaire pour n'y plûs penſer, les Etats étoient prêts à la diſcuter devant tels Juges desintereſſez que l'on voudroit choiſir, tant ils étoient aſſurez de la bonne conduite du Conſeil de Batavia. Mais ce Prince ne cherchoit que des occaſions de quereller pour preparer les affaires à une rupture. Ce fut dans cette vuë, que ſon Envoyé demanda au mois d'Août, que l'on chaſſât des Provinces Unies l'Auteur de l'Hiſtoire de la Reformation d'Angleterre. Mais les Etats ayant vû, que ce livre avoit été approuvé par le Parlement 1687.

1687. d'Angleterre, prirent cet Auteur ſous leur protection ſpeciale, après qu'il ſe fut fait naturaliſer en Hollande, où il demeuroit alors.

Dans le même temps il ſurvint quelque different entre le Roi de Dannemarc & la Republique, pour des Droits de péage. L'Electeur de Brandebourg intervint dans cette affaire comme Mediateur, & la termina au contentement des Parties. Il arriva dans cet année un Ambaſſadeur Moſcovite à la Haye, qui prétendit certains honneurs, que l'on n'avoit pas rendu à ſes Predeceſſeurs, par ce qu'étant d'une naiſſance diſtinguée, il vouloit que l'on fit quelque choſe de plus pour lui que pour les autres. Mais on lui fit connoître, que dans ces occaſions le Ceremoniel étoit reglé, non point par le rang perſonnel des Ambaſſadeurs, mais par le Caractere qu'ils ſoutenoient, & qu'ainſi étant regardez comme la perſonne du Prince, qui les envoyoit, la naiſſance diſtinguée n'y faiſoit rien. Il venoit donner part à l'Etat de l'alliance que le Czar avoit faite avec la Pologne.

1688. Jaques II. alloit toujours ſon train pour l'execution de ſon projet dans ſes Royaumes & ſes ſujets le laiſſoient faire, par ce qu'après lui la Couronne devoit échoir au Prince & à la Princeſſe d'Orange, qui ne manqueroient pas de remettre les affaires dans leur état naturel. Mais dans ce temps on répandit le bruit, que la Reine épouſe de Jaques étoit enceinte, & cela releva les eſperances de ce Prince, & des Papiſtes. Mais cela même obligea les ſujets proteſtans à penſer à leurs affaires. Le Roi avoit fait écrire au

Prin-

Prince & à la Princeſſe d'Orange par l'A- 1688.
vocat Stewart, pour les diſpoſer à conſentir à l'abolition du ſerment, & des loix pénales. Le Penſionnaire Fagel à qui la lettre de Stewaart étoit addreſſée, avoit répondu au nom de leurs Alteſſes, & fait connoître qu'ils ne pouvoient conſentir à ce que le Roi ſouhaitoit. Etant mal ſatisfait de cette réponſe il fit preſenter pluſieurs Memoires, qui étoient remplis de ſes plaintes ordinaires, par leſquels on voyoit que ce Prince ne cherchoit que des ſujets de rupture. Lors qu'il vit que ſon deſſein ne pouvoit réüſſir que par la force, il travailla à augmenter ſes Troupes & ſa flotte. Il rappella tous les Matelots qui ſervoient dans les Païs étrangers, & demanda aux Etats Generaux les ſix Regimens Anglois & Ecoſſois, qui étoient à leur ſervice depuis preſque la fondation de la Republique. Les Etats repondirent que par le Traité ils n'étoient obligez de les renvoyer qu'en cas que l'Angleterre fût en Guerre, que c'étoit pour cela qu'ils les avoient fait paſſer dans l'Ile, lors que le Duc de Monmouth eût pris les Armes contre le Roi, mais que dans l'état preſent des affaires le Roi étoit en Paix de toutes parts. Ils ajouterent à cela qu'en l'an 1665. les anciens Regimens furent caſſez, & que l'on permit à tous ceux qui voulurent ſe retirer de s'en retourner chez eux: que pluſieurs trouverent à propos de reſter dans le Païs: que l'on forma deux Regimens de ce qui demeura, que les Officiers & ſoldats de ces deux nouveaux Regimens prêterent un nouveau ſerment à l'Etat, par lequel ils ne re-

1688. connoiſſoient point d'autres Souverains, que les Etats Generaux, & en particulier les Etats de Hollande. Ainſi ils concluoient que ces Regimens étoient à eux. Ils permirent cependant à ceux d'entre les Officiers, qui le ſouhaiteroient, de ſe retirer, & leur offrirent des paſſeports pour cela.

Il arriva pendant tout celà un incident, qui fait connoître, quel étoit l'eſprit de la Cour d'Angleterre. On a déja remarqué que M. Stewaart avoit écrit au Penſionnaire Fagel, pour ſçavoir quel étoit le ſentiment de leurs Alteſſes ſur l'abolition du ſerment & des loix pénales. Le Penſionnaire repondit à cette lettre, & l'Avocat Stewaart fit ſçavoir qu'il avoit reçû cette réponſe. M. Fagel crût qu'il devoit rendre cette réponſe publique, & on vit en effet ces deux lettres imprimées. Le Roi n'étant pas ſatisfait de cette réponſe faite au nom de leurs Alteſſes, fit publier dans un écrit intitulé *Parlamentum pacificum*, que ces lettres étoient ſuppoſées, & qu'elles n'avoient jamais été écrites. M. Fagel s'en rapporta au témoignage du Marquis d'Albeville, le ſommant de déclarer, s'il n'étoit pas vrai qu'il lui avoit fait part de ce qu'il avoit répondu au nom de leurs Alteſſes, ſur quoi elles s'étoient expliquées elles mêmes à cet Envoyé. Il demanda que l'Auteur de cet écrit fut chatié comme calomniateur. Mais on ne tint conte de lui répondre, & le Sr. Stewaart nia même par un écrit imprimé, qu'il eût reçu aucune lettre du Penſionnaire, lequel pour ſe juſtifier dans le monde fit publier à ſon tour la lettre que M. Stewaart lui ré-

récrivit, pour l'avertir qu'il avoit communiqué sa reponse au Comte de Sunderland Président du Conseil, au Comte de Melfort, & au Roi lui même. Ainsi le Public fut instruit de la verité du fait, nonobstant tout le soin que l'on avoit pris pour lui en ôter la connoissance. 1688.

Le Roi ne se rebutta donc point, quoi que leurs Altesses lui eussent fait connoître qu'elles ne pouvoient consentir à ce qu'il souhaitoit. Il continua à faire ses levées & ses préparatifs. Le Roi de France de son côté équippa une grande flotte, sous pretexte de châtier les Algeriens, qui faisoient des brigandages épouvantables dans toutes les Mers. Cependant on voyoit bien à quoi tous ces armemens étoient destinez. Jaques II. vouloit établir le Papisme en Angleterre, & y rendre sa domination despotique. Louis XIV. avoit dessein d'établir sa Monarchie universelle. Dans le même temps il défendit l'entrée des Draps étrangers & des harangs dans son Royaume, ce qui fit connoître, que son principal dessein étoit de ruïner les Provinces-Unies, pour se faire un chemin plus aisé à l'execution de son grand projet. L'on sçait d'ailleurs, que Jaques II. avoit toujours à la bouche ce mot de l'Histoire Romaine *delenda Carthago*, il faut ruïner Carthage, voulant representer par là cette Republique, que ces deux Princes regardoient comme le plus grand obstacle de toutes leurs entrepriſes. Cela obligea les Etats de se tenir sur leurs gardes pour s'empêcher d'être surpris, & de se mettre en bon

1688. état de défenſe pour n'être pas ſurpris. Ils commencerent par une flotte conſiderable, qu'ils préparerent avec beaucoup de promptitude, ce qui déconcerta les deux Rois, & rompit tout d'un coup les meſures ſecretes qu'ils avoient priſes pour leur commun deſſein.

Le Roi d'Angleterre ayant amaſſé de grandes forces par terre & par mer, ſe crût en état d'entreprendre tout ce qu'il voudroit dans le Royaume, & aſſembler un Parlement tel qu'il le pouvoit ſouhaiter. Il employoit tous les moyens qu'il pouvoit pour parvenir à ſon but. Il faiſoit de grandes promeſſes aux uns, & intimidoit les autres par ſes menaces. Il caſſoit ceux qui ne vouloient point conſentir à l'abolition du ſerment & des loix pénales. Il rempliſſoit la plus part des Charges de Catholiques Romains, & parmi tout cela il proteſtoit qu'il vouloit maintenir la Religion Proteſtante dans tous ſes privileges. Enfin il publia une proclamation pour la liberté de conſcience; par laquelle il fit connoître qu'il avoit deſſein d'abolir les Actes des anciens Parlemens, qui étoient ſi contraires au Papiſme, & qu'il eſperoit de ſe voir ſecondé par le prochain Parlement qu'il avoit deſſein d'aſſembler. Il ordonna de publier cette Proclamation dans toutes les Egliſes & Chapelles du Royaume, & en chargea expreſſément tous les Evêques. Les Evêques qui ſe trouverent alors à Londres, s'aſſemblerent chez l'Archevêque de Cantorberi avec quelques Theologiens, pour examiner ce qu'ils avoient à faire dans cette occa-

caſion. On y conclut unanimement qu'on ne pouvoit lire cette Proclamation en bonne conſcience, & qu'il falloit preſenter une requête au Roi pour lui faire connoître les raiſons qui les empêchoient de ſuivre ſes ordres. La requête fut preſentée, & quoi qu'elle fût fort reſpectueuſe, le Roi en parut fort irrité, les reprit fort aigrement de la hardieſſe qu'ils avoient priſe de lui faire des remontrances, & les menaça de s'en reſſentir. 1688.

Il les fit citer par devant ſon Conſeil, où ils ſoutinrent courageuſement ce qu'ils avoient fait. Les juges qui étoient tous devoüez aux volontez du Roi, ordonnerent qu'ils ſeroient mis priſonniers à la Tour. On les y conduiſit par eau, de peur que le Peuple ne ſe ſoulevât. Tout le monde courut ſur le bord de la Riviere pour faire des veux en faveur des Priſonniers, & pour demander leur benediction. Cependant on les viſita dans la Tour, & c'étoit une foule ſurprenante à toute heure de gens qui vouloient voir ces Prelats. On leur permit d'avoir des Avocats, qui plaiderent leur cauſe ſi fortement, que les Juges les renvoyerent abſous. Le Roi fut chagrin de cette ſentence. Mais le Peuple en fit des feux de joye. On rechercha ſoigneuſement ceux qui avoient commencé les réjouiſſances publiques, & l'on en châtia quelques-uns par des amendes, ou par le foüet. Cela ne fut pas capable de faire taire le Peuple, qui étoit ravi de voir ces Prelats juſtifiez malgré la Cour.

Pendant qu'ils étoient en priſon, quel-

1688. ques jours avant le jugement de leur Procès, la Reine accoucha ou fit ſemblant d'accoucher le 19. de Juin, & l'on publia d'abord, qu'il étoit né un Prince de Galle. Ceux qui ſoupçonnoient du myſtere dans la groſſeſſe & dans l'accouchement de la Reine, furent plus perſuadez que jamais, que cette groſſeſſe étoit ſuppoſée de même que l'accouchement. Premierement on trouva moyen d'éloigner la Princeſſe de Dannemarc, qui avoit un interêt particulier dans toute cette affaire. 2. On n'y appella point les Princes & les Grands Seigneurs du Royaume, qui devoient cependant y aſſiſter ſelon la coutume. 3. L'Archevêque de Cantorberi devoit y être preſent; mais on l'avoit mis à la Tour. 4. Il eſt remarquable, que le Roi n'y étoit pas lui-même. Il étoit parti ce matin de Londre pour ſe rendre à une Maiſon de plaiſance, qui eſt à quelque diſtance de la Ville. Etant là on vint l'avertir de l'accouchement de la Reine, qui n'avoit point paru être encore en état d'accoucher. Cela fut cauſe, que l'on ſe moqua aſſez publiquement de cet accouchement comme d'une Comedie. Ce qui obligea le Roi quelque tems après de faire ſigner un certificat à toutes les perſonnes, qui avoient été preſentes, leſquelles diſoient, que l'on avoit tiré un enfant du lit de la Reine, mais pas une n'affirmoit poſitivement, qu'elle l'eût vû naître. Et l'on ajoute, qu'en effet elles étoient dans la chambre de la Reine, mais pas une n'étoit proche de ſon lit. Ainſi l'on continua à dire aſſez publiquement, que ce part étoit ſuppoſé. Surquoi l'on peut aſſurer, qu'en effet

fet cette naiſſance eſt fort douteuſe, & que 1688.
la Cour d'Angleterre fit préciſément tout ce qu'il falloit pour laiſſer cette affaire dans un grand état d'incertitude.

Le Roi ordonna des Actions de graces publiques pour cette naiſſance, & voulut que l'on nommât ce prétendu Prince de Galles dans les prieres publiques avant les Princeſſes ſes filles. Le Prince & la Princeſſe d'Orange ſe conformerent d'abord à la volonté du Roi. Mais ce ne fut que pour quelques jours, car ils firent ôter ſon nom des prieres qui ſe faiſoient dans leurs Chapelles. Le Roi étoit averti de tout ce qui ſe paſſoit, & en étoit dans un extrême chagrin. Cependant le tems n'étoit pas encore venu de pouſſer plus vivement ſon deſſein. Il cherchoit des occaſions de ſe vanger des Evêques, que l'on avoit abſous malgré lui. Il ordonna donc aux Commiſſaires Eccleſiaſtiques d'informer contre ceux qui n'avoient pas voulu lire ſa Proclamation. Ces gens envoyerent ordre aux Chanceliers & aux Archidiacres des Dioceſes, de leur envoyer une liſte de ceux qui avoient refuſé de lire la Proclamation. L'Evêque de Rocheſter voyant cette violence ne voulut plus avoir de part à ces affaires. Il écrivit donc une lettre aux Commiſſaires, pour leur faire ſavoir qu'il ne pouvoit conſentir que l'on ſe ſervît de l'autorité publique pour accabler des perſonnes innocentes, qui avoient agi ſelon les regles de la Conſcience, & qu'il ne pouvoit plus ſe trouver dans leur Aſſemblée. Le Roi pût connoître par-là, que les choſes étoient plus difficiles,

1688. qu'il ne les avoit cruës, & que ſes deſſeins n'avançoient pas beaucoup. Il voulut ſavoir, quelle ſeroit la diſpoſition de ſes Troupes. Il leur fit preſenter un Acte, par lequel ils s'engageoient à faire ce qu'il leur commanderoit, ou à quitter les armes. Le premier Regiment s'expliqua d'abord en mettant bas les armes, à la reſerve de deux Capitaines, & de cinq ou ſix Soldats Papiſtes. Le Roi n'oſa pouſſer la choſe plus avant, de peur de trouver toute l'Armée dans la même diſpoſition. Cependant il fit reprendre les armes à ceux qui venoient de les quitter, diſant qu'une autrefois il ne leur feroit pas l'honneur de leur demander leur avis.

L'Electeur de Cologne Maximilien Henri de Baviere mourut au mois de Juin, & laiſſa de grands Benefices vacans. Le Roi de France fit ſavoir aux Etats Generaux par un Memoire, que ſi les Princes & Etats voiſins troubloient le Chapitre de Cologne dans le droit de nommer un Succeſſeur, il auroit ſoin de ſecourir le Chapitre pour lui conſerver ſa liberté, & que ſi on faiſoit ſemblant d'envoyer quelques Troupes, il ſeroit obligé d'en faire auſſi marcher de ſa part. Ce qu'il y a de plaiſant en cela, c'eſt qu'il avoit actuellement un Camp fort près de Cologne. La verité eſt, qu'il vouloit faire nommer le Cardinal de Furſtemberg, qui étoit Coadjuteur de l'Archevêque, & qui en cette qualité avoit jetté des Troupes en ſon nom dans Bonne, Rhinberg, & Keyſerſweert. Lors que l'on proceda à la nomination, les voix furent partagées entre ce Cardinal & le Prince

Prince Joseph Clement de Baviere. Le Pape, à qui selon les Canons de l'Eglise Romaine cette affaire devoit être renvoyée, la décida en faveur du Prince de Baviere. Ce fut ainsi, que le Cardinal de Furstemberg fut privé de cet Archevêché, & de tous les autres Benefices, qui avoient été possedez par le défunt Electeur. Cette affaire acheva de determiner le Roi de France à faire la Guerre à l'Empire. Cependant la verité est, qu'il fut mal servi dans cette occasion. Le Baron d'Hasfeld, qui avoit été chargé de negotier en faveur du Cardinal de Furstemberg, ne put s'empêcher en dinant de dire en pleine table à l'auberge, combien on avoit promis aux Chanoines pour avoir leurs suffrages. Le Comte de Caunitz, qui étoit à Cologne pour menager les interêts de l'Empereur & du Prince de Baviere, fit assurer les Capitulaires du double de ce qu'on leur avoit promis de la part du Cardinal de Furstemberg. Cela servit à partager les voix, ce qui fut favorable au Prince Clement, parce que l'on étoit assuré du Pape. Mais enfin le Roi de France resolut de se vanger de la Ligue d'Augsbourg, & du Pape même, qui s'étoit declaré contre lui dans l'affaire de Cologne. 1688.

Les préparatifs de Guerre, qui se faisoient dans les Provinces-Unies, obligerent le Marquis d'Albeville de presenter un Memoire par ordre du Roi son Maître, par lequel il demandoit aux Etats Generaux, à quoi tendoient ces preparatifs, puis qu'ils étoient en Paix de toutes parts, & que cet armement donnoit de l'inquietude par tout; que le Roi son Maître avoit

1688. avoit entretenu de bonne foi les Traitez, qu'il avoit avec eux; qu'ayant parlé de ces préparatifs à leur Ambaſſadeur, qui étoit à ſa Cour, il avoit gardé le ſilence, que ſi de ſa part il armoit, c'étoit pour ſe mettre en état de maintenir la Paix de l'Europe. Le Comte d'Avaux preſenta de ſa part un Memoire à peu près ſemblable, dans lequel après avoir dit que le Roi ſon Maître étoit ſurpris de ce prodigieux armement qu'ils faiſoient, à quoi il ajouta, que tout cela ſembloit menacer l'Angleterre, & qu'en ce cas il leur déclaroit, que les Traitez d'alliance qu'il avoit avec le Roi d'Angleterre, lui feroient regarder comme une rupture, ce qu'ils feroient contre ce Prince. Les Etats ne firent point de réponſe au Memoire du Comte d'Avaux, qui n'en avoit point demandé. Ils répondirent au Marquis d'Albeville, qu'ils avoient armé comme ſon Maître, & les autres Princes: que l'on n'avoit aucun ſujet de ſe formaliſer de ce qu'ils ſe remuoient, pendant que toute l'Europe étoit en mouvement, & qu'au reſte il y avoit long-tems qu'ils ſavoient, que le Roi ſon Maître avoit de grandes Alliances avec le Roi de France, comme le Comte d'Avaux le leur avoit confirmé dans ſon Memoire.

Le Marquis répliqua à cela par un ſecond Memoire, que le Roi ſon Maître ne penſoit qu'à maintenir la Paix de Nimegue, & demanda de ſa part de prendre avec leurs Hautes Puiſſances des meſures pour conſerver la Paix dans l'Europe. Ce Prince en effet dit dans ſon Conſeil, qu'ayant apris, que la Fran-

France avoit violé cette Paix & la Trêve de vingt ans, il vouloit s'en rendre garand, & envoyer un Ambaſſadeur en Hollande pour traiter une étroite alliance avec les Etats Generaux pour la ſureté de l'Europe. Tout cela ne pût point faire prendre le change aux Etats. Ils ſavoient avec certitude, que la France & l'Angleterre avoient fait un Traité ſecret, dont le principal but étoit de ruïner la République. Ils remercierent donc le Marquis, des offres qu'il leur faiſoit de la part du Roi ſon Maître, & continuerent de travailler à leurs préparatifs, conformément aux meſures qu'ils avoient priſes pour cela. 1688.

La verité eſt, que l'on faiſoit un grand armement dans les Provinces-Unies, ſans que l'on pût penetrer quel en étoit le deſſein. Mais quelque tems après les Memoires, dont on vient de parler, on commença à dire, que tout cela ſe faiſoit pour aſſiſter le Prince d'Orange, que les Anglois appelloient à leur ſecours pour conſerver la Religion, & la liberté du Royaume, que Jaques II. vouloit abolir. Il parut un Memoire preſenté de la part des Anglois à leurs Alteſſes pour implorer leur aſſiſtance, & l'autre une Reſolution des Etats Generaux en date du 28. d'Octobre, qui marquoit les raiſons qui les avoit obligez de donner des Troupes & des Vaiſſeaux au Prince d'Orange pour l'accompagner dans le voyage qu'il vouloit faire en Angleterre. Le Memoire des Anglois contenoit les entrepriſes, que leur Roi faiſoit tous les jours ſur leur Religion, & ſur leurs privileges naturels.

1688. rels. Enſuite ils déclaroient, qu'ils auroient pris patience dans leurs maux, s'ils n'euſſent été convaincus que leur perte étoit reſoluë, puis que l'on avoit reſolu d'aſſembler un Parlement, dont les Députez étoient corrompus, & que d'ailleurs on venoit de déclarer heritier préſomptif de la Couronne un enfant que l'on croyoit ſuppoſé, & qu'on ne pouvoit reconnoître pour Prince de Galle, à moins que l'on ne prouvât ſa naiſſance ſelon les Loix & les coutumes du Royaume. Ils finiſſoient en implorant le ſecours de leurs Alteſſes, qui étoient obligez par la Nature & par les Loix à defendre leurs propres droits, & ceux du Royaume. Ce Memoire fut preſenté, & leurs Alteſſes accorderent ce qu'on leur demandoit, le Prince ſe préparant en effet à ſe rendre en Angleterre.

Les Etats expliquoient dans leur Reſolution, que la Nation Angloiſe étoit dans la derniere oppreſſion, par les entrepriſes du Roi ſur tous les Droits du Royaume, que violant les Loix fondamentales de l'Etat, & ſe propoſant de détruire la Religion Anglicane pour reduire tous les ſujets ſous le joug du Papiſme, & de la puiſſance arbitraire: le Prince d'Orange avoit reſolu de ſe rendre en perſonne en Angleterre pour empêcher le renverſement de la Religion & des Loix du Royaume, & pour conſerver les Droits de la Princeſſe ſon Epouſe & les ſiens: que ſon Alteſſe leur avoit demandé des Troupes pour l'accompagner: qu'ils n'avoient pû lui refuſer ſa demande: que ce Prince leur avoit déclaré, que ſon deſſein n'étoit point d'envahir,

vahir, ni de conquerir ce Royaume, ni d'ôter la Couronnne au Roi, non plus que de faire aucune violence à qui que ce soit, mais uniquement pour secourir la Nation, conserver la Religion, & la Liberté du Royaume, ce qui donnoit lieu à leurs Hautes Puissances d'esperer, que Dieu beniroit une entreprise si juste, si necessaire, & si propre à maintenir la Paix & le repos de l'Europe. 1688.

Il faut avoüer de bonne foi, que l'entreprise du Prince d'Orange fut concertée avec un secret admirable, & conduite avec tant de prudence, que l'on ne savoit à quoi tendoient tous ces grands preparatifs. Il ne pouvoit executer son dessein sans être assisté des Troupes & des Vaisseaux de l'Etat. Il ne pouvoit point en disposer à son gré. Il falloit en avoir le consentement des Provinces & des Villes. Proposer la chose c'étoit la rendre publique, & donner le moyen à l'ennemi de s'y opposer. D'ailleurs comment obtenir des Troupes & des Vaisseaux d'un Etat menacé, dans une conjoncture aussi delicate que celle où l'on étoit alors? le Prince fit un voyage en Allemagne, sous pretexte de visiter les Princes ses Alliés. Dans la verité c'étoit pour les engager dans son dessein, & pour avoir des Troupes, qui pussent remplacer celles qu'il vouloit emmener avec lui en Angleterre. Quand il fallut proposer l'affaire aux Etats, il se contenta de leur remontrer que dans la situation où étoient les affaires de l'Europe, leur propre sureté demandoit, qu'ils eussent une bonne flotte, puis que l'on voyoit que

la

1688. la France, & l'Angleterre s'étoient unies pour mettre le reſte de l'Europe dans les fers, & qu'elles en vouloient ſur tout à la République, étant ſures de venir aiſément à bout du reſte, ſi la République étoit vaincuë! que tout le monde étoit ſur ſes gardes, & qu'ils devoient auſſi ſe précautionner contre leurs ennemis communs, pour éviter la ſurpriſe, depeur d'être engloutis, lors qu'ils y penſeroient le moins.

On conſentit de la part des Provinces & des Villes à la levée de ſeize mille hommes pour ſe joindre aux Troupes de l'Etat, & à celle de neuf mille Matelots, pour augmenter la flotte autant qu'il ſeroit poſſible. On pria le Prince de ſe charger du ſoin de ces levées. Il le fit avec tant de diligence, que l'on fut ſurpris de voir un grand nombre de Vaiſſeaux, comme s'ils fuſſent ſortis du fond de la Mer inopinément. On fut bien étonné de cet armement, dont perſonne ne pouvoit penetrer le deſſein. Le Prince avoit obtenu des Etats, que l'on députeroit quelques perſonnes en fort petit nombre, pour travailler avec lui à des affaires de la derniere importance, qui demandoit beaucoup de ſecret & de promptitude. Il concerta ſon entrepriſe avec eux, & donna ordre à tout ce qui pouvoit ſervir à ſe mettre en état d'executer le grand deſſein qu'il avoit formé, pour delivrer l'Angleterre & pour affermir le repos de l'Europe. Quand tous ſes préparatifs furent achevez, & qu'il fut ſur le point d'entreprendre ſon expedition. On fit une Aſſemblée des Députez extraordinaires des Provinces, dans la-

laquelle il expliqua son projet dans toute son étenduë, & leur fit voir, que les Rois d'Angleterre & de France avoient fait alliance entr'eux pour se rendre les Maîtres de l'Europe, & pour extirper la Religion Reformée. Il ajouta, que le seul moyen de prévenir leur ruïne étoit de travailler à remettre l'Angleterre en liberté, que dans cette vuë il avoit resolu d'y passer avec des Troupes pour y rétablir les affaires dans l'état où elles devoient être naturellement. Il pria tous les Députez de concourir avec lui à un dessein, qui devoit affermir leur Religion, leur Etat, & leur liberté, & de lui prêter des Troupes & des Vaisseaux pour son expedition. Les Députez lui accorderent tout ce qu'il demandoit, après quoi il travailla à se mettre en état de partir. 1688.

Cette entrepriſe ayant été divulguée en ce tems-là, les deux Rois en furent surpris, parce qu'ils n'avoient jamais voulu croire les avis qu'on leur en donnoit. Ils voulurent en être éclaircis à fond. Ainsi leurs Ambassadeurs presenterent des Memoires sur ce sujet aux Etats. Le Marquis d'Albeville temoignoit dans le sien, que le Roi son Maître & toute l'Europe étoient surpris de leurs preparatifs, & demandoit à qui ils en vouloient. Le Comte d'Avaux declaroit, que le Roi son Maître regardoit cet armement comme destiné contre le Roi d'Angleterre son Allié, & qu'il declaroit de sa part, qu'il regarderoit l'invasion de l'Angleterre comme la violation de la Paix, & comme une rupture manifeſte des Traitez qu'il avoit avec les Etats.

Le

1688. Le Comte d'Avaux preſenta ce Memoire dans une audience publique, laquelle il demanda contre ſa coutume depuis long-tems. On ne répondit rien à ſon Memoire, & l'on dit au Marquis d'Albeville, que le Roi d'Angleterre ne devoit pas s'étonner de ce qu'ils armoient à ſon imitation; qu'au reſte le Comte d'Avaux venoit de les avertir du Traité fait entre ſon Maître & le Roi d'Angleterre. Cette declaration fit connoître à ce Prince, que ſon Alliance avec la France étoit la principale cauſe de l'entrepriſe du Prince d'Orange. Il tâcha donc de prévenir le danger dont il étoit menacé, & ce fut dans cette vuë, qu'il parla d'entrer en Negotiation avec les Etats, pour maintenir la Paix de Nimegue, & la Trêve de vingt ans, comme on l'a déja remarqué. Mais il y penſoit un peu trop tard, & d'ailleurs on voyoit fort bien que tout cela n'étoit qu'une feinte de ſa part pour détourner l'orage qui le menaçoit, d'autant plus qu'il voyoit le mécontentement general de tous ſes ſujets. Ainſi les Memoires du Marquis d'Albeville ne produiſirent rien ſur l'eſprit du Prince d'Orange, ni des Etats.

Le Roi de France de ſon côté, pour marquer que le Comte d'Avaux avoit parlé par ſon ordre dans ſon Memoire, commença des hoſtilitez contre la Republique, & contre l'Empire. Il étoit dit dans le Traité de Nimegue Article 18. & dans celui de Commerce Article 37. qu'en cas de rupture entre les deux Etats, les ſujets de part & d'autre auroient ſix mois pour diſpoſer de leurs perſonnes,

nes, & de leurs effets &c. Au préjudice de ces deux Traitez il fit arrêter les perſonnes, les effets, & les Vaiſſeaux Hollandois, qui ſe trouverent dans le Royaume & dans ſes Ports en vertu de cette Paix. Il fit forcer les Matelots à prendre parti ſur ſa flotte, & à quitter leur Religion. Les Etats par droit de repreſailles defendirent toutes les Marchandiſes de France, pour autant de tems que leurs Vaiſſeaux demeureroient en arrêt. Dans le même tems le Dauphin aſſiegea Philipsbourg le 6. d'Octobre, & s'en rendit Maître le 1. de Novembre jour de ſa naiſſance. Lors que ce ſiege fut commencé, on publia un Manifeſte de la part de la France contre l'Empereur, dans lequel on diſoit, que ce Prince avoit reſolu de faire la Paix avec le Turc pour porter la Guerre en France : qu'il n'avoit pas voulu changer la Trêve en Paix : que l'Electeur Palatin refuſoit de ſatisfaire Madame la Ducheſſe d'Orleans ſur ſes Droits à la Succeſſion Palatine : que l'Empereur avoit violé la liberté du Chapitre de Cologne pour exclure le Cardinal de Furſtemberg, & pour faire nommer le Prince de Baviere contre les Canons, par de mauvais moyens contraires aux Traitez de Paix. Ce Manifeſte fut ſuivi d'executions Militaires, qui ravagerent tout le Palatinat, dont la France prit toutes les Villes, à la reſerve de Manheim & de Frankendal. Elle s'empara auſſi de Worms, Spire, Trêve, & Mayence, & menaça Francfort de bombardement. Pendant cela le Maréchal d'Humieres ſe rendit Maître de Huy, ou ſes Troupes vivoient à diſcretion. 1688.

Dans

1688. Dans le tems que tout cela ſe faiſoit de la part de la France, le Prince partit le 26. d'Octobre avec une flotte de plus de ſoixante Vaiſſeaux de Guerre, & cinq cens bâtimens de tranſport chargez de Soldats, de chevaux, & de toutes ſortes de proviſions de Guerre & de bouche. Avant cela il avoit fait la revuë des Troupes à Nimegue, leſquelles il laiſſa ſous le commandement du Prince de Waldeck, après quoi il ſe rendit dans l'Aſſemblée des Etats Generaux pour y prendre congé d'eux. Cet Adieu fut des plus tendres. Il les remercia des preuves qu'ils lui avoient données de leur affection, & leur fit connoître qu'il avoit tâché de leur en témoigner ſa reconnoiſſance, par les ſervices les plus réels qu'il s'étoit efforcé de leur rendre. Qu'ils ſavoient que ſon entrepriſe étoit juſte & neceſſaire, & qu'ils devoient demander à Dieu en commun, qu'il la voulut benir: qu'il proteſtoit devant Dieu, que ſes intentions étoient pures & droites, & qu'il n'avoit point d'autre but, que de maintenir la Religion & la liberté d'une Nation opprimée, & de travailler au repos & à la proſperité de la Republique: qu'il laiſſoit l'Armée ſous la conduite du Prince de Waldek, qui ne manqueroit pas de faire tout ce qui pourroit ſervir à preſerver l'Etat de l'attaque de l'ennemi, & que leur Union les garentiroit de toutes les violences exterieures. Enfin il leur recommanda la Princeſſe ſon Epouſe, comme la choſe la plus chere qu'il eût au monde, afin que ſi Dieu diſpoſoit de lui, ils fuſſent ſes protecteurs & ſes Peres, puis qu'elle

le ne pouvoit avoir d'asyle que dans leur sein. Cet Adieu tira des larmes des yeux du Prince, & de toute l'Assemblée, qui lui souhaita un heureux succès dans son entreprise. 1688.

Cela étant fait il s'embarqua à Helvoetsluys avec le celebre Marêchal de Schomberg. Sa flotte étoit de soixante cinq Vaisseaux de Guerre, de dix brulôts avec cinq cens Vaisseaux, qui portoient quinze ou seize mille hommes de Troupes reglées, de Volontaires, & d'Officiers Réfugiez, avec tout ce qu'il falloit de chevaux, de Canons, & de toutes sortes de Munitions. On mit à la voile le 30. d'Octobre. Le Vice-Amiral Herbert commandoit l'Avantgarde. Le Corps de Bataille étoit sous les ordres du Prince, qui avoit avec lui le contr'Amiral Bastiaens, & le Vice-Amiral Evertzen commandoit l'Arriegarde. Tous les Pavillons des Vaisseaux étoient d'Angleterre avec les armes de leurs Altesses, & cette inscription, *pour la Religion, & pour la Liberté*, & au dessous *je maintiendrai*, qui est la devise ordinaire des Princes d'Orange, deux ou trois heures après que la flotte fut en Mer, la tempête, qui survint fort impetueuse, écarta les Vaisseaux, & les obligea de relâcher où ils purent. Ils se trouverent presque tous aux lieux d'où ils étoient partis, à la reserve de quelques-uns, qui furent poussez jusques en Norwege, d'où ils se rendirent peu de jours après dans les Ports de Hollande. On ne perdit en tout cela, qu'une fregate, sur laquelle il y avoit cinquante chevaux. L'équipage en fut sauvé.

1688. Cet accident donna beaucoup de joye à l'ennemi, & conſterna les Alliés, qui eurent raiſon de s'épouvanter de ce malheur. Cependant lors que les Vaiſſeaux furent raſſemblez, on répara tout le mal, que la tempête pouvoit avoir cauſé à la flotte. Tout d'un coup le vent s'étant montré favorable on remit à la voile le 10. de Novembre, & les Vaiſſeaux ſuivirent le même ordre, où l'on avoit mis les choſes la premiere fois. L'on crut que cette flotte ſe rendroit au Nord d'Angleterre. Le Roi l'avoit cru ainſi, & dans cette vuë il avoit envoyé ſes Troupes de terre de ce côté-là. Mais le Prince fut conduit par le vent du côté de l'Occident, & vint debarquer à Torbay le 15. de Novembre. Le debarquement ſe fit avec toute la facilité poſſible. Perſonne ne s'y oppoſa. La navigation avoit été heureuſe, & l'Amiral Darmouth ne pût combattre le Prince, parce qu'il avoit le vent contraire, & que d'ailleurs il y avoit un grand brouillard dans le tems que les Vaiſſeaux du Prince paſſerent. De plus cet Amiral declara au Roi à ſon retour, qu'il n'avoit trouvé que cinq ou ſix Capitaines de Vaiſſeaux, qui vouluſſent combattre. Tout arriva donc heureuſement à Torbay, & il n'y eut que trois petits bâtimens chargez de quelques Soldats Ecoſſois, & de chevaux, qui tomberent entre les mains de deux Fregates Angloiſes. Le Prince arriva le jour, auquel on celebre la Memoire de la conſpiration des Poudres en Angleterre. Cette rencontre donna l'eſperance d'un bon ſuccès.

La

La France bien embarraſſée de cette expe- 1688.
dition du Prince d'Orange declara la Guerre aux Provinces-Unies le 26. de Novembre. Il ne dit pas un mot de l'entrepriſe d'Angleterre, malgré ce que le Comte d'Avaux en avoit dit dans ſon Memoire du mois de Septembre precedent. Il declara ſeulement, qu'ils avoient travaillé à faire exclure le Cardinal de Furſtemberg de l'Electorat de Cologne, malgré les avis qu'il leur avoit donnés de l'interêt qu'il prenoit dans cette affaire, & qu'ils avoient joint leurs Troupes à celles des Princes, qui s'étoient liguez contre le Cardinal de Furſtemberg. Enſuite il envoya des Troupes, qui brûlerent quelques Villages dans la Mairie de Boſleduc. Les Etats de leur côté publierent un Manifeſte, dans lequel après avoir dépeint en peu de mots l'injuſtice & la violence de l'invaſion faite en 1672. ils repreſentoient, que la France ne s'étoit portée à cela que par le ſeul deſir d'augmenter ſa gloire, & que cependant par un motif auſſi étrange il avoit ſacrifié une infinité de Païs & de Peuples à ſon ambition demeſurée: que leurs Provinces y auroient ſuccombé, ſi le Prince d'Orange par ſon incomparable valeur, & par une prudence extraordinaire n'avoit relevé les courages abbattus, & donné par là une nouvelle face aux affaires: que l'on avoit fini cette malheureuſe & cruelle Guerre par la Paix de Nimegue: que malgré les engagemens de cette Paix le Roi de France avoit âgi à peu près comme dans une Guerre ouverte, ſans ſe ſoucier de ſes Traitez, ni de ſes promeſſes: qu'il avoit continué de tourmen-

1688. ter l'Eſpagne par une infinité de chicannes : qu'il avoit troublé leur commerce par tout où il avoit pû : qu'il avoit établi de nouveaux droits au préjudice du Traité de Commerce : qu'il avoit fait ſaiſir leurs Vaiſſeaux, & forcer leurs Matelots à ſervir ſur ſa flotte, & à renoncer à leur Religion, choſes contraires au Droit public des Peuples, & au Traité de Nimegue. Ils ajoutoient, que de leur part ils avoient fidelement executé les Traitez, mais qu'il n'avoit ceſſé de ſa part de les harceler ſous de vains pretextes : qu'il avoit violé notoirement le Traité de Nimegue par les mauvais traitemens, qu'il avoit fait aux habitans des Provinces-Unies, qui ſe trouvoient dans ſon Royaume ſous la bonne foi de la Paix : qu'il les avoit forcez à quitter leur Religion, & leur avoit refuſé la liberté de ſe retirer, quoi qu'elle leur fut ſtipulée expreſſément par le Traité de Nimegue : qu'il avoit fait attaquer & ſaiſir leurs Vaiſſeaux, qu'il n'avoit pas voulu les rendre, & qu'enfin il avoit fait brûler des Villages avant que d'avoir déclaré la Guerre.

Quant aux plaintes de la France ils répondoient, qu'ils étoient en droit de faire des levées pour leur propre conſervation, puis que c'eſt un Droit attaché à la Souveraineté : qu'ils ne les avoient faites que pour prévenir leur ruïne, & que tout ce que l'on pouvoit leur objecter, n'avoit aucun fondement, puis qu'ils ne cherchoient que le bien & le repos de l'Europe. Ils concluoient enfin & diſoient, qu'ils avoient cru, qu'ils devoient rendre conte au Public, & à leurs ſujets de la droi-

ture

ture de leur conduite, & les avertir des artifices ordinaires de la France, afin que de toutes parts on se mit en état de repousser les invasions de cette Couronne, & de se conserver dans la jouïssance de sa Religion, de ses Droits, & de sa Liberté naturelle. Le Roi de France n'avoit rien dit de l'expedition du Prince d'Orange en Angleterre. Ils n'en dirent mot non plus dans la réponse qu'ils firent à sa déclaration de Guerre : en quoi il y a lieu de s'étonner du silence que Louïs XIV. affecta dans cette occasion, puis qu'il est certain que cette affaire donna le coup mortel aux grands desseins que ce Prince avoit secretement formez avec Jaques II. pour la ruïne de la Religion Réformée & de l'Europe. 1688.

Lors que le Prince fut parti, on publia son Manifeste, dans lequel il expliquoit les raisons qui l'obligeoient à se rendre avec des Troupes en Angleterre pour y faire assembler un Parlement libre, qui donnât ordre à conserver la Religion & la liberté du Royaume. Dès qu'il fut arrivé, qu'il eut debarqué les Troupes, & tous les équipages, & que chacun se fut un peu rétabli du travail de la Mer, il marcha droit à Exceter pour y faire reposer ses Troupes. Il fut reçu avec beaucoup de marques de joye, & s'étant rendu à l'Eglise Cathedrale pour y rendre graces du bon succès du voyage, il y fit lire son Manifeste, après que le service public eut été achevé. On en repandit des Copies parmi le Peuple, & on eut soin d'en faire semer des exemplaires dans le Royaume,

1688. afin que les Peuples ſçuſſent les raiſons qui l'avoient attiré en Angleterre. Ce fut alors, que les Peuples inſtruits de ſes intentions coururent en foule au devant de lui, & apporterent toutes ſortes de proviſions & de rafraîchiſſemens à ſes Troupes. Le Roi fut averti que ce Manifeſte étoit répandu par tout. Il en defendit la lecture & la diſtribution ſous de groſſes peines. Cela ne ſervit qu'à rendre cette piéce plus conſiderable. Chacun en voulut avoir, & malgré cette defenſe on l'imprima à Londre en quatre endroits differens, pour en avoir un plus grand nombre de Copies, que l'on vendoit fort cherement, parce qu'on ne les vendoit que ſous le manteau.

Après que le Prince & l'Armée ſe furent repoſez à Exceſter, on ſe mit en marche. Le Manifeſte avoit déja produit ſon effet. Ainſi les Peuples couroient en foule au devant du Prince. Un grand nombre de Gentilshommes diſtinguez ſe joignoient à lui, & des Provinces entieres ſe declaroient en ſa faveur, demandant un Parlement libre. Le Roi en ayant reçu l'avis aſſembla quelques Evêques pour tâcher de les attirer dans ſes interêts, ou du moins pour ſonder leurs intentions. Il leur dit, que le Prince d'Orange declaroit, qu'il avoit été appellé dans le Royaume par pluſieurs Seigneurs Eccleſiaſtiques & Temporels, & qu'ils lui feroient plaiſir de lui dire, s'ils approuvoient ſon invaſion. Ils repondirent, qu'ils n'avoient du tout point appris que le Prince eut deſſein d'envahir l'Angleterre. Alors il leur propoſa de ſigner un

Acte,

Acte, par lequel ils déclareroient, qu'ils detestoient les desseins du Prince. L'Archevêque de Cantorberi pria le Roi de leur faire donner une copie de cet Acte pour l'examiner. Le Roi ne jugea pas à propos de le faire. Mais le 27. de Novembre les deux Archevêques & les Evêques, qui se trouvoient à Londre en ce temps-là, & quelques Seigneurs seculiers presenterent une addresse au Roi pour le prier de convoquer un Parlement libre, comme le seul remede, qui pouvoit retablir le repos du Royaume. Le Roi ne pût se resoudre à leur accorder ce qu'ils demandoient, ajoutant qu'il vouloit remettre le calme avant que d'assembler le Parlement, afin que ce Parlement fut plus libre. Son dessein étoit alors de se mettre à la tête de ses Troupes pour aller combattre le Prince d'Orange. 1688.

Plusieurs mauvaises nouvelles lui furent apportées tout à la fois. On lui dit, que quelques uns de ses Regimens avoient passé dans le Camp du Prince, & que plusieurs Seigneurs l'étoient allé joindre. La Noblesse de la Comté de Devon fit un Traité de Confédération pour s'unir d'interêt avec le Prince d'Orange, afin de maintenir la Religion & les Loix. On insera même un Article, par lequel on s'engagea à poursuivre jusques à la derniere extremité ceux qui attenteroient à la vie de ce Prince. Le Prince George de Dannemarc qui devoit commander l'Armée du Roi, se jetta dans le Camp du Prince d'Orange, & la Princesse son Epouse se retira de la Cour. Il écrivit au Roi pour lui expliquer les raisons de sa retraite. Tout cela neantmoins ne fut pas

1688. capable de porter le Roi à renoncer au deſſein qu'il avoit fait d'en venir à une bataille. Il partit donc de Londre pour ſe mettre à la tête de ſon Armée. Mais l'état delabré où il la trouva, rompit toutes les meſures. Outre les Regimens qui avoient deſerté, ce qu'il y avoit de ſoldats de reſte ne paroiſſoit pas trop diſpoſé à obeïr au Roi pour marcher contre le Prince d'Orange. Il fut donc obligé de s'en retourner à Londre, & de penſer à la convocation du Parlement. Cependant le Prince continuoit ſa marche avec ſon Armée, & s'approchoit toujours de la Ville.

Il publia une nouvelle déclaration, dans laquelle, après avoir confirmé ce qu'il avoit dit cy-devant pour la convocation d'un Parlement libre, qui pût regler toutes les affaires avec le Roi pour l'affermiſſement du repos & du bonheur du Roi, & du Peuple, il ajoutoit, qu'il ne donneroit aucun quartier à ces execrables, qui vouloient renverſer la Religion Reformée dans le Royaume, qu'il ne ſeroit fait de ſa part aucune violence à perſonne, qu'autant que cela ſeroit neceſſaire pour ſa defenſe, qu'il ne ſouffriroit pas que l'on fît aucun tort aux Papiſtes, qui ſe tiendroient dans l'état où les loix vouloient qu'ils fuſſent, qu'il traiteroit comme voleurs & comme meurtriers tous les Papiſtes, qui auroient des Armes dans leurs Maiſons, ou ſur leurs perſonnes, ou qui exerceroient quelque emploi contre les loix du Royaume, ou qui leur obeïroient, & qu'en un mot il s'attendoit, que tous les Magiſtrats du Royaume feroient deſarmer tous les Papiſtes, & ſur tout

tout ceux, qui demeuroient près de Londre, pour prévenir toutes sortes de soulevemens & de conspirations. Cette declaration, qui ne fut pas exécutée à toute rigueur, ne laissa pas de contenir tout le monde dans le devoir, parce que l'on en craignit l'effet. Ainsi tout demeura tranquille, pendant que le Prince continuoit de travailler à l'execution de son dessein. 1688.

Lors que le Roi fut de retour à Londre, il assembla les Evêques & les Seigneurs qui s'y trouverent, & de leur avis fit publier une Proclamation pour convoquer le Parlement le 25. de Janvier suivant. Elle étoit datée du 10. de Décembre. Il fit expedier les Lettres Circulaires pour la nomination des Députez, & envoya le Marquis d'Halifax avec deux adjoints au Prince d'Orange, pour regler quelques préliminaires pour la tenuë du Parlement. Ils lui dirent de sa part, qu'il étoit resolu de concourir à tout ce qui pourroit servir à mettre cette Assemblée en état de retablir le calme dans le Royaume. Le Prince reçut fort bien ces Envoyez, & après leur avoir dit en peu de mots le sujet de sa venuë en Angleterre, il ajouta, qu'il étoit prêt de s'éloigner de Londre de trente lieuës avec ses Troupes, pourvû que le Roi en voulut faire autant. Mais cette députation n'étoit qu'une feinte, dont le Roi se servoit pour cacher son dessein. Il parut en effet par l'évenement, qu'il n'avoit dessein de convoquer le Parlement que pour amuser le Peuple. En tout cas il en perdit la pensée, parce qu'il craignoit la tenuë de cette Assem-

1688. blée, qui pouvoit le reduire à de grandes extrêmitez. Il fit donc partir ſecretement de Londre la Reine, & le prétendu Prince de Galle le 20. de Decembre. Il en partit auſſi lui-même en cachete le lendemain. Avant ſon départ il révoqua les ordres qu'il avoit donnés pour la convocation du Parlement, & écrivit au Comte de Feversham, qui commandoit ſon Armée, que n'étant pas en ſureté dans ſon Royaume il ſe croyoit obligé de ſe retirer ailleurs, en attendant que la Nation eût de meilleurs ſentimens; qu'il remercioit les Officiers & les Soldats de ſon Armée, qu'il contoit beaucoup ſur leur affection, & qu'au reſte il ne prétendoit pas, qu'ils s'oppoſaſſent à toute la Nation, qui étoit fortifiée d'un ſecours de Troupes étrangeres.

Le Comte de Feversham ayant reçu cette Lettre du Roi licentia l'Armée, & écrivit au Prince d'Orange pour lui faire ſavoir que le Roi s'étoit retiré, après lui avoir ordonné de ne reſiſter à perſonne, & qu'il l'en avertiſſoit pour épargner le ſang. Lors que l'on ſut à Londre que le Roi s'étoit retiré, ce qu'il y avoit de Seigneurs Eccleſiaſtiques & ſeculiers s'aſſemblerent à la Maiſon de Ville, pour deliberer ſur ce qu'il falloit faire dans l'état preſent des choſes. On conclut dans cette Aſſemblée de prier le Prince d'Orange de vouloir travailler à convoquer un Parlement libre ſelon les Loix & ſes intentions. On lui envoya quatre Députez pour le prier de venir à Londre, ce qu'il accorda. Arrivant à Windſor il aprit le 24. que le Roi, qui s'étoit

s'étoit mis sur un petit bâtiment pour passer en France, avoit été repoussé par le vent à Feversham, ou des Païsans l'avoient arrêté, le prenant pour un Jesuite. Cette nouvelle arrêta le Prince d'Orange, qui envoya dire au Roi, qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il pouvoit aller où il lui plairoit. Le Roi retourna à Londre, où il arriva le 26. On ramassa quelques Troupes, dont on lui composa une Garde. Le lendemain deux mille hommes de pied avec deux Regimens de Cavallerie arriverent à Londre de la part du Prince. D'abord on releva la Garde, qui étoit devant Wittehal. Le Roi crut que l'on avoit dessein de l'arrêter prisonnier. Il souhaita donc d'être conduit à Rochester. Le Prince l'y fit conduire par ses propres Gardes, après quoi il se rendit à Londre où il fut reçu avec de grands applaudissemens. On s'assembla d'abord à Westmunster pour travailler à la convocation d'un Parlement, au cas que le Roi ne voulut pas faire expedier des Lettres Circulaires pour cela. 1688.

Mais on sçut que le Roi étoit parti secretement de Rochester le 2. de Janvier pour s'embarquer une seconde fois, dans le dessein de se rendre en France. Les Seigneurs & Conseil de la Ville de Londre écrivirent dans toutes les Provinces, pour y faire nommer des Députez selon l'usage ordinaire pour la convocation d'un Parlement. Ils les assignerent au premier de Février, & les avertirent que cette Assemblée delibereroit sur les besoins pressans de la Nation. Cependant on pria le Prince d'Orange de se charger du Gou- 1689.

1689. vernement juſques à la tenuë de cette Aſſemblée, tant pour les affaires Civiles que pour les Militaires. On le pria encore d'écrire à tous ceux qui étoient dans les Provinces, de nommer des Députez pour l'Aſſemblée, & d'inviter les Seigneurs de ſe rendre à Londre au jour nommé pour le Parlement. Le Prince ayant répondu qu'il ne pouvoit pas le faire ſans avoir le conſentement de la Nation, on lui fit voir que la Nation parloit par leur bouche, puis que la Ville de Londre, & pluſieurs des environs, s'exprimoient par ceux qui avoient été Députez au Parlement du tems de Charles II. & le prioient de ſe charger de cette affaire. Ainſi on lui preſenta une addreſſe de leur part, & de la part des Seigneurs qui étoient à Londre. Le Prince demanda un jour pour deliberer ſur leur addreſſe, & le lendemain il ſe chargea du Gouvernement du Royaume, & promit de faire exactement ce que la Nation deſiroit de lui. Le peuple témoigna beaucoup de joye de ſa reſolution, & en même temps on lui preſenta pluſieurs addreſſes ſemblables de la part de pluſieurs autres villes.

On a raiſonné beaucoup ſur la retraite de Jaques II. hors d'Angleterre, qui abandonna tout d'un coup trois Royaumes. A juger de cette affaire ſelon les apparences il ſemble qu'il y fut pouſſé par le Prince d'Orange qui vouloit ſe mettre à ſa place, & cela paroit d'autant plus vrai-ſemblable, que ce Prince en effet fut mis ſur le Trône de Jaques II. c'eſt le tour que les Partiſans de ce Roi fugitif ont donné à cette révolution, pour expoſer ſon

son successeur à la haine du Public. Mais 1689.
l'Histoire doit rapporter les évenemens avec fidelité, & s'abstenir scrupuleusement de tout ce qui se ressent de la faveur, ou de l'animosité. Elle ne doit jamais entrer dans les invectives, ni dans la flatterie. Elle doit parler sans passion, dans le seul dessein de dire la verité, afin que la posterité soit fidelement instruite des faits. Cela posé on va parler en peu de mots de cette retraite d'une maniere desintereſſée, & on laissera la liberté au Lecteur d'en tirer la conclusion.

Il est certain que Jaques II. avoit donné plusieurs grands sujets de mécontentemens à la Nation Angloise, du temps même de Charles II. son frere. Il se souvenoit toujours de la mort tragique du Roi son Pere, dont il chargeoit toute la Nation en general, quoique ce fût uniquement l'ouvrage d'une malheureuse faction, qui s'étoit rendue la maîtresse des affaires. Il avoit donc toujours tâché d'établir une domination despotique, & de remettre l'Angleterre sous le joug de l'Eglise Romaine. C'est ce qui avoit donné lieu dans plusieurs Parlemens à faire des actes fâcheux contre lui, par lesquels on le privoit de tout employ & de tout revenu du Royaume, ce qui l'obligea à s'en retirer, par ce qu'il n'y pouvoit point demeurer en sureté. Depuis qu'il fut monté sur le Trône, il avoit fait plusieurs entrepriſes sur les droits du Royaume, qui alloient directement à ruïner la Religion, & la liberté des peuples. On en a rapporté plusieurs faits particuliers, qui ne sont que des échantillons de toutes les nouveautez

1689. qu'il vouloit introduire pour l'accompliſſement de ſes deſſeins. La Nation avoit donc de grands ſujets d'être mal ſatisfaite de toutes ſes entrepriſes. Il ſçavoit mieux que perſonne quelles étoient ſes vuës dans toutes les affaires. Le Royaume ſe trouvant donc appuyé du Prince d'Orange & de ſes Troupes, voulut ſe remettre dans ſes Droits, & abolir toutes les nouveautez, que l'on avoit introduites dans le Gouvernement contre les loix fondamentales de l'Etat. Cela fit peur à ce Prince, qui voyant dans ſon Armée même le peu d'affection que l'on avoit pour lui, & pour parler franchement, l'averſion & la haine dont on étoit animé de toutes parts contre ſa perſonne, il eût peur pour ſoi même, & ne crût pas qu'il dût s'expoſer au reſſentiment d'un peuple, qu'il avoit irrité contre lui, ſelon qu'il en étoit mieux inſtruit que perſonne.

L'exemple du Roi ſon Pere lui fit peur. Il aima donc mieux abandonner la Couronne, que de s'expoſer au même danger. Ainſi il prit la reſolution de ſe retirer en France, & dans cette vuë il fit partir la Reine ſon épouſe, & ſe mit en chemin le lendemain. Ayant été repouſſé par le vent contraire, & conduit enſuite à Rocheſter, il ſe ſauva une ſeconde fois, & renonça ainſi à ſes Royaumes. Pour ce qui eſt du Prince d'Orange, il n'y a qu'une malignité noire, qui puiſſe lui reprocher ſon expedition d'Angleterre. Toute la Nation le demandoit, & il ne ſe rendit dans le Royaume que pour remettre les affaires dans leur ſituation naturelle. Le Roi

n'oſa

n'osa convoquer un Parlement libre, dans la crainte qu'il ne poussât les choses trop vivement contre lui. Si le Prince eût eu quelque dessein contre Jaques II. il l'eût assez long temps entre les mains pour en faire ce qu'il eût voulu. Cependant il le laissa dans une si grande liberté à Rochester, qu'il trouva le moyen de s'évader une seconde fois. Pendant qu'il y étoit il lui envoya une personne de confidence, pour le prier de s'examiner sur trois articles, sçavoir la mort du Comte d'Essex, celle du Roi Charles II. & la naissance du Prince de Galles, & qu'il lui engageoit sa foy & parole de Prince qu'il conserveroit & sa personne & sa Couronne contre tous ceux qui l'attaqueroient. Mais il n'osa s'expliquer sur ces affaires, & aima mieux se retirer une seconde fois. Au reste si le Prince fut obligé de demander au Roi qu'il sortît de Londre, cela ne se fit que par ce que la necessité des affaires publiques le vouloit ainsi, & qu'il n'étoit pas possible qu'il fût dans un lieu, où l'on travailloit à casser tout ce qu'il avoit fait contre les loix du Royaume, pour remettre les affaires dans leur situation naturelle. 1689.

Quand le Prince se fut chargé du Gouvernement, il écrivit pour la convocation de l'Assemblée, qui devoit se former. Il fit retirer les Troupes de tous les lieux, où les Deputez devoient être nommez. Il defendit à tous les Officiers & Soldats, qui étoient sous son commandement, de ne loger en aucun lieu, que du consentement de ceux qui en étoient les maîtres, sous peine d'être chatié

1689. tié ſelon les loix militaires. Il defendit de faire aucune violence à qui que ce pût être, ſous prétexte de Religion. Il fit donner des paſſeports à tous les Prêtres & Moines, qui voulurent ſe retirer. Il fit punir ceux qui avoient renverſé tumultuairement quelques Chapelles Papiſtes, & qui enſuite avoit pillé la Maiſon de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, auquel il fit promettre un dédommagement. Il déclara à l'Ambaſſadeur de l'Empereur, & à celui d'Eſpagne ſur ſon honneur, qu'il n'avoit aucun deſſein contre la Religion Romaine, & qu'au contraire il étoit prêt de concourir à lui faire avoir une liberté raiſonnable, pourveu que ceux qui en faiſoient profeſſion, demeuraſſent fideles au Gouvernement établi ſelon les loix. Par là il refuta tous les faux bruits que la France répandoit dans le monde, qu'il en vouloit à la Religion Romaine, & fit connoître à ces Princes, que le repos & la conſervation de l'Europe dépendoit de la bonne Union des Alliez contre la France, qui ne cherchoit qu'à les diviſer.

Le Duc d'Hamilton qui étoit alors à Londre, fut chargé par le Conſeil d'Ecoſſe de prier le Prince d'Orange de ſe charger encore du Gouvernement de ce Royaume. Il en accepta la Commiſſion, & écrivit en même temps des lettres circulaires pour la convocation d'une aſſemblée de la Nation au 14. de Mars ſuivant. Celle d'Angleterre auſſi bien que celle d'Ecoſſe, fut appellée convention, par ce que le Roi ſeul a droit d'aſſembler un Parlement. Cependant elle avoit

le

le même pouvoir, puis qu'elle étoit compo- 1689.
sée des Deputez de toute la Nation, & que par conſequent elle repreſentoit la Souveraineté, ſur tout dans la conjoncture preſente, que le Roi s'étoit retiré, & que le Trône étoit conſideré comme vacant. C'étoit donc au peuple qui étoit rentré dans tous ſes droits, à diſpoſer d'une Couronne abandonnée. Le dernier de Janvier les Juges du Banc du Roi & des Playdoyers communs déclarerent que leur Commiſſion étoit finie, puis que le Roi s'étoit retiré du Royaume. Ils quitterent donc leur ſiege ordinaire, & le lendemain la Convention fut ouverte. L'on y lût une lettre du Prince d'Orange, dans laquelle il marquoit qu'il avoit tâché de répondre aux deſirs de la Nation, pendant qu'il avoit été chargé du Gouvernement du Royaume, que l'Aſſemblée devoit penſer à bien établir la liberté de la Nation pour la conſervation de la Religion & des loix du Royaume, qu'il eſperoit que Dieu acheveroit de benir l'ouvrage, qui étoit ſi heureuſement commencée, que le danger où étoit l'interêt des Reformez en Irlande par l'invaſion du Comte de Tirconnel, & les affaires étrangeres, l'obligeoient de les exhorter à l'union, & à la promptitude de leurs deliberations, afin que les Etats Generaux qui avoient beſoin de leurs Troupes, ne fuſſent pas long temps privez de leur ſecours contre les Armes du Roi de France.

Les deux Chambres remercierent le Prince, du grand ſervice qu'il avoit rendu au Royaume, & le prierent de continuer à gouver-

1689. verner les affaires juſques à ce que l'on s'addreſſât plus particulierement à lui, & de vouloir bien employer ſes ſoins à remedier aux malheurs de l'Irlande, l'aſſurant au reſte que l'on dépêcheroit toutes les affaires le plûtôt que l'on pourroit, pour marquer combien on avoit ſa recommandation à cœur. La convention travailla en effet avec tant de diligence, que les deux Chambres ayant fait venir neuf celebres juriſconſultes dans l'Aſſemblée, pour avoir leur avis ſur les queſtions de droit, elles prononcerent que Jaques II. ayant violé le Contract originaire, qui étoit entre lui & ſon Peuple, & quitté même le Royaume dont il avoit voulu changer les loix fondamentales par le mauvais conſeil des Jeſuites, & d'autres perſonnes ennemies de l'Angleterre, il avoit abdiqué la Couronne, & qu'ainſi le Trône étoit declaré vacant. Quelques Seigneurs dirent que cette expreſſion, *le Trône eſt vacant*, étoit ambiguë, puis qu'il y avoit des perſonnes qui en étoient les ſucceſſeurs legitimes. Mais on jugea qu'on ne trouvoit point de termes plus propres à exprimer l'interruption du Gouvernement, & qu'ainſi on pouvoit l'appeller une vacance du Trône. On examina enſuite ſi un Prince Papiſte pouvoit occuper le Trône. On declara que non, puis que ſa Religion eſt contraire au ſerment de ſuprematie, & aux loix du Royaume, & en conſequence on ordonna, que l'on ceſſeroit de rendre graces à Dieu pour l'avenement de Jaques II. à la Couronne, ce qui ſe faiſoit tous les ans le 16. de Fevrier. On ordonna en même temps que l'on re-

remercieroit les Evêques, qui n'avoient pas voulu faire lire la déclaration de ce Prince pour la liberté absolue de conscience, & qu'on remercieroit aussi les Officiers & les Soldats, qui n'avoient pas voulu combattre contre le Prince d'Orange. On fit prier aussi ce Prince d'empêcher qu'aucun Vaisseau Marchand n'allât en France, & de donner ordre, que tous ceux qui sortiroient des Ports donnassent des Cautions pour la sureté de leur voyage. 1689.

Les deux Chambres dresserent ensuite un Projet, pour empêcher que les loix ne fussent violées à l'avenir. Elles declarerent qu'un Roi ne pouvoit dispenser des loix, ni en suspendre l'execution que du consentement du Parlement: qu'il ne lui étoit pas permis de lever de l'argent sans le même consentement: que les sujets auroient droit de présenter des addresses au Roi, sans être exposez au danger d'être poursuivis, ou empriſonnez pour cela: qu'on ne pourroit ni lever, ni entretenir une Armée sans l'aveu du Parlement, que l'on rendroit aux Protestans les Armes qu'on leur avoit prises, & qu'il ne seroit plus permis de les leur ôter: que les droits des Elections & des Parlemens demeureroient dans leur entier: que l'on ne manqueroit pas d'assembler un Parlement au moins tous les trois ans: que le Roi ne pourroit accorder aucun pardon pour une accusation intentée au Parlement, lequel seul avoit droit d'en juger: qu'aucune personne du sang Royal ne pourroit se marier avec une personne Papiste: que les informations de la Cour du

Banc

1689. Banc du Roi ſeroient abolies. On ajoûta encore quelques autres articles à ce projet, qui avoient pour but la conſervation des loix, de la Religion, & de la liberté du Royaume. Tout cela fut communiqué au Prince d'Orange, qui dit, que *tous ces articles ſeroient toujours approuvez par un bon Roi, mais que l'on ne pouvoit prendre trop de precaution pour conſerver les droits d'un peuple contre un Tiran.*

Quand on vint à regler le Gouvernement, les deux Chambres s'accordoient ſur la vacance du Trône, qui devoit être rempli par la Princeſſe d'Orange. On ne fit aucune mention du prétendu Prince de Galle, dont la naiſſance étoit conteſtée, & qui d'ailleurs étoit exclus de la ſucceſſion, puis qu'il étoit né Papiſte. Mais on heſita quelque temps ſur le tître que l'on donneroit au Prince d'Orange. Pluſieurs vouloient qu'on le déclarât Prince Regent, en lui donnant d'ailleurs la qualité de Generaliſſime des Armées de Mer & de terre. Mais les Communes voulurent abſolument qu'on lui témoignât une reconnoiſſance proportionnée à la grandeur du ſervice qu'il avoit rendu à toute la Nation. On mit en conſideration, qu'il avoit de ſon Chef des droits aſſez clairs ſur la Couronne, & qu'ainſi l'on devoit partager le Trône entre la Princeſſe ſon Epouſe & lui, ſans prejudice des loix de la ſucceſſion pour l'avenir. Les Seigneurs conſentirent à cela ſelon les ſouhaits de la Chambre des Communes, & de tous les Proteſtans Anglois. Ainſi l'Acte en fut dreſſé le 16. & le 17. de Fevrier, & enſuite leurs Alteſſes furent procla-

clamez Roi, & Reine d'Angleterre. On dit que ce Prince étant en converſation avec une perſonne diſtinguée d'Angleterre, on vint lui dire à l'oreille, ce qui venoit de ſe paſſer ſur ſon ſujet dans la Convention. Il reçût cette nouvelle ſans en faire paroître la moindre émotion au dehors, & reprit enſuite le diſcours qu'il avoit interrompu. Ce qui marque la ſageſſe & la moderation extrêmes de ce Prince. 1689.

Il faut avoüer, pour revenir à l'Hiſtoire des Provinces-Unies, que ſi la France eût tourné ſes Armes de leur côté, lors que l'on s'y préparoit pour l'affaire d'Angleterre, elle eut fait de la peine au Prince d'Orange & aux Etats, qui n'euſſent oſé dégarnir leur Païs de Troupes dans cette conjoncture. Les ſoldats, qui devoient leur venir d'Allemagne, n'étoient pas encore arrivez. Ainſi le Peuple n'eût pû conſentir à voir emmener les Troupes ordinaires, & il eut fallu les laiſſer dans leurs Garniſons ſur les frontieres. Mais le Roi de France attaqua l'Allemagne, & ſe jetta ſur Philipsbourg & ſur le Palatinat, où les Soldats commirent des actions barbares & cruelles, qui deſolerent ces pauvres Païs, malgré la parole expreſſe du Dauphin, lors qu'ils avoient fait leur capitulation. On n'épargna ni les villes, ni les anciens Palais, ni les tombeaux, ni les Egliſes. Tout fut abandonné à la fureur du feu, au pillage des Soldats, & à tout ce que la fureur de la Guerre eſt capable de faire dans les tranſports d'une rage & d'un licence infernale. Ce fut ainſi que ces pauvres Païs fu-

1689. furent ravagez, & que la France fit paroître tout ce que la Barbarie & l'inhumanité la plus étrange est capable d'inventer, & cela contre de pauvres Peuples, qui étoient les innocentes victimes d'une Guerre injustement entreprise, dans laquelle cependant on viola impunément les loix de la nature, le droit des gens, la parole & la signature du Dauphin, & tout ce qu'il y a ordinairement de plus sacré parmi les hommes.

On a beaucoup raisonné sur cette conduite de la France, & sur l'entreprise qu'elle fit contre l'Allemagne, dans un temps auquel la diversion eut été plus avantageuse à Jaques II. son fidele Ami, si au lieu de se jetter sur l'Allemagne, elle eût attaqué les Provinces-Unies. Mais dans la verité Louis XIV. n'osa heurter une Republique gouvernée par un Conseil sage, éclairé, & capable de pourvoir prudemment aux affaires. Au lieu que l'Allemagne étoit desarmée, & qu'il étoit sûr de s'y établir, avant que ce grand Corps fût en état de s'ébranler pour repousser l'ennemi qui l'attaquoit. Il est certain qu'il n'avoit pas des forces suffisantes pour entreprendre la Guerre contre les Provinces-Unies. L'expedition de Philipsbourg & du Palatinat se fit avec dix sept ou dixhuit mille hommes tout au plus. Cela n'étoit pas suffisant pour se jetter sur ces Provinces. La France sçavoit que le Prince d'Orange faisoit venir un grand nombre de Troupes achetées en Dannemarc & en Allemagne. Elle n'étoit pas en état de heurter un Païs, où l'on trouvoit tant de Soldats. L'expedition d'An-

d'Angleterre se faisoit avec quinze ou seize mille hommes. Il en restoit encore plus de cinquante, tant des Troupes ordinaires de la Republique, que de celles qui arrivoient tous les jours. La France n'avoit pas encore fait toutes les levées dont elle avoit besoin pour ses grands desseins. Elle n'osoit donc entreprendre d'attaquer des gens, qui lui auroient fait reçevoir quelque fâcheux échec en commençant la Guerre. Elle sçavoit combien il lui en avoit couté pour avoir attaqué cette Republique en 1672. Elle avoit couru risque bien des fois de perir sous les coups de ses ennemis. Cela lui avoit fait rechercher la Paix un an ou deux après avoir commencé la Guerre, ce qui avoit donné lieu à s'assembler à Cologne en 1674. 1689.

On vit en effet la France pendant la premiere Campagne de cette année 1689. se tenir presque uniquement sur la défensive, perdre des Places qu'elle avoit prises & se contenter de parer aux coups qu'on lui portoit, sans rien entreprendre. Le Prince d'Orange avoit pris des mesures si justes pour son expedition d'Angleterre, & pour la conservation des Provinces-Unies, que la France n'osa les attaquer. Elle fit donc tout ce qu'elle pouvoit, en se jettant sur l'Allemagne, où le succès de ses Armes paroissoit infaillible. C'a toujours été là sa Politique d'attaquer les Partis foibles, & peu capables de lui resister. Elle s'est donnée de grands airs de fierté: Cependant elle n'a osé heurter les Peuples, qui ont été assez forts pour lui faire tête, & depuis l'invasion de 1672. elle a tou-

1689. toujours apprehendé les Provinces-Unies, qui lui ont attiré tant d'affaires ſur les bras, par ce qu'elles ont pris toute l'Europe en mouvement contr'elle, qu'elle les toujours a ménagées du depuis. Que ſi dans la ſuite de la Guerre elle a donné de grandes batailles, & ſi elle a fait des ſieges de villes importantes, ç'a toûjours été par de grands efforts, qui l'ont épuiſée, & qui l'ont obligée de rechercher la paix avec des empreſſemens & avec des baſſeſſes, qui répondoient fort mal à ſon ordinaire fierté. Ainſi l'on a droit de dire qu'elle n'oſa attaquer la Republique, par ce qu'elle n'étoit pas en état de le faire ſans riſquer beaucoup. Elle laiſſa donc achever l'entrepriſe d'Angleterre fort tranquillement, par ce qu'elle ne pût l'empêcher. Elle ſut même que les Etats l'avoient tellement à cœur, qu'ils s'étoient reſolus à ſacrifier quelques unes de leurs Places frontieres, plûtôt que de renoncer à cette importante affaire, qui étoit de la derniere conſequence pour ce Royaume, & pour le repos de toute l'Europe menacée par Louïs XIV. & par Jaques II. Ces deux Princes s'étoient liguez pour en partager tous les Païs entr'eux.

On dit que la France crût, qu'elle pourroit achever ſon expedition de Philipsbourg, pour ſe jetter en ſuite ſur les Provinces-Unies, & que d'ailleurs elle crût qu'une Armée de trente mille hommes, & une flotte de quarante vaiſſeaux qui étoient entre les mains de Jaques II. ne manqueroient pas de faire échoüer l'entrepriſe du Prince. Mais la France ſçavoit trop bien que toute l'Angle-

gleterre avoit appellé le Prince d'Orange à son secours, & qu'elle étoit disposée à se joindre à lui pour se delivrer du joug dont elle étoit menacée. L'événement confirma en effet la chose, & dés que le Prince parut avec ses Troupes, les peuples se soulevérent en sa faveur. Les grands Seigneurs du Royaume se joignirent à lui. L'Armée & la flotte de Jaque II. refuserent de combattre contre lui, & l'on vit des Regimens entiers passer à son service. Le Conseil de France étoit trop éclairé pour ne pas voir ces choses. Ainsi il jugea qu'il n'y avoit point de ressource aux affaires de Jaques II. & que dans la disposition où étoit alors toute l'Europe Louis XIV. devoit s'attendre à une violente Guerre. Ce Prince crût donc qu'il falloit prevenir ses ennemis, & tirer ainsi le meilleur parti qu'il pouvoit de la situation où se rencontroient alors les affaires publiques. Voila ce semble, ce que l'on peut penser de plus vrayssemblable sur ce sujet pour en parler sainement, & sans préjugé. 1689.

Quoi qu'il en soit ce qui se passa pendant la Campagne, confirme assez naturellement ce que l'on vient de dire. La France se tint absolument sur la défensive, par ce qu'elle n'étoit pas en état de faire davantage. Le Duc de Lorraine assiegea Mayence, que l'Armée de France laissa prendre sans la pouvoir secourir. L'Electeur de Brandebourg, aujourd'hui Roi de Prusse, se rendit maître de Keysersweert & de Bonn, dont on fit sortir les Garnisons Françoises. Ainsi les Armes des Alliez furent triomphantes en Allemagne,

1689. & les François ſe contenterent de ſoutenir l'attaque de leurs ennemis du mieux qu'ils purent. En Flandre le Marechal d'Humiere ne fut pas plus heureux. Ils avoit été averti que toute la Cavallerie des Alliez, qui étoient ſous le commandement du Prince de Waldeck, étoit allée à un grand fourrage. Il crût donc qu'il pourroit enlever le reſte de l'Armée avec beaucoup de facilité. Dans ce deſſein il marcha avec des Troupes choiſies pour ſurprendre le Prince de Waldeck. Mais ce Prince, qui avoit pris ſes precautions, avoit envoyé un détachement de mille fantaſſins à la tête d'un grand défilé, par lequel les François pouvoient venir à lui. Cette Infanterie reſiſta pendant huit heures entieres à l'ennemi, & l'empêcha de paſſer ce defilé, après quoi elle ſe retira en bon ordre à l'Armée.

Pendant cela le Prince de Waldeck fit revenir ſa Cavallerie, & devinant que le deſſein des François étoit de ſe ſaiſir de Walcourt, il fit garnir ce poſte de pluſieurs Regimens d'Infanterie, qui s'étant preparez à bien reçevoir l'ennemi, firent des décharges ſi furieuſes & ſi à propos, qu'ils forcerent enfin le Marêchal d'Humiere de retirer ſes Troupes, ce qui fut fait avec tant de deſordre & de précipitation, que l'on abandonna trois ou quatres piéces de Campagne, que l'on avoit fait venir pour enfoncer la porte de Walcourt. Il arriva quelques ſemaines après cette affaire, que l'Armée des Alliez étant campée près d'une Riviere, le Marêchal ſe propoſa de la canonner le jour de la St. Louis eſpe-

eſperant de la mettre en deſordre par cette attaque inopinée. Mais le Prince de Waldeck en ayant été averti il ſe retira ſur la hauteur, & laiſſa du Canon prêt à tirer ſur l'ennemi pour le prévenir. La choſe s'executa avec tant de ſuccès, que la batterie des François fut démontée peu de temps après qu'ils eurent commencé à tirer, de ſorte qu'ils furent obligez de quitter ce Poſte, & de renoncer à leur entrepriſe. On voit par là que les François n'étoient pas encore en état de frapper les grands coups qu'ils frapperent depuis. Ce qui prouve ce que l'on a dit plus haut, que Louis XIV. n'étoit pas aſſez fort pour ſe jetter ſur les Provinces-Unies, afin d'empêcher le Prince d'Orange de paſſer en Angleterre. Quelque temps avant ces deux rencontres dont on vient de parler, la France declara la Guerre à l'Eſpagne, ſur ce que l'Eſpagne étoit entrée dans l'entrepriſe du Prince d'Orange, & qu'elle avoit refuſé de ſe liguer avec elle pour le retabliſſement du Roi Jaque II. Elle ſe plaignoit de ce que l'Eſpagne n'avoit pas voulu accepter la neutralité, & qu'elle étoit même entrée dans la ligue d'Augsbourg. 1689.

Pendant que tout cela ſe paſſoit, on couronna le Prince & la Princeſſe d'Orange pour Roi & Reine d'Angleterre. La ceremonie en fut faite à Weſtmunſter l'onziéme d'Avril de cette année. Le Prince avoit envoyé des vaiſſeaux & des Yachts en Hollande, pour en amener la Princeſſe ſon épouſe en Angleterre. Les peuples des Provinces-Unies avoient bien prevû, qu'ils étoient ſur le point

1689. de perdre cette Princeſſe, qui faiſoit leurs delices, & l'ornement de leurs Païs. Elle trouva tout le monde en larmes par les lieux où elle paſſa pour s'embarquer. Chacun lui donna mille benedictions, & l'on ne crût pas pouvoir lui ſouhaiter rien de plus avantageux que de prier Dieu, qu'elle fut auſſi aimée en Angleterre, qu'elle l'étoit en Hollande. La Princeſſe penetrée juſqu'au fonds de l'ame de la grande affection de ce Peuple s'embarqua à la Brille le 20. de Février, & arriva heureuſement à Londre le 22. préciſément à l'heure qu'il falloit pour éviter une furieuſe tempête, qui s'éleva dés qu'elle fut entrée dans la Tamiſe. Elle fut reçuë avec une joye incroyable par le peuple de cette grande ville. Le lendemain de ſon arrivée les deux Chambres offrirent la Couronne à leurs Alteſſes, qui l'accepterent. Le Prince ſe reſerva ſeulement le droit de repaſſer la Mer, lors que les Etats Generaux auroient beſoin de ſa preſence. Ce fut ainſi que ce ſage Prince crût qu'en acceptant la Couronne il ne devoit point renoncer à la Charge de Stathouder. Il conſidera que c'étoit là le moyen d'unir étroitement les deux Etats pour leur propre bien, & pour la defenſe de l'Europe violemment attaquée par la France. En quoi l'experience à fait voir qu'il ne s'eſt point trompé, puis qu'en effet l'union de l'Angleterre & des Provinces-Unies a été redoutable à la France, qui a été empêchée par là de venir à bout de ſes grands deſſeins.

Il écrivit aux Etats Generaux pour leur don-

donner avis de ce qui se passoit en Angleterre, & pour leur faire savoir, qu'il avoit accepté la Couronne de ce Royaume, qui lui avoit été offerte, dans l'esperance qu'il auroit plus de moyens de les bien servir contre leurs ennemis. Les Etats avertis de ce qui étoit arrivé, envoyerent cinq Ambassadeurs de leur part, pour feliciter le Prince & la Princesse sur leur avenement à la Couronne. Le nouveau Roi renvoya les Troupes de la Republique, dont il avoit été assisté dans son entreprise, & elles arriverent dans les Ports du Païs, lorsque l'ennemi publioit par tout que ce Prince avoit dépoüillé les Provinces-Unies de leurs vaisseaux, de leurs Troupes, & de leurs finances pour se rendre Souverain de leurs Païs. Il ajoûta quelques Regimens Anglois aux Troupes qu'il renvoyoit, par où il jetta les ennemis dans la confusion, & refuta leurs calomnies d'une maniere propre à leur imposer silence pour jamais. Au reste le Couronnement se fit avec une magnificence incroyable, & l'on vit une foule innombrable de monde assister à la pompe de ce spectacle, qui donnoit tant de joye au Royaume & à toute l'Europe, à la reserve de la France & du Roi Jaques. 1689.

D'abord que le Roi & la Reine eurent été proclamez à Londre, ce qui se fit le 24. de Fevrier, la Convention fut changée en Parlement, & deux jours après que le Roi & la Reine eurent été couronnez, les deux Chambres leur presenterent une Addresse pour les prier de déclarer la Guerre à la France. On avoit commis de sa part quelques

1689. hoſtilitez contre la Nation Angloiſe. Elle avoit intereſſé l'Angleterre dans ſa déclaration de Guerre contre l'Eſpagne. D'ailleurs elle avoit envoyé des Troupes en Irlande pour ſoutenir l'invaſion du Comte de Tirconnel. Enfin l'Angleterre qui avoit été Mediatrice de la Paix de Nimegue, étoit obligée à la garentir contre ceux qui l'avoient violée. On déclara donc la Guerre à la France, & la France la déclara auſſi quelque temps après à l'Angleterre. L'Empereur & le Roi d'Eſpagne firent auſſi la même choſe de leur part. Par ce moyen l'Allemagne, l'Eſpagne, l'Angleterre, & les Provinces-Unies ſe joignirent d'interêt contre la France, quoique ſes Commiſſaires publiaſſent de toutes parts, que les Proteſtans ſe propoſoient de détruire la Religion Romaine. Mais l'Empereur les, Princes Catholiques Romains, ni le Pape même ne ſe laiſſerent pas ſurprendre à cet artifice. Ils ſçavoient fort bien que c'étoit une Guerre purement politique, & que ſi le Prince d'Orange avoit entrepris l'expedition d'Angleterre, ce n'avoit point été pour détruire la Religion Romaine, mais uniquement dans le deſſein de conſerver la Religion, la liberté, & les loix de ce Royaume, que Jaques II. s'étoit propoſé de ruiner.

Le Roi d'Angleterre envoya le Comte de Pembrock en Ambaſſade extraordinaire aux les Provinces-Unies. Il fit ſon entrée à la Haye au mois de Juillet, & prit ſon audience de congé au commencement de celui d'Octobre. Il aſſura les Etats de l'affection du Roi, de la Reine, & de tout le Royaume, & qu'on devoit

voit s'assurer, que l'alliance que l'on avoit renouvellée depuis peu seroit éternelle, puis que les Etats avoient concouru si genereusement à mettre le Roi en état de secourir l'Angleterre. Il ajoûta en prenant congé qu'il étoit fort sensible à l'honneur qu'on lui avoit fait à son arrivée, & qu'il s'estimoit heureux d'avoir été choisi du Roi pour cette Ambassade. Il s'en retourna ensuite en Angleterre, & pendant l'hyver les Troupes se tinrent dans leurs quartiers pour se delasser des fatigues de la Campagne. L'on travailla à se preparer à la Guerre, puis que le malheur y avoit replongé l'Europe après quelques années d'une Paix apparente. Et en effet l'on peut dire que les voisins de la France avoient souffert autant de ravages pendant ce temps-là, que si l'on avoit été en Guerre. 1689.

Au commencement de cette année le Duc de Savoye entra dans la ligue faite entre les Princes Alliez contre la France. Il étoit mal satisfait de plusieurs mauvais traitemens, qui lui avoient été faits par cette Couronne. Cette jonction du Duc de Savoye attira une partie des forces de la France de son côté. Cependant elle se trouva en état de faire tête par tout, par les Troupes nombreuses qu'elle avoit mis sur pied. La Campagne ne commença en Allemagne & aux Pais-Bas qu'au mois de Juin. Tout se passa en marches & en contre-marches sur le Rhin, & on n'en vint ni à siege de ville, ni à aucune bataille. Il n'en fut pas de même dans les Païs-Bas. Il y eut une bataille sanglante le 1. de Juillet dans la plaine de Fleurus, entre le Prince de 1690.

1690. Waldeck, & le Duc de Luxembourg. Le chocq fut rude, & la mêlée dura pendant six ou sept heures, quoique l'Armée de France fut d'un tiers plus forte que celle des Alliez. La victoire fut long-temps disputée nonobstant cette inégalité, par ce que l'Infanterie du Prince de Waldeck fit un feu desesperé & que les François ne la purent enfoncer. Enfin pourtant le Marquis de Boufflers étant venu au secours du Maréchal de Luxembourg au plus fort du combat, l'Armée des Alliez fut obligée de ceder au nombre. Le Champ de bataille demeura aux François avec quelques piéces de Canon, & un grand nombre de prisonniers, faits sur tout après la Bataille, par ce que l'on prit deux Châteaux à discretion, dans lesquels le Prince de Waldeck avoit jetté de gros détachemens. Les François perdirent beaucoup plus de monde que les Alliez. Les Troupes battuës se retirerent en bon ordre, & quelques Regimens même percerent l'Aile gauche de l'Armée victorieuse pour faire leur retraite. Cette bataille ne décida rien. Le Duc de Luxembourg ne fut pas en état de profiter de sa victoire, par ce que ses Troupes avoient été fort mal traitées dans le combat. On rétablit les Armées de part & d'autre. L'Electeur de Brandebourg vint joindre les Alliez avec ses Troupes. Mais il ne se passa plus rien dans le reste de la Campagne, par ce que le Prince de Waldeck n'avoit point d'ordre d'attaquer, & que le Duc de Luxembourg n'étoit pas capable de le faire, par le mauvais état où se trouvoit son Armée.

On

On avoit reçu le Roi Jaques avec beaucoup d'affection à la Cour de France. On lui promit même de l'aider fortement à se remettre sur le Trône. Mais quand on vint à examiner par quels moiens on s'y prendroit, on s'y trouva fort embarrassé. On étoit embarqué dans une grande Guerre. On ne pouvoit lui donner des Troupes suffisantes pour son expedition, sans s'affoiblir par trop, & d'ailleurs on avoit à démêler cette affaire avec un Prince, dont on craignoit la valeur & la bonne conduite. On déclara donc à ce Prince de la part du Roi de France que cette expedition étoit difficile, dans la situation où l'on se trouvoit alors, & que l'on croyoit qu'il devoit se rendre en Irlande pour s'y établir, en se servant des Troupes qu'il pourroit y lever, outre celles qui y étoient sous les ordres du Comte de Tirconnel. Il s'embarqua donc avec quelques Regimens qu'on lui donna, & se rendit dans cette Ile. Le Roi d'Angleterre qui vouloit finir l'affaire d'Irlande tout d'un coup, crût qu'il devoit s'y rendre aussi avec des Troupes pour augmenter l'Armée, qui y étoit déja sous la conduite du fameux Duc de Schomberg. Son dessein étoit de décider cette affaire au plûtôt, pour penser à des choses plus importantes à la cause Commune. 1690.

A peine fut-il débarqué en Irlande, qu'il apprit que l'Armée Navale de France forte de quatre vingt vaisseaux de Ligne étoit sur les côtes d'Angleterre. On crût d'abord que le dessein de cette flotte étoit d'attaquer celle d'Angleterre & de Hollande, qui n'é-

1690. toit pas ſi forte. Mais on changea bien-tôt de penſée quand on lui vit faire divers mouvemens. Tout d'un coup on fut éclairci de tout, par la découverte que l'on fit d'une conſpiration, dont on eut lieu de croire que les François attendoient le ſuccès pour achever leur entrepriſe. La flotte des Alliez étoit dans la Baye de St. Helene, lors qu'elle fut avertie que celle de France étoit dans la Manche. On s'obſerva de part & d'autre pendant quelques jours. Mais enfin la Reine & le Conſeil ayant penetré juſqu'au fond de la conſpiration, on en avertit l'Amiral Torrington, & on lui donna ordre d'attaquer les François, qui ſeroient hors d'état de rien entreprendre, quel que fût l'évenement de la bataille. On ſe prepara dés le lendemain à ſatisfaire à cet ordre, après avoir tenu Conſeil de Guerre, quoique la flotte ne fût que de cinquante vaiſſeaux de Ligne. L'avantgarde fut donnée à l'Eſcadre Hollandoiſe, que l'on diviſa en trois, chaque diviſion de ſept vaiſſeaux, ſous les Vice-Amiraux Evertzen, Callemburg& van de Putten. Le Corps de Bataille fut donné aux Anglois.

Cette avantgarde ſe trouvant proche des François à neuf heures du matin X. de Juillet, elle engagea d'abord le combat avec l'avantgarde de l'ennemi commandée par Château-Regnaut. Cela ſe fit avec tant de vigueur que les François furent obligez de ſe retirer à force de voiles, ayant ſouffert un grand feu pendant trois heures. Cependant il ſurvint un calme, qui empêcha les vaiſſeaux des deux Partis de ſe démêler les uns

des

des autres. On recommença donc à canonner tout de nouveau. Les Hollandois y 1690.
souffrirent beaucoup, par ce qu'ils étoient seuls à combattre contre toute la flotte Françoise. L'Amiral Anglois ne fit aucun mouvement pour les secourir, & les abandonna ainsi à l'ennemi, qui se servit de tous ses avantages. Ils se tirerent neantmoins avec honneur de ce mauvais pas, & la Marée leur donna le moyen de s'éloigner d'un lieu si funeste pour eux. Ce combat se donna vis à vis de Dieppe près de la Comté de Sussex. Dès que les vaisseaux furent rejoints ils mirent à la voile pour tirer vers l'Angleterre. Le lendemain XI. voyant que les François s'étoient retirez à quatre mille ou environ, ils resolurent de brûler ou de couler à fonds les vaisseaux qu'ils ne pouvoient emmener, & de se rendre dans la Tamise pour y attendre les ordres de la Reine. Les Hollandois perdirent huit vaisseaux dans cette occasion, un qui coula à fonds pendant le combat, un qui échoüa le lendemain, cinq qu'ils brûlerent, & un que les ennemis prirent. Ceux qui restoient au nombre de quatorze se retirerent avec une gloire d'autant plus complete, que leur seule bravoure les sauva du danger, auquel l'Amiral Torrington les avoit exposez. S'il eût secondé cette Avantgarde les François eussent été battus.

Lors que l'on fut en état de debarquer, on fit de grandes plaintes de toutes parts de l'Amiral. Il fut arrêté & on lui fit son Procès. Mais il trouva moyen de se faire absoudre. Cependant le Roi lui ôta sa Charge d'Ami-

1690. ral. Les François fiers de leur victoire firent une deſcente à Torbay, & pillerent & brûlerent deux ou trois petits villages. Cela jetta l'épouvante en Angleterre. Mais la Reine fit marcher les Milices, & envoya des Troupes ſur les côtes. Elle ordonna même de dreſſer des Tentes pour elle vers ces quartiers là, afin de s'y rendre, & de raſſurer les Peuples effrayez. Cela rétablit le calme en Angleterre, & obligea les François de ſe retirer bien vite, & de ſe rendre à Breſt, où ils arriverent vers le milieu de Septembre. Auſſi-tôt la flotte fut deſarmée. Lors que les Etats ſurent le malheur arrivé à leur flotte, ils firent conſtruire quatorze vaiſſeaux pour remplacer ceux qui étoient perdus. La Reine fit augmenter ſa flotte de quelques vaiſſeaux, & par ce moyen les deux flottes furent plus fortes qu'avant le combat. Ce fut ce qui obligea les François de ſe retirer dans leurs Ports. On embarqua ſur cette flotte des Troupes, & des munitions de toutes ſortes pour les tranſporter en Irlande.

Il ſe donna une grande Battaille qui décida du ſort de cette Ile vers le milieu du mois de Juillet. Jaques II. s'étoit rendu ſur la riviere de Boine avec ſon Armée, pour empêcher Guillaume III. de paſſer. Mais ce Prince ſurmonta tous les obſtacles qui ſembloient s'oppoſer à ſon deſſein. Il paſſa la riviere en preſence de l'ennemi, & battit ſon Armée à platte couture. Jaques ſe ſauva & ſe retira en France, abandonnant ſon Armée. Le victorieux entra le lendemain à Dublin capitale d'In-

d'Irlande, & par cette Bataille il delivra la Nation Angloise, qui demeuroit en ce Royaume, du danger d'être la proye des Troupes de Jaques II. On ne sauroit croire, combien cela servit à affermir les affaires des Alliés. Le Roi d'Angleterre avoit pris Charlemont, & quelques autres postes considerables, qui lui ouvrirent le chemin de la Boine. Il amena donc son Armée à Dundalke le 7. Juillet, & le neuviéme il étoit venu camper à Ardée. Le 10. il s'avança à une portée de Canon de Drogheda, où l'Armée du Roi Jaques étoit postée près de la riviere. Ce Prince voulut reconnoître lui-même les lieux, & les gués, par où il falloit passer. Cela étant fait il fut resolu de forcer le passage. Ce fut en le reconnoissant, qu'un boulet de Canon lui passa près de l'épaule, & le blessa. Cependant il ne laissa pas de monter à cheval, dès qu'il fut pensé, & se fit voir à toute l'Armée. Le lendemain l'on entreprit de passer. Le Comte de Schomberg passa le premier, & ayant battu huit Escadrons, il mit ses Troupes en Bataille pour prendre l'Armée de Jaques en flanc. Tout le reste passa de même, & le Roi se mit à l'aile droite, qui étoit engagée au combat, pendant que l'Aile gauche pressoit vigoureusement l'ennemi. L'Infanterie Irlandoise fut rompuë, & ne pût jamais être ralliée. La Cavallerie soutint le combat pendant quelque tems. Mais enfin elle fut rompuë tout de même, & Jaques II. & toute son Armée furent mis en déroute, & poursuivis jusques à la nuit. Ainsi la victoire fut complete. 1690.

1690. Le celebre Marêchal de Schomberg y fut tué en paſſant la Riviere de Boine. C'étoit le General le plus renommé de ſon tems, ſage, vaillant, & heureux dans toutes ſes expeditions, qui avoit apris la Guerre ſous le Prince d'Orange Frederic Henri. Après la mort de Guillaume II. dont il avoit été Gouverneur, il ſe retira en France, craignant que l'affaire d'Amſterdam, qui avoit été entrepriſe contre ſon avis, ne lui fut préjudiciable. Il ſe diſtingua d'abord dans le ſervice, & parvint en peu de tems aux premieres charges de l'Armée. Après la Paix des Pyrenées il fut envoyé en Portugal, où il conduiſit la Guerre avec tant de bonheur, que l'Eſpagne fut obligée de faire la Paix en 1668. Jean IV. ſe vit affermi par-là ſur le Trône, & le Comte de Schomberg fut crée Grand de Portugal avec une penſion de ſoixante mille écus. Lors qu'il fut de retour en France le Roi crea pluſieurs Marêchaux, & le Comte de Schomberg eût reçu le bâton comme pluſieurs autres; mais la bigotterie regnoit déja à la Cour, & l'on ne voulut pas lui faire cet honneur, par ce qu'il étoit Reformé. Ayant été averti que ſa Religion étoit un obſtacle à ſon agrandiſſement, il alla remercier le Roi, de ce qu'il l'avoit trouvé digne de cet honneur, declarant au reſte, qu'il prefereroit toujours ſa Religion à tous les honneurs du monde. La Guerre ayant été entrepriſe en 1673. contre l'Eſpagne il fut envoyé en Catalogne avec une Armée. Il battit l'ennemi. Il commanda enſuite en Allemagne, & fut fait enfin Marêchal de France en 1675. A la

Révo-

Révocation de l'Edit de Nantes on le sollicita fort de changer de Religion, ce qu'il refusa, & demanda son congé pour se retirer en Portugal. Dans les entretiens qu'il eut avec le Roi sur ce sujet, il lui fit connoître qu'on l'abusoit avec les Conversions forcées, & que par la même methode il rendroit le Royaume Mahometan dans trois mois. Le Roi souhaita qu'il se retirât en Portugal, ce qu'il fit. Peu de tems après qu'il y fut arrivé, l'Inquisition se remua, parce qu'il avoit un Ministre avec lui, & qu'il faisoit l'exercice de la Religion Reformée dans son Hôtel. Cela l'obligea de sortir de Portugal. Il passa par l'Angleterre, où il reconnut de près la situation des affaires de ce Royaume. Delà il passa en Hollande, où il eut de grands entretiens avec le Prince d'Orange. Il se rendit ensuite auprès de l'Electeur de Brandebourg, où il fut fait Gouverneur de Prusse, & Generalissime des Troupes de ce Prince. 1690.

Il se rendit dans les Provinces-Unies pour s'embarquer avec le Prince d'Orange, qui vouloit passer en Angleterre. Cette expedition avoit été entreprise par les avis du Maréchal de Schomberg. Lors que le Roi fut monté sur le Trône, il le fit Duc, & l'envoya en Irlande pour y commander ses Troupes. Son Armée n'étoit pas fort considerable. Cependant il mania cette Guerre avec tant de prudence, que le Roi Jaques ne pût rien faire pendant toute la Campagne de 1689. En 1690. Le Roi se transporta lui-même en Irlande avec de nouvelles Troupes, & passa

la

1690. la Boine pour combattre l'Armée ennemie. Ce fut dans ce paſſage, comme on l'a dit, que le Duc de Schomberg fut tué. Ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que le bruit ſe repandit parmi les Troupes battuës, que le Prince d'Orange l'avoit été auſſi. La nouvelle en ayant été portée en France par les fuyards on l'a reçut avec des demonſtrations de joye incroyable. Cependant on en fut bien-tôt détrompé. Ainſi la Cour de France & tout le Royaume furent dans une étrange confuſion, de toutes les extravagances qui avoient été faites pour cette prétenduë mort. Elle ne ſut comment parer aux juſtes reproches qu'on lui faiſoit ſur ce ſujet. Jamais il ne s'eſt rien fait de plus fou, ni de plus ridicule. La Cour fit voir en cela une baſſeſſe d'eſprit & une animoſité ſi furieuſe & ſi peu reglée, que cette avanture ſera ſa honte & ſon opprobre dans la poſterité.

Après cette Bataille de la Boine le Roi s'occupa à la reduction de l'Irlande, & vint enfin mettre le ſiege devant Limerick, où les Troupes de Jaques s'étoient retirées après leur defaite. Mais la ſaiſon avancée devint ſi pluvieuſe, qu'il ne fut pas poſſible d'emporter la Place. Il fallut donc lever le ſiege, & mettre l'Armée en quartier d'hyver. Le Roi ſe rendit à Londres, où il fut reçu avec de grands témoignages de joye. La Guerre d'Irlande fut laiſſée entre les mains du Baron de Ghinkel avec de bons Generaux, & de bonnes Troupes. Il eut le bonheur de la finir & de prendre Limerick, en obligeant toutes les Troupes Françoiſes & Irlandoiſes de quit-

quitter abſolument cette Ile, qui par ce moyen retourna ſous la domination de l'Angleterre. Mais cela ne ſe fit que la Campagne ſuivante. Dès que le Roi fut de retour, il penſa à ſe rendre dans les Provinces-Unies, ſelon le pouvoir qu'il s'en étoit reſervé en acceptant la Couronne. Il crut qu'il devoit donner ſes ſoins aux affaires generales, & qu'ainſi il falloit s'aboucher avec les Etats Generaux & avec les autres Alliés, pour affermir leur Union, pour concerter avec eux les operations de la Guerre, & pour travailler au bien de la cauſe commune. Il fit part de ſon deſſein à tous les Alliés, qui reſolurent preſque tous de ſe rendre à la Haye pour traiter tête à tête avec ce grand Prince, & hâter ainſi les Negotiations de ces importantes affaires. 1690.

Le Roi partit de Londre vers la fin de Janvier, & fit ſon entrée à la Haye le 5. de Février ſuivant. On lui fit la reception la plus magnifique que le tems pût permettre. On en a donné la deſcription au public. Il s'y rendit alors un grand nombre de Princes, qui vinrent de toutes parts en Hollande, & on en compta juſques à quarante, ſans y comprendre les Ambaſſadeurs & les Envoyez de ceux qui ne purent pas s'y rendre en perſonnes. Pendant qu'ils étoient occupés aux affaires communes, on fut averti que la France faiſoit des préparatifs extraordinaires dans les Païs-Bas, & que toutes les Troupes y étoient en mouvement, ſans que l'on pût deviner à quel deſſein. Le Roi de France au deſeſpoir de ce que la Campagne 1691.

prece-

1691. precedente ne lui avoit ſervi de rien, & que le concours de tant de Princes alloit lui cauſer de nouveaux embarras, crut qu'il devoit faire quelque grand coup pour déconcerter ces Princes. On fut donc tout étonné d'aprendre que ſon Armée s'étoit poſtée devant Mons pour l'aſſieger, prétendant s'ouvrir par-là le chemin de la Flandre, & du Païs de Liege, & ſe preparer une heureuſe Campagne. Les Alliés, qui ne s'étoient pas attendus à une entrepriſe de cette nature, dans la ſaiſon où l'on étoit alors, n'étoient pas en état de ſecourir cette Place. La France crut donc, qu'elle reduiroit les Alliés à la neceſſité de venir à une Paix, dont elle auroit tout l'avantage. La Place fut inveſtie le 15. de Mars.

L'Armée qui formoit ce ſiege, étoit de cinquante mille hommes de pied, & de quarante mille chevaux. Il y avoit une Garniſon de quatre mille hommes dans la Ville, & l'on crut à la Haye, que l'on auroit le loiſir de marcher au ſecours. La Ville ſe defendit fort bien, & le 7. d'Avril l'ennemi n'avoit encore pû s'aprocher du corps de la Place. Pendant cela l'Armée des Alliés s'aſſembloit, & elle ſe mit en pleine marche le 5. d'Avril, forte de près de trente mille hommes d'Infanterie, & douze ou quinze mille chevaux. Mais ſa marche fut lente par les mauvais chemins, & par le grand nombre de chariots de Munitions. On croyoit neantmoins pouvoir arriver en vuë dans le 8. à peu près. Mais la Place ſe rendit ce jour-là, le Gouverneur, & la Garniſon ayant été obligez

gez de capituler malgré eux, parce que la populace gagnée par les Eccleſiaſtiques qui étoient corrompus par la France, menaça de battre la chamade elle-même, ſi l'on ne travailloit à capituler dans le moment. Les François ſe rendirent donc maîtres de cette Ville, & les Alliés ne purent venir à tems pour la ſecourir. On crut que l'ennemi pouſſeroit juſques à Bruxelle. Mais ſes Troupes étoient tellement fatiguées, qu'elles furent renvoyées dans leurs quartiers pour ſe rétablir. Le Roi d'Angleterre en fit autant de ſon côté, & s'étant rendu à la Haye il ſe rembarqua pour l'Angleterre le 21. d'où il revint en Hollande au mois de Mai ſuivant, & ſe mit à la tête de l'Armée au commencement de Juin. Il la trouva campée près de Bruxelle preſque auſſi nombreuſe que celle du Roi de France. 1691.

Quatre jours avant qu'il joignit l'Armée, le Duc de Luxembourg attaqua la petite Ville de Hall. Comme la Place ne vaut rien par elle-même, la Garniſon fut obligée de l'abandonner. Dans le même tems le Marquis de Bouflers tâcha de ſurprendre la Ville de Liege. Mais n'ayant pû réuſſir dans ſon deſſein, il ſe contenta de la bombarder pendant deux ou trois jours, après quoi il ſe retira. Corneille Tromp, fils du celebre Amiral Martin Herperts Tromp, avoit été nommé par les Etats pour commander leur flotte en chef. Mais il mourut peu de tems après, lors qu'il faiſoit ſes preparatifs. La Republique perdit beaucoup à ſa mort. Il étoit brave, & fort experimenté ſur la Mer. Les

Mate-

1691. Matelots l'aimoient beaucoup. Il mourut à Amſterdam, d'où il fut tranſporté à Delft pour y être mis dans le tombeau de ſa famille.

La Campagne ſe paſſa tout entiere en divers mouvemens, que firent les deux Armées, ſans pouvoir en venir à quelque action. Enfin le Roi d'Angleterre ſe trouva près de Beaumont ſeparé des François par un petit ruiſſeau. Il mit ſon Armée en Bataille. Mais le Duc de Luxembourg ne voulut point ſortir de ſes retranchemens. Cela obligea le Roi de faire ſauter les Fortifications de Beaumont à la vuë des François, qui ne ſe remuerent point. Ce Prince quitta l'Armée vers le milieu du mois de Septembre. Le Duc de Luxembourg, qui en fut averti, crut qu'il devoit profiter de ſon départ. Il laiſſa donc le gros de ſon Armée ſous le Mont de la Trinité, & prit avec lui les Troupes de la Maiſon du Roi, toute la Gendarmerie, quatre Regimens de Cavallerie, & deux de Dragons. Il arriva le lendemain à Leuſe, dans le tems que l'Armée des Alliés ſous le Prince de Waldeck paſſoit le ruiſſeau de la Catoire. Il faiſoit alors un fort gros brouïllard, dont ce General ſut profiter. Il tomba ſur l'Arriere-garde de toutes les Troupes, compoſée de deux Bataillons & de cinq Eſcadrons ſous le Comte de Tilli. D'abord il mit ſes Troupes en Bataille, & l'on fit repaſſer en diligence quelques Eſcadrons de l'Aile gauche. On forma deux Lignes de toutes ces Troupes, que le Duc fit charger avec beaucoup d'impetuoſité. Mais il fut ſoutenu par les Alliés

Alliés avec beaucoup de vigueur & d'intrepidité, & le combat y fut fort rude, & fort sanglant. Cependant la premiere Ligne des Alliés fut obligée de se retirer, & de se rallier derriere la seconde. Le Maréchal ne voulut point que l'on poursuivît ces Troupes, parce que l'on avoit jetté quelque Infanterie le long du ruisseau, ce qui auroit incommodé sa Cavallerie. Il fit donc place à sa seconde Ligne, qui chargea celle des Alliés, & qui la renversa. Mais dans le même tems toute l'Armée parut, ce qui obligea le Duc de Luxembourg de se retirer en diligence, d'autant plus qu'il vit que l'on faisoit marcher de l'Infanterie & des Dragons pour lui couper la retraite. Il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre. Mais les François perdirent beaucoup d'Officiers, & la Maison du Roi y fut fort maltraitée. Peu s'en fallut même, que ce détachement ne fut taillé en pieces par l'Infanterie, que l'on avoit postée dans des Hayes à la tête du defilé, où il falloit passer pour se retirer. 1691.

Il y eut quelques démêlez entre le Dannemarc & les Etats Generaux. Mais tout cela fut terminé par un Traité qui contenta les deux Partis. On se rendit de part & d'autre les Vaisseaux qui avoient été arrêtez, & cela rétablit l'Union entre les deux Etats. Il arriva la même année un Envoyé de Perse à la Haye. Il y fit son entrée au milieu du mois de Septembre, & fit savoir que le Roi son Maître l'avoit envoyé pour faire de nouveaux Traitez d'Alliance, & pour assurer les Etats, que tous leurs sujets pourroient trafi-

1691. trafiquer en toute ſureté dans la Perſe, & qu'on les favoriſeroit en toutes choſes. Le Roi d'Angleterre ayant achevé toutes les affaires qui dépendoient de lui dans les Provinces-Unies, s'en retourna en Angleterre, où il s'occupa à faire aſſembler ſon Parlement, & à préparer les fonds & les Troupes neceſſaires pour la Campagne prochaine: après quoi il ſe mit en état de repaſſer en Hollande à ſon ordinaire, pour ſe mettre à la tête de l'Armée, & travailler ainſi à s'oppoſer aux grands deſſeins de la France.

1692. A peine y fut-il arrivé, qu'il aprit que le Roi de France étoit venu en Flandre, où il s'étoit mis en marche avec près de cinquante mille hommes. Pendant cela le Duc de Luxembourg avoit formé un Corps d'Armée de près de ſoixante mille hommes, & le Marquis de Bouflers commandoit un Camp volant. Toutes ces Troupes s'ébranlerent le 28. de Mai, & le Roi de France vint camper à Pieton, & le Duc de Luxembourg à Arquienne. On crut que leur deſſein étoit d'aſſieger Charleroi. Mais tout d'un coup on aprit que Namur étoit inveſti, & que le Roi de France en vouloit faire le ſiege en perſonne. Dès que le Roi fut averti de ce ſiege, il donna ordre aux Troupes de s'aſſembler, & elles ſe joignirent toutes à une lieuë de Bruxelle. L'Armée en partit le 27. de Mai, & prit la route de Louvain, dans la reſolution d'attaquer les François avant qu'ils fuſſent retranchez. Les François, qui craignoient que la Place ne fût ſecouruë, hâterent leurs travaux, & firent une Ligne de circon-

circonvallation. Le 30. Ils ouvrirent la tranchée, & preſſerent la Ville avec tant de furie, qu'elle fut obligée de capituler le 5. de Juin, après avoir été menacée d'un bombardement. Elle avoit ſoutenu trois aſſauts. La Garniſon commandée par le General Major Winbergue ſe retira dans le Château, où l'on ſe défendit vigoureuſement. Cependant on attaquoit ſi vivement cette Place, qu'elle ne pouvoit manquer d'être forcée à ſe rendre, ſi elle n'étoit ſecouruë. On fit tout ce que l'on pût pour cela. Mais le Duc de Luxembourg s'étoit poſté à l'endroit par lequel on pouvoit marcher au ſecours de la Place. 1692.

Le Roi d'Angleterre ne laiſſa pas de s'avancer juſques à une portée de Canon de l'ennemi, & fit même jetter pluſieurs Ponts ſur la Mehaigne, qui étoit entre les deux Camps. Mais il fit de ſi grandes pluyes, que les Ponts furent emportez par les eaux débordées, de ſorte qu'il n'y eut pas moyen de paſſer. Il fallut donc ſe reſſoudre à laiſſer prendre cette Place, plûtôt que de hazarder une Bataille dont la perte paroiſſoit infaillible. Cela eut entraîné la ruïne entiere des Païs-bas Eſpagnols, qui fuſſent tombez infailliblement entre les mains des François. L'Armée demeura encore pluſieurs jours en vuë pour encourager les Aſſiegez à ſe bien défendre. Mais ils furent preſſez ſi vivement, qu'ils furent obligez de rendre le Fort Guillaume le 21. de Juin. Huit ou neuf jours après le Château ſe rendit par Capitulation. Ainſi cette forte Place fut priſe par les François après trente jours de tranchée, & il ne fut pas

1692. pas poſſible aux Alliés de la ſecourir, quoi qu'ils euſſent fait tout ce qui ſe pouvoit faire humainement pour cela. Mais la ſituation de cette forteresſe eſt telle, que quand une fois une Armée y eſt poſtée pour l'aſſieger, il eſt preſque impoſſible de ſecourir la Place, comme on l'a vû du depuis, lors qu'en 1695. le Roi d'Angleterre la reprit à la barbe d'une Armée de cent mille hommes commandez par le Marêchal de Villeroi, qui ne pût la ſauver des mains de ce Prince.

Pendant le ſiege de Namur, la flotte de France ſe mit en Mer, dans le deſſein de faire une deſcente en Angleterre, après avoir pris des meſures pour le rétabliſſement du Roi Jaques. On crut ces meſures ſi juſtes, que le Roi de France partant pour Namur, dit que cette Campagne pourroit voir Jaques ſur le Trône, & le Prince d'Orange chaſſé. On vit en effet ce Prince ſe rendre ſur les Côtes avec ſa Cour & ſes Troupes Irlandoiſes, outre quelques Regimens François qu'on lui avoit donnés. Il y avoit quatre cens vaiſſeaux de tranſport pour y embarquer les Troupes, & tout cela devoit marcher ſous l'eſcorte de douze Vaiſſeaux de Guerre commandez par le Comte d'Eſtrée, pendant que la flotte ſous les ordres du Vice-Amiral Tourville croiſoit dans la Manche. Dans le même tems Jaques II. publia un Manifeſte, pour encourager les Anglois qui lui étoient fideles, à ſe preparer à le recevoir. Tout avoit été ſi bien conduit, que l'entrepriſe paroiſſoit infaillible. Mais les vents ne permirent pas au Comte d'Eſtrée de joindre ce Prince avec ſon Eſcadre.

dre. Tourville fut retenu tout de même à la rade de Bertaume. Cela donna le loisir à la Reine de preparer tout ce qu'il falloit pour bien recevoir l'ennemi en Angleterre. Le Roi, qui étoit en Hollande, fit travailler en diligence à la flotte, qui se mit en Mer, & joignit les Vaisseaux Anglois. Il y avoit une grande conspiration trâmée en Angleterre. On devoit se saisir de la Reine, & massacrer tous ses plus fideles serviteurs. Ainsi Jaques II. se promettoit un favorable succès à son entrepriſe, d'autant plus qu'il croyoit avoir engagé une partie de la flotte dans ses interêts. Ce fut en ce tems-là, que l'on découvrit l'horrible conspiration trâmée contre le Roi d'Angleterre par le nommé Barthelemi de Liniere, appellé le Chevalier de Granval, qui entreprit cette deteſtable action, à la sollicitation du Roi Jaques, du Marquis de Barbesiere, & de plusieurs autres perſonnes de la Cour de France, ce qui donne lieu de croire, que le Roi y avoit part. Il fut decouvert par un de ses complices, & arrêté à Eyndhoven: son Procès lui fut fait, & ayant été convaincu de cet abominable crime, il fût condamné à la mort, & executé à l'Armée, à la maniere Angloiſe, pour les crimes qu'ils appellent de haute trahiſon. Il mourut le 13. du mois d'Août. 1692.

Le Roi de France avoit donné ordre exprès à Tourville de ne pas manquer d'attaquer l'ennemi, dès qu'il paroîtroit. Les deux flottes Angloiſe & Hollandoiſe, se joignirent au nombre de quatre vingts & huit Vaisseaux de Guerre, & se rendirent en vuë

1692. de celle de France le 29. de Mai. Les deux flottes ennemies ſe furent bien-tôt approchées, par ce qu'elles avoient ordre toutes deux de combattre. Les François furent les premiers à charger, quoi qu'inferieurs en nombre de Vaiſſeaux. La Bataille dura pendant trois jours, & les François y furent fort maltraitez & y perdirent pluſieurs Vaiſſeaux. Tourville ſe retira comme il pût à la Hogue avec treize Vaiſſeaux. Il en laiſſa trois à Cherbourg, parmi leſquels étoit le Soleil Royal, qu'il montoit auparavant. Le reſte de la flotte ſe ſauva en grand deſordre. Les trois vaiſſeaux, que l'on avoit laiſſez à Cherbourg, furent brûlez par les Alliés, & l'on en fit autant des treize qui avoient été conduits à la Hogue. Dès que Tourville fut deſcendu à Cherbourg, le Roi Jaques, le Maréchal de Bellefonds & lui tinrent conſeil, ſur ce qu'il y avoit à faire dans ce malheur. On reſolut de faire échoüer les vaiſſeaux que l'on avoit ramenez dans ce Port, pour en ſauver les équipages & le Canon, & du reſte de mettre pluſieurs Chaloupes Armées, pour empêcher que l'ennemi ne les vint brûler. Mais on ne pût pas les ſauver, parce que l'on ne trouva que neuf Chaloupes, de ſorte que celles des ennemis brûlerent le 2. de Juin les ſix vaiſſeaux échoüez à Liſſet. Le lendemain ils firent la même choſe des autres vaiſſeaux que l'on avoit fait échoüer à la Rade de la Hogue. Ils mirent le feu à un grand nombre de Vaiſſeaux Marchands, & à d'autres vaiſſeaux deſtinez à tranſporter les Troupes en Angleterre. Les François perdirent

dirent donc en cette occaſion dix huit ou vingt Vaiſſeaux de Guerre, ſans compter une infinité d'autres bâtimens, qui furent brûlez. Ainſi la France ſe vit humiliée, nonobſtant la priſe de Namur, & Jaques II. perdit encore une fois l'eſperance de remonter ſur le Trône. 1692.

Il ne fut pas poſſible pendant long-tems au Roi d'Angleterre de joindre l'Armée de France pour engager les affaires à une Bataille. Ayant été averti enfin, que le Maréchal de Luxembourg avoit envie de ſe rendre du côté d'Anghien, il fit marcher ſon Armée du côté de Genappe, à deſſein de le combattre, & de le prévenir. Ce General fut averti de la reſolution du Roi d'Angleterre par un Muſicien de l'Electeur de Baviere. Il ſe poſta donc à Steinkerke fort avantageuſement. Cela n'empêcha pas ce Prince de marcher droit à lui, bien ſurpris de voir que l'ennemi l'eût devancé. On conclut, que quelque traître avoit fait ſavoir au Duc de Luxembourg le deſſein du Roi, & en ayant fait perquiſition, on decouvrit que cet avis avoit été donné par le Muſicien que l'on fit pendre. L'Armée s'aprocha donc de Steinkerke ſur deux Colomnes. Le Duc de Wirtemberg, qui conduiſoit l'Avantgarde, ſe poſta ſur une hauteur, que les François occupoient, & où ils s'étoient retranchez. Mais on les en chaſſa à la faveur de Canon que le Roi d'Angleterre avoit avantageuſement placé pour cela. L'Armée fit halte juſques à deux heures après midi, que l'on commença à marcher

1692. droit à l'ennemi. On ne pût ſe ſervir d'abord que de la ſeule Avantgarde, tant le terrein étoit étroit & ſerré. On en mit une partie ſur la hauteur, dont le Duc de Wirtemberg s'étoit ſaiſi. Une autre partie fut miſe derriere cette hauteur, & le ſurplus un peu plus à droite. La Cavallerie fut placée des deux côtez pour ſoutenir cette Infanterie. Les François avoient mis toute leur Infanterie derriere la hauteur, où ils étoient poſtez, les Dragons ſoûtenoient l'Infanterie, & la Cavallerie étoit derriere les Dragons.

L'ordre du Roi d'Angleterre étoit, que le Duc de Wirtemberg commençât l'attaque, que le General Makaï le ſoutint, & que le Comte de Solms ſoutint Makaï. Le Duc attaqua avec dix Bataillons, & le Brigadier Fagel avec ſept. Cela ſe fit avec tant de furie, qu'ils chaſſerent les François de leur poſte, & demeurerent maîtres de leur Canon pendant plus d'une demie heure. Mais au lieu de ſoutenir cette attaque, on s'étendit ſur la droite, & ainſi le Duc de Wirtemberg ne pût profiter de ſon avantage. Le General Makaï, qui commandoit ce ſecond détachement, fut tué, & par-là ſes Troupes ne marcherent pas au ſecours du premier, qui avoit beſoin d'être rafraîchi. Le Roi d'Angleterre, qui s'aperçut de ce contretems, ſe rendit ſur les lieux, & travailla à rétablir le combat. Mais l'occaſion étoit manquée. Il ne fut pas poſſible d'y revenir, & l'on fut inſenſiblement obligé de quitter le terrain aux François. Pendant la chaleur du combat le Marquis de Bouflers arriva avec des Trou-

Troupes fraîches, & tomba sur la Brigade de Fagel. On le soutint avec une valeur incroyable. Mais enfin il fallut ceder au nombre, & penser à la retraite, puis qu'il n'y avoit plus rien à faire pour l'execution du dessein que l'on avoit formé. Cette retraite se fit en bon ordre, & les François n'oserent attaquer les Troupes des Alliés. On y perdit quelques petites pieces de Campagne, quelques chariots de Munitions, & deux Drapeaux. On prit un Etendart à l'ennemi. Voila comment se passa cette fameuse action, où les François perdirent cinq ou six mille hommes, parmi lesquels il y avoit un grand nombre de Suisses, sans la valeur desquels l'Armée de France eut été battuë. Ainsi tout le fruit que le Duc de Luxembourg tira de sa victoire, consiste en ce qu'il se battit bien. L'on peut dire en effet, que si les ordres du Roi d'Angleterre eussent été exactement suivis, & que l'on eut soutenu le Duc de Wirtemberg, c'en étoit fait. L'Armée de France eût été taillée en pieces. Mais ceux qui devoient soutenir le General donnerent à droite, au lieu de marcher sur ses pas, comme ils en avoient reçu l'ordre. Cela fit perdre du tems, & par cela même l'occasion d'enfoncer cette Armée, & de la battre à platte couture. 1692.

Le Roi Guillaume & l'Electeur de Baviere n'étant pas satisfaits de ce combat firent tout ce qu'ils purent pour engager le Duc de Luxembourg à quelque autre action. Mais il évita tout ce qui pouvoit le forcer à recommencer tout de nouveau. Ils le guet-

1692. terent neantmoins de ſi près, que ne pouvant plus ſubſiſter dans ſon Camp il le quitta à la ſourdine, de peur d'être ſuivi dans ſa marche. Il le fit même avec tant de précipitation, qu'il abandonna tous les priſonniers bleſſez de Steinkerk, parmi leſquels on en trouva pluſieurs, que l'on avoit cru morts, ce qui donna quelque joye à l'Armée des Alliés. Les Partis couroient de toutes parts, & avoient ſouvent des rencontres. Le Comte de Guiſcard avoit fait ſortir un gros détachement de ſa Garniſon pour eſcorter des batteaux qui lui amenoient des paliſſades, dont il avoit beſoin pour la fortification de ſa Place. On en avertit le Gouverneur de Huy, & on lui dit que ce détachement devoit être de trois cens fantaſſins, & de deux cens Dragons. Il crut qu'il ſuffiſoit de faire un detachement pareil pour les attaquer. Cependant on avoit fait ſortir plus de mille hommes de Namur commandez par le Prince d'Enrichemont, le Marquis d'Hoquincourt, & un autre Colonel. Le Parti de Huy ſe rendit ſecretement au lieu où l'on devoit charger les Paliſſades. Il ſurprit les deux ſentinelles avancées, & ſe jetta avec furie ſur le détachement de Namur. On pouſſa cette attaque avec tant de vigueur, que ce detachement fut mis en déroute. On en amena quatre cens priſonniers, parmi leſquels étoit le Prince d'Enrichemont avec vingt ſept Officiers. Le Marquis d'Hoquicourt fut tué avec un grand nombre de Soldats.

Vers le même tems à peu près il arriva à Oſtende & à Nieuport quatorze ou quinze mille

mille Anglois avec beaucoup de Munitions de Guerre & de bouche. Le Maréchal de Luxembourg avoit deſſein de mettre de groſſes Garniſons dans Furne & dans Dixmude, dont il s'étoit emparé quelque tems auparavant. Il avoit déja placé quatre Bataillons dans Furne. Mais ayant ſçû l'arrivée des Anglois il les en retira dès le lendemain, de peur qu'ils n'y fuſſent enlevez. Dès qu'ils en furent ſortis, les Anglois y entrerent, & ſe poſterent en même tems à Dixmude. Sur le milieu du mois d'Octobre, lors que le Roi ſe préparoit à ſe rendre en Angleterre, le Duc de Luxembourg fit faire pluſieurs mouvemens à ſes Troupes, & tout d'un coup le Marquis de Bouflers ſe rendit près de Charleroi avec des Troupes, & un grand nombre de pionniers. Dès que le Roi en fut averti, il ſe rendit à Bruxelle, où il arriva le 19. On fit marcher des Troupes en même tems vers cette Place. Mais les François ne les attendirent pas. Le Marquis de Bouflers ſe contenta de bombarder Charleroi, après quoi il ſe retira en diligence. Il y eut environ quarante maiſons brûlées dans la Ville baſſe. Le bombardement dura près de quatre jours. Ayant manqué d'aſſieger Charleroi il ſe jetta tout d'un coup ſur Furne & ſur Dixmude. Mais le dégel qui ſurvint l'obligea de renoncer à ſon entrepriſe. 1692.

Quelque ſemaines après ils ſe rendirent du côté de Huy, dans le deſſein de l'aſſieger avec une Armée de quinze ou vingt mille hommes. Ils arriverent ſur les hauteurs voiſines vers la fin du mois de Decembre. Dès que

1692. le Gouverneur les apperçut, il les canonna, & le fit avec tant de furie pendant toute la journée, qu'ils eurent de la peine à ſe poſter. Ils ſe rendirent maîtres d'un Fauxbourg en arrivant. Mais ils y furent regalez de tant de coups de Canon, & de tant de Bombes, qu'ils furent forcez de le quitter. On crut qu'ils auroient fait quelque travail pendant la nuit. Mais on les vit defiler dès le matin, & ils ſe retirerent, après avoir perdu mille ou douze cens hommes. Ils eurent peur d'être enveloppez, & de ne pouvoir ſe retirer, s'ils demeuroient plus long-tems devant cette Place. Ils dirent de leur part, que le ſiege de Huy n'étoit qu'une feinte, & que leur veritable deſſein étoit de ſe rendre maîtres de Furne, qui fut inveſti en effet le 29. de Decembre. Le Prince de Waldeck mourut en ce tems-là âgé de 73. ans. C'étoit un Prince habile à la Guerre, qui entendoit extrêmement bien à choiſir un Camp, & à faire ſubſiſter une Armée, & qui raiſonnoit admirablement dans un Conſeil. Ce fut lui, qui fit le plan du ſecours de Vienne aſſiegé par les Turcs en 1683. L'Empereur le fit Prince, pour lui donner une recompenſe honorable du grand ſervice qu'il lui avoit rendu dans cette occaſion. Il fut fort eſtimé par les Etats Generaux & par le Roi d'Angleterre, qui eut toujours une très-grande confiance en lui: il étoit Marêchal de Camp General, ou Velt-Marêchal des Provinces-Unies. Le Prince de Naſſau Stathouder de Friſe, & le Prince de Naſſau Sarbruck furent faits Marêchaux de Camp à ſa place.

Le

Le Marquis de Bouflers ayant investi Furne avec un grand nombre de Troupes ſerra la Place de ſi près, qu'elle capitula le 6. de Janvier. Dès que l'on ſut que cette Ville avoit été priſe avec tant de promptitude, on cria contre le Comte de Horne, qui en étoit Gouverneur, & on l'accuſa d'avoir manqué de conduite & de courage dans cette occaſion. Cela l'obligea de ſe juſtifier dans le monde. Il produiſit pour ſa défenſe l'ordre qu'il avoit reçu de l'Electeur de Baviere de ne pas attendre l'extrêmité, & de penſer ſur tout à ſauver la Garniſon. Mais il publia auſſi le reſultat du Conſeil de Guerre, qui avoit jugé qu'il falloit capituler, puis que l'ennemi avoit ſi bien fait écouler les eaux, qui étoient au Nord, qu'il avoit été en état de s'avancer ſans danger juſques ſur le foſſé de la Ville : que les trois attaques s'étoient faites de près, par ce que l'on n'avoit point de Canon pour les empêcher de s'approcher, & qu'une partie du rempart n'avoit point de flancs, & l'autre étoit de terre nouvellement remuée, qui s'écouloit : que la Garniſon n'étoit pas aſſez grande pour fournir les Poſtes, & qu'enfin le Gouverneur de Nieuport n'avoit pas lâché ſes écluſes, comme on l'avoit demandé il y avoit dix ou douze jours : que d'ailleurs il n'y avoit que ſept méchans Canons de fer montez ſur des affuts de Navire, dont l'un avoit crevé, deux avoient été demontez par les Batteries des ennemis, & les autres ne pouvoient être tranſportez d'un lieu à l'autre. Les Officiers diſoient, que les eaux ayant manqué de venir du côté 1693.

1693. de Nieuport, ç'avoit été là le principal motif de la prompte reddition de cette Ville. Le Gouverneur de Nieuport ſe juſtifia auſſi à ſon tour. Mais la Place étoit priſe, & cela fut cauſe que l'on abandonna Dixmude, qui ne pouvoit plus ſe ſoutenir. Le Païs-bas François fut mis à couvert par-là des courſes que les Garniſons faiſoient ſur eux, & rompit les meſures des Alliés pour l'ouverture de la Campagne de cette année.

La Guerre commençoit à fatiguer la France, quoi qu'elle parût triompher de tous côtés. Mais les grands efforts qu'elle avoit faits pour ſe rendre ſuperieure à ſes ennemis, l'épuiſoient d'hommes & d'argent. Si elle eut pû faire la Paix dans l'état preſent des affaires, elle lui eût été avantageuſe en toute maniere. Elle la ſouhaitoit donc avec beaucoup d'ardeur. Dans cette vuë afin d'envelopper ſes démarches pour l'obtenir, elle engagea adroitement les Etats neutres à en parler aux Alliés, leur faiſant entendre qu'elle ſacrifieroit volontiers une partie de ſes Conquêtes pour mettre l'Europe en repos. Le Pape en avoit fait l'ouverture à l'Empereur, au Roi d'Eſpagne, & au Duc de Savoye dès l'année precedente. La France s'en étoit remiſe ſi abſolument au Pape, qu'il avoit la carte blanche. Mais perſonne ne voulut prêter l'oreille à ſes propoſitions. Se voyant rebutée de ce côté-là elle tâcha d'engager les Provinces-Unies à traiter. Elle leur promettoit une bonne barriere pour couvrir leur Païs, & la liberté tout entiere du Commerce, les aſſurant qu'elles regleroient à leur gré

tous

tous les articles qui les pourroient concerner. Mais ces offres furent rejettées, & quelques perſonnes de credit ayant voulu entrer en négotiation là-deſſus, on leur impoſa ſilence d'une maniere à les faire taire abſolument, en les mettant hors d'état de continuer de traiter avec la France. 1693.

Le Miniſtre de l'Empereur avoit fait de grandes plaintes à la Diete des Cantons Suiſſes dès l'année paſſée. Ses plaintes avoient été appuyées par l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, & par l'Envoyé des Etats Generaux. On ſe plaignoit de ce que leurs Troupes, qui étoient au ſervice de la France, ne gardoient point la Neutralité, & qu'on les voyoit actuellement employées à agir offenſivement contre les Alliés en attaquant leurs Places, & qu'il y en avoit eu vingt neuf Bataillons au ſiege de Namur : que l'on étoit ſurpris dans le Monde, qu'une Nation Allemande agit ſi fortement pour les interêts du grand ennemi de l'Allemagne, & qu'en effet il y avoit quarante mille Suiſſes au ſervice de la France. On demandoit donc, que l'on empêchât à l'avenir que leurs Troupes ne violaſſent plus les anciens Traitez, & que d'ailleurs les Cantons ne fiſſent plus paſſer de Marchandiſes de contrebande en France. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne, qui ne pût pas ſe trouver à l'Aſſemblée, écrivit à peu près les mêmes choſes. Mais l'Envoyé des Etats Generaux fit une remontrance plus vive & plus forte. Il repreſenta que dès le mois de Juillet 1691. il leur avoit preſenté un Memoire de la part de ſes Maîtres, qui contenoit les mêmes

1693. plaintes, que l'on venoit de leur faire, mais que les Cantons Catholiques n'avoient point voulu lui donner de reponſe, ſous pretexte qu'ils n'avoient aucune alliance avec les Etats Generaux, & qu'ainſi il n'avoit aucun droit de parler d'infraction ; que cela l'avoit obligé ſix jours après de demander par un autre Memoire, qu'ils demeuraſſent neutres, mais que l'un des Cantons Catholiques n'avoit pas voulu y répondre, par ce qu'il avoit dit la verité, peut-être un peu trop naturellement, que cependant les autres lui avoient fait dire, qu'ils ordonneroient à leurs Officiers de garder exactement la neutralité : qu'ayant demandé cette reſolution par écrit, on avoit remis à le ſatisfaire là deſſus ; que cependant leurs Troupes avoient toujours agi à l'ordinaire, & qu'il n'avoit point encore reçu de réponſe ſur le Memoire de 1691.

Il ajoûta que les Cantons avoient un grand Corps de Troupes au ſervice de la France, qui agiſſoient offenſivement contre les Alliez avec plus de violence même que les François, & qu'ainſi les Alliez avoient lieu de croire qu'ils n'avoient point de plus grands ennemis que les Suiſſes, après la France. Il fit voir que les Suiſſes avoient fait paſſer en effet un nombre prodigieux de chevaux & de Marchandiſes de contrebande en France : que pour les chevaux qu'ils nourriſſoient en leur Païs, il n'en parloit pas ; mais qu'ils en avoient en quelque ſorte depeuplé l'Allemagne pour en accommoder ce Royaume ennemi, pendant que les Alliez combattoient pour la liberté de l'Europe & de la Suiſſe mê-

même : qu'il n'imputoit pas cela à tout le Corps Helvetique, mais seulement à ceux qui agissoient ainsi pour la France : que nonobstant cela Sa Majesté Imperiale leur avoit permis de tirer beaucoup de bled d'Allemagne, dans la disette, pendant que la France, qui recevoit tant de secours de leur part, ne leur en laissoit passer qu'une très petite quantité, à des conditions fort désavantageuses pour la Suisse : que l'on avoit permis à leurs Marchands de transporter des effets de contrebande en grande abondance, ce que la France n'avoit pas voulu leur accorder ; que depuis cent cinquante ans & plus la Maison d'Autriche avoit fidelement executé les Traitez d'Alliance, que la France les avoit enfraints de sa part en tous leurs points, de sorte que les profits qu'elle tiroit d'eux par les peages, excedoit les pensions qu'elle leur donnoit. Il conclut sa remontrance en leur disant, qu'il leur laissoit à examiner comment ils pourroient soutenir leur reputation, & satisfaire aux mouvemens de leur conscience, en soutenant l'injuste Guerre que la France faisoit à toute l'Europe dans le dessein de la mettre sous le joug. 1693.

Plusieurs Deputez de la Diéte furent offensez de la liberté de ce discours, & vouloient que l'on prit des précautions pour empêcher qu'à l'avenir on ne fit plus de pareilles remontrances peu respectueuses. Mais des personnes sages de l'Assemblée leur firent connoître que les Ministres publics avoient droit de faire des remontrances, comme ils trouvoient à propos, & qu'au reste il falloit examiner si

1693. elles étoient bien fondées, & leur donner ſatisfaction.

Il y eut trois opinions dans la Diéte. Les uns ſoutenoient qu'ils étoient libres chez eux, & qu'ils pouvoient faire ce qu'ils trouvoient à propos pour leur utilité commune. Les autres vouloient que l'on répondit en termes vagues & generaux, & que l'on fit ce qui ſeroit de l'avantage public. La troiſiéme qui avoit la pluralité des voix vouloit que l'on obſervât exactement la neutralité avec la Maiſon d'Autriche en puniſſant ceux qui y contreviendroient. Mais l'Aſſemblée ſe ſepara ſans rien conclure, par ce que dans l'embarras des opinions on eut de la peine à les réünir. Pluſieurs Deputez dirent que n'ayant point d'inſtructions là-deſſus ils en feroient leur rapport à leurs Principaux, pour en apporter la déciſion à la premiere Aſſemblée. Cependant ces remontrances produiſirent leur effet dans quelques Cantons. Celui de Berne fit jurer à ſes Officiers, qu'ils ne ſerviroient plus que ſelon les Traitez, & celui de Zurich accorda aux Etats une levée de quatre mille hommes.

La France, dont l'Armée Navale avoit été battuë à la Hogue l'année derniere, fit des efforts extraordinaires pour rétablir ſa flotte, & la mit en Mer forte de plus de cent voiles ſous le commandement du Maréchal de Tourville, de Chateau-Renaut, & de Gabaret. Il eut avis que la flotte marchande forte de quatre cens voiles étoit ſortie de Portsmouth ſous l'eſcorte de treize vaiſſeaux Anglois, de huit Hollandois, & de deux de Hambourg com-

commandez par le Chevalier Roock. En sortant, ces vaisseaux furent conduits hors du Canal par soixante & dix vaisseaux de Ligne. Le Convoi suivit sa route vers Cadix, & laissa en chemin ceux qui devoient aller à Bilboa, & dans d'autres Ports voisins. Le 23. de Juin les vaisseaux qui devoient se rendre en Portugal, se detacherent sous l'escorte de deux vaisseaux de Guerre, ce qui diminua encore la flotte d'environ cent cinquante voiles. Le Maréchal de Tourville partit de Brest le 25. du même mois, & tourna droit à Cadix pour se rendre au Détroit. Le 26. il découvrit à neuf heures du matin à la hauteur de St. Vincent les vaisseaux qui alloient en Portugal. On se canonna de part & d'autre vers quatre heures du soir. Les François cesserent le combat, & donnerent avis de tout au Maréchal de Tourville, qui détacha en même temps des vaisseaux pour aller reconnoître. Il donna ordre de faire force de voiles pour attaquer l'ennemi. Le Chevalier Roock voyant cette manœuvre prit le large avec ses vaisseaux, dont soixante & dix tâcherent de se sauver vers Cadix, & vers la côte d'Afrique en passant le Détroit. Sur le soir les François prirent deux vaisseaux de Guerre Hollandois, & quelques vaisseaux marchands, que l'on garda pendant la nuit, après en avoir brûlé ceux que l'on estima de moindre valeur. Le 28. on en fit échoüer une trentaine d'autres sur la côte, où ils furent brûlez, afin de poursuivre les autres en diligence. Le 29. la flotte Françoise vint moüiller à trois lieües de Cadix, où l'on brûla encore deux vais- 1693.

1693. vaiſſeaux Marchands, & l'on en envoya quatorze à Toulon, qui furent tout le butin que les François firent dans cette expedition.

Le 4. Juillet Tourville voulut aller brûler dans le Port de Cadix les vaiſſeaux d'eſcorte qui s'y étoient retirez. Mais il n'y eut pas moyen de travailler à cette entrepriſe. Il attendit donc le retour des vaiſſeaux qu'il avoit envoyez à la découverte, qui lui apprirent que pluſieurs Navires Marchands s'étoient retirez à Gibraltar. Il envoya vingt vaiſſeaux pour les bruler. Il y en avoit ſept de Dannemarc & de Suede, deux de Genes, & quatre d'Angleterre avec un Hollandois. Les François firent venir les premiers à eux, & travaillerent à mettre le feu aux cinq autres. Mais ils ſe défendirent avec tant de vigueur, que ceux qui les avoient attaquez ſe retirerent avec perte. On revint à la charge ſur eux avec des bombes & des Carcaſſes. Les Anglois mirent leurs vaiſſeaux ſous l'eau, & le ſeul Hollandois fut brûlé. Cependant il ſe défendit fort long temps, & l'on eut le loiſir d'en ſauver les principales marchandiſes. Voila comment cette flotte marchande fut maltraité par la faute des Amiraux Anglois, qui ne l'eſcorterent pas aſſez loin. Cependant les François ne profiterent pas beaucoup de leur victoire. Ils firent une très méchante manœuvre dans toute cette affaire, & le Chevalier Roock, au milieu du danger où il étoit, trouva moyen de ſe dégager, & de ſauver une partie conſiderable de ſa flotte marchande. Ainſi la flotte Françoiſe n'acquit pas beaucoup d'honneur dans ſon expedition, & l'on n'en fut pas

pas fort content à la Cour de France. Il se trouva même que la pluspart des pris, ou ruinez appartenoient à des marchands de Païs neutres qui n'étoient point en Guerre. 1693.

Le Roi de France avoit fait ses preparatifs de si bonne heure, que son Armée forte de cinquante mille hommes entra dans le Pallatinat avec un grand équipage d'Artillerie. On assiegea Heydelberg, & on y ouvrit la tranchée le 21. de May. La Place fut obligée de capituler le 22. & le Chateau fut rendu le 23. par la trahison ou lâcheté de celui qui y commandoit. On pilla cette ville, après quoi les François la brûlerent. On n'épargna ni les Eglises ni les tombeaux dont on jetta les ossemens pour prendre le plomb & l'étain des cercueils, & l'on vit les squelettes des Princes Palatins jettez inhumainement par les ruës. Violence inouïe dont les Payens mêmes avoient horreur. Ils ont toûjours respectez les tombeaux, & si l'on a pouſſé la barbarie aujourd'hui jusques à cet excès de fureur, cela ne s'est fait que par un emportement d'inhumanité, qui est absolument contraire au Droit des Gens. Tout cela se faisoit par la France pour obliger l'Empereur & les Princes d'Allemagne à écouter les propositions de Paix qu'elle faisoit faire par tout. Mais c'étoit là un étrange moyen de porter les gens à la Paix. Il ne servoit au contraire qu'à les en éloigner davantage, par l'horreur que de semblables cruautez donnent ordinairement à tous ceux qui ont quelque sentiment d'humanité. Les François eurent du bonheur en Catalogne.

1693. gne. Ils prirent Roſe le 9. de Juin par compoſition, & ſe ſaiſirent trois jours après du Château d'Ampurias.

Cependant tous ces grands efforts fatiguoient étrangement la France, & ne ſervoient qu'à l'épuiſer. Elle les redoubla neantmoins dans les Païs-Bas, dans l'eſperance d'obliger l'Eſpagne & les Provinces-Unies de conſentir enfin à la Paix. Le Roi ſe rendit donc au mois de May à la tête de ſon Armée, qui étoit forte de près de cent mille hommes. Il en fit faire la revuë à Gemblours, & s'en retourna à Verſailles dans le temps que tout le monde s'attendoit à quelque grande expedition. Ce fut ce que les Ecrivains François appellerent le triomphe de la ſageſſe. La verité eſt que le Roi d'Angleterre s'étant poſté avec ſon Armée ſur le Mont St. André, cela rompit toutes les meſures que le Roi de France avoit priſes, par ce qu'il ne pouvoit former aucun deſſein que ce Prince ne pût empêcher, par le moyen du Poſte qu'il avoit pris. Il eut fallu même en venir à une bataille, ce que le Roi de France craignoit, connoiſſant la vigueur, la bravoure, & la capacité de ſon ennemi. Il prit donc le parti de s'en retourner, voyant qu'il ne pouvoit plus rien entreprendre, & il laiſſa ſes Troupes ſous la conduite du Duc de Luxembourg & du Marquis de Boufflers. Ce qu'il y eut de plaiſant dans cette affaire, c'eſt qu'il avoit amené les Dames de ſa Cour pour être les temoins de ſon triomphe. Mais elles furent obligées de s'en retourner ſans avoir vû qu'une revuë & un campement.

Dés

Dés qu'il fut parti, les deux Generaux firent diverſes marches, & tout d'un coup le Maréchal de Luxembourg reſolut d'aſſieger Huy, que le Maréchal de Villeroy inveſtit le 18. de Juillet. On fit ce ſiege avec toutes les précautions imaginables. Ainſi la Place fut obligée de capituler dés le 23. & la Garniſon fut conduite à Liege. Le Roi d'Angleterre qui ne pût pas empêcher cette Place de tomber entre les mains de l'ennemi, crût qu'il étoit plus important d'envoyer forcer les Lignes, qui couvroient les Païs conquis, pour en tirer des contributions. Il eſperoit même de faire faire quelque mouvement au Duc de Luxembourg, dont il pourroit profiter. Il detacha donc de ſon Armée le Duc de Wirtemberg avec douze ou quinze mille hommes, & l'envoya du côté de ces Lignes. Il les força l'épée à la main, les fit raſer, & mit tout le Païs ſous contribution, après s'être ſaiſi de pluſieurs poſtes conſiderables. Pendant cela le Duc de Luxembourg alla reconnoître les retranchemens que l'on avoit faits devant la ville de Liége, pour empêcher que les François ne l'attaquaſſent, comme ç'avoit toujours été leur deſſein. 1693.

Il fut averti dans ſa marche que le Roi d'Angleterre étoit retourné camper entre la Gheete & le ruiſſeau de Landen, & qu'il avoit fait un grand détachement, tant pour le Duc de Wirtemberg, que pour renforcer la Garniſon de Liege. Il reſolut donc de l'aller combattre, pendant que ſon Armée étoit affoiblie. Il commanda aux Troupes de faire des faſcines, comme s'il eût eu deſſein d'aller

1693. ler à Liége. C'étoit pour envelopper ſon deſſein. Il decampa tout d'un coup de Hellich à ſept lieües de l'Armée ennemie, & marcha ſur quatre colomnes, ſon Infanterie au milieu, & ſa Cavallerie ſur les ailes. Il arriva avec la Maiſon du Roi à la vuë du Roi d'Angleterre pour le retenir dans ſon Camp, ou pour charger l'arrieregarde, ſi l'on penſoit à la retraite. Il ſe rendit à quatre heures après midi ſur une hauteur, qui n'étoit qu'à une demie lieüe de l'ennemi. Quand le Roi & l'Electeur de Baviere l'eurent reconnu ils jugerent qu'il avoit deſſein de les attaquer. Cela leur fit prendre la reſolution de l'attendre, ſe fondans ſur la bonté de leur Camp, ſur la valeur des Troupes, & ſur l'état fatigué de l'ennemi. Ils crurent qu'ils ne hazardoient pas beaucoup, puis qu'ils pouvoient battre le Duc de Luxembourg, & ruïner ſes Troupes. Que s'ils ſuccomboient dans cette occaſion, ils jugerent que cela n'arriveroit qu'après avoir fait perir bien des François, dont les Troupes ſeroient fort delabrées après ce combat, lequel ne ſe feroit qu'à leurs depens. Le Roi, qui ſçavoit qu'il étoit inferieur pour le nombre ordonna à ſon Infanterie de ſe retrancher. Il borda ſon retranchement de près de cent piéces de Canon, mit ſon Infanterie derriere ce retranchement, & la fit ſoutenir par ſa Cavallerie. Il poſta trois Lignes de Cavallerie du côté de Laer, & de Neerwinden. Son Armée fut ſous les Armes toute la nuit, & l'ennemi commença l'attaque à cinq heures du matin. L'aile droite la ſoutint avec une valeur extraordinaire, & repouſſa les François. Le

choq

choq dura six heures, pendant quoi le Canon des Alliez faisoit un ravage épouvantable dans les Troupes ennemies. On voyoit faucher des bataillons, & la terre étoit toute jonchée de morts & de mourans. Les François se rebuterent vers les onze heures. Mais ils recommencerent le combat à l'aile gauche, où ils furent reçus avec le même succès, & obligez de se retirer, après avoir perdu une infinité de monde. Leur Infanterie souffrit beaucoup. Celle des Alliez ne tiroit qu'à bout touchant de derriere son retranchement, & le Canon ne tiroit qu'à cartouches. Après cette seconde attaque il se fit une espece de calme entre les deux Armées, pendant lequel le Duc du Luxembourg ramassa toute sa Cavallerie, qui étoit le double de celle du Roi d'Angleterre. Il revint donc à la charge à l'aile droite où le feu avoit toûjours duré, quoi qu'assez foiblement, par ce que les munitions commançoient à manquer. Le Roi d'Angleterre & l'Electeur de Baviere firent tout ce qui se pouvoit pour repousser l'ennemi. Mais ils ne purent empêcher que les François ne se rendissent maîtres de tout le village de Winden, étant renforcez alors de leur aile droite. 1693.

Le Duc de Luxembourg profita de cet avantage. Il fit passer sa Cavallerie à la faveur de l'Infanterie qui étoit dans les Hayes. Cela fit plier l'Infanterie des Alliez qui ne pouvoit plus soutenir le feu qui leur venoit en flanc. Le Canon ne pouvoit plus tirer faute de poudre & de boulets. Ainsi la Cavallerie ennemie passa, & chargea les Troupes

1693. pes de Brandebourg & de Hanover auſſi bien que celles d'Eſpagne. Le Roi d'Angleterre commanda une partie de l'aile gauche pour venir au ſecours. Mais elle ne put y arriver aſſez tôt. Les François attaquerent enſuite la Cavallerie Hollandoiſe, & la renverſerent avant que les Anglois euſſent formé leur Ligne. On chargea donc comme on pût, & on le fit en pluſieurs endroits avec beaucoup de ſuccès. Mais la force & le nombre l'emporterent ſur le courage, & le Roi voyant que les François devenoient ſuperieurs ordonna la retraite, & abandonna une partie de ſon Canon, après avoir fait un carnage horrible des Troupes de l'ennemi. Cette retraite ſe fit avec tant d'ordre que le Duc de Luxembourg n'oſa la troubler, depeur de perdre l'avantage qu'il avoit remporté dans cette journée. Les Alliez perdirent plus de ſoixante piéces de Canon, beaucoup de priſonniers, & pluſieurs Etendars. La victoire couta cher aux François. Leur Infanterie y fut tellement maltraitée qu'ils ne purent la rétablir du depuis. La retraite des Alliez fut jugée ſi belle que le Duc de Luxembourg témoigna qu'elle valoit une victoire. Au reſte la maniere dont le Roi d'Angleterre avoit diſpoſé ſon Armée, & les retranchemens dont il l'avoit couverte en ſi peu de temps firent le ſujet de l'admiration de tous ceux qui entendent la Guerre. Dans le combat, ce Prince fit voir toute la valeur & toute la prudence d'un grand & habile General. Le Roi de France à qui l'on fit le rapport de cette bataille dit que le Duc de Luxembourg avoit

avoit combattu en Prince de Condé, mais que le Roi d'Angleterre avoit agi & s'étoit retiré en Vicomte de Turenne. On ne pouvoit rien dire de plus fort à la loüange de ce Prince. 1693.

Il eſt certain qu'il pouvoit éviter cette bataille. Il n'avoit qu'à paſſer le vaiſſeau qui étoit derriere lui. Mais il conſidera que quel qu'en fût l'évenement il y auroit beaucoup à gagner pour les Alliez. Et en effet l'Armée de France ne fit plus rien pendant le reſte de la Campagne. Elle fut occupée à ſe rétablir & à remettre ſes Troupes delabrées. Elle perdit plus de quinze mille hommes ſans conter les bleſſez, dont une partie mourut, & l'autre demeura eſtropiée. D'ailleurs il étoit bien aiſe d'obliger les Alliez à mettre ſur pied un plus grand nombre de Troupes pour faire la Guerre avec plus d'égalité à l'avenir. Cela les obligea en effet à augmenter leurs forces pour la Campagne ſuivante. Ainſi ce Prince vint à ſon but. Il ruina l'Armée victorieuſe, & ſe vit en état dans la ſuite de faire tête à l'ennemi victorieux. Les deux Armées ſe repoſerent après cette bataille, pendant quoi le Roi donna au Duc de Wirtemberg la charge de General de l'Infanterie, qui avoit été exercée par le Comte de Solms tué à la bataille de Landen, & celle de Maréchal de Camp General, qui étoit vacante depuis la mort du Prince de Waldeck, au Duc de Holſtein Pleun, qui en fut pourvû du conſentement du Roi de Dannemarc.

Les François firent de grands trophées de cette victoire. Ils publierent de toutes parts qu'u-

1693. qu'une partie de l'Armée des Alliez avoit été tuée ſur la Place, qu'une autre avoit peri dans la riviere en ſe ſauvant, & que le reſte avoit été diſperſé, & mis hors d'état de ſe rallier de long temps. Ils dirent que la plus-part des Officiers Generaux avoient été tuez ou faits priſonniers, & qu'ils avoient trouvé ſoixante & ſeize piéces de Canon avec huit mortiers & neuf Pontons, qui étoient ſur le Champ de bataille, dont ils étoient les Maîtres; qu'ils avoient pris douze paires de timbales, ſoixante étendans & vingt deux Drapeaux. Il eſt vray qu'ils eurent tous ces avantages. Mais ils leur couterent extrêmement cher, & le Dauphin eut raiſon de dire qu'il ne falloit gagner qu'une ou deux batailles ſemblables pour ruïner abſolument l'Armée. Ils perdirent bien vingt mille hommes tuez ou eſtropiez d'une maniere à ne pouvoir plus ſervir. Les victorieux ſe trouverent tellement épuiſez de forces qu'ils ne purent pourſuivre l'Armée battuë, laquelle fit ſa retraite aſſez tranquillement. Et en effet l'Aile gauche des Alliez, & le Corps de bataille ſe retirerent fort paiſiblement. Il n'y eut que l'aile droite qui fut un peu maltraitée, ſi l'Armée de France eût été auſſi victorieuſe qu'elle le publioit, pourquoi n'attaquoit-elle pas la ville de Liege pour l'obliger à la neutralité. La verité eſt que l'Armée des Alliez épuiſa toutes ſes munitions, & que cela ſeul fut cauſe qu'elle perdit la bataille. Et en effet quand l'ennemi ſe fut rendu maître du Canon, il n'y trouva ni poudre, ni boulets, & ne put s'en ſervir. Et après tout cette

te Armée victorieuſe demeura abſolument dans l'inaction, & n'oſa rien entreprendre qu'après que le Dauphin, qui étoit en Allemagne, lui eut envoyé un gros detachement, & qu'on eût fait marcher les Troupes, que l'on tenoit ſur les côtes de Bretagne & de Normandie, pour s'oppoſer aux deſcentes que la flotte des Alliez pouvoit faire. 1693.

Lors que le Duc de Luxembourg eut reçu toutes ces Troupes, il ſe mit en état d'attaquer Charleroy. Les Alliez ne purent empêcher l'execution de ce deſſein. Ainſi l'ennemi fit ce ſiege en repos. Le Comte de Guiſcard inveſtit la Place le X. de Septembre avec ſix Bataillons, & un Regiment de Dragons. Un autre Officier General ſe poſta d'un autre côté avec dix ſept Eſcadrons, & le même jour il arriva trente deux Bataillons, & trente quatre autres Eſcadrons. La tranchée fut ouverte la nuit du 14. au 15. Pendant cela le Roi d'Angleterre détacha l'Electeur de Baviere & le Duc de Wirtemberg avec vingt mille hommes, pour obliger le Duc de Luxembourg à faire quelque mouvement, & pour l'engager à une nouvelle Bataille. Mais il ne branla point de ſon Poſte, & il envoya ſeulement des Troupes pour ſe jetter dans les Places, que l'on voudroit attaquer. Mais cette précaution fut inutile, parce que l'Electeur de Baviere fut rappellé, lors que l'on vit que le Duc de Luxembourg ne s'ébranloit point. Pendant tous ces mouvemens le ſiege continuoit, & les Aſſiegez firent de vigoureuſes ſorties avec ſuccès. Cela fut cauſe que les Aſſiegeans fu-

1693. rent obligez de s'avancer pied à pied. Enfin tout étant prêt le 6. d'Octobre pour un aſſaut general ils l'entreprirent. Mais ils furent repouſſez fort rudement. Ils reprirent donc leurs travaux, & le Gouverneur voyant qu'ils étoient au corps de la Place, capitula le 11. du même mois, & en ſortit avec ſa Garniſon.

L'Armée des Alliez en Piemont entreprit de bombarder Pignerol. Les François accoururent en diligence au ſecours, dans la crainte de perdre cette ville. Ils ſe rendirent près de la Place avec tant de diligence & de ſecret que l'on fut tout étonné de les voir arriver. Le Duc de Savoye fit ſauter le Fort de St. Brigitte, dont il s'étoit emparé, & ſe mit en Bataille pour reçevoir l'ennemi qui venoit l'attaquer. Le combat ſe donna le 4. d'Octobre dans la plaine de la Marſaille. Il fut violent & fort opiniâtre, la victoire balança long temps. Mais enfin les François la remporterent après quatre ou cinq heures de combat. Les Alliez emmenerent huit piéces de Canon avec eux en ſe retirant, & laiſſerent le reſte avec un grand nombre de Drapeaux & d'Etendars.

Les Eſpagnols furent les plus mal-traitez. Ils perdirent bien trois mois mille hommes tuez, ou mis hors de combat. Ainſi cette Campagne parut fort glorieuſe à la France. Cependant elle eut auſſi ſes chagrins & ſes mortifications, qui ſervirent à diminuer la joye qu'elle avoit de ſes bons ſuccès.

Le malheur arrivé à la flotte marchande ne ſervit qu'à animer les Alliez à ſe recompen-

penſer de la perte qu'ils avoient faite dans cette occaſion. Ils préparerent donc une Armée navale formidable par le nombre des vaiſſeaux, & ſur la fin du mois de Novembre ils en mirent une bonne Eſcadre en Mer, qui ſe rendit à St. Malo. Elle arriva le 26. de ce mois près de cette ville, & moüilla fort près d'une des entrées du Port. Peu de tems après on amena les Galiotes à bombes, dont on en jetta trente ou quarante du côté de la ville. Les habitans en furent fort allarmez, par ce qu'ils ne s'y attendoient pas dans une ſaiſon ſi avancée. Ces bombes ne firent pas grand mal. Mais le lendemain & la nuit ſuivante on en jetta une grande quantité, qui fit connoître que l'on avoit deſſein de bombarder tout de bon. Le 28. au matin les Anglois ayant apperçû deux vaiſſeaux, crurent que c'étoient les avant-coureurs d'une Eſcadre, que l'on envoyoit de Breſt pour les attaquer. Mais ils reconnurent que c'étoit un Armateur, qui amenoit une priſe Hollandoiſe. Ils revinrent ſur le ſoir, & jetterent douze ou quinze bombes pour amuſer les habitans. Le lendemain jour de dimanche ils revinrent vers le ſoir à la faveur du vent, & d'une nuit obſcure. Alors ils approcherent une Machine, qu'ils avoient preparée. C'étoit un batiment en forme de Galiote d'environ trois cens tonneaux, où l'on avoit enfermé plus de cent barriques de poudre couvertes de beaucoup de matieres combuſtibles aiſées à prendre feu. Au deſſus il y avoit bien trois cens carcaſſes pleines de grenades, de boulets de Canon, de chaines, de piſtolets 1693.

1693. chargez & enveloppez de toile goudronnée, de gros morceaux de fer, & de choſes ſemblables. Elles étoient ouvertes en ſix endroits pour mettre le feu plus aiſément par tout.

On approcha cette Machine de la Muraille, & la pluspart des Carcaſſes tomba dans la ville, où elles mirent le feu en pluſieurs endroits. Lors que le vaiſſeau creva le rempart auprès duquel il étoit placé fut renverſé avec toutes les maiſons voiſines. Toutes les autres Maiſons en furent ébranlées. Les vitres furent briſées. Tous les vaiſſeaux fragiles à près de trois lieües des environs furent fracaſſez, & les toits des maiſons furent ruinez. Cette machine cauſa un deſordre incroyable dans la ville, & les habitans en ſouffrirent beaucoup. Dés qu'elle eut fait ſon effet les Anglois ſe retirerent, & ceſſerent de bomharder, par ce que la Mer commençoit à devenir fort groſſe. Ils craignirent que la ſaiſon avancée ne leur amenât quelque tempête. Ainſi ils ſe mirent à la voile le 30. & emmenerent avec eux une centaine de priſonniers, qu'ils avoient faits dans cette expedition.

La France avoit été fort triomphante dans la Campagne qui venoit de finir. Elle avoit gagné deux batailles, pris pluſieurs villes, & ruiné preſque tout une flotte marchande. Cependant elle cherchoit la Paix de toutes parts, & tâchoit de la faire à quelque prix que ce fût. Toutes ſes tentatives avoient été inutiles juſques-là, & n'ayant pû diſpoſer les Alliez à traiter, elle ſe ſervit donc enfin de l'Envoyé de Dannemarc en Angleterre, qui

qui presenta un Memoire au Roi sur ce sujet. 1693.
Il faisoit connoître que la France ne changeroit rien dans les offres que l'on avoit faites à l'Empereur, à l'Empire, aux Ducs de Savoye & de Lorraine, & qu'elle rendroit à l'Espagne tout ce qu'elle avoit pris en Catalogne pendant cette Guerre. Elle offroit aux Etats Generaux une barriere capable de les couvrir, qu'elle rendroit Mons & Namur, dans l'état où ces Places se trouvoient; mais qu'elle feroit raser Charleroy: qu'elle restitueroit Huy à l'Evêque de Liege, & lui donneroit un indemnité dans le Luxembourg pour Dinant qui lui seroit cedé, & que l'on regleroit un Traité de commerce sur le pied de celui de Nimegue: que pour satisfaire les Provinces-Unies de tous points, elle consentoit qu'au cas que le Roi d'Espagne vint à mourir sans enfans, l'Electeur de Baviere auroit les Païs-Bas, pourvû que l'Empereur y consentit. Ce Ministre insinua encore, que si l'on vouloit faire la Paix, la France le reconnoîtroit Roi d'Angleterre, & abandonneroit le Roi Jaques. Mais ce Memoire ne produisit rien, & l'on recommença la Guerre tout de nouveau la Campagne suivante.

Le Nonce du Pape avoit fait à peu près les 1694.
mêmes propositions au Roi d'Espagne, qui répondit qu'il ne pouvoit entrer en aucun Traité que de concert avec les Alliez; & que d'ailleurs on ne pouvoit croire que la France souhaitât la Paix de bonne foy. Quand ce Prince eut vû le Memoire presenté par l'Envoyé de Dannemarc, il en fut ému, & écrivit aux Etats Generaux en date du 23. de

1694. Janvier de cette année. Il marquoit que les propoſitions de la France étoient un piége pour déſunir les Alliez : qu'il étoit ſurpris, de ce que cette Couronne s'aviſoit de diſpoſer de ſes Etats pendant ſa vie. Il les preſſoit enſuite de redoubler leurs efforts contre la France, & ajoûtoit enfin que ſi tous les Alliez faiſoient la Paix, il continueroit la Guerre, & ſe reſoudroit plûtôt à perdre tous ſes Etats, que de conſentir à une Paix honteuſe, dont les conditions étoient inſupportables. Il arriva encore quelque different entre le Dannemarc & les Provinces-Unies, à l'occaſion des anciens péages que le Roi vouloit rétablir au préjudice du dernier Traité. Il fit donc arrêter tous les vaiſſeaux Hollandois, qui étoient dans ſes Ports. Cela obligea les Etats Generaux d'uſer de repreſailles. Ils firent donc arrêter auſſi tous les vaiſſeaux Danois, & en avertirent l'envoyé de Dannemarc, qui étoit à la Haye. En même tems l'Empereur, le Roi de Suéde, & l'Electeur de Brandebourg firent travailler par leurs Miniſtres à accommoder ce different. L'affaire fut remiſe à la déciſion du Roi d'Angleterre, qui la termina à l'amiable. Les vaiſſeaux furent rendus de part & d'autre, & on dreſſa un accord pour prevenir de pareilles difficultez à l'avenir. On en executa les conditions de bonne foy.

La flotte de France ſe mit en Mer au commencement de May forte de quarante vaiſſeaux de ligne ſous le commandement de Château-renaut. Le Marêchal de Tourville ſortit de Toulon avec une Eſcadre, & les Ga-

Galeres qui étoient à Marſeille, le vinrent joindre. L'Amiral Ruſſel mit auſſi à la voile vers le même tems avec une partie des deux flottes Angloiſe & Hollandoiſe. Mais le mauvais tems l'obligea de relâcher à St. Helene, d'où il partit enfin le 15. dans le deſſein d'aller attaquer Château renaut. Mais il s'étoit prevalu du vent, de ſorte qu'il fut impoſſible de le joindre. Cela fit naître la penſée à l'Amiral Ruſſel d'aller ruïner une flotte de vaiſſeaux Marchands, qui étoient à la rade de Bertaume chargez de grains, de vin, & d'eau de vie. Il detacha donc le 18. deux vaiſſeaux avec un brûlot pour les aller attaquer, & deux jours après les Fregates de la flotte s'étant approchées de ces vaiſſeaux, il y en eut trente ſept qui furent obligez d'échoüer dans la Baye blanche, & huit autres dans celle de Conquêt. On brûla ou coula à fonds trente cinq de ces vaiſſeaux, & le reſte fut diſperſé. Le 27. du même mois deux vaiſſeaux Anglois avec quatre Armateurs trouverent près de la Hogue une pareille flotte, qui faiſoit voile pour Dieppe, & pour Dunquerque dans le deſſein de conduire des proviſions deſtinées pour l'Armée de Flandre. Ils obligerent une partie de ces vaiſſeaux d'aller échoüer ſur des rochers, une autre partie près de Cherbourg, & ſix furent pris par les Anglois. Le gros tems qui ſurvint, obligea l'Amiral de relâcher à Torbay. Mais s'étant rendu à St. Helene, où étoit le lieu d'aſſemblée, l'Armée ſe trouva forte de cinquante deux vaiſſeaux de ligne de la part des Anglois, & de quarante & un de celle 1694.

1694. des Hollandois, ſans compter les brûlots, & les autres petits bâtimens. On chargea beaucoup de Troupes & de machines ſur cette flotte, qui ayant mis à la voile ſe trouva le 13 de Juin à la hauteur d'Oueſſant.

L'Amiral Ruſſel étant là avec la flotte en prit cinquante vaiſſeaux pour ſe rendre dans la Mediterranée. Le reſte fut laiſſé ſous la conduite de Mylord Berkley, qui avoit des Troupes de débarquement avec lui. Il tenta de faire une décente au Fort de Camaret près de Breſt. Mais il y perdit bien du monde, & fut obligé de ſe retirer. Dés que l'on ſut à Verſaille, que les Anglois étoient en état de faire une deſcente, on en fut fort allarmé, parce que les principales forces de Mer étoient dans la Mediterranée. Cependant le Roi ayant reçû quelques avis d'Angleterre que l'on en vouloit à Breſt, on ſe mit en état d'y bien reçevoir l'ennemi. On éleva pluſieurs batteries de Canons & de Mortiers. On fit de grands retranchemens. On applanit huit gros vaiſſeaux ſur leſquels on plaça des Mortiers. On mit des Troupes de Soldats avec des Grenadiers ſur quelques autres, & on attendit ainſi les Anglois avec quatre mille hommes de Troupes reglées, un Regiment de Dragons, trois mille Gentilshommes de l'Arriereban, & un grand nombre du Bombardiers.

Mylord Berkley, qui ne ſçavoit pas que ſon entrepriſe avoit été découverte par des Traîtres d'Angleterre, entra dans la Baye de Camaret le 17. de Juin, & envoya les Chaloupes reconnoître les lieux propres au débar-

barquement. On lui rapporta que les François s'étoient bien retranchez, que l'on avoit vû plusieurs batteries dressées, & beaucoup de Troupes derriere les retranchemens. Cela n'empêcha pas l'Amiral d'envoyer trois vaisseaux Anglois, & quatre Hollandois pour battre le Château. Mais ils furent saluez de tant de coups de Canon, qu'ils en furent déconcertez. On ne laissa pas de faire débarquer quatre cens hommes au pied d'un Rocher, où l'eau se trouva fort basse. Cela fut cause que le débarquement des autres ne se fit pas avec toute la promptitude necessaire. Ainsi ces quatre cens hommes furent fort maltraitez du feu des batteries, & des retranchemens. Le General Talmache fut reconnoître lui même les lieux, & remarqua, qu'il y avoit plusieurs retranchemens à forcer; d'où il conclut que le plus sûr étoit de se retirer. Mais le peu d'eau fut cause que l'on ne pût sauver ces quatre cens hommes qui furent tous tuez, ou faits prisonniers, à la reserve d'un fort petit nombre qui se garentit du danger à la nage. Le General Talmache fut blessé dans cette action, & mourut quelques jours après de ses blessures, témoignant qu'il mouroit content au service du meilleur de tous les Rois, en faisant son devoir, mais que ce bon Prince étoit trahi, & il chargea une personne, qui étoit auprès de lui, de rapporter à la Reine ce qu'il venoit de dire, & de lui nommer les personnes du Conseil, qui avoient opiné mal à propos à retarder la descente. Il est certain en effet que si on l'eût faite plûtôt les François n'eus- 1694.

1694. ſent pas été preparez à s'y oppoſer, comme ils firent, & que l'affaire eût réüſſi.

Le malheur arrivé à Breſt ne ſervit qu'à irriter les Alliez. Mylord Berkley remit donc à la voile le 16. & prit ſa route avec quarante cinq vaiſſeaux de Guerre, & un grand nombre de fregates, & de petits bâtimens vers les côtes de France. Il parut à la hauteur de Dieppe le 17. Mais un gros tems l'ayant tenu éloigné des côtes, les habitans de cette ville eurent le loiſir de dépaver les ruës, & de mettre du fumier ſur les toits des maiſons. Dés que l'on fut averti que cette flotte avoit paru, l'Intendant de Roüen, & le Marquis de Beuvron ſe rendirent à Dieppe, & l'Ingenieur Lappara y fut envoyé de Verſaille. On fit marcher en diligence tout ce que l'on pût de Troupes pour aſſurer la ville, & pour s'oppoſer avec les Milices aux deſſeins des ennemis. On tranſporta les femmes, & les enfans avec les meilleurs effets en pluſieurs lieux voiſins, en attendant l'iſſuë de cette affaire, parce que l'on ne ſçavoit pas quel pouvoit être le but de Mylord Berkley. Le vent étant devenu favorable le 22. il s'approcha de la côte, & jetta des bombes depuis neuf heures du matin juſques à huit heures du ſoir. Il recommença vers les onze heures, & fit joüer une Machine à peu près ſemblable à celle de St. Malo. Quoique l'effet n'en fut pas tout à fait auſſi grand qu'on l'avoit crû, elle ne laiſſa pas de faire un fracas horrible. On continua de jetter des bombes, & des carcaſſes toute la nuit. On jetta auſſi quantité de bombes de la ville.

Mais

Mais elles passerent toutes au de là des Galiotes. Il n'y en eut qu'une qui tomba sur un petit bâtiment, qui n'en souffrit pas beaucoup de dommage. Mais les trois quarts de la ville furent reduits en cendre, quoique l'on eut pris d'extrêmes precautions pour éteindre le feu. Le reste fut tout renversé, & il n'en demeura pas une maison entiere. 1694.

Quand les bourgeois virent leur ville en feu, ils voulurent se retirer. Mais les Troupes les en empêcherent, & les deux partis penserent en venir aux mains. On prétendit que les nouveaux réünis avoient allumé le feu en plusieurs endroits de la ville. On parloit déja de les en punir, quoique le soupçon fût le plus mal-fondé du monde. Quelle apparence y avoit-il en effet que ces pauvres gens eussent pensé à brûler eux mêmes leurs maisons, eux qui avoient mieux aimé renoncer à leur ancienne Religion que de se mettre au hazard de perdre leurs biens. La flotte ayant achevé ce bombardement se retira le soir du 24. & se rendit près du Havre de Grace le 25. on fit sonder la Mer autour de cette ville, & peu de temps après on moüilla l'ancre le plus près qu'il fut possible. On fit avancer les Galiotes, & on bombarda depuis quatre heures du soir jusques au lendemain. On cessa de tirer le 27. mais on recommença le jour d'après avec tant de violence, que malgré les soins du Maréchal de Choiseul la moitié de la ville fut brûlée. On revint tout de nouveau à bombarder le 31. Mais on ne fit pas grand mal pour cette fois, par ce que les vents violens, & le courans empêcherent

1694. de tirer juſte. Peu de temps après Milord Berkley ſe rendit auprès de la Reine pour lui rendre compte de ſon expedition. Cette Princeſſe dont l'ame étoit tendre, & toute portée au bien, témoigna qu'elle ne pouvoit pardonner à ceux qui avoient inventé le malheureux moyen de tourmenter le Genre humain, & qu'elle avoit de la douleur de voir que la Guerre autoriſoit de ſemblables cruautez. Elle ajoûta qu'elle eſperoit qu'elles deviendroient odieuſes à ceux qui s'en étoient ſervi les premiers, & que l'on conviendroit à l'avenir de ne plus employer ces moyens barbares de ruiner les Peuples.

Pendant que toutes ces choſes ſe faiſoient ſur la Mer, on étoit entré en Campagne dans les Pais-Bas. Le Roi d'Angleterre étoit venu ſe poſter au Mont St. André le 22. du mois de Juillet. Le 18. du mois ſuivant il envoya les gros bagages à Louvain. L'Armée de France étoit commandée par le Dauphin, & depuis la Campagne ouverte on n'avoit fait que s'obſerver de part & d'autre. On avoit fait de grands preparatifs à Huy, & ſur la Meuſe. Ainſi le paſſage étoit ouvert pour ſe jetter ſur Liege, & ſur Maſtricht. Enfin après avoir ſejourné long temps en divers Camps, le Dauphin voyant que l'Armée des Alliez étoit décampée, la ſuivit en ſe retranchant toujours de peur d'être ſurpris. Lors que le Roi d'Angleterre crût avoir pourvû à la ſureté de Liege, & de Maeſtricht, il fit une entrepriſe, qui eut cauſé de grands embarras à la France, ſi elle eût réüſſi. Ce fut de s'emparer du Pont d'Eſpierre, qui n'étoit

toit gardé que par très peu de Troupes. Cependant on pouvoit entrer facilement par là dans leur Pais, le ravager, & se jetter sur les Places qu'ils avoient du côté de la Mer. 1694.

Le Roi fit donc marcher l'Armée, & se rendit le 19. à Sombret. Il étoit naturellement impossible, que les François se rendissent aussi-tôt que lui au lieu où il avoit dessein de se poster, parce qu'ils étoient obligez de faire un grand tour pour arriver. L'Armée continua sa marche le lendemain, & arriva le 23. à Cambron, & par là elle gagna beaucoup d'avance sur les François. Quand elle fut là, le Roi fit un grand détachement sous le Duc de Wirtemberg pour se rendre en diligence au Pont d'Espierre. Pendant cela l'Electeur de Baviere devoit marcher avec deux Brigades du côté de l'escaut, & le General Tettau devoit s'y rendre d'un autre côté avec des Troupes. L'Armée continuoit toûjours sa marche avec toute la diligence possible.

Les François sçachant le mouvement que le Roi d'Angleterre faisoit faire à ses Troupes devinerent son dessein, & détacherent quatre mille chevaux avec autant de fantassins en Croupe, & d'autres Troupes pour se rendre en diligence à ce Poste. Ils les firent même marcher à la débandade, au hazard de crever les chevaux pour arriver les premiers à ce Pont. La chose fut executée avec tant de promptitude, que les François se camperent en effet dans ce lieu là. Ainsi lors que le Duc de Wirtemberg s'en approcha, il trouva que l'ennemi s'étoit déja re-

1694. tranché, & qu'il étoit impoſſible de le chaſſer de là. On ſe canonna vigoureuſement de part & d'autre. Mais on ne put point deposter les François. Cette marche ſe fit avec tant de précipitation qu'il y eut un grand nombre de chevaux qui perirent dans cette occaſion, & l'on pouvoit ſuivre ces Troupes à la piſte par les chevaux morts étendus, que l'on trouvoit du long de la route. Mais ce fut là le ſalut de la France, dans le ſein de laquelle le Roi d'Angleterre auroit tranſporté la Guerre qui s'étoit faite juſques-là dans les Païs-Bas. Ce coup étant ainſi manqué par l'extreme diligence des François, ce Prince fit faire le ſiege de Huy, que le Dauphin ne pût ſecourir.

L'Armée des Alliez campa à Rouſſelaar, & s'empara de Dixmude pour étendre ſes quartiers, & pour ſe loger plus à ſon aiſe. Pendant cela le Comte de Guiſcard Gouverneur de Namur ſe rendit à Huy avec des Troupes, & tout ce qu'il falloit pour mettre cette Place en bon état de defenſe. Il en ſortit le 17. par ordre de la Cour, après avoir pourvû à tout ce qu'il crût neceſſaire pour le ſiege. Les Troupes des Alliez ayant inveſti cette forteresſe la ville ſe rendit dés le lendemain, & le Duc de Holſtein Ploen y poſta quatre Bataillons ſous le Brigadier de Lindeboom. Dés le 19. on travailla aux batteries à quoi l'on eut aſſez de peine, par ce que l'on trouvoit beaucoup de difficulté à faire monter le Canon ſur les hauteurs. On ne laiſſa pas de mettre cinquante piéces de Canons & vingt Mortiers en batterie. Les

Aſ-

Assiegez firent grand feu d'abord, & entreprirent même quelques sorties. Mais tout cela ne put empêcher les approches. Ainsi le 24. on commanda sept ou huit mille hommes pour se loger sur le fossé, avec ordre de se rendre maitres du Fort Picard, s'il étoit possible. La chose s'executa avec tant d'intrepidité, que les François s'épouvanterent, & quitterent le Poste. On poursuivit les fuyars jusques au Fort Rouge, dont on s'empara tout de même, & l'on passa au fil de l'Epée tout ce que l'on trouva, à la reserve du Commandant. De là on pousa jusques à une tour, qui est à la tête de la ligne de communication des Forts au Château. On emporta donc ainsi tous les dehors en une heure & demi de temps. On continua de tirer tout le 25. sur le Château, & le jour suivant on attacha le Mineur. Les François firent joüer un fourneau pour l'empêcher de travailler. Mais cela n'ayant servi de rien le Marquis de Reignal, qui commandoit dans la Place, battit la Chamade le 27. & le lendemain 28. il sortit avec sa Garnison. 1694.

Ce fut ainsi que les grands preparatifs de la France qui menaçoient tous les Païs-Bas, furent inutiles pour l'execution des desseins qu'elle avoit formez. Le Roi d'Angleterre déconcerta ces projets, & conduisit les affaires avec tant de prudence, que le Dauphin ne pût rien executer. Au contraire la chance tourna de telle maniere, qu'il regla sa marche sur celle du Roi, se retranchant par tout depeur de surprise. Il est vray que son extrême diligence à s'emparer du Pont d'Espier-

1694. pierre ſauva les lignes. Mais enfin Huy, & Dixmude mirent les affaires des Alliez en bon état. Le Païs de Liege fut couvert contre les efforts de l'ennemi, & l'on gagna ſur lui les mêmes avantages qu'il avoit eus ſur eux la Campagne precedente. Ainſi la bonne conduite de ce grand Prince prépara les affaires à ce beau ſiége de Namur, qu'il prit l'année ſuivante avec tant de gloire, qu'il força un Maréchal de France enfermé dans cette fortereſſe avec une petite Armée à la remettre entre ſes mains, après avoir vû diminuer ſa Garniſon de huit ou neuf mille hommes, ce qui ſe fit en preſence d'une Armée de cent mille hommes ſous la conduite d'un autre Maréchal de France, qui ne pût jamais ſecourir cette Place aſſiégée.

L'Armée de France fut plus heureuſe en Catalogne. Elle ſe ſaiſit de pluſieurs petites villes, & penſa s'emparer de Barcelone. Les Troupes étoient en marche pour l'aſſieger ſous le Maréchal de Noailles, & le Maréchal de Tourville avoit débarqué des ſoldats en plus d'un lieu pour attaquer la Place par terre, & par Mer. Mais l'Amiral Ruſſel arriva dans le même temps avec une flotte de cent trente ſix voiles, outre les Galeres d'Eſpagne. Il jetta des ſoldats dans la Place, & ſe mit à la rade, attendant que les François le vinſſent attaquer, mais ils ſe retirerent bien vîte dans leurs Ports, & abandonnerent leur deſſein. Les Troupes du Maréchal de Noailles retournerent auſſi dans leur ancien Camp. Ainſi le Roi Guillaume ſauva la Catalogne & les Païs-Bas. Au reſte l'ar-

l'arrivée de cette puiſſante flotte ruïna tous les deſſeins, & tout le commerce de la France dans la Mediterranée. Elle obligea même le Marêchal de Tourville de ſe tenir dans ſes Ports ſans en oſer ſortir. Et par ce moyen il demeura enfermé dans la Mediterranée, & l'Ocean démeura abſolument à la diſcretion des Anglois & des Hollandois, qui porterent la terreur par tout ſur les côtes de France. 1694.

La flotte de l'Ocean fut miſe ſous la conduite du Chevalier Shovel, qui bombarda pluſieurs Places. La premiere fut Dunquerque qu'il attaqua avec pluſieurs vaiſſeaux à bombes & à machines. Mais les Dunquerquois, qui s'attendoient depuis long temps à cette attaque, s'étoient preparez à reçevoir l'ennemi. Le Chevalier Schovel fit tout ce qu'il pût pour placer ſes Galiotes à portée. Mais la choſe étoit impoſſible à moins que de ruïner le Risban, qui eſt une longue avancée, qui enferme des deux côtez le Canal par où les vaiſſeaux entrent dans la ville. On fit donc approcher deux brûlots pour tâcher d'approcher deux Machines des Forts du Risban. La premiere ne pût réüſſir, par ce qu'un coup de Canon y mit le feu, avant qu'elle fût aſſez près. La ſeconde approcha davantage. Mais elle ſe renverſa ſur le côté. Ainſi elle brûla ſans faire aucun mal. La choſe étant donc abſolument impraticable on fût obligé d'abandonner ce deſſein. On quitta la ville de Dunquerque, & on ſe vint poſter devant Calais. D'abord ou ruïna une trentaine de Maiſons. Mais la Mer étant de-

1694. devenuë fort orageuſe il fallut ſe retirer. Cela ne laiſſa pas de donner beaucoup d'inquietude aux François qui ſe voyoient en danger de ſouffrir continuellement de pareilles inſultes: En quoi ils ſe voyoient traitez de même qu'ils avoient traité leurs voiſins, leſquels ils avoient bombardé avec beaucoup d'injuſtice & de violence.

1695. Ainſi ſe paſſa la Campagne de l'an 1694. avec peu de ſuccès pour la France, & beaucoup d'avantages pour les Alliez. L'année ſuivante étoit à peine commencée, que François Henri de Mont-Morenci Duc de Luxembourg Maréchal de France mourut d'apoplexie à Verſaille le 4. de Janvier. Ce General avoit fait la Guerre avec beaucoup d'éclat & de bonheur. Il étoit vaillant, hardi, entreprenant & habile. Mais la verité eſt que ſes victoires lui ont acquis plus d'honneur, qu'elles n'ont apporté de profit à ſon Roi. Il n'a jamais gagné de batailles qu'en ruïnant ſon Armée. Il perdoit toûjours infiniment plus de monde que ſes ennemis. Ainſi ſes victoires étoient funeſtes à ſon parti, & l'on vit en effet que la France n'acheva pas cette Guerre avec autant de fierté qu'elle l'avoit commencée. C'eſt qu'elle avoit fait de ſi grands efforts qu'elle ne pouvoit plus trouver ni les ſoldats, ni les finances dont il avoit beſoin pour agir avec ſa hauteur ordinaire. D'ailleurs ſes victoires avoient ruïné ſon l'Infanterie qu'elle n'a jamais pû rétablir depuis ce temps-là. Quoi qu'il en ſoit la France perdit beaucoup en perdant cet Officier General. On ne lui voit plus de gens

gens de cette capacité pour commander ſes Armées, & elle en fit une fâcheuſe experience pendant cette année. Namur fut arraché d'entre ſes mains par le plus beau ſiege qui fut jamais, comme on le dira tantôt. 1695.

Le dueil de la France ne fut rien en comparaiſon de celui de l'Angleterre & de la Republique des Provinces-Unies. La Reine Marie Stuart fut attaquée d'un violent mal de gorge, accompagné d'une fievre épouvantable le dernier jour de Decembre 1694. Son mal s'augmenta le lendemain, & l'on y remarqua de l'éréſipele, & de la rougeole avec beaucoup de fiévre. On la ſeigna le troiſiéme jour, & cela lui procura quelque repos juſqu'au ſoir du jour ſuivant que l'on découvrit de la petite verole, du pourpre, & de l'éréſipele. Cela fut cauſe qu'on la ſeigna encore une fois, & la ſaignée lui procura quelque ſoulagement. Mais la maladie redoubla le 6. de Janvier, & l'on remarqua que cette Princeſſe s'affoibliſſoit. Elle communia ce jour-là, & donna toutes les preuves d'une parfaite réſignation à la volonté de Dieu, & de confiance en ſa miſericorde. Se ſentant défaillir elle fit ſes derniers adieux au Roi ſon époux, & mourut ſur la fin du 7. de ce mois, & au commencement du 8. Le Roi qui avoit fait porter ſon lit dans la Chambre de la malade, ne la quitta point pendant ſon mal. Mais enfin la douleur de perdre cette illuſtre Epouſe l'ayant fait tomber en foibleſſe par deux fois, on l'emporta d'un lieu ſi funeſte pour lui. Ce grande Prince ne pût reſiſter à cette rude attaque. Il en fut preſque

ac-

1695. accablé, & l'on le vit plongé dans une douleur mortelle. Cependant ſage & ſoumis en toutes choſes à la Providence il fit effort ſur ſoi-même, & après avoir donné à la nature ce qu'il lui devoit, il reprit le ſoin des affaires, & reçut dans cette occaſion toutes les marques d'affection & de douleur, que de bons ſujets peuvent donner à un bon Prince dans une pareille occaſion.

Cette Princeſſe étoit l'amour & les delices de ſes Peuples, auſſi bien que des Provinces-Unies. Le Parlement faiſant ſon éloge lui donna le titre *de la plus accomplie de toutes les femmes*. Elle étoit l'admiration de tout l'Univers, qui ne pouvoit ſe laſſer de louer ſon extrême ſageſſe, ſa douceur, ſa debonnaireté, & la grande tendreſſe qu'elle avoit pour ſes Peuples. Elle étoit habile à gouverner, ferme, & aſſurée dans les tems fâcheux, & d'un abord acceſſible à ſes ſujets, bien faiſante à tout le monde, & d'une pieté ſi pure, qu'on n'a jamais vû tant de perfections unies enſemble ſans aucun mélange de défauts. Sa mort fut ſenſible à toute l'Europe, qui perdit en cette Princeſſe l'un de ſes plus grands ornemens. Elle fut enterrée le 15. de Mars ſuivant avec toute la pompe, dont on pût s'aviſer pour honorer la memoire de la plus grande, & de la plus vertueuſe Reine qui fut jamais. La neceſſité du ſalut de l'Angleterre l'avoit miſe ſur le Trône. Pendant qu'elle y fut aſſiſe, elle gouverna ſes Peuples avec tant de douceur & de moderation, que les trois Royaumes n'ont jamais été plus heureux, & ſa memoire y eſt & y

ſera

sera toujours en benediction. On n'a jamais pû l'attaquer que par l'endroit, qui a fait le salut de la grande Bretagne, & de toute l'Europe. Mais cette révolution, à laquelle cette Princesse a contribué, fait sa veritable gloire, quoi qu'en puissent dire ses ennemis. Elle sacrifia au repos de l'Eglise, & à l'affranchissement de l'Europe toutes les liaisons du sang & de la nature. En quoi elle fit paroître des dispositions si heroiques d'esprit & de cœur, que ceux qui regarderont cette grande affaire sans passion & sans interêt, reconnoîtront que Marie Stuart a été capable des plus grands & des plus genereux sentimens de vertu que l'on puisse concevoir, puis qu'elle a preferé le salut & l'interêt de ses Royaumes, de l'Europe, & de la Religion menacée, à toute autre consideration. 1695.

Pendant que toute l'Europe étoit accablée d'affliction par la mort de cette illustre Princesse, la France se consoloit de la perte qu'elle venoit de faire du Marêchal de Luxembourg, se flattant, que le Roi d'Angleterre ne sortiroit plus de ses Royaumes pour se mettre à la tête de l'Armée dans les Païs-bas. Mais ce Prince & ses Peuples prirent des resolutions si vigoureuses pour le soutien des affaires, que le Parlement lui fournit tous les subsides necessaires pour la continuation de la Guerre. Les séances étant finies le Roi prorogea le Parlement, & ayant nommé des Gouverneurs pour conduire le Royaume en son absence, savoir l'Archevêque de Cantorberi, les Lords Sommers, Pembrooke, Devonshire, Shrewsburi, Dorset, & Godolphin

1695. phin il partit le 23. de Mai d'Angleterre, & arriva à la Haye le jour ſuivant. Il aſſiſta le 25. à l'Aſſemblée des Etats Generaux, & le 26. à celle des Etats de Hollande, & du Conſeil d'Etat. Le 4. de Juin il ſe rendit à Breda, & le 5. à Gand pour commencer la Campagne.

L'on avoit aſſemblé deux Armées, l'une, qui devoit être commandée par le Roi, compoſée de 70. Bataillons & de 80. Eſcadrons, ayant ſes Lieutenans Generaux; l'autre par l'Electeur de Baviere, qui avoit 36. Bataillons, & 130. Eſcadrons. Outre cela il y avoit deux petits Camps volans, l'un près de Dixmude de 10. Eſcadrons, & de vingt Bataillons ſous le General Major Ellemberg, & l'autre de 25. Bataillons ſous le commandement du Baron de Heyden près de la Mehaigne entre Bref & Falais. Lors que le Roi ſe fut mis à la tête de ſes Troupes, qui étoient du côté de Deinſe, & que l'Electeur de Baviere fut arrivé près des ſiennes du côté de Dendremonde, le Roi fit ſemblant d'attaquer le Fort de la Knoque pour amuſer l'ennemi. Le Maréchal de Villeroi, qui commandoit l'Armée de France, ſe tenoit derriere ſes lignes, & crut qu'il n'avoit rien à craindre, puis que les Alliés s'attachoient à ce petit Fort. Mais pendant qu'on lui faiſoit prendre le change, tout d'un coup le Roi d'Angleterre fit inveſtir la Ville de Namur, dont il avoit reſolu de faire le ſiege.

La France tâchoit depuis long-tems de faire la Paix. Elle avoit fait faire de grandes offres aux Alliés. Mais on les rejetta, & le

Roi

Roi d'Angleterre ne voulut point écouter le Miniſtre du Roi de Dannemarc ſur ce ſujet. Le Roi de France fit preſenter de nouveaux Memoires par ſes Ambaſſadeurs aux deux Cours de Dannemarc & de Suede, pour les engager à diſpoſer les Alliés à la Paix. Les Miniſtres des Rois du Nord firent donc de nouvelles inſtances ſur ce ſujet. Cependant leurs ſollicitations furent inutiles, parce que la France ne faiſoit pas des offres ſuffiſantes pour en venir à traiter de la Paix avec elle. Le Roi d'Angleterre, à qui ces Ambaſſadeurs s'étoient adreſſez, leur fit connoître que cette Couronne devoit faire des propoſitions plus raiſonnables, ſi ſes intentions étoient ſinceres pour la Paix, & que les Alliés aimoient mieux continuer la Guerre, que de traiter à des conditions deſavantageuſes, pour voir rompre le Traité bien-tôt après, comme la France avoit accoutumé de faire depuis long-tems. 1695.

Il continua donc de travailler au projet qu'il avoit fait pour cette Campagne, & fit inveſtir Namur, Place importante par ſa ſituation naturellement forte, & par la nombreuſe Garniſon qui la défendoit. La France y avoit fait faire pluſieurs travaux conſiderables, depuis qu'elle l'avoit priſe. On l'avoit munie de toutes les proviſions neceſſaires de Guerre & de bouche. Elle paſſoit pour imprenable parmi les François, & l'on trouva en effet après le ſiege une pierre, que l'on vouloit mettre ſur la Porte de la Forteresſe avec cette inſcription, *Reddi poteſt, non vinci.* Cette Place peut-être renduë, mais elle

1695. elle ne peut point être forcée. Outre tous ces avantages, qui étoient grands, il falloit la prendre ſous les yeux d'une Armée de cent mille hommes. Cependant le Roi d'Angleterre ne s'étonna point de toutes ces difficultez qu'il avoit prévuës. Il fit donc inveſtir cette Place, & ſe reſolut de l'aſſieger dans toutes les formes. On dit que quand on aprit au Roi de France, que Namur étoit aſſiegé, il dit, qu'il n'eût pas cru que le Prince d'Orange eût été capable d'une entrepriſe auſſi temeraire, & qu'il y échoueroit indubitablement.

Le Roi d'Angleterre ayant conclu de faire ce grand ſiege ſe mit en marche avec ſon Armée, & cependant le Comte d'Atlone inveſtit la Place depuis la Sambre juſques à la Meuſe au deſſous de la ville, & le Baron de Heyden entre la Sambre & la Meuſe. On avoit fait des détachemens pour le même ſujet, dans le deſſein de ſerrer Namur du côté du Condros. Mais ils ne purent s'y poſter aſſez tôt pour empêcher le Maréchal de Boufflers de ſe jetter dans la ville avec le Sr. Mégrigni Ingenieur en chef. Il y entra donc avec ſept Regimens de Dragons, des volontaires, des Ingenieurs, des Mineurs, & des Canonniers. Tout cela joint à la Garniſon ordinaire montoit à quinze ou ſeize mille hommes. Les François crurent, que tant des Troupes obligeroient les Alliés à ſe retirer pour ſe jetter ſur quelque autre Place. Cependant on ne changea rien dans le projet, qui avoit été fait, & l'on continua de former ce fameux ſiege. L'Armée étant arrivée fut d'abord partagée en

en trois Quartiers generaux. Celui du Roi étoit depuis la Sambre juſques à la Meuſe. Celui de l'Electeur de Baviere entre ces deux Rivieres, & le côté du Condros étoit occupé par les Troupes de Brandebourg commandees par le Baron de Heyden. On dreſſa trois grands Ponts de communication entre les Quartiers. 1695.

Le Roi donna tous les ordres neceſſaires pour la ſureté des Convois & des Quartiers, fit abbattre quantité d'arbres pour embarraſſer le chemin par la forêt de Marlaigne, & fit faire un bon retranchement ſur le grand chemin. En ſuite il fit travailler aux Lignes de circonvallation, & tout ces ouvrages étant achevez le 10. de Juillet, on ſe rendit au Quartier du Baron de Heyden pour examiner, par où l'on attaqueroit la Place. On reſolut dans ce Conſeil d'attaquer la Ville par la Porte de St. Nicolas, & d'ouvrir la tranchée en trois endroits ſur la hauteur de Bouge. Cela fut executé le 13. Cependant le Maréchal de Villeroi étant ſorti de ſes Lignes avec ſon Armée ſe mit en marche pour attaquer le Corps de Troupes commandé par le Prince de Vaudemont. On ſut que ce Maréchal avoit fait un detachement ſous le Comte de Montal, pour prendre le Prince de Vaudemont par derriere, pendant qu'il marchoit droit à lui. Ces nouvelles obligerent ce Prince à ſe retirer, ce qu'il fit avec tant d'ordre & de preſence d'eſprit, que les ennemis ne le purent charger. Cette retraite judicieuſe fut admirée dans tous les Partis, & regardée comme l'action d'un grand Capitaine. Ce

1695. Prince ſe rendit ſous le Canon de Gand, d'où l'on envoya des Troupes pour couvrir Nieuport. Ce détachement fut fait ſi à propos, & marcha avec tant de diligence, qu'il prevint le Marêchal de Villeroi, & lui fit abandonner le deſſein qu'il avoit d'aſſieger cette Place. Ce General vit en effet, qu'outre ces Troupes qu'il trouva poſtées ſous Nieuport, il y en venoit encore d'autres, qui étoient commandées par le Duc de Wirtemberg, & qui avoient du Canon avec des Dragons & de la Cavallerie.

Pendant cela le ſiege alloit ſon train. Les aſſiegez faiſoient des ſorties. Mais on les repouſſoit toujours avec perte. Le Canon ayant déja fait brêche aux travaux avancez de la Porte St. Nicolas, le Roi fit attaquer un petit fort, qui étoit de ce côté-là. Les Troupes commandées pour l'attaque furent d'abord reçuës un peu rudement, parce que les ennemis préparoient une ſortie de quatre ou cinq mille hommes. Mais étant animées, & ſoutenuës par l'Electeur de Baviere, elles retournerent à la charge, s'emparerent de ce Fort, & de deux autres, paſſerent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouverent d'ennemis devant eux, & ruinerent huit Bataillons, & un gros detachement de Dragons. Les aſſiegez firent ſauter des Mines, qui leur firent autant de mal qu'à l'ennemi. Cependant on les pouſſa juſques à la Contreſcarpe, où l'on en fit un grand carnage, parce que les Anglois ne donnoient point de quartier. Cela étant fait le Roi fit raſer à coups de Canon ce qui reſtoit des Ouvrages que l'on avoit attaquez.

On

On se saisit la nuit du 18. d'un Bastion détaché, 1695.
que les François occupoient. On y prit poste, & l'on y attacha le Mineur, ce qui obligea ceux qui le gardoient, & qui ne pouvoient être secourus, de se rendre à discretion le 19.

Les choses étant dans cet état au Siege de Namur, le Maréchal de Villeroi fit assieger Dixmude par le Comte de Montal, qui ouvrit la tranchée le 25. Le General Major Ellemberg, qui commandoit dans cette Place, s'y defendit fort mal, & la rendit deux jours après le siege commencé. La Garnison y fut faite prisonniere de Guerre. Dixmude étant pris de cette maniere les François marcherent à Deynse, qui avoit une bonne Garnison, & de toutes sortes de munitions en abondance sous le commandement du Brigadier d'Offarel, qui fit aussi très-mal son devoir dans cette occasion, puis que sa Garnison fut faite prisonniere de Guerre de même qu'à Dixmude. Cela fut cause que l'on fit le procès à ces deux Commandans. Ellemberg fut condamné à perdre la tête pour sa lâcheté, & d'Offarel fut degradé des armes, & condamné à une prison perpetuelle. Ce fut de cette maniere, que l'on punit la honteuse lâcheté de ces Commandans, qui avoient rendu leurs Places, malgré la resolution des Garnisons, qui vouloient se defendre. Il étoit dit par ces Capitulations, que les Soldats seroient traitez selon le Cartel ordinaire, qu'on ne pourroit les separer qu'à proportion des Officiers, & qu'on ne les envoyeroit point hors des Païs conquis depuis 1672. Ces articles ne furent point observez par les François.

1695. Le Comte d'Atlone de ſon côté ſe rendit Maître de Binche, dont la Garniſon, qui étoit de quatre cens hommes, fut auſſi faite priſonniere de Guerre.

Les travaux ſe pouſſoient toujours avec vigueur devant Namur, & l'on ſe rendit maître d'une redoute le 28. ce qui donna lieu de faire un gros détachement pour attaquer l'avant-chemin couvert de la Porte de Saint Nicolas. Les Alliés furent reçus avec beaucoup de vigueur, & eurent de la peine à prendre poſte. Cependant après quatre heures de combat ils ſe logerent à la pointe de la Contreſcarpe du côté de la Meuſe. Pendant que l'on attaquoit de ce côté-là, l'Electeur de Baviere fit faire une autre attaque entre Sambre & Meuſe, qui réuſſit de telle maniere, que l'on s'empara d'un Fort, qui étoit à la tête du retranchement. Les François defendirent un bâtardeau pendant la nuit. Mais enfin l'on s'en empara, & on eut le moyen de faire un Pont ſur la Sambre, dont on avoit beſoin pour preſſer le ſiége. On ſe ſaiſit de pluſieurs poſtes l'un après l'autre, & l'on ſe vit en état le 2. d'Août de donner un aſſaut à la demi-lune, au chemin couvert, & au demi Baſtion, qui étoit à la main droite de la porte, où l'on avoit fait brêche. Cela donna lieu de livrer un aſſaut general à la ville, à quoi l'on ſe preparoit pour le lendemain. Mais le Comte de Guiſcard ayant fait ſavoir, que l'on étoit diſpoſé à capituler à des conditions raiſonnables, l'accord en fut fait le 4. au matin, & l'on en ſigna les Articles de part & d'autre. Ainſi fut priſe la Ville de Namur,

Namur, & l'on ne fut plus occupé qu'au Château, que l'on assiegea fortement, & que l'on reduisit à la necessité de capituler par le moyen de plus de cent cinquante pieces de Canon, & de soixante Mortiers, qui ruinerent toutes les defenses, & qui reduisirent les Assiegez à la necessité de se rendre sous les conditions ordinaires ainsi qu'on va voir. 1695.

D'abord que l'on fut entré dans la ville, & qu'on en eut pris possession, toute la Garnison entra dans le Château pour le soutenir contre les Assiegeans. Dès que l'on eut partagé les attaques, le Roi d'Angleterre détacha des Troupes pour couvrir le siege du côté de Masy & de Genappe, & le Comte d'Atlone eut ordre de les joindre en cas de besoin. C'est que ce Prince avoit été averti, que les François avoient fait charger des Bombes à Mons, avec tout ce qu'il falloit pour quelque execution qu'ils projettoient, quoi que l'on ne pût pas deviner leur dessein. Le Prince de Vaudemont lui manda, que le Marêchal de Villeroi avoit passé l'Escaut, & il lui fit savoir le 8. que ce General prenoit sa route du côté de Bruxelle, & qu'il étoit campé à Enghien. Cette marche obligea le Prince de Vaudemont de se jetter avec ses Troupes dans cette grande Ville, pour tâcher de la sauver des mains de l'ennemi. On eut pû rompre toutes ses mesures en prenant tous les détachemens de l'Armée. Mais en ce cas le Marêchal de Villeroi se fut posté entre l'Armée, qui assiegeoit, & celle qui couvroit Bruxelle. Le Prince de Vaudemont laissa donc les Troupes qui étoient à Masy, pour empêcher

1695. les François de paſſer à Braine le Comte. Il ſe contenta de placer ſon Infanterie ſur les hauteurs de Bruxelle, & par ce moyen il ſe conſerva la communication avec les détachemens qui étoient à Waterloo, & garnit les dehors de la ville de pluſieurs Bataillons. Pour ſa Cavallerie & ſes Dragons, il les poſta le long du Canal pour en empêcher l'approche, & le paſſage au Maréchal de Villeroi. Le Roi d'Angleterre ſe rendit à Waterloo, & amena vingt Eſcadrons avec lui pour donner ſes ordres au Prince de Vaudemont.

Pendant tout cela l'Amiral Berkley s'approcha de Dunquerque pour le bombarder. On détacha vingt Galiotes, qui avoient chacune deux Mortiers, & l'on jetta des Bombes depuis neuf heures du matin juſques à cinq heures du ſoir. Elles ne purent tomber dans la ville. Elles tomboient ſeulement ſur le Risban, & ſur les Forts qui le defendent. Cependant le mal qu'elles firent ne fut pas conſiderable. On envoya quatre brulôts de nouvelle invention pour mettre le feu aux jettées, pendant que l'on canonnoit à force. Le Canon cauſa beaucoup de dommage. Mais ces brulôts furent preſque ſans effet. Le même jour, que l'on travailloit ainſi à bombarder Dunquerque, le Maréchal de Villeroi s'approcha de Bruxelle pour en faire autant, & il arriva en preſence à quatre heures du ſoir. Le lendemain le Roi d'Angleterre ayant donné ſes ordres au Prince de Vaudemont, il retourna à ſon ſiege, où l'on avoit commencé à dreſſer dès le 9. des Batteries pour environ quarante pieces de Canon, dont on devoit

voit battre les Assiegez par enfilade. Cela joint aux autres Batteries, & aux Mortiers donna le moyen d'avancer les tranchées, & d'aprocher de la Place, parce que cette Artillerie faisoit un si terrible feu nuit & jour, que les Assiegez ne savoient où se placer. Cette maniere d'attaquer avoit été proposée par le General Coehoorn, qui ayant une connoissance particuliere de cette Place, laquelle il avoit fortifiée, fit connoître au Roi d'Angleterre & aux autres Generaux, qu'on embarrasseroit plus l'ennemi par les Bombes & par le Canon que par les manieres ordinaires, & que l'on épargneroit un grand nombre de Soldats & d'Officiers par ce moyen. Cet expedient reüssit admirablement bien, & les ennemis furent presque toujours enfermez dans leurs souterrains pour éviter la fureur des Bombes & des boulets. Ainsi l'on faisoit les approches, & l'on poussoit les travaux avec une extrême facilité. 1695.

Les choses étoient en cet état devant Namur, lors que le Maréchal de Villeroi se disposa à bombarder Bruxelle. Il en avoit le dessein il y avoit long-tems, & c'étoit pour cela qu'il avoit fait venir tant de Bombes & de Mortiers de Mons. Il resolut donc d'en venir à l'execution le 13. d'Août. Dans cette vuë il écrivit au Prince de Bergue Gouverneur de cette Ville, qu'il avoit ordre de la traiter, comme les Anglois & les Hollandois traitoient les Villes Maritimes de France, afin d'arrêter ces cruelles hostilitez par droit de represaille; qu'au reste il le prioit de lui faire savoir, quel étoit le Quartier de

1695. l'Electrice de Baviere, afin qu'il donnât ordre de ne point jetter de Bombes de ce côté-là. Ce qu'il y eut de particulier, c'eſt premierement, que le Marêchal de Villeroi n'attendit pas la réponſe du Prince de Bergue. Une demie heure après que ſa lettre eut été renduë à ce Gouverneur, il fit commencer à jetter des Bombes, & l'on continua ainſi pendant cette nuit, le jour ſuivant, & la nuit d'après. Secondement il traita ce bombardement de repreſailles. Mais la verité eſt, que les François avoient commencé cette maniere cruelle de faire la Guerre, témoin Coblentz, Liege, & pluſieurs autres lieux bombardez. Cela prouve manifeſtement, que les Anglois & les Hollandois ſe ſervoient du droit de repreſailles, & qu'en effet les François étoient les aggreſſeurs dans cette occaſion, eux qui avoient inſulté toute la terre par leurs Bombes.

Quoi qu'il en ſoit, le vent aida les François à ruiner cette pauvre ville, & la quatriéme partie de ſes maiſons fut reduite en maſures, outre les Palais, les Egliſes, les Convents, & les édifices publics qui furent détruits & brûlez dans cette occaſion. On conta 2500. maiſons abſolument ruinées, ce qui eût été plus conſiderable encore, ſi l'on n'en eût pas coupé pluſieurs pour arrêter la violence du feu. On ſe ſervit de vingt cinq Mortiers, & de dix-huit Canons à boulets rouges pour tâcher de reduire cette ville en cendres. La France avoit cru, que l'on leveroit plutôt le Siege de Namur, que de laiſſer bombarder Bruxelle. Mais la Priſe de Namur

Namur étoit trop importante aux Alliés, pour en abandonner la conquête dans le deſſein de ſauver Bruxelle. On s'opiniâtra donc malgré ce bombardement à pouſſer le ſiege avec vigueur. Ce qu'il y eut de remarquable dans cette occaſion, c'eſt que les François ruinerent une grande quantité de Marchandiſes, qui appartenoient aux Pariſiens, que peu de jours après on leur bombarda Calais, où cinq ou ſix cens Bombes firent beaucoup de mal, & que malgré la barbarie de leur entrepriſe, on continua de preſſer Namur, qui fut enfin obligé de capituler le 1. de Septembre. 1695.

Le Maréchal de Villeroi, voyant que ſon expedition n'avoit pû tirer le Roi d'Angleterre de ſon ſiege, crut qu'il devoit tenter le ſecours de la Citadelle de Namur. Le malheur de Bruxelle n'avoit fait qu'irriter les Soldats, & qu'à les animer davantage à leur devoir. Le Roi preſſa les travaux plus fort que jamais, & fit dreſſer cinq nouvelles Batteries, pour battre en ruïne tous les principaux endroits à la fois. On en éleva auſſi quelques-unes dans la ville pour incommoder davantage les Aſſiegez. Lors que tout fut prêt, on fit tirer cent quinze pieces de Canon, outre les anciennes Batteries, que l'on n'avoit pas tranſportées. D'abord les François firent grand feu ſûr la ville. Mais on demonta leurs Canons, & leurs Mortiers, & d'ailleurs on fit tranſporter tous les bleſſez, & tous les malades, qu'ils avoient laiſſez dans la ville, dans les lieux où leurs Batteries pouvoient tirer. Cela les obligea de ceſſer leur feu.

1695. Le Landtgrave étant arrivé au Camp le 17. On joignit tous les Corps de Troupes, qui étoient ſeparez ſous le Prince de Vaudemont, le Prince de Wirtemberg, & le Comte d'Atlone, & on les poſta à Maſy, qui eſt à deux lieuës de Namur. Ce Camp empêchoit les François de venir forcer les Alliés, qui faiſoient le ſiege, parce qu'ils ne pouvoient en approcher, qu'en ſe mettant entre les deux Armées, ce qui les eût fait perir ſans reſſource. Un grand detachement de Troupes de Heſſe, & de quelques autres Princes d'Allemagne étant arrivé au Camp on en retint l'Infanterie, & l'on en envoya la Cavallerie au Prince de Vaudemont.

Pendant cela le Maréchal de Villeroi s'étoit avancé juſques à Fleurus avec deux cens Eſcadrons, & cent & deux Bataillons, qui faiſoient en tout cent mille hommes. Il avoit ordre exprès de combattre à toutes riſques, & l'on ne doutoit point de la Bataille. L'Armée avoit pris des vivres pour douze jours. Mais il lui fut impoſſible d'accomplir ſon deſſein. Les Alliés avoient pris de bonnes meſures pour faire avorter tous ſes projets. D'ailleurs les pluyes avoient gâté les chemins, & ainſi l'Armée avoit conſumé plus de la moitié de ſes vivres avant que d'être aux bords de la Mehaigne. Il tâcha de paſſer cette riviere. Mais par-là il ſe fut mis hors d'état de tirer des vivres des Places Françoiſes, parce que les Alliés euſſent été entre lui & ces Villes. Il ſe trouva donc bien embarraſſé. Il viſita les Poſtes des Alliés pour les reconnoître, & tint pluſieurs Conſeils de Guerre pour

pour ſavoir, comment on pourroit attaquer l'ennemi. Mais la choſe fut jugée abſolument impraticable, à moins que d'expoſer cette grande Armée au danger certain d'être taillée en pieces, parce qu'il falloit attaquer des gens, qui s'étoient mis à couvert par de bons retranchemens. Le ſecours ayant donc été jugé entierement impoſſible, il fit ſavoir au Maréchal de Boufflers de ſe tirer de ſon ſiege comme il pourroit. Pour lui il ne ſongea plus qu'à la retraite. 1695.

Le Roi d'Angleterre ayant donné tous les ordres neceſſaires à l'Armée, qui étoit à Maſy pour rompre tous les deſſeins du Maréchal de Villeroi, il retourna au ſiege, & reſolut de faire donner l'aſſaut au Château. Dès le 25. on avoit fait deſcendre deux batteaux ſur la Sambre, & on y avoit mis environ deux cens hommes, qui devoient favoriſer l'attaque d'une redoute, que l'on vouloit emporter. D'abord que les batteaux furent poſtez, ceux qui devoient faire l'attaque, ſe rendirent près de cette redoute l'épée à la main, pendant que les Soldats des batteaux les ſecondoient, & que d'ailleurs les Batteries faiſoient un feu terrible pour empêcher les François du vieux Château de venir au ſecours de la redoute. Elle fut donc emportée après deux heures de combat. Tout ce qui étoit dedans fut tué, ou fait priſonnier, & par ce moyen l'on fut en état de donner un aſſaut general. On ſe prépara à cet aſſaut le 30. On tira ſans relâche de toutes les Batteries depuis la pointe du jour juſques à midi, après quoi l'on fit ſommer le Château de ſe

1695. rendre, de la part de l'Electeur de Baviere. Il parut quelques Officiers commandans, qui écouterent ce que le Comte de Horn avoit à dire. Il les avertit de faire ſavoir au Comte de Guiſcard, qu'on étoit ſur le point de monter à l'aſſaut, & qu'avant que d'expoſer tant de braves gens de part & d'autre il offroit une Capitulation honorable, ſi l'on vouloit rendre la Place, & qu'il ne donnoit qu'un quart d'heure pour répondre à cette ſommation. Les Aſſiegez ne firent point de reponſe. Ainſi les Batteries recommencerent à foudroyer la Place avec plus de furie que jamais, ce qui continua pendant une heure & demie.

On donna le ſignal de l'attaque, par le feu que l'on mit à un baril de poudre. Auſſi-tôt Mylord Cutz attaqua le Fort de Terra-Nova avec trois mille cinq cens Anglois. Le Comte de Rivera Bavarois ſe jetta ſur le Fort de Coehorn avec trois mille hommes. Le General Major la Cave ſe mit en état d'attaquer la tête de ce Fort avec deux mille hommes de Brandebourg, & le General Major Swerin s'adreſſa avec deux mille hommes à la Caſſotte, que l'on appelloit autrement la Maiſon du Diable. Un Colonel accompagné de cinq cens hommes eut ordre de s'oppoſer aux ſorties, que l'on pourroit faire entre le Fort de Coehorn & celui de Terra-Nova. Trois cens Grenadiers Anglois monterent à la brêche de Terra-Nova, & s'y poſterent avec tant de promptitude, que les Troupes qui les devoient ſuivre pour les ſoutenir, ne purent y arriver auſſi-tôt qu'eux. Cependant les

les cinq cens hommes placez entre les deux Forts agirent de leur part avec beaucoup de vigueur. Mais s'étant avancez un peu trop près du Fort de Coehorn ils furent repouſſez, & s'embarraſſerent dans les Troupes qui alloient ſoutenir les Grenadiers Anglois, ce qui mit quelque confuſion parmi ces deux corps, & obligea les Grenadiers Anglois de ſe retirer, ce qu'ils firent avec quelque perte de leur part, faute d'avoir été ſoutenus aſſez tôt. 1695.

Le Comte de Rivera prit un peu trop à la droite vers le chemin couvert, & fut expoſé à un grand feu que ſes Troupes ne purent ſoutenir. Ce General y fut tué avec beaucoup de monde. Les Anglois, que l'on avoit ralliez après l'attaque de Terra-Nova, ſe joignirent au General la Cave, & chargerent tous enſemble avec tant de furie qu'ils s'emparerent du chemin couvert, de la place d'armes, & de la contregarde du Fort de Coehorn. Le General Major Swerin en fit autant du chemin couvert de la Caſſote, & fit des logemens par tout. Par ce moyen, quoi que cet aſſaut n'eut pas tout le ſuccès que l'on en avoit eſperé, on ne laiſſa pas neantmoins de chaſſer les aſſiegez de tous les chemins couverts depuis la Sambre juſques à la Meuſe. Cet aſſaut, qui dura près de cinq heures, couta environ deux mille morts ou bleſſez aux Alliés. Pendant tout cela le Maréchal de Villeroi cherchoit l'occaſion d'attaquer les aſſigeans pour tâcher de ſauver le Château de Namur. Il ſe mit en Bataille près du bois de St. Denis, & alla reconnoître le

1695. terrain pour chercher le moyen de paſſer. Le chemin le plus commode étoit aſſez étroit, & de plus on l'avoit fermé par un grand retranchement garni de Canon. Encore ne pouvoit-on ſe rendre à ce défilé qu'au travers de pluſieurs ravines, & d'un grand nombre de lieux marécageux, qui empêchoient la communication de la gauche & de la droite de l'Armée. Il alla donc ſe poſter à Perwys, la Mehaigne devant lui. Le Roi d'Angleterre de ſon côté vint camper à Oſtin à la vûë des François. Le Maréchal de Villeroy mouroit d'envie d'attaquer ce Prince. Il en avoit ordre exprès de Verſaille. Mais la choſe étoit abſolument impoſſible, à moins que de s'expoſer néceſſairement à être battu. Il ſe contenta donc de faire paſſer la Mehaigne à quarante Eſcadrons, avec ordre de charger le Marquis de la Forêt, qui venoit reconnoître l'Armée de France avec trente. Cet Officier General mit une partie de ſa Cavallerie en embuſcade, & s'approcha des François avec le reſte à la portée du piſtolet. On le chargea d'abord ; mais il plia, & attira ainſi l'ennemi dans l'embuſcade. Il fût chargé avec tant de vigueur, qu'il perdit beaucoup de monde, & ſe retira en confuſion. Voila tout ce que le Duc de Villeroy pût faire pour le ſecours du Château de Namur.

On travailla pendant le 31. d'Août à perfectionner les logemens, que l'on avoit faits le jour d'auparavant dans les chemins couverts dont on s'étoit emparé, & le 1. de Septembre on ſe préparoit à donner un ſecond aſ-

assaut général. Dans le même temps les ennemis demanderent à capituler pour le Fort de Coehorn. L'Electeur de Baviere fit répondre, qu'il n'y avoit rien à faire à moins que de capituler pour tout le Château. Le Comte de Guiscard repliqua qu'il en alloit parler au Maréchal de Boufflers, & cependant il demanda une Trêve, qui fut accordée. Le Maréchal consentit à traiter, & l'on donna des ôtages de part & d'autre vers quatre heures après midi. On travailla toute la nuit à dresser la Capitulation, qui fut enfin concluë & signée le lendemain par l'Electeur de Baviere, & par le Maréchal de Boufflers. On convint, que le Château, la basse ville, & toutes les fortifications exterieures seroient cedées aux Alliés le même jour 2. de Septembre, & qu'on en livreroit la porte d'entrée du côté de la Campagne, pour y mettre une Garde, afin d'empêcher le mélange des Troupes : que le Maréchal de Boufflers, le Comte de Guiscard Gouverneur, & tous les Commandans, Etat Major, les Gardes du Maréchal, toutes les Troupes, Officiers d'Artillerie, &c. sortiroient le 5. à sept heures du matin par les brêches, avec leurs Armes & Bagages, Tambour battant, méches allumées, enseignes déployées, deux piecés de Canon de 24. deux de douze, & deux de six, quatre Mortiers avec leurs affûts avec des Munitions pour douze coups chaque piece, & qu'on les conduiroit à Givet par le chemin le plus court en deux ou trois jours de marche, sous une bonne & suffisante escorte ; qu'on leur donneroit à 1695.

leurs

1695. leurs frais les chevaux dont ils auroient beſoin, quatre vingt chariots, & les batteaux que l'on pourroit recouvrer pour conduire les malades & les bleſſez audit lieu de Givet. Toutes les autres conditions furent reglées à l'ordinaire, & on les trouve dans les Memoires, qui ont été publiez ſur ce merveilleux ſiege. Ainſi le Roi d'Angleterre força cette Place à ſe rendre par une conduite ſage, prudente, brave, ferme, & genereuſe, & cela à la vuë d'une Armée de cent mille hommes, leſquels ne ſe preſenterent devant les Troupes de ce grand Prince que pour être les témoins de ſa gloire & de ſon triomphe. En quoi il eut la ſatisfaction de faire taire les ſots & impertinens diſcours, que l'on faiſoit en France ſur le premier Siege de Namur, qui fut pris à ſa vuë, ſans qu'il pût travailler à ſecourir cette importante Place.

On livra le Château aux Troupes des Alliés le 5. & la Garniſon ſe mit en état de ſortir. On avoit rangé des Troupes en Haye dans l'endroit où la Garniſon devoit paſſer. Elle ſe trouva de 4600. hommes, en ce non compris quelque peu de Soldats, qui ſortirent par la baſſe ville. Dans le tems que cette Garniſon défiloit, M. de Dykvelt l'un des Députez des Etats Generaux s'approcha du Maréchal de Boufflers, & le pria fort honnêtement de vouloir ſortir des rangs, parce qu'il avoit quelque choſe d'importance à lui communiquer. Il repondit, qu'il pouvoit parler librement, & qu'il n'y avoit perſonne de ſuſpect autour de lui. M. de Dykvelt s'approcha, & lui declara, que le Roi d'An-

d'Angleterre le faiſoit arrêter. Cela donna lieu à pluſieurs Officiers François de s'approcher du Maréchal. Mais en même tems M. de l'Etang Lieutenant des Gardes du Corps du Roi d'Angleterre ſe mit avec des Gardes entre ce Maréchal & ces Officiers, & l'enveloppa, après quoi il lui dit, qu'il avoit ordre du Roi ſon Maître de le conduire dans la ville. Le Maréchal ſe tournant vers M. de Dykvelt lui dit, qu'il étoit ſurpris, qu'on l'arrêtât au préjudice d'une Capitulation, & demanda qu'on lui permît d'envoyer quelqu'un à l'Electeur de Baviere. Cela lui fut accordé. Mais ce Prince répondit, qu'il n'avoit pas pû empêcher que le Roi ne le fît arrêter, pour les raiſons qu'on lui expliqueroit. Le Maréchal, qui étoit inquiet ſur le ſujet de ſa détention, en demanda la raiſon à M. de Dykvelt, qui lui répondit, que le Roi l'avoit ordonné de la ſorte, pour les infractions que l'on avoit faites aux Capitulations de Deynſe & de Dixmude, dont les Garniſons devoient être renduës par échange ou par rançon quinze jours après la priſe de ces Places, ce que l'on n'avoit pû obtenir juſques-là, quelque ſollicitation que l'on eût employée pour faire executer le Cartel : que les infractions perpetuelles de la France donnoient lieu au Roi d'Angleterre d'uſer de repreſailles, & qu'il avoit ordonné qu'on l'arrêtât juſques à ce que l'on eut ſatisfait au Cartel. 1695.

On conduiſit donc le Maréchal à Namur, après qu'on lui eût offert de le laiſſer aller, s'il vouloit engager ſa parole de faire rendre ces Garniſons dans quinze jours. On le mena

1695. na quelques jours après à Maſtricht, où on lui fit tous les honneurs poſſibles, à la reſerve de l'arrêt de ſa perſonne. Il envoya ſon Capitaine des Gardes au bout de quinze jours au Roi d'Angleterre, pour l'avertir qu'il avoit ordre de renvoyer les Garniſons de Dixmude & de Deynſe, ſi l'on vouloit le laiſſer aller ſur ſa parole, & que la choſe ſeroit executée de bonne foy, dés qu'il ſeroit à Dinant. Le Roi accepta ces offres, & envoya ordre en même temps de faire conduire le Maréchal avec une bonne eſcorte juſques à cette ville-là. Il tint ſa parole. Ces Garniſons furent renvoyées, ſelon que l'on en étoit convenu. Ainſi finit la Campagne de cette année, & l'on diſtribua les Quartiers d'hyver aux Troupes qui de part & d'autre avoient beſoin de ſe repoſer, & de ſe rétablir des fatigues de cette année. Ce fut ainſi que la Guerre fut tout à fait deſavantageuſe à la France en l'an 1695. Elle ne fit rien en Allemagne. Elle fut obligée d'abandonner pluſieurs poſtes en Catalogne; & n'oſa paroître en Mer ni ſur l'Ocean, ni ſur la Mediterranée. Ses côtes furent dans des allarmes perpetuelles, & St. Malo, Granville, & Calais furent fort maltraitez par les Bombes. On lui arracha Namur d'entre les mains malgré le grand nombre de Troupes deſtinées à defendre, ou à ſecourir cette Place. Les François l'avoient fortifiée avec tant de ſoin qu'ils la croyoient abſolument imprenable, témoin la pierre qu'ils avoient préparée pour la mettre ſur une des portes, où l'on trouvoit ces mots, Place à rendre, & non pas à être forcée.

Le

Le Roi d'Angleterre qui avoit laissé l'Armée entre les mains de l'Electeur de Baviere se rendit à la Haye, & s'occupa à regler les affaires pendant quelques jours, après quoi il s'embarqua le 19. d'Octobre, & repassa en Angleterre pour convoquer le Parlement à l'ordinaire. Le Parlement s'étant assemblé le 18. il fut prorogé jusques au X. de Novembre. Mais le même soir le Roi le cassa, & en convoqua un autre pour le 2. de Decembre suivant. La Proclamation qui fût publiée sur ce sujet, fut agreable aux Anglois, qui sont bien aises, qu'un même Parlement ne dure pas trop long temps. L'on avoit même passé un Acte dans le dernier qui avoit été assemblé, par lequel on déclaroit, qu'un Parlement ne pourroit durer plus de trois ans. Deux jours après, le Roi fit publier une autre proclamation pour donner toute sorte de liberté aux élections, ordonnant aux Troupes logées dans les lieux où ces élections devoient se faire, d'en sortir la veille que l'on devoit proceder à la nomination des Députez. Cela étant fait en attendant le jour de l'Assemblée, le Roi alla visiter quelques Provinces particulieres, & revint à Londre vers la fin du mois de Novembre. Le Parlement s'étant assemblé au jour qui lui avoit été marqué, le Roi s'y rendit à l'ordinaire. Il parla aux deux Chambres selon sa coûtume, leur proposa les affaires generales, sur lesquelles il falloit deliberer. Les deux Chambres agirent selon les desirs du Roi, & on lui accorda tous les subsides necessaires pour l'entretien des Armées de terre & de Mer, 1695.

ce

1695. ce qui montoit à des ſommes prodigieuſes, que la Nation fournit genereuſement juſques à plus de ſix millions de livres ſterlings.

L'on travailla dans cette ſéance à rétablir les monnoies, qui étoient alterées d'une façon ſi extraordinaire, qu'elles étoient extremement affoiblies, ce qui ruïnoit le credit & le negoce de la Nation. On reſolut de fondre toutes les eſpeces, & d'en faire de nouvelles. On chargea le Roi de prendre toutes les eſpeces rognées, & on lui aſſigna une ſomme conſiderable pour l'en indemniſer, après quoi on marqua un certain temps, lequel paſſé les monnoyes ne ſeroient plus reçuës que comme du billon. Cette affaire donna beaucoup d'occupation au Parlement. Mais on en vint à bout après pluſieurs ſeances, où on delibera ſur les moyens de remedier à ces deſordres. On vit en cela quelles ſont les richeſſes de ce Royaume, qui pendant une Guerre, qui ſembloit le devoir épuiſer par les grands ſubſides qu'il fourniſſoit au Roi, ſe trouvoit en état de rétablir ſes monnoies alterées. Cela prouve mieux que toutes les raiſons que l'on ſauroit alleguer, combien un Royaume eſt puiſſant quand il eſt gouverné ſelon ſes loix, & que le Souverain & les Peuples ſe trouvent unis en un même interêt pour travailler en commun au bien public. Jamais la choſe n'auroit pû ſe faire de cette maniere dans un Etat où le Prince & les ſujets ſont diviſez ſur l'interêt. Cette affaire eſt donc la preuve ſenſible, que Guillaume à ſû regner, & que jamais Prince n'a été plus ſage, plus juſte, plus ami

de

de ſes Peuples que cet invincible Monarque. 1696.

Les affaires generales alloient leur train ordinaire pendant l'hyver, & l'on travailloit de toutes parts pour la Campagne de cette année. La France faiſoit de grands preparatifs à Dunquerque, à Calais, à Breſt, à St. Malo, & à Rochefort. On avoit les yeux ouverts ſur tous ces mouvemens de la France, & l'on ne pouvoit en deviner le but. On aprit tout d'un coup, que tout cela ſe faiſoit dans le deſſein de tenter une deſcente en Angleterre. On en eut des nouvelles aſſurées vers la fin de Février. La Cour de Verſaille crût avoir pris de ſi juſtes meſures pour l'execution de ſon deſſein, qu'elle ne doutoit point qu'il n'eût un ſuccès infaillible. On permit même au Gazetier d'en parler dans ſes nouvelles ordinaires, & de marquer ce grand projet. L'Evêque de Soiſſons fit afficher un ordre à tous les Eccleſiaſtiques ſeculiers, & reguliers de ſon Dioceſe de prier Dieu pour la benediction de l'entrepriſe. On vit par tous les préparatifs qui ſe faiſoient que l'on en vouloit à l'Angleterre, & que Jaques II. ſe diſpoſoit à y faire une deſcente. Cependant on ne comprenoit pas ſur quel fondement il travailloit à cela. Le Roi étoit à Londre. Le Parlement ſe trouvoit aſſemblé, & les Troupes ordinaires deſtinées à la garde du Royaume étoient dans leurs quartiers. On ſe mit donc en état de repouſſer le Roi Jaques & les François, & l'on prit toutes les précautions neceſſaires pour faire avorter cette entrepriſe. Cependant on continuoit en

1696. en France les préparatifs de cette grande expedition, ſans ſe rebuter de tous les mouvemens que l'on ſe donnoit en Angleterre pour s'oppoſer à ce deſſein.

Tout d'un coup on fut éclairci du ſecret de cet armement. On découvrit une conſpiration formée par cinquante ou ſoixante ſcelerats, qui s'étoient rendus en Angleterre pour cela. Leur complot étoit d'aſſaſſiner le Roi lors qu'il iroit à la chaſſe le 25. de Février. On devoit occuper ſes Gardes à un defilé, en les attaquant, pendant que quelques uns des conjurez ſe jetteroient ſur le Carroſſe de ce Prince pour le poignarder. Le coup manqua ce jour là, par ce que le Roi ne ſortit pas de Kenſington. Ainſi l'affaire fut renvoyée au Samedi ſuivant 3. de Mars. Cependant le Roi n'alla point à Richement, comme on l'avoit crû. On remit donc l'execution au lendemain, lorſque le Roi reviendroit de la Chapelle de St. James. Mais toutes ces remiſes furent inutiles, par ce que le complot fut heureuſement découvert. On pria le Roi de ne point ſortir de ſon Palais, & l'on ſe ſervit de ce temps pour arrêter tous ceux que l'on crût qui avoient part à cette abominable conſpiration.

L'un des conjurez troublé par les remords de ſa conſcience à cauſe de l'atrocité de ce crime revela tout le ſecret de la conſpiration. Ceux qui avoient part à cet horrible complot avoient un ordre du Roi Jaques d'attaquer le Prince d'Orange dans ſon quartier d'hyver. On devoit allumer des feux à Douvre, dés que le coup ſeroit fait, pour le faire ſçavoir à Calais.

lais. Le Roi Jaquesy étoit avec trente vaisseaux de Guerre, & cinq cens bâtimens de transport pour les Troupes de débarquement. Mais lors que l'on eut été averti de cet horrible dessein, on arrêta quatorze de ces scelerats, après quoi le Roi avertit le Parlement de toute la conspiration. On publia une proclamation, pour exhorter tous les Anglois à arrêter tous les complices, dont les noms étoient marquez au nombre de trente deux, le Duc de Berwick à leur tête. Le Parlement entra vigoureusement dans cette affaire, & pria le Roi de faire saisir tous les complices que l'on pourroit trouver, & du reste de pourvoir à la sureté du Royaume. Ses deux Chambres firent un Acte d'association, par lequel elles s'engageoient à soutenir la personne & le Gouvernement du Roi, à vanger sa mort, si Dieu permettoit que des scelerats lui ôtassent la vie, & à en poursuivre les Auteurs jusques à ce que l'on en eut fait une punition exemplaire. On prit toutes les mesures necessaires pour prévenir toutes sortes de mouvemens, & pour affermir la tranquillité publique. On arrêta encore quelques uns des conjurez, & on eut le moyen de découvrir à fonds tout le Mystere de cette conspiration. 1696.

Quoique cette découverte eût fait manquer le coup que la France meditoit, on ne laissa pas de prendre toutes les précautions necessaires pour l'assurance du Royaume. On tira du Canon de la Tour. On envoya des Troupes du côté de Douvres, & l'on mit les Milices sur pied. La flotte se mit en Mer

le

1696. le 8. ou 9. du mois forte de 48. vaiſſeaux de Guerre, ou Fregates. Elle ſe rendit à la hauteur de Graveline, où elle fut jointe par pluſieurs autres vaiſſeaux. L'Amiral Ruſſel, qui la commandoit s'étoit poſté dans ce lieu pour couper la communication de Dunquerque & de Calais, & pour ſe jetter en ſuite ſur la flotte de France afin de la ruiner. Il détacha trois fregates pour reconnoître le port de Calais, où l'on travailloit à mettre les vaiſſeaux de tranſport à couvert, de même que dans les autres lieux, où l'on en avoit aſſemblez. Un gros temps qui ſurvint empêcha l'Amiral d'executer ſon deſſein. Lors que l'on fut averti dans les Provinces-Unies, que la France preparoit un grand équipage de Mer pour des Troupes de tranſport, on crût que cela regardoit la Zelande, ce qui fut cauſe que l'on prit de grandes précautions pour ſe mettre en état de n'être pas envahi. Mais on ſût que tous ces grands préparatifs de la France regardoient l'Angleterre. On équippa donc des vaiſſeaux pour tranſporter quatorze Bataillons dans ce Royaume, & l'on mit en Mer tous les vaiſſeaux de Guerre, qui ſe trouverent prêts. On fit partir d'Oſtende cinq ou ſix autres Regimens choiſis, de ſorte que ſi le Roi Jaque eut penſé à faire ſa deſcente, il eût trouvé un grand nombre de Troupes, qui l'euſſent reçû vigoureuſement.

On ne raiſonnera pas ici ſur le deſſein de la France pour l'examiner par les regles ordinaires de la Politique. Il étoit fondé principalement ſur la conſpiration dont on croyoit

voit le succès infaillible, contre la personne du Roi d'Angleterre. Mais sans entrer dans la discusion de tout ce qui se pourroit dire là-dessus, il faut avoüer, que ces grands preparatifs étoient fondez sur une action abominable, ce qui suffit pour faire connoître l'horreur & l'injustice de ce dessein. Jamais un Ame royale ne peut être capable d'une pareille entrepriſe, qui ne peut tomber que dans des esprits scelerats au dernier point. Que si la France a pû donner dans toutes les visions, que la Cour de Saint Germain peut lui avoir debitées, sur les intelligences qu'elle avoit en Angleterre, il faut que son Conseil ait été bien dépourvû de bon sens, s'il s'est imaginé, que les Anglois fussent disposez à reçevoir un Prince, qui avoit tant fait d'entrepriſes sur les Droits & sur la Religion de ce Royaume. La Memoire n'en étoit pas encore effacée. Depuis que Jaques II. avoit abdiqué, on avoit mis sur le Trône un Prince & une Princesse, qui avoient été l'amour & les delices de leurs Sujets, par la douceur de leur Gouvernement, & par les agrémens d'une entiere liberté, dont la Nation jouïssoit depuis qu'ils régnoient. Les resolutions vigoureuses que le Parlement prit, lorsque ce detestable complot fut découvert, font connoître que la Nation ne vouloit point du Roi Jaques, & que par consequent il eût été fort mal reçû, s'il se fût rendu en Angleterre, sur tout étant assisté des forces de la France. 1696.

Mais laissant tous les raisonnemens de politique à part, la France vit bien par tous ces

1696. mouvemens, que ſon deſſein étoit manqué.

Cependant elle ne ſe preſſa pas de renvoyer dans leurs Garniſons les Troupes que l'on avoit fait marcher ſur les côtes pour l'embarquement. Cela donna le moyen au General Coehoorn de bombarder Givet, où les François avoient de grands Magaſins de fourrage & d'avoine. Son projet fut conduit ſi ſecretement que les ennemis n'en eurent aucun ſoupçon que quand ils virent les Mortiers prêts à jetter des bombes. La Garniſon de Namur fit divers détachemens, qui marcherent de pluſieurs côtez pour donner de l'inquietude aux François. Enfin on fit prendre des vivres pour ſix jours à des Troupes d'Infanterie, qui partirent le 12. Le 13. la Cavallerie commandée marcha avec les Canons & les Mortiers, & quand on fut près de Givet, le Comte d'Atlone marcha avec la Cavallerie vers Dinant, pour s'oppoſer au ſecours que l'on pourroit envoyer de cette Place. Le 15. le General Coehorn mit ſes batteries en état de tirer, & commença en effet à tirer le 16. à ſept heures du matin. Les Bombes mirent d'abord le feu dans les Magaſins de fourrage. Les Soldats détachez entrerent dans Givet, & brûlerent les Caſernes, & tous les lieux où les François avoient des vivres, & des munitions, ſans faire aucun tort aux habitans.

Les mauvais chemins avoient empêché de conduire la groſſe Artillerie juſques ſur les lieux, & l'on avoit été obligé de la laiſſer en chemin. Cela ſauva le grand Givet, où il y avoit des Magaſins de vivres & d'avoine.

Mais

Mais le Magasin Royal fut brûlé tout entier au petit Givet, & la France y perdit des fourrages & des grains pour des sommes prodigieuses. Le même jour le General Coehorn vint rejoindre le Comte d'Atlone, & ils se rendirent sans aucun embarras à Namur, n'ayant eu que huit ou dix blessez dans cette expedition. Le Comte de Guiscard tâcha de se vanger de cet affront, & se rendit pour cela fort à la sourdine près de Namur. Son dessein étoit de forcer les Lignes, qui étoient du côté de Ste. Barbe. Mais il trouva que la Garnison l'attendoit de pied ferme, de sorte qu'il fut obligé de s'en retourner, sans avoir rien entrepris, de peur d'être battu. 1696.

Dés que le calme fut un peu retabli en Angleterre par la découverte de la conspiration, on amena les prisonniers à la barre, & les Sherifs leur presenterent selon la coûtume un grand nombre de personnes pour servir de jurez. Chacun des accusez recusa ceux qu'il voulut, & enfin il s'en trouva douze contre lesquels ils n'eurent rien à dire. Il ne se presenta aucun Avocat pour les defendre. Alors les Avocats du Roi se leverent pour les accuser, & après avoir representé le fait ils firent entrer les témoins dont ils vouloient se servir contre les accusez. On entendit donc l'accusation, & les témoins déposerent publiquement tout ce qu'ils savoient de la conspiration, selon que la chose a été rapportée dans leur Proces, qui a été rendu public. Le Comte de Portland & Mylord Cutz declarerent que ces dépositions étoient conformes aux informations qui avoient été prises de la

1696. part du Roi, & par ſes ordres. Cela étant fait les priſonniers eurent la permiſſion de dire tout ce qu'ils pourroient pour leur défenſe. Ils ſe ſervirent de toutes les ſubtilitez, & de toutes les ruſes imaginables pour rendre nulles les dépoſitions des témoins. Mais les Jurez, que l'on avoit inſtruits de la Loy, prononcerent que les accuſez étoient convaincus du fait, & par conſequent coupables du crime de haute trahiſon. Après cela on ramena les priſonniers à la Barre, où on leur prononça leur ſentence conformement aux loix du Royaume en pareil crime. Le lendemain 28. Charnock, King, & Keyes, qui avoient été jugez le jour precedent, furent executez à Tyburne. On en fit de même des Chevaliers Friend & Perkins, & de pluſieurs autres qui furent menez au ſupplice en divers temps.

Cette entrepriſe du Roi Jaques avoit été concertée en France, & l'on ne fit point de difficulté d'avertir les Miniſtres de Suéde, de Dannemarc, & de quelques autres Princes, que le Roi faiſoit avancer des Troupes ſur les côtes pour être embarquées ſelon les ordres de ce Prince, par ce, diſoit-on, qu'on a des avis de pluſieurs ſoulevemens en Angleterre, du deſir que les fideles Anglois ont de remettre ce Prince ſur le Trône, & du mecontentement general de la Nation, qui ne pouvoit plus ſouffrir le Prince d'Orange. Ainſi l'on prepara des vaiſſeaux de Guerre & de tranſport pour faire une décente en Angleterre, dés que l'on ſeroit averti que le Roi d'Angleterre auroit été aſſaſſiné par les con-

conjurez. Mais cette abominable conſpira- 1696.
tion fut découverte de la maniere qu'on la dit, & par là l'entrepriſe échoüa abſolument. Les Anglois & les Provinces-Unies furent inſtruits aſſez tôt de ce deſſein pour le prevenir, & d'ailleurs les vents ne permirent pas d'aſſembler les vaiſſeaux aſſez promptement. Ainſi ce malheureux Prince fut obligé de retourner à St. Germain ſans avoir pû mettre la main à l'œuvre, couvert de confuſion pour avoir eu part à une conſpiration de cette nature. Il ſe tint neantmoins encore quelque temps à Bologne pour ſauver les apparences, en faiſant croire, que ſon deſſein n'avoit pas été fondé ſur cet aſſaſſinat. La France crût même qu'elle ne devoit pas retirer ſes Troupes, afin de donner de l'inquietude aux Anglois. On les laiſſa donc cantonnées aux environs de Calais, & les vaiſſeaux preparez pour les Troupes reſterent dans ce Port.

L'Armée navale des Anglois vint moüiller devant Calais le 17. du mois d'Avril, & jetta trois ou quatre cens bombes ſur ces bâtimens, ou dans la ville, ce qui cauſa beaucoup de dommage. On avoit deſſein de recommencer cette maneuvre le lendemain. Mais les vents contraires ne le permirent pas. Ainſi l'Armée fut obligée de ſe retirer. Cependant cela ne ſe fit, qu'après avoir donné le triſte regal au Roi Jaques d'avoir brûlé une partie des vaiſſeaux qui devoient le tranſporter en Angleterre, car il pouvoit voir le feu du Bologne, où il ſe trouvoit alors. Ainſi ce Prince ne fut pas plus heureux dans cette occaſion qu'il l'avoit été dans les precedentes, qui lui

1696. avoient toûjours très mal réüſſi. Il demeura encore quelque temps à Bologne fort abbatu de ſon peu de ſuccès. Mais enfin il ſe rendit à St. Germain le 6. de May, & là il fit brûler tous les exemplaires d'un Manifeſte, que l'on avoit preparé pour juſtifier ſon entrepriſe, s'il eut pû ſe rendre en Angleterre. Ainſi échoüa par un juſte jugement de Dieu un deſſein fondé ſur un crime épouvantable, & par là ce Prince reconnut que le Ciel s'oppoſoit à ſon rétabliſſement; & que c'étoit par ſes ordres, que Guillaume III. avoit été mis ſur le Trone. Cette affaire au reſte n'empêcha point que le Parlement ne continuât ſes ſéances, & les choſes demeurerent dans les Païs-Bas au même état où elles avoient toûjours été. Dés que l'orage fut appaiſé, on renvoya les Troupes que les Etats Generaux avoient fait embarquer pour le ſecours d'Angleterre, & le Roi ſe prépara à repaſſer la Mer pour ſe mettre à la tête de l'Armée ſelon ſa coûtume. Il ſe rendit donc au Parlement le 7. de May & après avoir approuvé les Actes, que l'on avoit projettez, il prorogea cet Auguſte Aſſemblée pour retourner en Hollande.

Après que le Roi eut donné audience aux Ambaſſadeurs de Veniſe, & qu'il eût pourvû au Gouvernement du Royaume pendant ſon abſence, en laiſſant l'adminiſtration aux mêmes perſonnes, qu'il en avoit chargé l'année précédente, il ſe mit à la voile le 15. de May, & arriva le 17. Il regla toutes les affaires de la Republique avec les Etats Generaux & le Conſeil d'Etat, & ſe rendit dans les

Païs-

Païs-Bas le 9. de Juin. Dans le même tems le Duc de Vendôme eut quelque avantage sur les Espagnols en Catalogne. Leur Cavallerie étoit campée sous Oſtalric, où elle étoit retranchée. Cependant les François forcerent le défilé, & firent plier les Espagnols, après que ces derniers eurent tué bien du monde, & entr'autres un Lieutenant General. Ainſi cet avantage coûta cher au Duc de Vendôme. Le Chevalier Bart s'étant mis en Mer avec huit vaiſſeaux de Guerre & quelques Armateurs rencontra la Flotte marchande Hollandoiſe, qui venoit du Nord. Elle étoit de deux cens voiles ſous l'eſcorte de cinq fregates. On attaqua ces cinq fregates pendant quoi l'on coupa vingt cinq ou trente vaiſſeaux, dont on ſe ſaiſit. Le reſte ſe ſauva. Le fregates combattirent avec beaucoup de courage. Mais elles furent accablées par le nombre, & obligées de ceder à la force. A peine le combat étoit fini qu'il parut une Eſcadre de douze ou treize vaiſſeaux qui eſcortoient la flotte Marchande, qui alloit dans le Nord. Le Chevalier Bart voyant bien qu'il ne pouvoit ſauver ſa priſe fit mettre le feu aux vaiſſeaux marchands & à quatre fregates, dont il retira les équipages, & ſe ſauva à toutes voiles. Le plus grand dommage tomba ſur des vaiſſeaux neutres. 1696.

Pendant que la France travailloit à rétablir le Roi Jaques, elle chercha les moyens de détacher le Duc de Savoye de la Ligue. Elle lui fit offrir des conditions ſi avantageuſes, qu'il ſe laiſſa vaincre, & fit la Paix en

1696. ſecret ſans en avertir les Alliez. On lui rendoit tout ce qu'on lui avoit pris pendant la guerre. On lui reſtituoit Pignerol, & on marioit ſa fille ainée au Duc de Bourgogne. Pour ſortir d'affaire avec moins de honte à l'égard des Alliez on fit marcher beaucoup plus de Troupes en Piemont qu'à l'ordinaire. Ainſi les François étant de beaucoup ſuperieurs on fit ſemblant d'aſſieger ce Prince dans Turin, ou du moins de bombarder cette Place. Il ſe ſervit de ce danger pour ſe diſculper dans le monde. Il fit une Trêve d'un mois, & declara enfin que la France lui offroit la Paix à des conditions ſi favorables, qu'il ne pouvoit les refuſer, quelque promeſſe qu'il eût faite de ne faire jamais de Paix particuliere. Le Marquis de Ruvigni, autrement Mylord Galloüai, qui commandoit les Troupes auxiliaires d'Angleterre en Piemont, dit à ce Prince, que la nouvelle de ſon Traité avec la France ne le ſurprenoit point, & fit voir par des preuves de fait qu'il en avoit averti le Roi ſon Maître il y avoit trois mois.

Lors que le Roi d'Angleterre fut arrivé dans les Païs-Bas, l'Armée ſe mit en mouvement. Les François étoient déja campez & avoient pris des poſtes avantageux. On crût qu'ils n'avoient pris les devants que pour l'execution de quelque grand deſſein. Mais ils reſterent dans l'inaction, & ſe contenterent de couvrir leurs Places, & de défendre leurs Lignes. Pendant cela Mylord Berkley, qui commandoit la flotte, ſe rendit près de Belle Ile avec ſoixante & dix gros vaiſſeaux

de

de Guerre, plusieurs fregates, & des Galiotes à bombes. Les François crurent qu'il en vouloit à Brest. Mais lors qu'ils étoient occupez à mettre ce Port en état de défense la flotte arriva le 16. de Juillet à la rade de St. Martin de Ré. On commença à bombarder cette Place à neuf heures du soir, & on bombarda pendant six heures, avec tant de succès que l'on mit le feu en plusieurs endroits. On recommença le lendemain vers quatre heures après midi, & on jetta une si horrible quantité de bombes & de carcasses, que cette ville fut presque toute détruite. Le 17. la flotte se retira, & arriva à la vuë d'Olonne, que l'on bombarda vers huit heures du soir. Un gros broüillard qui s'éleva tout d'un coup, obligea de cesser de tirer jusques au lendemain que l'on recommença de bon matin, ce qui continua jusques à cinq ou six heures du soir. On mit le feu en quinze endroits, & par ce moyen on ruïna presque toute la ville. Dans le tems que l'on étoit occupé à ces bombardemens, on fit une descente dans l'Ile de Groüai près de Port Louïs, & dans deux autres près de Belle Ile. On y brûla dix huit ou vingt villages, & on y fit un butin considerable. On y prit vingt barques, deux vaisseaux qui venoient de Terreneuve, & une fregate Angloise, que des Armateurs de St. Malo avoient prise quelque temps auparavant. 1696.

La Campagne se passa en Flandre dans les divers mouvemens, que firent les Armées sans en venir à aucune action. Les François ne travaillerent qu'à se couvrir contre les en-

1696. trepriſes, que le Roi d'Angleterre pourroit faire ſur eux. Ce Prince fit pluſieurs marches pour embarraſſer les ennemis & pour les engager à quelque action. Mais il n'y eut pas moyen de les obliger à aucun combat. Il ſe tenoient toujours ſous le Canon de leurs Places, ou derriere leurs Lignes. Le Maréchal de Boufflers décampa toujours devant le Roi, & l'on dit de lui pendant cette Campagne, que ſon Armée avoit la droite à la Meuſe, & la gauche à la Mer du côté de Dunquerque. On vouloit dire par là qu'il étoit impoſſible de marquer préciſément où le General campoit, qu'il alloit, qu'il revenoit, qu'il avançoit, qu'il reculoit ſelon que le Roi d'Angleterre marchoit. Cela donna lieu à diverſes railleries, que l'on fit contre les François, qui avoient commencé la Campagne avec beaucoup de fierté. Ils ſe contenterent de dire dans un écrit imprimé, qu'ils firent courir ſur ce ſujet, que leur Roi l'avoit ordonné ainſi pour épargner le ſang de ſes ſujets, pendant que les Troupes des Alliez periſſoient de miſere. Ainſi toute cette Campagne fut conſumée en marches & en contre-marches.

On a remarqué que la Paix avoit été concluë entre la France & la Savoye. Le Roi de France la fit publier le 10. de Septembre, & ordonna de chanter le Te-Deum, & d'en faire des feux de joye. On fit un beau feu d'artifice devant la Maiſon de ville de Paris, où l'on avoit marqué pluſieurs choſes offenſantes contre les Alliez. Cependant on les ſollicitoit fortement à la Paix, & le Sr. de Cail-

Caillieres en fit des ouvertures si avantageuses aux Alliez, qu'ils crurent qu'ils devoient entrer en Traité avec la France. Cet Envoyé secret fit voir ses pleins pouvoirs, qui étoient en bonne forme, & s'engagea de la part du Roi son Maître de reconnoître le Roi Guillaume pour legitime Roi d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, de restituer une grande quantité de Places & de Païs, & de mettre les affaires dans un équilibre si raisonnable, que l'Europe n'auroit rien à craindre de la part de la France, ni de la Maison d'Autriche. Ainsi cette grande Guerre prenoit le train de finir par une Paix, qui dans ses préliminaires devoit être avantageuse aux Alliez. On se resolut donc à entrer en negotiation, & l'on choisit de part & d'autre des Plenipotentiaires qui s'assemblerent en effet l'année suivante. Cependant on fut fort surpris de voir le Duc de Savoye à la tête de l'Armée de France entreprendre la Guerre contre le Milanois, quoi qu'il eût declaré que les grandes obligations qu'il avoit à la Maison d'Autriche, l'empêcheroient de porter jamais les Armes contr'elle. Il vint donc assieger Valence, & par là il obligea l'Espagne & l'Empereur d'accepter la neutralité avec la France en Italie. 1696.

Cette Paix particuliere de Savoye delivra la France d'un grand embarras, & d'une depense prodigieuse. La Guerre d'Italie lui étoit extrémement à charge. Elle se vit donc en état de tourner toutes ses forces du côté des Païs-Bas Espagnols, & d'obtenir enfin des Alliez qu'ils fissent la Paix avec elle. Il

1696. y avoit déja long temps qu'elle les en faiſoit ſolliciter. Le Sr. de Callieres ſe ſervit de cette Paix de Savoye pour diſpoſer les Provinces-Unies à conſentir à traiter. A dire les choſes comme elles étoient la Guerre étoit devenuë incommode à tous les Partis. La France, qui avoit crû pouvoir engloutir les Alliez, avoit fait de terribles efforts dans cette Guerre. Elle commençoit à en être laſſe, ſe voyant épuiſée d'hommes & d'argent. Elle avoit ſouffert parmi cela une grande famine qui avoit réduit le Royaume à un triſte état. Les Provinces-Unies qui n'étoient pas directement intereſſées dans cette Guerre, la trouvoient longue & fatigante par les grands ſubſides qu'il falloit fournir. D'ailleurs les Armateurs François faiſoient beaucoup de peine, & cauſoient de grands dommages aux Negotians. L'Angleterre avoit les mêmes ſujets de plaintes de ſa part. Ainſi les offres que la France faiſoit étant aſſez raiſonnables, on commença à ſe preparer de toutes parts à negotier la Paix, & l'on ſe diſpoſa tout de bon à la conclure, en travaillant à obtenir des conditions raiſonnables.

Le Roi d'Angleterre partit de la Haye le 14. d'Octobre pour retourner en Angleterre, après avoir reglé toutes les affaires des Provinces-Unies avec les Etats Generaux, & avec le Conſeil d'Etat. Le Parlement fut aſſemblé le 30. du même Mois, & le Roi s'étant rendu dans la Chambre des Seigneurs on y appella celle des Communes. Alors le Roi leur déclara, qu'il s'étoit fait des ouver-

tu-

tures de Paix de la part de la France, & 1696.
que les offres qu'elle faiſoit, paroiſſant aſſez raiſonnables, pluſieurs des principaux Alliés étoient diſpoſez à les accepter, & à entrer en negotiation pour en conclure le Traité. Mais il ajouta, que le veritable moyen d'obtenir une Paix ſure & honorable étoit de ſe mettre en état de continuer la Guerre avec vigueur, & de faire la Paix les armes à la main, puis que l'on avoit affaire à un ennemi puiſſant, qui ſavoit profiter de tous ſes avantages. Le Parlement entra dans toutes les vües du Roi, & le mit en état de ſoutenir la Campagne prochaine. Cependant les affaires ſe diſpoſerent de telle maniere pour la Negotiation de la Paix, que dès le mois de Novembre, le Roi de France nomma trois Ambaſſadeurs Plenipotentiaires pour la Paix, ſavoir Meſſieurs de Harlai, Verjus de Creci, & de Caillieres, qui eurent ordre de ſe tenir prêts à ſe rendre au lieu où l'on tomberoit d'accord de s'aſſembler pour les Negotiations de cette Paix. Ce lieu fut enfin fixé à Ryſwick, Maiſon de plaiſance appartenant au Roi d'Angleterre, & qui n'eſt qu'à une demie lieuë de la Haye.

Ces diſpoſitions à la Paix n'empêcherent 1697.
pas, que la Guerre ne continuât entre les Alliés, & chacun des Partis ſe mit en état d'entrer en Campagne de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Les Armateurs François ayant fait des courſes aſſez heureuſes l'année precedente, commencerent celle-ci par des priſes conſiderables. Une Eſcadre de Dunquerque ſe jetta ſur une Flotte, qui amenoit d'Irlan-

1697. de quantité de Marchandiſes, & de proviſions, & en prit vingt Vaiſſeaux. Peu de tems après trois Armateurs de St. Malo, qui furent joints par deux autres attaquerent la flotte, qui venoit de Bilbao ſous l'eſcorte de trois Vaiſſeaux de Guerre. Celui qui commandoit ces trois Vaiſſeaux, fut obligé de ſe rendre, après un long & rude combat, après quoi on ſe ſaiſit des deux autres Vaiſſeaux de Guerre, & des Navires Marchands, au nombre de dix chargez de laine, de cotton, de cuirs, & de pluſieurs autres denrées. Ainſi cette maniere de Guerre étoit plus profitable aux François, que leurs grandes flottes, & le Roi entra dans toutes ces courſes des Armateurs, & ſe reduiſit à faire ſervir ſes Vaiſſeaux à cette manœuvre. A dire le vrai ſa flotte avoit été ruinée depuis l'affaire de la Hogue, & il n'avoit pû la remettre en état de ſe preſenter devant celle des Anglois & des Hollandois.

Le Roi d'Angleterre, voyant que les affaires s'acheminoient à la Paix, & que la France avoit nommé des Plenipotentiaires pour cela, en nomma auſſi de la ſienne, ſavoir le Comte de Pembrok, le Viconte de Villers, & le Chevalier Williamſon. Les Etats Generaux nommerent de leur part, Meſſieurs Boreel, van Haren, & de Dykvelt, & chacun des intereſſez choiſit auſſi des Miniſtres pour envoyer au lieu du Congrès, lors que l'on en ſeroit convenu entre les Parties qui étoient en Guerre. Ceux de l'Empereur furent les Comtes de Caunitz, & de Straatman, & le Baron de Seylern.

L'Em-

L'Empereur vouloit, que l'on s'assemblât en quelque Ville d'Allemagne. Mais la France n'y voulut jamais consentir, & enfin après plusieurs contestations sur ce sujet on convint de s'assembler à Ryswick près de la Haye, où le Roi d'Angleterrre a un Château, qu'on appelle Neubourg, parce qu'un Duc de Neubourg en posa la premiere pierre, lors que le Prince Frederic Henri le fit bâtir. Dès que cette affaire eut été reglée, tous les Plenipotentiaires se rendirent en Hollande, & les deux Partis ayant accepté le Roi de Suede pour Mediateur, le Baron de Lelienroot fut nommé pour en faire les fonctions de sa part. Les choses étant dans cette disposition, chacun songea à mettre ses pretensions en état d'être discutées pour soutenir son droit dans les Negotiations de cette Paix. Le Roi Jaques se mit sur les rangs comme les autres, & adressa un Manifeste aux Princes Catholiques Romains pour se les rendre favorables. Il insinuoit qu'il étoit la victime de la Religion, & qu'on devoit le regarder comme un Martyr. Il ajoutoit, que les Protestans l'avoient reconnu pour Roi après la mort de son frere, & qu'il avoit traité la Nation avec toute sorte de douceur, quoi qu'on l'eut persecuté avec beaucoup de violence avant cela : mais que l'on avoit empoisonné les plus innocentes de ses actions pour le rendre odieux à ses Peuples, comme s'il eut voulu introduire la Religion Romaine par force, & qu'enfin les factieux s'étoient soulevé contre lui à la naissance du Prince de Galles, poussez à cela par le Prince d'Orange, qui se voyoit reculé par- 1697.

1697. par-là d'une Couronne, dont il tâchoit de s'emparer depuis ſi long-tems.

Il s'inſcrivoit en faux contre tout ce qui avoit été publié contre lui, touchant le deſſein qu'on lui attribuoit d'avoir voulu abolir les Loix & les Privileges du Royaume, touchant la prétenduë ſuppoſition d'un heritier. En un mot il tâchoit de ſe juſtifier des reproches qu'on lui faiſoit, comme d'avoir negligé de faire valoir la Paix de Nimegue, dont il étoit garant, & d'avoir fait une Ligue étroite avec la France contre le reſte de l'Europe. Il répondoit donc à toutes ces accuſations, & reprochoit à ſon tour aux Princes Catholiques Romains, qu'ils s'étoient liguez avec un Uſurpateur ennemi juré de l'Egliſe, lequel avoit détrôné un Prince, qui étoit ſon beau Pere & ſon Oncle. Il ajoutoit, que ces Princes reflechiſſant ſur toutes ces choſes, ne manqueroient pas de lui faire juſtice, & de rentrer dans les vrais interêts de la Religion Romaine. Il chargeoit le Prince d'Orange de pluſieurs accuſations odieuſes, & en faiſoit un étrange portrait, juſques à dire, qu'il avoit toujours ſacrifié ſa conſcience & ſon honneur à ſes deſſeins ambitieux. Il concluoit enfin, que la juſtice de ſa cauſe, ce qu'il devoit à Dieu, à ſa Religion, à ſa poſterité, & à ſes ſujets, ne lui permettoient point d'abandonner une affaire de cette nature, qui n'avoit été décidée que par une aſſemblée tumultuaire, qui n'avoit pas elle-même aucun legitime pouvoir, & qui n'avoit penſé qu'à favoriſer un Uſurpateur contre la Religion, & contre les Loix.

Après

Après ce Manifeſte il en publia encore un autre adreſſé aux Princes Proteſtans, par lequel il prétendoit prouver, qu'ils devoient travailler à le rétablir ſur le Trône, puis qu'en favoriſant le Prince d'Orange ils avoient agi contre les principes de leur Religion, que les liaiſons qu'ils avoient priſes contre ce Prince, pouvoient être d'une fâcheuſe conſequence pour eux, qu'ils l'avoient reconnu pour Roi d'Angleterre, & qu'ils ne pouvoient point agir contre leurs premiers engagemens. On y declaroit que les prétendus Traitez faits avec le Roi de France contre la Religion Proteſtante étoient de veritables chimeres. 1697.

Les Alliés & la France avoient accepté le Roi de Suede pour Mediateur, & ce Prince avoit commencé l'ébauche de ce grand Ouvrage. Mais il mourut le 15. d'Avril âgé de quarante deux ans, ou environ, après en avoir regné près de trente ſept. Cette mort arriva préciſément dans le tems que l'on alloit ouvrir les Conferences generales de la Paix. Charles XII. ſon fils, qui n'avoit que quinze ans, fut proclamé Roi le lendemain, & en même tems on écrivit des Lettres circulaires pour annoncer cet événement en diverſes Cours, & le Plenipotentiaire Mediateur eut ordre d'avertir tous les Ambaſſadeurs, que l'on ne changeroit rien dans les inſtructions données par le feu Roi, & que l'on pouvoit continuer les Conferences ſur ce pied-là. On en avoit déja tenu quelques-unes en particulier. Mais les Conferences generales étoient retardées par des difficultez, qui

1697. qui étoient ſurvenuës. L'Empereur vouloit, que l'on aſſurât de rendre la Lorraine ſous des conditions plus raiſonnables qu'à Nimegue. Le Roi d'Eſpagne demandoit la reſtitution d'une grande quantité de Païs, & les François refuſoient abſolument tout ce que l'on propoſoit à cet égard. Enfin pourtant on ſurmonta tous ces obſtacles, & l'on ouvrit les Conferences le 9. de Mai, & tous les Plenipotentiaires ſe rendirent au Château de Ryſwick.

A peine le Roi d'Angleterre étoit-il repaſſé dans ſes Etats au mois d'Octobre de l'année paſſée, que le Marêchal de Villeroi, qui vouloit prendre ſes avantages pour la Campagne de 1697. tâcha de s'emparer du Camp de Deinſe, & de quelques autres poſtes importans, avant que les Alliés fuſſent en état de s'oppoſer à ſes deſſeins. L'Electeur de Baviere ayant été averti du mouvement des François detacha quelques Regimens pour s'oppoſer aux ennemis, qui vouloient ſe fortifier à Deinſe, & les obligea ainſi à ſe retirer. Le Duc de Wirtemberg ſuivit ce détachement avec d'autres Troupes, & de la Cavallerie. L'Electeur ſe mit en chemin pour le joindre avec des Garniſons tirées de pluſieurs Places voiſines. Après cela on fit retrancher le Camp pour aſſurer les Troupes, que l'on y avoit poſtées. L'Electeur prit ſon quartier à Nivelle. L'Infanterie fut poſtée le long d'un ruiſſeau, & la Cavallerie ſur le chemin de Gand près de la Lis. Les autres Generaux ſe placerent à portée, & on forma ainſi un Camp de trente mille hommes ſur deux lignes.

gnes. Les François furent surpris de la promptitude des Alliés à poster leurs Troupes de bonne heure. Cela ne servit pas peu à donner de bonnes esperances pour les Negotiations de la Paix. 1697.

Le Roi d'Angleterre obtint du Parlement, ce qu'il demandoit pour cette Campagne, & regla toutes les affaires du Royaume, après quoi il repassa la Mer, & se rendit à la Haye, d'où il partit pour l'Armée le 29. de Mai. Il aprit en arrivant, que le Marêchal de Catinat avoit assiegé Ath avec une Armée de quarante mille hommes. D'abord que les Troupes furent postées, on employa un grand nombre de pionniers à dresser les Batteries & les lignes. En suite on ouvrit la tranchée, & l'on fit trois attaques, que l'on pousſa avec beaucoup de vigueur. La Ville avoit une Garnison de sept Bataillons, & de deux Regimens de Cavallerie, qui se mit en état de faire une bonne défense. L'Armée de France avoit trois Marêchaux, qui la commandoient, Villeroi, Boufflers & Catinat. Mais ce dernier eut ordre de conduire le siege, & les deux autres devoient empêcher le secours de la Place. La tranchée fut pousſée le 24. jusques sur le Glacis de la Contrescarpe, après quoi l'on dressa cinq Batteries, qui furent prêtes le 26. Cependant l'Armée de l'Electeur de Baviere vint joindre celle du Roi d'Angleterre. Cette jonction donna de l'inquietude aux Generaux François, qui firent divers mouvemens pour empêcher le secours. Mais le Roi & l'Electeur crurent, qu'ils ne devoient rien hazarder dans la con-

jonc-

1697. jonćture preſente des affaires, puis qu'auſſi-bien Ath devoit être rendu par la Paix. Ils ſe retirerent donc, & choiſirent un Camp propre à s'oppoſer aux entrepriſes des François.

Cette retraite donna le moyen au Maréchal de Catinat de pouſſer ſon ſiege avec beaucoup de vigueur. Il travailla donc à ruiner les défenſes des Aſſiegez, & on avança inſenſiblement les travaux juſques au chemin couvert. En ſuite on ſe prépara à faire la deſcente dans le foſſé, & on jetta tant de Bombes & de boulets ſur l'Ecluſe, que l'on en briſa la voute, ce qui fit baiſſer les eaux de deux pieds. Les mouvemens que le Roi & l'Electeur firent en ſe ſeparant, obligerent les François à en faire pluſieurs de leur part pour couvrir leurs lignes. Cependant le ſiége avançoit toujours, & le Canon ayant fait pluſieurs brêches la Garniſon battit la chamade, & capitula le 5. aux conditions ordinaires. Ainſi la Place fut renduë. Le Comte de Rœux, qui étoit Gouverneur d'Ath ménagea ſon monde, & fit très-peu tirer ſon Canon. En s'entretenant avec les ôtages, qu'on lui avoit envoyez, il leur dit, que les François ménageoient bien peu les hommes & les munitions, puis qu'ils en ſacrifioient beaucoup pour une Place, que l'on ſeroit obligé de rendre dans peu de tems. La France neantmoins ne laiſſa pas de faire ſonner bien haut la priſe d'Ath, diſant que ce ne ſeroit point par les armes, que les Alliés parviendroient à la Paix, & qu'il avoit paru qu'elle étoit ſuperieure à ſes ennemis,

puis

puis qu'elle avoit pris une Place conſiderable ſous leurs yeux, ſans qu'ils la puſſent ſecourir. La verité eſt, que les Alliés ne crurent pas devoir penſer à tenter le ſecours de la Ville d'Ath, puis que cette Place devoit revenir à l'Eſpagne par la Paix. 1697.

Cette conquête fit croire aux trois Generaux, qu'ils étoient en état de tout entreprendre. Ils ſongerent donc à ſe ſaiſir du poſte d'Anderlech, dans le deſſein de ſe rendre Maîtres de Bruxelle, & de couper la communication de l'Armée des ennemis avec la Hollande. Mais le Roi d'Angleterre rompit tous leurs deſſeins par ſa prudence, & par la promptitude avec laquelle il s'empara de ce poſte. Lors qu'il fut averti, que les Maréchaux de Boufflers & de Villeroi s'étoient joints, il ne douta point que ce ne fut dans la vuë de ſe rendre à Anderlech. Il fit donc marcher trois Brigades d'Infanterie droit à Bruxelle, après quoi il fit ſuivre l'Artillerie & les Bagages. Vers minuit le Corps de Bataille ſuivit, & le lendemain la Cavallerie marcha pour joindre l'Infanterie. En même tems ce Prince ſuivit avec quatre Regimens de Dragons, & arriva avec ſes Troupes à Anderlech, dans le tems que le Maréchal de Villeroi d'un côté, & celui de Boufflers de l'autre, parurent ſur les hauteurs de ce Poſte. On s'occupa pendant la nuit à retrancher le Camp, ce qui empêcha les François d'attaquer Anderlech, & les obligea dans la ſuite de ſe retirer, puis qu'ils avoient manqué leur coup. Pendant que ces choſes ſe paſſoient en Flandre, la Flotte Angloiſe, qui

1697. qui alloit aux Barbades fut attaquée par des Armateurs François. Les vaiſſeaux d'eſcorte s'étant battus pendant plus de quatre heures furent enfin obligez de prendre le large, parce qu'ils étoient fort maltraitez de ce combat. Il y eut quelques vaiſſeaux Marchands qui furent pris. Le reſte ſe ſauva.

Les Ambaſſadeurs Plenipotentiaires firent pluſieurs Reglemens, pour prévenir toutes les difficultez qui pourroient ſurvenir dans le cours des negotiations, ſoit entre les Ambaſſadeurs ſur le ſujet des viſites & autres choſes de pareille nature, ſoit entre les Domeſtiques des uns & des autres. Ainſi l'on mit les choſes en tel état, que les Conferences ſe continuoient entre les deux Partis pour l'acheminement de la Paix. Le Baron de Pointis avoit été chargé de ſe rendre dans l'Amerique pour y faire deſcente en quelque Place Eſpagnole. Il partit donc de France, ſur la fin de l'année précedente avec ſept Vaiſſeaux de Guerre, trois Fregates, deux Fluttes, une Galiote à Bombes, & quatre petits Vaiſſeaux. Il arriva vers la fin de Février au petit Goüave, & en partit un mois après, ayant augmenté ſes Troupes de débarquement de quatorze ou quinze cens hommes, parmi leſquels il y avoit beaucoup de Flibuſtiers. Il ſe rendit enfin ſur les côtes de Cartagene, & delivra ainſi les Anglois & les Hollandois de la crainte qu'ils avoient que cet armement ne fût préparé contr'eux. Il approcha de cette Place le 5. d'Avril, & ſe ſaiſit du Fort, qui défendoit l'embouchure de la Riviere de Cartagene, quoi que ce Fort fût garni de près de quaran-

quarante pieces de Canon. Mais la Garniſon ne fit aucune défenſe. Enſuite on prit quelques autres Forts, & le 3. de Mai la Place capitula. Quand on fut entré dans la ville, on fauſſa la Capitulation. Tout y fut mis au pillage. Les Egliſes même ne furent pas épargnées, & on chargea les vaiſſeaux de richeſſes immenſes en vaſes ſacrez, or argent, & pierres pretieuſes. 1697.

Pendant que tout cela ſe paſſoit dans les Indes, la France, qui avoit fait paſſer en Catalogne une partie des Troupes, qui avoient ſervi en Piémont, fit aſſieger Barcelonne. La Place fut donc inveſtie le 12. de Juin, & par Mer & par Terre. Le Roi de la Grande Bretagne avoit averti les Eſpagnols de ce qui arriveroit, & leur avoit offert une Flotte dans la Mediterranée. Mais ils ne voulurent pas fournir la dépenſe neceſſaire pour l'entretien de cette Flotte. Ainſi les François étant Maîtres de la Mediterranée ſerrerent cette Place de tous côtez. La Garniſon ſe défendit très-bien ſous le commandement du Prince de Darmſtat. Le Viceroi amaſſa tout ce qu'il pût pour s'oppoſer au deſſein du Duc de Vendôme. Mais ce General ayant été averti de la reſolution qu'il avoit priſe, alla au devant de lui, & le ſurprit, lors qu'il s'y attendoit le moins. Il fit donc charger les Troupes Eſpagnoles, qui étoient poſtées ſur des hauteurs derriere le Camp du Viceroi. Pour lui, il alla attaquer le Marquis de Grigni, qui étoit ſeparé des autres Generaux, & logé à Cornella. Le combat commença la nuit dans l'obſcurité, ce qui fit plier les Eſpagnols,

1697. pagnols, qui croyoient, que toute l'Armée ſoutenoit ceux qui les attaquoient. Le Viceroi fut ſurpris de cette attaque, & ſe ſauva en chemiſe. Les Troupes victorieuſes pouſſerent leur pointe, & acheverent de defaire les Eſpagnols. Tout le Bagage fut pris, & l'on y fit aſſez de butin. Cependant les Eſpagnols y perdirent peu de monde. Ce fut ſeulement une ſurpriſe, qui rompit leur deſſein. Il n'y eut preſque point de combat, & toute leur perte ſe reduiſit à mille ou douze cens hommes tués, bleſſez, ou priſonniers, ce qui n'eſt rien par rapport à une Armée de vingt ou vingt cinq mille hommes.

Le plus fâcheux effet que cela produiſit, fut la priſe de Barcelonne, qui fut obligée de capituler après environ deux mois de ſiege. L'attaque fut vive, & la defenſe opiniâtre. Il y eut de grandes actions de vigueur de part & d'autre. Mais l'Armée d'Eſpagne ayant été diſſipée par cette attaque imprevuë, dans le temps que la Garniſon de Barcelonne d'un côté, & le Vice-Roi de l'autre devoient ſe jetter ſur les Aſſiegeans, & le Prince de Darmſtat ayant fait tout ce qu'il avoit pû pour ſoutenir cette ville, on fut obligé de battre la chamade, & de compoſer pour la Place le 10. de Juillet de cette année. Le Duc de Vendôme perdit la moitié de ſon Armée au ſiege, & les Eſpagnols le ſoutinrent avec tant de bravoure, que la France ne pût s'empêcher de loüer leur courage & leur intrepidité. Cependant elle eut le plaiſir de cette belle conquête dans un tems fort favorable pour elle. Cela jetta la terreur dans toute

toute l'Eſpagne, & le Conſeil de Madrid donna ordre à ſes Plenipotentiaires de ſigner la Paix pour ſe délivrer du fâcheux voiſinage des François, qui étoient en état par leur victoire de percer dans le cœur de l'Eſpagne. Les Plenipotentiaires d'Eſpagne étoient d'autant plus portez à la Concluſion de la Paix, que Barcelonne devoit leur être renduë conformément aux préliminaires, dont on étoit convenu. Ainſi tout bien compté la France acheta aſſez cher l'honneur d'une victoire, qui ne lui ſervoit au fonds qu'à hâter la Concluſion d'un Traité, dont elle avoit grand beſoin pour rétablir ſes affaires, étant évident qu'elle s'étoit abſolument épuiſée d'hommes & d'argent dans le cours de cette Guerre. 1697.

Quand on ſut parmi les Alliés, que Barcelonne avoit capitulé, il y en eut pluſieurs, qui n'en furent pas marris, dans la créance que cela hâteroit la Paix, dont les negotiations étoient lentes, & n'avançoient pas beaucoup. La France ſentit bien, que cette priſe preſſeroit l'Eſpagne de rabbattre quelque choſe, des prétenſions qu'elle avoit expliquées ſur le point des reſtitutions qu'elle demandoit. Elle craignoit, que le Roi d'Eſpagne, dont la ſanté étoit fort languiſſante, ne vînt à mourir pendant les Negotiations de la Paix, ce qui eût rendu ſes deſſeins ſecrets impoſſibles dans leur exécution, parce que cette mort eût perpetué la Guerre. Mais Barcelonne rendu, les Eſpagnols preſſerent extrêmement les Alliés de conclure le Traité. C'eſt à quoi ils travailloient de leur part, & dans cette vûe le Roi d'Angleterre avoit

1697. trouvé bon de faire aboucher le Comte de Portland avec le Maréchal de Boufflers pour prévenir un grand nombre de difficultez, qui ne pouvoient ſe terminer qu'avec bien du tems & du travail dans les Conferences ordinaires, à cauſe des formalitez qui s'obſervent entre les Plenipotentiaires dans ces occaſions. Le Comte de Portland envoya un Trompette au Maréchal de Boufflers pour lui demander une entrevûe. Il accepta la propoſition, & lors qu'ils furent enſemble, le Comte lui propoſa de regler pluſieurs affaires, qui ne pouvoient manquer de traîner en longueur dans les Conferences de Ryſwick. Le Maréchal écrivit en Cour ſur ce ſujet, & reçut ordre d'entrer en negotiation avec le Comte. D'abord le Conſeil eut peine à permettre cette entrevûe, parce que l'on étoit fort perſuadé, que le Comte de Portland avoit plus d'habileté que le Maréchal, & que d'ailleurs ſa dignité de Maréchal de France ne pouvoit pas lui permettre de conferer avec un homme qui n'étoit que Lieutenant General. Mais le Roi trouva la choſe trop avantageuſe pour la Concluſion d'une Paix, qu'il ſouhaitoit ardemment. Ainſi paſſant par deſſus ces difficultez, qui dans le fonds n'étoient pas fort ſolides, il permit au Maréchal d'entrer en conference, ce qui abregea en effet les affaires de telle maniere, que l'on vit par-là que la Paix étoit ſur le point de ſe conclure dans peu de jours.

Lors que l'on ſut dans le monde, que ces Conferences ſe tenoient fort aſſiduëment entre

tre le Marêchal de Boufflers & le Comte de Portland, on jugea que la France avoit resolu de sacrifier le Roi Jaques, & de reconnoître Guillaume Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande. Jaques avoit esperé, que la Paix lui procureroit quelque satisfaction, & que le Roi de France lui ayant solemnellement promis de le rétablir on travailleroit en effet à soutenir ses droits. Mais ce Prince lui fit declarer sans detour, que la chose étoit impossible dans l'état present des affaires, & qu'au reste ce qui étoit differé n'étoit pas perdu, que l'on ne laisseroit pas de travailler à le remettre sur le Trône, & qu'il verroit un jour, combien on avoit ses interêts à cœur. Jaques surpris de cette declaration si peu attenduë se réduisit à faire des protestations contre tout ce qui se feroit à son préjudice dans le Traité de Ryswick. Soit que la France eut alors quelque dessein sur ce sujet, que le tems n'a pas developpé, soit qu'elle lui parlât de la sorte pour le consoler de ce qu'on l'abandonnoit si entierement, après toutes les grandes promesses qu'on lui avoit faites, quoi qu'il en soit on le sacrifia, & ce Prince n'eut point d'autre ressource que la protestation dont on vient de parler. Il fit donc signifier cette protestation, qui étoit dressée dans les termes les plus forts dont on pût s'aviser pour lui conserver ses prétensions. 1697.

Les Conferences continuoient toujours à Ryswick, & l'on tâchoit d'avancer le Traité, autant que cela se pouvoit entre tant de parties interessées à la Paix. Le 20. de Juil-

1697. let les Plenipotentiaires de France mirent entre les mains des Mediateurs un Projet de Paix ſous de nouvelles conditions, ajoutant, que c'étoit la derniere reſolution du Roi leur Maître, & qu'il ne traiteroit que ſur ce pied là. Mais leur Memoire étoit conçu d'une maniere ſi ambiguë, que les Plenipotentiaires des Alliés prierent le Mediateur de leur demander une explication plus nette des prétenſions de leur Maître, s'ils vouloient que l'on y répondit. Ils repliquerent à la propoſition, que le Mediateur leur en fit, qu'ils croyoient s'être expliquez ſuffiſamment, & que les Alliés n'avoient ou qu'à preſenter un projet de leur part, ou à accepter celui qu'ils avoient dreſſé, & mis entre les mains du Mediateur. On remarqua dans toutes les Conferences, que les François ne parloient pas ſi haut qu'à Nimegue. Leurs manieres étoient plus douces & plus honnêtes. Cependant ils s'échapperent un peu dans cette occaſion, & dirent au Mediateur, que ſi l'on continuoit à en uſer de la maniere que l'on faiſoit, & ſi les Miniſtres des Alliés ne répondoient ſans delai, ils regarderoient comme nul tout ce qui avoit été reglé dans les préliminaires. Ils preſenterent même une proteſtation, qu'ils avoient toute prête, & vouloient en effet proteſter de nullité.

Le Mediateur leur declara, qu'il leur conſeilloit d'y penſer plus d'une fois : qu'il vouloit bien les avertir, qu'il y avoit pluſieurs Puiſſances entre les Alliés, qui ſeroient ravies de voir qu'ils rompiſſent les Conferences,

ces, & le Traité ; qu'ils se donnassent un peu de patience, à moins qu'ils n'eussent formé le dessein de se retirer : qu'on ne manqueroit pas de répondre à leur Memoire. Malgré cet avis ils revinrent quelques jours après à la charge, & declarerent, que le Roi leur Maître avoit resolu de ne faire la Paix, qu'aux conditions exprimées dans leur Memoire : qu'ils étoient surpris de ce que l'on tardoit tant à s'expliquer sur ces conditions : que cependant les armes de leur Souverain étoient victorieuses de tous côtez : qu'ils vouloient bien attendre la réponse à leur Memoire jusques au 10. de Septembre ! Mais que passé ce tems-là ils romproient les Conferences, étant bien surs qu'ils auroient ordre de Versaille de s'en retourner. L'un des Plenipotentiaires des Provinces-Unies leur dit d'un ton ferme, que s'ils étoient dans ces dispositions, ils n'avoient qu'à parler, & que l'on auroit bien-tôt fait à leur expedier des Passeports pour leur retour. Cette réponse les surprit, & modera un peu leurs manieres hautes & menaçantes. Cependant les Plenipotentiaires de l'Empereur fournirent leur réponse peu de jours après. Ainsi l'on recommença les Conferences vers le milieu du mois d'Août, & on les continua dans la suite presque tous les jours. 1697.

Dans le tems que l'on vaquoit à ces Conferences, le Sieur Jaques Boreel Bourguemaître Regent d'Amsterdam mourut de maladie. Il étoit le premier Ambassadeur Plenipotentiaire de la Republique. Il y avoit longtems qu'il étoit travaillé d'une incommodi-

1697. té, que l'on croyoit mortelle. Cela avoit donné lieu à la Province de Hollande de nommer le Conſeiller Penſionnaire Heinſius pour lui ſucceder dans ſa commiſſion. Sa place fut donc remplie d'abord, & l'on ne s'apperçut point de la mort du Sieur Boreel dans les Conferences. Ce Miniſtre avoit été Ambaſſadeur en France, & avoit exercé pluſieurs autres emplois pour le ſervice de la Patrie. Il s'en étoit acquitté avec beaucoup de ſuffiſance & d'affection. Comme il étoit mort dans les fonctions d'une Ambaſſade publique, on lui fit faire des obſeques aux dépens de la Province, & deux Députez des Etats aſſiſterent en leur nom à la ceremonie de l'enterrement.

Il ſe trouva par une rencontre heureuſe, que dans le tems que l'on travailloit à la Paix de Ryſwick, le Grand Seigneur ſe laſſa de la Guerre, qu'il avoit depuis treize ou quatorze ans avec l'Empereur. Il accepta donc la Mediation du Roi d'Angleterre & des Etats Generaux pour la Negotiation de la Paix. Dès que leurs Ambaſſadeurs eurent fait ſavoir la reſolution de la Porte à l'Empereur, ce Prince en avertit les Venitiens, les Polonois, & les Moſcovites, avec leſquels il avoit fait une Ligue offenſive & defenſive contre le Turc. Le Czar envoya des Ambaſſadeurs à Vienne pour veiller à ſes interêts dans le Traité. Mais dans la verité c'eſt que ce Prince avoit formé depuis longtems le deſſein de viſiter les Provinces-Unies pour s'inſtruire à fonds de la Navigation, de la fabrique des vaiſſeaux, & de pluſieurs autres

tres choſes qui ſont inconnuës dans ſes vaſtes Etats. Il ſe mit donc à la ſuite de cette Ambaſſade après avoir pris toutes les précautions imaginables pour ſe cacher. Il prit ſon chemin par les Etats de l'Electeur de Brandebourg, où il fut reçu avec beaucoup de magnificence. Enfin cette Compagnie arriva au mois d'Août ſur les frontieres des Provinces-Unies. Dès que l'on en fut averti, on lui envoya deux Députez de l'Etat avec l'Introducteur des Ambaſſadeurs. On ordonna de défrayer cette Ambaſſade par tout, & de la recevoir au bruit du Canon dans toutes les Villes. Les Etats vouloient faire au Czar tous les honneurs poſſibles, pour lui marquer l'extrême conſideration qu'ils faiſoient de ſa perſonne, & combien ils étoient ſenſibles à la gloire que leur République recevoit de ſa viſite. 1697.

Dès que l'on fut entré un peu avant dans le Païs, le Czar quitta ſes Ambaſſadeurs, & ſe rendit *incognito* à Amſterdam avec peu de ſuite pour voir cette ville magnifique plus à ſon aiſe. Il ſe déguiſa donc pour ſe mieux cacher, & dès le lendemain de ſon arrivée il ſe tranſporta à Sardam, où l'on bâtit ordinairement les vaiſſeaux. Il logea chez un ſimple Bourgeois du lieu, afin que l'on ne prît point garde à lui. Il s'attacha beaucoup à conſiderer la fabrique d'un vaiſſeau pour en connoître les diverſes parties, & les proportions. Il fit acheter une petite barque couverte, ſur laquelle il montoit fort ſouvent avec ſa ſuite, & la gouvernoit lui-même pour s'inſtruire de la manœuvre. Pendant

1697. qu'il étoit là, un Charpentier, qui l'avoit vû autrefois à Moſcow, le reconnut, & publia que le Czar étoit à Sardam. Cela attira ſur les lieux une foule incroyable de gens, qui ſouhaitoient de voir ce Prince. Mais ayant remarqué ce grand abord de monde il ſe rendit en cachette à Amſterdam. Il y attendit l'Ambaſſade, qui devoit venir dans cette ville avant que d'aller à la Haye. Lorſqu'elle arriva, on lui fit tous les honneurs, dont on pût s'aviſer, parce que l'on ſavoit que le Czar y étoit en perſonne. On plaça les Ambaſſadeurs dans le Carroſſe d'un des Magiſtrats, & l'on accompagna cette Entrée de tout ce qui pouvoit marquer, combien en étoit ſatisfait de la venuë de ce Prince. On fit joüer ſur le ſoir un très-beau feu d'artifice, où l'on vit entr'autres choſes un Arc de triomphe dreſſé à ſon honneur. On accompagna ce divertiſſement d'un feſtin magnifique, auquel le Czar voulut bien prendre part.

Quelques jours après il ſe rendit ſecretement à Utrecht pour s'y aboucher avec le Roi d'Angleterre, qui venoit de quitter l'Armée. L'entrevuë fut courte. Mais les deux Princes ſe quitterent fort ſatisfaits l'un de l'autre. Le Czar fit un compliment plein de beaucoup d'eſprit au Roi, pour lui témoigner l'extrême ſatisfaction qu'il avoit de le voir. Il lui dit, qu'une des choſes qu'il avoit euës principalement devant les yeux en entreprenant ſon voyage, étoit de voir le premier Heros du ſiecle. Il ajouta, que ſon genie avoit conduit ſon épée & ſon bras,

&

& qu'il le regardoit en effet comme l'auteur de la conquête, qu'il avoit faite de la Ville d'Asoph, & qu'au reste il étoit agréablement payé de la fatigue de son voyage, puis qu'il avoit le bonheur de se voir devant le plus grand & le plus illustre Prince de l'Univers. On remarqua, que dans cette visite il obligea le Roi de se mettre dans un fauteüil, qu'il avoit fait préparer pour cela. Le Roi s'en défendit extrêmement. Mais ce Prince lui répondit fort spirituellement, que personne ne meritoit mieux une place distinguée, qu'il le prioit de l'accepter, & qu'après tout faisant l'honneur de sa Maison il étoit ravi de trouver cette petite occasion de lui marquer la joye qu'il avoit de parler à un Prince, qui étoit le miracle & l'ornement de l'Europe. 1697.

Si ce jour fut celebre par l'entrevûe de ces deux grands Princes, il le fut encore par la grande victoire, que le Prince Eugene de Savoye, General de l'Armée de l'Empereur, remporta sur les Turcs à Zentha au delà de la Theisse. Il y eut plus de vingt mille hommes tués sur la place. Ce ne fut pas un combat, ce fut un veritable carnage. Le reste de cette Armée fut noyé, ou pris prisonnier. Le Grand Visir, l'Aga des Janissaires, & vingt sept Bachas y perirent. Les Imperiaux y firent un butin incroyable. Tout le Bagage y fut pris, cent cinquante pieces de Canon, toutes les Munitions de Guerre & de bouche, les Tambours, les Drapeaux, les Queües de Cheval, la Tente du Grand Seigneur, un Chariot magnifique attellé de

1697. ſix beaux chevaux, & une infinité d'autres chevaux, chameaux, de buffles, & d'autres bêtes de charges furent pris dans cette occaſion. Jamais victoire n'a été plus complete. L'Empereur fit part de cette grande victoire aux Etats Generaux, & aux autres Alliés. Le même jour le Marêchal de Boufflers & le Comte de Portland ſe virent à Tubiſe, où ils reglerent pluſieurs difficultez. On conjectura, que les affaires de la Paix étoient fort avancées, parce qu'en ſe quittant le Marêchal donna le tître de Mylord au Comte de Portland. Cela marquoit, que l'Article qui concernoit le Roi d'Angleterre, étoit reglé de tous points. On raconte, qu'en ſe quittant le Comte demanda ce que ſignifioient les décharges de Canon & de Mouſqueterie, qu'il venoit d'entendre. Le Marêchal lui répondit, que c'étoit en rejouïſſance de la nomination du Prince de Conti pour Roi de Pologne. A quoi le Comte repliqua, qu'en partant de la Haye on avoit fait de grandes réjouïſſances pour le Couronnement de l'Electeur de Saxe, qui avoit été reconnu Roi de Pologne. Ce diſcours ſurprit le Marêchal, & lui fit connoître, que l'on s'étoit precipité parmi les François, & que l'on avoit eu trop hâte de ſe réjouir d'une nomination qui demeuroit ſans effet, puis que l'Electeur de Saxe étoit en poſſeſſion actuelle de cette Couronne.

Les affaires de la Paix étoient dans cette ſituation, lorſque les Ambaſſadeurs de France preſenterent un nouveau Memoire le 7. de Septembre au Mediateur. Ils y repreſentoient

toient avec beaucoup d'éloquence les bonnes inclinations du Roi leur Maître pour la Paix, & les offres considerables qu'il avoit faites aux Alliez pour la conclure. Ils ajoutoient que les grands avantages qu'il avoit remportez dans le cours de cette Campagne, auroient pû lui donner droit de resserrer ces offres que l'on n'avoit pas acceptées d'abord : que cependant pour avancer promptement le bon ouvrage de la Paix il vouloit bien laisser les choses dans l'état où elles avoient été mises par les Préliminaires : mais qu'il prétendoit être en droit de changer quelque chose dans ces offres, ce qu'il feroit de telle maniere que l'on verroit qu'il avoit toûjours les mêmes vuës de Paix : qu'ainsi il pretendoit que l'Empire lui cederoit la ville de Strasbourg, sa Citadelle, & tout le territoire qui en dépend du côté de la France : que le surplus qui étoit du côté de l'Allemagne seroit restitué à celui ou à ceux à qui il appartenoit ci-devant; que moyennant cela il restitueroit Barcelonne à l'Espagne avec tout ce que ses Armes avoient conquis dans la Catalogne, & qu'il donnoit dix jours de temps à l'Empire pour accepter, ou pour refuser sa proposition : que passé ce terme il prétendoit être en liberté de proposer de nouvelles conditions : qu'au reste les malheurs de la Guerre seroient imputez à ceux dont l'opiniâtreté seroit cause que l'on ne feroit pas la Paix. 1697.

Dans le même temps la France qui s'étoit engagée dans les Preliminaires à la restitution de la Duché de Luxembourg, & de la Comté de Chini dans toute leur étenduë,

1697. s'aviſa de propoſer de retenir ce Païs en donnant un équivalant à l'Eſpagne pour ſon indemnité. Le Comte d'Avaux en avoit déja fait la propoſition en Suéde dés l'hyver précédent. La choſe parut à peu près reſoluë pendant quelque temps parmi pluſieurs des principaux Alliez. Mais on trouva moyen de leur faire connoître par un Memoire dreſſé ſur ce ſujet, que cette Province entre les mains de la France rompoit abſolument la communication de l'Allemagne avec les Païs-Bas Eſpagnols, & que d'ailleurs l'Electeur de Trêve, & l'Electeur Palatin demeuroient expoſez par là aux invaſions ſubites de la France, qui s'empareroit de leurs Etats, quand il lui plairoit. Ces reflexions ouvrirent les yeux à pluſieurs des plus conſiderables d'entre les Alliez. Ainſi l'on refuſa abſolument d'accorder, ce que la France demandoit à cet égard, & l'on declara que l'on prétendoit qu'elle reſtitueroit abſolument toute cette Duché à l'Eſpagne. Les Ambaſſadeurs de France reſiſterent à cela tant qu'ils purent, & ſe ſervirent de toute leur adreſſe pour retenir une Province, qui étoit ſi fort à la bienſéance de leur Maître. Mais les Alliez furent fermes, & ne voulurent jamais ſe relâcher ſur cet Article.

Pour dire les choſes comme elles ſont leur habilité ordinaire leur manqua dans cette occaſion. Ils avoient offert un équivalant pour cette Duché. Mais ils ne l'avoient point fixé, & n'avoient pas ſongé à le ſpecifier. Ainſi dans la conference qui ſe tint ſur ce ſujet, on ſe prévalut de leur faute, & l'on mit

cet

cet équivalent extrémement haut. La cho- 1697.
ſe leur parut fort exorbitante. Cependant les Alliez ſe fixerent à vouloir l'équivalent, ſur le pied qu'ils l'avoient mis. Les Plenipotentiaires furent donc obligez d'abandonner Luxembourg, & de renoncer à leur prétenſion, par ce que cette Province leur eut couté plus qu'elle ne valoit.

Ils ſe rabbattirent à vouloir démolir la forteresſe de Luxembourg pour rendre cette Place raſée. Mais l'un des Plenipotentiaires des Provinces-Unies leur dit d'un ton ferme & reſolu, que les Alliez prétendoient que la France reſtitueroit à l'Eſpagne tout le Duché de Luxembourg & la Forteresſe dans l'état où elle ſe trouvoit, avec tous les Canons, & les munitions de Guerre & de bouche, qui y étoient alors: qu'ils n'avoient qu'à prendre leur parti, & que ſi cela ne les accommodoit pas ils n'avoient qu'à s'en retourner, par ce que l'on étoit reſolu à continuer la Guerre, & que l'on étoit abſolument fixé à ravoir ce Duché dans ſon entier. Cette déclaration nette & préciſe les obligea de conſentir à l'Article propoſé par les Alliez. Ce qui fait voir que ſi l'on eut ſuivi la même méthode pour la ville de Strasbourg, la France n'eut pas rompu le Traité de Paix pour cette ville. Mais elle avoit trouvé le ſecret de diſpoſer l'Empereur à ceder Strasbourg en lui reſtituant Briſac & Fribourg. Ainſi l'on fit couler cette affaire avec tant de rapidité dans les conferences, qu'à peine fut-on averti, qu'elle avoit été miſe ſur le tapis. C'eſt de cette maniere qu'il arrive fort ſou-

1697. vent que des affaires publiques & generales ſont ſacrifiées à des interêts particuliers dans de pareilles occaſions. L'Empire perdit beaucoup en perdant cette Place.

Pendant que l'on travailloit ainſi à la Paix de l'Europe, les Alliez Proteſtans prirent des meſures entr'eux pour procurer quelque ſoulagement aux Réformez François, tant aux Refugiez, qu'à ceux qui étoient reſtez dans le Royaume. Ils dreſſerent un Memoire fort touchant pour recommander les affaires de ces pauvres gens à leur Roi même. Ils prierent le Mediateur de joindre ſes bons offices aux leurs dans cette occaſion, & conjurerent les Plenipotentiaires de France de ſe charger de ce Memoire pour l'envoyer à leur Cour. Mais le Roi n'y eut aucun égard. Le zéle aveugle qu'il a pour ſa Religion, & ſon Conſeil de conſcience, duquel les avis ſont toûjours tournez du côté de la perſecution, l'engagerent à ſoutenir ſes anciennes violences. Ainſi les Réfugiez ne purent obtenir aucun addouciſſement à leurs maux, & les Proteſtans reſtez dans le Royaume ſe virent expoſez à de nouveaux malheurs. Ils n'eurent donc pas beaucoup de ſujet de ſe réjoüir d'une Paix, qui les laiſſoit dans leur triſte & lamentable état. Tout cela vint de ce que la France trouva le ſecret d'éluder toutes les propoſitions que les Princes Proteſtans d'Allemagne avoient à faire ſur ce ſujet dans le Congrès. Elle avoit commis une infinité de contraventions au Traité de Munſter au ſujet de la Religion à Metz, & en d'autres lieux qui lui avoient été cedez par ce fameux Traité,

té, à condition de ne point toucher à la Reli- 1697.
gion. Elle craignoit que l'on ne mit cette affaire sur le tapis aux conférences de Ryswick. Dans cette vuë elle avoit ménagé une entrevuë de l'Abbé Morel avec le Baron de Seylern, qui s'étoient abbouchez secretement près du Lac de Constance, il y avoit un an. Là on avoit reglé plusieurs affaires au préjudice des Protestans.

Quand leurs Plenipotentiaires voulurent entamer l'affaire de la Religion au Traité de Ryswick, ceux de France leur repondirent sechement que tout avoit été decidé entre l'Empereur & le Roi leur Maître, qu'ainsi l'on ne les écouteroit point sur ces matieres, puisque l'on en étoit convenu avec le Chef de l'Empire. Ce fut ainsi que l'on trouva moyen de rompre toutes les mesures que les Protestants avoient prises, pour faire rétablir les infractions que la France avoit faites au Traité de Westphalie. Ils avoient de grands griefs à proposer sur ce sujet, & la France craignoit que l'on ne mit ces affaires sur le bureau. Elle eut été forcée à des réparations qui lui eussent donné beaucoup de chagrin. Cependant ce fut par là que l'on trouva moyen d'empêcher les Alliez Protestans de travailler pour le soulagement de leurs pauvres Freres de France, dont les maux sont allez en augmentant depuis ce temps-là.

Enfin l'Espagne & la France conclurent la Paix le XX. de Septembre, & la même chose fut faite avec l'Angleterre & les Provinces-Unies. Ce jour étoit le terme donné aux Alliez pour accepter, ou pour refuser les der-

1697. dernieres offres de la France. Les Ambaſſadeurs des Princes intereſſez à ces Traitez ſe rendirent à Ryſwick avec le Mediateur. On mit la derniere main aux Articles, & on les ſigna enſuite de part & d'autre, ſavoir le Traité de la France avec les Provinces-Unies à minuit, celui d'Eſpagne à une heure & demie, & celui d'Angleterre à trois heures du matin. Les Plenipotentiaires qui s'étoient retirez dans leurs Chambres particulieres, ſe raſſemblerent quelques heures après pour mettre la derniere main à ce grand ouvrage. Ils s'y occuperent tout le 21. & le 22. juſques à trois heures après minuit qu'ils ſe quitterent, pour retourner chacun chez eux eux. La France & les Etats Generaux firent un ſecond Traité entr'eux pour regler le Commerce & la Marine. On convint de part & d'autre qu'en attendant que l'on eût fait un nouveau Tarif, dont on s'accorderoit dans le terme de trois mois, on ſuivroit par interim celui de l'an 1667. & qu'au cas que l'on ne pût s'en accorder dans les trois mois, l'on s'en tiendroit pour l'avenir à celui de l'an 1664. Il fut dit de plus par ce Traité, que les ſujets de part & d'autre jouïroient de la même liberté qu'avant la Guerre : que les habitans des Provinces-Unies ne ſeroient point ſujets au Droit d'Aubeine en France, & qu'en cas de rupture à l'avenir les ſujets des deux Etats auroient neuf mois de temps pour diſpoſer de leurs effets, comme ils le trouveroient à propos. Il fut dit encore que l'impoſition de cinquante ſous par tonneau ne regarderoit point les vaiſſeaux ni les habitans de la Re-

pu-

publique qui en étoient absolument déchargez. 1697.

Lorsque ces differens Traitez eurent été conclus & signez, & que les Ministres de l'Empereur & des autres Alliez en eurent été avertis, ils en firent de grandes plaintes accompagnées de reproches. Ils dirent que l'on en usoit à leur égard comme on avoit fait autrefois à Nimegue. Dom Bernardo de Quiros l'un des Plenipotentiaires d'Espagne répondit à ces plaintes, & dit d'un ton fort moderé, que les Ministres de l'Empereur savoient qu'il avoit depuis long temps des ordres fort pressants de la Cour de Madrid de conclure la Paix avec la France: que cependant il avoit retardé d'obéir au Roi son Maître par complaisance pour l'Empereur; que cela lui avoit donné le chagrin de voir prendre Barcelonne par les François: que le Roi son Maître étoit las de perdre des villes pour accommoder les affaires d'autrui: que l'on étoit tombé d'accord entre les Alliez de faire la Paix. Qu'il falloit ou accepter les offres de la France, ou se resoudre à continuer fortement la Guerre, & que cependant on perdoit beaucoup de temps à deliberer sans rien conclure: que la consideration qu'il avoit euë pour l'Empereur avoit causé la perte de Barcelonne: qu'ainsi l'on n'avoit aucun sujet de se plaindre du Traité de l'Espagne, après tous les délais qu'il avoit accordez, quoique ses ordres fussent précis pour la signature de la Paix.

Les Plenipotentiaires d'Angleterre & des Etats Generaux repliquerent à ces plaintes, que les Peuples étoient las de fournir aux frais d'une guerre, dont ils ne devoient tirer aucun

1697. cun avantage, quoi qu'ils en fiſſent preſque toute la dépenſe : qu'il n'étoit pas juſte qu'ils fourinſſent éternellement cette dépenſe pendant que d'autres en reçevoient tout le profit : qu'il y avoit long temps, qu'ils étoient d'accord avec la France, pour ce qui les regardoit, & que les peuples commençoient à murmurer tout haut de ce que l'on ne concluoit pas une Paix, que l'on avoit à la main : que l'on n'avoit travaillé à conclure ces Traitez, que par ce que l'on voyoit que l'Empereur & les Princes Alliez affectoient des longueurs à contre-temps : que la concluſion étoit facile ſi l'on vouloit y prendre garde : qu'en un mot puis que l'on étoit convenu de faire la Paix, il falloit la faire, & qu'un peu plus ou un peu moins ne devoit pas retarder un ſi bon ouvrage : que ſi l'on vouloit ſe mettre ſur le Chapître des plaintes & des reproches on auroit beaucoup à dire : mais que dans un temps de Paix on devoit ſe retenir, pour tâcher de donner du repos aux Peuples fatiguez & épuiſez de la Guerre. Il fallut que les Miniſtres plaignans ſe contentaſſent de ces raiſons auxquelles il étoit difficile de répondre. Ils prirent donc la reſolution de faire la Paix, & dans cette vuë ils commencerent par une ſuſpenſion d'Armes, que l'on fit pour un mois. On en dreſſa un Acte qui portoit que par l'entremiſe du Mediateur, & des Plenipotentiaires d'Angleterre & des Provinces-Unies, on étoit convenu d'un Armiſtice, qui devoit durer juſques au premier de Novembre, & que chaque Parti avertiroit ſes Generaux de faire ceſſer tout acte d'hoſtilité.

Pen-

Pendant que tout cela se negotioit à Ryswick, le Prince de Bade avoit assiegé la Forteresse d'Ebernbourg située sur la riviere de Nahe près de Creutznach. Il poussoit son siege avec beaucoup de vigueur. Mais les approches en étoient fort difficiles, par ce que la Place est sur un Rocher fort élevé, & qu'il n'y a qu'un chemin pour y monter, au devant duquel il y a un fossé de cinquante pieds taillé dans le Roc, avec une espece de demie lune revêtuë qui le couvre. Le Prince fit jetter quelques bombes dans la Place, pendant que l'on mettoit le Canon en batterie. Il commanda ensuite cinq cens Grenadiers soutenus de six cens hommes pour attaquer la petite ville, qui est au pied du Château. Les Assiegez l'abandonnerent d'abord, & se retirerent dans le Fort. On fit encore jetter plusieurs bombes, qui renverserent une Tour, d'où les François incommodoient beaucoup les Assiegeans. Ainsi la brêche étant d'ailleurs assez grande pour monter à l'assaut, le Gouverneur fit battre la chamade le 27. de Septembre à midi. La capitulation fut arrêté, & signée vers le soir. Une heure ou deux après cette signature le Courier arriva de la Haye, avec ordre de suivre le Traité de Trêve. Mais la capitulation ayant été concluë avant que d'avoir reçû cette nouvelle, la Place fut renduë au Prince de Bade. Depuis ce temps-là les hostilitez cesserent entre les deux Partis, sans quoi l'on auroit encore assiegé le Château de Kirn. 1697.

Les Ambassadeurs de Moscovie ayant resté deux mois à Amsterdam eurent ordre du Czar

de

1697. de ſe rendre à la Haye pour leur audience. Il les mit dans un équipage magnifique. Ils arriverent le 27. de Septembre, & on les fit reçevoir à une lieuë de la ville par deux Députez dans les deux Carroſſes de l'Etat. Le cortege fut grand, & l'on y conta juſques à ſoixante Carroſſes. On fixa le jour de leur audience au 5. d'Octobre. On les fut prendre à leur Hôtel avec toute leur ſuite. Il y avoit cinquante Carroſſes. Ceux de l'Etat étoient les derniers. Les Ambaſſadeurs monterent dans le premier, & les deux Députez qui les accompagnoient ſe mirent dans l'autre. Après eux marchoient les trois Carroſſes des Ambaſſadeurs. Ils furent reçus hors de la Sale de l'audience par deux autres Deputez. Ces trois Ambaſſadeurs étoient fort magnifiquement habillez à la Moſcovite. Les Etoffes de leurs robbes étoient de toile d'or. Elles étoient fourrées de martes zibelines d'une beauté ſurprenante, & ornées d'ailleurs de beaucoup de pierreries. Après que le premier Ambaſſadeur eut fait ſa Harangue en langue Moſcovite, le Preſident des Etats y repondit d'une maniere qui faiſoit connoître combien on étoit ſatisfait de cette Ambaſſade. L'audience ne dura qu'une demie heure, & l'on y fut toujours debout. Les Ambaſſadeurs étrangers qui étoient à la Haye, voulurent être ſpectateurs de cette ceremonie. Le Czar lui même y aſſiſta, étant placé dans un Cabinet, d'où il voyoit tout ce qui ſe faiſoit. Dés le lendemain ce Prince retourna à Amſterdam. Les Ambaſſadeurs s'y rendirent quelques jours après lui. Ils n'avoient de-

man-

mandé par leur harangue, que le renouvellement & la confirmation des anciens Traitez. 1697.

Le Czar ne s'étoit aviſé de cette Ambaſſade que pour couvrir le voyage qu'il avoit deſſein de faire en Hollande, pour s'y inſtruire de tout ce qui regarde la Marine, & la fabrique des vaiſſeaux, pour y prendre connoiſſance du Canon & du Mortier, & pour s'y fournir de tout ce qui lui étoit neceſſaire pour ſes deſſeins. Dés qu'il fut à Amſterdam il fit prier le Magiſtrat de lui faire donner un logement pour lui, & pour quelques perſonnes de ſa ſuite. On le placa à l'extremité de la ville près de la Maiſon des Indes. Dés qu'il y fut établi il s'appliqua fortement à s'inſtruire de la fabrique des vaiſſeaux, & de la maniere de jetter des bombes. Ce Prince qui ſait deſſiner, & qui eſt habile en Mecanique eut bien-tôt fait à prendre connoiſſance de ces deux choſes. En s'appliquant à l'ouvrage comme il faiſoit, il vouloit apprendre aux Princes & aux grands Seigneurs de ſa ſuite, combien la Marine & l'Art de bâtir des vaiſſeaux ſont utiles à un Etat, & de quelle importance il eſt que ceux qui ſont prépoſez au Gouvernement, ſçachent tout ce qui peut contribuer à faire fleurir le Commerce. Les Moſcovites ſont naturellement fiers & pareſſeux. Ce Prince qui vouloit corriger ces deux defauts de la Nation, travailloit tous les jours comme les moindres ouvriers, & excitoit ainſi les perſonnes de ſa ſuite à mettre la main à l'œuvre pour s'inſtruire des choſes à fonds, & pour être en état de perfectionner les Arts

dans

1697. dans leur Païs. Peu de jours après que ſes Ambaſſadeurs furent revenus à Amſterdam, il reçut nouvelle d'une victoire que ſes Troupes avoient gagnée ſur les Tartares près d'Aſoph. Il en fit faire de grandes réjouïſſances à Amſterdam, & donna un ſuperbe regal aux Magiſtrats, & aux perſonnes diſtinguées de cette ville.

Après y avoir reſté quelque temps il fit avertir le Roi d'Angleterre, qu'il avoit deſſein d'aller à Londre. Ce Prince lui envoya des fregates, qui le prirent en Hollande pour paſſer en Angleterre. Il mena très peu de perſonnes avec lui. Pendant ſon abſence ſes Ambaſſadeurs s'occuperent à lever du monde, & à faire proviſion d'Artillerie, & de toutes ſortes de munitions de Guerre. On fit beaucoup d'honneur au Czar, quand il fut à Londre. Le Roi le voulut loger dans un Palais, & lui donner des Gardes. Mais il n'en voulut point, par ce qu'il vouloit être abſolument inconnu. Il fit prier le Roi d'avoir un logement écarté près du lieu où l'on fabrique les vaiſſeaux. Etant là il s'occupa de la même maniere qu'il avoit fait à Amſterdam à travailler à l'Attelier ordinaire comme les autres ouvriers. Pendant qu'il étoit en ce lieu on le regala d'une maniere de combat naval, où il vit toute la manœuvre qui ſe fait tant pour combattre que pour ſe dégager de l'ennemi. On lui fit avoir le même divertiſſement à Portsmouth par des fregates. Lors qu'il partit le Roi lui fit preſent d'une fregate de trente piéces de Canon. Ainſi ce Prince quitta l'Angleterre, fort ſatisfait des honneurs qui

lui

lui avoient été faits de la part du Roi & de la Nation. Pendant qu'il étoit à Londre, le Roi se rendit au Parlement, avec une magnificence tout extraordinaire, ayant un habit, & un équipage beaucoup plus riche, qu'on ne lui en avoit jamais vû. C'est qu'il vouloit faire paroître la grandeur & l'opulence du Royaume, afin que le Czar & l'Ambassadeur de France qui venoit d'arriver, eussent une idée avantageuse de l'Etat & de sa Cour aussi bien que du Parlement qui étoit alors assemblé. 1697.

Le 28. d'Octobre les Ambassadeurs de Moscovie prirent leur audience de congé des Etats Generaux. On leur fit present de quelques Carrosses magnifiques, & chaque Ambassadeur fut régalé d'une Chaine d'or & d'une Medaille. Le Czar partit de la Haye avec eux, fort satisfait de tous les honneurs qu'on lui avoit faits, tant de la part des Etats Generaux, que de celle des Magistrats d'Amsterdam. Cette Ambassade étoit dans le fonds fort glorieuse à la Republique. Un grand Prince venoit du bout de l'Europe, visiter les Provinces-Unies pour y rechercher leur alliance, & pour s'instruire de la Politique de la navigation, & de tout ce qui peut servir au Commerce & à la Guerre. Ce fut par là qu'elles se crurent agreablement recompensées, de la dépense qu'elles firent pour défrayer ce Prince & ses Ambassadeurs avec toute leur suite pendant leur sejour en Hollande. On regla un Traité de Commerce si avantageux avec ce Prince, que l'on ne fit aucune reflexion sur cette dépense. On voit en cela le

1697. le pouvoir de cette Republique qui employa de grandes ſommes à reçevoir cette Ambaſſade, pendant qu'elle étoit occupée d'ailleurs à une Guerre fâcheuſe qui duroit depuis neuf ans, & qui conſumoit des treſors inconcevables pour le ſoutien de la cauſe de l'Europe violemment attaquée par la France.

Lorſque l'on ſut que la Paix étoit concluë avec la France on en eut beaucoup de joye dans toutes les Provinces. Dans la verité elle faiſoit un grand honneur à la Republique. On voyoit que Louis XIV. étoit dans la neceſſité de reconnoître Guillaume III. pour legitime Roi, de droit & de fait, d'Angleterre, d'Ecoſſe, & d'Irlande. L'affection tendre que l'on avoit pour ce Prince, faiſoit que les Peuples ſe rejouïſſoient dans ce grand éclat, reconnu par un Prince, qui l'avoit traité long temps d'uſurpateur, & qui ſe voyoit forcé à lui ſacrifier le Roi Jaques, malgré la declaration qu'il avoit faite tant de fois de ne remettre point l'épée au fourreau qu'il n'eût rétabli ce Prince ſur le Trône. On fit l'échange des ratifications du Traité de Paix l'onſiéme du mois d'Octobre dans le Château de Ryſwick, & le 20. du même mois on publia la Paix à la Haye. La joye que l'on en avoit n'étoit pourtant pas complete. On craignoit toujours que l'Empereur ne voulût pas accepter les propoſitions de la France, dans le tems que ſes Plenipotentiaires avoient marqué. Mais le 31. du même mois le Traité de Paix fut conclu au nom de l'Empereur, & ainſi Strasbourg fut cedé à la France. Elle rendit de ſa part à l'Empire tout ce qu'elle

le

le avoit usurpé pendant la Guerre. Elle restitua de plus tous les Païs qu'elle avoit réünis par les Chambres Royales de Metz & de Brisac. Cette restitution fut si considerable que l'on y compte près de trois cens villes grandes ou petites, dont elle s'étoit mise en possession en vertu des prétenduës dépendances de l'Evêché de Metz, & du Landt-Graviat d'Alsace. Tout cela n'empêcha pas que la France, selon sa coûtume, ne se felicitât de cette Paix, quoique dans le fonds cette restitution fut un aveu solemnel de l'injustice avec laquelle on lui avoit vû usurper tous ces Païs. 1697.

Lorsque l'on fut sur le point de signer le Traité entre l'Empire & la France, les Plenipotentiaires de l'Empereur declarerent, que ceux de France pretendoient que la Religion Romaine subsisteroit dans les lieux où elle se trouvoit alors établie. Les Ambassadeurs des Electeurs des Princes & des Etats Protestans de l'Empire repliquerent qu'ils ne signeroient pas cet Article, par ce qu'il n'en avoit point été parlé dans les Preliminaires: que d'ailleurs il étoit absolument contraire au Traité de Paix fait en l'an 1555. sur la Religion en Allemagne, & que de plus il étoit directement opposé au Traité de Munster. On fit ce que l'on pût pour accommoder cette difficulté, afin que rien n'empêchât la conclusion de la Paix. On proposa par exemple de signer sans prejudice. Il y eut deux de ces Ambassadeurs, qui signerent le Traité sous cette condition. Mais tous les autres refuserent absolument de signer, disans que cela leur étoit expressément défendu par leurs instruc-

1697. tions. Le Baron de Boſen Plenipotentiaire de l'Electorat de Saxe fut du nombre de ces derniers. On en fut ſurpris dans l'Aſſemblée, par ce que l'Electeur ſon Maître devenu Roi de Pologne avoit embraſſé la Religion Romaine. Mais ce Miniſtre repreſenta que quand ce Prince avoit accepté la Couronne de Pologne, il n'avoit pas eu deſſein d'anéantir les Droits de l'Electorat de Saxe : que ſon changement étoit une affaire perſonnelle : qu'ainſi les prerogatives de ſon Auguſte Maiſon demeuroient dans leur entier. Il ajouta à cela que ſes inſtructions le chargeoient expreſſément de faire ce qu'il faiſoit, & que l'on n'y avoit rien changé, depuis que ſon Maître étoit monté ſur le Trône. Ce Miniſtre donna donc ſa proteſtation contre cet Article au Mediateur, après quoi les Ambaſſadeurs ſignerent ſans préjudice du Droit de leurs Maîtres ſur ce ſujet. L'on échangea les ratifications de ce Traité peu de jours après ſa ſignature. Ce fut ainſi que finit cette cruelle Guerre qui affligeoit l'Europe depuis neuf ans tout entiers.

On a beaucoup raiſonné ſur cette Paix dans le monde, & l'on y a cherché peut-être plus de fineſſe qu'il n'y en a eu. Il y a un grand nombre d'eſprits ſpéculatifs, qui prennent plaiſir à creuſer les affaires. Ils attribuent ſouvent de grandes vuës de politique dans des occaſions, auxquelles il eſt fort poſſible que l'on n'ait pas penſé dans le Conſeil des Souverains. Alors on les fait agir par des motifs étudiez, qui les determinent, & cependant quand on connoit le ſecret de leurs réſolutions

on

on n'y trouve pas toujours tant de subtilité. Quand on envisagera cette Guerre par rapport à tous les interessez, on trouvera que les deux Partis s'étoient épuisez par les grands efforts que l'on avoit fait de part & d'autre. La France avoit poussé les choses à de grandes extremitez. Elle avoit quatre Armées sur pied dans les Païs-Bas, en Allemagne, en Catalogne, & en Piemont. Elle avoit une puissante Flotte en Mer, & tenoit par dessus tout cela un grand nombre de Troupes & de Milices sur les côtes pour empêcher les descentes. Elle vouloit être superieure par tout. Il étoit impossible de soutenir cela long temps, parce qu'il ne servoit qu'à l'épuisement & d'hommes & d'argent. Ce fut déja la raison qui l'obligea de faire la Paix à Nimegue. Lorsque l'on conclut le Traité de Ryswick, il y avoit quatre ans à peu près qu'elle sollicitoit les Alliez de traiter de la Paix. Elle faisoit de grandes offres pour les y engager. Elle s'étoit servie de tous les moyens imaginables pour les disposer à entrer en negotiation; Mais elle n'avoit pû rien obtenir pendant long temps. Ses offres ne suffisoient pas, & d'ailleurs les Alliez ne savoient comment se fier aux promesses qu'elle faisoit de toutes parts. Ainsi la Guerre continuoit toujours d'une maniere embarrassante pour elle. Elle tâchoit de frapper de grands coups pour se rendre redoutable aux Alliez, esperant que ceux qui en souffroient se détacheroient de la Ligue. Mais ses Armées se ruïnoient par ces efforts. 1697.

Elle ne savoit presque plus où trouver des

1697. hommes pour la recruë de ſes Troupes. Elle étoit obligée de fournir plus de cinquante mille hommes pour cela tous les ans. Le Commerce de ſon Royaume étoit interrompu. Les ſujets ſe trouvoient épuiſez par le nombre de taxes & d'impôts dont on les chargeoit à tous momens. Si le Roi d'Eſpagne, dont la ſanté étoit fort vacillante, fût venu à mourir pendant cette Guerre, le Dauphin n'eût ſû comment ſe prendre à faire valoir ſes prétenſions ſur la Monarchie d'Eſpagne. Toute l'Europe étoit armée contre la France. Il eût été fort difficile par conſequent d'entamer cette grande affaire, dans l'état où les choſes ſe trouvoient alors. Toutes ces conſiderations prouvent évidemment que ce Royaume étoit dans une abſoluë neceſſité de faire la Paix, par ce que cette Guerre commençoit à l'accabler, & que d'ailleurs elle rompoit toutes ſes meſures pour l'affaire de la ſucceſſion d'Eſpagne. Elle le ſentoit bien, & c'eſt pour cela qu'elle ſe donnoit tant de mouvemens pour avoir la Paix. Elle avoit fait preſenter de grands Memoires ſur ce ſujet aux Rois du Nord, pour les engager à ſolliciter les Alliez de conſentir à un Traité. Elle avoit même trouvé le ſecret d'envoyer des perſonnes dans les Provinces-Unies, pour faire des ouvertures de Paix capables de diſpoſer les affaires à entrer en negotiation ſur ce ſujet.

Pour ce qui eſt des Alliez, il eſt certain que l'Angleterre & les Provinces-Unies portoient la plus groſſe partie du fardeau de cette Guerre, par les grands ſubſides qu'elles fourniſſoient de tous côtez pour la ſoutenir.

Et

Et cependant elles n'en tiroient point d'autre profit que celui de se garentir des Armes de la France, & de contribuer à la conservation à la défense de l'Europe. Les Peuples de ces deux Etats commençoient à se lasser de fournir aux frais immenses de cette Guerre. La France faisoit des offres assez raisonnables pour la Paix. On pouvoit donc la negotier à des conditions fort avantageuses. Tout le monde voyoit bien qu'en continuant la Guerre pendant quelques Campagnes, on pouvoit reduire la France à la necessité de faire la Paix aux conditions que l'on voudroit lui imposer. Mais tout cela ne pouvoit se faire qu'aux dépens de l'Angleterre & des Provinces-Unies. Ces deux Etats commençoient à se plaindre de ces grands subsides qu'il falloit fournir tous les ans. Le Parlement avoit liberalement accordé jusques-là, ce que le Roi avoit demandé. Cependant on ne reçevoit plus à point nommé les sommes assignées, ce qui faisoit connoître que les Peuples se lassoient de les fournir. Il en étoit à peu près de même dans les Provinces-Unies. Il étoit à craindre que le Peuple ne murmurât, & qu'il ne se soulevât même contre le Gouvernement, voyant que l'on pouvoit finir la Guerre avantageusement, & que cependant on la continuoit pour favoriser les affaires des Alliez. Il est donc évident que tout le secret de cette Paix consiste proprement en ce que la France, l'Angleterre, & les Provinces-Unies étoient fatiguées de la Guerre, & qu'elles vouloient le finir. 1697.

Pour la France on n'en peut point douter

1697. ſi l'on veut faire un peu de reflexion ſur deux ou trois conditions auxquelles on la vit ſe ſoumettre dans les Preliminaires. La premiere fut de reſtituer generalement tous les Païs, qu'elle s'étoit appropriez par ſes Chambres Royales de réünion. Cette reſtitution étoit un aveu formel de l'injuſtice avec laquelle on les lui avoit vûs uſurper. Cet aveu devoit lui couter beaucoup, & elle ne s'y fut jamais reſoluë, ſi elle n'y eut été forcée par la diſpoſition des affaires. La ſeconde étoit l'offre qu'elle faiſoit de reſtituer à l'Eſpagne toutes les conquêtes qu'elle avoit faites ſur elle pendant le cours de cette Guerre. Cela marquoit poſitivement ou qu'elle avoit declaré la Guerre à l'Eſpagne avec injuſtice & ſans fondement, ou qu'elle ne ſe ſentoit pas en état de ſoutenir ſes conquêtes, à cauſe de l'épuiſement de ſes forces. La 3. *enfin* étoit la reconnoiſſance de Guillaume III. pour legitime Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, & la reſtitution de la Principauté d'Orange, & de tous les biens qui avoient été ſaiſis ſur ce Prince avec tous les revenus que l'on en avoit tirez. L'Acte de cette reconnoiſſance étoit dreſſé dans des termes forts, ſur leſquels les Plenipotentiaires de France s'étoient beaucoup recriez. Cependant on leur fit voir que l'on ne demandoit en cela pour ce Prince, que ce que la France avoit offert & accordé même à Cromwel, qui étoit un uſurpateur. Cette reconnoiſſance de la maniere qu'elle étoit couchée dans le Traité de Paix, avoit couté beaucoup à la France, ſur tout après ce qui

s'é-

s'étoit fait & dit d'une maniere outrageante d'un grand & illuſtre Prince, à qui l'on avoit fait des indignitez incroyables autant qu'on l'avoit pû. Cet article n'avoit donc paſſé qu'avec de grands maux de cœur pour la France, & elle ne s'étoit reſoluë à le ſigner que par ce qu'elle ne pouvoit s'en diſpenſer, ſans ſe mettre en danger de voir l'Angleterre redoubler ſes efforts pour la contraindre à recevoir cette dure Loy. 1697.

Toutes ces choſes bien conſiderées font connoître que cette fiere Couronne ne s'eſt engagée à faire la Paix à des conditions qui lui font ſi peu d'honneur, que par ce qu'il a fallu avaller ce calice d'amertume. Il en faut donc conclure qu'elle y a été forcée par des raiſons ſecretes, tirées du mauvais état de ſes affaires au dedans, & de la neceſſité abſoluë où elle étoit de faire la Paix à quelque prix que ce fut. C'eſt pour cela qu'elle s'étoit donné de grands mouvemens depuis trois ou quatre ans pour diſpoſer les Alliez à la negotier avec elle. Ce qu'elle n'eût point fait ſi elle ne s'y fût ſentie obligée par des raiſons ſecretes, qui la forçoient à terminer une Guerre qui l'accabloit. Après tout les trois conſiderations que l'on vient de toucher lui font ſi peu d'honneur, & mettent ſa foibleſſe en un ſi grand jour, qu'on ne peut point diſconvenir qu'elle ne fût reduite à de terribles extremitez, puis qu'elle a pû ſe reſoudre à accepter des conditions auſſi dures à digerer. Ainſi tout bien compté on doit tomber d'accord qu'elle n'a recherché la Paix que parce que la Guerre étoit ſur le point de l'accabler entierement.

1697. Bien des gens ſoutiennent que la France avoit l'affaire d'Eſpagne en vuë, & qu'elle ſongeoit alors à la mettre dans la ſituation où on la voit aujourd'hui. Mais ceux qui raiſonnent ainſi jugent de cette affaire par l'événement. On ſait bien qu'elle a toûjours eu deſſein d'engloutir l'Eſpagne. C'eſt à quoi elle penſoit lors que le Roi rechercha l'Infante en mariage. Elle étoit fiancée à l'Empereur. Mais on força l'Eſpagne à rompre cet engagement pour donner cette Princeſſe à Louis XIV. autrement on ne vouloit point faire la Paix. L'Eſpagne qui connut le deſſein de la France dans ce Mariage, prit toutes les précautions qu'elle pût pour ne pas tomber entre les mains de ſon ancienne rivale. Ce fut pour cela que l'on obligea l'Infante à faire cette fameuſe renonciation dont on a tant parlé dans le monde. La France conſentit à cela, & on en dreſſa l'Acte avec toutes les formalitez, & avec toutes les clauſes les plus fortes, dont les Conſeils des deux Royaumes purent s'aviſer pour le rendre valable. Cependant le Mariage & la Paix s'étant conclus ſur le fondement de cette rénonciation, la France a toûjours fait connoître qu'elle ſe moquoit de cet Acte, & qu'elle le regardoit comme nul. On ne peut donc point douter qu'elle n'eût toujours devant les yeux la ſucceſſion de ce grand Royaume, & qu'elle ne penſât à s'en emparer.

Mais il faut avoüer que l'état où ſe trouvoient les affaires vers le temps de la Paix de Ryſwick, ne lui étoit pas favorable pour ſes prétenſions ſur cette Monarchie. Toute l'Europe

rope étoit en Armes contre elle, & la Guer- 1697.
re commençoit terriblement à la fatiguer. Si le Roi d'Eſpagne fut mort dans le temps que les Alliez avoient leurs Armées ſur pied, la France n'eût ſû par où ſe prendre à faire valoir les prétenſions du Dauphin. On ne croira jamais qu'un Conſeil habile & éclairé comme celui de France ait pû ſe reſoudre à une Paix, qui ne lui eſt pas fort honnorable, pour n'en rien dire de plus, dans le deſſein de ſe faire donner les vaſtes Etats d'Eſpagne par Teſtament. Le Roi d'Eſpagne avoit toujours fait paroître une extrême averſion pour la France. Quelques mois avant ſa mort il renouvella les témoignages de ſon amitié à l'Empereur, & l'aſſura de l'inclination qu'il avoit à entretenir l'union qui avoit toujours été entre les deux Maiſons d'Autriche. Comment fonder ſur de pareilles diſpoſitions d'eſprit en un Prince moribond, le deſſein de le porter à faire un Teſtament en faveur du Duc d'Anjou. Pouvoit-on croire qu'on pourroit l'engager à un Teſtament de cette nature. On a vû que depuis la Paix la France s'eſt donné de grands mouvemens, pour engager l'Angleterre & les Provinces-Unies à faire avec elle le fameux Traité de partage dont elle s'eſt moquée depuis. Il n'y a donc aucun fondement ſolide à tous les raiſonnemens politiques que l'on fait ſur ce ſujet. Ce ſont des choſes inventées après coup. Et en effet le danger où ſe trouve aujourd'hui la France, prouve invinciblement que ſi elle avoit toutes ces vuës en faiſant la Paix de Ryſwick, elle s'eſt fort trompée dans les meſures qu'elle a

1697. priſes ſur cette grande affaire. La voila engagée de nouveau dans une Guerre terrible qui lui met encore une fois toute l'Europe ſur les bras. Elle eſt donc en danger de ſe voir humiliée d'une étrange maniere, & d'être reduite à la dure neceſſité de renoncer à toutes ſes prétenſions, & de perdre le fruit de ſes anciennes conquêtes qui lui ont couté tant de ſang & d'argent.

Dès que la Paix eut été ratifiée, les Plenipotentiaires de France furent admis à l'audience des Etats Generaux, pour les complimenter de la part de leur Roi ſûr la Paix. Enſuite ayant pris congé le 16. de Decembre ils s'en retournerent en France. Cette audience ſe paſſa dans de grandes aſſurances d'amitié & de bonne intelligence, que l'on ſe donna de part & d'autre pour l'avenir. On fit beaucoup d'honneur à ces Ambaſſadeurs. On fut les prendre à Delft dans le Carroſſe de l'Etat. Ils furent accompagnez de deux Deputez, & on les reconduiſit à Delft après l'audience, avec les mêmes cérémonies & avec un cortege de cinquante Carroſſes en allant & en retournant. Monſieur de Harlay qui avoit été le Chef de cette Ambaſſade pendant les négotiations de la Paix, s'en étoit retourné au commencement de Decembre. Le Comte de Creci Verjus porta la parole dans cette audience.

Ce qui ſe paſſa vers ce temps-là dans la Principauté d'Orange, mortifia la France d'une étrange maniere. On avoit forcé les peuples qui y habitent à quitter la Religion Reformée pour ſe réünir à l'Egliſe Romaine.

ne. Cela s'étoit fait en l'an 1685. lorsque l'on avoit dragonné toute la France. On avoit transporté les Ministres de cette Principauté au Chateau de Pierre Ancise, où ils avoient toujours été prisonniers jusques à la Paix. Etant sortis de prison ils se rendirent à Orange où les peuples les reçurent avec une joye inconcevable. Ils avoient renoncé d'abord à la Religion Romaine, & rentrerent ainsi dans le sein de l'Eglise Reformée. Cette affaire causa le dernier chagrin à la Cour de France. Le Roi ne pouvant s'en vanger autrement, fit publier une declaration par laquelle il défendoit à ses sujets Protestans de se rendre à Orange, pour y faire l'exercice de leur ancienne Religion, & cela sous peine de la vie. Cette Declaration est remarquable, en ce qu'elle prouve demonstrativement, que toutes les conversions de France avoient été forcées. On voyoit par les choses qui y étoient dites que ces conversions n'avoient été ni generales ni veritables, puisque l'on étoit obligé de publier de nouvelles defenses aux prétendus réünis de faire les fonctions de leur ancienne Religion. Mais on y trouvoit encore la preuve sensible de plusieurs faits, que les Ecrivains François avoient niez avec une extrême hardiesse, quoique dans le fonds ils fussent de notorieté publique. Le Roi disoit dans sa Declaration qu'il s'étoit crû obligé d'employer tout son pouvoir pour extirper l'Hérésie dans son Royaume: que c'étoit dans cette vuë qu'il y avoit interdit tout exercice de la Religion protestante, qu'il avoit fait démolir tous les Temples où cet 1697.

1697. exercice ſe faiſoit autrefois : qu'il avoit exilé tous les Miniſtres : qu'il avoit fait élever les enfans dans la Religion Romaine : qu'il avoit défendu ſous des peines fort ſeveres à tous ſes ſujets Proteſtans de ſortir du Royaume, ſous pretexte de chercher la liberté de leur Conſcience : que dans cette vuë il leur défendoit de ſe rendre dans la Principauté d'Orange pour y profeſſer leur Religion, ſous peine de la vie. Il n'en faut pas davantage pour prouver que les converſions ont été forcées. Ainſi dans cette Déclaration le Roi donne le démenti formel à tous ceux qui ont eu la hardieſſe d'écrire, que ces converſions avoient été abſolument volontaires, & que l'on n'avoit employé aucune violence pour obliger les anciens Réformez du Royaume à embraſſer la Religion Romaine.

Lorſque la Campagne commença il ſembloit que les François duſſent engloutir tous les Païs-Bas Eſpagnols. Le pillage de Cartagene dans les Indes leur avoit apporté de grandes richeſſes. Le Maréchal de Catinat avoit pris la ville d'Ath, & le Duc de Vendôme avoit diſſipé l'Armée d'Eſpagne, après quoi il avoit forcé la ville de Barcelonne à ſe rendre après un ſiege de deux mois. Il arriva neantmoins que tout cela ne produiſit aucun avantage ſolide à la France. Les Eſpagnols ſauverent les effets de leurs Gallions en ſacrifiant Cartagene. Par ce moyen ils rendirent inutile en quelque ſorte l'expedition du Baron de Pointis, qui en vouloit principalement aux Gallions. Le Roi d'Angleterre ſe poſtant à Harlebeck rompit toutes les meſures

sures des trois Maréchaux de France, qui n'entreprirent rien après la Prise d'Ath. Le Duc de Vendôme ruïna son Armée en prenant Barcelonne. Il ne pût rien faire tout le reste de la Campagne. Tout cela joint aux autres embarras de la France hâta la Conclusion de la Paix, dans laquelle on lui vit sacrifier toute sa fierté pour l'obtenir des Alliés. Le Duc de Bourgogne épousa la fille aînée du Duc de Savoye, Prince, que la France avoit traité autrefois avec un souverain mépris. L'on abandonna hautement les interêts du Roi Jaques, à qui l'on avoit promis tant de fois de ne pas remettre l'épée au fourreau, qu'on ne l'eût retabli sur le Trône d'Angleterre. Enfin l'on reconnut le Droit de Guillaume sur la Couronne de la Grande Bretagne, & l'on se soumit aux conditions les plus desagréables du monde, pour satisfaire ce Prince à l'égard de ses biens & de ses Domaines, dont on s'étoit emparé. Enfin elle s'engagea à la restitution de plusieurs Païs, qui étant joints sous un même Prince étoient capables de faire un grand & puissant Royaume. Voila le vrai plan de cette Paix, & l'idée que l'on en doit avoir par rapport à la France. 1697.

On ne croit pas, qu'il soit necessaire d'inferer ici tous les differens Traitez de Paix, qui furent conclus à Ryswick. Ils ont été rendus publics, & les Copies en ont été répandues par tout. Ainsi revenant au train ordinaire des affaires on dira, que le Roi d'Angleterre retourna de Loo à la Haye le 7. de Novembre. D'abord que les Plenipo-

1697. tentiaires de France en furent avertis, ils demanderent audience pour lui rendre le reſpect qui étoit dû à ſa dignité royale. M. de Harlai le complimenta comme Chef de l'Ambaſſade au nom du Roi ſon Maître. Les choſes ſe paſſerent avec beaucoup de reſpect de la part des Ambaſſadeurs, & d'honnêteté de celle de ce Prince. Il quitta la Haye le 20. pour s'embarquer ſelon ſa coutume. Mais le vent s'étant trouvé trop contraire il revint à la Haye, où il fut complimenté de nouveau par les mêmes Ambaſſadeurs. Il en repartit le 23. & fit le trajet avec tant de bonheur, qu'il arriva le lendemain en Angleterre. Les Peuples le reçurent avec des tranſports de joye, & avec des marques d'affection inconcevables. Jamais on n'a rien vû de plus tendre, ni de plus touchant. On lui preſenta des Adreſſes de toutes parts ſur ſon heureux retour, & en particulier ſur la gloire qu'il avoit eüe de forcer ſon ennemi à une Paix, qui faiſoit tant d'honneur à l'Angleterre. Peu de tems après ſon arrivée il nomma le Comte de Portland pour Am-
1698. baſſadeur en France. Ce Comte fit ſes préparatifs pour le voyage, & ſe rendit dans cette Cour avec une magnificence tout à fait extraordinaire. Jamais Ambaſſade n'a paru avec plus de pompe, ni avec plus d'éclat. On lui fit des honneurs incroyables en France, & l'on n'y a jamais reçu d'Ambaſſadeur avec plus de marques de diſtinction. Pendant que le Roi étoit à Londre, le Parlement s'aſſembla à l'ordinaire, & ce Prince s'occupa ſelon ſa coutume aux affaires du Gouver-

Gouvernement. Le 15. de Juillet il finit les 1698.
ſeances, après avoir donné ſon conſentement à pluſieurs Actes. Enſuite il fit proroger cette Aſſemblée juſques au 10. d'Août ſuivant. Deux jours après il le caſſa, & le lendemain qui étoit le 18. de Juillet il publia une Proclamation pour en convoquer un nouveau, qui devoit s'aſſembler le troiſiéme de Septembre ſuivant.

Le Roi ayant declaré dans ſon Conſeil, qu'il avoit reſolu de paſſer dans les Provinces-Unies pour y travailler à l'affermiſſement de la Paix, il nomma les Seigneurs qui devoient gouverner le Royaume en ſon abſence. Il s'embarqua le 29. & arriva le lendemain. Il reſta peu de jours à la Haye, & ſe rendit à Loo le 6. du mois d'Août. Dès qu'il y fut arrivé, il s'appliqua fortement aux affaires generales de la Paix. Elle n'étoit pas ſi bien affermie, que l'on ne fût dans des allarmes perpetuelles de voir recommencer la Guerre. La France n'avoit point caſſé de Troupes. Elle les avoit toutes conſervées nonobſtant la Paix. On la voyoit occupée à rétablir ſa Flotte. Briſac n'étoit pas encore entre les mains de l'Empereur, quoi que cela eût été ſtipulé fort expreſſément par le Traité de Ryſwick. La France par le moyen de l'Article, dont il a été parlé ſur le fait de la Religion, avoit donné lieu à une eſpece de Guerre inteſtine, qui ſe faiſoit ſur ce ſujet en Allemagne. L'Eſpagne ſe trouvoit dans de grandes inquiétudes, parce que la maladie de ſon Roi continuoit, & qu'on le voyoit s'affoiblir tous les jours. Elle voyoit bien, que

le

1698. le grand armement de la France la menaçoit directement, & qu'elle devoit s'attendre à de grandes ſecouſſes, ſi ce Prince venoit à mourir, comme en effet il en étoit ſur le point tous les jours.

Toutes ces affaires occupoient alors l'eſprit du Roi d'Angleterre, qui penſoit fortement aux moyens de faire ceſſer tous les differens, qui étoient ſurvenus en Allemagne entre les Princes de la Ligue Catholique Romaine & les Proteſtans. Il cherchoit d'ailleurs avec une extrême application d'eſprit les expediens les plus efficaces, dont il pouvoit s'aviſer, pour empêcher que la mort du Roi d'Eſpagne ne replongeât l'Europe dans la Guerre. Ce fut pour travailler avec plus de tranquillité à toutes ces choſes, qu'il ſe rendit à Loo. Il y voyoit plus facilement, & avec moins d'embarras les Ambaſſadeurs des Princes, qui étoient intereſſez dans toutes ces grandes affaires. Il étoit donc plus en état dans ce lieu de retraite de s'employer à bien cimenter la Paix, & à bien penſer aux moyens de prévenir toute ſorte de rupture. Après avoir reſté quelques jours à Loo il vint à Arnheim pour y faire la revuë des Troupes de la Republique : il fit cette revûe le lendemain, & le jour ſuivant, qui étoit le 20. de Septembre il s'en retourna à Loo. Il en partit le 30. du même mois pour aller viſiter le Duc de Zell. Il le rencontra à une Maiſon de plaiſance nommée Goor. On y fit une grande partie de chaſſe, & le Roi ſouhaita, que l'on donnât la vie au premier Cerf qui ſeroit forcé, après qu'on lui auroit

roit mis un Collier, ſur lequel on feroit gra- 1698.
ver l'année & l'occaſion de ſon avanture, & que d'ailleurs on lui couperoit le bout d'une oreille pour le rendre plus facile à reconnoître. Il ſe rendit enſuite à Zell, où il fut reçu au bruit de cent pieces de Canon, que le Duc avoit fait conduire ſur les remparts, & peu de jours après il s'en retourna à Loo. Il y reſta près d'un mois, après quoi il ſe rendit à la Haye. Il s'y occupa ſelon ſa coutume à regler toutes les affaires de la Republique avec les Etats Generaux, & avec le Conſeil d'Etat. Cela étant achevé il s'embarqua pour l'Angleterre l'11. de Décembre, & arriva le 14. à Kenſington. Le Parlement s'étant aſſemblé le 19. le Roi s'y rendit pour en faire l'ouverture, en y propoſant les affaires generales ſur leſquelles il falloit deliberer.

Comme on ne fait pas ici l'Hiſtoire de 1699.
Guillaume III. ni celle du Royaume d'Angleterre, on ne s'arrêtera pas à rapporter ce qui ſe paſſa dans le Parlement. On ſe contentera de dire, que les ſéances ayant duré aſſez long-tems, le Roi les finit & paſſa incontinent après en Hollande, où il arriva le 3. de Juin. Il y fit la revûe des Troupes, viſita les Places Frontieres, & les Forteresſes de la Republique, & ſe rendit enſuitte à Loo pour s'appliquer encore avec plus de repos à chercher les moyens de prévenir toutes les occaſions de Guerre, qui pourroient naître dans l'Europe. L'affaire de la Succeſſion d'Eſpagne devoit être en apparence le ſujet d'une fâcheuſe rupture. Le Roi d'Angleterre

1699. re avoit obtenu, il y avoit quelque tems, du Roi d'Eſpagne, qu'il nommeroit pour heritier & pour Succeſſeur le Prince Electoral de Baviere, qui étoit petit fils de ſa ſeur, laquelle avoit été mariée à l'Empereur. Cette affaire avoit attiré de terribles menaces de la part de la Cour de France, qui étoit irritée au dernier point contre celle de Madrid. Mais ce Jeune Prince étoit mort à Bruxelle au mois de Février de cette année. Il fallut donc penſer à prendre de nouvelles meſures pour conſerver la Paix. Pour cela il falloit contenter l'Empereur & la France, qui prétendoient l'un & l'autre à cette grande Succeſſion. L'Empereur y avoit des Droits ſi liquides, que la France les reconnut dans le Traité de partage, dont on parlera tout à l'heure. Pour la France, elle n'en avoit point d'autre que celui de la force, & ſon aheurtement à rejetter la Rénonciation faite par Marie Thereſe d'Autriche du conſentement de Louïs XIV. lui-même, lors qu'il épouſa cette Princeſſe en faiſant la Paix des Pyrenées.

Le Roi d'Angleterre ayant long-tems examiné cette affaire avec une grande application, & l'ayant même tournée de tous les côtez pour en prévenir tous les inconveniens, autant que la prudence humaine eſt capable d'y remedier, crut qu'il devoit ſe fixer à ces obſervations generales pour lui ſervir de regle dans cette grande & importante affaire. Premierement qu'il falloit laiſſer les prétenſions des Parties dans leur entier, ſans décider en faveur de l'une ou de l'autre. Il jugea avec beau-

beaucoup de raiſon, qu'il étoit impoſſible de juger à l'avantage de l'une à l'excluſion de l'autre, parce que cela ne manqueroit pas de replonger l'Europe dans une plus furieuſe Guerre que jamais ; en quoi ce ſage Prince jugea de l'affaire avec tant de lumiere & de prudence, que l'on voit aujourdhui par l'évenement, que la France ayant entrepris de s'appliquer toute la Succeſſion d'Eſpagne, l'Europe eſt en feu, ſans que l'on puiſſe dire, quel ſera le dénoüement de tous les embarras, dont tous les Etats ſont enveloppez. Secondement il crut qu'il falloit penſer à prévenir la Guerre, & s'appliquer à conſerver la liberté publique. Dans cette vûe il jugea, que l'on devoit maintenir un équilibre parfait entre les deux Maiſons de France & d'Autriche, parce que ſi l'une ou l'autre s'appliquoit cette grande Succeſſion tout entiere, elle ſe verroit bien-tôt en état de s'emparer du reſte de l'Europe, qui ne ſeroit pas capable de lui reſiſter. L'on ne peut point diſconvenir, que ces conſiderations ne fuſſent fortes & preſſantes, propres en effet à contribuer au bien de l'Europe. On doit même les regarder comme l'ouvrage d'une Politique ſage, raiſonnée, profonde, & digne des prudentes vûes de cet habile Prince. 1699.

Après avoir bien enviſagé toutes ces choſes avec une attention extraordinaire, & ayant prévû même toutes les difficultez, dont cette affaire étoit environnée, pour ſauver l'Europe, & pour tâcher de conſerver ſon repos & ſa liberté, il crut que le ſeul expedient étoit

1699. étoit de partager cette puiſſante Monarchie entre les deux prétendans, de telle maniere que l'Archiduc Charles Second fils de l'Empereur, auroit toute l'Eſpagne, les Indes, & les Païs-bas ; & que le Dauphin auroit pour ſon partage les Royaumes de Naples & de Sicile avec le Duché de Milan aux conditions portées par le Traité. Après que ce Prince eut digeré les choſes de cette maniere il repaſſa plus d'une fois ſur ce projet, & conclut enfin de s'en tenir à cela comme au ſeul moyen de maintenir l'Europe en Paix, & de conſerver les affaires generales en état de ne plus rien ſouffrir des querelles de ces deux Maiſons, qui étoient en Guerre depuis plus de deux cens ans.

Dès que le Projet de ce Traité eût été communiqué au Roi de France, il le fit examiner dans ſon Conſeil, où il fut admiré comme le plus grand effort de Politique, dont on eût jamais ouï parler. Ce Prince y donna donc les mains, & il en preſſa fortement la concluſion. On en dreſſa une minute, & après pluſieurs negotiations fort ſecretes entre les deux Cours d'Angleterre & de France, & un nombre infini de difficultez, dont la prudence du Roi d'Angleterre vint à bout, on le mit en forme de Traité, qui fut ſigné de part & d'autre. On ne le rapportera pas ici, parce qu'il a été rendu public. On y renvoye donc le Lecteur, pour être inſtruit à fonds des articles, dont il eſt compoſé, & des conditions ſous leſquelles on le conclut. Il étoit compris en 13. Articles très-bien expliquez, & ceux qui le liront, reconnoîtront,

tront, qu'il eſt fait de main de Maître. 1699.

Si l'on enviſage ce Traité ſans paſſion, & ſi l'on veut bien le regarder du côté du repos & de la liberté de l'Europe, qui ne pouvoient ſubſiſter que par ce moyen, on ne pourra s'empêcher d'admirer les grandes lumieres, & la profonde Politique de ce grand Roi, qui dans le deſſein d'affermir la tranquillité publique, & de marquer ainſi combien il s'intereſſoit au bonheur de l'Europe, s'appliqua ſi fortement à cette importante affaire, qu'il trouva enfin le ſeul moyen de maintenir cette Partie du monde dans une ſituation propre à prévenir les funeſtes effets des diſſenſions de ces deux Maiſons, qui deſoloient l'Europe depuis plus de deux cens ans. Bien des gens ont declamé contre ce Traité, & l'ont regardé comme ridicule, & comme viſionnaire. Dequoi s'eſt-on aviſé, dit-on, de diſpoſer d'une grande & vaſte Monarchie pendant la vie de ſon Roi.? Quel pouvoir avoit-on de regler la Succeſſion d'un Prince Souverain, qui étoit en vie, & qui pouvoit marquer lui-même ſon Succeſſeur & ſon heritier? Mais on voit par le triſte & lamentable état, où les affaires publiques ſe trouvent aujourdhui, qu'il n'étoit pas humainement poſſible de prendre de plus juſtes meſures pour conſerver l'Europe en Paix. Ainſi toute la terre doit reverer la memoire d'un grand Prince, dont toutes les intentions ont été abſolument conſacrées au bien public.

Pour être bien convaincu de cette verité, on n'a qu'à conſiderer, que le repos & la liber-

1699. liberté de l'Europe ſont deux grands interêts que l'on doit avoir devant les yeux dans une occaſion de cette nature. On ne pouvoit affermir l'un & l'autre, que par ce partage. Que l'on tourne l'affaire de tous les côtés imaginables, on ne trouvera point d'autre expedient pour en venir à bout. Qu'on ne s'étonne donc plus, ſi cet incomparable Prince, & cette ſage Republique, qui ont travaillé à dreſſer ce Traité, ont cru qu'ils devoient concourir avec la France à le regler enſemble. Ils ont eu uniquement en vuë le bien general de cette Partie du Monde, qui ſe voit ravagée depuis plus de deux ſiecles par les querelles des deux Maiſons de France & d'Autriche. Ils n'en devoient tirer aucun avantage particulier. Ils n'en devoient point recevoir d'autre profit, que celui que tous les autres Etats euſſent trouvé dans ce Traité. Si quelque Prince, ou quelque Etat particulier en recevoit quelque dommage, l'interêt public de l'Europe devoit l'emporter ſur toute autre conſideration. Tout le monde leur eût ſû gré du ſacrifice qu'ils euſſent fait de leur interêt particulier dans cette occaſion. Il eſt impoſſible dans de pareilles rencontres de contenter également toutes les Parties. C'eſt ici, où la grande Maxime doit avoir lieu, que *le Salut du Peuple doit être la Souveraine Loi, & que l'interêt public doit toujours l'emporter ſur le particulier.* Quoi qu'il en ſoit, les intentions de ce grand Prince & des Etats Generaux furent les plus droites, & les plus pures du monde. Les maux que l'on voit aujourdhui, font connoître combien

bien ils penſoient au bien de toute l'Europe, qu'ils vouloient conſerver en Paix. 1699.

D'abord que ce Traité eût été conclu & ſigné à Londre, ce qui fut fait le 3. de Mars N. ſtile de cette année, & à la Haye le 21. du même mois, on penſa aux moyens de le faire agréer à l'Empereur. On ne lui en parla pas d'abord ſans detour comme d'une choſe concluë & arrêtée. On l'en entretient ſeulement comme du projet d'un partage, qui ſe pourroit faire entre la France & lui. On lui repreſenta les grands avantages qu'il en tireroit. On lui fit connoître, que dans l'état où ſe trouvoient les affaires de l'Europe, il étoit fort difficile, pour ne pas dire impoſſible, de porter la France à renoncer aux prétenſions qu'elle avoit ſur la Succeſſion d'Eſpagne: que la Maiſon d'Autriche ne feroit valoir ſes droits que par une violente Guerre, dont les événemens étoient toujours fort incertains: que la France avoit un grand nombre de Troupes ſur pied, & qu'elle étoit en état de faire beaucoup de peine à ceux qui voudroient diſputer ſes prétenſions. Il faut tomber d'accord, que ſi l'on enviſage ce Traité de ſans froid & ſans paſſion, on le trouvoit tout-à-fait avantageux à l'Empereur. La France reconnoiſſoit le Droit de ce Prince ſur la Monarchie d'Eſpagne. Elle conſentoit même à mettre l'Archiduc, Second fils de l'Empereur, ſur le Trône. Elle lui cédoit toutes les Eſpagnes, les Indes, & les Païs-bas. Ce Prince, ſuivant ce Traité, entroit en poſſeſſion de ces grands & vaſtes Païs ſans coup ferir, du conſentement même de

1699. de la France. Ainſi l'Empereur trouvoit une ſatisfaction fort réelle dans ce partage, & par conſequent il y avoit lieu d'eſperer, qu'il ſigneroit ce Traité avec empreſſement.

Pour ce qui eſt de l'Eſpagne, on convint entre ceux qui dreſſerent ce Traité, que l'on ne devoit du tout point lui parler de cette affaire, & qu'il falloit laiſſer mourir le Roi en repos. Il étoit aiſé de concevoir, que les Eſpagnols, qui ſont naturellement fiers, & qui d'ailleurs ſont fort entêtez de leur Monarchie, ne manqueroient pas de trouver mauvais, que l'on parlât de la démembrer, & que cela ſe fit ſans leur participation, comme ſi l'on avoit droit de diſpoſer de leur Couronne. Cependant ſi l'on veut juger ſainement, & ſans prévention de cette affaire, on laiſſoit leur Monarchie dans ſon entier. On démembroit ſeulement certains Païs, qui n'en dépendoient point originairement, & qui y avoient été annexez ſans dépendre de l'Eſpagne. Ces Païs appartenoient aux Princes, qui étoient ſur le Trône. Mais ils n'étoient pas de l'ancien Royaume. Naples & Sicile, n'y avoient été joints que par Ferdinand le Catholique, qui s'en étoit emparé avec adreſſe. La Duché de Milan y avoit été unie par Charles V. qui ſe l'étoit appliquée par une pure Uſurpation. En ſeparant ces trois piéces, que l'on cédoit à la France, on laiſſoit l'ancien Royaume d'Eſpagne dans ſon entier, & par ce Traité il paſſoit entre les mains de l'Archiduc avec les Païs-bas, à la reſerve de cette partie de Guipuſcoa, qui eſt au delà des Pyrenées du côté de la France.

On

On voit par l'état, où se trouvent aujourdhui les affaires de l'Europe, qu'il eût infiniment mieux valu pour l'Espagne, & pour tous les autres Païs, que ce Traité de partage eût été executé. Tout seroit en Paix, & l'on ne verroit pas de grandes Armées en mouvement pour soutenir les prétensions des Parties. Les Espagnols eux-mêmes ont lieu de gemir, de tout ce qui est arrivé. Ce puissant Royaume est dans de grands troubles interieurs, en danger de tomber dans la Guerre. Il a joui d'une profonde Paix, depuis que l'on a détruit l'Empire des Maures de Grenade. Les Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle avoient reüni sous leur pouvoir toutes les differentes Provinces de cette vaste Monarchie, en renversant le Trône de ces anciens Maures. Depuis ce tems-là l'Espagne avoit fait de grandes conquêtes au dehors, & avoit porté la Guerre de tous côtez sans en rien sentir dans l'interieur de la Monarchie. Mais par la révolution arrivée dans ce Royaume ensuite de la mort de Charles II. dernier Prince de cette branche d'Autriche, l'Espagne est sur le point de devenir la proye des Soldats, & d'être exposée à une Guerre sanglante pour décider des prétensions de l'Empereur & de la France. Ce qui ne seroit point arrivé, si l'on s'en fut tenu au Traité de partage. 1699.

L'Espagne fut instruite de bonne heure de ce Traité de partage. La France fut peut-être bien aise de l'en avertir pour travailler secretement au dessein, que l'on a vû éclater dans la suite. Mais il se peut faire aussi,

1699. que les Miniſtres de l'Empereur, à qui l'on avoit parlé d'un Projet de partage, conjecturerent, qu'il pourroit bien y avoir quelque choſe de plus qu'un ſimple projet, & qu'ils en donnerent avis en Eſpagne. Quoi qu'il en ſoit, on ſut à Madrid, qu'il s'étoit negotié un Traité ſur ce ſujet entre la France, l'Angleterre, & les Provinces-Unies. On en eut même quelques copies imparfaites. L'on s'en ſervit auprès du Roi d'Eſpagne pour lui faire connoître, que ce partage lui étoit injurieux auſſi bien qu'à tout ſon Royaume, & que tout cela ſe faiſoit dans la vue de ruiner la Religion Romaine. Le piege, qu'on lui tendoit en cela, étoit aſſez groſſier. Qu'elle apparence y avoit-il en effet, que la France fût entrée dans un complot de cette nature, elle qui perſecute les Reformez depuis long-tems avec un acharnement inconcevable. Cependant ce Prince foible & mourant y donna tout du long, & porta ſon reſſentiment auſſi loin qu'il pût. Il ordonna à ſon Ambaſſadeur à Londre de s'en plaindre fortement, & de ne garder aucune meſure dans ſon Memoire. Le Marquis de Canales, qui faiſoit alors cette fonction, obeit fort exactement aux Ordres qu'il reçut de Madrid ſur ce ſujet. Il preſenta un Memoire fort offenſant contre la perſonne du Roi, contre les Seigneurs Regens, contre le Parlement, & contre toute la Nation Angloiſe.

D'abord que ce Memoire eût été preſenté, on l'envoya au Roi, qui étoit alors en Hollande. Dès qu'il en eût fait la lecture, il dépêcha un Courier à Londre avec ordre de faire

faire ſortir le Marquis de Canales Ambaſſa- 1699.
deur d'Eſpagne hors du Royaume dans dix huit jours pour tout delai. Il écrivit en même tems à ſon Ambaſſadeur à Madrid de s'en revenir inceſſamment. Ce Miniſtre fit ſavoir au Secretaire des Dépêches, qu'il avoit reçu ordre de ſe retirer en Angleterre, & que le Roi l'avoit revoqué de ſon Ambaſſade. Mais en même tems il l'avertit, que le Roi avoit fait ordonner au Marquis de Canales de ſortir d'Angleterre dans dix huit jours. On fut quelque tems à lui répondre. Mais enfin on lui fit ſignifier un Ordre de la part du Roi d'Eſpagne de ſortir de ſes Etats dans dix huit jours. Il en abregea le tems, car il partit huit jours après avoir reçu ce commandement. Avant que de partir il fit les proteſtations, qui ſe font ordinairement en cas pareil.

Le Roi d'Angleterre ayant achevé ce qu'il avoit à faire dans les Provinces-Unies, s'embarqua le 26. d'Octobre pour retourner en Angleterre, où il arriva le 28. Il s'appliqua d'abord aux affaires, & tint de grands Conſeils ſur les occurrences preſentes. Le Parlement s'aſſembla le 26. de Novembre, ſelon que ce jour avoit été marqué pour cela. Le Roi s'y rendit à l'ordinaire, & y fit une harangue pour propoſer les affaires generales, ſur leſquelles cette Compagnie avoit à deliberer. Après que les ſeances eurent duré aſſez long-tems, & que l'on eut dreſſé tous les Actes, que l'on crut neceſſaires tant pour les affaires publiques, que pour les particulieres le Roi prorogea le Parlement le

1700. 16. de Juillet 1700. & ſe prépara enſuite pour le voyage de Hollande où il vouloit ſe rendre pour travailler aux affaires de l'Europe. Il fit le trajet avec tant de bonheur, qu'il arriva le lendemain de ſon départ. D'abord qu'il fut à la Haye, il ſe rendit dans l'Aſſemblée des Etats Generaux, & enſuite dans le Conſeil d'Etat. Il eut pluſieurs Conferences avec les Miniſtres de pluſieurs Princes étrangers. Cela étant fait il ſe tranſporta à Loo ſelon ſa coutume pour y vaquer plus tranquillement aux affaires. Il y eut cette année un grand concours de Princes, de Princeſſes, & de Miniſtres étrangers, qui vinrent viſiter ce grand Roi. Ceux qui avoient concouru au Traité de partage, s'y trouverent, ſur tout pour prendre des meſures ſur cette importante affaire.

On travailla principalement à trouver des expediens propres à diſpoſer l'Empereur à accepter ce Partage, & à porter les autres Princes à s'en accommoder. On chercha même des moyens propres à le faire agréer au Roi d'Eſpagne, pour prévenir, s'il étoit poſſible, les funeſtes Guerres que l'on prévoyoit, & qui ne manqueroient pas de s'élever dans l'Europe, ſi l'on ne regloit cette affaire avant la mort de ce Prince. Pendant que l'on y étoit occupé à cet Ouvrage, le Roi reçut la plus triſte nouvelle, qu'il pût recevoir après la mort de la Reine. Ce fut la mort du Duc de Gloceſter fils du Prince George de Dannemarc, & de la Princeſſe Anne. Ce Jeune Prince, qui étoit l'heritier preſomptif de la Couronne, n'avoit pas encore

core atteint l'âge de douze ans complets. Cependant il donnoit de grandes esperances, & faisoit paroître tant d'esprit & de vivacité, que l'Angleterre avoit les yeux sur lui, & en faisoit même ses delices. Le Roi l'aimoit avec des tendresses inconcevables. Sa mort, qui arriva le 10. d'Août après quatre ou cinq jours de maladie, toucha très-sensiblement le Roi, & ce Prince eut besoin de toute sa moderation & de sa fermeté pour n'être point abbattu de ce coup. 1700.

Quelques jours après cette funeste nouvelle le Roi se remit aux affaires generales de l'Europe. Il s'étoit élevé une Guerre entre le Dannemarc & la Suede, & cette étincelle pouvoit causer un grand embrasement, qui auroit été fort préjudiciable au grand dessein de ce Prince pour la tranquillité publique. Il entreprit donc de terminer ce different, & il s'y employa si puissamment, que cela produisit le Traité de Travendal, qui rétablissoit une Paix entiere entre les Puissances armées pour l'affaire du Duc de Holstein Gottorp. On accommoda tous les differens, qui avoient fait naître cette Guerre. Mais on ne pût pas en faire de même pour la Livonie. Le Roi de Pologne y avoit jetté ses Troupes Saxonnes, qui avoient dessein d'assieger Riga. Le Roi de Suede étant en liberté du côté du Roi de Dannemarc se rendit en Livonie avec son Armée, & fit lever le Siege de Riga. Depuis ce tems-là ces deux Rois de Suede & de Pologne ont continué leur Guerre, & ils sont encore aujourdhui armez l'un contre l'autre, sans qu'il ait été possible jus-

1700. ques à preſent de terminer leurs differens.

Vers le commencement de Septembre le Roi d'Angleterre viſita les Villes de Breda, de Berg-op-Zoom, & de Grave, & ſe rendit à Loo le 14. du même mois. Il ſe remit d'abord aux affaires du Traité de partage. Il chargea tous les Miniſtres, qu'il avoit en Allemagne, dans le Nord, en Suiſſe, & dans les principales Cours de l'Europe, de travailler à faire agréer, & accepter même ce Traité, comme le vrai fondement de la Paix, & de la liberté publique, qui ne pouvoient ſe conſerver que par le moyen de ce partage. Leurs inſtructions les obligeoient encore de repreſenter à toutes Puiſſances, que les intentions du Roi & des Etats Generaux avoient été les plus pures du monde dans cette occaſion, & qu'ils avoient uniquement penſé à faire le bien de l'Europe ſans aucun autre interêt pour eux, que celui que tous les autres Etats y devoient trouver par la tranquillité publique, qui ne pouvoit ſubſiſter par aucun autre moyen que par celui de ce Partage.

Le Roi de France travailloit auſſi de ſon côté avec beaucoup d'empreſſement à faire valoir ce Traité par tout, pour diſpoſer toutes les Puiſſances à l'accepter. Il donna ordre au Sr. de Blécourt ſon Envoyé extraordinaire à Madrid, de preſenter un Memoire ſur ce ſujet au Roi d'Eſpagne le 9. du mois de Septembre. Il repreſentoit au nom du Roi ſon Maître, qu'il étoit dans le deſſein de conſerver la Paix, qui venoit d'être faite dans l'Euro-

l'Europe : que dans cette vuë il avoit conclu un Traité avec le Roi d'Angleterre, & les Etats Generaux pour le partage de sa Succession, lors que Dieu disposeroit de lui : qu'il lui avoit fait communiquer ce Traité, dans l'esperance, qu'il s'employeroit à le faire valoir, d'autant plus qu'il n'en devoit souffrir aucun préjudice : que tout cela s'étoit fait dans la vuë d'affermir le repos même de l'Espagne : que l'on s'étoit proposé dans ce partage de prévenir tous les differens, qui pourroient naître entre ceux qui avoient des prétensions sur la Monarchie. Cet Envoyé ajoutoit, que plusieurs considerations particulieres ayant empêché le Roi d'Espagne d'accepter ce Traité, il avoit ordre exprès de declarer, comme il le faisoit par ce Memoire, que le Roi son Maître étoit persuadé, que ce Prince ne feroit rien de sa part, qui pût troubler le repos de l'Europe, & qu'il ne permettroit pas, que l'Empereur envoyât des Troupes dans le Royaume de Naples, & dans le Duché de Milan, comme le bruit en couroit : que si la chose venoit à s'executer, le Roi son Maître ne manqueroit pas de s'y opposer de toutes ses forces, & qu'en cela il seroit secondé par le Roi d'Angleterre, & par les Etats Generaux des Provinces-Unies, conformément au Traité fait entr'eux ! qu'au reste supposant que l'intention de sa Majesté Catholique étoit de maintenir la Paix, il avoit ordre exprès de l'assurer, qu'on le laisseroit en repos, & que l'on n'entreprendroit rien sur ses Etats pendant sa vie, pourvû que l'Empereur s'engageât aussi de son côté 1700.

1700. té de ne rien remuer dans cette affaire.

On voit par ce Memoire, quels étoient les ſentimens de la France ſur ce Traité de partage, & que ſon Roi ne pouvoit pas marquer plus nettement la forte reſolution qu'il avoit priſe de s'en tenir à ce Traité. Tous les Miniſtres, qu'il avoit dans les differentes Cours de l'Europe parloient tous le même langage, & travailloient de toutes leurs forces à faire accepter ce Traité. Ils les invitoient même à ſe joindre à l'Angleterre, & aux Provinces-Unies pour la garantie de ce Traité, afin d'affermir la Paix de Ryſwick. Ils marquoient dans tous leurs Memoires, & dans toutes les Conferences, qu'ils avoient ſur cette affaire, qu'ils ne douteroient point, que l'on ne prît de fortes reſolutions de s'employer à conſerver la Paix, à maintenir la liberté publique, & à répondre en cela à l'attente des Peuples, qui eſperoient, que l'on travailleroit à prévenir une Guerre, qui ne manqueroit pas de les accabler, ſi l'on y tomboit jamais. On ſait que la France eſt ardente & vive. Ainſi l'on ne peut pas douter, qu'elle ne preſſât fortement toutes les Cours de l'Europe de ſe joindre à elle, au Roi d'Angleterre, & aux Etats Generaux pour faire valoir ce fameux Traité dans toute ſon étenduë.

Pendant que l'on travailloit ainſi avec vigueur à faire accepter ce partage, & que ceux qui l'avoient conclu, ſe mettoient en état de le ſoutenir, le Roi d'Angleterre quitta les Provinces-Unies pour ſe rendre à Londres, où il arriva le 29. d'Octobre, n'ayant été

été qu'un jour à faire ce Trajet. Il fut reçu de ſes Peuples avec les temoignagnes de leur joye, & de leur affection ordinaire. Le Parlement s'aſſembla le 4. de Novembre. Le Roi le fit proroger juſques au 2. du mois ſuivant. A peine ce Prince fut arrivé à Kenſington, qu'il aprit, que le Roi d'Eſpagne étoit mort le 1. de Novembre. Ce Monarque mourant fit ſon Teſtament, par lequel il nomma pour ſon heritier le Duc d'Anjou ſecond fils du Dauphin, & à ſon defaut le Duc de Berri le troiſiéme de ſes fils; & après lui, en cas qu'il mourut ſans poſterité, l'Archiduc Charles II. fils de l'Empereur. Le Traité de partage n'avoit pas plû à bien des gens. Toute l'Italie, le Duc de Lorraine, & pluſieurs autres Princes en avoient été allarmez. Les Eſpagnols ſur tout le regardoient avec indignation, ne pouvant ſouffrir, que l'on eut penſé à demembrer leur Monarchie. Pour prévenir ce démembrement ils ſe donnerent à la France, & ſuivirent en cela le Teſtament de leur Roi, qui venoit d'expirer. Ils regarderent la France comme un Etat puiſſant, qui pouvoit les ſauver, & conſerver leur Monarchie dans ſon entier. Ils craignirent même, qu'elle ne vînt fondre ſur l'Eſpagne avec toutes ſes forces, s'ils euſſent tardé de ſe jetter entre ſes bras. Ils prirent donc leur parti d'une maniere bruſque & précipitée, peut-être ſans en avoir bien enviſagé les ſuites. 1700.

Quoi qu'il en ſoit ils envoyerent une Ambaſſade celebre en France pour y chercher le Duc d'Anjou, afin de l'amener en Eſpagne,

1700. & de le mettre ſur le Trône. D'abord les yeux de toute l'Europe ſe tournerent du côté de la France, pour voir quel parti elle prendroit dans cette occaſion. Elle s'étoit donné de grands mouvemens pour faire conclure ce Traité de partage, qui avoit cauſé tant de bruit dans l'Europe. Elle avoit fait Solliciter l'Eſpagne, l'Empereur, tous les Princes de l'Europe à accepter ce Traité. Tout cela s'étoit fait par ſes Miniſtres avec cette ardeur, & avec cet empreſſement qui ſont ordinaires à la Nation. Elle avoit donné ordre à ſes Ambaſſadeurs de proteſter de ſa part, que de quelque maniere que les choſes tournaſſent, elle s'en tiendroit abſolument au Traité qu'elle avoit conclu ſur ce ſujet avec le Roi d'Angleterre, & avec les Etats Generaux. Elle en faiſoit parler de toutes parts comme d'un Traité ſage, bien conçu, capable de conſerver la Paix de l'Europe, *digeré* d'ailleurs par ce grand Prince, & par cette Puiſſante Republique avec tant de deſintereſſement de leur part, qu'il devoit faire l'admiration de toute la terre. On croyoit après des aſſurances auſſi poſitives données par tous ſes Miniſtres, qu'elle s'en tiendroit à ce Traité, & qu'elle n'accepteroit point le Teſtament du dernier Roi d'Eſpagne. Sa parole, ſa ſignature, ſon ſerment, une infinité d'aſſurances, qu'elle avoit fait donner de toutes parts ſur ce ſujet ſembloient devoir aſſurer l'Europe, que ce Traité ſeroit executé, & qu'ainſi l'on pourroit demeurer en Paix, après toutes les précautions ſagement priſes pour cela.

Louis

Louis XIV. au préjudice de tous ces engagemens, accepta pour ſon petit fils le Teſtament qui l'inſtituoit heritier de cette vaſte Monarchie. Il ſe mit au deſſus de toutes ſes promeſſes, & ſans ſe mettre en peine de tous ſes Traitez, il ne balança point ſur le parti qu'il avoit à prendre dans cette occaſion. On dit que lors que le Roi d'Angleterre apprit cette reſolution de Louis XIV. lui qui étoit fort retenu dans tous ſes diſcours, ne put s'empêcher de dire que le Roi de France s'étoit oublié dans cette affaire : qu'il ne connoiſſoit ni ſes forces ni ſes veritables interêts, & qu'aveuglé par une ambition outrée il juſtifioit les reproches qu'on lui avoit faits ſi ſouvent dans le monde, de ſuivre les Maximes de Machiavel dans ſa Politique. Quoiqu'il en ſoit l'Ambaſſeur d'Eſpagne à la Haye notifia par ſon Memoire le 24. de Novembre, que le Roi de France avoit accepté le Teſtament du dernier Roi d'Eſpagne, & aſſura les Etats que l'intention des Eſpagnols étoit d'entretenir une bonne Paix, une ſincere amitié, & une parfaite correſpondance avec les Provinces-Unies & avec le Roi d'Angleterre. 1700.

Le Comte Briord, Ambaſſadeur de France auprès des Etats Generaux, preſenta un Memoire de ſa part ſur ce ſujet le 4. de Decembre ſuivant. Il diſoit d'abord que les Etats Generaux reconnoitroient dans peu de temps, que le Roi ſon Maître en acceptant le Teſtament n'avoit penſé qu'au bien public: que le Traité de partage ne pouvoit ſervir qu'à faire naître des troubles infinis dans l'Europe, & que

1700. l'on devoit s'attacher à l'eſprit de ce Traité, & non point à la lettre : que par la mort du Roi d'Eſpagne les affaires avoient changées de face : qu'il n'étoit plus poſſible par conſequent d'obſerver ce Traité à la lettre, par ce que cela ne pouvoit cauſer qu'une Guerre univerſelle. Tout ce Memoire tendoit à prouver par cette vaine & fauſſe diſtinction de l'eſprit & de la lettre du Traité de partage, qu'en l'executant on s'engageoit dans de grandes Guerres, ce qui étoit preciſément ce que le Roi d'Angleterre, & les Etats Generaux avoient eu deſſein d'éviter. Au lieu que l'acceptation pur & ſimple de ce Teſtament les prevenoit toutes, en mettant le Duc d'Anjou ſur le Trône d'Eſpagne. Ce Memoire étoit extrémement long, embarraſſé, & fort obſcur. Les Etats Generaux n'y voulurent pas répondre, ſans l'avoir communiqués au Roi d'Angleterre. Voila comment la France ſe moqua d'un Traité, qu'elle avoit ſollicité avec un empreſſement tout extraordinaire, & qu'elle faiſoit valoir dans toutes les Cours de l'Europe comme le ſeul moyen d'empêcher la Guerre. L'événement a refuté ce Memoire d'une maniere ſi forte, que l'on voit par une triſte experience que l'Europe eſt entrée dans la plus violente Guerre qu'elle ait jamais vuë, ſans que l'on puiſſe deviner quel en pourra être le denoûlement. Toutes les Cours, & tous les differens Etats ſont dans une grande agitation ſur ce ſujet. Si la France, avec ſa belle diſtinction de l'eſprit & de la lettre du Traité, a eu deſſein de mettre l'Europe en feu, on peut dire

dire qu'elle y a très-bien réüſſi. Mais peut-être aura-elle le loiſir de ſe repentir de ſa grande précipitation, & de ſon avidité à engloutir cette vaſte Monarchie. C'eſt de quoi l'Europe jugera dans la ſuite par les évenemens. 1700.

Le Comte de Tallard Ambaſſadeur de France en Angleterre arriva à Londres le 19. de Decembre, & ayant demandé audience au Roi quatre jours après, il preſenta à ce Prince une lettre du Roi ſon Maître, par laquelle il l'avertiſſoit de l'acceptation qu'il avoit faite du Teſtament du dernier Roi d'Eſpagne, qui appelloit le Duc d'Anjou à ſa ſucceſſion, & rendoit à peu près les mêmes raiſons que l'on trouve dans le Memoire du Comte de Briord pour s'expliquer ſur le Traité de partage. Le Roi d'Angleterre répondit en termes fort vagues à cette lettre, par ce qu'il ne vouloit pas faire connoître ce qu'il penſoit de toute cette affaire. Cependant il fit équipper des vaiſſeaux dans tous les Ports, & donna ordre de ſe mettre en état de defenſe de toutes parts. Il tint de grands conſeils tous les jours, & dans le temps que tout cela ſe faiſoit il arriva à Londres un Miniſtre de l'Empereur, avec lequel on eut des conferences fort ſecretes. Le Roi caſſa le Parlement, qui étoit ſur pied, & publia une Proclamation pour en aſſembler un nouveau, diſant qu'il en uſoit de cette maniere pour des affaires qui étoient de la derniere importance à la Nation.

Les Etats Generaux dont le but eſt d'aſſurer le repos & le commerce de leurs Peu-

1700. ples, ſe trouverent en peine, lors qu'ils furent avertis de la mort du Roi d'Eſpagne, & de l'acceptation que la France avoit faite de ſon Teſtament au préjudice du Traité de partage. Elle rompoit par là ce Traité qu'elle avoit recherché avec une ardeur incroyable. Cependant les Etats ne voulant donner aucun lieu à rompre la Paix de Ryſwick ſe tinrent dans un grand ſilence, & prirent en ſecret toutes les meſures propres à ſe mettre en état de reſiſter à un voiſin puiſſant, dont ils voyoient fort bien le deſſein. Enfin pourtant ſur les choſes que la France fit publier à cet égard, ils témoignerent qu'ils ſeroient bien aiſes d'avoir des conference pour travailler en commun à la conſervation de la Paix, & à la ſureté de leurs Peuples, s'il étoit vrai que les intentions de la France fuſſent auſſi droites qu'elle vouloit qu'on les crût. La France envoya le Comte d'Avaux à la Haye pour y negotier les affaires avec les Deputez qu'on lui nommeroit pour cela. Mais tout d'un temps elle leur fit ſçavoir, qu'elle prétendoit que les Etats Generaux reconnuſſent le Duc d'Anjou pour Roi d'Eſpagne. Les Etats s'en excuſerent d'abord, & allegueront des raiſons fortes de leur refus. Mais la France ne voulut pas s'en contenter, & pour les forcer à faire ce qu'elle vouloit, elle fit à la ſourdine entrer ſes Troupes dans les Pais-Bas Eſpagnols, & y retint en une eſpece de priſon celle que la Republique avoit pretées au feu Roi d'Eſpagne pour la garde de ſes villes, menaçant même les Provinces-Unies de les attaquer ſi elles refuſoient plus long temps de

faire

faire ce qu'elle leur demandoit avec tant de hauteur. Les Etats ſelon leur prudence ordinaire crûrent qu'il falloit s'accommoder au temps. Ils reconnurent donc le Duc d'Anjou pour Roi d'Eſpagne, ſe reſervans d'expliquer ci-après les conditions ſous leſquelles ils vouloient bien le reconnoître en cette qualité. 1700.

Cette entrée des Troupes de France dans les villesdes Païs-Bas, fait connoître que l'Electeur de Baviere étoit d'intelligence avec elle pour cela, ſans quoi la France n'eût pû y entrer que par desſieges, ce qu'elle n'étoit pas tout à fait en état d'entreprendre. On a dit dans le monde pour excuſer ce Prince, qu'il s'agiſſoit d'une affaire capitale pour l'un de ſes Neveux. Mais la verité eſt qu'il fut ébloui par les ſommes prodigieuſes qu'on lui donna & qu'on lui promit. Ce fut par là qu'il fut porté à trahir les interêts de l'Empereur, & qu'il ſacrifia le repos de ſes voiſins, ſans ſe ſouvenir des obligations qu'il leur avoit: quoi qu'il en ſoit les Troupes Françoiſes entrerent dans les Païs-Bas, & ſe mirent en poſſeſſions des villes & des Fortereſſes. Ce fut ainſi que la mort du Roi d'Eſpagne fit obtenir à la France, ce qu'elle n'avoit jamais pû gagner par la force des Armes pendant pluſieurs années de Guerre avec des frais immenſes, & aux dépens du ſang d'un nombre infini d'Officiers & de Soldats qu'elle avoit ſacrifiez pour cela. Mais ce fut par là qu'elle environna les Provinces-Unies, & qu'elle les ſerra de près pour les tenir dans la crainte de ſes Armes, & pour les empêcher de la 1701.

trou-

1701. troubler dans l'execution de ſes vaſtes & ambitieux deſſeins.

Pendant que tout cela ſe paſſoit dans ces Provinces, le Parlement s'aſſembla à Londres le 17. de Février. Le Roi le prorogea juſques au 21. Ce jour étant venu il ſe rendit dans l'Aſſemblée, & y repreſenta le malheur du Royaume d'avoir perdu le Duc de Gloceſter, la neceſſité d'aſſurer la ſucceſſion dans la Ligne Proteſtante, & le danger où l'Europe en general, & l'Angleterre en particulier, ſe trouvoient alors par la mort du Roi d'Eſpagne, qui avoit appellé le Duc d'Anjou à ſa Succeſſion. Il recommanda ces trois affaires comme étant de la derniere importance, & exhorta le Parlement de redoubler ſes efforts dans cette occaſion, tant pour la conſervation de la tranquillité publique, que pour la ſureté de l'Angleterre à l'égard de ſa Religion, de ſes privileges, & de ſon commerce. Le Parlement entra de bonne grace dans toutes ces choſes, & s'étant rendu en Corps à Kenſington, le Roi fut prié de travailler à la ſureté publique. Dans cette audience le Roi leur communiqua le Memoire qui lui avoit été preſenté par l'Envoyé extraordinaire des Etats Generaux, pour demander leurs Conſeils dans la ſituation preſente des affaires, & pour obtenir de l'Angleterre les ſecours qu'elle devoit leur fournir ſelon les anciens Traitez. Le Roi avoit déja communiqué au Parlement une lettre du Comte de Melfort, Secretaire d'Etat du Roi Jaques, écrite à ſon frere le Comte de Perth. Elle lui parloit d'un nouveau complot contre le Roi,

Roi, & contre le Gouvernement, promettant un puiſſant ſecours aux partiſans du Roi Jaques, & les aſſurant que le Comte d'Aran étoit ſur le point de ſe mettre à la tête des mécontens d'Ecoſſe. Cette lettre donnoit mille belles eſperances au Parti ſe fondant ſur les grands préparatifs de la France. 1701.

On n'examina pas fort ſcrupuleuſement ſi ce deſſein étoit veritable ou imaginaire. On ſe ſervit neantmoins de cette lettre pour prier le Roi de faire ſaiſir les chevaux & les Armes des Papiſtes du Royaume, & de les obliger ſelon les loix de s'éloigner de la Capitale. Ils ajouterent une autre priere, qui fût que le Roi fit équipper ſans retardement autant de vaiſſeaux qu'il jugeroit neceſſaires pour la ſureté du Royaume. Enſuite le Traité fait en l'an 1677. avec les Etats Generaux ayant été examiné dans le Parlement, on ſupplia le Roi d'entrer avec les Etats dans toutes les negotiations qui ſeroient neceſſaires pour la ſureté des deux Nations. Dans le temps que le Parlement étoit occupé à ſes affaires, le Roi reçut une lettre des Etats dont il donna communication aux deux Chambres. Cette lettre avertiſſoit le Roi, que le Comte d'Avaux avoit fait tout ce qu'il avoit pû, pour empêcher l'Envoyé de Sa Majeſté d'aſſiſter comme partie intereſſée à leurs conferences, qu'ils n'y avoient jamais voulu conſentir de leur part, puis que leur deſſein étoit de demeurer inviolablement unis à l'Angleterre: De plus cette lettre faiſoit connoître le beſoin qu'ils avoient du ſecours qui avoit été promis par ce Traité de 1677. & prioit in-

1701. inſtamment le Roi & le Royaume de fournir ce qui leur avoit été promis par ce Traité. Elle repreſentoit la neceſſité où ſe trouvoient les Provinces-Unies de ſe mettre en état de défenſe, puis que la France les enveloppoit de toutes parts en Brabant, & en Flandre. Le Roi écrivit une lettre au Parlement, pour l'aſſurer que les Etats ne poſoient rien qui ne lui fût très bien connu, & que par conſequent il falloit travailler ſans retardement à ſecourir cette Republique pour aſſurer l'Angleterre. On reſolut d'une commune voix de fournir le ſecours promis par le Traité de 1677. & de donner au Roi tout ce qui pouvoit le mettre en état de ſoutenir les Alliez, & de conſerver l'Europe. On mit la main à l'œuvre en même temps, & l'on prépara les Troupes pour les faire paſſer en Hollande.

Ces grandes affaires étant réglées d'une maniere ſi avantageuſe pour le bien public, le Roi reſolut de paſſer en Hollande, où ſa preſence étoit neceſſaire pour donner ſes ordres de près à tout ce qui y étoit arrivé de nouveau, & qui avoit beſoin de la preſence de ce Prince. Il ſe rendit au Parlement, & après avoir donné ſon conſentement à l'Acte, qui regloit la ſucceſſion de la Couronne pour l'affermir dans la Ligne Proteſtante, il parla aux deux Chambres pour les preſſer de finir au plûtôt les ſéances, parce qu'il étoit neceſſaire, qu'il paſſât en Hollande pour achever les Traitez, que l'on avoit negotiez pour la ſureté publique. Cela ſe paſſa le 23. de Juin. Les Communes preſenterent

une

une addreſſe au Roi dés le lendemain; pour l'aſſurer qu'elles l'aſſiſteroient de toutes leurs forces, afin qu'il fut en état de ſoutenir les Alliances, qu'il trouveroit bon de faire pour la liberté publique, pour la ſureté de l'Angleterre, & pour l'abbaiſſement de la France. Le Roi ſe rendit enfin au Parlement, le 15. de Juillet, & le prorogea juſques au 18. d'Août ſuivant. Il s'embarqua peu de jours après pour la Hollande, où il arriva heureuſement. 1761.

Etant à la Haye il ſe rendit dés le lendemain dans l'Aſſemblée des Etats Generaux, auxquels il fit un diſcours extrémement touchant, ſur l'affection tendre & ſincere qu'il avoit toûjours euë pour ces Provinces. Il leur repreſenta qu'il avoit toûjours eſperé, ſelon les plus ardens ſouhaits de ſon cœur de les mettre, & de les laiſſer dans une ſituation tranquille & floriſſante: Il remarqua enſuite que le grand changement arrivé dans l'Europe rendoit l'avenir fort obſcur: que l'on ne pouvoit penetrer dans le ſecret de la Providence; mais qu'il pouvoit les aſſurer que quels que fuſſent les évenemens il ſeroit toûjours le même à leur égard, plein d'affection & de zéle pour leur ſervice, & pour leur proſperité: que les Provinces devoient être perſuadées, qu'il travailleroit toûjours de bon cœur à procurer le bien de cet Etat, à maintenir ſes libertez & ſa Religion, & à le conſerver en tranquillité. Il ajoûta qu'il avoit eu bien de la joye de trouver les choſes aſſez paiſibles, & que cela venoit du ſoin qu'ils avoient pris de ſe mettre en bon état

de

1701. de defenſe : qu'il ne doutoit pas que leurs Alliez ne vinſſent les ſecourir, & qu'il les aſſuroit de ſon affection, & de celle de toute la Nation Angloiſe, qui avoit promis ſolemnellement de les aſſiſter de toutes leurs forces, & qu'enfin il eſperoit que Dieu beniroit les moyens, dont ils vouloient ſe ſervir pour conſerver leurs Etats ; les aſſurant au reſte, qu'il contribueroit de ſa part tout ce qui dépendroit de lui pour leur ſureté. Ce diſcours fut patetique, & toute l'Aſſemblée en fut émûë. On y répondit par des paroles pleines d'affection & de reconnoiſſance, qui marquoient les ſentimens de toutes les Provinces pour Sa Majeſté Britannique.

Avant que le Roi arrivât en Hollande on avoit eu pluſieurs conferences avec le Comte d'Avaux pour travailler à conſerver la Paix, & à prevenir toute occaſion de rupture entre la France & les Alliez. Le but de la France étoit de détacher les Provinces-Unies de la Ligue, étant bien perſuadée, que cela ne manqueroit pas d'entrainer l'Angleterre, après quoi le reſte ne ſeroit pas en état de lui reſiſter, par ce que ces deux Etats devoient être conſiderez comme l'Ame du Parti. C'eſt dans cette vuë qu'elle avoit répandu ſes Troupes dans les Païs-Bas Eſpagnols, qui aſſiegeoient en quelque ſorte la Republique. Elle avoit mis en une eſpece d'Arrêt les Regimens que les Etats Generaux avoient prêtez au Roi d'Eſpagne pour la garde de ſes Places. Elle ſe donnoit de grands mouvemens pour s'affermir dans ces Païs-là, & elle

elle avoit même entrepris d'y bâtir des Forts pour reſerrer les Places de la Republique. Cela avoit donné lieu au Gouverneur du Sas de Gand de tirer quelques coups de Canon ſur ceux qui avoient entrepris de redreſſer le Fort de Selſate contre l'Article exprès du Traité de Munſter, qui le défendoit en termes formels. Dans les conferences que l'on eut avec le Comte d'Avaux, on repreſenta tous ces griefs, & l'on ſe plaignit de toutes ces entrepriſes de la France. Le Comte tergiverſa toujours dans ſes réponſes, & tâcha d'engager les Etats Generaux à traiter pour leur particulier, offrant en general de leur donner toutes ſortes d'aſſurances, que cette affaire ne cauſeroit aucune interruption à la Paix concluë avec eux à Ryſwick. 1701.

Il arriva un incident pendant les conferences qui penſa les rompre. Les Etats ne vouloient point conferer qu'en preſence de l'Envoyé extraordinaire d'Angleterre. Le Comte d'Avaux s'en plaignit, & ne voulut point qu'il y aſſiſtât davantage. Les Etats furent fermes, & ne voulurent point ſéparer leur interêt de celui du Roi de la Grande Bretagne. Cela interrompit les Conferences pendant quelque temps. Mais enfin la France qui vit bien qu'il n'étoit pas poſſible de les porter à ce qu'elle vouloit à cet égard, conſentit que l'Envoyé d'Angleterre aſſiſtât aux conferences comme partie intereſſée dans le Traité, & non pas ſeulement en qualité d'Allié des Etats Generaux. Le Comte d'Avaux preſenta un Memoire ſur ce ſujet peu de temps avant que le Roi arrivât à la Haye.

1701. ye. On recommença donc les conferences ſur ce pied là. Mais elles ne produiſirent rien, & les affaires étoient dans cette ſituation, lorſque ce Prince ſe rendit en Hollande. Peu de jours après ſon arrivée le Roi de France écrivit une lettre aux Etats Generaux, pour les avertir, qu'il avoit jugé à propos de rappeller ce Miniſtre, qui en leur rendant cette lettre leur preſenta un grand Memoire le 26. de Juillet.

Il leur repreſentoit que le Roi ſon Maître en l'envoyant ſelon leur deſir, avoit crû que l'on pourroit convenir dans les conferences, des ſuretez que les Etats pouvoient raiſonnablement demander pour prévenir la Guerre: que cette eſperance avoit été confirmée, lors qu'ils avoient reconnu le Duc d'Anjou ſon petit fils pour Roi d'Eſpagne, en quoi ils condamnoient les prétenſions étrangeres ſur cette Couronne, & reconnoiſſoient le legitime droit de ce Prince. Il ajoûtoit que la demarche qu'ils avoient faite à cet égard, tendoit à l'affermiſſement de la Paix: Mais que les propoſitions qu'ils avoient faites dans la ſuite conjointement avec l'Envoyé d'Angleterre, avoient donné à connoître qu'ils panchoient à la Guerre, par les liaiſons étroites, qu'ils avoient priſes avec le Roi de la grande Bretagne; qu'ils avoient temoigné que les demandes qu'ils faiſoient pour leur aſſurance venoient de la crainte qu'ils avoient des grandes forces du Roi: qu'ils l'avoient marquée d'une maniere fort vive dans la lettre qu'ils avoient écrite au Roi d'Angleterre pendant la tenuë du Parle-

lement pour demander du secours : que cependant ils avoient en main le moyen de calmer toutes leurs frayeurs, sans qu'il fût besoin de mettre tant de Troupes sur pied, d'acheter bien cher des Alliances étrangeres, & de faire de grands préparatifs de Guerre, que pour cela ils n'avoient qu'à traiter de bonne foi avec le Roi son Maître qui étoit dans toutes les dispositions favorables qu'ils pouvoient souhaiter à cet égard : 1701.

Après avoir déduit toutes ces choses, il revenoit à la demande qu'ils avoient faite que l'Envoyé d'Angleterre assistât aux conferences, & disoit que le Roi son Maître avoit fort bien senti que tout cela ne s'étoit fait que pour embarrasser les negotiations que l'on avoit commencées, & qu'après avoir consenti que cet Envoyé eût part à ces conferences on feroit naître quelque autre incident pour embarrasser les affaires; qu'en pressant, comme ils faisoient, de donner satisfaction à l'Empereur, ils entreprenoient de se rendre les Arbitres des differens qui étoient entre la France & la Maison d'Autriche : que le Roi ne concevoit pas sur quels fondemens ils entroient dans des affaires aussi delicates, sur tout après avoir reconnu le Duc d'Anjou pour Roi d'Espagne : qu'il ne pouvoit leur dissimuler, que tout cela tendoit visiblement à rendre les conferences inutiles, sur tout l'Envoyé d'Angleterre ayant declaré positivement, que le Roi son Maître ne se détacheroit point des interêts de l'Empereur : que les liaisons, qu'ils avoient avec le Roi d'Angleterre, les engageoient à toutes ces démar-

1701. marches, qui marquoient évidemment, qu'ils ne vouloient plus de Conferences : que cela lui donnoit lieu de les avertir, qu'il ne feroit pas un plus long ſejour à la Haye : que ſi le Roi ſon Maître n'avoit pas eu des intentions fort ſinceres pour la Paix, il auroit pû ſe prévaloir de la foibleſſe où étoient les Etats Generaux, & faire de grandes conquêtes ſur eux : que ſi ces conſiderations ne pouvoient empêcher la Guerre, le Roi ſon Maître eſperoit que Dieu beniroit ſes bons & genereux deſſeins : que les Vaiſſeaux Anglois & Hollandois avoient maltraité ſes ſujets en pluſieurs occaſions, & que l'on avoit inſulté ſes Troupes en tirant ſur elles : que cependant elle avoit diſſimulé toutes ces choſes, dans l'eſperance que l'on pourroit travailler avec ſuccès à l'affermiſſement de la Paix: qu'au reſte il eſperoit de ſa part, qu'ils prendroient des reſolutions avantageuſes pour eux & pour le Public.

On donne le précis de ce grand & *long* Memoire, afin que le Lecteur ſoit en état de juger de toute cette affaire, & de la diſpoſition où la France & les Etats Generaux ſe trouvoient alors. Le 1. d'Août, quatre ou cinq jours après, ils firent delivrer à cet Ambaſſadeur la réponſe qu'ils vouloient faire à ſon Memoire. Cette réponſe eſt ſi belle, ſi judicieuſe & ſi moderée, mais en même temps ſi forte & ſi préciſe, qu'elle fait connoître l'extrême ſageſſe & la profonde prudence de cette Republique. On la donnera ici en abbregé, afin que le Lecteur puiſſe entrer plus facilement dans la connoiſſance

ce de lettre grande, & importante affaire. Elle contient une déduction ſi nette, & ſi naturelle de tout ce qui s'y eſt paſſé, qu'il n'eſt pas poſſible d'en donner une idée plus juſte, ni plus expreſſe, que ce que ces grands Politiques ont trouvé bon d'en expliquer. 1701.

Ils répondoient donc au Comte d'Avaux, qu'ils étoient fort ſenſibles à la bonté du Roi ſon Maître, qui avoit bien voulu le leur envoyer en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire pour tâcher d'affermir la Paix, & de convenir d'une ſureté raiſonnable pour leur Republique : qu'ils avoient eſperé, que l'on en pourroit trouver les moyens dans les conferences, & que dans cette vuë ils auroient ſouhaité, que ledit Sieur Ambaſſadeur reſtât plus long temps à la Haye : qu'ils apprenoient avec beaucoup de déplaiſir, que le Roi ſon Maitre le rappelloit avant que les affaires euſſent été miſes dans une heureuſe ſituation : que cependant ils étoient convaincus d'avoir fait avant & durant les conferences tout ce qui pouvoit affermir la Paix, mais qu'ils avoient eu le malheur de ne pouvoir perſuader le Roi ſon Maitre de la ſincerité de leurs intentions : que cependant ils ſe promettoient que le temps la lui feroit connoître : que lors que ce Prince leur fit ſçavoir qu'il ne vouloit pas s'en tenir au Traité de partage, & qu'il acceptoit purement & ſimplement le Teſtament du dernier Roi d'Eſpagne, ils avoient fait connoître les raiſons pour leſquelles ils ne pouvoient pas prendre une reſolution finale ſur cette affaire en auſſi peu de temps qu'on leur en marquoit : que cela les avoit obligez

1701. d'offrir d'entrer en conference sur ce sujet ou avec le Comte de Briord, ou avec tel autre que le Roi voudroit nommer pour cela : qu'ils avoient été fortifiez dans ce dessein, sur l'assurance qu'il leur avoit fait donner que son intention étoit de maintenir le repos public, & de leur donner une sureté raisonnable : que dés qu'ils avoient sû qu'il avoit nommé le Comte d'Avaux pour cela, ils avoient choisi des Deputez pour entrer en negotiation avec lui sur ce sujet, dés qu'il seroit arrivé : qu'ayant remarqué que le Roi son Maître s'interessoit fortement à faire reconnoître son petit fils pour Roi d'Espagne, ils l'avoient reconnu en cette qualité : qu'au reste ils étoient resolus de continuer les conferences conjointement avec le Roi de la Grande Bretagne pour chercher en commun les moyens de conserver la Paix, & de leur donner cette raisonnable sureté, qu'ils avoient demandée avec l'intervention de tels autres Princes que l'on jugeroit à propos pour le but que l'on se proposoit.

Ils ajoûtoient qu'ils avoient fait cette reconnoissance après l'ouverture des négotiations, pour marquer plus fortement l'amour, qu'ils avoient pour la Paix : que cela ne devoit pas empêcher le Roi d'Angleterre d'entrer dans ces conferences, puis qu'il avoit concouru avec eux au Traité de partage, non plus que les autres Princes, qui avoient interêt au maintien de la Paix generale : que leur intention en cela n'avoit pas été de prendre connoissance de la justice, ou de l'injustice des prétensions d'un tiers, ni separé leurs inte-

terêts, à l'égard de la Paix generale de ceux qui y ſont intereſſez auſſi bien qu'eux : qu'ils avoient reconnu le nouveau Roi d'Eſpagne, dans l'eſperance que cela ſerviroit à faciliter les négotiations : que ledit Sieur Comte ſçavoit, que dés le commencement des conferences ils avoient repreſenté, que puis que le Roi ſon Maître avoit trouvé bon de ſe départir du Traité de partage en acceptant le Teſtament du Roi d'Eſpagne, & que cependant ils avoient regardé de leur part ce Traité comme le fondement de la ſureté publique & particuliere, ils avoient attendu juſques-là que le dit Sieur Ambaſſadeur leur fit des ouvertures, & des propoſitions pour l'affermiſſement de la Paix generale, & pour leur ſureté : que neantmoins il s'étoit excuſé de s'expliquer là-deſſus, demandant qu'ils fiſſent eux mêmes les propoſitions, qu'ils jugeoient convenables ſur ce ſujet, ce qui les avoit obligez de les concerter avec le Roi de la Grande Bretagne, en ſuite de quoi ils en avoient donné un Memoire au dit Sieur Comte conjointement avec Mr. Stanhope Envoyé extraordinaire de ce Prince. 1701.

Ils déclaroient enſuite qu'ils étoient ſurpris, d'entendre dire, que ces propoſitions faiſoient connoître, qu'ils préferoient la Guerre à la Paix, & que la Guerre étoit le fruit de l'étroite union, que l'on remarquoit entre le Roi d'Angleterre & eux : que ce Prince avoit donné en toutes occaſions des marques ſenſibles de la forte inclination qu'il avoit pour la Paix : que leurs liaiſons avec lui n'étoient pas nouvelles, puis qu'elles ſub-

1701. ſiſtoient depuis près de trente ans : que d'ailleurs il étoit une des principales parties du Traité de partage : & que de leur part ils avoient toûjours dit qu'ils ne pouvoient ſe ſeparer du Roi d'Angleterre, à cauſe ſur tout des relations, qui ſont depuis long temps entre ce Prince & eux ; qu'ils voyoient avec douleur, que le Roi ſon Maître ne trouvoit pas bon de répondre à leurs propoſitions : qu'ils avoient appris, qu'on les accuſoit d'être exceſſives, & que cependant on n'avoit jamais marqué en quoi conſiſtoit cet excès : que la Paix generale ne pourroit être negotiée ſans accorder une ſatisfaction raiſonnable à l'Empereur, dont le droit avoit été reconnu par la France même dans le Traité de partage : que depuis que le Roi ſon Maître s'étoit départi de ce Traité, ils avoient parlé en termes generaux de la ſatisfaction duë à l'Empereur : qu'ainſi bien loin qu'il y eût quelque choſe d'exceſſif dans leurs propoſitions, on les trouveroit peu capables de leur donner une ſureté ſemblable à celle qu'ils avoient avant la mort du Roi d'Eſpagne, ou qu'ils trouvoient dans le Traité de partage.

Ils ajoûtoient que s'ils avoient eu de la crainte dans tout ce qui ſe faiſoit par la France, ils en avoient eu de juſtes ſujets, qui même avoient paru tels à leurs Alliez, & que c'étoit pour les aſſiſter, qu'ils leur avoient envoyé les ſecours, auſquels ils étoient obligez par leurs Traitez d'Alliances defenſives ; qu'ils n'avoient cherché des ſecours étrangers, que parce qu'ils n'avoient pas aſſez de Troupes pour ſe ſoutenir par eux mêmes : qu'ils

qu'ils se rapportoient sur cet Article à la connoissance que ledit Sieur Comte peut avoir de leur Gouvernement; qu'il avoüera sans doute, qu'ils ont eu raison de craindre, & que c'est dans cette vuë, qu'ils ont souhaité des conferences pour assurer la Paix: qu'il n'avoit pas tenu à eux, que ces conferences ne fussent utiles & efficaces: qu'ils reconnoissent de bonne foy, que l'on n'avoit formé aucun incident pour faire intervenir l'Ambassadeur d'Espagne aux conferences: que si on l'eut demandé, ils y eussent consenti: que pour ce qui regarde l'Envoyé d'Angleterre, ils prioient ledit Sr. Comte de se souvenir, outre ce qui a déja été dit, que l'on n'eût d'abord aucun sujet de dispute sur la chose même, mais seulement sur le rang, & sur la séance, ce que l'on avoit trouvé moyen d'accommoder: que cet Envoyé étoit à la conference, lors qu'on mit en main au dit Sieur Comte les propositions que l'on avoit à faire, & que l'on avoit reçu les siennes: que les difficultez qui étoient survenuës du depuis à cet égard, étoient nées de la part dudit Sr. Comte, qui avoit declaré, qu'il ne vouloit plus admettre cet Envoyé aux conferences: que cet incident en avoit causé l'interruption à leur grand regret, par ce qu'il ne leur étoit du tout point possible de se séparer de l'Angleterre. 1701.

Passant plus avant ils disoient que le Roi son Maître avoit eu raison de présumer qu'ils vouloient insister sur la satisfaction de l'Empereur; qu'en effet ç'avoit été là le premier point de leur demande: que cependant leur intention n'avoit jamais été de s'ériger en ar-

1701. bitres des differens qui sont entre les deux Maisons de France & d'Autriche: qu'ils supplioient très-humblement le Roi son Maître de se souvenir, que dans le temps que la santé du feu Roi d'Espagne étoit en fort mauvais état, ce Prince avoit marqué lui même que l'ouverture de sa succession exciteroit infailliblement une nouvelle Guerre, s'il vouloit soutenir ses prétensions, & que l'Empereur fut dans les mêmes sentimens de sa part: que c'étoit sur cela précisément, que le Traité de partage avoit été conclu: que de leur part ils n'étoient entrez dans ce Traité que pour travailler à conserver l'Europe en Paix en secondant les bonnes intentions, que Sa Majesté faisoit paroître pour cela; que s'ils parloient de donner une satisfaction raisonnable à l'Empereur, que l'on avoit crûë alors bien fondée, on ne pouvoit le faire que sur le pied de ce Traité, ou par quelque autre moyen convenable: que cela ne se pouvant plus, puis que la France rejettoit ce Traité, on n'avoit aucun sujet de leur faire des reproches sur cet Article, puis qu'ils n'agissoient que sur les mêmes principes, que le Roi de France avoit jugez lui même justes & necessaires: qu'au reste on ne pouvoit pas leur imputer de faire en cela une demarche contraire à la reconnoissance qu'ils avoient faite du nouveau Roi d'Espagne, puisque cette reconnoissance n'empêchoit pas que l'on n'accordât une satisfaction raisonnable à l'Empereur, sans quoi la Paix generale ne pouvoit subsister, ni par consequent leur sureté particuliere.

Ils

Ils disoient de plus que s'il étoit vrai, que leur Gouvernement étoit aussi sage, que le Comte d'Avaux le disoit, on devoit leur faire la justice de croire, qu'ils ne feroient rien que ce qui seroit absolument necessaire pour le bien de leurs Etats : qu'ils n'avoient rien fait contre les Traitez qui étoient le seau & la confirmation de leur Souveraineté, & qu'ils ne comprenoient pas ce que l'on veut leur reprocher par là : que leurs Provinces avoient été de tout temps libres & Souveraines : que leurs Ancêtres avoient maintenu leurs Droits aux dépens de leurs biens & de leurs vies, & qu'ils étoient resolus de suivre ce bon exemple : qu'ils ne croyoient pas que personne pût s'aviser de disputer leurs libertez, & leur Souveraineté : qu'ils ne pensoient point à étendre leurs limites, & qu'ils se contenoient de maintenir leurs droits, & leurs possessions en conservant la Paix & le repos avec leurs voisins : que cont été là de tout temps, comme ils le sont encore aujourd'hui les vrais principes & les veritables Maximes de leur Republique : qu'ils étoient bien Marris, que ledit Sr. Comte d'Avaux se pût promettre si peu de fruit des conferences, par ce que M. Stanhope avoit declaré qu'il falloit satisfaire l'Empereur : que sur ce sujet ils étoient dans les mêmes sentimens que le Roi de la Grande Bretagne : que la prétension de M. Stanhope n'étoit pas nouvelle, puis que l'on avoit toujours demandé, que l'Empereur fût invité d'entrer dans la negotiation. 1701.

Quant à ce qu'on leur impute d'avoir une

1701. ſoumiſſion aveugle pour les ſentimens de Sa Majeſté Brittannique, ils avoüent qu'ils ont une très grande deference pour ſes avis par ce qu'ils ont toûjours remarqué, que ce Prince avoit une extrême affection pour la Paix publique, & en particulier pour leurs Provinces : que d'ailleurs ils ont une confiance extrême en ſa grande ſageſſe, & en ſon experience ; s'ils ont de grandes liaiſons avec ce Prince en qualité de Roi d'Angleterre, & de Stathouder, & ſi cela ſert de fondement à l'interruption des conferences, ils regarderont toutes ces choſes comme un grand malheur : que ſi le Roi ſon Maître eût été dans d'autres ſentimens, & qu'il eût trouvé bon, que l'on y traitât de la ſatisfaction de l'Empereur, ledit Sieur Comte auroit pû terminer cette negotiation avec honneur : que cependant ils étoient perſuadés qu'il rendroit témoignage à la ſincerité de leurs ſentimens pour la Paix, & au reſpect qu'ils avoient pour la perſonne du Roi ſon Maître, puiſque ſon ſéjour à la Haye devoit en avoir inſtruit : qu'ils étoient perſuadez, qu'il ôteroit à ce Prince les mauvaiſes impreſſions que l'on pourroit lui avoir données à leur prejudice : qu'ils étoient fort aſſurez de n'avoir donné aucun ſujet d'ombrage au Roi ſon Maître depuis la derniere Paix : qu'ils avoient été obligez d'armer pour leur propre ſureté : Mais qu'ils n'avoient penſé à le faire qu'après avoir vû que les Troupes de France s'étoient emparées de la barriere, que les Traitez de Paix avoient établie, & qui leur avoit tant couté, ſur tout voyant que l'on y retenoit

leurs

leurs Troupes, qu'ils avoient rappellées pour ôter tout sujet d'ombrage, & que d'ailleurs ils remarquoient que la France y faisoit de grands préparatifs de Guerre. 1701.

Ils ajoûtoient qu'ils avoient eu lieu de prendre ombrage de l'étroite union, que l'on voyoit entre la France & l'Espagne, quoique le Traité de partage n'eût été fait que pour prevenir cette union : qu'ils étoient persuadez, que le Roi son Maître ne commenceroit pas une Guerre, ou ne feroit pas la Paix en ayant uniquement égard à son grand pouvoir : qu'il conduiroit toujours ses actions en se fondant sur la raison & sur l'équité, puis qu'autrement personne ne pourroit être en sureté : qu'ils sçavoient de quel prix leur étoit l'amitié de ce Prince, & qu'ils tâcheroient de la conserver par tous les moyens possibles : que si malgré toutes leurs precautions on les forçoit à entrer en Guerre, contre leur volonté, ils auroient le témoignage de leur conscience d'avoir fait tout ce qu'ils pouvoient pour l'éviter, & qu'ensuite ils se consoleroient, dans l'esperance que Dieu les assister de son secours : qu'ils avoient bien du déplaisir de se voir accusez d'avoir fait insulter le Pavillon du Roi par leurs vaisseaux joints aux Anglois : que si cela est arrivé contre leur intention, ils sont prêts de faire reparer l'outrage : qu'ils ne peuvent pas repondre des vaisseaux Anglois ; mais qu'ils étoient assurez, que Sa Majesté Britannique est dans les mêmes dispositions qu'eux sur ce sujet.

Ils concluoient enfin leur Memoire en disant qu'ils avoient toujours eu soin, & qu'ils

1701. l'auroient toujours d'obſerver leurs Traitez, & qu'ils s'employeroient de bon cœur à tout ce qui pourroit conſerver la Paix generale, en travaillant à leur ſureté particuliere : que s'il eſt vrai, qu'ils ayent du temps, comme on le dit, pour prendre une derniere reſolution, ils ſouhaiteroient que ledit Sr. Comte voulût reſter encore quelque temps pour avoir l'occaſion de continuer, & de terminer même heureuſement, s'il étoit poſſible, les conferences que l'on avoit commencées tant pour conſerver la Paix generale, que pour leur procurer une ſureté raiſonnable en leur particulier. Voila quelle fut la réponſe des Etats Generaux au Memoire du Comte d'Avaux.

On a crû que l'on devoit raconter cette affaire tout de ſuite pour en inſtruire le Lecteur, & pour lui donner en même temps un abbregé fidele du Memoire de ce Comte, & de la réponſe qui y fut faite. Pour marquer un peu plus en détail les événemens particuliers de cette année, on dira que l'an 1701. commença par l'union des deux Couronnes d'Eſpagne & de France dans la Maiſon de Bourbon, le Duc d'Anjou ſecond fils du Dauphin ayant été appellé par le dernier Roi d'Eſpagne à ſa ſucceſſion.

On fut bien étonné dans les Provinces-Unies, de ce que la France rompoit un Traité ſolemnel, qu'elle avoit ſollicité elle même, dans lequel on avoit prévû le cas, qui étoit arrivé, & auquel elle avoit renoncé. Le Duc d'Anjou fut donc mis ſur le Trône d'Eſpagne, & cela fut fait avec tant de promptitu-

tude, que l'Empereur ne s'y put opposer. 1701.
Ainsi la France eut la satisfaction de faire tout ce qu'elle voulût. Les Espagnols reçurent le joug, & l'Electeur de Baviere ouvrit les portes de toutes les villes des Païs-Bas aux Troupes de France. Tout le monde vit bien que c'étoit un temps de crise pour la perte, ou pour le salut de l'Europe. La chose étoit sensible. Mais il étoit également dangereux de s'opposer à la France, ou de la laisser faire, par ce qu'elle avoit conservé toutes ses Troupes, & que les Alliez avoient desarmé après la Paix faite à Ryswick. Les Provinces-Unies étoient les plus exposées, par ce que la France répandit ses Troupes dans leur voisinage.

La France crût donc qu'elle devoit profiter de l'occasion, & qu'en menaçant d'un côté par ses Troupes, & de l'autre parlant de paix & de neutralité par tout, elle empêcheroit les Puissances de l'Europe de se liguer de nouveau avec l'Empereur, & que d'ailleurs Louis XIV. s'étant fait donner un plein pouvoir par les Regens d'Espagne, il pouvoit jetter une Armée dans le Milanois pour en prendre possession au nom du nouveau Roi d'Espagne. Il avoit fait la même chose dans les Païs-Bas. Il y retint même les Troupes des Etats, qu'ils y avoient du consentement du Roi d'Espagne, pour garder la Barriere, qui avoit été établie par plusieurs Traitez. Son prétexte fut que les Etats Generaux ne vouloient pas reconnoître son petit fils pour Roi d'Espagne. Ce pretexte fut levé par ce que l'on reconnut ce Prince. L'on fut obli-

1701. gé par là de relâcher les Troupes, que l'on avoit retenuës juſques-là. Cependant la barriere ne fut point retablie. La France retint les Places, & mit des Garniſons par tout.

On avoit vû les Miniſtres de France occupés l'année précédente dans la plus part des Cours de l'Europe à faire valoir le Traité de partage, preſſans les differentes Puiſſances de l'accepter comme le ſeul fondement de la Paix, & comme l'unique moyen de conſerver l'Europe en tranquillité. Ils changerent de note cette année, & travaillerent à faire croire, que l'union des deux Monarchies, étoit le ſeul expedient propre à prevenir la Guerre, & que le Traité de partage devoit l'allumer indubitablement dans toute l'Europe. On ne vit peut être jamais plus de contradiction dans la conduite d'une Cour, qui veut paſſer pour habile. Il eſt vrai que ſi l'habileté conſiſte dans une Politique *inconſtante*, capable de ſouffler le froid & le chaud, la France peut s'applaudir ſur ce ſujet. On oppoſa ſouvent à ces Miniſtres le ridicule de leur diſtinction ſur l'eſprit, & ſur la Lettre du Traité, & ſur les promeſſes ſolemnelles que le Roi leur Maître avoit données de s'en tenir au Traité de partage, quand bien même le Roi d'Eſpagne appelleroit quelqu'un des enfans de France à ſa ſucceſſion. Ils n'avoient rien de ſolide à repondre à cette objection. Mais la confiance qu'ils avoient ſur l'état preſent de leurs forces, les mettoit au deſſus de tout ce qu'on leur diſoit.

Les Etats Generaux firent de bonne foy tout ce qu'ils purent avec le Roi d'Angleterre

re pour prevenir la rupture, & pour conser- 1701.
ver la tranquillité publique, en travaillant en même temps à leur sureté particuliere. Ce fut dans cette vuë, qu'ils engagerent la France à des negotiations pour tâcher de prévenir les malheurs dont cette affaire menaçoit toute l'Europe. Mais le Ministre que l'on envoya à la Haye, n'avoit pas un pouvoir assez ample pour conduire les choses à une heureuse fin. La France vouloit bien donner une sureté raisonnable au Roi d'Angleterre, & aux Provinces-Unies, en attendant que l'on travaillât à l'affermissement de la Paix generale. Le Comte d'Avaux l'avoit fait connoître dans les conferences. On tâcha donc de se prévaloir, de ce qu'il fit entendre à cet égard. On le pressa long temps pour le faire expliquer sur les propositions, que la France pouvoit faire pour prevenir la Guerre. Mais il répondit toujours, qu'il s'attendoit à celles qu'on lui feroit. On tourna cette affaire de tous les côtez que l'on put, pour tirer quelque lumiere sur les desseins de la France pour la conservation de la Paix. Mais il ne voulut jamais s'ouvrir sur ce sujet.

Le Roi d'Angleterre qui voulut bien oublier dans cette occasion l'injure, que la France lui faisoit en violant le Traité de partage, se joignit aux Etats Generaux, & demanda avec eux I. que pour conserver la Paix Generale, dans laquelle l'Angleterre, & les Provinces Unies pouvoient trouver en partie leur sureté, l'on invitât l'Empereur d'entrer dans cette negotiation, pour lui donner une satisfaction raisonnable sur des preten-

1701. ſions, que la France elle même avoit trouvées juſtes & bien fondées dans le Traité de partage, & que ſa Majeſté Imperiale fut compriſe dans l'accommodement, qui ſe feroit entre la France, le Roi d'Angleterre, & les Etats Generaux. II. que la France ſeroit obligée de retirer ſes Troupes des Païs-Bas dans le terme le plus court que l'on pourroit limiter pour cela, à condition qu'elles en ſortiroient toutes, & qu'elles n'y rentreroient point ſous quelque pretexte que ce pût-être. III. enfin ils demanderent, que pour la ſureté particuliere de l'Angleterre, & des Provinces-Unies on mît entre les mains de Sa Majeſté Britannique Oſtende, & Nieuport avec leurs Ports Citadelles, Chateaux, & forteresſes en dependantes, & dans celles des Etats Generaux Venlo, Ruremonde, Stevenſweert, Luxembourg, Namur, Charleroi, Mons, Dendenmonde, & St. Donat avec tous leurs forts, Chateaux, Citadelles dans l'état où ces Places ſe trouvoient alors.

La France fiere de l'état preſent de ſes affaires ne daigna point répondre à ces demandes. Elle les traita de ridicules, & ſe contenta pour toute réponſe de les rendre publiques. Le Roi d'Angleterre & les Etats firent connoître fortement au Comte d'Avaux, que la premiere choſe, par laquelle il falloit commencer étoit la ſatisfaction de l'Empereur. Cela rompit les conferences, par ce que les inſtructions, que la France avoit données à ce Miniſtre, ne concernoient que le point de la ſureté de l'Angleterre, & des Provinces-Unies. La France ne voulut

ja-

jamais entrer dans l'article qui concernoit l'Empereur. Ainſi toutes les tentatives, que l'on fit ſur ce ſujet, furent inutiles. La France ne voulut point démordre de ſes vaſtes entrepriſes. Le Comte d'Avaux fut donc obligé de s'en retourner ſans avoir pû rien faire dans les Conferences de la Haye. Ainſi l'on a droit de dire, que la France a voulu abſolument la Guerre, & qu'elle a pris plaiſir à allumer ce terrible feu, dont l'Europe eſt embraſée aujourd'hui, ſans que l'on voye juſques à preſent, comment on pourra l'éteindre. 1701.

La France avoit envoyé un grand nombre de Troupes en Italie ſous la conduite du Maréchal de Catinat. Elle avoit engagé le Duc de Savoye dans ſes interêts, & avoit choiſis ſa ſeconde fille pour épouſe du nouveau Roi d'Eſpagne, moyennant quoi ce Duc joignoit ſix mille hommes à l'Armée de France. Le Maréchal de Catinat avoit eu le loiſir de prendre toutes les précautions capables d'empêcher les Troupes de l'Empereur de ſe rendre en Italie. Il croyoit avoir pourvû à bien fermer tous les paſſages, & avoit dit même, qu'il faudroit que ces Troupes volaſſent par deſſus les Montagnes pour s'y tranſporter. Le Prince Eugene de Savoye fut chargé par l'Empereur de cette expedition. Ce Prince habile & entreprenant paſſa malgré toutes les meſures du Maréchal de Catinat. Les François s'étoient emparez de tous les paſſages de l'Etat de Veniſe. Leur Armée étoit forte, munie de tout ce qui lui étoit neceſſaire, & ſe voyoit maîtreſſe d'ailleurs d'un bon Païs. On ſe railloit en France, quand on par-

1701. parloit du deſſein, qu'avoit le Prince Eugene d'entrer en Italie. Il ſe mit en état cependant de ſurmonter tous ces obſtacles. Il s'aprocha des frontieres avec ſon Armée. Il trouva moyen de paſſer par des lieux inacceſſibles ſans voler. Il entra dans le Païs. Il amuſa les François par pluſieurs feintes. Il les battit en pluſieurs occaſions particulieres, s'empara de divers poſtes avantageux, & pouſſa les choſes ſi loin, que le Maréchal de Catinat, à qui la Cour ſe prenoit ſans raiſon des mauvais ſuccès, fut revoqué, & qu'on lui envoya le Maréchal de Villeroi pour adjoint.

Le Roi d'Angleterre partit de la Haye le 20. de Juillet, ayant avec lui le Jeune Prince de Nauſſau Stadhouder de Friſe, & pluſieurs autres perſonnes diſtinguées, & alla viſiter Breda, Berg-op-Zoom, l'Ecluſe, & pluſieurs autres forteresſes. Il employa neuf jours à ce voyage, & arriva à Loo le 13. d'Août. Il y fit une promotion d'Officiers Generaux, & s'étant rendu en Gueldre il y fit la revuë des Troupes de l'Etat, après quoi ayant viſité les Places, qui ſont de ce côté-là, il ſe rendit encore à Loo. Le Duc de Zel, le Prince Electoral de Hanover, & pluſieurs autres Princes, Seigneurs, & Ambaſſadeurs vinrent l'y trouver. Il prit avec eux diverſes meſures pour mettre la Ligue en état de s'oppoſer vigoureuſement à la France. Pendant cela cette Couronne obligea le Portugal à accepter la Neutralité, & pour engager le Duc de Savoye à entrer dans ſon parti, elle hâta le mariage du nouveau Roi d'Eſpagne avec la Princeſſe de Piemont. Elle acheva par

par ce mariage de faire connoître son extrême imprudence, puis que l'on eut pû ménager quelque accommodement par un mariage avec une Archiducheſſe. En quoi la France fit voir, qu'elle avoit peu d'égards au Teſtament du Roi d'Eſpagne, qui mettoit le Duc d'Anjou ſur le Trône. Ce Prince avoit inſinué dans ſon Teſtament, qu'on pouvoit, & qu'on devoit même ſonger à cette alliance. 1701.

Le Roi Jaques II. mourut à St. Germain le 16. du mois de Septembre, & quatre jours après le Roi de France reconnut le prétendu Prince de Galle pour Roi d'Angleterre, d'Ecoſſe, & l'Irlande. Quand on en avertit Guillaume III. ce Prince tout retenu, qu'il étoit de ſon naturel, ne put s'empêcher de dire, qu'il n'y avoit plus ni Politique, ni bon ſens à la Cour de France, que l'on commençoit à y radotter, & que tout y étoit ſur le retour. Il y a lieu de croire, que quelqu'un fit connoître à Louis XIV. qu'il avoit fait une fauſſe démarche, dans l'état où ſe trouvoient alors les affaires. Il declara peu de tems après cette reconnoiſſance, qu'il ne prétendoit point nuire au droit de Guillaume III. Pour en convaincre le monde il envoya à tous les Miniſtres dans les Cours étrangeres, & ſur tout à celui qu'il avoit à Londre, une Lettre Circulaire, dans laquelle il diſoit, que Jaques II. Roi d'Angleterre étant mort à St. Germain le 16. de Septembre de cette année, le Prince de Galle ſon fils avoit pris le nom de Roi, comme étant fils & heritier du dit feu Roi: que de ſa part il n'avoit point fait de difficulté de le re-

con-

1071. connoître en cette qualité ſelon la promeſſe qu'il en avoit faite un peu auparavant au Roi ſon Pere : qu'il l'avoit toujours traité de Prince de Galle, & que par conſequent il étoit en droit de l'apeller Roi d'Angleterre après la mort de ſon Pere : qu'il n'y a rien dans le Traité de Ryſwick, qui le mette dans un engagement contraire : que l'Article 4. du Traité fait avec l'Angleterre porte, qu'il ne troublera point Guillaume III. dans la poſſeſſion paiſible de ſes Etats &c. que ſon intention eſt d'obſerver ponctuellement cet Article : que la reconnoiſſance, qu'il a faite du Prince de Galle pour Roi, ne lui procurera point d'autre ſecours que celui qu'il fourniſſoit au Roi defunt depuis la Paix de Ryſwick, qui conſiſtoit à lui donner dequoi ſubſiſter : que la generoſité ne lui permettoit pas d'abandonner ce Prince : qu'il n'avoit pas droit de juger entre le Roi d'Angleterre, & le Prince de Galle, & qu'ainſi il n'avoit pû lui refuſer un titre, que la naiſſance lui donne : qu'il ſuffit, qu'il obſerve fidelement le Traité de Ryſwick, dans un tems que les aſſiſtances que l'Angleterre donne à l'Empereur pourroient être regardées comme une contravention à ce Traité, en y joignant d'ailleurs les Troupes que l'on leve, & pluſieurs autres choſes de pareille nature, qui ſe font en faveur de l'Empereur. Il ajoutoit, qu'il n'eſt pas nouveau de donner aux enfans les titres des Royaumes que leurs Peres ont poſſedez, quoi que l'on ſoit en Paix avec ceux qui les poſſedent, témoins les titres de Roi de Naples & de Navarre, & que cela

étoit

étoit en usage dans le monde : que par conse- 1701.
quent il n'a rien fait, dont on se puisse plaindre, & qu'après tout ce n'est que la suite, de ce qu'il a fait pour le Roi Jaques, depuis qu'il s'étoit retiré en France.

Le Roi d'Angleterre fut averti de cette reconnoissance, pendant qu'il étoit à Loo. Il envoya ordre en même tems au Comte de Mancheſter son Ambassadeur en France de se retirer incessamment. Ce Ministre depêcha son Secretaire le 8. d'Octobre à Fontainebleau, pour avertir le Marquis de Torci Secretaire d'Etat, que le Roi son Maître ayant été averti, que l'on avoit reconnu un autre Roi d'Angleterre que lui, il ne pouvoit plus tenir un Ambassadeur en France. Il partit en effet quelques jours après sans prendre congé. Le 19. du même mois le Roi revint de Loo à la Haye, où il regla les affaires avec les Etats de Hollande, & avec les Etats Generaux, après quoi il s'embarqua pour l'Angleterre, où il arriva fort heureusement le lendemain. Il y trouva tout le Royaume irrité de la reconnoissance du Prince de Galle pour Roi de la Grande Bretagne. Le Sieur Poussin Agent de la France avoit voulu presenter un Memoire sur ce sujet. Mais la Regence lui avoit fait commander de sortir du Royaume sans delai. On fit mettre en prison son Secretaire, qui avoit fait imprimer la Lettre Circulaire du Roi son Maître pour la répandre dans le Royaume. Chacun se plaignoit de ce que la France avoit fait, & l'on presenta une infinité d'adresses au Roi sur le sujet de cette reconnoissance, que l'on regardoit comme un

effet

1701. effet de la préſomption de la France, de ſa perfidie, de ſon audace, & que quelques particuliers traitoient d'inſolence. Ainſi la Nation Angloiſe fut dans la derniere irritation à cet égard, ne pouvant comprendre, comment on pouvoit dire, que l'on obſervoit le Traité de Ryſwick, pendant que l'on reconnoiſſoit un autre Roi d'Angleterre que Guillaume III. qui étoit ſur le Trône, & que l'on reconnoiſſoit pour tel par ce Traité.

Quelques jours après que le Roi fut arrivé, il tint un grand Conſeil, enſuite duquel il prorogea le Parlement juſques au 24. de Novembre. Trois jours après, ayant tenu un autre Conſeil il caſſa ce Parlement, & expedia ſes ordres pour en convoquer un nouveau, par ce que les Peuples avoient paru mécontens de la Chambre des Communes du dernier Parlement. La Proclamation du Roi fut publiée le 3. de Novembre. Le même jour l'Electeur de Cologne, que la France avoit attiré dans ſon parti, reçut les Troupes de France, dans les principales Villes de l'Electorat, Bonne, Rhynberg, & Keyſerſwaert. Il en introduiſit auſſi dans la Citadelle de Liege. On les appelloit les Troupes du Cercle de Bourgogne. Dès que les François furent à Liege, ils arrêterent le grand Doyen de la Cathedrale, & l'envoyerent à Namur. Cela irrita l'Allemagne, comme la reconnoiſſance du pretendu Prince de Galle avoit irrité les Anglois. Ainſi les choſes ſe diſpoſoient inſenſiblement à cette grande Guerre, dans laquelle l'Europe eſt embarquée aujourdhui. L'Empereur s'y preparoit. L'Angleter-

gleterre armoit par terre & par Mer, & les Etats Generaux faiſoient de grandes Alliances, amaſſoient un grand nombre de Troupes, & ſe mettoient en état de ſe conſerver, en travaillant en même tems à maintenir l'Europe en liberté. L'on a droit de ſoutenir, que tout le malheur de cette Guerre doit être attribué à la France, qui étant enivrée de ſa grandeur, & tranſportée d'une ambition exceſſive, ne pût ſe reſſoudre à s'en tenir au Traité de partage. Elle trouva l'occaſion trop belle à ſon gré pour ne s'en pas ſervir. Ses Principaux Miniſtres conſommez dans les affaires n'étoient point d'avis, que l'on acceptât le Teſtament. Il n'y eut que le Marquis de Barbeſieux, & le Sr. Chamillart Controlleur General des Finances, qui opinaſſent en faveur de cette acceptation. Le Roi ſe rangea à leur ſentiment, & décida la choſe contre la foi de ce Traité, & contre l'interêt de ſon Royaume, au préjudice du repos de l'Europe, qu'il a ſacrifié à ſon ambition exceſſive. Et voila l'origine de cette grande Guerre, où l'Europe eſt engagée aujourdhui. 1701.

Le nouveau Roi d'Eſpagne fit notifier ſon Mariage au Roi de la Grande Bretagne, par une Lettre qu'il lui fit preſenter par un Gentilhomme dépêché pour cela. Ce Prince ne fit point de réponſe à cette lettre, & donna ordre à ce Gentilhomme de ſe retirer. Le Parlement s'aſſembla le 2. de Janvier 1702. Le Roi s'y rendit, & y fit ſa harangue à l'ordinaire. Elle contenoit en ſubſtance, qu'il croyoit, que les Députez étoient venus pleins 1702.

du

1702. du danger, qui menaçoit l'Europe, & du reſſentiment, que toute la Nation devoit avoir de l'outrage que le Roi de France venoit de faire au Royaume, en reconnoiſſant le prétendu Prince de Galle pour Roi de la Grande Bretagne. Ce qui devoit toucher toute la Nation, pour l'injure qui lui étoit faite auſſi bien qu'à ſa perſonne royale : que ce même Monarque en mettant ſon petit fils ſur le Trône d'Eſpagne penſoit à opprimer le reſte de l'Europe, à moins que l'on ne s'oppoſât fortement à ſes deſſeins : qu'il la menaçoit déja, & qu'il enveloppoit ſes voiſins de ſes Troupes pour commencer à les engloutir, en quoi malgré l'apparence de Paix on ſouffroit toutes les funeſtes ſuites de la Guerre ; que cela devoit toucher l'Angleterre, tant pour ſon propre interêt que pour celui de toute l'Europe : que pour prévenir ces malheurs il avoit conclu pluſieurs Alliances ſelon les veux du dernier Parlement : que toute l'Europe avoit les yeux ſur eux, pour ſavoir qu'elles ſeroient leurs reſolutions : que cela devoit les obliger à expedier les affaires, parce que tout étoit en ſuſpens, & y ſeroit, juſques à ce qu'ils euſſent formé leurs deliberations : que l'occaſion ſe preſentoit d'aſſurer leur Religion & leur liberté pour jamais : qu'ils devoient la menager, & que dans cette vuë ils devoient mettre ſur pied une bonne Armée, & avoir une puiſſante flotte en Mer : qu'il eſperoit, que l'on ne verroit plus conſumer les ſéances dans de vaines diſputes : qu'il avoit ordonné, qu'on leur preſentât les comptes de l'emploi qui avoit été fait de tous

les

les ſubſides accordez par les Parlemens précedens, afin que la Nation vit, quel uſage on en avoit fait: que de ſa part il ne penſoit qu'au bien du Royaume, & qu'il les conjuroit de conſiderer, qu'ils alloient être les Arbitres de l'Europe, & les Chefs du Parti Proteſtant pour l'aſſeurance de leur Religion, & de la liberté publique. 1702.

Le Parlement répondit à ce diſcours par des adreſſes, qui marquoient, combien il étoit ſenſible à l'outrage fait à ſon Roi & à la Nation, & la reſolution, où l'on étoit de ſatisfaire à tout ce qu'il leur avoit repreſenté. Les choſes s'executerent de bonne foi, conformément à l'aſſurance que l'on en avoit donnée au Roi, & l'on travailla avec tant de zele à mettre les affaires en bon état, que tout fut prêt à declarer la Guerre à la France & à l'Eſpagne, ſi ces deux Couronnes refuſoient de ſatisfaire l'Empereur, ſur des Droits que Louïs XIV. luimême avoit reconnus juſtes & bien fondez, ſi l'on ne reparoit l'outrage fait au Roi, & au Royaume d'Angleterre par la reconnoiſſance du prétendu Roi Jaques III. & ſi l'on n'entroit dans un Traité capable d'aſſurer le repos de l'Europe, & d'affermir la ſureté de la Grande Bretagne. Le Roi avoit fait tout ce qu'un grand & habile Prince pouvoit faire dans une pareille occaſion, pour prévenir la Guerre, & pour affermir la Paix. Il avoit même ſuſpendu ſon juſte reſſentiment pour faire des propoſitions capables de conſerver la tranquillité publique. Mais la France fut inflexible, & ne voulut rien rabbattre de ſa fierté

1702. fierté ordinaire. Ainſi Guillaume III. ſe vit forcé à rentrer dans la Guerre contre ſon attente, au préjudice de l'ardente paſſion qu'il avoit pour la Paix.

L'Empereur, l'Empire, & les Etats Generaux preſſez par la France, qui les menaçoit d'invaſion, le ſollicitoient à ſe joindre à eux pour s'oppoſer à ce torrent. Ce Prince avoit épuiſé tout ce que ſon extrême amour pour la Paix, & ſa grande experience dans les affaires, avoient pû lui ſuggerer d'expediens propres à conſerver la Paix publique. Il avoit travaillé pour cela avec des ſoins incroyables, ſans autre interêt que celui de s'employer au bien de l'Europe. Enfin pourtant entrainé contre ſon gré par la force de la deſtinée, il ſe reſolut à la Guerre, puis que la France s'obſtinoit à y replonger l'Europe. Dans cette reſolution, à laquelle il ne ſe fixa qu'après y avoir bien penſé, il ramaſſa tout ce que ſon grand genie, & ſon experience pouvoient lui fournir de lumieres pour former un projet de Guerre, qui pût être avantageux à l'Europe menacée par la France. Dans cette vûe il engagea l'Empire, les Royaumes du Nord, & les Provinces-Unies à faire une Ligue avec l'Angleterre pour s'unir tous en un commun interêt. Il faiſoit actuellement les preparatifs de ce que l'Angleterre devoit fournir dans cette Ligue. Les Etats Generaux de leur part travailloient ſans relâche à ſe mettre en état de bien ſoutenir cette Guerre. Les autres Puiſſances s'employoient vigoureuſement de la leur à concourir à ce grand Ouvrage, y étant engagez,

gez, ou par leur interêt perſonnel, ou par la neceſſité de penſer à leur propre conſervation. Ainſi ce grand Prince ſe voyoit ſur le point de ſe rendre encore une fois l'admiration de l'univers, par le projet qu'il avoit ſi ſagement fait pour procurer une paix ſolide & heureuſe à l'Europe. 1702.

Mais le terme fatal de ſa mort étoit arrivé. Il eut le loiſir de mettre en mouvement cette grande Machine, qui agit aujourdhui pour le grand Ouvrage qu'il avoit medité. Mais il ne pût pas la voir en train de produire ſon effet. Le Ciel le tira de cette vie au milieu de tous ſes grands projets. Ainſi l'on vit mourir ce Heros ſi neceſſaire à ſes Peuples, à ſes Alliez, & aux Provinces-Unies, dans le ſein deſquelles il étoit né. Il étoit le dernier Prince de la Maiſon d'Orange. Il en avoit herité les grands biens. Mais il en avoit herité toutes les vertus. Il avoit la ſageſſe de Guillaume I. la valeur de Maurice, & l'activité de Frederic Henri ſon Ayeul. Jamais Prince n'avoit fait une figure plus glorieuſe dans l'Europe. Il fut appellé fort jeune au Gouvernement. Cependant il fut d'abord l'eſperance de ſa Patrie, la terreur de l'ennemi, & l'admiration de toute la terre. Il eut le bonheur de chaſſer les François des Provinces-Unies, de mettre l'Angleterre en ſureté, & d'être mis ſur le Trône de ce puiſſant Royaume. Au reſte ce Prince environné de tant de grands tîtres, & couvert de gloire, a toujours veçu dans une grande ſimplicité exterieure, ſachant bien ſoutenir ſa dignité, mais au reſte toujours doux, affable,

1702. éloigné du faſte, & de tout ce qui s'appelle pompe mondaine, vanité, éclat, & grandeur temporelle. Tout cet équipage d'orgueil lui étoit à charge, & il n'a jamais donné dans les folies, ni dans les dereglemens du luxe.

Il étoit né d'un temperament foible, & delicat. Cependant il ſupportoit aſſez bien la fatigue, & le travail. Il avoit été mis à la tête des affaires de ſa Patrie dès l'âge de vingt & deux ans. Depuis cela il s'étoit toujours vû dans l'occupation. Il ſoutenoit le fardeau d'un nombre infini d'affaires, & n'avoit jamais le loiſir de ſe repoſer. Il commençoit à s'affoiblir depuis quelques années. La delicateſſe de ſa complexion avoit extrémement diminué ſon corps, & l'on avoit même aprehendé pour ſa vie dans le dernier voyage qu'il fit en Hollande. Cependant il ſe trouva enfin en état de repaſſer en Angleterre au mois d'Octobre precedent. Le travail de la Mer lui avoit excité un grand vomiſſement, qui avoit ſoulagé ſa poitrine accablée d'un Aſthme, dont il avoit preſque toujours été incommodé pendant le cours de ſa vie. Ainſi ſe trouvant beaucoup mieux depuis ſon retour, il ſouhaita d'aller à la chaſſe pour ſe delaſſer du ſoin des affaires ordinaires. Il partit pour cela de Kenſington le 4. de Mars. Son cheval s'abbattit ſous lui pendant la Chaſſe, & ce Prince tomba, & ſe démit la clavicule gauche. On remedia d'abord à cet accident; on remit la clavicule, & le Roi ſe rendit avec aſſez de facilité à Kenſington, où il paſſa la nuit aſſez tranquillement nonobſtant ſa chute.

Il

Il s'appliqua les jours ſuivans aux affaires ordinaires, & ſigna pluſieurs dépêches de ſa main. Il demeura au lit depuis ſon retour, plûtôt par précaution, que par neceſſité, & le 10. il fut en état de donner audience à pluſieurs Miniſtres. Le lendemain ne pouvant pas ſe rendre dans le Parlement, il ſigna une Lettre qu'il envoyoit à la Chambre baſſe, pour des affaires qui regardoient la Grande Bretagne, exhortant les deux Royaumes à s'unir, pour n'en compoſer plus qu'un, ſelon les ſages précautions que l'on prendroit en commun pour le bien des deux Nations d'Angleterre & d'Ecoſſe, ſans ſe ſoumettre l'une à l'autre. 1702.

Il ſembloit, que les forces du Roi ſe retabliſſoient tous les jours, & il avoit formé le deſſein de ſe faire porter au Parlement le 13. de Mars. Mais il fit un grand froid ce jour-là, & les Medecins ne jugerent pas à propos qu'il s'expoſât à l'air. Il ſe contenta donc de nommer des Commiſſaires pour aller donner ſon conſentement à des Actes qui étoient prêts. Le 15. il ſe trouva ſi bien, qu'il fit un tour de promenade dans une Gallerie de Kenſington. Cela le fatigua, & il ſe fit apporter une chaiſe de commodité, dans laquelle il s'endormit: à ſon reveil il ſentit un petit friſſon, qui fut ſuivi d'une fiévre intermittente accompagnée de devoyement. Cette fievre ſe tourna en continuë, & le travailla pendant trois jours. Cela le jetta dans une extrême foibleſſe. La nuit du 18. les Medecins declarerent, que les remedes humains & ordinaires ne pouvoient plus rien

1702. produire pour ſa Garniſon, parce que la nature étoit accablée. Ce grand Prince le reconnut bien lui-même, & enviſagea la mort d'un œil ferme & tranquille ſans s'en effrayer. Il fit prier la Princeſſe de Dannemarc, qui devoit regner après lui, de ſe rendre auprès de ſon lit. Il eut un entretien de deux heures avec elle, après quoi il lui dit les derniers adieux avec une entiere tranquillité d'eſprit. Il fit appeller enſuite quelques Seigneurs, & après les avoir entretenus & leur avoir donné ſes derniers ordres il les congedia.

Ce grand Roi ſe détacha alors de tout ce qui regardoit ce monde, & ne s'occupa plus que de ce qui concernoit l'éternité. Il fit appeller l'Archevêque de Cantorberi, qui lui adminiſtra la Communion à cinq heures du matin. Ainſi ſe prepara à la mort un Prince, dont la vie avoit été extrêmement illuſtre, & digne du rang qu'il tenoit dans le monde, detaché de la terre, & abſolument reſigné à la volonté de Dieu, jouiſſant d'une entiere liberté d'eſprit & de jugement juſques au dernier ſoupir. Il recommanda ardemment ſes Peuples à Dieu, & demanda ſa benediction avec beaucoup de zele pour les Provinces-Unies, qu'il aimoit avec une extrême tendreſſe. On remarqua, qu'en priant Dieu pour Elles il pouſſa un grand ſoupir, touché ſans doute du danger qui les menaçoit. Ce fut ainſi, que ce glorieux Heros penſa juſques au dernier moment à ce qui avoit fait l'occupation de ſa vie, & que ne pouvant plus rien faire pour le bien de ſa Patrie,

trie, de ſes Royaumes, ni de ſes Alliez il tâcha au moins de les ſervir en mourant par ſes prieres ardentes, & par les benedictions du Ciel, qu'il leur ſouhaita avec toutes les marques d'une veritable tendreſſe, & d'une affection ſincere & cordiale. On dit que ce Prince ſentant la mort qui s'approchoit, il ferma lui-même ſes yeux de ſes propres mains, qui tomberent de foibleſſe, comme s'il eût voulu empêcher la mort de le priver de la lumiere du jour. Il pouſſa deux ou trois ſoupirs, & expira de cette maniere épuiſé de force & de vigueur. Il mourut le dimanche 19. de Mars à huit heures du matin. 1702.

Il recommanda fortement, qu'on l'enterrât ſans pompe & ſans éclat, demandant ſeulement, que l'on mit ſon Corps auprès de celui de ſa chere & royale Epouſe. Il avoit penſé de longue main à ſon Teſtament, & ſachant fort bien, qu'il étoit mortel comme le moindre des hommes, il diſpoſa de ſes biens en faveur du Prince Jean Guillaume Friſon Gouverneur hereditaire de Friſe, lequel il inſtitua ſon heritier Univerſel. Son Teſtament eſt en datte de l'an 1695. à peu près ſept ans avant ſa mort. Ainſi finit ce grand Prince, qui fut l'amour de ſes Peuples, les delices des Provinces-Unies, la tendreſſe de ſes Alliez, le ſujet de leur confiance, & le lien de leur Union, la terreur de ſes ennemis, & l'admiration de tout l'Univers. Il étoit le rejetton de ces illuſtres Princes d'Orange, qui avoient fondé la Republique des Provinces-Unies, & qui l'avoient élevée à

1702. ce haut point de gloire, où on la voit aujourdhui. Il étoit né contre toute eſperance, en un tems que ſa Maiſon étoit dans la deſolation par la mort inopinée du Prince ſon Pere. Le Ciel le fit naître pour relever la gloire de ſa Maiſon, & pour tirer ſa Patrie du plus triſte Etat où elle eût jamais été, depuis qu'elle s'étoit erigée en Republique libre & Souveraine. Il eut le bonheur d'arrêter les grands progrès que la France avoit faits avec tant de rapidité dans la Guerre qu'elle fit aux Provinces-Unies en l'an 1672. Il eut la gloire en 1688. de delivrer l'Angleterre du joug du Papiſme & de la puiſſance arbitraire, par l'expedition qu'il entreprit pour la ſecourir dans ſon extrême beſoin.

Ce Prince avoit le genie vaſte, heureux & penetrant. Son jugement étoit profond & ſolide, & l'on peut dire qu'il avoit une ſageſſe & une prudence ſans bornes. Il ſavoit prendre ſon parti ſur le champ. Les occaſions les plus accablantes n'étoient pas capables de l'étonner. Il gardoit ſon ſang froid par tout. Ses lumieres lui faiſoient percer les tenebres de l'avenir, autant que l'eſprit humain en peut être capable. C'eſt pour cela qu'il avoit toujours quelque moyen de remedier aux difficultez imprevuës, & devaincre les obſtacles qui ſe preſentoient inopinément. Il étoit d'une ſobrieté ſurprenante, laborieux, vigilant, toujours appliqué aux affaires. Il étoit d'une égalité d'ame, qui ſe ſoutenoit par tout ſans ſe démentir jamais. Il étoit doux, humain, affable, & patient. Il étoit d'une valeur ſurprenante, infatigable à

la

la Guerre, intrepide, & brave au delà de tout ce que l'on peut s'imaginer. Jamais Prince n'a mieux ſçu garder le ſecret des affaires. On ne connoiſſoit jamais ſes entrepriſes que par l'execution, tant il en ſavoit bien cacher le deſſein. On raconte, que l'Armée marchant un jour ſous ſes ordres, un Colonel le pria avec reſpect de lui dire où l'on alloit. Le Prince le queſtionna à ſon tour, & voulut ſavoir s'il ſavoit garder un ſecret. L'Officier lui répondit, qu'oui : & moi auſſi, dit ce grand Prince en riant. 1702.

Il n'a pas toujours reüſſi dans tous ſes projets. Mais on lui a toujours rendu ce glorieux témoignage, qu'ils étoient formez avec une extrême prudence. On ne lui a jamais vû faire de fauſſes démarches, & ſes ennemis ont toujours avoüé, que s'il manquoit de ſuccès, ce n'étoit pas ſa faute. Il tiroit de la gloire du malheur de ſes entrepriſes, par ce qu'elles étoient toujours bien concertées de ſa part, & que l'on y trouvoit toujours une prudence ſinguliere, & une valeur admirable. Jamais la mauvaiſe fortune n'a pû l'abbattre. Elle ne ſervoit qu'à redoubler ſes forces & ſon courage. Il étoit redoutable à ſes ennemis au milieu de leur victoire, & il avoit toujours des reſſources ineſperées pour ſe tirer d'un mauvais pas. Le Prince de Condé, ſi celebre dans le dernier ſiecle, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer le Prince d'Orange, après l'avoir éprouvé au Combat de Seneffe. Le Maréchal de Luxembourg avoit un fonds d'eſtime incroyable pour lui, & le Roi de France craignoit ſon genie en Campagne &

1702. dans le Cabinet. On peut dire auſſi, que le Roi d'Angleterre a traverſé les deſſeins ambitieux de ce Prince, & qu'il l'a empêché d'engloutir l'Europe. Il a été l'organe dont la Providence s'eſt ſervi pour le ſoutien de la liberté publique, & pour le ſalut des Provinces-Unies. Toute l'Europe avoit les yeux ſur lui, & on le regardoit avec admiration comme le Protecteur des Peuples que l'on vouloit opprimer, & comme le genereux ennemi de la tyrannie, & de la puiſſance arbitraire, parce qu'il étoit perſuadé, que les Princes étoient obligez de regner ſelon les Loix.

Il haïſſoit tout ce qui s'appelle diviſion, & étoit ardent amateur de la Paix. Il oublioit facilement les injures, & ne ſe ſoucioit point des loüanges, ni des panegyriques. Il étoit auſſi éloigné de ce qui s'appelle vaine gloire, qu'il étoit jaloux de ſuivre la veritable. Il ne fut jamais capable de ſe laiſſer emporter par ce qu'on appelle les plaiſirs de la vie. Il ſut ſe garentir des illuſions trompeuſes de la grandeur. Il ſut ſe maintenir pendant toute ſa vie dans une moderation ſi ſage, que ſans rien faire, qui fut indigne du rang éminent qu'il tenoit dans le monde, on ne l'a jamais vû entêté de ſes differentes dignitez. Il épargnoit ſagement ſes revenus pour s'en ſervir utilement ſelon le beſoin qu'il en pouvoit avoir. Ses ennemis ont appellé avarice, ce qui étoit l'effet d'une ſage & prudente œconomie. Il aima toujours tendrement ſa Patrie, fit paroître une veritable affection à ſes ſujets, & ne manqua jamais de travail-

travailler fortement pour ceux, qu'il avoit promis de proteger. En un mot on l'a toûjours vû égal, ſans caprice, d'une extrême probité, enclin au bien, & toujours prêt à ſe conſacrer au ſervice public, & à n'épargner ni ſa perſonne, ni ſes ſoins, ni ſon travail pour cela. 1702.

Il étoit d'une grande experience, & d'une capacité conſommée dans la Guerre. Jamais Prince n'entendit mieux le ſecret d'aguerrir des Soldats, & de les faire vivre dans une exacte diſcipline. Les Troupes qu'il a laiſſées ſur pied dans les Provinces-Unies, ont donné des marques fort diſtinguées de valeur & d'intrepidité dans toutes les occaſions, qui s'en ſont preſentées depuis le commencement de la guerre. Les Officiers en ſont habiles, courageux & fort experimentez. Les ſoldats ſont reglez, obéïſſans, & intrepides, & on les voit vivre avec beaucoup de retenuë dans leurs Garniſons. A peine ſait-on, qu'ils ſont dans une ville, que par ce qu'on les voit tracaſſer par les ruës. D'ailleurs ils s'occupent preſque tous à quelque métier pour vivre plus commodément. On doit regarder la bonté de ces Troupes comme l'ouvrage de ce Prince, qui les a renduës capables de ce qu'on leur voit faire aujourd'hui par les ſages ordres qu'il avoit établis pour cela. Au reſte ſa metode a été d'autant plus digne d'admiration, que les Soldats l'ont aimé avec une tendreſſe incroyable, & qu'il pouvoit les regarder comme autant de Gardes prêts à ſa ſacrifier pour lui, & à veiller pour ſa ſureté.

Ce grand Prince avoit acquis toutes ces

1702. éminentes qualitez dans l'école de l'affliction. Sa Maison avoit été fort abbaissée par la mort de Guillaume second Prince d'Orange son Pere. Les ennemis particuliers de sa Maison l'avoient tenu fort bas pendant sa jeunesse. La fatale revolution arrivée en 1672. par la Guerre que la France declara aux Provinces-Unies, le tira de l'inaction dans laquelle il avoit vêcu jusques-là. Mais il parut alors sur le Theatre du monde, par ce que les peuples voulurent qu'on le rétablit dans les Charges de ses Ancêtres. Alors on le vit dans un éclat digne de sa naissance. Ce fut dans l'obscurité de sa jeunesse, qu'il apprit à se vaincre soi-même, & à se rendre capable de bien gouverner. La nature lui avoit donné un Genie propre à commander. Il apprit à le faire d'une maniere glorieuse pour lui, en apprenant à bien obéir. La grande soumission qu'il eut pour ses Souverains, le rendit propre à regner & à bien gouverner une Monarchie. Jamais les Anglois n'ont eu de Prince qui les ait conduits avec plus de sagesse, ni qui les ait laissez dans une plus grande liberté. Il ne les gouvernoit pas avec fierté. Il les traitoit en Pere. Aussi peut-on dire qu'il a été l'amour & les delices de ses Peuples, qui ont eu tous les sujets du monde de se louer de la sagesse, & de la moderation avec laquelle il a regné sur eux.

Dés qu'il fut appellé au Gouvernement, & qu'il eut surmonté les obstacles qui l'avoient empêché de paroître, il travailla au salut de sa Patrie, & il y travailla avec succès. Alors

on vit paroître cette vaſte intelligence, & cette Politique conſommée, qu'il a fait paroître dans toute ſa conduite. Il arrêta les conquêtes de la France, chaſſa l'ennemi du ſein de ſa Patrie, & eut le bonheur d'en être le Liberateur, & le Reſtaurateur. Les Peuples des Provinces-Unies ſentirent d'abord les effets de ſa grande capacité, & l'on avoit quelque eſpece de regret de ne l'avoir pas plûtôt appellé aux affaires. Il remit donc la Republique dans ſon ancienne ſplendeur, qui penetrée de reconnoiſſance pour les grands ſervices qu'il lui avoit rendus dans ſon extrême beſoin, lui confia ſes vaiſſeaux & ſes Troupes, pour aller delivrer le Royaume de la Grande Bretagne, & ce Prince s'employa ſi heureuſement à cette grande & noble entrepriſe, qu'il le delivra de toutes ſes frayeurs, & aſſura en même temps ſa Religion & la liberté. Auſſi les peuples de cette grande Monarchie s'en recompenſerent en le mettant ſur le Trône, qui étoit vacant par l'abdication de Jaques II. C'eſt ainſi que ce Prince, qui avoit eu le bonheur de ſauver ſa Patrie, fut encore l'organe de la délivrance d'Angleterre, comme ſi Dieu ne l'eut mis au monde que pour être le fleau des Tyrans, & le Protecteur des peuples que l'on vouloit opprimer. 1702.

Il eût été à ſouhaiter pour le bonheur de l'Europe, que la Providence eut laiſſé ce grand Prince ſur la terre encore quelques années, pour diriger les importantes affaires qu'il avoit ſi ſagement ébauchées, dans le deſ-

ſein

1702. ſein de rétablir la tranquillité dans l'Europe en abbattant le pouvoir exorbitant de la France. Mais ſon dernier jour étant venu, la mort le faucha au milieu des grandes occupations que l'état de l'Europe menacée lui donnnoit. Il mourut trop tôt pour voir l'effet de ſes ſoins pour le bien public. Mais au moins il eut la ſatisfaction en mourant d'avoir preparé tout ce qui pourvoit ſervir au grand deſſein qu'il avoit formé. Il étoit naturellement ſage & prévoyant, fort inſtruit par ſa Religion à ſe ſoumettre en toutes choſes aux volontez du Ciel, & à regarder les choſes du monde comme fragiles, comme periſſables, comme fort peu aſſurées. Il donna ordre à tout ce qui dépendoit de lui pour l'execution de ſon projet, & quand la mort ſe preſenta à lui, il l'enviſagea ſans frayeur, & acheva de pourvoir à tout ce qui avoit encore beſoin de ſa direction. Il mourut detâché du monde, ſoumis aux ordres d'enhaut, & plein de la ſatisfaction d'avoir heureuſement ſoutenu les grands Caracteres dont le Ciel l'avoit revêtu, en combattant courageuſement pour la bonne cauſe, en maintenant les Droits de ſa Patrie, en reglant tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur de ſes peuples, & en s'occupant à conſerver la liberté de l'Europe.

Tout ce qui ſe fait encore aujourd'hui pour les interêts communs des Alliez, s'execute ſur le Plan, que cet invincible Prince en avoit dreſſé avant ſa mort. Les Provinces-Unies ont ſa Memoire en benediction, & leurs

leurs Peuples prennent plaisir à suivre les sages reglemens, qu'il a faits pendant sa vie pour l'affermissement de leur repos, & de leur liberté. Les Alliez se souvenans, qu'il les a souvent garentis de la main de l'ennemi commun, agissent sur le pied des Maximes qu'il a établies entr'eux pour leur union. Ainsi l'on peut dire, que ce Heros, qui n'est plus, conduit encore toutes leurs affaires après sa mort, par ce que son esprit regne encore parmi eux, & qu'il est l'Ame de tous leurs desseins. Heureux s'ils entretiennent avec soin l'Union qu'il y a établie par son extrême prudence, & s'ils continuent à se gouverner sur le plan que ce grand Prince avoit dressé pour leur avantage commun. 1702.

Il fut ouvert après sa mort, & l'on reconnut que ce Prince n'eût pas pû vivre trois mois, quand il ne lui seroit rien arrivé. Sa chute ne hâta pas ses jours. Toutes les parties internes étoient usées, & ne pouvoient plus faire leurs fonctions. On trouva des corps étrangers dans le cœur, qui empêchoient la circulation ordinaire. Il ne lui restoit presque plus de sang dans les veines, & l'on fut surpris, qu'il eut vêcu aussi longtemps qu'il avoit fait, sur tout si l'on vient à reflechir sur son temperament foible & délicat. Il étoit né le 14. de Novembre 1650. huit jours après la mort du Prince son Pere. Ainsi il étoit âgé de cinquante & un an quatre mois & cinq jours, quand il mourut. Il laissa les Provinces-Unies dans un état si avantageux, que l'union subsistant entre l'Angle-

1702. gleterre & Elles depuis que la Reine eſt montée ſur le Trône, ces deux puiſſans Etats ſont aujourd'hui les colommes de l'Europe, & les genereux defenſeurs de la liberté publique; en même temps qu'ils ſont l'appui de la Religion Proteſtante, ce qui fera la gloire de ces deux Nations dans la Poſterité.

F I N.

AO1 1474664